

LES ESPÉRANCES PLANÉTARIENNES

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Éditions Baskerville, 2005
ISBN 2-9524559-0-2

Hervé Ryssen

Les Espérances planétaires

Éditions Baskerville

Éditions Baskerville
Contact, dans l'ordre : hervyssen@hotmail.fr;
hervyssen@yahoo.fr; hervyssen@caramail.com, hervyssen@voila.fr.

L'idée d'un monde sans frontière et d'une humanité enfin unifiée n'est certes pas neuve. Ce qui est nouveau, en ce début de troisième millénaire, c'est que pour la première fois de leur histoire, les Occidentaux ont le sentiment que l'humanité tout entière s'est engagée résolument dans cette voie. La chute du mur de Berlin en 1989 et l'effondrement du bloc soviétique ont sans doute été des facteurs importants dans cette prise de conscience de l'unification du monde et de l'accélération du processus à la fin du XX^e siècle. De fait, c'est bien dans les années qui s'ensuivirent que ce que l'on a appelé la « mondialisation » est devenue l'objet d'un débat récurrent. Le triomphe de la démocratie sur le communisme semble avoir ouvert la porte d'une ère nouvelle, d'un « Nouvel Ordre mondial », et paraît préparer l'ensemble des nations à une fusion planétaire devenue inéluctable.

Le monde bipolaire, qui avait caractérisé le court XX^e siècle (1914-1991), laissait place provisoirement à un monde dominé par l'« hyperpuissance » américaine, mais surtout, la démocratie paraissait s'imposer sur tous les continents et offrir à l'humanité la garantie d'un monde meilleur, au point que certains parlaient déjà de la « Fin de l'histoire » : la société de consommation et le commerce se substitueraient aux impérialismes et à l'instinct guerrier qui avaient jusqu'à présent marqué au fer rouge le destin de l'humanité. Dans un nouvel esprit de coopération, les nations se rapprocheraient et ne tarderaient pas à fusionner dans une république mondiale, seule garante d'une paix universelle.

La « Fin de l'histoire » telle qu'on nous l'avait prédite en 1992 avec le triomphe de la démocratie, ne paraît cependant plus à l'ordre du jour depuis la chute des deux tours, celles du World Trade Center, le 11 septembre 2001. Mais au lieu de stopper la marche en avant de l'idéal démocratique, il semblerait au contraire que le spectaculaire événement ait précipité le cours de l'histoire. La machine s'est em-

ballée, et les démocraties occidentales profitent du traumatisme pour étendre leur influence et accomplir leurs volontés avec une vigueur renouvelée. Les Etats-Unis s'imposent dans le monde par leur diplomatie, leurs forces armées, leurs incessantes manœuvres occultes qui aboutissent invariablement à des « grandes révolutions démocratiques » dans les pays pauvres, avec T-shirts colorés pour la foule et triomphe médiatique mondial pour l'heureux élu, tandis que les nations européennes se dissolvent dans un grand ensemble de plus en plus multiethnique, aux contours imprécis, préfigurant sans tarder ce que doit être le monde de demain : sans races et sans frontières.

Les Occidentaux qui font pression sur l'ensemble des pays en faveur de l'adoption d'un régime démocratique, n'insistent pas moins sur la nécessité absolue du respect des minorités et l'accueil des réfugiés, à tel point que la démocratie ne peut plus se concevoir que comme ensemble « multiculturel, multiethnique, multiracial ». La fusion programmée des nations du monde, on l'a compris, passe par l'instauration de sociétés « plurielles », dans le cadre de la démocratie parlementaire. Les deux concepts sont aujourd'hui indissociables. Tel semble être le plan de montage de ces projets grandioses de mondialisation qui, une fois encore, naissent de la pensée et de la volonté occidentales.

Déjà, le monde d'hier, ce monde que l'on appelait « bipolaire » était surtout une vision de l'Occident. De nombreux pays d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique du Sud avaient certes été secoués par nos luttes idéologiques et avaient dû choisir leur camp entre Moscou et Washington, mais l'immense majorité de ces populations avaient conservé leurs modes de vie ancestraux et avaient vécu tout au long du siècle à la manière traditionnelle, sans avoir à choisir entre le système marxiste et l'économie de marché. Après la Seconde Guerre mondiale, on eut coutume de regrouper ces pays sous le terme générique de « tiers-monde », dans le sens de « troisième monde¹ ». Et ce troisième monde, précisément, n'était guère concerné par les querelles idéologiques générées par la pensée occidentale. Gardons-nous donc de pécher par occidentalocentrisme.

Le concept de « mondialisation » est-il plus justifié aujourd'hui ? L'expression recouvre d'abord un phénomène économique. Il est certain que la multiplication des échanges internationaux, le développement d'un capitalisme mondial, les délocalisations d'entreprises et l'apparition des nouvelles technologies de la communication ont rap-

¹ L'expression changea de sens et désigna par la suite les pays pauvres, qu'il était d'usage à ce moment-là d'appeler également « pays sous-développés ». Dans les années 90, on préféra le terme plus « politiquement correct » de « pays en voie de développement, puis, de « pays du Sud ».

proché les économies du monde entier et accentué leur interdépendance. C'est dans cette acceptation économique que l'on peut à bon droit parler de « mondialisation ». Celle-ci semble être la continuation d'un long processus qui a commencé au XVI^e siècle, avec la découverte des nouveaux continents, et qui s'est poursuivi avec l'occidentalisation du monde au XIX^e par le biais de la colonisation de l'Afrique et de l'Asie, mais aussi par le peuplement de l'Amérique du Nord et de l'Océanie. La mondialisation des idées (Darwin, le socialisme, le libéralisme) avait parachevé l'hégémonie de l'Europe d'avant 1914 sur le monde entier, hégémonie qu'elle a largement perdue à l'issue de deux guerres qui s'étaient elles aussi mondialisées.

Il ne faudrait pas croire cependant que l'évolution des économies du monde vers une plus grande unité soit un processus régulier, continu et forcément inéluctable. Les économistes s'accordent à penser que le monde n'est pas plus ouvert aujourd'hui qu'il ne l'était à la veille de la Première Guerre mondiale. En 1991, le niveau relatif d'exportation de capitaux était plus faible qu'en 1915¹. Quant aux multinationales, elles restent largement déterminées par leur ancrage national. Les firmes globales peuvent se compter sur les doigts d'une main. Pour George Soros – le fameux spéculateur international – l'émergence du capitalisme mondial s'est véritablement produite au cours des années 1970. En 1973, les pays producteurs de pétrole, regroupés au sein de l'OPEP (Organisation des pays exportateurs de pétrole), augmentaient pour la première fois le prix du baril. « Ces pays ont connu soudain de gros excédents, alors que les pays importateurs ont dû financer d'importants déficits. Il revint aux banques commerciales de recycler les fonds. Les eurodollars furent inventés, et d'importants marchés off-shore se sont développés². »

Le sentiment diffus de la mondialisation est encore beaucoup plus récent. Ce n'est que depuis le milieu des années 1990 que les Européens éprouvent confusément le sentiment que le monde entier est entré dans une phase accélérée d'unification mondiale. Les nombreuses délocalisations d'entreprises dans les pays à main-d'œuvre bon marché et les pertes d'emplois ainsi occasionnées alimentent régulièrement le débat sur ce sujet. On peut ajouter à cela que la popularisation des voyages en avion, le développement du tourisme et des flux migratoires ont renforcé l'idée que le monde est devenu un « village global ». Mais à la vérité, il ne s'agit ici plus que d'une image, car si le paysan d'antan traversait son village en charrette deux ou trois fois

¹ Elie Cohen, *Mondialisation et souveraineté*, *Le Débat* novembre-décembre 1997, pp. 24-27.

² Se dit d'un marché financier se développant hors de son pays d'origine. George Soros, *La Crise du capitalisme mondial*, Plon, 1998.

par jour, on admettra que seule une infime minorité des êtres humains sur cette terre aujourd'hui fréquente assidûment les aéroports internationaux. L'immense majorité de l'humanité reste encore enracinée à son aire civilisatrice, voire même à son propre village de naissance. Les possibilités que vous a offert la technologie internet ne vous ont pas donné pour autant de nouveaux amis à l'autre bout du monde. Le « village global » en question, loin d'être une réalité, est une perspective, une utopie mobilisatrice, et c'est précisément cette dimension idéologique qui caractérise le monde occidental aujourd'hui.

La mondialisation économique dont on parle tant depuis une dizaine d'années n'est pas le facteur primordial de cette conscience planétaire à l'ébauche. La « globalization », comme disent les anglophones, n'est pas seulement pour nous un phénomène économique dont nous prenons acte, mais une aspiration sourde à fondre les peuples de la terre dans un creuset unique, à supprimer les frontières et à instaurer le gouvernement mondial. Toute notre philosophie nous conduit dans cette voie : les libéraux réclament la libéralisation du commerce en même temps que l'adoption par tous les peuples du monde du système démocratique et de la « société ouverte », tandis que leurs « opposants » dits « altermondialistes » militent pour l'ouverture des frontières à tous les migrants et pour donner toujours davantage de pouvoirs aux instances internationales, supposées seules capables de régler les grands problèmes mondiaux, tels que la gestion des enjeux écologiques, « l'échange inégal » entre le « Nord » et le « Sud », et la faim dans le monde. C'est dans cette perspective planétaire que nous voyons s'édifier sous nos yeux depuis peu cette société plurielle, multiethnique, multiculturelle, qui est l'étape obligée pour parvenir à la grande fraternité universelle désirée par les idéologues occidentaux. Celle-ci permet seule de dissoudre peu à peu les sociétés traditionnelles enracinées, qui sont les principaux obstacles à ces projets. Par le jeu démocratique de la loi du nombre, elle empêche toute réaction nationaliste dans la mesure où le poids des différentes minorités devient plus important que celui de l'ancienne majorité. En favorisant les métissages, elle sape les bases ethniques des peuples autochtones et supprime leurs réflexes identitaires. D'un autre côté, l'immigration – légale ou illégale – présente l'incalculable avantage pour les entrepreneurs de constituer un inépuisable réservoir de main d'œuvre bon marché. La société plurielle, on le voit, est dans ce domaine incomparablement plus efficace que la société soviétique, qui a montré ses limites après une expérience de plus de soixante-dix années, alors même que ses principes philosophiques étaient au départ les mêmes que ceux qui sous-tendent aujourd'hui la société libérale dans le domaine du respect de la personne humaine et de la fraternité planétaire.

L'édification des sociétés plurielles en Europe est incontestablement le phénomène majeur de la fin du XX^e siècle, pour ne pas dire de toute l'histoire européenne depuis 3000 ans. Le fait que les peuples d'Occident soient les seuls à s'être avancés dans cette voie est tout à fait symptomatique du cheminement de l'idée planétarienne dans les esprits au cours de ces dernières décennies. Le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui dans les grandes villes françaises n'est plus le même qu'il y a vingt ans : la société multiethnique prend corps sous nos yeux d'une manière stupéfiante, sans lien véritable avec les mutations économiques récentes. Le Japon, par exemple, dont l'économie est tout autant mondialisée que la nôtre, n'est guère aspiré par ce maelström idéologique. C'est parce que ce n'est pas un phénomène naturel, mais la réalisation d'un objectif politique très caractéristique de la pensée occidentale.

Ces espérances planétariennes qui travaillent en profondeur les esprits occidentaux ne sont pourtant pas apparues subitement avec la chute du mur de Berlin et la victoire des démocraties, mais il est certain qu'elles ont connu depuis lors un regain de vigueur. Un intellectuel comme Jean-François Revel, qui pouvait, en 1983, prédire la disparition de nos démocraties, « minces et précaires parenthèses à la surface de l'Histoire » et la victoire « probable, pour ne pas dire inéluctable » du communisme, peut faire sourire rétrospectivement, au regard de l'évolution fulgurante du monde en quelques années. Il est vrai que son pessimisme pouvait s'expliquer par la conjoncture de l'époque : la stagnation de la résistance afghane contre l'URSS, la répression accrue en Pologne, la complaisance des gouvernements occidentaux¹. Dix années plus tard, dans *La Fin de l'histoire et le dernier homme*, un essai publié aux Etats-Unis en 1992 et largement traduit dans le monde, Francis Fukuyama annonce le triomphe des démocraties libérales, dans une « perspective mondialiste² », comme indiqué en couverture, et rien moins que « la fin de l'Histoire ». Constatant la victoire des régimes démocratiques un peu partout dans le monde, cet auteur américain écrit ceci : « Si les sociétés humaines à

¹ Jean-François Revel, *Comment les démocraties finissent*, Grasset, 1983.

² Nous préférons utiliser pour notre part le terme « planétarien », non pas par goût du néologisme, ce qui est toujours délicat à manier, et surtout en titre d'ouvrage, mais parce que le mot « mondialiste », nous semble-t-il, revêt aujourd'hui un aspect idéologique. Son usage a changé au cours de ces dernières années : la gauche radicale, qui se disait mondialiste jusque dans les années 98-99, s'est revendiquée de l'anti-mondialisme par la suite, puis de l'« altermondialisme » en 2003. Le drapeau « antimondialiste » a alors été conservé par les nationalistes, et le terme même de « mondialiste » semble parfois revêtir une connotation insultante, en France, à tout le moins.

travers les siècles évoluent ou convergent vers une forme unique d'organisation sociopolitique comme la démocratie libérale, s'il n'apparaît point d'alternative viable à la démocratie libérale, et si les gens qui vivent dans les démocraties libérales n'expriment aucun mécontentement radical à propos de leur vie, on peut dire que le dialogue a atteint une conclusion finale et définitive. Le philosophe historien doit être contraint d'accepter la supériorité et la finalité que la démocratie libérale revendique pour elle-même¹. » Selon Fukuyama, l'Etat libéral doit être « universel », mais l'auteur n'entend par là que la reconnaissance accordée par chaque Etat à tous ses citoyens, sans discriminations d'aucune sorte. Nulle part dans son essai n'est évoquée l'aspiration à un Etat mondial, à un gouvernement mondial, même s'il est sous-entendu que les institutions internationales prendront en charge les destinées de l'humanité. Il constate simplement que les « forces économiques favorisent maintenant l'abolition des barrières nationales par la création d'un marché mondial unique et intégré », mais il n'envisage pas la destruction des nations et la disparition des Etats. Seul le nationalisme agressif devra disparaître avec la victoire du modèle libéral : « Le fait que la neutralisation politique finale du nationalisme ne puisse intervenir ni à notre génération ni même à la suivante n'affecte pas la perspective bien réelle de la fin de celui-ci². »

Cet idéal de paix universelle qui accompagne le credo démocratique, comme il accompagnait le credo communiste, soulève tout de même des interrogations, car, dit-il, « les êtres humains se révolteront à cette pensée, à l'idée d'être les membres indifférenciés d'un Etat universel et homogène, chacun étant le même que l'autre, quel que soit l'endroit du globe où l'on aille. » C'est là le seul passage, dans les 380 pages très serrées de son livre, où est évoquée l'éventualité d'un Etat mondial, et cette considération est immédiatement suivie par des considérations de bon sens sur « l'ennui » que ce Nouvel Ordre mondial³ pourra susciter. Les nouveaux citoyens du monde trouveront en effet que la vie de consommateur est en fin de compte « lassante » ; « ils voudront avoir des idéaux, au nom de quoi vivre et mourir, et ils voudront aussi risquer leur vie, même si le système international des Etats à réussi à abolir toute possibilité de guerre. » Les étudiants de mai 1968, par exemple, « n'avaient pas de raisons rationnelles de se

¹ Francis Fukuyama, *La Fin de l'histoire et le dernier homme*, New York, 1992, Champs Flammarion, p. 167.

² Ibidem, p. 312.

³ L'expression « Nouvel Ordre mondial » est du président américain George Bush père, qui s'apprêtait à faire bombarder l'Irak de Saddam Hussein en 1991. Le Nouvel Ordre mondial est censé remplacer l'ère de la confrontation Est-Ouest après l'effondrement du système communiste.

révolter, parce qu'ils étaient pour la plupart des rejetons choyés de l'une des sociétés les plus libres et les plus prospères de la terre¹. » Là est « la contradiction que la démocratie libérale n'a pas encore résolue. » L'essai de Francis Fukuyama est finalement assez timoré ; certains intellectuels, nous allons le voir, avancent beaucoup plus gaillardement dans cette perspective planétarienne.

Ces concepts en tout cas ne sont pas neufs ; ils poursuivent sous une nouvelle forme des idées déjà émises notamment dans la philosophie des Lumières du XVIII^e siècle. Tocqueville annonçait en 1848 « l'avènement prochain, irrésistible, universel de la démocratie dans le monde². » Avant lui, Kant, le philosophe solitaire, envisage déjà en 1784, d'établir « un état cosmopolitique de sécurité publique entre les Etats » pour qu'ils ne « s'entredéchirent pas ». Le philosophe de Königsberg nourrissait de surcroît « l'espoir qu'enfin un jour, après maintes révolutions et transformations, se réalise le dessein suprême de la nature : un Etat cosmopolitique universel, tel qu'en son sein, toutes les dispositions originaires de l'espèce humaine seront développées³. » Cependant, les hommes du XVIII^e siècle étaient bien trop imbus de préjugés raciaux pour envisager la société plurielle, multiethnique et multiculturelle, telle que l'entendent nos modernes philosophes planétariens. La vérité est que l'anthropologie selon Buffon, Maupertuis, Diderot, d'Alembert ou Voltaire, reste à jamais un sujet sur lequel il vaut mieux ne pas s'étendre, si l'on souhaite conserver les grands ancêtres dans le panthéon de la démocratie.

D'autre part, si le terme d' « humanité » était à la mode dans la philosophie des Lumières, la référence à la nation ne l'était pas moins, et les deux termes allaient presque toujours de pair. Le « dévouement à l'humanité et à la patrie » faisait partie de la phraséologie de l'époque ; de surcroît, le terme d' « humanité » avait peut-être un sens plus restreint qu'aujourd'hui, et dans le langage courant, il ne signifiait souvent guère autre chose que « les gens ». Il est certain que les philosophes de cette époque ne pensaient pas encore concrètement au grand métissage universel et au « village global ». On sait à quel point les hommes de la révolution française étaient furieusement patriotes en plus d'être humanistes. Babeuf, cet ancêtre du socialisme, est un fervent « défenseur de la patrie » : « Il n'appartient de fonder une république véritable, dit-il, qu'aux amis désintéressés de l'humanité et de la patrie ». Bien que la philosophie qui sous-tendait leur combat fût humaniste, les soldats de l'An II n'avaient cure de la fraternité univer-

¹ Ibidem, pp. 354, 370.

² Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, tome I, p. 32, avertissement à la douzième édition, Gallimard, coll. « Folio Histoire », 1986.

³ Emmanuel Kant, *Idée d'une histoire universelle*, 1784.

selle, et il leur importait davantage de détruire les régimes des « tyrans » en Europe que d'envisager la fusion des peuples. La « Déclaration des droits de l'homme et du citoyen » illustre parfaitement ce propos, puisqu'elle comprend bien le terme « citoyen » en plus de celui d' « homme » indifférencié : c'est dire qu'on entendait par là tous les Français, qui étaient maintenant tous égaux en droit, et c'est surtout en ce sens que l'on comprenait alors l' « universel ». Dans la toute nouvelle république, les étrangers, quant à eux, restaient étroitement surveillés.

L'idée d'une « fin de l'histoire » soulevée par Francis Fukuyama n'est pas nouvelle non plus. Hegel avait déjà défini l'histoire comme la progression de l'homme vers de plus hauts niveaux de rationalisme et de liberté. Ce processus, selon lui, avait un point final logique dans l'Etat libéral moderne, qui était apparu à la suite de la déclaration d'indépendance américaine en 1776 et de la Révolution française. Marx partageait également la croyance en la possibilité d'une fin de l'histoire.

Pour les marxistes, les classes sociales disparaîtront aussi inévitablement qu'elles s'étaient formées jadis, et l'Etat disparaîtra par la même occasion. « La société, dit Engels, que la production réorganisera sur la base d'une association libre et égale des producteurs, enverra l'appareil de l'Etat là où est sa place, au musée des antiquités, à côté du rouet et de la hache de bronze. » Il n'en reste pas moins qu'une phase transitoire de dictature reste indispensable : le prolétariat s'emparera du pouvoir de l'Etat et transformera les moyens de production « provisoirement » en propriété de l'Etat. L'appareil d'Etat capitaliste, la police capitaliste, le fonctionnarisme capitaliste, la bureaucratie capitaliste seront remplacés par l'appareil du pouvoir du prolétariat, mais sans les antagonismes de classes ; ainsi, l'Etat prolétarien déperira de lui-même, naturellement.

Contrairement à d'autres formes de socialisme du XIX^e siècle, le socialisme de Marx avait forcément une vocation universelle. Selon lui, un processus historique emporte malgré lui le capitalisme vers sa mondialisation et tend de toute façon vers l'instauration d'un marché mondial dans lequel s'effaceront les frontières et disparaîtront les différentes nationalités. Les prolétaires ne pourront alors se considérer que comme des individus abstraits, sans attache, ce qui rendra possible le saut dans le paradis sans classe que sera la société communiste. Ce prolétariat universalisé, sans nationalité, deviendra alors une sorte de nation universelle, édifiée sur les décombres des vieilles nations et des particularismes.

De fait, c'est d'abord avec le marxisme qu'est apparu le messianisme planétarien à l'époque contemporaine. Les propos de Boukha-

rine au moment de la révolution bolchevique de 1917 sont à ce sujet particulièrement éloquentes : « Une époque nouvelle est née, dit-il. L'époque de la disparition du capitalisme, de sa décomposition interne, l'époque de la révolution communiste du prolétariat. Elle devra briser la domination du capital, rendre les guerres impossibles, détruire les frontières des Etats, transformer le monde entier en une communauté œuvrant pour elle-même, accomplir la fraternisation et la libération des peuples¹. » Ce sont là les lignes directrices de l'Internationale communiste, mais chacun aura pu noter les étranges similitudes avec les propos des penseurs libéraux. Seules leurs conceptions économiques les différencient : les premiers pensaient que la collectivisation libérerait le prolétariat de l'exploitation de la bourgeoisie, tandis que les seconds ont pris la mesure de l'échec de la société collectiviste. Pour le reste, on ne peut qu'être frappé de constater à quel point les objectifs marxistes sont similaires à ceux des penseurs planétaires d'aujourd'hui, et jusque dans la croyance au caractère inéluctable de l'unification et de la fin de l'histoire. Le monde évolue inévitablement vers l'accomplissement de son destin, qui est l'unification finale, et rien au monde ne peut empêcher ce processus. C'est une idée récurrente du discours planétaire, et nous verrons que cette indéracinable croyance est fortement liée à une foi religieuse.

La conjonction des vues s'explique aussi aisément du fait que les uns et les autres puisent leur vision du monde à la même source – la philosophie des Lumières – qui constitue la référence obligée des penseurs marxistes et surtout libéraux. Il a simplement fallu la réactualiser, l'adapter aux réalités. Au XIX^e siècle, avec la révolution industrielle, elle était devenue un peu poussiéreuse et ne paraissait plus du tout pouvoir soulever l'enthousiasme ni des masses ouvrières, qui ont surtout eu à pâtir de la société bourgeoise libérale, ni de la jeunesse européenne, qui avait fait ses révolutions de libération nationale en Europe tout au long du siècle, et qui aspirait maintenant à jeter bas la « vile bourgeoisie ». C'est donc d'abord le marxisme qui a repris le flambeau de la fraternité universelle en même temps que celui de l'égalité sociale, tandis que l'esprit démocratique se fourvoyait dans le patriotisme, facilitant le déclenchement de la Première Guerre mondiale.

Mais ne soyons pas trop sévères à l'égard de ce patriotisme. Il s'agissait d'un patriotisme auquel beaucoup a pu être pardonné, et nos intellectuels d'aujourd'hui éprouvent toujours une certaine bienveillance pour l'enthousiasme revanchard des Français de 1914, car

¹ Ernst Nolte, *La Guerre civile européenne, 1917-1945*, Munich, 1997. Editions de Syrtes, 2000, p. 117.

c'est bien grâce au sang d'un million quatre cent mille de ces Français, « morts pour la France », que les monarchies prussienne, autrichienne, russe et ottomane ont pu être renversées, et que des régimes démocratiques ont pu être instaurés un peu partout en Europe. La chute des monarchies et des Empires a constitué la vraie réjouissance des démocrates de cette époque. Si l'on veut bien prendre un peu de recul, la question de l'Alsace-Lorraine n'est qu'un aspect très mineur au milieu de ces immenses bouleversements qu'a occasionnés le conflit européen. Le militarisme de la république française de 1914 reste donc toujours cher au cœur des penseurs planétaires, parce qu'il s'agit d'abord et avant tout d'un militarisme susceptible d'imposer les idées universelles à ceux qui ne les ont pas encore intégrées.

C'est d'ailleurs très exactement ce que nous dit l'historien Michel Winock, qui a conceptualisé l'idée patriotique dans un sens planétaire en faisant la distinction entre « le nationalisme ouvert, issu de la philosophie optimiste des Lumières et des souvenirs de la Révolution (celui de Michelet, mais aussi du général de Gaulle), et le nationalisme fermé, fondé sur une vision pessimiste de l'évolution historique, l'idée de la décadence. » Le nationalisme ouvert, dit-il, est « enfant d'une nation jeune, expansive et missionnaire, marqué par la foi dans le progrès et la fraternité des peuples. » Il est « celui d'une nation pénétrée d'une mission civilisatrice, généreuse, hospitalière, solidaire des autres nations en formation, défenseur des opprimés, hissant le drapeau de la liberté et de l'indépendance pour tous les peuples du monde. » Au contraire, le nationalisme fermé est un nationalisme « clos, apeuré, exclusif définissant la nation par l'exclusion des intrus : Juifs, immigrés, révolutionnaires. » C'est « une paranoïa collective, nourrie des obsessions de la décadence et du complot », qui exprime « la peur de la liberté, la peur de la civilisation urbaine, la peur de l'affrontement avec l'autre, sous toutes ses formes ». Ce nationalisme est invariablement pessimiste : « La France est menacée de mort, minée de l'intérieur, à la fois par ses institutions parlementaires, par les bouleversements économiques et sociaux, où l'on dénonce toujours la "main du Juif", la dégradation de l'ancienne société, la ruine de la famille, la déchristianisation ». C'est un « nationalisme mortuaire¹. »

Les guerres de la Révolution et de l'Empire sont ainsi hautement justifiées, puisqu'elles ont eu le mérite de propager les idées des Lumières et de détruire une première fois les vieilles nations aristocratiques en Europe. La Première Guerre mondiale, quant à elle, a permis

¹ Michel Winock, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Points Seuil, 1990, pp. 7, 22, 38.

de liquider définitivement la double monarchie catholique d'Autriche-Hongrie, de culbuter le Kaiser et d'instaurer la république en Allemagne, et surtout, de renverser le tsar Nicolas II qui refusait toujours d'accorder la citoyenneté aux Juifs de Russie. C'est en ce sens que l'on peut être patriote et belliciste. On applaudira l'enthousiasme patriotique des soldats français qui sont partis au massacre de toute bonne foi pour récupérer l'Alsace-Moselle, non pas parce qu'on approuve leur chauvinisme imbécile, mais parce qu'on attend d'eux d'aller se battre pour les grands idéaux démocratiques. On blâmera leur chauvinisme une fois la guerre terminée, sans plus d'égard pour leurs blessures et leur dévouement.

C'est cette logique qui permet à Jean-François Kahn, le directeur d'un grand hebdomadaire, de déclarer : « Je suis pour ma part aussi furieusement patriote que la raison permet de l'être », en ajoutant à la page suivante de son livre intitulé *Les Français sont formidables* : « Il est effectivement "formidable" d'être français dès lors que ce concept prend tout le sens extensif du terme que l'Histoire lui donne, et non la signification très limitée que les nationalistes obtus et les réactionnaires apatrides (qui sont souvent les mêmes) lui confèrent¹. » Dans le même registre, Jean Daniel, le patron d'un autre grand hebdomadaire progressiste, fait une déclaration de foi patriotique de la même veine, lorsqu'il note : « Déjeuner avec Azoulay [le fameux « banquier juif » et conseiller du roi du Maroc Hassan II] : Ce Juif est un patriote marocain presque davantage que je ne suis un patriote français. Presque. Autrement dit, le lien par la judaïté est très, très relatif quand il n'y a ni persécution, ni contrainte, ni conscience religieuse². »

Le même patriotisme de circonstance s'épanche chez un écrivain d'inspiration communiste comme Guy Konopnicki, qui avait célébré la victoire de l'équipe de France de football lors de la coupe du monde de 1998. On aura compris que ce que Guy Konopnicki apprécie dans l'équipe de France de football, ce n'est évidemment pas la France profonde des terroirs, pour laquelle il a déjà exprimé son plus parfait mépris, mais la France métissée Black-Blanc-Beur triomphante. Il est alors envahi d'une intense fièvre patriotique, arrache le drapeau tricolore des mains de Jean-Marie Le Pen, et se met à chanter la *Marseillaise* à tue-tête. C'est donc sincèrement, quelques années plus tard, qu'il se désole de constater que l'hymne national est conspué par cette jeunesse immigrée qu'il a tant choyée. Le 6 octobre 2001, en effet,

¹ Jean-François Kahn, *Les Français sont formidables*, Balland, 1987, pp. 24-25. On s'abstiendra de commenter ici ce curieux amalgame entre les « nationalistes obtus » et les « réactionnaires apatrides ». Le lecteur se l'expliquera naturellement après s'être familiarisé avec la pensée planétaire pendant la lecture de cet ouvrage.

² Jean Daniel, *Soleils d'hiver, Carnets 1998-2000*, Grasset, Poche, 2000, p. 122.

70 000 spectateurs d'origine maghrébine sifflaient la *Marseillaise* lors d'un match France-Algérie au Stade de France en présence du président de la République. Pour Guy Konopnicki, c'était l'effondrement de son idéal d'une France multiethnique, de cette France métisse tant désirée par l'intelligentsia : « Je suis atterré, dit-il, quand on conspue cette *Marseillaise* que j'ai chantée, au milieu d'une foule de beurs, quand Zidane et quelques autres nous ont apporté une si belle victoire. La France, c'est précisément ce pays où, en dépit des difficultés, du racisme, nous vivons ensemble sans distinction d'aucune sorte¹. » Il est donc très clair que ce n'est pas tant la France qu'il aime, mais l'embryon de république universelle en miniature qu'elle représente.

Bien avant eux, le poète allemand Heinrich Heine, vomé par les nationalistes d'outre-Rhin, exprimait son amour de la France républicaine qui l'avait accueilli. En 1830, après l'abdication de Charles X – qu'il appelle « ce fou royal » – il s'enthousiasmait pour le mouvement révolutionnaire français et pour le vieux général Lafayette : « Voilà déjà soixante ans que, revenu d'Amérique, il a rapporté la déclaration des droits de l'homme, ces dix commandements de la nouvelle religion » ; « Lafayette... le drapeau tricolore... la *Marseillaise*... Je suis comme enivré. Des espérances audacieuses surgissent dans mon cœur². » Quand on connaît les opinions de Heinrich Heine et son mépris pour les cultures traditionnelles européennes, il est clair que là encore, ce n'est pas tant la France qui le transporte d'amour et d'admiration que la république universelle qu'elle incarne. Quant à ses « espérances audacieuses », on gage qu'il devait penser à une nouvelle petite tournée militaire, histoire de mettre l'Europe à feu et à sang et de faire voltiger les têtes couronnées. C'est en ce sens, on la vu, que l'on peut se déclarer « furieusement patriote ».

Les intellectuels planétaires pétris des idées généreuses de pacifisme et de tolérance, se retrouvent à la pointe du patriotisme et du militarisme agressif dès lors qu'il s'agit d'une « juste cause » démocratique. C'est alors sans complexe que l'on embouche les trompettes guerrières et que l'on se fait le propagandiste de la force armée. Ainsi, les soldats français sont « formidables » en 1792, en 1914 et en 1940, quand il s'agit d'aller au front pour détruire des régimes politiques non démocratiques. Tout autant « formidables » sont les troupes soviétiques ou les partisans serbes luttant contre les nazis ; et il en est pareillement des patriotes irakiens groupés derrière Saddam Hussein, que les Occidentaux ont largement soutenu dans sa guerre contre le régime des mollahs du voisin iranien au cours des années 1980.

¹ Guy Konopnicki, *La Faute des Juifs*, Balland, 2002, p. 26.

² Heinrich Heine, *De l'Allemagne*, 1835, Gallimard 1998, p. 291.

En revanche, les soldats français pendant la guerre d'Algérie ne sont plus que d'infâmes tortionnaires. C'est ce que tient à nous dire Guy Konopnicki : « En ce temps-là, les jeunes juifs de Paris s'engageaient radicalement contre le colonialisme français et son armée de tortionnaires¹. » Les soldats serbes, refoulant les musulmans bosniaques ou Kossovars se sont eux aussi transformés en « bêtes sanguinaires » responsables d'immenses « charniers » humains. Ils seront donc bombardés par l'aviation américaine en 1999 dans une nouvelle opération « Juste cause ». Quant aux soldats irakiens de Saddam Hussein, en 1991 ou en 2003, ils ne sont plus que des pions au service de la tyrannie que l'on peut vitrifier sans état d'âme. Ainsi, on exaltera le patriotisme que lorsque celui-ci correspond aux intérêts de la politique planétaire. Quand la cause paraît bonne, on arrachera leur drapeau des mains des patriotes occidentaux en chantant à tue-tête leur hymne national afin de les entraîner dans le conflit. Les intellectuels progressistes, toujours prêts à se mobiliser pour le pacifisme et la fraternité universelle, à signer toutes les pétitions pour les droits de l'homme, sont alors saisis par une frénésie belliciste qui envahit invariablement la presse et l'ensemble des médiats.

Cette attitude est directement le fruit du messianisme guerrier issu de la philosophie des Lumières du XVIII^e siècle. Ce sont ces idées libérales, qui ont engendré les mouvements de libération nationale tout au long du XIX^e siècle, contre ce qu'il était d'usage d'appeler les « tyrannies », c'est-à-dire les régimes des monarques. Les libéraux allemands, hongrois et autres Polonais chantaient la Marseillaise en 1830 ou en 1848, exaltant un patriotisme républicain de bon aloi. L'identité des peuples n'était alors plus incarnée en la personne du monarque couronné, mais dans la nation tout entière, dans le nouveau régime républicain auquel on aspirait et dans le peuple en armes au besoin, ce qui préfigurait déjà les grands massacres collectifs du XX^e siècle.

Cependant, l'avènement du règne de la bourgeoisie et les affreuses injustices du capitalisme triomphant vont susciter la méfiance et l'hostilité du monde ouvrier à l'égard des idées libérales. Jamais en effet, les petites gens n'ont eu plus à souffrir qu'au cours de cette période, qui reste à jamais l'une des plus hideuses de l'histoire pour les humbles et les déshérités. Dans ces conditions, le socialisme était légitime. Mais le socialisme qui va finalement s'imposer ne sera pas celui de Proudhon, de Blanqui ou de Sorel, ce socialisme gaulois, imprégné du terroir, enraciné dans l'histoire et les traditions, mais celui de Karl Marx. Dès lors, et jusque dans l'entre-deux guerres, c'est le

¹ Guy Konopnicki, *La Faute des Juifs*, Balland, 2002, p. 20.

marxisme qui entretiendra la flamme du pacifisme et l'esprit universel hérité des Lumières : « Travailleurs de tous les pays, unissez-vous ! » Les libéraux, quant à eux, conserveront la flamme de l'esprit guerrier et patriotique des grands ancêtres, toujours prêts à mourir pour une « Juste cause¹ ». L'idée planétaire, on le voit, revêtait alors à la fois les habits du pacifisme militant et ceux du patriotisme guerrier. Elle était déjà, à ce moment-là, le « système », et l'opposition au « système ».

Au début du XX^e siècle, les concepts de pacifisme et de fraternité universelle étaient encore largement absorbés par la galaxie socialiste, à l'intérieur de laquelle les théories marxistes allaient s'imposer. Mais le marxisme était surtout vigoureux en Allemagne. A ce moment-là, la France ne connaissait le marxisme que sous une forme abâtardie (Jaurès était spirituellement plus près de Michelet que de Marx) ; le socialisme fabien anglais n'était pas du tout marxiste et, aux Etats-Unis, cette doctrine n'était l'affaire que d'une poignée d'immigrants juifs venus de l'Europe de l'Est. Le marxisme ne franchira vraiment le Rhin vers l'Ouest qu'après 1917.

Le courant anarchiste gardait alors une certaine vigueur, dans ses bastions italien, français, russe et surtout espagnol. Mais ce socialisme libertaire était tout à fait similaire aux principes du marxisme sur le plan de l'universalisme des idées : plus de religion, plus de frontières, plus de nations ; l'instauration d'une société mondialisée reste l'objectif terminal qui assurera enfin la paix universelle.

Il existait cependant encore au sein de la mouvance socialiste des courants travaillés par des instincts « de race » – terme très en vogue à l'époque – où l'antisémitisme n'était pas absent. En France, la haine de la République et de tout son arsenal idéologique était évidemment largement alimentée par l'exploitation éhontée des ouvriers et les féroces répressions qu'ils avaient eu à subir des gardiens de l'ordre démocratique. Les ouvriers se souvenaient des 30 000 des leurs tombés au cours de la répression de la Commune en 1871. En de multiples occasions, sous Ferry ou Clémenceau, la République n'hésita jamais à faire tirer sur le petit peuple pour assurer l'ordre bourgeois, ce qui explique certaines rancœurs. Le 1^{er} mai 1908, sur la place de la Bourse à Paris, le prolétariat révolutionnaire pendait haut et court l'effigie de Marianne la fusilleuse. « C'est l'acte le plus significatif de notre histoire depuis le 14 juillet », dira Charles Maurras dans *L'Action française* du 4 août 1908. De fait, les syndicalistes, derrière Georges Sorel

¹ « Juste cause » était le nom donné à une opération de bombardement américain sur le Panama en 1990.

et les « réactionnaires » se rapprochent, analysant leur opposition commune à l'hypocrisie bourgeoise et constatant les similitudes de leurs conclusions. C'est en 1911 que naîtra le cercle Proudhon, issu de la convergence de ces deux courants. La guerre de 1914 mettra un terme à cette expérience, et la tendance sorélienne du socialisme sera marginalisée en France par la suite, mais cette rencontre du nationalisme et d'un certain socialisme avait été une matrice idéologique de toute première importance, puisque c'est à partir de cette fusion que Mussolini formulera sa conception du fascisme, après s'être inspiré de l'exemple français.

Le deuxième grand bouleversement doctrinal de cette période a lieu en 1916. Cette année-là, Lénine publie sa plus importante contribution théorique au marxisme, *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*. Comme les contradictions capitalistes énoncées par Marx étaient en passe, au début du siècle, d'être démenties à la fois par le cours de l'histoire et les conclusions qu'en tirait Bernstein sur l'amélioration du sort des ouvriers, Lénine produisit un nouvel ensemble de contradictions, à partir des données contemporaines. *L'Impérialisme* va devenir, pour l'époque moderne, l'équivalent du *Manifeste* de 1848. Le coup d'éclat de Lénine est d'adapter la théorie marxiste à la situation des pays arriérés. Pour Marx, en effet, c'était dans les sociétés industrielles européennes que les contradictions internes et fatales du capitalisme devaient apparaître. Lénine globalise ces contradictions : la course des puissances européennes au partage du monde par la colonisation, dit-il, ne pouvait que se terminer par une guerre entre camps impérialistes rivaux, et c'est de cette apocalypse que sortirait la révolution socialiste mondiale. Ainsi, la théorie léniniste situait la force motrice de la révolution non plus dans les luttes de classe internes mais dans la guerre entre nations. L'antagonisme entre les nations exploiteuses de l'Europe et les peuples colonisés, légitimait la lutte du prolétariat mondial pour sa libération. La théorie expliquait aussi pourquoi la révolution pouvait connaître un tel retard dans les sociétés avancées : les profits impérialistes leur permettaient de mettre à la tête du mouvement ouvrier une aristocratie ouvrière qui reniait sa base. Les marxistes isolés de la Russie arriérée étaient donc tout à fait fondés à prendre le pouvoir. La Russie, le maillon le plus faible du capitalisme, devenait ainsi, logiquement, le centre de la révolution mondiale.

La révolution bolchevique d'octobre 1917¹ allait soulever d'immenses espérances dans le monde entier. En 1918, après quatre

¹ Fin octobre, pour le calendrier julien de Russie ; début novembre 1917 pour le calendrier grégorien en vigueur en Occident, avec un décalage de 13 jours.

années de guerre, le communisme russe représentait à nouveau les espoirs des pacifistes européens, qui avaient été si cruellement déçus en 1914, où ils n'avaient pu qu'assister, impuissants, au ralliement des masses au patriotisme dans tous les pays d'Europe. Vainqueurs en Russie, les bolcheviks, qui devaient encore combattre certaines résistances, voulaient la paix à tout prix afin de consolider leur révolution. Le 23 novembre 1917, ils demandaient l'armistice. Le 3 mars, ils signaient la paix de Brest-Litovsk, laissant à l'Allemagne les immenses territoires s'étirant de l'Ukraine aux pays baltes, et abandonnant sans état d'âme les alliés occidentaux. De leur point de vue, il ne s'agissait évidemment pas d'une trahison, puisque cette guerre était pour eux une guerre entre Etats capitalistes, et dans laquelle ils n'avaient aucun intérêt. Plus encore, le 7 décembre 1917, ils lançaient un appel aux peuples de l'Orient, dans lequel ils invitaient l'Inde, l'Egypte et tous les peuples colonisés à secouer le joug de l'impérialisme, affaiblissant encore les positions des Anglais et des Français. Voilà pourquoi le marxisme représentait à ce moment-là l'idéal pacifiste planétarien et la libération des opprimés. La III^e Internationale des Travailleurs, espérait-on, allait réussir là où la Deuxième avait si lamentablement échoué en 1914.

L'édification de la société soviétique en Russie allait pourtant mettre à rude épreuve les idéaux révolutionnaires. Les anarchistes du monde entier allaient déchanter rapidement après l'écrasement des partisans ukrainiens de Makhno et la sanglante répression de Kronsadt en 1921. Ils seront à nouveau sérieusement malmenés par les Rouges au cours de la guerre d'Espagne, alors même qu'ils représentaient une masse militante beaucoup plus importante. Cependant, la grande majorité des intellectuels progressistes d'Occident resta fascinée par la révolution bolchevique, sans considération pour les excès auxquels elle avait donné lieu, et le gros des troupes resta acquis à la défense de l'URSS au moins jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale et l'écrasement du nazisme, et même bien au-delà pour ce qui est de la fidélité aux principes du marxisme.

Tous les pacifistes n'étaient pas des marxistes en 1918, mais ceux qui professaient ces idées étaient catalogués comme tels par leurs adversaires. Le physicien Albert Einstein, par exemple, a été après la Première Guerre mondiale l'une des têtes de file de ce mouvement, ne cessant de réclamer le désarmement mondial dans ses conférences. S'il cristallisait sur lui la haine des nationalistes allemands, ce n'était pas tant comme apôtre du désarmement, que comme propagandiste du mondialisme, car pour Einstein, la paix universelle ne pouvait être assurée que par la constitution d'un gouvernement mondial. Dans l'Allemagne de la défaite, déchirée par la guerre civile et dans laquelle

les communistes jouaient le rôle principal, il s'exposait immanquablement aux accusations et aux menaces de ceux qui voyaient en lui un traître et un bolchevik. C'est dire que ces idées pacifistes étaient assimilées au marxisme à ce moment-là. Bien que moins dogmatique dans son combat pour la paix, l'écrivain viennois Stefan Zweig connu les mêmes difficultés en Autriche.

Il est vrai que la révolution bolchevique avait enfiévré bien des esprits en Occident, et provoqué des haines meurtrières de part et d'autre. « A cette sacralisation de la doctrine marxiste, élevée presque au rang d'une théologie, écrit Pascal Bruckner, les penseurs démocratiques ont riposté par un éloge de la modération chargée de freiner les emballements de l'Histoire. Ce fut la grandeur d'un Karl Popper, d'un Isaiah Berlin, d'un Raymond Aron que de se poser en démobilisateurs face à une espérance révolutionnaire qui ne réclamait la liberté totale que pour répandre la terreur absolue¹. »

Un autre Viennois, le philosophe Karl Popper, avait en effet été séduit dans sa jeunesse par le bolchevisme, mais il s'en était détourné rapidement, pour devenir le chantre de la démocratie libérale. Comme Einstein, Joseph Roth et Stefan Zweig, Karl Popper, juif, lui aussi, s'était exilé après la prise du pouvoir par Hitler. Il gagna Londres, où il publia en 1945 son fameux livre intitulé *La Société ouverte et ses ennemis*², dans lequel il exposait une critique du marxisme et des systèmes totalitaires. Ce livre, qui allait devenir une des références obligées des penseurs libéraux, a très largement inspiré un autre philosophe, beaucoup plus connu aujourd'hui pour ses activités de spéculateur international.

Le milliardaire George Soros, en effet, reconnaît en lui son maître-à-penser, et se fait l'apôtre de la « société ouverte » qu'il encourage partout dans le monde par le biais de sa fondation. Car l'héritier spirituel de Karl Popper ne se contente pas de réfléchir sur des concepts : il consacre surtout des milliards de dollars à promouvoir les idéaux démocratiques, notamment dans les ex-pays du bloc de l'Est, dans cette Europe centrale d'où il est originaire. Mais, comme il le dit lui-même, son action avait déjà commencé avant la chute du mur de Berlin : « En 1979, quand j'ai gagné plus d'argent qu'il m'en était nécessaire, j'ai créé une fondation, l'*Open Society Found*. Je lui avais fixé comme objectif d'aider à ouvrir les sociétés "fermées", à rendre les sociétés ouvertes plus vivables, et à encourager un mode de pensée critique. Par le biais de cette fondation, j'ai été profondément impliqué dans le processus de désintégration du système soviétique³. » C'est là

¹ Pascal Bruckner, *La Mélancolie démocratique*, Éditions du Seuil, 1990, p. 150.

² Karl Popper, *The open Society and its enemies*, Londres, 1945 ; Paris 1979.

³ George Soros, *La Crise du capitalisme mondial*, Plon, 1998, p. 8.

évidemment un propos qui peut nous emmener très loin dans l'interprétation de la chute du régime communiste : est-il mort de ses propres faiblesses, ou bien l'a-t-on aidé à mourir ?

Il est bien certain que les aspirations planétaires ont pu être frustrées par ce qu'il était advenu des pays communistes, qui étaient supposés, à l'origine, édifier une société fraternelle pour les prolétaires, et qui étaient surtout supposés réaliser enfin l'unification du monde. Ces déceptions vont éloigner peu à peu bien d'autres intellectuels occidentaux du communisme international, au moins dans sa version soviétique.

L'un des principaux points de rupture fut assurément suscité par la politique soviétique à l'égard de l'Etat d'Israël. Créé en 1948, cet Etat fut immédiatement reconnu par l'Union soviétique qui espérait s'en faire un allié de poids au Proche Orient, mais les Juifs israéliens trouvèrent un plus large appui financier aux Etats-Unis, vers qui ils se tournèrent rapidement. Moscou changea alors brusquement de politique et soutint les revendications arabes, ce qui plaça de nombreux intellectuels marxistes devant un dilemme cornélien : comment concilier son soutien à la patrie des travailleurs et son amour pour l'Israël ? Beaucoup se détournèrent définitivement de l'Union soviétique à ce moment-là, d'autant plus que la radicalisation de la ligne antisioniste de l'URSS prit une teinte antisémite qui s'accrut en 1951. La défense des *refuzniks* – ces Juifs russes que le régime soviétique empêchait de rejoindre l'Israël – et le respect des droits de l'homme en URSS fut alors un des axes prioritaires du combat de ces tout nouveaux militants des droits de l'homme. De nombreux Juifs prirent alors prétexte de ces nouvelles dispositions de l'Etat soviétique pour se jeter à corps perdu dans un anticommunisme soudain et très particulier, et qui était d'autant plus virulent qu'il permettait de renier un système dans lequel certains Juifs avaient joué un rôle fort compromettant pendant une trentaine d'années.

Le témoignage de Soljénitsyne¹ nous est ici de la plus grande importance. Celui-ci note avec justesse que ni la famine organisée, ni les sanglantes répressions, ni les millions de morts des goulags au cours de la terrible période des années vingt et trente en URSS, n'avaient affecté le soutien des intellectuels progressistes occidentaux au régime bolchevique. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, les troupes soviétiques, galvanisées par le cinéaste Eisenstein et le poète Ilya Ehrenbourg, selon la logique déjà exprimée du « patriotisme modulable », étaient applaudies par l'ensemble de l'intelligentsia occidentale, en plus d'être largement approvisionnées en armes, en avions et en

¹ Alexandre Soljénitsyne, *Deux Siècles ensemble*, Fayard, 2003.

matériel militaire de toute sorte par l'Amérique démocratique. C'est seulement lorsque les armées nazies furent écrasées, en bonne partie grâce au sang versé par les Russes, et que l'Union soviétique soutint les Etats arabes, que ces intellectuels commencèrent à se détourner du régime. Cette tendance s'accrut très fortement lorsque les Juifs d'URSS furent évincés des principaux postes de direction à partir de 1951. Le combat pour les refuzniks devint alors la grande cause planétaire et bénéficia de toute la puissance médiatique de l'Occident. L'idéologie des droits de l'homme ne semblait ne s'être mise en branle que pour la défense des Juifs écartés du pouvoir en URSS. Mais les dizaines de millions d'autres soviétiques qui eux aussi auraient sans doute choisi l'exil, n'avaient d'autre choix que de souffrir en silence.

Néanmoins, les idées socialistes continuèrent encore longtemps à exercer un formidable pouvoir d'attraction par le biais des différents courants issus du marxisme, qui critiquaient certes l'URSS, mais qui conservaient intactes les espérances planétaires du communisme. La révolte de mai 1968 témoigne de la prédominance de cette idéologie dans les universités d'Occident à ce moment-là. L'URSS n'était plus un exemple que pour les vieux « staliniens » du Parti communiste, mais le mythe révolutionnaire trouvait à s'alimenter largement dans le trotskisme, le maoïsme, l'anarchisme et, plus concrètement, dans toutes les luttes de libération du Tiers-Monde. Tous continuaient à croire à ce messianisme universel alimenté par les productions intellectuelles de « l'école de Francfort », représentée par Herbert Marcuse, Horkheimer, Theodore Wiesel, Adorno, Jürgen Habermas, qui furent les porte-drapeaux des révoltés, aux côtés de Marx, de Lénine et de Mao. L'heure n'était donc pas encore advenue où il faudrait prendre la mesure des succès incontestables de la démocratie libérale dans la réalisation des objectifs planétaires, et de reléguer au placard les idéaux de sa jeunesse. Pour les étudiants de mai 1968, l'ennemi à abattre restait le capitalisme international, qui avait invariablement le visage de la civilisation européenne, coupable d'avoir enfanté le capitalisme et l'oppression, non seulement des prolétaires européens, mais encore, et surtout, des travailleurs du monde entier. On soutenait le combat du Viet Minh comme on avait soutenu les fellaghas du FLN algérien. Là encore, il ne s'agissait pas de trahison mais de combat libérateur contre l'oppression capitaliste. Bientôt, dans le mythe révolutionnaire, le prolétariat, la classe laborieuse européenne qui devait conduire la révolution socialiste, allait être remplacée par les masses du tiers-monde qui peuplaient les pays du Sud et qui bientôt peupleraient aussi de plus en plus largement les pays riches.

Il était temps en effet de trouver une classe laborieuse de substitution. Les sociétés occidentales connaissaient une mutation économique importante qui se caractérisait par une forte progression du secteur tertiaire au détriment du secteur industriel. Avec le passage à une économie post-industrielle, le nombre des ouvriers commençait à décroître. Cette évolution de la société et l'enrichissement général qui accompagna cette mutation économique et sociale n'entamèrent en aucune manière le combat des progressistes, dont les convictions planétaires allaient s'affirmer avec beaucoup plus de vigueur. Leurs espoirs s'étaient alors reportés sur toutes les « minorités opprimées » : les immigrés, en premier lieu, victimes de la colonisation, mais aussi toutes les catégories de gens qui pouvaient se sentir opprimés par la société bourgeoise et la domination du « mâle blanc ». Les revendications des féministes et des minorités sexuelles, conjointement avec les luttes des peuples du tiers-monde, allaient nourrir l'idée que le prolétariat européen était remplaçable, et ce d'autant plus que l'immigration allait fournir un réservoir de nouveaux révolutionnaires, ou en tout cas de nouveaux électeurs.

Les petites gens ont évidemment eu à souffrir de la concurrence de cette nouvelle main-d'œuvre, taillable et corvéable à merci, importée par un patronat qui comptait sur ce réservoir pour exercer une pression à la baisse sur les salaires. Les délocalisations d'entreprises qui se multipliaient, et tous les problèmes liés à la coexistence des communautés dans les cités autrefois ouvrières, frappèrent d'abord les travailleurs « de souche » les plus défavorisés. Ce sont bien eux, en effet, les premiers qui ont eu à pâtir de cette nouvelle forme de société, inventée par des idéologues et encouragée par le patronat. De fait, l'afflux de la main-d'œuvre étrangère en provenance du Maghreb et de l'Afrique noire et l'immigration massive des années 1980-1990 avaient transformé considérablement leur environnement. Un film français des années 1950, 1960, 1970 ou même 1980 laisse voir une société de souche européenne. En l'espace d'une vingtaine d'années, la société française a connu sur ce plan une profonde mutation, et c'est incontestablement ce phénomène majeur qui accrédite en France l'idée qu'une société mondiale est en train de s'instaurer.

Les cités ouvrières des années 60 étaient devenues de véritables ghettos urbains que les « petits blancs », devenus minoritaires, ne pensaient plus qu'à fuir. Si l'on veut bien regarder l'évolution du monde occidental avec un peu de hauteur, on se rend compte, après un siècle de combats, que le seul résultat tangible du communisme local en France est d'avoir transformé ses municipalités en villes du tiers-monde, dans une étonnante conjonction de vue avec le patronat. S'estimant trahis par leur défenseurs attirés, délaissés par leurs intel-

lectuels au profit des immigrés et des minorités de toutes sortes, c'est bien légitimement que les « petits blancs » se sont réfugiés dans les bras des « populistes ». Selon le *Manifeste du parti communiste* de Marx, « les ouvriers n'ont pas de patrie » ; à moins bien entendu qu'ils n'aient au contraire que cela. Dans la bouche des progressistes, les « prolétaires » étaient désormais appelés avec mépris des « beaufs », c'est-à-dire des Français de souche arriérés, s'accrochant à leurs méprisables traditions et incapables de comprendre les immenses progrès que représentait la société plurielle. Si au XIX^e siècle, le marxisme se traduit d'abord par la défense du monde ouvrier, la fin du XX^e siècle va révéler en pleine lumière toute l'importance de l'universalisme qui lui est consubstantiel, avec son projet de société mondiale, d'Etat mondial, de gouvernement mondial.

L'idéal planétarien et la volonté d'édifier la société plurielle auront finalement pris le pas sur le credo anticapitaliste. Le mouvement s'est d'ailleurs effectué tout naturellement, parce que chez tous les penseurs marxistes, le capitalisme est, consciemment ou non, assimilé à une race blanche arrogante et impérialiste. Depuis longtemps, la vulgate marxiste entretient l'idée que l'homme blanc est coupable de la plupart des maux sur cette terre. Il est le grand responsable des pires crimes, des pires atrocités qui ont été commis dans l'histoire, du massacre des Indiens d'Amérique au génocide des Juifs, en passant par toutes les horreurs de la colonisation. Toute son histoire n'est que violence et obscurantisme. Sa religion est une horreur, et toutes ses traditions ne valent certes pas les plus nobles coutumes d'une tribu africaine. Pour finir, l'homme blanc a mis sur pied cette désespérante société de consommation dans laquelle nous sommes aujourd'hui enlisés jusqu'au cou. Voilà ce qu'enseigne le marxisme. Dans ces conditions on comprendra pourquoi la jeunesse occidentale n'aspire qu'à railler la génération de ses parents et toutes les générations qui l'ont devancée. Nulle part ailleurs dans le monde, on ne constate cette fascination pour la société multiethnique, cet amour de la société ouverte, mais aussi cette aversion pour ses propres traditions et pour son propre peuple que l'on espère voir s'éteindre au plus vite. Cette entreprise de culpabilisation en profondeur ne pouvait déboucher que sur ce résultat. Lorsque les tenants de la mondialisation revendiquent haut et fort la suppression des frontières, non seulement pour les marchandises, mais aussi pour les hommes, ils savent pertinemment que les mouvements migratoires sont à sens unique et se dirigent vers les pays du Nord. Consciemment ou non, ils souhaitent bien la disparition de leur propre espèce. C'est parce que les Français, et avec eux de très nombreux Occidentaux, sont imprégnés de la conviction que leurs vieilles traditions, héritées du passé, sont des barrières à l'amour universel

entre tous les hommes de la planète. Ce qu'ils ne voient plus, c'est que la volonté de construire la société plurielle en remplacement des sociétés traditionnelles, est spécifiquement européenne et occidentale, et que nulle part ailleurs dans le monde, on n'ouvre son territoire, on ne rejette son passé, sa religion et ses vieilles coutumes au nom d'une très hypothétique paix universelle.

Dans ces conditions, on admettra que l'immigration actuelle est moins un phénomène naturel que le fruit d'une idéologie universaliste qui travaille à la disparition des nations, et qui correspond d'ailleurs autant aux aspirations marxistes que libérales. Les esprits planétaires expliqueront que cette évolution est inéluctable, que les habitants des pays pauvres tenteront de toute manière et par tous les moyens de passer dans les pays riches, et qu'il est parfaitement illusoire de tendre des barbelés aux frontières tant que le problème de la malnutrition ne sera pas résolu en Afrique ou ailleurs. La volonté politique se conjugue ici au credo humanitaire pour ligoter les mains des Occidentaux devant ce problème, et ce, au nom des droits de l'homme et de la démocratie. Mais à la vérité, ce sont bien ces considérations idéologiques, et non des impossibilités matérielles qui rendent les Européens impuissants à régler la question des flux migratoires. Avec des moyens beaucoup plus misérables, les pays du Sud se permettent régulièrement d'expulser de leurs territoires des dizaines de milliers de ressortissants étrangers en quelques jours quand cela leur semble nécessaire : en septembre 2003, Djibouti a expulsé 80 000 Somaliens et Ethiopiens (15% de la population) entrés frauduleusement dans le pays ; en 1998, l'Ethiopie avait elle-même expulsé sans ménagement 50 000 Erythréens ; en 1996, le Gabon s'était débarrassé de 80 000 clandestins et la Libye de 330 000 ; en 1983, le Nigeria faisait décamper un million et demi d'indésirables, et récidivait en 1985 sans provoquer les réactions épidermiques des médiats occidentaux.

De nombreux autres exemples pourraient être cités, mais pour démontrer que le contrôle des frontières ne dépend que de la volonté politique, on pourrait encore soulever les cas de la défunte URSS, de la Chine, ou de tout autre pays qui ne fait pas des « droits de l'homme » son unique système de référence et qui s'appuie aussi sur le droit légitime de tous les peuples sur cette terre à exister sur un territoire déterminé, selon ses règles propres, ses lois et ses coutumes. Après tout, c'est bien cette diversité qui constitue en premier lieu la richesse du monde. Comme on le voit, l'immigration actuelle en Occident n'est pas une fatalité, et son caractère « inéluctable » ne correspond à rien d'autre qu'à un discours politique, dissimulé sous le masque de la « tolérance » et de l'idéologie des droits de l'homme.

Les militants et sympathisants marxistes, défenseurs des pauvres et des humbles, ne voient plus la contradiction qu'il y a à encourager une immigration massive, en plein accord avec le patronat, alors même que celle-ci, clandestine ou légale, exerce de toute évidence une pression à la baisse sur les salaires des Français les plus défavorisés et détruit la vieille culture populaire. Le marxisme a eu pour résultat de déraciner chez les Occidentaux toute conscience identitaire, à tel point que l'on se rebelle à l'idée de défendre la culture auvergnate, jugée « réactionnaire », mais que l'on est prêt à tout pour sauver une tribu d'Indiens en Amazonie. Mieux encore : on se sentira beaucoup plus à l'aise dans un quartier immigré que dans un quartier français, parce que l'on a acquis la conviction que ces immigrés ne sont pas des intrus, mais représentent un prolétariat mondial qui est le seul capable de débarrasser le monde de la société capitaliste, assimilée plus ou moins consciemment à une race blanche oppressive et conquérante. Au nom de la diversité, on prône alors la société plurielle, sans réaliser que toutes les traditions, quel qu'elles soient, se délitent dans la société de consommation occidentale, et qu'au final, on aboutit à une société à l'américaine que l'on prétend abhorrer et combattre.

On constatera aussi un autre étonnant paradoxe du même genre, qui induit là encore l'idée que la culpabilisation du monde européen, notamment à travers une historiographie tendancieuse, n'est pas un phénomène naturel, mais qu'elle est bien le fait de certains intellectuels qui ont entrepris la destruction de l'ancienne civilisation.

On sait que le marxisme s'oppose à l'emprise des religions, de toutes les religions, considérées comme « l'opium du peuple », ne servant qu'à faire oublier aux prolétaires leur condition d'hommes exploités par le capitalisme et à légitimer la domination de la classe possédante. Mais on ne peut que constater que la lutte des marxistes et des partisans du laïcisme s'exerce bien davantage contre le catholicisme que contre le protestantisme, par exemple, pour ne pas parler du judaïsme et de l'islam. Pourtant, le protestantisme est une religion plus proche des réalités mercantiles. Ce sont les protestants qui pensent que la réussite commerciale est le signe d'une élection divine, et non les catholiques. Ce sont les protestants puritains anglo-saxons qui ont massacré les Indiens d'Amérique, parce que, tout imprégnés de l'exemple de l'Ancien Testament et du peuple juif massacrant les autochtones jusqu'au dernier, ils se croyaient le nouveau peuple élu prenant possession de la terre de Canaan. C'est encore le protestantisme puritain qui représenta la religion dans ce qu'elle a pu avoir de plus austère et de plus « rétrograde » : ce sont les puritains anglais qui interdisaient les danses, le théâtre et les courses, et non les catholiques. Leur frugalité, leur auto-discipline, leur honnêteté et leur aversion

pour les plaisirs simples, constituaient une sorte d'ascétisme séculier qui aurait dû logiquement rebuter les militants marxistes, dont l'un des slogans de mai 68 était de « jouir sans entraves ». Et pourtant, c'est le catholicisme qui cristallise la haine marxiste de la religion. Il faut donc bien qu'un élément extérieur soit venu s'ajouter subrepticement à la vulgate anti-capitaliste. Il y a là une contradiction qui ne peut s'expliquer que par une haine religieuse, présente dans le marxisme, mais que nous retrouvons dans nombre de produits culturels de notre société démocratique occidentale.

On peut constater aussi que nulle critique ne s'élève jamais en Occident contre l'hindouisme, qui est une des rares grandes religions qui ne soit pas fondée sur une doctrine de l'égalité universelle. La doctrine hindoue divise au contraire les hommes de manière rigide en un système de castes, qui définit les droits, les privilèges et les modes de vie de chacune d'entre elles. Elle sanctifie la pauvreté et l'immobilisme social des castes inférieures, en leur promettant la possibilité d'une renaissance plus élevée dans les vies postérieures. En cela, cette religion devrait faire aussi l'objet des plus vives attaques des doctrinaires du marxisme, tout comme l'islam et le judaïsme, par ailleurs. Mais là encore, il n'en est rien, et seul le catholicisme fait l'objet des railleries habituelles.

Ces contradictions évidentes nous confortent dans l'idée que l'anti-catholicisme ne représente pas seulement une réaction de la part des tenants de la liberté contre « l'ordre moral » ; ce n'est pas seulement un parti pris progressiste contre l' « obscurantisme », mais la manifestation d'une haine religieuse qui remonte bien au-delà du XIX^e siècle et des luttes sociales. Ces attaques incessantes contre la société traditionnelle européenne ne sont pourtant pas l'apanage du marxisme, et force est de constater que le thème de la culpabilisation est largement relayé aujourd'hui par le système démocratique, dans lequel les médiats tiennent la place du véritable pouvoir, tant et si bien qu'il est difficile d'y démêler l'influence du marxisme de celle de la pensée libérale. C'est parce que ces deux courants politiques plongent leurs racines dans le même terreau du cosmopolitisme. C'est là un élément qui contribue largement à estomper la division politique traditionnelle entre la « droite » et la « gauche ».

La mondialisation n'est donc pas tant un phénomène économique que l'aboutissement d'une volonté idéologique et politique très précise dont l'objectif est de parvenir à l'unification du monde, d'une manière ou d'une autre. Dans cette perspective, l'effondrement du bloc communiste en 1991 a été une étape majeure. Débarrassé du boulet soviétique, le marxisme militant est alors apparu en Occident d'abord et

avant tout comme un vecteur des idées cosmopolites, et comme le fer de lance de la société plurielle. Tandis que dans sa version soviétique, il revêtait les formes les plus réactionnaires et militaristes, il ne se pose plus aujourd'hui que comme force de progrès, bénéficiant de la complicité de la plupart des grands médiats ainsi que des subventions de l'État. Loin d'avoir été brisé par l'échec de l'expérience soviétique, le marxisme occidental s'en est trouvé au contraire libéré. Il s'est lancé depuis lors dans une propagande mondialiste, ou « altermondialiste », qui fait de la société mondiale, sans frontière et sans discrimination d'aucune sorte, l'objectif ultime de son projet politique.

Les enjeux géo-stratégiques et l'antagonisme entre Moscou et Washington cachaient en fait les extraordinaires similitudes idéologiques entre la pensée marxiste et l'idéal démocratique. Il est tout à fait éclairant en effet de constater que ces deux idéologies véhiculent les mêmes aspirations : toutes deux tendent dans leurs principes à l'unification du monde, à la suppression des frontières, à l'instauration d'un gouvernement mondial et à la création d'un nouvel homme. Mais sur ce plan comme sur d'autres, le modèle soviétique a été un échec. Après la chute du mur de Berlin, il fallut établir un bilan de l'expérience. Incontestablement, la démocratie avait triomphé partout où le communisme avait largement échoué. L'édification de la société plurielle multiethnique et l'ébauche d'un gouvernement mondial étaient l'œuvre de la démocratie libérale. De plus, le communisme avait failli dans sa tâche historique qui était d'édifier une société sans classe, dans le respect des droits de l'homme et des communautés. Au lieu de cela, l'Union soviétique s'était transformée en camp retranché, où la liberté était surveillée, la vie passablement difficile, et d'où il était de toute manière impossible de sortir, sauf pour les Juifs, qui bénéficiaient de tout le soutien des pays occidentaux. Il était clair que la réalisation des espérances planétaires serait l'œuvre de la démocratie et non le fruit de l'expérience soviétique.

Depuis longtemps déjà en Occident, la plupart des intellectuels qui étaient pétris des idées de société égalitaire et d'espérances messianiques, avaient fait leur deuil de la patrie du socialisme comme idéal pour les travailleurs du monde entier. Depuis longtemps déjà, les principaux groupes d'obédience marxiste avaient pris la mesure de l'échec du soviétisme et effectué leur mutation. Ils avaient orienté leur combat dans un sens planétarien, mobilisant davantage leurs troupes pour des causes humanitaires que contre le mode de production capitaliste : l'égalité des citoyens, la « lutte contre les discriminations », le combat contre le racisme, pour la reconnaissance des minorités nationales ou sexuelles, pour l'abolition des frontières, pour la défense de l'environnement, dans une vision écologique à l'échelle planétaire.

Tous les espoirs messianiques du marxisme semblaient déjà depuis longtemps s'accommoder de la démocratie libérale, tout en conservant la vulgate révolutionnaire propre à mobiliser les idéalistes générés en masse par une désespérante société de consommation.

Le romancier Mario Vargas Llosa¹ a fort bien exprimé ce sentiment au sujet de l'évolution de l'idée planétarienne : « L'un des idéaux de notre jeunesse, dit-il – la disparition des frontières, l'intégration des pays du monde au sein d'un système d'échange qui profite à tous – tend aujourd'hui à se concrétiser. Mais contrairement à ce que nous croyions, ce n'est pas la révolution socialiste qui a suscité cette internationalisation, mais ses bêtes noires : le capitalisme et le marché. C'est pourtant la plus belle avancée de l'histoire moderne parce qu'elle jette les bases d'une nouvelle civilisation à l'échelle planétaire, qui s'organise autour de la démocratie politique, de la prédominance de la société civile, de la liberté économique et des droits de l'homme². »

L'intellectuel Michel Winock avait bien été obligé lui aussi de faire le même constat, mais toujours obsédé par un problème qui semble ternailler nombre d'intellectuels : « Le socialisme réel, dit-il, tel qu'il s'est édifié à l'Est de notre continent, s'est révélé une autre société close, où les Juifs, aussi bien que d'autres minorités cherchent encore leur place. Seule la "société ouverte" peut offrir les chances d'une véritable démocratie pluraliste, à même d'intégrer les Juifs sans les contraindre à aliéner leur être propre, leur mémoire collective, leur double solidarité (française et juive)³. »

Pour ces intellectuels, dont les pères idéologiques avaient enfanté pareille monstruosité, la disparition du très encombrant régime soviétique a été un soulagement sans fin. Mais au lieu de reconnaître leurs erreurs et de faire leur mea culpa, les intellectuels occidentaux des années 1990 ont profité de ces bouleversements pour se jeter sans tarder dans l'autre projet cosmopolite porté par la société démocratique. Le travail à l'intérieur de la démocratie s'avérait beaucoup plus efficace. On a alors assisté, dans la littérature, la presse et le cinéma à une accélération débridée de la pensée planétarienne, comme s'il fallait oublier au plus vite les erreurs tragiques de l'époque précédente et exorciser les crimes du communisme. Il n'y eut aucune repentance, aucune excuse pour les millions de morts du goulag, les déportations et les assassinats perpétrés au nom de l'idéal communiste et de la

¹ Il fut candidat malheureux dans les années 1990 aux élections présidentielles de Bolivie.

² In Alain Finkielkraut, *L'Humanité perdue*, Seuil, 1996, p. 150.

³ Michel Winock, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Points Seuil, 1990, p. 223.

grande fraternité entre les peuples, de la part de ceux qui, précédemment, s'en étaient fait les plus ardents propagandistes.

En Occident, l'événement n'a eu finalement qu'une très faible incidence. La société a continué à évoluer comme auparavant, sans bouleversement d'importance, si ce n'est l'agitation accrue des intellectuels planétaires qui ont alors redoublé d'ardeur dans la promotion de leur idéal. Il s'agissait d'oublier au plus vite son erreur, de repenser la société égalitaire, d'« inventer », comme ils le disent, de nouvelles utopies. Les idéologues étaient portés par un enthousiasme millénariste, comme si le messie avait été retrouvé dans les décombres du mur de Berlin, et que le monde fraternel – cette fois-ci, c'est la bonne – allait enfin advenir.

Cette nouvelle philosophie, qui chante l'unité du genre humain et la démocratie plurielle en lieu et place du communisme, a véritablement pris son envol dans les années 1990. La floraison de la production intellectuelle planétaire, qui s'impose réellement à travers le marxisme dans ses versions culturelles de mai 1968, est alors poursuivie aujourd'hui de manière peut-être encore plus extatique avec les intellectuels démocrates, plus ou moins mâtinés de marxisme culturel, mais affranchis de toutes les pesantes considérations économiques qui alourdissaient considérablement les ouvrages marxistes-léninistes. Leur mépris pour la vieille culture européenne et l'ancienne civilisation reste en tout cas inchangé. C'est parce que les intellectuels des années 1990 sont les mêmes que ceux qui ont fomenté l'esprit de mai 1968, ou se situent dans cette filiation, et qu'ils entendent poursuivre autrement la réalisation des espérances planétaires.

Les concepts en prêt-à-penser tels que « la Terre appartient à tout le monde » sont donc toujours très largement en vogue, et pas seulement dans les cours des collèges et des lycées. On aime à se déclarer « citoyens du monde » : c'est toujours moins ringard que d'être vulgairement breton ou berrichon, et ce type de propos vous permet de ne pas prêter le flanc à de terribles accusations. Conformément aux canons édictés par l'UNESCO, une belle église picarde du XII^e siècle sera déclarée « patrimoine mondial de l'humanité ». C'est bien ce que nous dit le philosophe Pierre Lévy quand il déclare : « Lorsque nous écoutons des Japonais jouer du Beethoven ou des Chinois chanter du Verdi, nous ne devons pas nous imaginer qu'ils ont été séduits par la musique "occidentale". Cette musique n'est pas "occidentale", elle est universelle¹. » Nous sommes alors très loin de l'idée d'une mondialisation qui ne serait que le constat de l'évolution économique. La vérité est que ces réflexes ont bien évidemment été créés par une inlassable

¹ Pierre Lévy, *World philosophie*, Odile Jacob, 2000, p. 150.

et permanente campagne de sensibilisation qui a envahi depuis longtemps nos écrans de télévision.

Le système soviétique était une anomalie, puisqu'il ne correspondait pas du tout aux idées généreuses qui avaient enthousiasmé des millions d'hommes et qui étaient supposées être à la base de l'édification du régime. Avec la fin de ce système, on peut dire que l'on revient à la normale, en quelque sorte. Enfin dégagée de l'encombrant fardeau sibérien, l'idée communiste peut à nouveau jouer correctement son rôle, en toute conformité avec ses principes, qui est celui d'être l'aiguillon de la démocratie, à l'intérieur même de la démocratie libérale, finalement seule capable de nous frayer la voie vers la société plurielle universelle. C'est dans l'opposition active que le communisme est véritablement efficace. C'est dans l'opposition qu'il peut rendre les meilleurs services, puisqu'il permet de maintenir les opposants au système libéral dans les perspectives planétariennes. Il est en quelque sorte la soupape de sécurité d'un système libéral désespérant, qui, du fait de son absence de transcendance et de ses aspirations purement matérialistes, engendre fatalement des oppositions radicales. Celles-ci sont alors récupérées par l'idéal communiste et conservées dans le bouillon du mondialisme. Sans lui, les opposants à la démocratie bourgeoise et à la société de consommation se porteraient inévitablement vers les mouvements de réactions identitaires et ethniques, ce que le système cosmopolite ne souhaite à aucun prix. Le scénario qui se déroule sous nos yeux est donc celui que George Orwell avait imaginé dans son fameux roman-fiction intitulé *1984*, dans lequel le chef de l'opposition clandestine, le fameux et insaisissable Goldstein, n'était finalement rien d'autre qu'un agent du système ayant pour mission de canaliser les oppositions. Le communisme a donc réintégré le rôle qu'il n'aurait jamais dû cesser d'avoir, qui est celui d'être une utopie mobilisatrice, nichée à l'intérieur de la démocratie. Le soviétisme est mort ; peut-être même qu'il a été assassiné. Mais l'idéal communiste paraît être soigneusement entretenu, réchauffé au sein de la démocratie libérale, lové dans ses institutions. C'est ainsi que fonctionne la spirale planétarienne : avec un système, d'un côté, et une opposition factice à ce système, de l'autre. Les deux forces sont absolument complémentaires et indispensables l'une à l'autre.

La conjonction des idéaux planétariens des marxistes et des démocrates occidentaux n'étant plus entravée aujourd'hui par le conflit géostratégique entre Moscou et Washington, l'Occident peut enfin laisser libre cours à son instinct de domination planétaire, représenté victorieusement par le modèle démocratique, que l'on tente d'imposer à tous les peuples du globe. Comme à la glorieuse époque de la révolution française, la « guerre aux tyrans » est donc déclarée. Mais cette

fois-ci, la lutte est transposée à l'échelle planétaire, et ce sont les Etats-Unis qui se sont mis immédiatement à la tête des armées libératrices dès que l'URSS, démantibulée, ne fut plus en mesure de s'opposer à ces desseins grandioses. La première guerre du Golfe contre l'Irak, en 1991, a donc été suivie par le bombardement de la Serbie en 1999, puis, après les attentats du 11 septembre 2001, par l'invasion de l'Afghanistan, et par une deuxième guerre du Golfe qui déboucha sur l'occupation de l'Irak.

On a beaucoup parlé de ces « néoconservateurs » qui entourent le président américain George W. Bush et qui ont déterminé sa politique belliciste. Ces anciens trotskistes, qui s'étaient tout naturellement mués en fervents démocrates dans les années 1980, au cours de l'ère reaganienne, se montraient dorénavant prêts à toutes les guerres pour imposer l'idéal démocratique dans le monde entier. Mais il faut dire, sous peine de ne rien comprendre à l'évolution du monde, que l'intérêt de l'Etat d'Israël était en jeu dans la guerre du Golfe, et que la plupart des néo-conservateurs de l'administration américaine étaient eux-mêmes très influencés par le sionisme, et entendaient réduire à néant une puissance irakienne qui aurait pu un jour menacer l'Etat hébreu.

De fait, les guerres américaines en Irak bénéficiaient incontestablement du soutien de la plus grande partie de la communauté juive internationale. Ici, comme durant la guerre contre la Serbie et contre l'Afghanistan, les intellectuels cosmopolites faisaient partie des plus ardents groupes de pression bellicistes, pour la simple et bonne raison que ces guerres correspondaient aux objectifs globalistes : les bombardements américains contre la Serbie ont eu pour résultat de favoriser la progression de l'islam dans les Balkans, répondant en cela à l'objectif mondialiste de favoriser l'émergence de la société multiethnique qui doit accompagner l'établissement de la démocratie. Comme l'avait dit le général Wesley Clark, commandant en chef de l'OTAN en Europe à ce moment-là : « Il ne doit plus y avoir de place en Europe pour les sociétés ethniquement homogènes. »

L'invasion de l'Afghanistan par les troupes américaines, quant à elle, répondait aux attentats du 11 septembre et à la nécessité de combattre dans le monde l'antisémitisme véhiculé par l'islam. On constate donc que le système démocratique encourage l'islam à l'intérieur des Etats occidentaux dans le but d'instaurer une société plurielle, mais le combat sur la scène internationale, où il s'oppose aux intérêts d'Israël et des Etats occidentaux.

Ces guerres répondent donc parfaitement au projet d'édification de l'Empire global, qui ne pourra s'imposer que sur les décombres des sociétés traditionnelles et des libertés tribales. Dans cette perspective, le système médiatique représente évidemment la pierre angulaire des

espérances planétaires, puisque c'est par le biais de permanentes campagnes de « sensibilisation » que l'idée parvient à s'imposer progressivement dans les esprits occidentaux. Il semblerait cependant que nos concitoyens éprouvent aujourd'hui un sentiment plus ou moins diffus de défiance envers un discours politique lénifiant, ressassé à outrance, et qui fait de l'abolition des frontières le sésame du paradis terrestre.

A cet égard, le rejet de la constitution européenne par le corps électoral, lors du référendum de mai 2005 a peut-être été un signe annonciateur d'une prise de conscience d'un danger imminent, qui semblait couvrir sous les idées les plus nobles et les plus généreuses. Car dans l'esprit de ses partisans les mieux renseignés, la constitution européenne et la formation d'un gouvernement européen, nous le verrons, préfiguraient assurément des projets beaucoup plus vastes.

L'idée d'une paix universelle, que nous aurait assurée une Europe sans frontières, est d'habitude un argument propre à séduire les Occidentaux, mais il faut croire que cette fois-ci, nos compatriotes ont préféré leur liberté tribale à tous les mirages du mondialisme. Aux promesses de « Paix » et de « Prospérité », ils ont finalement préféré refuser poliment, comme devant un camelot ambulancier un peu fourbe qui aurait trop insisté pour nous vendre son élixir miraculeux. Nous allons donc apprendre que, dans la bouche de certains experts, les mots « tolérance » et « droits de l'homme » peuvent aussi être utilisés comme de puissants anesthésiants, et que derrière un langage mielleux, des manières douces et de belles promesses, peuvent se cacher des intentions inavouables¹.

¹ Nota bene : Toutes les références citées dans le présent ouvrage en notes de bas de pages proviennent de livres empruntés dans trois bibliothèques municipales de la Ville de Paris.

PREMIÈRE PARTIE

LA PENSÉE COSMOPOLITE

La pensée cosmopolite est aujourd'hui la pensée dominante dans tout l'Occident. C'est la manière qu'a un individu de voir le monde et d'appréhender les problèmes à travers l'humanité, et non plus à travers ce qui lui est le plus proche et ce qui forme son identité : sa famille, sa langue, son travail, sa région, sa religion, sa nation. Contrairement aux habitants des autres pays du monde, l'individu occidental cosmopolite se définit comme « citoyen du monde ». Il est né sur la Terre, dans une famille qu'il n'a pas choisie, et s'exprime dans une langue qu'il estime lui avoir été imposée. Il pense que les hommes du monde entier ont une origine commune – ce qui a été confirmé par les scientifiques – et qu'ils ont vocation à se fondre à nouveau en un seul peuple afin d'araser les différences entre eux et préparer la paix universelle et éternelle sur la Terre. L'idéal serait aussi la disparition de toutes les langues, et que l'humanité n'en parlât plus qu'une seule, pour que les hommes puissent se comprendre et communiquer entre eux. La gestion des affaires humaines, bien entendu, sera remise à un gouvernement mondial, dont la sagesse, assurément, reflétera les espoirs de l'humanité tout entière. Tel est l'univers mental de l'homme cosmopolite européen. Cependant, ses convictions profondes ne vont pas sans quelques paradoxes. S'il souhaite la société plurielle, multiethnique et multiculturelle, ce n'est qu'en Occident, car en ce qui concerne les pays du Sud, il se pose en militant du sol et du sang, et se

fait le farouche défenseur des Indiens du Chiapas ou des Esquimaux menacés par la modernité. Il est prêt à se déplacer au fin fond de l'Afrique ou de l'Amazonie pour aider ses frères humains, ces paysans victimes d'un cataclysme, tandis qu'à côté de chez lui, dans les fermes voisines du Poitou ou de la Bourgogne, des centaines de paysans se suicident chaque année dans l'indifférence de tous. Syndiqué, il défend les acquis sociaux contre les offensives patronales, mais il est aussi le défenseur des droits des immigrés, et plus généralement de la liberté de circulation, sans même voir ce qu'il y a de plus évident : que l'immigration, légale ou clandestine, représente une pression à la baisse sur les salaires et les conditions d'embauche. L'homme cosmopolite accompli éprouve aussi très souvent une hostilité viscérale à l'égard des religions, de toutes les religions. Mais dans les faits, la religion qu'il exècre entre toutes est invariablement la religion catholique. Libéral et jouisseur, la logique aurait été qu'il rejette l'islam ou encore le rigorisme protestant, et pourtant, c'est à la religion catholique qu'il réserve le meilleur de sa vindicte. Là encore, il n'y a pas d'explication logique. Toutes ces contradictions trouvent en fait leur explication par l'influence extraordinaire du système médiatique et la pression du conformisme. Dans tous les médias, à la télévision, au cinéma, sur toutes les radios et dans tous les journaux subventionnés, le message qui est répété est le même : c'est l'apologie inlassable de la démocratie et de l'égalité citoyenne, dans une langue de bois invariable, constituée de phrases toutes prêtes et constellées des termes habituels. On comprendra alors que la « défense des valeurs de la république » passe par une « vigilance » accrue contre « toute forme de discrimination », que la « démocratie » assure « l'égalité » de tous les citoyens, que le « racisme » n'est pas une opinion mais un délit, et que la « cohésion sociale » passe par la « réduction de la fracture sociale » et une plus grande « solidarité » entre tous. Dans un système où le seul gouvernement distille ses mots d'ordre par haut-parleurs dans les rues et sur les places de marchés, les citoyens n'accepteraient que difficilement la propagande de leurs dirigeants. Mais dans un pays où l'ensemble du système médiatique et culturel sert de relais à la « sensibilisation citoyenne », il ne paraît pas y avoir d'échappatoire, et l'idée même de le chercher ne nous traverse plus l'esprit. Un film de cinéma, un roman à succès, une émission de variété à la télévision, un commentaire politique à la radio : tout nous ramène inlassablement à l'adoration des valeurs démocratiques de la société occidentale et marchande. Un opposant au capitalisme ou au libéralisme ambiant, écœuré, s'engagera pour la défense des opprimés, mais pas n'importe lesquels. Si l'on raisonne en globaliste, les seuls et véritables opprimés ne peuvent être que ceux du Sud, au-delà des océans. Dans un cas

comme dans l'autre, la pensée du citoyen occidental gravite autour de la planète au lieu de s'enraciner dans ce qui avait fait autrefois la véritable force des grandes civilisations : l'histoire, le respect de la lignée et de la tradition. La civilisation occidentale moderne repose donc sur un principe essentiel qui est dual : elle a sécrété à la fois le pouvoir, et l'opposition à ce pouvoir. Le globalisme occidental est à la fois représenté par le libéralisme marchand, et son opposition de tradition marxiste. Dans un cas comme dans l'autre, l'idéalisation du monde unifié et de la société plurielle reste au cœur des aspirations.

A partir de là, en démocratie, les citoyens peuvent tout dire, tout exprimer ; absolument tout. Et cette liberté est d'autant plus appréciable que l'on fonctionne en mode clos, dans la spirale planétarienne. La barrière idéologique de sécurité symbolisée par l'esprit des « droits de l'homme », permet d'éviter à quiconque de s'approcher de trop près de la zone de dangerosité et de s'enliser dans les marécages nauséabonds de l'« intolérance » et de la « haine ». A quelques mètres, déjà, vous ressentez une tension qui vous interdit d'aller plus avant. Si vous persistez encore à vous approcher de la frontière, malgré toutes les pancartes de mise en garde, vous risquez votre vie professionnelle et sociale par électrocution idéologique. Dans ces conditions, il est impossible de s'accouder à la balustrade pour observer un monde étranger. Toute pensée, tout produit culturel passe obligatoirement par le tamis du système médiatique et doit recevoir l'agrément des grands prêtres. Et c'est précisément ce monde clos qui procure « chaleur et joie de vivre pour toute la famille à l'intérieur de la maison ».

1. Une Terre pour l'humanité

La volonté d'unifier le monde et de supprimer les frontières s'insère dans une démarche idéologique qui tend à reconsidérer le destin de l'humanité sous l'angle planétarien. Puisque l'on ne raisonne plus en termes de nations ou de tribus, il faut bien prendre un peu de hauteur et repenser l'épopée humaine d'un point de vue cosmique. Vue de l'espace, effectivement, les frontières nationales ont disparu de la surface de la Terre. C'est un argument fort de la pensée planétarienne. D'autre part, la démonstration d'une origine commune de l'humanité plaide pour l'unification à venir. Les nations et les peuples, qui formaient jusque-là la diversité terrestre, n'auraient été qu'une parenthèse dans l'histoire de l'humanité. Reste à savoir si ce sont les découvertes scientifiques qui portent l'idée planétarienne, ou si c'est l'idée planétarienne qui génère certaines découvertes scientifiques.

Les Tsiganes du cosmos

La démarche idéologique qui tend à la suppression des frontières nationales et à l'unification du monde trouve une justification éclatante si l'on observe la planète à partir de l'espace. Et comment ne pas voir que cette vision du monde est la plus naturelle qui soit, si l'on veut bien se donner la peine de prendre un peu de hauteur : il n'y a alors plus de frontières visibles, hormis les mers et les reliefs montagneux, et les différences entre les êtres humains deviennent imperceptibles. De ce point de vue, on peut effectivement parler de « village global ». En effet, si l'on regarde notre petit monde de l'espace, l'idée planétarienne prend corps majestueusement, et l'unification de la Terre apparaît comme une évidence. Vue du cosmos, l'idée d'une Terre unifiée apparaît plus naturelle.

C'est ce que nous explique une partie de l'intelligentsia occidentale, fascinée par l'idée d'un monde enfin uni où régnerait la paix universelle. Edgar Morin est de ces intellectuels français qui regardent l'évolution du monde actuel avec optimisme et qui s'enthousiasment des bouleversements que connaissent les sociétés européennes. L'accélération du processus de mondialisation à la fin du deuxième millénaire n'apparaît pas seulement comme une divine surprise, mais aussi comme l'avènement tant attendu d'un monde nouveau qui révolutionnera les mœurs et libérera les esprits de toutes les vieilles traditions nationales et de tous les vieux préjugés. De son point de vue, « c'est dans le cosmos qu'il nous faut situer notre planète et notre destin, nos méditations, nos idées, nos aspirations, nos craintes, nos volontés¹. » Nous ne sommes, à la vérité, que de « minuscules humains, sur la minuscule pellicule de vie entourant la minuscule planète perdue dans le gigantisme de l'univers². »

Les découvertes scientifiques du XX^e siècle ont permis de replacer le destin de l'humanité dans l'infini de l'univers, et cette nouvelle dimension nous invite à reconsidérer l'humanité non plus à partir des mesquines querelles nationales, mais du point de vue plus large d'un destin collectif universel. « Dans les années 60, dit-il, on voit apparaître dans l'univers actuel des étrangetés jusqu'alors inimaginables : quasars (1963), pulsars (1968), puis trous noirs, et les calculs des astrophysiciens font supposer que nous ne connaissons que 10 % de la matière, 90 % étant encore invisible à nos instruments de détection. Nous voici dans une galaxie marginale, la Voie lactée, apparue il y a 8 milliards d'années après la naissance du monde ». Il est impossible de continuer à penser en termes de nations et de tribus après de

¹ Edgar Morin, *Terre-patrie*, Le Seuil, 1993, p. 48.

² *Ibidem*, p. 71.

telles considérations. Vus du cosmos, les conflits humains paraissent dérisoires. Ils doivent s'estomper définitivement pour laisser place à la conquête de l'univers.

C'est ce point de vue d'une planète vue de l'espace qui a inspiré nombre de scénaristes des films de science-fiction réalisés à Hollywood. Le cinéma américain a puissamment contribué à imprégner les esprits occidentaux de cette vision du monde en apesanteur. L'ennemi n'est plus une quelconque puissance terrestre, mais une force extra-terrestre contre laquelle tous les Humains doivent se coaliser. Aussi, les guerres contre les puissances extra-terrestres ou extra-humaines n'en finissent plus, de *La Guerre des étoiles* à *Indépendance day* en passant par *Matrix*, *Star Trek* et autre *Alien*. Ces fictions ancrent dans les esprits l'image d'une humanité unie contre un péril extérieur, et renforce l'idée que tous les êtres humains doivent se ranger sous la même bannière. Si Saint-Paul disait qu'il n'y avait plus « ni Juif, ni Grec », le cinéma d'Hollywood nous dit aujourd'hui : « il n'y a plus ni blanc, ni jaune, ni noir. Il n'y a que des Humains qui luttent contre l'empire du Mal. »

D'aucuns pourront répondre d'un trait qu'il faudrait peut-être songer à redescendre sur terre pour voir les réalités d'un peu plus près. Mais la démarche planétarienne fait fi des réalités pour privilégier l'idée d'un destin de l'humanité du point de vue intergalactique. A partir de là, les remous et l'écume suscités par les conflits humains nés de l'application de cette philosophie ne sont plus considérés que comme des maux passagers, qui s'atténueront peu à peu. Si l'idée est belle, alors, il sera beaucoup pardonné aux hommes qui en auront appliqué les principes. « Une planète pour patrie ? Oui, répond Edgar Morin, tel est notre enracinement dans le cosmos. » Nous serons les « Tsiganes du cosmos ».

Lucy, la grand-mère de l'humanité

Les anthropologues viennent donner un sérieux coup de pouce à l'idée planétarienne en avançant que la population de l'humanité tout entière descendrait d'ancêtres communs, et plus particulièrement de celle que l'on appelle aujourd'hui « la grand-mère de l'humanité ». Lucy – c'est bien d'elle dont il s'agit – aurait vécu dans la région des Grands Lacs africains il y a un peu plus de trois millions d'années. Son squelette, découvert en 1974, était celui d'un australopithèque d'un peu moins de vingt ans et de sexe très probablement féminin. Yves Coppens, Donald Johanson et Maurice Taïeb, co-chefs de la mission qui a découvert Lucy, ont été à l'origine de cette découverte fantastique. Ce triumvirat pouvait être fier d'avoir mené à terme un

projet certes scientifique, mais dont la finalité dépassait très largement les simples querelles d'experts. Grâce à eux, l'humanité devenait une, et les hommes devenaient frères. C'est ce qui allait faire s'extasier une ou deux générations d'adolescents européens, qui se déclareraient dorénavant bien volontiers « africains », en attendant de se dire « chinois » ou « malaisiens », le temps de trouver quelque squelette plus ancien encore¹. Lucy est « incontestablement restée cet ancêtre de l'humanité », nous assure Yves Coppens, qui ajoute : « Une Lucy fondatrice d'une humanité tropicale, africaine, colorée, matriarcale, après tout, ce n'est pas la plus mauvaise image que l'on pouvait trouver à l'humanité de son origine². » Nous verrons plus avant la place que tient l'idée du matriarcat dans la pensée planétarienne.

L'interprétation de cette découverte et surtout la publicité qui en a été faite, ont fait de Lucy le symbole d'une origine commune de tous les êtres humains. L'idée a bien évidemment été reprise et utilisée par de nombreux intellectuels. Le philosophe Pierre Lévy, par exemple, explique que grâce à la découverte du squelette de Lucy en Afrique, nous savons maintenant que « nos ancêtres les plus directs habitaient tous la même zone géographique », celle des grands lacs africains. « Depuis ce point de départ quasi mythique, l'humanité se sépare d'elle-même, se disperse³. »

Les grandes secousses politiques du XX^e siècle peuvent alors s'interpréter comme les péripéties de la crise d'unification, comme « les soubresauts de sociétés et de cultures héritières de la phase de divergence », comme nous l'explique le professeur Langaney, généticien et directeur du laboratoire d'anthropologie biologique du Muséum national d'histoire naturelle : « L'ensemble des hommes d'aujourd'hui, soit six milliards d'individus, descendent d'une seule et unique petite population de la préhistoire – trente à cinquante mille personnes environ, qui vivaient il y a une centaine de milliers d'années au moins. Nous sommes donc tous, sans doute, les descendants de quelques dizaines de milliers de chasseurs du paléolithique qui vivaient dans une zone qui semble limitée à l'Afrique et au Proche-Orient⁴. » Selon Edgar Morin, « la diaspora d'Homo sapiens,

¹ *Le Figaro* du 7 mars 2005 informait qu'un squelette d'Australopithèque datant d'environ 2,8 millions d'années a été retrouvé à une soixantaine de kilomètres du lieu de la découverte de Lucy. Quant à Lucy elle-même, elle ne serait vieille maintenant que de 2,2 millions d'années. L'humanité, qui venait de rajeunir de 800.000 ans par rapport aux estimations de 1999, a donc repris subitement un coup de vieux de 600.000 ans, et personne ne s'en est ému davantage.

² Yves Coppens, *Le Genou de Lucy*, Editions Odile Jacob, 1999, p. 193.

³ Pierre Lévy, *World philosophie*, Odile Jacob, 2000, pp. 16-19.

⁴ Entretien avec André Langaney, *L'Histoire*, n° 214, octobre 1997.

commencée il y a treize cents siècles, s'est ensuite répandue sur l'Afrique et l'Eurasie, a traversé le détroit de Behring il y a cent mille ans ».

Cette origine commune n'est pourtant pas évidente a priori. Dans *L'Humanité perdue*¹, Alain Finkielkraut aborde le sujet dès la première ligne de son livre : « L'idée que tous les peuples du monde forment une seule humanité, dit-il, n'est pas, il est vrai, consubstantielle au genre humain. Ce qui a même longtemps distingué les hommes de la plupart des autres espèces animales, c'est précisément qu'ils ne se reconnaissaient pas entre eux ».

Et en effet, confirme Claude Lévi-Strauss, cité à l'appui, « la notion d'humanité, englobant, sans distinction de race ou de civilisation, toutes les formes de l'espèce humaine, est d'apparition fort tardive et d'expansion limitée. Pour de vastes fractions de l'espèce humaine et pendant des dizaines de millénaires, cette notion paraît être totalement absente. » La question est toujours la même : « Comment contribuer, de là où nous sommes et dans la mesure de nos moyens, à faire du monde un séjour habitable pour ces êtres tous pareils et tous différents qui forment l'humanité². »

Une seule race humaine

Une étape importante de la pensée planétarienne fut encore franchie en février 2001, avec la publication simultanée dans deux revues anglo-saxonnes, *Nature* et *Science*, des analyses scientifiques sur le séquençage du génome humain. Celles-ci attestaient que le génome humain n'était constitué que d'environ 30 000 gènes, et surtout, que le patrimoine génétique était presque exactement identique chez tous les hommes. Immédiatement, en France, le ministre de la recherche Roger-Gérard Schwartzberg, repris par la plupart des journalistes parisiens, affirma que ces résultats confirmaient que « les races n'existent pas. »

Dans le *Courrier de l'Unesco* (Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture) de septembre 2001, on pouvait lire des analyses abondant dans ce sens : « Le génome humain est enfin décodé. L'aboutissement de ce projet invalide le mythe des races. Les recherches des généticiens établissent que nous descendons

¹ Alain Finkielkraut, *L'Humanité perdue*, Le Seuil, 1996.

² Alain Finkielkraut, *L'Humanité perdue*, p. 136. « All equal, all different » est le titre d'une « campagne contre l'intolérance » de 1994, financée par le Conseil de l'Europe. Le dépliant de présentation présente en couverture une jeune femme européenne dans les bras d'un jeune Africain.

tous d'un même ancêtre commun, né en Afrique. La plupart des variations génétiques sont distribuées de façon similaire au sein de toutes les populations humaines. »

« Précisément, les scientifiques affirment que dans l'ensemble de notre matériel génétique, 0,012 % seulement des variations relèvent de différences entre les "races". La recherche scientifique montre donc que la quasi totalité de notre patrimoine génétique nous est commun, et elle invalide l'idée que certaines populations sont génétiquement plus intelligentes ou plus avancées que d'autres¹. » Il était effectivement nécessaire que la science intervienne dans ce domaine sensible, car les populations les plus arriérées ont toujours un peu de mal à s'en apercevoir.

Rappelons que « la lutte contre le racisme est inscrite dans l'acte constitutif de l'Unesco », qui dénonce, « l'ignorance et les préjugés, le dogme de l'inégalité des races et des hommes. » Depuis plus d'un demi-siècle, l'organisation s'attaque aux racines du mal. Cette dimension est présente dans les programmes d'enseignement que l'organisation internationale contribue à élaborer, comme dans les cours de nombreux professeurs appelés à occuper les chaires Unesco dans les universités des pays en voie de développement.

L'Unesco combat aussi le racisme par le biais des sciences exactes. Son Comité international de bioéthique (CIB) composé de 55 membres (scientifiques, juristes, économistes, démographes, anthropologues, philosophes, nutritionnistes...) a élaboré une Déclaration universelle sur le génome humain et les droits de l'homme (DUG-HDH), adoptée en 1997. « Deux décennies après la déclaration de l'Unesco sur la race et les préjugés raciaux (1978), ce premier texte international sur la bioéthique invalide définitivement les fondements pseudo scientifiques du racisme. »

Depuis la Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide (1948), l'ONU a adopté une série de conventions et de déclarations, proclamé une année internationale de la mobilisation contre le racisme (2001), organisé trois Décennies de lutte contre le racisme (1973-1982, 1983-1992, 1994-2003), ainsi que deux conférences mondiales sur le même thème à Genève (1978 et 1983).

La Conférence mondiale « contre le racisme, la discrimination raciale, la xénophobie et l'intolérance » qui eut lieu en septembre 2001 à Durban, en Afrique du Sud, s'inscrit dans le cadre des mesures prises par l'Organisation des Nations unies pour combattre ces fléaux. Le mondialement célèbre généticien Axel Kahn, qui en est était aussi l'un des organisateurs, y fit un discours remarquable : La surprise des ré-

¹ *Le Courrier de l'Unesco*, septembre 2001, p. 23.

centes découvertes scientifiques, dit-il, est bien que « l'homme n'a pas plus de gènes que l'âne ou le bœuf, et même beaucoup moins que le crapaud... Tous les hommes sont en fait d'une grande homogénéité génétique, car leur ancêtre commun est jeune au regard de l'évolution de la vie ; il a vécu il y a au plus 200 000 ans en Afrique. Tous les continents semblent avoir été peuplés à partir d'une population dont les groupes auraient quitté l'Afrique il y a 70 000 ans. La couleur de la peau, qui joue un rôle si important dans les préjugés racistes, ne reflète pas tant une divergence génétique, qu'un phénomène de brunissement progressif de l'épiderme à mesure que l'on va du Nord vers l'équateur. Il y a plus de diversités génétiques, en moyenne, au sein des individus d'une ethnie particulière, qu'entre deux ethnies différentes, fussent-elles apparemment si dissemblables que le sont des populations scandinaves ou mélanésiennes. »

« Cette démonstration scientifique, poursuit-il, certes indispensable, risque bien d'être insuffisante. Chacun peut en effet observer que les pires excès racistes s'accommodent fort bien de la non-existence des races humaines... Au total, la biologie et la génétique moderne ne confirment en rien les préjugés racistes. Mais ce serait un contresens de vouloir fonder l'engagement antiraciste sur la science. Il n'existe pas en effet de définition scientifique de la dignité humaine ; il s'agit là d'un concept philosophique. Aussi, le combat antiraciste, en faveur de la reconnaissance de l'égale dignité de tous les hommes, est-il avant tout de nature morale, reflet d'une conviction profonde qui n'est évidemment en rien l'apanage exclusif du scientifique. » Autrement dit, ce n'est pas parce que les races n'existent pas qu'il faut arrêter la lutte contre le racisme.

C'est aussi ce que dit le grand professeur André Langaney : « La race, au sens commun, est essentiellement un concept éthologique, ou perceptif, qui résulte de la constatation d'une différence, et du contexte émotionnel que provoque cette constatation, en fonction des préjugés ou des réactions du sujet. Dans de telles conditions, la race qui provoque le racisme n'a plus grand chose à voir avec celles que voulaient définir les anthropologistes, sinon que les différences physiques sont, parmi bien d'autres, l'une des causes possibles de ce qu'il vaudrait peut-être mieux appeler "autrisme" que racisme. Les critères qui conduisent au racisme sont, en effet, bien plus souvent culturels, linguistiques ou comportementaux que physiques¹. » Hormis les différences culturelles, linguistiques, comportementales et physiques, donc, tous les hommes sont absolument semblables en tous points.

¹ André Langaney, *Les Hommes, passé, présent, conditionnel*, Armand Colin 1988.

Ecologie : scénario-catastrophe

L'unification du monde est en fait une nécessité pour la survie de notre planète. Les grands enjeux écologiques nécessitent aujourd'hui une autorité mondiale qui serait seule à même de pouvoir imposer à tous la mise en œuvre d'une efficace politique de protection de notre environnement et de résoudre les grands problèmes planétaires. Les bulletins les plus alarmistes nous somment d'abdiquer notre souveraineté au profit d'un gouvernement mondial :

« Ce n'est qu'un début, nous dit le sociologue, Edgar Morin. La détérioration de la biosphère continue, la désertification et la déforestation tropicale s'accroissent, la diversité biologique décroît. » Les scientifiques constatent « la poursuite irréversible de la dégradation généralisée de la biosphère, avec la modification des climats, l'augmentation de la température, l'élévation du niveau de la mer, l'extension des zones de sécheresse, tout cela avec une démographie probable de 10 milliards d'êtres humains. »

Même si les optimistes « pensent que la biosphère possède en elle des potentialités d'autorégénération et de défense immunologique qui lui permettront de se sauvegarder elle-même », écrit-il encore, « le devoir de précaution s'impose. » Le plus sûr moyen de résoudre ces problèmes est de les gérer à l'échelle planétaire.

Les questions écologiques requièrent donc la mise en place d'institutions internationales, voire d'un gouvernement mondial. « De toute façon, dit Edgar Morin, les Etats-nations, y compris les grands Etats-nations poly-ethniques, sont désormais trop petits pour les grands problèmes inter- et trans-nationaux : les problèmes de l'économie, ceux du développement, ceux de la civilisation techn-industrielle, ceux de l'homogénéisation des modes et genres de vie, ceux de la désintégration d'un monde paysan millénaire, ceux de l'écologie, ceux de la drogue, sont des problèmes planétaires qui excèdent les compétences nationales¹. »

Tout comme l'anthropologie et la génétique, l'écologie vient elle aussi apporter de l'eau au moulin de la grande idée planétaire. Nulle besoin d'insister sur cette évidence, et l'on s'étonne encore que le cinéma d'Hollywood ne se soit pas encore emparé du sujet. La canicule de l'été 2003 pourrait par exemple faire l'objet d'un excellent scénario-catastrophe, tout comme le tsunami du 26 décembre 2004, où toute la terre, ou presque², s'était sentie soulevée par un élan fraternel pour venir en aide aux malheureuses victimes.

¹ Edgar Morin, *Terre-patrie*, Le Seuil, 1993, p. 79, 83.

² Nous verrons plus loin que les priorités n'étaient pas les mêmes pour tout le monde.

Sortir de l'âge de fer planétaire

Depuis les débuts de l'humanité, nous n'avons progressé que bien lentement avant de pouvoir prendre conscience de notre nature humaine universelle. C'est seulement au début du XVI^e siècle de notre ère, avec les découvertes des autres continents, que nous avons pu réaliser la finitude de l'univers terrestre. Cet épisode peut être considéré comme l'an zéro de « l'ère planétaire ».

Ce processus d'unification ne s'accomplit qu'aujourd'hui, sous nos yeux, en cette fin de deuxième millénaire. « Notre arbre généalogique terrien et notre carte d'identité terrienne sont connaissables enfin aujourd'hui, au terme du cinquième siècle de l'ère planétaire » affirme Edgar Morin. A l'aube du XXI^e siècle, « après des millénaires d'enfermement dans le cycle répétitif des civilisations traditionnelles¹ », nous entrons dans un monde nouveau. « L'espèce humaine, dit-il, nous apparaît désormais comme l'humanité. Désormais, l'humanité et la planète peuvent se révéler dans leur unité, non seulement physique et biosphérique, mais aussi historique : celle de l'ère planétaire. Migrations et métissages, producteurs de nouvelles sociétés poly-ethniques, poly-culturelles, semblent annoncer la Patrie commune à tous les humains². »

La poursuite de « l'hominisation », doit nous faire sortir de « l'âge de fer planétaire ». Nous ne devons pas regarder derrière nous mais aller de l'avant. Notre tâche, dit Edgar Morin, est de « réformer la civilisation occidentale », de « fédérer la Terre » afin « d'accomplir l'ère de la civilité planétaire³ ». Il nous faut « envisager la citoyenneté planétaire, qui donnerait et garantirait à tous des droits terriens. »

L'enjeu est donc capital, en ce début de troisième millénaire : « sauver l'humanité, co-piloter la biosphère, civiliser la Terre ». Les Humains parviendront-ils à détourner l'énorme météorite qui menace de pulvériser notre planète, ainsi que l'envisage le pire des scénarios-catastrophe d'Hollywood ? « La tâche est immense et incertaine », répond Edgar Morin, qui insiste encore : « Il y aurait besoin, d'une opinion intellectuelle et scientifique planétaire, d'une opinion politique planétaire. »

Quelles sont alors « les Voies régénératrices » ? « Comment civiliser en profondeur ? Comment sortir de la préhistoire de l'esprit humain ? Comment sortir de notre barbarie civilisée⁴ ? » Il est vrai que Mozart, Michel-Ange ou Léonard de Vinci, le palais de Versailles ou

¹ Edgar Morin, *Terre-patrie*, Le Seuil, 1993, p. 211.

² Ibidem, p. 42.

³ Ibidem, p. 131.

⁴ Edgar Morin, *La Méthode 6, Ethique*, Seuil 2004. Chapitre : *éthique planétaire*.

la cathédrale de Chartres ne sont que poussière à côté de l'avenir radieux qui s'ouvre enfin devant nous. Les interrogations légitimes et les angoisses d'Edgar Morin, pourraient trouver leurs réponses le plus naturellement du monde du point de vue déjà envisagé par lui : dans le cosmos. Les problèmes s'y résolvent plus aisément, et les temps approchent où les voyages interplanétaires seront à la portée de toutes les bourses. Le philosophe pourra alors être du voyage et tout s'apaisera dans son âme tourmentée.

Dans *La Mélancolie démocratique*, Pascal Bruckner explique, dès les premières pages de son livre, que « la planète est parvenue à un stade sans précédent de son aventure ; l'unification du globe, déjà réalisée sur le plan technique et matériel, est sur le point de l'être politiquement. L'idée même d'une paix universelle est en train de quitter les songes des utopistes pour s'inscrire dans les faits. Tout ce que nous avons subi sous le nom d'Histoire ne fut que soubresauts et convulsions pour en arriver à cette glorieuse étape¹. »

« Imaginez seulement, poursuit-il : toute la planète abonnée au gaz et aux élections parlementaires, les armées démantelées, les riches distribuant leurs biens aux pauvres, les hommes traitant les femmes en égales, les assassins reconvertis en infirmières, Jésus, Moïse, Mahomet annulant la dette morale de l'humanité, le globe redevenu une annexe de l'Eden : sommes-nous mûrs pour cela ?... Nous vivons bien une époque charnière, où presque toutes les barrières politiques, militaires ayant été levées, le champ des possibles paraît immense. La capacité de rendre cette planète un peu meilleure et plus rationnelle est à notre portée. Il est même permis de rêver à une gigantesque insurrection en faveur de la démocratie dans le Sud, à un plan d'action mondial concerté pour en finir avec la misère². »

Pour Albert Jacquard, un autre philosophe planétarien, la réussite de cette gigantesque opération d'unification mondiale passe nécessairement par l'instauration de sociétés démocratiques. Mais nous nous heurtons là aussi au problème majeur déjà perçu par Edgar Morin : comment unifier la planète sans uniformiser et donc appauvrir la diversité ethnique et culturelle qui fait la richesse de la Terre ?

Il faut, dit-il, en appeler à la mise en place d'une « démocratie de l'éthique, beaucoup plus délicate qu'une démocratie de la gestion. Il s'agira de définir un comportement respecté par tous, à partir de la diversité des impératifs exprimés par chacun. Cet objectif suppose un accord général sur un noyau commun accepté, en préservant leur spécificité, leur diversité, par tous les peuples, toutes les cultures. Ce

¹ Pascal Bruckner, *La Mélancolie démocratique*, Editions du Seuil, 1990, p. 13.

² Ibidem, p. 165.

noyau commun ne peut être dégagé que par une réflexion sur le sens donné à chaque parcours de vie, et, pour commencer, une réflexion sur l'aboutissement de ce parcours, qui est le même pour tous¹. »

Il fallait y penser. A partir de là, en effet, le problème est presque résolu. Il suffit aux intellectuels, aux philosophes, aux sociologues occidentaux de réfléchir et d'inventer de nouvelles normes, de nouveaux produits idéologiques pour tracer notre destin. On ne peut échapper à ce qui semble être inéluctable. L'évolution historique nous confirme que l'humanité se dirige vers ces larges espaces. Le XVIII^e siècle a été celui de la philosophie triomphante, le XIX^e, celui de l'industrie triomphante ; le XX^e siècle, celui de l'économie triomphante. « Il faut dès maintenant choisir ce que sera le XXI^e siècle : celui de la barbarie triomphante ou celui de l'hommerie triomphante² », nous assure Albert Jacquard. Si les poètes s'unissent aux sociologues, alors la cause du Bien ne pourra que triompher.

2. L'idéal planétarien

Le discours planétarien, semble-t-il, n'a jamais été aussi omniprésent que depuis l'écroulement du bloc communiste. Alors qu'auparavant, ces idées étaient principalement véhiculées par la pensée issue de mai 1968 et le marxisme en général, il est aujourd'hui surtout le fait d'une génération d'intellectuels anciennement marxistes, mais ralliés à la démocratie libérale et à l'économie de marché. Jacques Attali, en France, en est évidemment l'un des exemples les plus accomplis, tant par la profusion de sa production imprimée que par le développement de ses idées et les fonctions éminentes qu'il a occupées à la tête de l'Etat français. Edgar Morin, Alain Finkielkraut, Albert Jacquard, Guy Sorman, Marek Halter, Bernard-Henri Lévy, André Glucksmann, Alain Minc et Pascal Bruckner sont les principaux représentants de cette pensée cosmopolite qui marque tant la France d'aujourd'hui. Fervents démocrates, leur pensée n'en reste pas moins toute imprégnée des mêmes idéaux planétariens que ceux de la pensée marxiste. Sur ce plan, aucune différence n'est décelable. Les uns et les autres aspirent au gouvernement mondial, à la suppression des frontières et au mélange des peuples et des civilisations, au moins en Occident. Le très célèbre philosophe Jacques Derrida, décédé durant l'été 2004 est, pour sa part, resté fidèle à ses convictions marxistes jusqu'à

¹ Albert Jacquard, *A Toi qui n'est pas encore né (e)*, Calmann-Lévy, 2000 ; p. 87.

² Albert Jacquard, *Petite Philosophie à l'usage des non-philosophes*, Calmann-Lévy, 1997, p. 197.

son dernier jour, mais sa pensée s'intègre parfaitement à celle de ses confrères démocrates. Les uns et les autres ont d'ailleurs conservé la marque de l'influence du freudo-marxisme.

A travers Wilhelm Reich, Herbert Marcuse et le responsable étudiant Daniel Cohn-Bendit, le courant freudo-marxiste a eu une importance considérable au cours des événements de mai 1968. Son influence est encore perceptible dans la génération des intellectuels d'aujourd'hui. La frontière entre le marxisme et la pensée démocratique est floue, mouvante et perméable. Albert Einstein était aux marges des deux. Jacques Attali, qui était le principal conseiller du président socialiste François Mitterrand dans les années 1980, et qui est un des principaux propagandistes de l'idée planétarienne, présente une pensée qui mélange elle aussi freudo-marxisme culturel et libéralisme économique. L'homme a d'ailleurs été par la suite l'ancien directeur de la Banque européenne de développement.

La question est de savoir si l'idéologie libérale se serait acheminée vers l'idéal planétarien sans le concours des idées marxistes. Certes, l'idée de globalisation est déjà présente dans la philosophie des Lumières, mais à dose restreinte, et nul ne songe alors à la fusion des nations. En revanche, la pensée marxiste développe largement ce thème, symbolisé par le fameux slogan : « Travailleurs de tous les pays, unissez-vous ». Depuis la chute du mur de Berlin en 1989, la pensée libérale reprend à nouveau le dessus dans la surenchère planétarienne. Cette fois-ci, il ne suffit plus seulement de mettre sur pied le gouvernement mondial, mais aussi d'encourager le grand métissage et le déracinement universel. Le marxisme n'était pas allé aussi loin. Les deux courants d'idées sont aujourd'hui largement entremêlés, si bien qu'il n'est plus guère possible, dans la pensée planétarienne, de distinguer ce qui lui est spécifiquement marxiste ou libéral.

Citoyens du monde

Quand les jeunes se déclarent volontiers « citoyens du monde » dans la cour du lycée, on peut penser légitimement que leurs convictions ne sont pas le fruit de profondes réflexions sur leur condition, mais simplement le résultat des campagnes de « sensibilisation » médiatique. Dans les débats télévisés ou dans les livres, par le biais du cinéma, de la presse et de la radio, le concept de citoyenneté mondiale est inlassablement ressassé, si bien qu'il est nécessaire de se modeler sa propre culture personnelle pour tenter de sortir des sentiers battus, comprendre le discours ambiant et décrypter les messages codés.

Le célèbre sociologue Albert Jacquard fait partie de ces intellectuels qui portent un regard résolument planétarien sur le monde. Il

n'est pas né dans un modeste village d'Auvergne ou de Bretagne, non : « Je suis né sur une planète portant deux milliards d'hommes¹ », tient-il à nous dire d'emblée, dès la première page de son dictionnaire. Lui aussi ne rêve que d'harmonie, de fraternité universelle et de paix pour le genre humain. L'homme le plus heureux n'est pas celui qui se renferme frileusement sur sa famille, ses amis et son village, mais celui qui s'ouvre à toutes les cultures du monde, qui cherche le contact avec l'homme des autres continents :

« Tout humain que j'exclus des liens que je tisse est une source dont je me prive. Le rêve est donc de n'exclure personne. » C'est dans cette perspective qu'il faut se déclarer parmi les « citoyens du monde », à la suite de l'Américain Gary Davis qui, en 1947, avait déchiré son passeport pour marquer son désir de voir disparaître toutes les frontières. A cette époque, le ministre Georges Bidault s'était écrié : « Les frontières sont les cicatrices de l'histoire » ; or, ajoute Albert Jacquard avec beaucoup de jugement et d'à-propos, « les cicatrices sont faites pour disparaître. »

Une « communauté des peuples de la Méditerranée » serait un premier pas vers l'unification du monde. « C'est une communauté culturelle méditerranéenne qu'il faut construire² » insiste-t-il encore dans un autre ouvrage. L'idée en effet est récurrente dans son œuvre. Ce serait, dit-il, « un exercice permettant de mieux organiser ensuite la communauté de l'ensemble des nations³. »

Le très prolifique essayiste Jacques Attali abonde évidemment dans ce sens. Son *Dictionnaire du XXI^e siècle* révèle un grand visionnaire et un prodigieux créateur d'idées. L'avenir de l'humanité n'a pas de secret pour ce prophète : La mondialisation, dit-il, se poursuivra, s'accélélera et s'imposera grâce aux institutions internationales : « S'éveillera une conscience de l'unité planétaire, grâce à quoi les organisations internationales trouveront les moyens de leurs rôles ; l'ONU édictera les normes et fera respecter des devoirs ; une police mondiale s'installera dans les zones de non-droit ; le FMI, chargé de lever et de répartir un impôt mondial sur les transactions internationales, régulera des marchés financiers qui auront cessé d'être des lieux et des agents de panique pour se mettre au service de la réduction des injustices. »

C'est en fait là un scénario idéal, un objectif à atteindre ou au moins une étape vers l'instauration d'un gouvernement mondial, mais, dit-il, « mille perturbations viendront troubler le cours de ce fleuve tranquille. » En attendant l'avènement d'un monde meilleur, nous

¹ Albert Jacquard, *Petite Philosophie*, p. 1.

² Albert Jacquard, *A Toi qui n'est pas encore né (e)*, Calmann-Lévy, 2000 ; p. 151.

³ Albert Jacquard, *Petite Philosophie*, p. 62, 138, 65.

sommes invités à acquérir les bons réflexes pour nous approcher un peu plus du paradis terrestre qui est à notre portée : « Ce qui serait à faire pour éviter le pire est simple à énoncer : mettre les sciences et la technologie au service de la justice ; profiter de leur formidable potentiel pour supprimer toute pauvreté, casser les systèmes hiérarchiques et repenser la démocratie ; encourager la diversité, partager les richesses, favoriser la santé et l'éducation, éliminer les dépenses d'armement, s'ouvrir aux cultures des autres, favoriser tous les métisages, apprendre à penser globalement¹. »

Dans cette nouvelle forme de civilisation, l'« hyperclasse » sera la classe dominante. Elle sera « faite d'élites mobiles et transparentes entraînant la société entière vers l'utopie de la Fraternité. Elle regroupera plusieurs dizaines de millions d'individus. Ils seront attachés à la liberté, aux droits des citoyens, à l'économie de marché, au libéralisme, à l'esprit démocratique. Ils cultiveront et développeront une conscience aigüe des enjeux planétaires. »

Ces prophéties ne reflètent évidemment rien d'autre que des intentions et des convictions personnelles. Elles ont en tout cas le mérite d'être énoncées clairement par un homme qui a joué un rôle important dans la France de la fin du XX^e siècle.

Parmi tous les penseurs planétariens de ce début de millénaire, il en est un dont l'enthousiasme dépasse encore celui de Jacques Attali. Le livre de Pierre Lévy, *World Philosophie*, est une ode à l'unification planétaire, déclamée sur un mode prophétique, aux marges de la transe divinatoire. D'un bout à l'autre de l'ouvrage, c'est l'oracle qui parle : « Désormais, la grande aventure du monde n'est plus celle de pays, de nations, de religions ou d'ismes quelconques, dit-il ; la grande aventure est l'aventure de l'humanité, l'aventure de l'espèce la plus intelligente de l'univers connu. Cette espèce n'est pas encore complètement civilisée. Elle n'a pas pris encore intégralement conscience qu'elle ne formait qu'une seule société intelligente. Mais l'unité de l'humanité est en train de se faire, maintenant. Après tant d'efforts, voici enfin venue l'unification de l'humanité². » Il faut bien comprendre le propos : Beethoven, Molière, Botticelli et Van Gogh ne sont que de la boue en comparaison de ce que pourra produire l'humanité enfin unie qui est en train de prendre corps.

Pour nous, les humains de l'an 2000, « nos compatriotes sont partout sur la Terre. Nous sommes la première génération de gens qui existons à l'échelle du globe », poursuit-il. « La fin du XX^e siècle marque un seuil décisif et irréversible du processus d'unification pla-

¹ Jacques Attali, *Dictionnaire du XXI^e siècle*, Fayard, Paris 1998, p. 15, 17.

² Pierre Lévy, *World philosophie*, Odile Jacob, 2000, p. 12.

nétaire de l'espèce humaine. » Le monde dans lequel vous avez vécu jusqu'à présent est en train de mourir. Ne luttiez pas, ne luttiez plus. Laissez vous faire, laissez-vous guider. Vos membres sont lourds, très lourds. Laissez-vous envahir par cet engourdissement bienfaisant... « Nous allons comprendre que l'Orient et l'Occident sont promis au mariage, et qu'ils s'augmenteront l'un de l'autre. A ce moment-là, seulement, l'humanité deviendra une avec elle-même » ; « Regardez les Juifs : une pointe d'Orient en Occident, une goutte d'Occident en Orient » ; « L'humanité est un grand tapis de perles scintillantes où circulent des formes lumineuses¹ » ; « nous sommes les fils et les filles de tous les poètes. Tous les efforts humains pour élargir notre conscience convergent dans une noosphère qui, désormais, nous habite, parce qu'elle est l'objectivisation de la conscience et de l'intelligence collective de l'humanité. » Laissez-vous aller, laissez-vous faire... Vous dormez profondément maintenant. « Nous n'avons pas d'ennemis : nous sommes une pluie de diamants où joue la lumière des mondes². »

Michel Serres n'a certes pas le talent lyrique de Pierre Lévy ; il s'en faut de beaucoup. Sa langue est extrêmement confuse, ce qui ne laisse pas d'étonner pour ce scientifique qui siège à l'Académie française. Nous nous bornerons donc à citer de courtes phrases, tant sa prose est caillouteuse et souvent à la limite de l'intelligible. On perçoit cependant ça et là que l'écrivain est imprégné de la même démarche planétaire quand il fustige par exemple les « absurdités aussi désuètes que les frontières entre nations³ ».

« Sans terre ni tribu, nous voilà citoyens du monde et frères des hommes », écrit-il encore. Mais de nombreux passages de ses livres sont tout simplement illisibles, voire totalement incohérents, comme le révèle ce propos, pris parmi d'autres : « La souche familiale délaisse le sang au profit de l'adoption et d'un prolongement de la famille, désormais de choix dilectif, vers l'humanité en général. Tout homme a droit de se sentir partout chez soi et auprès de tous en famille. L'Occident advint de quitter le local et de porter en gésine cet universel⁴. » Sous la plume d'un académicien, de telles phrases sont assez singulières. Détail amusant : le visage de Michel Serres ressemble étonnamment à celui de l'écrivain italien Alberto Moravia, qui professe lui aussi de belles et nobles idées planétaires. Même plumage, même ramage, comme dirait ce bon monsieur de La Fontaine.

¹ Pierre Lévy, *World philosophie*, pp. 153-156.

² Ibidem, pp. 174-176, 184.

³ Michel Serres, *L'Incandescent*, Le Pommier, 2003, p. 113.

⁴ Ibidem, p. 222.

« Voici l'homme enfin humain parce que enfin universel », s'enthousiasme le grand philosophe Alain Finkielkraut. « La communication et la connexion généralisées ayant effacé – miraculeux lifting – les rides que les frontières avaient sculptées sur le visage de l'humanité, l'appartenance subie s'efface au profit de la relation choisie : chacun peut donner n'importe quel prénom de la terre à son enfant, se brancher, sans quitter sa chambre, sur n'importe quel divertissement, accéder aux catastrophes en direct, explorer les plus lointaines cultures, débouler sans prévenir dans tous les lieux de mémoire, faire, en charentaises, du lèche-vitrines aux antipodes et naviguer à sa guise dans les banques de données du grand mélange mondial que sont devenues les traditions¹. » Finkielkraut traduit sans doute mieux ici ses propres aspirations que la réalité, mais sa pensée éclaire la voie que nous trace la philosophie politique contemporaine.

Alain Finkielkraut est cependant bien conscient que cet esprit révolutionnaire qui tend à « faire table rase du passé » et à « créer un homme nouveau » a été déjà mis en pratique dans l'URSS de Lénine et de Staline. A ce moment-là, dit-il, l'URSS « incarnait cette apothéose face aux patries chauvines. » Elle représentait « la patrie de l'humanité » et périssait la « scission de l'humanité entre compatriotes et étrangers². » Le marxisme avait attiré à lui tous les esprits brûlant de messianisme égalitaire, et ne laissait qu'un espace assez étroit à une autre idée de l'unification planétaire, mais il faut bien reconnaître qu'aujourd'hui, la filiation idéologique au marxisme n'est plus réellement porteuse, après l'effondrement de ce système et les horreurs que l'on sait. C'est donc auprès d'autres intellectuels qu'il faut chercher ses références et son cousinage.

Julien Benda était peut-être, dans l'entre-deux guerres, le seul représentant en France d'un esprit planétarien mais non marxiste, et c'est auprès de lui qu'Alain Finkielkraut et Bernard-Henri Lévy trouvent leur référence idéologique. Dans la *Trahison des clercs*, écrit Finkielkraut, Julien Benda exalte « les idées des Lumières contre le Romantisme, prend la défense de l'universel contre la glorification du particulier, affirme la liberté de l'esprit contre l'enracinement de l'homme dans le sol de sa patrie, de l'esprit dans la tradition, de l'action dans les mœurs, et de la pensée dans la langue³. » C'est auprès de cet intellectuel de renom, « grand desservant de l'Esprit⁴ » qu'il faut aller chercher les éléments porteurs de la nouvelle civilisation. Dans le *Discours à la nation européenne* qu'il rédigea en 1932, il était

¹ Alain Finkielkraut, *L'Humanité perdue*, Seuil, 1996, p. 153.

² Ibidem, p. 60.

³ Ibidem, p. 67.

⁴ Alain Finkielkraut, *Le Mécontemporain*, Gallimard, 1991, p. 16.

le seul des penseurs non-marxistes à déclamer le discours globaliste qui sera en vogue à la fin du siècle : « Clercs de tous les pays, vous devez être ceux qui clament à vos nations qu'elles sont perpétuellement dans le mal, du seul fait qu'elles sont des nations. Plotin rougissait d'avoir un corps. Vous devez être ceux qui rougissent d'avoir une nation. » Le genre est un peu celui d'un instituteur, mais au moins, la leçon a le mérite d'être claire.

La suppression des frontières et le mélange des peuples sont un idéal à atteindre, mais la société ouverte ne sera viable qu'à la condition d'annihiler les instincts de race et les particularismes locaux. Les races pures doivent être mélangées afin de dissoudre les sentiments identitaires, susceptibles d'engendrer des résurgences de nationalisme. Les langues elles-mêmes devraient disparaître au profit d'une langue commune. C'était déjà toute l'ambition d'un homme comme Louis Lazare Zamenhof. Jeune lycéen de la bourgeoisie polonaise cultivée, il s'était consacré très tôt à travailler à l'élaboration d'une langue comprise par tous, à partir des racines courantes des langues les plus répandues. Ce travail aboutira à la publication, en 1887, de l'ouvrage capital fondant l'Espéranto, *Fundamento de Esperanto*. Zamenhof s'y expliquait : « Les hommes sont égaux : ce sont des créatures de la même espèce. Ils ont tous un cœur, un cerveau, des organes générateurs, un idéal et des besoins ; seules la langue et la nationalité les différencient... Si je n'étais pas un Juif du ghetto, l'idée d'unir l'humanité ou bien ne m'aurait pas effleuré l'esprit, ou bien ne m'aurait pas obsédé si obstinément pendant toute ma vie. Personne ne peut ressentir la nécessité d'une langue humainement neutre et anationale aussi fort qu'un Juif qui a des compagnons de souffrance sur toute la terre avec lesquels il ne peut se comprendre. Ma judéité a été la cause principale pour laquelle, dès la plus tendre enfance, je me suis voué à une idée et à un rêve essentiel, au rêve d'unir l'humanité. »

Le gouvernement mondial

Les aspirations à instaurer un gouvernement mondial trouvent leur justification première dans le désir de paix universelle. A cet égard, Julien Benda, pionnier dans son genre, traduit bien certaines aspirations mondialistes de l'entre-deux guerres. Dans *La Trahison des clercs*, il envisage lui aussi, dans sa conclusion, la fusion des peuples avec un enthousiasme prophétique très caractéristique : « La volonté de se poser comme distinct serait transposée de la nation à l'espèce. Et, de fait, un tel mouvement existe. Il existe, par-dessus les classes et les nations, une volonté de l'espèce de se rendre maîtresse des choses. On peut penser qu'un tel mouvement s'affirmera de plus en plus et

que c'est par cette voie que s'éteindront les guerres interhumaines. On arrivera ainsi à une "fraternité universelle" et dès lors, unifiée en une immense armée, en une immense usine, l'humanité atteindra à de grandes choses, je veux dire à une mainmise vraiment grandiose sur la matière qui l'environne, à une conscience vraiment joyeuse de sa puissance et de sa grandeur¹. » Après l'anthropologie, la génétique et l'écologie planétaires, le pacifisme milite donc aussi pour la grande cause de l'unification mondiale. Julien Benda deviendra après la guerre un compagnon de route du Parti communiste. Ses idées généreuses ne l'empêcheront pas de justifier l'écrasement de l'insurrection hongroise et les procès qui s'ensuivirent.

Le très célèbre savant Albert Einstein a été l'un des premiers personnages de l'époque contemporaine, peut-être même le premier, à revendiquer explicitement l'instauration d'un gouvernement mondial. C'est peut-être l'une des raisons qui lui vaut une telle adulation, car nous verrons un peu plus bas dans ce livre que son aura scientifique a été légèrement entachée depuis peu. Après la guerre, en novembre 1945, il publie un article dans la revue *Atlantic Monthly* : « Puisque pour l'instant, écrit-il, seuls les Etats-Unis et la Grande-Bretagne possèdent le secret de la bombe atomique, il reviendrait naturellement à ces pays d'inviter l'Union soviétique à préparer et présenter le premier projet de constitution d'un gouvernement mondial... Une fois le projet de constitution adopté par les trois grands, les nations plus petites seraient invitées à se joindre à ce gouvernement mondial... Un gouvernement mondial tel que je le conçois devrait être compétent pour juger de toute affaire militaire. Outre cette compétence, je ne lui donnerais qu'un seul pouvoir, celui de s'ingérer dans les affaires intérieures d'un Etat dans le cas où une minorité opprimerait la majorité des hommes du pays, créant ainsi un climat d'instabilité pouvant conduire à une guerre. » « Même s'il est vrai que c'est une minorité qui est actuellement à la tête de l'Union Soviétique, je ne pense pas que la situation interne de ce pays constitue une menace pour la paix dans le monde », tient-il à ajouter avec un certain aplomb. Dans un article paru dans le *Survey Graphic* du mois de janvier 1946, il écrit encore : « Le désir de paix de l'humanité ne pourra se réaliser que par la création d'un gouvernement mondial². »

Le sociologue Edgar Morin souhaite lui aussi l'instauration d'un gouvernement mondial. Il se défend cependant de promouvoir le paternalisme ou de vouloir instaurer un quelconque racisme à l'égard des populations du Sud. Car selon lui, c'est bien l'Occident qui est en

¹ Julien Benda, *La Trahison des clercs*, Grasset, 1927, 1975, p. 295.

² Albert Einstein, *Le Pouvoir nu, Propos sur la guerre et la paix*, Hermann, 1991.

charge de ces grandioses réalisations. C'est là que se trouve le développement technologique et la puissance qui va permettre d'imposer ces perspectives au reste de l'humanité. Le bonheur des terriens passe nécessairement par un stade où les peuples du Sud doivent, de gré ou de force, se ranger à l'idée de la démocratie universelle, et pareils projets justifient sans doute un « droit d'ingérence » :

« L'association humaine à laquelle nous aspirons, dit Edgar Morin, ne saurait se fonder sur le modèle hégémonique de l'homme blanc, adulte, technicien, occidental ; elle doit au contraire révéler et réveiller les ferments civilisationnels féminins, juvéniles, séniles, multi-ethniques, multi-culturels. » Il ne s'agit donc pas de promouvoir une quelconque domination de l'homme blanc, mais simplement d'utiliser ses technologies et sa puissance militaire pour briser les régimes autoritaires et assurer le triomphe mondial de la démocratie. L'Occident, en quelque sorte, sera le laboratoire où se déroulera l'expérience multiculurelle, en même temps qu'il sera le garant du Nouvel Ordre mondial. « On ne saurait se masquer les obstacles énormes qui s'opposent à l'apparition d'une société-monde, dit-il. La progression unificatrice de la globalisation suscite des résistances nationales, ethniques, religieuses, qui produisent une balkanisation accrue de la planète, et l'élimination de ces résistances, supposerait, dans les conditions actuelles, une domination implacable¹. »

Dans son *Dictionnaire du XXI^e siècle*, Jacques Attali fait aussi sienne l'idée d'un droit d'ingérence : « Dans un monde globalisé, connecté, écrit-il, chacun aura intérêt à ce que son voisin ne sombre pas dans la barbarie. Ainsi s'amorcera une démocratie sans frontière. » Selon lui, le Nouvel Ordre mondial doit pouvoir exercer le cas échéant une « domination implacable » comme l'a suggéré Edgar Morin avec quelque réticence. Les « institutions internationales », dit-il, verront leurs compétences considérablement renforcées : « La prévention des conflits et des guerres impliquera qu'une autorité planétaire dresse l'inventaire des menaces, alerte les institutions financières, supervise les négociations entre pays, vérifie l'application des accords, décrète des sanctions en cas de violations. » « Une organisation de la paix universelle commencera à être envisagée avec les premières discussions en vue de l'instauration d'un gouvernement mondial. » On parlera moins d'un droit d'ingérence que d'un « devoir d'ingérence ». La « mondialisation » aboutira finalement à son terme : « Après la mise en place d'institutions continentales européennes, apparaîtra peut-être l'urgente nécessité d'un gouvernement mondial. »

¹ Edgar Morin, *La Méthode 6, Ethique*, Seuil 2004. Chapitre : *éthique planétaire*.

Tous nomades

Comme le disait un de ses thuriféraires, Jacques Attali est un « prodigieux créateurs d'idées ». Le gouvernement mondial auquel il aspire n'est pas seulement le garant d'une paix universelle ; il est aussi le symbole d'une nouvelle forme de civilisation. Le vieux monde est en train de mourir. Ce monde où l'on trouvait dans son berceau un toit, une famille, une religion et tout un univers où évoluait notre existence est en voie de disparition. Et c'est tant mieux, nous assure Jacques Attali, car c'est l'incertitude, la peur et le tâtonnement qui peuvent stimuler notre créativité. Il faut « réinventer » la vie. C'est aux hommes de faire preuve de créativité pour déterminer leur destin. La civilisation mondiale en gestation assurera une « plus grande fluidité des connaissances ». Le « Civilego » sera « la civilisation des civilisations. Le CiviLego organisera l'harmonie entre tous les métisages, les rendra tolérables les uns aux autres, les incitera à devenir générateurs de différences nouvelles. Le civiLego sera créateur de nouvelles tribus de nomades porteurs de solidarités régionales. »

« Nomade », « Nomadisme » sont en effet les termes-clé de la pensée de Jacques Attali ; la plupart de ces livres tournent autour de cette idée à un moment ou à un autre : « Les civilisations, écrit-il, devenues toutes sédentaires il y a dix mille ans, se reconstruiront bientôt l'une après l'autre autour du nomadisme. L'histoire du nomadisme montre que de ses tribus peuvent surgir d'exceptionnels artistes, spécialistes d'œuvres légères, portatives : musiques, bijoux, statuettes, tableaux, littérature orale, etc. Contrairement à la légende, il n'est pas d'être plus pacifique que le nomade. Tout nomade devra être léger, libre, hospitalier, vigilant, connecté et fraternel. »

Il est bien évident que nous ne parlons pas ici des centaines de milliers de travailleurs chinois ou Hindous utilisés aujourd'hui comme main-d'œuvre taillable et corvéable à merci en Israël ou en Arabie. Il s'agit, dans la vision du monde que développe Jacques Attali, d'un nomadisme généralisé qui concernera aussi et surtout les peuples européens et occidentaux. Les sociétés occidentales actuelles sont certes encore inadaptées à la généralisation d'un tel mode de vie, mais la question pourrait être assez facilement résolue : « Il faudra, dit-il, inventer un droit très particulier, différent du droit sédentaire, car sans Loi, il n'y a pas de nomadisme. Le premier objet nomade a d'ailleurs été la Loi elle-même, parole reçue dans le désert sous forme de tables de pierre transportées dans le Tabernacle, objet sacré par excellence. » Jérusalem, la ville sainte entre toutes, n'est-elle déjà pas « une ville internationale à l'avant-garde de la multiallégeance, de la démocratie sans frontière » ? Les modes de vie en seront entièrement bouleversés. Tout sera à renouveler dans le monde qui vient. La « musique », par

exemple, sera le reflet des nouveaux modes d'existence : « les nomades urbains créeront des instruments nouveaux pour une musique instantanée, collective, accessible à tous, brisant la barrière de l'apprentissage, mélange de cultures distantes, métissage d'instruments et d'harmonies. » Chez Jacques Attali, on l'a compris, l'idée de métissage est une obsession.

Dans *l'Humanité perdue*, Alain Finkielkraut développe aussi l'idée de cette humanité restreinte, habituée des aéroports et toujours en mouvement autour du globe : « L'homme moderne peut être fier du progrès accompli, écrit-il : touriste de soi et touriste de l'autre, il arpente, en guise de monde, un immense parc d'attractions... Le tourisme n'est pas simplement la manière itinérante qu'ont les sédentaires contemporains d'occuper leur temps libre, c'est l'état vers lequel s'achemine l'humanité. Tous touristes, touristes toujours ! Telle est la formule finale de l'émancipation et de la fraternité¹. » C'est sur ce bel optimisme que se conclut son ouvrage. Il ne reste plus qu'à expliquer la chose aux petits Vietnamiens.

Pour Pierre Lévy, le grand point de divergence avec les visions de Jacques Attali est de savoir si nous nous acheminons vers l'état de « nomades » ou si le terme « mobiles » convient mieux. Pierre Lévy est à ce sujet catégorique : « Nous ne sommes plus sédentaires, nous sommes mobiles. Non pas nomades, car les nomades n'avaient ni champs ni villes. Mobiles : passant d'une ville à l'autre, d'un quartier à l'autre de la mégalopole mondiale... Nous sommes des bouddhistes américains, des informaticiens indiens, des écologistes arabes, des pianistes japonais, des médecins sans frontières². Nous ne nous accrochons pas plus à un métier qu'à une nation ou à une identité quelconque. Nous changeons de régime alimentaire, de métier, de religion. Nous sautons d'une existence à l'autre, nous inventons continuellement notre activité et notre vie. Nous sommes instables, dans notre vie familiale comme dans notre vie professionnelle. Nous nous marions avec des gens d'autres cultures et d'autres cultes. Nous ne sommes pas infidèles, nous sommes mobiles... Tout doit de plus en plus s'inventer. Nous entrons dans l'avenir que nous inventons en arpentant notre planète. » Bien sûr, tous les Français ne se reconnaîtront pas forcément dans ce tableau de la nouvelle humanité. Car c'est bien "l'hyperclasse" que l'on nous dépeint ici, et non les culs-terreux sédentaires qui auront toujours un train de retard. Nous, les Européens, nous sommes encore beaucoup trop égoïstes et imprégnés de préjugés grossiers. « La différence que nous faisons entre ceux de notre pays et

¹ Alain Finkielkraut, *L'Humanité perdue*, Seuil, 1996, p. 156.

² En mai 1968, un des slogans était : « Nous sommes tous – des – Juifs allemands ! ».

les “étrangers”, nous explique Pierre Lévy, est aussi absurde que le serait une discrimination entre gens nés le lundi et gens nés le vendredi. Un être humain n’est pas plus juif, américain ou chinois qu’une année n’est véritablement paire ou impaire », écrit-il.

« L’idée de nation est devenue une impasse... Les frontières sont les ruines, encore debout, d’un monde révolu... Elles ne servent plus qu’à abriter les criminels. » Aussi, il faut « permettre aux humains de circuler sans frontières » ; à tous les humains, sans doute, et même aux mafieux et aux criminels. Notre devoir est d’ « accueillir les exclus de la mondialisation, plutôt que d’accuser tel ou tel bouc émissaire, ou de leur faire l’aumône de loin, sans vouloir les sentir près de nous... Le monde frappe à notre porte. Ce monde-là veut faire du tourisme, lui aussi, se brancher sur les réseaux, comme nous. Il veut consommer, comme nous... Vous êtes un être humain. Bienvenue sur la planète ! »

« L’abolition des frontières et la liberté de l’immigration sont les dernières révolutions à accomplir, poursuit gaillardement Pierre Lévy. Nous avançons à grands pas vers la proclamation de la confédération planétaire. Imaginez la fête mondiale qui s’en suivra¹ ! » Les bolcheviques, en 1917, ne pouvaient pas être plus enthousiastes.

Bricoler son identité

De nouvelles fraternités surgiront, explique Jacques Attali dans *Europe (s)*. Les identités traditionnelles seront donc brouillées : « Il va falloir apprendre à construire des nations sans frontières en autorisant l’appartenance à plusieurs communautés, le droit de vote multiple, la multiallégeance. La frontière cessera de séparer ceux qui ont des droits et ceux qui n’en ont pas... Les nouvelles technologies pourraient permettre de créer des groupes spécifiques, d’inventer des solidarités, penser le monde en réseau et non plus de façon hiérarchique, de découvrir ou dessiner de nouvelles frontières. » Sur les cadavres des vieilles identités émergera le sentiment de « multiappartenance » : « chacun aura le droit d’appartenir à plusieurs tribus jusqu’ici antagoniques, d’être ambigu, à la jointure de deux mondes. On empruntera des éléments à diverses cultures et on s’en servira pour bricoler la sienne à partir de morceaux de celle des autres. » On ignore encore ce que sera le taux de suicide, mais il importe de s’en accommoder et d’accepter cette révolution car le processus est irréversible. « Si la France est chrétienne, atlantique et européenne, elle est aussi musulmane, méditerranéenne et africaine. Et son avenir réside, comme celui

¹ Pierre Lévy, *World philosophie*, Odile Jacob, 2000, p. 42.

de toute grande puissance, dans la multiplicité de ses appartenances, dans l'acceptation résolue de ses ambiguïtés¹. »

Le grand écrivain Marek Halter rejoint Jacques Attali dans sa conception de l'identité, fondée sur la « multiappartenance » et la « multi-allégeance ». Ancien militant communiste, il trouve aujourd'hui dans l'idéal planétaire nouvelle mouture, son épanouissement intellectuel et spirituel, comme beaucoup de ses anciens camarades. Dans son livre *Un Homme, un cri*, il nous révèle quelques-unes de ses motivations d'écrivain : « Avant même d'avoir lu *L'Homme unidimensionnel*, de Herbert Marcuse, je m'étais méfié des hommes d'ordre, parce qu'ils se définissaient par une seule fonction dans la société. Ils devenaient ainsi des proies faciles pour toutes les dictatures. Qu'un homme se veuille exclusivement allemand, français ou polonais, et il suffit de faire appel à son patriotisme pour le faire marcher au pas. Chaque dimension supplémentaire, culturelle ou religieuse, rend les hommes plus complexes et plus difficile à manier. Plus libres aussi. Je suis donc français, polonais, russe, argentin, peintre, écrivain, et juif de surcroît. Juif non seulement parce que mes parents l'étaient, non seulement par simple fidélité aux rites de mes ancêtres, mais parce que je me suis choisi tel. Et je l'ai décidé parce que ce choix confirmait ma liberté². » L'identité juive ne vient ici que comme appendice, comme quelque chose de superfétatoire, sans guère d'importance, mais qui complète assez bien cette identité multiple. Ce que tente de nous dire Marek Halter, c'est qu'être juif, pour un Juif, cela ne représente somme toute qu'une infime partie de soi, qu'une très fine pellicule à la surface de la complexité et de la richesse de l'être humain.

La société multiculturelle

Dans les visions prophétiques de Jacques Attali, les nations européennes sont devenues multiculturelles et multiraciales. La France, bien sûr assumera un « projet de "Fraternité" ». Il portera en particulier sur sa composante musulmane, dans le strict respect de la laïcité républicaine. Plusieurs musulmans seront ministres. La société française pourra être un phare des nouvelles cultures, un laboratoire du civilLego fraternel et créatif. » La Grande-Bretagne sera une « juxtaposition de communautés indifférentes venues des cinq continents, premier civilLego d'Europe ». L'Allemagne, quant à elle, sera confrontée au vieillissement de sa population. Elle devra donc « s'ouvrir à l'immigration pour compenser le déficit démographique actuel. Il faudrait en

¹ Jacques Attali, *Europes (s)*, Fayard, 1994, p. 198.

² Marek Halter, *Un Homme, un cri*, Robert Laffont, Paris 1991, p. 22.

effet que la part de la population étrangère naturalisée atteigne un tiers de la population globale, et la moitié de celle des villes » soutient-il. Il y aurait aussi une autre solution, qui serait d'encourager la natalité allemande, mais Jacques Attali ne l'envisage pas, car seule une société multiraciale est garante de la réalisation des projets planétaires.

Le Canada sera le « laboratoire de l'utopie, formidable terre d'accueil. Il constituera un des premiers exemples réussis de société multiculturelle et de démocratie sans frontières où chacun sera simultanément membre de plusieurs collectivités autrefois mutuellement exclusives. » Le Brésil sera « le meilleur prototype de la "culture Lego" qui s'annonce comme universelle : étalage de fragments de civilisation que chacun pourra assembler à sa convenance ». En définitive, la seule nation industrielle qui ne mérite pas l'estime de notre intellectuel est le Japon, qui est sans doute une société beaucoup trop homogène à ses yeux, et beaucoup trop imperméable aux idées cosmopolites. C'est, dit-il, une « démocratie encore sommaire et largement contrôlée par des clans corrompus, le Japon ne pourra éviter le déclin qu'en s'ouvrant aux idées, aux cultures et aux entreprises des autres élites occidentales¹. »

Michel Wieviorka, un de nos plus grands sociologues actuels, fait sienne lui aussi l'idée que dans « l'ère nouvelle » où nous entrons, « nous inventons et inventerons de plus en plus fréquemment nos identités². » Il s'appuie pour cela sur les thèses du père du relativisme culturel, Franz Boas, qui a expliqué le caractère hybride et changeant des cultures. Il cite aussi le fameux Nathan Glazer (*We are all multiculturalists now*, Cambridge, Harvard University Press, 1997). « La cause est entendue, dit Wieviorka, s'il s'agit de reconnaître la diversité culturelle de nos sociétés et la pluralité des demandes de reconnaissance qu'elle implique³. » Il s'agit simplement aujourd'hui de combattre « l'infériorisation ou la marginalisation qui frappent constamment des groupes dont les membres sont victimes de discriminations (dans l'emploi, l'accès aux études, le logement, etc.) mais aussi désavantagés dès le départ dans la vie sociale en raison de leur origine nationale, de leur religion, de leurs attributs physiques, de leur sexe, de leurs préférences sexuelles, etc. » C'est là en effet tout le problème des sociétés multiculturelles et égalitaires qui entendent imposer le mode de vie occidental et mettre tout le monde au même niveau. Selon lui, certaines minorités peuvent être considérées comme les grandes victimes de la société blanche occidentale. Ce sont les « minorités premières » : « Les Aborigènes d'Australie, les Maoris de Nouvelle-

¹ Jacques Attali, *Dictionnaire du XXI^e siècle*, Fayard, Paris 1998.

² Michel Wieviorka, *La Différence*, Balland, 2001, p. 1.

³ Ibidem, p. 83.

Zélande comme les Indiens des trois Amériques, ont reçus la modernité de plein fouet. Ceux qui incarnent aujourd'hui ces peuples, écrit-il, constituent un reliquat de l'histoire. Ils représentent bel et bien ce qu'il reste quand presque tout a été détruit et corrompu par la violence de la conquête – avec tout ce que celle-ci comporte de conséquences ravageuses, maladies, alcoolisme, conduites autodestructrices de la personne (suicides) ou des normes du groupes (violences sur les enfants, vandalisme au sein de la communauté). »

« Ces groupes, ajoute Michel Wieviorka, se montrent parfois réticents à l'égard des politiques multiculturalistes qui tendent à les placer sur le même plan que les minorités issues de l'immigration. » Les minorités premières sont elles aussi embarquées dans la modernité, mais « paradoxalement, soutient Wieviorka, leurs plus grandes chances de survie et de développement sont non pas dans la résistance communautaire, qui les enferme sans les sauver, mais dans une ouverture au monde de la modernité tardive, dans la réinvention de formes culturelles qui n'isolent pas du passé, mais qui le revigorent, en jouant sur ce qui est la grande caractéristique de notre temps : la reconnaissance des différences dans et grâce à la démocratie¹. » C'est là en effet une opinion fort paradoxale. Il sera donc dit que la dernière des tribus de la forêt équatoriale n'échappera pas à la vigilance de nos penseurs modernes. L'obsession du mélange est ici encore caractéristique de la pensée planétarienne. On notera aussi l'utilisation fréquente du concept d'« invention », comme si tout ce que nous avait légué les générations précédentes devait être forcément à jeter aux orties.

Hybridations et métissages

Evidemment, il est un peu contradictoire de prétendre enrichir par la diversité, quand toute la théorie en appelle au contraire à une homogénéisation, à une uniformisation par mélanges et métissages. « D'où ce paradoxe, nous dit Edgar Morin : il faut à la fois préserver et ouvrir les cultures... Nous devons en même temps défendre les singularités culturelles et promouvoir les hybridations et métissages : il nous faut lier la sauvegarde des identités et la propagation d'une universalité métisse ou cosmopolite, qui tend à détruire ces identités. » Tels sont les tourments d'un esprit cosmopolite. Cosmopolite ? « Nous assumons ce mot de cosmopolite qui signifie (littéralement) citoyen du monde et (concrètement) fils de la Terre – et non pas individu abstrait ayant perdu toute racine. Nous souhaitons le développement des réseaux dans le tissu planétaire, nous appelons au métissage,

¹ Michel Wieviorka, *La Différence*, Balland, 2001, p. 112.

dans les conditions où il est symbiose et non prise de substance d'une civilisation par une autre¹. »

Que l'on s'entende bien : il ne s'agit pas dans l'esprit d'Edgar Morin d'encourager un peuple prolifique et dominant à s'étendre en absorbant et en faisant disparaître par mariages mixtes un peuple numériquement plus faible, mais de promouvoir en quelque sorte, un métissage qui affaiblirait un peuple dominant, lui retirerait sa spécificité, tout en conservant le peuple dominé en l'état, comme un flacon d'encre encore pure que l'on utiliserait à doses variables dans de savants mélanges.

L'italien Primo Lévi est lui aussi un partisan de la société métisse, au moins pour les sociétés européennes. Il est l'auteur de nombreux romans et essais traduits dans toutes les langues et étudiés dans les collèges et lycées du monde entier. Dans un recueil intitulé *L'Asymétrie et la vie*, au chapitre *Intolérance raciale*, il se fait lui aussi le chantre du métissage : « Plus les aires de provenance sont éloignées, dit-il, plus les croisements sont favorables, ainsi que l'a voulu la sélection naturelle non seulement chez les animaux, mais aussi chez les plantes. » Afin de faire accepter l'idée plus facilement, il faut partir du postulat que nous sommes déjà des métis, sans craindre de froisser les populations, et si besoin est, avec le renfort de savantes démonstrations génétiques : « la race indo-européenne n'est pas pure, car rien ne le démontre². » De fait, il n'y a guère de différences entre les races humaines. « En réalité, poursuit-il, malgré les efforts de tous les anthropologues, aucune étude anthropologique sérieuse n'a jamais réussi à démontrer une différence de valeur entre les races humaines, après avoir éliminé les facteurs qui ne sont pas raciaux, à savoir culturels. » Les races n'existent pas, donc ; la cause est entendue. A partir de là, tous les espoirs sont permis : la disparition des frontières entraînera un brassage des populations du monde et un métissage généralisé. C'est en cela que l'on peut espérer la disparition définitive des conflits et des guerres. L'humanité triomphante sera en quelque sorte une victoire de l'être humain sur sa condition animale : « Je pense que le préjugé racial est quelque chose de très peu humain, écrit-il, je pense qu'il est pré-humain, qu'il précède l'homme, qu'il appartient au monde de l'animal plutôt qu'au monde humain. Je pense qu'il s'agit d'un préjugé de type sauvage, de bêtes féroces. »

Dans son livre intitulé *La France de l'immigration de 1900 à nos jours*, paru en 2004, le démographe Gérard Noiriel entend lui aussi démontrer que la population française est le résultat d'un vaste mé-

¹ Edgar Morin, *Terre-patrie*, Le Seuil, 1993, pp. 138-143.

² Primo Lévi, *L'Asymétrie et la vie*, Robert Laffont, 2002, p. 200.

lange. Pour ce faire, l'auteur a opté pour une trame thématique plutôt que chronologique, avec quatre grandes parties : *Partir, Se faire une place, S'intégrer, Cultiver les différences*. Cette présentation permet de mélanger dans les mêmes chapitres tous les peuples qui sont arrivés successivement, et d'estomper les différences entre les Polonais et les ressortissants animistes ou musulmans d'Afrique, arrivés récemment. Il n'y a pas de différence. Il n'y a aucune différence.

La société métis est aussi le modèle que propose le talentueux essayiste Guy Sorman, dans *Le Monde est ma Tribu*. « La France, écrit-il, devrait poursuivre sa voie singulière, celle du métissage des cultures plutôt que de l'exclusion de l'autre ». La France – le pays des droits de l'homme – représente le modèle idéal de toute nation pour un auteur qui affectionne « un monde métisse, qui va se métissant plus encore¹. » Le phénomène de la mondialisation, qui n'est autre finalement que celui de l'américanisation du monde, entraîne heureusement l'humanité dans cette voie.

Mais l'apologie du métissage ne va pas chez Guy Sorman sans certaines contradictions assez singulières. Ses pérégrinations à travers le monde l'ont amené entre autres en Argentine, où la communauté juive est importante. Dans la population, il voit des descendants d'Espagnols et d'Italiens. « Enfin, dit-il, vinrent les Juifs. Ils ont apporté dans leurs bagages leurs obsessions, leur complexité. » S'il ne développe pas ce thème, celui-ci transparait dans son discours et dans sa perception des peuples et de l'humanité, quand il dénonce, par exemple, le racisme du peuple argentin : « Obsédé dans cette nouvelle Espagne comme dans l'ancienne par la pureté du sang, le peuple argentin crut qu'il constituait la seule tribu d'Amérique latine qui ne fût pas métisse – il l'est effectivement fort peu hormis sur ses franges ; il se vante encore de sa blancheur, comme si résidait là quelques vertus². » Guy Sorman semble donc soupçonner quelque racisme latent dans la population argentine du simple fait de cette « blancheur », soit ; mais on peut aussi s'étonner que c'est justement en Argentine que les Juifs ont choisi de s'installer massivement, et non dans les pays voisins, effectivement beaucoup plus métissés. Une autre contradiction évidente apparaît dans l'intérêt que l'écrivain porte à Israël, car l'attachement à cette patrie, fondée sur des bases ethno-religieuses, n'est guère compatible, en principe, avec son apologie du métissage et l'instauration de la société universelle dont il est l'apologiste. A moins évidemment que ce discours humaniste ne soit destiné qu'à l'exportation, comme l'internationalisme et le pacifisme communistes dans

¹ Guy Sorman, *Le Monde est ma tribu*, Fayard, 1997, p. 399.

² *Ibidem*, p. 46.

les pays occidentaux avaient pu naguère servir la cause de la seule l'URSS. « Français d'origine juive, mais voltairien et laïc, je ne peux que m'angoisser pour Israël, si lointain et si proche¹ », confirme-t-il.

Un autre thème classique de l'idée planétarienne apparaît dans son ouvrage : celui de l'inutilité de toute opposition, comme si le destin de l'humanité était déjà tracé par des forces supérieures, sectaires ou religieuses. Les grandes migrations des peuples du Sud vers le Nord, par exemple, sont inéluctables ; il ne sert donc à rien de vouloir s'opposer à ces mouvements : « Il sera proposé ici que McMonde gère la Grande Migration au lieu de l'interdire, car cette interdiction est vaine² », écrit-il. Il serait donc parfaitement inutile de s'opposer à ce qui est déjà programmé. Cette idée d'inéluctabilité est récurrente dans le discours planétarien, comme elle l'était déjà dans le discours marxiste, qui prévoyait la prochaine victoire du prolétariat et la disparition des classes sociales.

La consommation citoyenne

L'avènement du monde sans frontières passera par la transformation des citoyens enracinés en consommateurs planétaires. La société de consommation et les régimes démocratiques viendront à bout de ces crises identitaires dont nous assistons peut-être aujourd'hui aux derniers soubresauts. Ainsi que nous l'explique Alain Finkielkraut, « la consommation met le bellicisme nationaliste hors de combat. » Le philosophe dépeint les joies ineffables de la société de consommation, et son utilité appréciable dans le déracinement identitaire des individus :

« L'homme post-moderne, dit-il, rend grâce à la technique d'avoir rompu ses ancrages. Ce n'est pas en nomade mais en touriste qu'il visionne le monde et qu'il déambule dans le grand magasin de l'humanité. C'est en touriste gourmand qu'il sait apprécier l'Inde et son riz basmati au même titre que l'Europe centrale et son strudel aux pommes. Et c'est adossé à cet altruisme touristique, à cette xénophilie de galerie marchande qu'il condamne en bloc, sous le nom d'intégrisme, de nationalisme ou de tribalisme, tout ce qui, dans le monde post-totalitaire, relève encore ou à nouveau de l'amour de la patrie. » Ainsi, « l'antiracisme devient une modalité de la consommation, et la consommation, pour peu qu'elle soit pimentée de saveurs

¹ Guy Sorman, *Le Monde est ma tribu*, Fayard, 1997, p. 361.

² *Ibidem*, p. 181.

étrangères, une variété de l'antiracisme¹. » Voilà les lignes directrices qui vont former la trame de la nouvelle société humaine de l'avenir, celle qui nous garantira enfin la paix universelle et le bonheur pour chaque être humain. C'est ce que les railleurs et les insolents pourront nommer une « philosophie de prisunic. »

Le médiatique essayiste Pascal Bruckner développe une analyse semblable, qui relève d'ailleurs davantage d'espérances politiques que de l'observation du monde : « Il faut reconnaître dans le consumérisme et l'industrie du divertissement, une création collective extraordinaire sans équivalent dans l'histoire. Pour la première fois, les hommes effacent leurs barrières de classe, de race, de sexe pour se fondre en une seule foule prête à s'étourdir, à s'amuser sans compter... L'achat, la distraction, le vagabondage mental dans les espaces virtuels produisent une pénombre abrutissante peut-être mais si douce, si aimable qu'elle se confond pour nous avec la plus scintillante lumière². » C'est un des rares passages un peu éloquentes des livres de Pascal Bruckner, qui, il faut le dire, font toujours l'effet d'une soupe tiède un soir de grand froid à la campagne.

Pour Jacques Attali, la démocratie reste bien évidemment le cadre indispensable à la mise en place de la société ouverte, mais elle devra évoluer pour s'adapter aux besoins définis par le Nouvel Ordre mondial : « En exacerbant la libre circulation des biens, des capitaux, des idées et des personnes, dit-il, le marché rompra les frontières dont la démocratie a besoin pour définir le territoire où s'exerce le droit de vote et où s'institue la République. Le droit international, sous la pression des entreprises, forcera les États à uniformiser leur droit fiscal et social au plus bas niveau possible, créant un monde adapté aux nomades, alors que la démocratie telle que définie jusqu'alors était conçue pour s'appliquer aux sédentaires... Le Marché s'étendra à des domaines où il est aujourd'hui interdit ou impensable : éducation, santé, justice, police, citoyenneté, air, eau, sang, organes à greffer auront un prix. » Ne voyons pas dans ces considérations économiques un rejet du marxisme. La mondialisation libérale a au contraire une dette à l'égard de l'idéologie marxiste, qui l'avait historiquement précédée dans la volonté de bâtir la société universelle. La mondialisation libérale est en train de réussir point par point là où le marxisme a échoué. Jacques Attali ne s'y trompe pas : « on reconnaîtra le marxisme, dit-il, comme l'une des formes les plus pertinentes d'analyse et de prévision

¹ C'est la singulière conclusion d'un livre sur la philosophie de Charles Péguy : Alain Finkielkraut, *Le Mécontemporain*, Gallimard, 1991. On notera que quel que soit le sujet de l'ouvrage, la conclusion est un appel à l'universalisme.

² Pascal Bruckner, *La Tentation de l'innocence*, Grasset, 1995, p. 76. « scintillante lumière » : nous avons déjà rencontré cette image chez Pierre Lévy.

de l'évolution des sociétés humaines. » Et le marxisme, il est vrai, est toujours très utile pour canaliser dans un sens planétarien l'esprit de révolte qui ne peut manquer de souffler dans une société libérale, qui ne propose à sa jeunesse que de déambuler dans les supermarchés.

Pierre Lévy reste là encore le plus enthousiaste des intellectuels planétariens, le plus échevelé, sans doute : « Ce que ni les grandes religions, ni l'instruction publique, ni la déclaration universelle des droits de l'homme, ni le simple bon sens n'avait réussi à construire – l'unité concrète de l'humanité – est en train de se réaliser par le commerce¹... Le mouvement d'unification intellectuelle, culturelle et spirituelle de l'humanité, écrit-il, serait incompréhensible, incomplet, incohérent et tout simplement impossible s'il n'était doublé, accompagné, soutenu par le mouvement d'unification mondiale du marché capitaliste et par la croissance d'un immense technocosme interconnecté, interdépendant et planétaire, qui a trouvé dans le cyberspace son couronnement provisoire...

« Nous ne savons déjà plus très bien quand nous travaillons et quand nous ne travaillons pas. Nous serons constamment occupés à faire du business. Toutes sortes de business... Même les salariés, qui demandent de plus en plus de rémunérations en actions, deviendront des entrepreneurs individuels, passant d'un employeur à l'autre, gérant leur carrière comme celle d'une petite entreprise... Plus universelle sera la pratique du commerce, plus il y aura de l'huile dans le moteur du business, moins il y aura de frottements (la violence, le pouvoir, le mensonge, le crime) dans la société, et plus augmentera la richesse générale. Car tout le monde travaillera coopérativement et compétitivement à produire de la "valeur"... Le jeu consiste à inventer de nouveaux jeux avec les symboles. Beaucoup de bulles spéculatives particulières crèveront, mais la bulle spéculative de l'économie et de la finance mondiale ne crèvera jamais. Au contraire, elle enflera continuellement... Il n'y aura plus de différence entre la pensée et le business. L'argent récompensera les idées qui feront advenir le futur le plus fabuleux, le futur que nous déciderons d'acheter². » Dans ce Nouvel Ordre mondial, « il n'y a plus de "famille" ni de "nation" qui tiennent : on divorce, on émigre, on change de région ou d'entreprise... Consommons donc afin d'orienter le développement humain plutôt que pour nous chercher une identité³. »

« Le cyberspace se trouve aujourd'hui à l'épicentre de la boucle autocréatrice de l'intelligence collective de l'humanité », écrit encore Pierre Lévy. « Le processus de déconditionnement et d'ouverture de

¹ Pierre Lévy, *World philosophy*, Odile Jacob, 2000, p. 61.

² Ibidem, p. 100.

³ Ibidem, pp. 83, 132.

l'esprit humain prendra plusieurs décennies avant de se réaliser, mais il est inéluctable. Il nous revient de le retarder le moins possible¹. » Dans le schéma marxiste, c'était la « société sans classe » qui devait être « inéluctable ». C'est cette analogie qui peut nous laisser un peu circonspects, si l'on considère les « dommages collatéraux » qui semblent accompagner ce type de prophéties.

La société matriarcale

Selon Jacques Attali, le monde qui vient ne sera pas seulement une recomposition d'ordre ethnique et politique. Les bouleversements devront s'étendre à tous les aspects de la vie sociale, jusque dans la recomposition de la cellule familiale. Ne nous y trompons pas : ses visions prophétiques ne sont pas seulement le prolongement des orientations actuelles de la société, mais l'énoncé des bases idéologiques qui doivent asseoir la société future à laquelle aspirent les idéologues planétaires. Selon les intellectuels de cette mouvance, les traditions ont été pendant des siècles des carcans qui ont empêché les êtres humains d'évoluer. Les religions, et tout spécialement la religion catholique, ont confiné les Européens dans une sorte d'arriération. Il s'agit aujourd'hui de se défaire des vieux oripeaux des sociétés européennes et d'oublier la notion réactionnaire de famille et de tout ce qui est hérité à la « naissance » (cf. le *Dictionnaire du XXI^e siècle*) :

« Tout humain, écrit Jacques Attali, deviendra un être sans père ni mère, sans antécédents, sans racines ni postérité, nomade absolu. » La révolution doit se poursuivre aussi loin que possible. Le « mariage » traditionnel doit laisser place à de nouvelles formes d'association : « Chacun aura le droit de former simultanément plusieurs couples. Polygamie et polyandrie redeviendront la règle. » Les hommes et les femmes seront enfin libres de vivre pleinement leur sexualité et d'assouvir leurs désirs « érotiques » : « Il deviendra licite d'avoir, avec un « clonimage », toutes les relations sexuelles interdites à un être humain. On autorisera même aux amateurs des relations avec des clonimages de mineurs si l'on peut s'assurer que cela ne requiert ni ne suppose la participation d'aucun enfant réel. Onanisme et nomadisme. Onanomadisme². » (sic)

Que pense Jacques Attali de la nature, des oiseaux, de la Mer ? La « mer » ? Elle sera « déclarée propriété commune de l'humanité, il faudra créer une police internationale des mers chargée d'y faire respecter les droits des générations futures. » C'est cela, l'obsession pla-

¹ Pierre Lévy, *World philosophie*, pp. 53, 120, 123.

² Jacques Attali, *Dictionnaire du XXI^e siècle*, Fayard, Paris 1998.

nétarienne ; c'est une inlassable propagande pour l'unification de l'humanité et la destruction de l'ancienne civilisation ; c'est une tension permanente vers la réalisation de ce projet, avec une dimension mystique et religieuse sous-jacente.

Si Jacques Attali a évolué vers le libéralisme dans son approche de l'économie, il est bel et bien resté d'obédience marxiste pour ce qui concerne sa vision des phénomènes sociaux, car la pensée dont il a hérité en matière de restructuration sexuelle et familiale est incontestablement celle de Wilhelm Reich et d'Herbert Marcuse.

Le père du concept de révolution sexuelle est le théoricien Wilhelm Reich, qui fut le premier à réaliser la synthèse des idées de Sigmund Freud et de Karl Marx. « La sociologie fondée sur l'économie sexuelle, dit-il en 1933 dans *La Psychologie de masse du fascisme*, est issue des efforts pour mettre en accord la psychologie des profondeurs de Freud et la théorie économique de Marx. » « La psychanalyse est la mère, la sociologie le père » de ce que Reich nomme « l'économie sexuelle¹. »

Si le marxisme proclame la division de la société humaine en classes antagonistes, Freud, quant à lui, divise l'individualité humaine dans laquelle il discerne plusieurs couches : une vaste couche ancienne, le « ça », est le domaine de l'inconscient, qui ne connaît ni bien, ni mal, ni morale, ni autre valeur d'aucune sorte hormis le principe du plaisir. Sous l'influence du monde extérieur apparaît une couche dérivée, le « Moi », qui donne à son tour naissance, grâce à l'action des facteurs sociaux, au « Sur-Moi ».

Freud compare le rôle des différentes couches du psychisme qui se sont créées sous l'influence de la civilisation, à cette partie de la population « qui, ayant pris le pouvoir, exploite le reste de la population à son profit. » (cf. *Le Malaise dans la civilisation*). La sexualité qui, au niveau du ça, a pour but unique le plaisir des différentes parties du corps, doit se soumettre de force à la fonction reproductrice et se concentre donc exclusivement dans le domaine génital. Inconsciemment, l'organisme conserve le souvenir d'un état idéal ou régnait sans partage « le principe du plaisir » (la société sans classe disparue) et tente de s'arracher à l'esclavage dans lequel il est maintenu. Mais Le Moi et le Sur-Moi créent la notion de morale qui qualifient ces tentatives de libération de "perversion" ou d' "actes amoraux". Dans une civilisation édifiée sur ces bases, le travail n'apporte plus aucun plaisir ; il devient source de malheur et de souffrance.

¹ Wilhelm Reich, *La psychologie de masse du fascisme*, 1933, 1969, 1972 pour la traduction française, Editions Payot, 1998, p. 20

Wilhelm Reich se base sur les découvertes de Freud concernant la sexualité infantile. Il s'agit de libérer les individus de l'oppression que représente la sexualité reproductrice par une renaissance de « la sexualité polymorphe prégénitale ». Pour ce faire, il faut s'attaquer à ce qui forme le cadre de cette sexualité, à savoir, la cellule familiale patriarcale autoritaire, qui est aussi la matrice du capitalisme, du fascisme et du sentiment religieux réactionnaire.

Selon lui, la sexualité infantile était vue d'un œil favorable auparavant, à « l'époque primitive de la démocratie du travail matriarcale ». L'organisation sexuelle matriarcale était « fondée sur l'absence de propriété privée des moyens de productions sociaux ». Dans ce type de société idéale, les femmes s'occupaient seules de leur progéniture, tandis que les hommes étaient maintenus à l'écart du noyau familial. Le passage à la société patriarcale, dit-il, s'accompagna du « transfert de la puissance et des richesses de la "gens" démocratique à la famille autoritaire du chef ». Ainsi, « la répression sexuelle apparaît comme une des principales causes de la division de la société en classe. »

La sexualité infantile, écrit Reich, est aujourd'hui « soumise à une répression systématique » par les mesures pédagogiques de la cellule familiale autoritaire. Cette « inhibition morale de la sexualité naturelle... rend l'enfant anxieux, sauvage, soumis, obéissant, "aimable" et "docile" dans le sens autoritaire du mot... elle paralyse les forces de révolte dans l'homme et détériore, en lui imposant l'interdiction de penser aux choses sexuelles, sa puissance intellectuelle et son sens critique. » En somme, la cellule familiale patriarcale a principalement pour fonction de rendre l'enfant adapté à l'ordre autoritaire.

« Pour commencer, l'enfant doit se plier à l'Etat autoritaire en miniature qu'est la famille, dont il doit accepter les structures, pour s'intégrer plus tard dans le cadre social général. » Si l'on veut détruire l'idée de nation, il faut donc aussi, en toute logique, détruire la famille traditionnelle, car la famille autoritaire est la cellule reproductrice de la pensée réactionnaire en même temps qu'elle brime les individus par la répression de la sexualité infantile.

Dans la société européenne, dit-il, la sexualité infantile refoulée se tourne alors « vers toute sorte de satisfactions de remplacement ». C'est ainsi que « l'agressivité naturelle se transforme en sadisme brutal, sadisme qui est une des bases essentielles des guerres mises en scène par quelques intérêts impérialistes. » Ainsi s'explique la montée en puissance du national-socialisme : « C'est la structure autoritaire, anti-libérale et anxieuse des hommes qui a permis à la propagande de

Hitler d'accrocher les masses¹. » « Le fascisme, poursuit Wilhelm Reich, est le sursaut idéologique d'une société à l'agonie, tant au point de vue sexuel qu'économique, qui se révolte contre les aspirations douloureuses mais irrévocables de la pensée révolutionnaire à la liberté sexuelle autant qu'économique, liberté qui inspire une peur mortelle au réactionnaire », pour qui la libération est synonyme de chaos et de dépravation sexuelle.

« La vie sexuelle naturelle met surtout en danger la permanence des institutions sexuelles lorsque commence la déchéance économique de la petite bourgeoisie. Comme la petite bourgeoisie est le principal pilier de l'ordre autoritaire, écrit Reich, ce dernier tient beaucoup à l'intégrité de ses mœurs. Car si la petite bourgeoisie perdait sa moralité sexuelle avec sa position intermédiaire entre les ouvriers de l'industrie et la haute bourgeoisie, l'existence même des dictatures s'en trouverait compromise... C'est pourquoi le pouvoir dictatorial renforce en temps de crise sa propagande pour la "pureté des mœurs" et "le renforcement du mariage et de la famille"². »

Les femmes et les enfants sont les victimes de cette organisation patriarcale. La pérennité de l'institution familiale autoritaire n'est cependant « pas exclusivement fondée sur la dépendance économique de la femme et des enfants. Pour que des êtres ainsi asservis supportent cette dépendance, il ne faut rien négliger pour réprimer en eux la conscience d'être des êtres sexuels. Ainsi, la femme ne doit pas apparaître comme un être sexuel mais seulement comme génitrice. L'idéalisation de la maternité, son culte exalté... sont essentiellement destinés à étouffer dans la femme la conscience sexuelle, à la maintenir sciemment dans un état d'angoisse sexuelle et de culpabilité sexuelle. Reconnaître officiellement et publiquement à la femme son droit à la sexualité aboutirait à l'écroulement de tout l'édifice de l'idéologie autoritaire. » Il s'agit donc « d'abolir une fois pour toutes l'identification réactionnaire entre sexualité et reproduction. » La femme doit devenir l'ennemie du mâle blanc autoritaire. « L'inhibition morale antisexuelle empêche la femme conservatrice de prendre conscience de sa situation sociale et l'attache avec autant de force à l'Eglise qu'elle la fait redouter le "bolchevisme sexuel" ». Le résultat, dit Wilhelm Reich, est le conservatisme, la peur de la liberté, une mentalité réactionnaire³. »

Ainsi, l'idéologie du « bonheur de la famille nombreuse » n'obéit pas seulement aux impératifs d'un impérialisme belliqueux, mais elle vise surtout à minimiser la fonction sexuelle de la femme par rapport à

¹ Wilhelm Reich, *La psychologie de masse du fascisme*, p. 57.

² Ibidem, p. 101.

³ Ibidem, pp. 49-51.

sa fonction de génitrice¹. » Il faut donc encourager le divorce et toutes les déviances susceptibles de faire éclater la famille et de libérer les femmes et les enfants de l'oppression intolérable exercée par le mâle blanc : « Le simple mariage de l'époque de la démocratie naturelle, qui admettait à tout moment la séparation », s'était transformé en « mariage patriarcal, monogamique et durable ». Le « mariage monogamique permanent » était devenu « l'institution centrale de la société patriarcale qu'il est resté jusqu'à nos jours. Pour assurer le fonctionnement de cette institution, il fallait déprécier sans cesse les aspirations génitales naturelles ». L'ordre sexuel patriarcal et autoritaire est devenu, « en spoliant les femmes, les enfants et les jeunes de leur liberté sexuelle, en transformant la sexualité en marchandise, en mettant les intérêts sexuels au service de l'asservissement économique, le fondement de l'idéologie autoritaire ». Chez les hommes, la sexualité brutale venait « prendre la place de la sexualité naturelle, orgastique » ; ainsi se répandait parmi les femmes « l'idée que l'acte sexuel est pour elles quelque chose de déshonorant. »

Ce qui est certain, dit Reich, c'est que « l'idée du déclin de la culture résulte de la perception de la percée de la sexualité naturelle. Elle est ressentie comme un déclin, parce qu'elle menace le mode de vie fondé sur une morale imposée. En réalité, dit-il, c'est le système de la dictature sexuelle qui périclète, dictature qui maintient dans l'intérêt du mariage et de la famille autoritaire les instances morales imposées à l'individu². » « A la lumière des impératifs patriarcaux, la chaste sensualité du matriarcat apparaît comme le déchaînement obscène des puissances des ténèbres ».

« Cette conception [patriarcale] n'est pas moins réactionnaire si elle est soutenue par des communistes. » En effet, dit Reich, « on devait bientôt se rendre compte que les communistes ne se désintéressaient pas seulement de ce domaine décisif, mais embouchaient même la trompette de l'Eglise pour condamner et contrecarrer la sexualité juvénile. » La situation en URSS avait évolué sur ce sujet, mais « jusqu'en 1928 environ, il n'y avait, en Union Soviétique, que le mariage syndiasmique. Le mariage en tant qu'institution autoritaire et mystique avait été aboli³. »

A un auteur réactionnaire qui dénonce « la dissolution du mariage » en URSS et le régime bolchevique qui, « en abolissant la vie

¹ Ibidem, p. 109.

² Ibidem, p. 97.

³ Ibidem, pp. 123, 128. Quand Wilhelm Reich écrit ces lignes, Hitler ne devait pas encore être parvenu au pouvoir. Comme Einstein est devenu militariste et belliciste à partir de février 1933, Reich serait devenu nataliste pour que l'URSS pût triompher de l'Allemagne au cours de la guerre.

conjugale et familiale », « favorise l'indiscipline et la débauche », Reich répond très sereinement ceci : « Vue dans la perspective chrétienne, la vie sexuelle en Union Soviétique était effectivement immorale. » Et quand cet auteur fustige aussi « les relations contre nature entre frères et sœurs, parents et enfants », Wilhelm Reich ajoute non moins sereinement : « C'est une allusion à la suppression de la poursuite pénale de l'inceste en Union Soviétique. » Le thème de l'inceste est en effet lancinant dans la pensée cosmopolite.

Wilhelm Reich n'entend pas seulement œuvrer pour la destruction de la cellule familiale européenne, il donne encore les matériaux idéologiques pour démontrer la nocivité du christianisme et de l'Eglise, et la « nécessité de la lutte impitoyable contre le mysticisme » : « Nous avons montré que la sensibilité nationaliste est un des prolongements directs du sentiment autoritaire familial, dit-il. Mais la sensibilité mystique [Reich emploie ce mot pour parler de ce qui touche à la religion, ndlr] est également une des sources de l'idéologie nationaliste. La mentalité familiale patriarcale et la mentalité mystique sont l'une et l'autre les fondements de la psychologie de masse du nationalisme fasciste et impérialiste¹. »

« De même que la domination patriarcale se réclame de Dieu pour maintenir l'autorité réelle du père, de même l'enfant songe-t-il à son père réel quand il invoque "Dieu". Dans la structure de l'enfant, l'excitation sexuelle, le concept de père et le concept de Dieu forment évidemment une unité². »

Là encore, l'« économie sexuelle » est la meilleure des armes dans la lutte contre « le mysticisme », contre le pouvoir de l'Eglise et « la légende de Jésus ». « La sexualité naturelle est l'ennemie mortelle de la religion mystique », dit-il, car la foi en Dieu ne peut être que le fruit d'un refoulement sexuel : « La foi et la crainte de Dieu sont, sur le plan énergétique, des excitations sexuelles ayant changé de but et de contenu... L'homme religieux s'imagine que sa force lui vient de "Dieu". Sa nostalgie de Dieu et son désir de Dieu représentent en réalité une nostalgie née de l'excitation sexuelle préluant au plaisir et qui demande à être apaisée³. » La conclusion de Wilhelm Reich est sans appel : « Une organisation naturelle de la vie sexuelle sonnerait le glas de la sensibilité mystique sous toutes ses formes. »

La nouvelle société libérée du carcan que représentent la famille patriarcale, l'Eglise et l'Etat autoritaire, peut prendre forme avec une saine éducation de la jeunesse. Ces jeunes sont opprimés, mais ils ne le savent pas. Il s'agira donc de fomenter ici encore la révolte contre le

¹ Ibidem, p. 129.

² Ibidem, p. 144.

³ Ibidem, pp. 165, 147, 142.

mâle blanc autoritaire : « Les jeunes gens et surtout les jeunes filles, dit-il, sont plus rapides, parce que plus émotifs et disponibles à comprendre leur responsabilité sociale si on leur fait prendre conscience de l'état de répression sexuelle dont ils sont les victimes¹. »

Pour Wilhelm Reich, la « dégénérescence totalitaire et dictatoriale de la démocratie soviétique en 1929 se fondait sur le fait que la révolution sexuelle n'avait pas seulement été freinée en Union soviétique, mais sciemment réprimée ». A l'inverse, il y a selon lui « toujours des tendances sociales authentiquement démocratiques quand les institutions reflètent une attitude compréhensive et positive à l'égard de la vie sexuelle des enfants et des adolescents. » « L'éducation des éducateurs en matière d'économie sexuelle » devrait donc être obligatoire. « Ce qu'il faut conquérir, c'est la suppression de toutes les entraves à la liberté². » Et l'on reconnaît ici une ébauche du slogan de mai 1968 : « Jouissons sans entrave ».

Herbert Marcuse fut l'un des maîtres spirituels de la pensée de mai 1968. Ce philosophe marxiste avait œuvré lui aussi à la synthèse du freudisme et des conceptions socialistes, à la suite des travaux de Reich. Sa conception de la révolution socialiste fut un événement important dans l'histoire du développement de l'idéologie marxiste de l'après-guerre, puisqu'il prévoyait que la révolution ne serait pas l'œuvre du prolétariat, dont l'influence commençait à décroître dans la société post-industrielle, mais des minorités générées en masse par la nouvelle société de consommation : immigrés, homosexuels, féministes, marginaux, étudiants déclassés, etc³. Il a exercé depuis lors une grande influence sur la jeunesse occidentale.

Freud est à la fois sceptique et pessimiste, car pour lui les souffrances et les maladies mentales sont le prix inévitable payé à la civilisation. Marcuse, lui, tente de modifier ce point de vue et prophétise une libération future. La société capitaliste est répressive, dit-il. Elle pèse d'un poids énorme sur le psychisme des individus. Une société non répressive serait basée sur la libération des instincts échappant au contrôle de la raison répressive. Cette libération se manifesterait « par une activation de toutes les zones érotiques, et donc par la renaissance de la sexualité polymorphe prégénitale – [la sexualité infantile] – et par le déclin de la suprématie génitale. » Le corps tout entier deviendrait un instrument de plaisir. « Cette transformation de la valeur et de

¹ Wilhelm Reich, *La psychologie de masse du fascisme*, p. 177.

² Ibidem, pp. 194, 299, 302. On peut voir à ce sujet le sketch amusant des *Inconnus* sur le rôle joué par certains Juifs dans l'industrie pornographique.

³ Herbert Marcuse, *Eros and Civilization. A philosophical inquiry into Freud*, Boston, 1955.

l'étendue des relations libidineuses conduirait à la désintégration des institutions, et particulièrement de la famille monogamique patriarcale. »

La protestation contre l'ordre répressif de la sexualité procréatrice peut prendre différentes formes : l'homosexualité, par exemple. C'est déjà ce qu'introduisait Sigmund Freud en 1929 dans *Malaise dans la civilisation* : « L'homme est un animal doué d'une disposition non équivoque à la bisexualité. L'individu correspond à une fusion de deux moitiés symétriques dont l'une, de l'avis de plusieurs chercheurs, est purement masculine et l'autre féminine¹. » Cette incitation à l'homosexualité se constate depuis les années 1990 sur toutes les chaînes de télévision. On rappellera ici que les télévisions françaises ont diffusé 570 programmes abordant l'homosexualité en 2001 (contre 551 en 2000). Il ne s'agit pas d'accompagner un phénomène de société, mais bel et bien de le promouvoir. Un exemple entre mille : Tina Kieffer, la directrice de *Marie-Claire*, n'encourage-t-elle pas l'homosexualité, lorsqu'elle se demande « si l'on a toujours besoin de l'autre sexe » et constate : « c'est vrai, les verrous sautent et les hommes par conséquent se retrouvent plus facilement ensemble. De même les femmes. Cette évolution des mœurs arrive au moment où la procréation assistée est au point ».

Mais la libération des instincts sexuels trouve aussi à s'exprimer, dans les années 60, dans la « révolution psychédélique », c'est-à-dire dans l'utilisation massive de la drogue. Il n'est pas jusqu'à l'état provoquant de saleté qui ne trouve sa justification dans la théorie selon laquelle le Moi et le Sur-Moi étoufferaient les instincts liés à l'odorat. Les groupes dominants n'associent-ils pas l'idée de « déchets » à celles de classes inférieures considérées comme étant les « déchets de la société » ? Ces idées servent encore de fondement théorique à l'art révolutionnaire. La culture répressive ou étouffante doit être détruite. Les expériences pratiquées en peinture, en sculpture et en littérature, dans lesquelles l'idée de « déchet » sert de caution révolutionnaire, doivent être considérées comme autant de moyens de faire sauter la « culture bourgeoise » et de faire place nette pour un monde nouveau.

La vogue du féminisme est bien évidemment héritière de cette pensée freudo-marxiste. Le philosophe marxiste Jacques Derrida rappelle les antécédents du mouvement pour la « libération des femmes » : « Le 26 août 1970, un groupe de femmes qui s'était donné le nom de « Brigade Emma Goldman » descendait la cinquième avenue

¹ Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, 1929, Presses universitaires de France, 1971, p. 58. Toujours cette culture de l'ambiguïté, ce brouillage des certitudes acquises, cette volonté d'introduire en chacun le doute et l'introspection, générateurs de faiblesse et d'impuissance devant l'existence.

à New York avec beaucoup d'autre féministes en chantant : "Emma l'a dit en 1910 / Maintenant nous le disons aussi" ». « En tant que féministe anarchiste, rappelle Derrida¹, Emma Goldman réclamait la restructuration de la société dans son ensemble », c'est-à-dire la révolution sociale, tout autant que le dynamitage de la cellule familiale européenne. C'était une activiste dont les aspirations allaient au-delà de la révolte contre les inégalités faites aux femmes. En France, le mouvement féministe a reçu depuis lors l'empreinte de personnalités comme Gisèle Halimi ou Elisabeth Badinter, par exemple, qui revendiquent aussi l'héritage d'Emma Goldman et de Louise Weiss. Le judaïsme, ici encore, est à la pointe du mouvement libérateur.

L'influence de Wilhelm Reich et de Marcuse a été déterminante sur la pensée de mai 1968. Dans cette continuité, Daniel Cohn-Bendit, qui fut un des principaux leaders du mouvement parisien, aujourd'hui député européen écologiste, a publié en 1975 un livre intitulé *Le grand Bazar*², qui relate ses expériences d'éducateur dans un jardin d'enfants à Francfort : « Il m'était arrivé plusieurs fois, dit-il, que certains gosses ouvrent ma braguette et commencent à me chatouiller. Je réagissais de manière différente selon les circonstances, mais leur désir me posait un problème. Je leur demandais : Pourquoi ne jouez-vous pas ensemble, pourquoi m'avez-vous choisi, moi, et pas d'autres gosses ? Mais s'ils insistaient, je les caressais quand même ». On peut lire aussi le passage suivant : « J'avais besoin d'être inconditionnellement accepté par eux. Je voulais que les gosses aient envie de moi, et je faisais tout pour qu'ils dépendent de moi. »

L'œuvre du grand écrivain italien Alberto Moravia est toute imprégnée de cette pensée « freudo-marxiste ». « Le mariage Marx-Freud, écrit-il, dément la vision du monde de la Renaissance, la séparation machiavélique de la morale et de la politique. Or, c'est précisément ce mariage qui constitue l'arrière-fond de mes romans. Par exemple, dans "Agostino", l'innocence est comprise comme ignorance du sexe et de la classe sociale et la découverte du mal s'identifie à celle du sexe et des différences de classe. En tout cas, je crois qu'en Italie le moralisme catholique est encore assez fort. Il s'enracine dans la Contre-Réforme qui fut un mouvement populaire et petit-bourgeois, réactionnaire et intolérant³. »

Afin de se familiariser avec la phraséologie marxiste, on pourra lire avec le plus grand intérêt l'œuvre du fameux philosophe Jürgen Habermas, qui fait lui aussi partie de ce que l'on a appelé l'École de

¹ Jacques Derrida, *Points de suspensions, Entretiens*, Editions Galilée, 1992, p. 98.

² Daniel Cohn-Bendit, *Le grand Bazar*, Editions Belfond, 1975.

³ Alberto Moravia, in *Géo*, N°76, juin 1985.

Francfort, avec Marcuse, Horckheimer et Wiesenthal Adorno. Dans *Après Marx*, on peut lire dans la préface, que Habermas – prenez votre souffle – « thématise l'évolution socio-historique comme un parallèle phylogénétique à l'ontogénèse du développement cognitif psycho-individuel, en faisant fond sur le modèle de la psychologie génétique. »

Si après cette fine pensée vous êtes toujours sur le pied de guerre, vous pouvez poursuivre vos investigations plus avant, et découvrir que Habermas reprend la critique de Wilhelm Reich concernant la structure patriarcale de la famille, autoritaire et oppressive. Il cherche les origines de son apparition : « Ce ne sont pas les hominidés, dit-il, mais bien les hommes qui font éclater cette structure sociale qui est apparue dans l'embranchement des vertébrés, à savoir : la hiérarchie unidimensionnelle au sein de laquelle il est attribué à chaque animal un statut et un seul. Chez les chimpanzés et les babouins, il n'existe de relation de type familial qu'entre la mère et ses petits et qu'entre les frères et sœurs. De même, les sociétés d'hominidés, qui se sont constituées sur la base du travail social, ne connaissent pas encore la structure familiale¹. »

Voilà un modèle de société matriarcale. On retrouve ici chez Habermas à nouveau une question qui semble évidemment préoccuper les représentants de la pensée cosmopolite : « L'inceste entre la mère et le fils devenant adulte est interdit, écrit-il, mais il n'y a pas la même prohibition de l'inceste entre le père et la fille, parce que le rôle paternel n'existe pas. » Le rôle paternel est évidemment moins important dans les sociétés matriarcales où prévaut la polygamie. On a vu que Jacques Attali en faisait la promotion dans son *Dictionnaire du XXI^e siècle*. Ce qui est troublant, c'est de lire par la suite dans un autre ouvrage de Jacques Attali, que cette structure sociale était la norme chez les Juifs des anciens temps : « La polygamie est en effet, et restera longtemps, la pratique admise par les Hébreux, comme elle l'est pour tous les peuples de la région². »

De même, il est étrange de retrouver ici la question de l'inceste, qui est aussi très présente dans le judaïsme. On sait que des rabbins ont trouvé des excuses aux filles de Loth. D'après eux, en couchant avec leur père, elles se sont sacrifiées pour le bien de l'humanité. On trouve encore dans l'Ancien Testament ce passage où, lorsque Ammon, fils de David, viola sa sœur Tamar, celle-ci lui dit en propres mots : « Demandez-moi au roi mon père en mariage, et il ne vous refusera pas. »

¹ Jürgen Habermas, *Après Marx*, 1976, Editions Fayard, 1985, p. 94.

² Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, Fayard, 2002, p. 23.

On sait aussi que le Talmud défend aux mères juives de dormir avec leurs fils dès qu'ils ont plus de neuf ans et un jour. La même interdiction, selon ce livre saint, vaut pour le père quand la fille a plus de trois ans et un jour. Selon le Talmud, une veuve juive ne doit jamais avoir de chiens. Par conséquent, si l'on voit une dame promener son chien dans la rue, on sait qu'elle n'est pas une veuve juive ; mais elle peut avoir une chienne. Rappelons à ce sujet que le Talmud a été conçu en Orient et s'est inspiré des mœurs orientales. Léon Blum lui-même, l'ancien président du Conseil, écrit : « Je n'ai jamais discerné ce que l'inceste a de proprement repoussant, et, sans rechercher pour quelles raisons l'inceste, toléré ou prescrit dans certaines sociétés, est tenu pour un crime dans la nôtre, je note simplement qu'il est naturel et fréquent d'aimer d'amour son frère ou sa sœur. (Léon Blum, *Du Mariage*, 1937, p. 82). Thomas Mann, dans sa nouvelle, *Sang réservé*, décrit une jeune Juive qui, à la veille de son mariage avec un goy, se donne à son frère. On connaît aussi la chanson controversée de Serge Gainsbourg intitulée *Lemon Incest*.

Il est également intéressant de constater les liens entre le judaïsme et la loi sur le divorce, qui œuvre aussi dans le sens de l'éclatement de la cellule familiale « patriarcale ». L'initiateur de la loi sur le divorce en France est Alfred Naquet. Chimiste, conférencier, député, sénateur, il est aussi l'auteur, en 1882, d'un livre intitulé *Religion, propriété, famille*, dans lequel il réclame la communauté des biens et des femmes. Voici ce qu'il écrit au sujet du mariage : « Le mariage, dit-il, est une institution essentiellement tyrannique et attentatoire à la liberté de l'homme, la cause de la dégénérescence de l'espèce humaine ; c'est une institution génératrice de vice, de misère et de mal : il faut lui préférer le concubinage ou l'union libre, sans intervention de l'autorité, sans consécration religieuse et légale. » On voit ici que Wilhelm Reich a eu des prédécesseurs.

Lors de la séance à la Chambre des Députés du 19 juillet 1884, un orateur catholique, Mgr Freppel, avait alors pris la parole : « Le mouvement qui va aboutir à la loi du divorce est, dans le véritable sens des mots, un mouvement sémitique, un mouvement qui a commencé à M. Crémieux pour finir à M. Naquet. » En effet, ce fut l'ancien rabbin de Bruxelles, Astruc, qui rédigea les dispositions de la loi. Pour toutes ces questions, on peut consulter le code rabbinique *Eben Haezer*. D'après le traité *Kétouboth*, on peut répudier une femme sans lui rendre son douaire : si elle donne à son mari des aliments défendus ; si elle le trompe sur l'époque de ses menstrues ; si elle ne fait pas son devoir par rapport à la Hallah ; si elle marche nu-tête au dehors ; si elle file dans la rue. Aba Saül dit encore si elle injurie les parents de son mari en sa présence. Rabbi Tarfon ajoute : si elle est criarde. On

comprend par là, selon Samuel, celle qui, parlant dans sa maison, élève tant la voix que ses voisins l'entendent chez eux. Selon Rab, il s'agit seulement de la femme que l'on entend d'une autre pièce dans ses relations conjugales. Avec la loi sur le divorce, donc, la démocratie se mettait en quelque sorte en conformité avec la Loi juive ; et il se pourrait que la loi sur l'inceste en URSS présentât le même avantage.

Dans cette logique, on pourrait même penser que la loi sur l'abolition de la peine de mort en 1981, dont le principal artisan fut le ministre de la justice socialiste Robert Badinter, répondait, elle aussi à des impératifs religieux. Il est en effet parfaitement proscrit que des goys touchent le cadavre d'un Juif. C'est la raison pour laquelle, par exemple, de nombreuses équipes israéliennes s'étaient rendues en Thaïlande après le tsunami qui avait causé la mort de près de 300 000 personnes en Asie du Sud-Est, dont de nombreux touristes. Les Européens avaient envoyé sur place de nombreuses équipes de secours, tandis que l'Etat hébreu s'était préoccupé en priorité de retrouver les corps des Juifs, qui ne devaient en aucun cas être manipulés par des mains impures, ni être enterrés avec les goys.

Il se pourrait bien aussi que la psychanalyse fût tout imprégnée de thèmes hébraïques, mais ce sujet demanderait là encore une étude à part entière. Contentons-nous ici de rappeler que les psychanalystes n'ont fait que reprendre le rôle qui était autrefois dévolu au curé de village à travers la confession, à cette petite différence prêt : la confession était gratuite, au lieu que les psychanalystes insistent toujours auprès de leurs patients sur la nécessité de payer, et de payer cher, pour assurer le succès de la thérapie.

Pour terminer sur ce chapitre freudien, voici un simple témoignage sur les bienfaits de l'introspection psychanalytique : une émission de télévision traitait récemment du mal de vivre dans notre société de début de XXI^e siècle. Des différentes méthodes de groupe pour se sentir mieux dans sa peau, l'une était basée sur la danse, le regard et le toucher. Tous les participants avaient le sourire et semblaient pleinement satisfaits de ces séances où ils se libéraient par leur corps et par le contact avec autrui. Une seconde méthode était initiée sous la conduite d'un psychiatre : une quinzaine d'individus étaient réunis, assis par terre en rond dans une grande pièce de son cabinet dans laquelle on avait disposé des matelas de salle de sport. Chaque participant devait se libérer sous le regard des autres en allant à tour de rôle chercher ses frustrations au plus profond de lui-même. « Ça doit être comme un orage qui éclate enfin dans le ciel » prévenait le psy. C'est ainsi que certaines personnes ont courageusement étalé devant des millions de téléspectateurs, qui leurs conflits familiaux, qui leurs pro-

blèmes intérieurs, secoués de spasmes, les yeux baignés de larmes et la bouche déformée par la douleur. Le contraste entre les deux méthodes était vraiment saisissant.

Après avoir constaté les étranges similitudes entre des préceptes religieux et ethniques d'un côté, et les prises de positions politiques de l'autre, on peut se demander légitimement si ce n'est pas l'ensemble des théories freudo-marxistes qui seraient à analyser du point de vue de la religion hébraïque. C'est peut-être là une piste à suivre pour tenter d'expliquer plus en profondeur les origines de la pensée socialiste et la genèse de l'idéal planétarien en général. Il est certain, en tout cas, que ces concepts transcendent les oppositions politiques, qui apparaissent d'ailleurs de plus en plus factices dans les systèmes démocratiques.

3. La méthode planétarienne

L'unification du globe oblige à un travail inlassable d'éducation des masses, toujours attirées par les vieux démons du nationalisme. Les Occidentaux doivent ainsi apprendre la tolérance et l'ouverture à l'« Autre », car l'édification de la société plurielle, multiethnique et multiculturelle, est le seul moyen de parvenir à l'Empire global, qui sera aussi l'Empire de la Paix. Il s'agit donc, par tous les moyens, de sensibiliser la population aux thèmes de l'égalité des hommes et de la solidarité planétaire. A cet égard, l'opération « tsunami médiatique » de janvier 2005, à l'occasion du raz de marée en Asie, avait été une réussite exceptionnelle, puisqu'en France, pas moins d'un contribuable sur deux avait fait un don pour les victimes asiatiques, qui étaient dorénavant définitivement préférées à leurs propres compatriotes.

Les vieux réflexes identitaires ne doivent plus avoir cours, et tout doit être mis en œuvre pour culpabiliser les réactions nationalistes, issues d'un tribalisme d'un autre âge. Les Européens, et les hommes blancs en général, doivent être convaincus qu'ils sont les grands responsables des malheurs de l'humanité. Ils sont responsables du dérèglement climatique, comme de la guerre en Irak, de l'exploitation éhontée des pays du Sud et de la famine en Afrique. Toute leur histoire est une succession de monstruosité : de l'Inquisition à Auschwitz, en passant par les guerres de religion, le génocide des Indiens, la colonisation africaine et la guerre d'Algérie. La culpabilisation des Européens est en effet le seul moyen d'annihiler leurs réflexes identitaires. Ainsi, ils sont beaucoup plus disposés à accepter l'édification sur leur sol de la société plurielle. La construction européenne parti-

cipe de cette vision du monde, puisqu'en supprimant les vieilles nations au profit d'une entité politique aux contours flous, on délaie encore davantage les sentiments de résistance ethnique. Les Etats-Unis restent sur ce plan un modèle à suivre, et nombre des anciens intellectuels marxistes prennent aujourd'hui la défense de l'Amérique démocratique, précisément pour cette raison. Ils sont en cela les relais intellectuels des espoirs de la haute finance transnationale, dont l'intérêt est bien évidemment de promouvoir partout dans le monde l'édification des sociétés démocratiques, où les hommes de toutes les couleurs, indifférenciés, égaux, se rejoindraient dans l'adoration de la société de consommation et l'engouement frénétique pour tous les gadgets, pour tous les produits, pour toutes les nouveautés secrétés en permanence par la matrice, comme des fourmis qui s'agglutinent par milliers autour de quelques gouttes de produit insecticide délicieusement sucré. Plus de races, donc, plus de religions, plus de frontières : rien qui puisse entraver l'idéal consumériste et les desseins de la haute finance internationale. Le système médiatique se charge de nous le faire comprendre de la manière la plus ludique et la plus distrayante, mais aussi, parfois avec la sévérité du professeur d'école.

Un grand mépris pour les sédentaires

Le mépris des traditions ancestrales et les cultures enracinées composent un chapitre à part entière de la philosophie planétaire. L'enracinement, le lignage, l'esprit d'héritage, la religion des pères sont des boulets qui entravent la progression de l'humanité et dont il convient de se débarrasser au plus vite.

Nous retrouvons bien évidemment chez le fameux philosophe Emmanuel Lévinas la croyance dans les vertus du déracinement et du nomadisme. Parmi celles-ci, la plus grande arriération, assurément, est celle que représentent les civilisations païennes de l'Antiquité : « Le paganisme, dit Lévinas, c'est l'esprit local : le nationalisme dans ce qu'il a de cruel et d'impitoyable. Une humanité forêt, une humanité pré-humaine. » Les religions polythéistes européennes n'étaient que croyances de sauvages : il fallait remplacer cette barbarie par une religion du Livre, faire pénétrer chez les barbares blonds une religion de l'amour et de la fraternité universelle : « Si l'Europe avait été déracinée spirituellement par le christianisme, écrit-il, le mal ne serait pas grand. Le malheur de l'Europe ne tient-il pas au fait que le christianisme ne l'avait pas assez déracinée ? » Assurément, c'est le génie des bédouins qui a pu sortir l'Europe de sa torpeur : « L'esprit est libre dans la lettre, écrit Lévinas, et il est enchaîné dans la racine. C'est sur

le sol aride du désert où rien ne se fixe, que le vrai esprit descendit dans un texte pour s'accomplir universellement. »

Tout ce qui a été créé jusqu'à présent par les Européens ne les a toujours pas permis de décoller réellement. Du Parthénon au Vatican, de Michel-Ange à Renoir, de Shakespeare à Victor Hugo, de Bach à Wagner, la civilisation européenne est restée finalement dans une certaine médiocrité. C'est parce que notre enracinement dans le passé et nos traditions ont fait de nous des êtres sous-développés par rapport à ce que pourrait nous apporter le génie nomade :

« La foi en la libération de l'homme ne fait qu'un avec l'ébranlement des civilisations sédentaires, avec l'effritement des lourdes épaisseurs du passé, avec le pâlissement des couleurs locales, avec les fissures qui lézardent toutes ces choses encombrantes et obtuses auxquelles s'adosent les particularismes humains. Il faut être sous-développé pour les revendiquer comme raison d'être et lutter en leur nom pour une place dans le monde moderne¹. » Voilà le message que nous adresse Emmanuel Lévinas.

« La vérité n'est plus enchaînée à la tradition », répond Alain Finkielkraut. « Elle vaut identiquement pour tous ceux que la tradition n'aveugle plus ». Ainsi, c'est le poids du passé qui nous empêche de percevoir l'avenir radieux. Jetons par-dessus bord toute cette encombrante mythologie, toutes ces vieilles religions et ces traditions d'un autre âge : « Un univers hiérarchisé s'offre au regard résolu qui abolit le règne des grands récits de l'origine² »

Alain Finkielkraut insiste encore sur cette idée : si vous reniez vos racines, si vous reniez votre patrie, si vous reniez jusqu'à vos ancêtres familiaux, alors vous aurez une chance d'être sauvés : « Le Mal vient au monde par les patries et par les patronymes. Le Mal, c'est la dictature exercée sur les prénoms par les noms de famille³. » L'homme post-moderne ne sera pas vulgairement attaché au passé. Il « cesse de pourchasser les traces du passé en lui-même comme dans les autres. » Son titre de gloire, « c'est d'être cosmopolite, et de partir en guerre contre l'esprit de clocher⁴. »

C'est ce que nous dit Edgar Morin, qui ne peut que déplorer « les énormes retards et paralysies, sous l'effet des localismes et provincialismes ». Des millions de gens vivent encore dans un univers d'arriérés. Les « cultures archaïques et les religions dogmatiques, sont devenues des obstacles à la communication, à la compréhension et à la

¹ Emmanuel Lévinas, *Difficile liberté*, Albin Michel, 1963, éditions de 1995, p. 299.

² Alain Finkielkraut, *L'Humanité perdue*, Seuil, 1996, pp. 16-17.

³ Ibidem, p.154.

⁴ Alain Finkielkraut, *Le Mécontemporain*, Gallimard, 1991, pp. 174-177.

création dans l'ère planétaire¹. » La route est certes encore longue jusqu'à l'accomplissement de ce monde nouveau, de la « confédération planétaire » à laquelle nous aspirons.

On retrouve aussi chez George Steiner la même méfiance atavique envers les nations. « C'est par nécessité empirique qu'un Etat-nation se repaît de mensonges », dit-il. « Le lieu de la vérité est toujours extra-territorial ; les barbelés et les miradors du dogme national rendent sa diffusion clandestine². »

Pierre Lévy sait peut-être se faire plus pédagogue dans son apologie de la « citoyenneté planétaire » : « Je comprends, dit-il, et je partage la nostalgie des mondes où il suffisait de suivre la voie des ancêtres pour que tout aille bien, des mondes où chaque acte de la vie quotidienne était le calme accomplissement d'un rituel. Des mondes où il y avait des dieux. Ces mondes beaux et ordonnés... ces mondes qui n'existent plus. Mais il nous faut dépasser cette nostalgie car elle devient trop facilement une source de souffrance et de refus horrifié du mouvement réel du monde tel qu'il va... Nous devons devenir des artistes de nos propres vies. Nos racines devront se transformer en rhizomes qui poussent horizontalement dans toutes les directions... Il nous faudra trouver une identité plus profonde, plus universelle que celle qui nous a été proposée par la culture où nous sommes nés. » N'ayez plus peur maintenant, détendez-vous, mes paroles vous reconfortent, tous vos muscles se détendent, vous sentez une grande chaleur qui vous envahit doucement... « Nous devons comprendre que les cultures identitaires sont des impasses. En nous enfermant dans des cultures identitaires, nous nous séparons de ceux qui sont différents... Les cultures identitaires nous divisent. Elles nous opposent. Elles risquent de nous enfermer dans la peur et dans la haine³. »

Dans *Le Nouveau Moyen-Age*, Alain Minc se fait d'abord moralisateur face à la montée de l'extrême-droite, et ne cache pas un certain mépris pour les autochtones un peu arriérés qui n'ont pas encore compris le grand destin de l'humanité. Il fustige vertement la « tentation frileuse » des Français : « De la rente que nous offre notre Etat-nation unitaire et centralisé, dit-il, il existe deux usages possibles. Soit se calfeutrer sous son aile protectrice, se recroqueviller, tels les habitants du premier Moyen-Age à l'abri d'un donjon, ignorer au maximum ce qu'il se passe à l'extérieur, reprendre nos vieilles antiennes isolationnistes et protectionnistes. Soit se sentir plus forts dans la tourmente, y voir l'occasion d'être davantage présents au monde, se vouloir com-

¹ Edgar Morin, *Terre-patrie*, Le Seuil, 1993, p. 142. Le protestantisme américain semble à cet égard plus accommodant que le catholicisme et surtout l'islam actuels.

² George Steiner, *De la Bible à Kafka*, 1996, Bayard, 2002, pour l'éd. française, p. 192.

³ Pierre Lévy, *World philosophie*, Odile Jacob, 2000, pp. 145-147.

batifs et innovateurs, essayer de peser sur le cours des choses. Ce ne sont pas deux tentations nouvelles pour la France : elle a toujours oscillé entre le réflexe villageois et l'universalisme. »

Les villages et les paysans français sont de toute manière voués à disparaître, tôt ou tard, ce qui purgera le pays d'une frange de la population trop franchouillarde et ringarde ; pas assez « cosmopolite » en tout cas. Cette population paysanne qui a toujours refusé de s'ouvrir sur le monde et d'accueillir l'étranger, s'est toujours recroquevillée autour de son église, de son clocher, de la manière la plus mesquine. Aujourd'hui, l'heure est aux métissages positifs. Les Français doivent aller de l'avant, s'ouvrir encore davantage au monde : « S'ils persistent dans leur vision du monde antérieur et s'acharnent à croire que nous vivons un bref moment d'adaptation et que l'ordre traditionnel reprendra le dessus, ils sont condamnés. Les frileux, les protectionnistes, les partisans version réactionnaires de l'Etat-nation, les angoissés, les xénophobes auront partie gagnée et la France fera la plus mauvaise utilisation possible des chances que le nouveau désordre mondial lui offre¹. » Car ce nouveau désordre est un cadeau que nous lui faisons, il faut le croire ; c'est une véritable chance qui s'offre à elle.

Mais alors que chaque sédentaire est invité à faire « table rase du passé », à oublier ses traditions ancestrales, à rejeter tout ce qui pouvait le lier à sa communauté d'origine, la « Mémoire » reste d'une importance capitale, mais pour le nomade uniquement. Jacques Attali, dans son *Dictionnaire*, nous dit qu'elle est « identité et bagage du nomade, son luxe et son arme, quand se généralisent précarité et amnésie. » Ce qui est valable pour les uns ne l'est donc pas pour les autres. L'objectif est de dissoudre les sociétés sédentaires et de favoriser le monde nomade sans frontière qui ouvrira la voie vers le bonheur et la paix universelle.

C'est toujours dans cet esprit de déracinement que s'exprime la grande romancière autrichienne Elfriede Jelinek. Après l'attribution du prix Nobel de littérature, en 2004, celle-ci a tenu à préciser sa pensée dans une mise au point que relate le quotidien communiste *L'Humanité*. La romancière, « née d'un père Juif socialiste tchèque » décédé trop tôt dans un asile psychiatrique, tient en effet à se démarquer de l'image de l'Autriche d'aujourd'hui, réactionnaire et conservatrice, de son « quotidien d'opérette mièvre, dit-elle, avec son culte béat de la nature, ses deux chaînes de télévision d'un autre âge, son folklore musical joué en boucle, son apolitisme de bon ton, sa convivialité obligée. » De cette Autriche nauséabonde, elle dénonce, « der-

¹ Alain Minc, *Le Nouveau Moyen-Age*, Gallimard 1993, pp. 246-247.

rière les effarouchements, les vieilles nostalgies d'empire, l'attachement forcené au sol et à la terre, la méfiance devant les étrangers, la puissance d'un catholicisme rétrograde et son alliance avec les rémanences de l'idéologie nazie. » « Mon prix Nobel, poursuit-elle, ne doit pas être considéré comme une fleur à la boutonnière de l'Autriche¹ ». De l'Autriche, certes non.

Le grand poète Heinrich Heine se fit lui aussi en son temps l'auteur d'une insolence à l'égard de l'Allemagne : tandis que l'on avait lancé une souscription pour la statue du héros Arminius, le vainqueur des légions romaines, Heine souscrivit pour la somme de cinq centimes. Cet affront, qui n'a pas été oublié par les Allemands, est à ranger parmi tous ces actes, tous ces propos qui dénotent le mépris insondable dans lequel les esprits cosmopolites tiennent tout ce qui leur est étranger.

Bernard-Henri Lévy s'insurge lui aussi contre « le culte des ethnies, des microcultures populaires, des identités collectives restaurées » : « le fascisme, dit-il, ce n'est pas seulement la musique martiale des dévots de l'Etat-Nation : il peut lui aussi parler patois, danser au rythme des bourrées, marcher au son des binious... Face à cela, face à tant d'épaisse sottise, j'ai presque envie, parfois, d'entonner l'hymne à la France une et éternelle. Qu'en face d'un Corse en armes ou d'un Breton déguisé en druide, je suis presque tenté de me ranger aux côtés des partisans inconditionnels de la cohésion territoriale du pays. Ce qui m'en retient, en fait, c'est que tout cela revient finalement au même. Qu'infra, supra ou simples nationalistes pensent au fond de la même façon qui, dans tous les cas, m'écœure. » Les « patries en tout genre et leurs cortèges de vieilleries² » le dégoûte au dernier degré. Ce n'est qu'un « repli frileux et crispé sur les identités les plus pauvres »

En 1985, Pierre Bergé, le richissime patron socialiste d'Yves Saint-Laurent, finançait le lancement du journal *Globe*. Le premier numéro annonçait tout de suite la couleur : « Bien sûr, nous sommes résolument cosmopolites. Bien sûr, tout ce qui est terroir, bourrées, binious, bref franchouillard ou cocardier, nous est étranger, voire odieux », se plaisait à écrire BHL. Les deux concepteurs du projet étaient Georges-Marc Benamou, un proche du président Mitterrand, et Bernard-Henry Lévy qui, dans la foulée, déclarait au journal *Le Monde* : « Vous pouvez l'écrire, je considère que je suis l'écrivain le meilleur, l'essayiste le plus doué de ma génération. » (21 mars 1985).

¹ *L'Humanité* du 8 octobre 2004.

² Bernard-Henry Lévy, *L'Idéologie française*, Grasset, 1981, pp. 212-216.

Nous verrons un peu plus avant dans ce livre la manière dont les bolcheviks ont mis en pratique leur mépris des traditions russes.

Guy Konopnicki, un auteur resté proche des idées communistes, ne dit pas autre chose que les intellectuels démocrates à ce sujet. Dans son essai intitulé *La France du tiercé*, il ne semble avoir que mépris pour le pays qui l'a accueilli : « La plus nulle des revues de Broadway surclasse toujours l'affligeant spectacle des danses culturelles en sabots », dit-il gentiment. Ce qui ne l'empêche pas de déclarer ensuite : « en tant qu'immigré, je suis plus français que les Français. » Tous ses livres sont centrés autour de thèmes récurrents : le racisme ouvriériste, le judaïsme, la franchouillardise. La France ? : « une sainte trinité : Marie-Eglise-Bordel. » (*Les Filières noires*). « Les haines et les rancoeurs du petit gaulois » le font vomir ; « il est préférable de tordre le cou au coq gaulois et de mettre à la raison le clair génie français. La modernité politique est à ce prix. Il faut en finir une fois pour toutes avec la France et sortir enfin de cet enfermement hexagonal. »

En revanche, et c'est toujours le même paradoxe, ce mondialiste est obsédé par la disparition de la langue yiddish. Son livre, *le Mur des fédérés*, est sous-titré en yiddish, *Der Rote Yid* (Le Juif rouge). Quand il écrit un roman policier, cela donne *Pas de Kaddish pour Sylberstein*. Il est vrai que son directeur de collection n'est autre que Bernard-Henri Lévy.

La France des salopards

Parmi les auteurs planétaires, Bernard-Henri Lévy, est sans doute l'un des plus virulents contempteurs de la société traditionnelle et enracinée. C'est en tout cas celui qui use des termes les plus durs pour fustiger la France des clochers et des terroirs, et les adversaires de la société ouverte. Ce philosophe est aussi un des hommes les plus riches de France, avec une fortune personnelle évaluée à plus de 120 millions d'euros, héritée de l'entreprise de négoce en bois que son père avait créée au Maroc. Mais l'homme dirige aussi plusieurs sociétés financières. Tout comme Jacques Attali ou Alain Minc, les philosophes socialistes et libéraux aujourd'hui sont aussi des rois du business et des icônes de la télévision qui savent plaire au public.

Dans *L'Idéologie française*¹, Bernard-Henri Lévy dénonce les responsabilités des intellectuels français, dont la pensée réactionnaire allait inévitablement déboucher sur le régime de Vichy et la Collaboration. Les écrivains socialistes ne sont pas mieux traités que les penseurs patriotes et nationalistes, dès lors qu'ils prennent à leur tour pour

¹ Bernard-Henri Lévy, *L'Idéologie française*, Grasset, 1981.

cible la « ploutocratie » et la république. De fait, au début du XX^e siècle, on a pu assister en France à un rapprochement idéologique entre les deux courants « anti-système » – socialiste et nationaliste – qui aurait pu abattre la république si la guerre de 1914 n'avait pas éclaté. Les milieux socialistes révolutionnaires les plus radicaux s'avéraient effectivement à ce moment-là très perméables à certains thèmes qualifiés aujourd'hui d'« extrême-droite », tandis que de l'autre côté, chez les monarchistes de l'Action française, on trouvait un Charles Maurras qui se prenait à rêver d'un « socialisme libéré de l'élément démocrate et cosmopolite ». Une droite prolétarienne et un mouvement socialiste-révolutionnaire ne vont pas tarder à se rencontrer pour donner naissance au courant politique connu sous le nom de « fascisme ».

A l'extrême-gauche, Georges Sorel, l'auteur de *Réflexions sur la violence*, était l'intellectuel du syndicalisme-révolutionnaire. Les syndicats étaient pour lui la pièce essentielle du dispositif, l'arme qui servirait à abattre le régime ploutocratique dans une grève générale et insurrectionnelle. Son socialisme était beaucoup trop enraciné pour Bernard-Henri Lévy, puisqu'il s'était assigné pour objectif de nettoyer la société de la finance internationale et de l'esprit marchand. « Peuple », « sang », « traditions », faisaient encore partie du vocabulaire de ces révolutionnaires pour qui la démocratie ploutocratique, et non le « fascisme », était l'ennemi prioritaire. C'est justement ce qui effraie notre philosophe cosmopolite. A ce moment-là, nulle cordon sanitaire n'avait été tendu autour de l'extrême-droite. L'échange des idées était encore possible entre adversaires politiques. C'est ainsi que Sorel, dans ses *Propos posthumes*, faisait l'apologie d'Edouard Drumont, l'auteur de la *France juive*, tout autant que de Charles Maurras qu'il qualifiait de « vrai chef » immunisé contre « le virus démocratique ». Dans le même voisinage politique, à la *Guerre sociale* de Gustave Hervé, on pouvait lire que *l'Humanité* de Jaurès était financée par les Rothschild et « tout entière consacrée à servir leurs ténébreux desseins. » Voilà le cadre dans lequel va naître la CGT, et le milieu où s'investissent de nombreux anarchistes et socialistes. Le culte de l'énergie, la lutte contre les valeurs libérales, contre les croyances démocratiques, contre la philosophie des Lumières et l'« imposture des droits de l'homme » : telle est la ligne que suivent les socialistes français avant 1914.

George Sorel et Charles Maurras sont alors les deux figures emblématiques de la réaction française contre le régime. La rencontre entre les deux courants révolutionnaires aura lieu à Paris, en décembre 1911. Le cercle Proudhon était né. Pour la première fois dans l'histoire de l'Europe, des hommes de gauche et de droite vont ensemble élaborer le discours commun où apparaissent la critique de la

ploutocratie, la haine du cosmopolitisme, le procès de l'intellectualisme décadent, et l'antisémitisme. Le vocabulaire socialiste-révolutionnaire de l'époque n'est pas tellement pour plaire à nos modernes intellectuels planétaires : « Il y a deux noblesses, dira Edouard Berth, le disciple de Sorel : celle de l'épée et celle du travail. » Il faut, ajoute-t-il, « le réveil de la force et du sang contre l'or », pour que s'achève « la déroute définitive de la ploutocratie » (*Cahiers du Cercle Proudhon*, septembre 1912). Trois années durant, le Cercle Proudhon va travailler à hâter tout à la fois le « réveil de la force et du sang » français et l'avènement d'un « socialisme paysan, guerrier, gaulois. » Pour l'heure, les patriotes du monde entier ont les yeux tournés vers la France, tandis que l'Allemagne est encore la patrie du marxisme et du « socialisme scientifique ». La France est alors sans conteste, le foyer du fascisme et du socialisme national, là où le dialogue entre les nationalistes et les communistes a pu s'établir librement.

L'expérience sera certes éphémère. Elle aura peine à déborder les cercles intellectuels, et la guerre de 1914 l'interrompra finalement. « Mais les monstres sont lâchés », écrit BHL ; « elle est née la bête immonde¹ ».

Georges Valois ira ensuite fonder le Faisceau, où se maintiendra cette synthèse doctrinale, et Berth ira rejoindre le Parti communiste en 1920. Drieu La Rochelle, Lucien Rebatet, Marcel Déat et bien d'autres, n'oublieront jamais cette expérience. Mussolini verra d'ailleurs dans ce socialisme français la source du fascisme italien. En 1926, il déclarera : « C'est à Georges Sorel que je dois le plus ». Ce dernier, qui reconnut dans le fascisme italien l'incarnation de son socialisme, n'en salua pas moins aussi haut l'expérience d'octobre 1917. Sorel, on le voit, avait une « étrange insistance à se réclamer du marxisme, là où Maurras ne verra jamais mieux qu'une doctrine juive. »

Durant l'entre-deux guerres, Bernard-Henri Lévy décèle moins une collusion idéologique qu'un état d'esprit commun entre le socialisme et le nationalisme. Il perçoit dans la littérature communiste le même discours malsain que dans la littérature d'extrême droite, discours exaltant la « race », terme très usité depuis la seconde moitié du XIX^e siècle. Le culte du corps a une résonance païenne qui ne peut que déplaire à cet intellectuel, toujours méfiant devant les manifestations de force. Quand l'idéologie pétainiste exalte la jeunesse et l'encourage à « prendre sa force au grand air, dans une fraternité salubre », les communistes, dix ans plus tôt, avaient les mêmes réflexes portés sur l'exaltation du corps et de la vigueur physique du peuple. Le journal *L'Humanité* avait ainsi salué le retour de la délégation communiste

¹ Bernard-Henri Lévy, *L'Idéologie française*, p. 149.

venue admirer sur les terrains de sport de Moscou une « jeunesse heureuse de vivre », « fière de ses corps robustes », qui « respire la santé » et « donne une impression formidable de la force de son pays. » Bernard-Henri Lévy ne peut que réagir contre cet engouement du moment, et exprimer sa répulsion instinctive devant ce « fantasme d'un peuple athlétique, enraciné en son corps autant qu'en sa terre, sa race et sa nation »

Le monde intellectuel et politique de l'entre-deux guerres le dégoûte souverainement. L'extrême-droite n'a pas alors le monopole de l'abjection : c'est toute l'intelligentsia française qui semble avoir préparé l'arrivée du maréchal Pétain et de la shoah. Le Maréchal Pétain est évidemment le personnage le plus « franchement répugnant ». Il a, dans son « singulier délire », révélé « l'ampleur démente de son projet ». Les intellectuels d'extrême-droite ne méritent que le mépris. « La joie infâme des Brasillach, des Céline, des Drieu qui saluent l'effondrement de la démocratie » ne peut que soulever le cœur. « Ils ont tous joui, dans l'abjection, de l'ordre nouveau¹. »

Il ne faut jamais oublier que le climat qui avait prévalu en France n'avait pu s'imposer après la défaite des armées françaises que parce qu'il avait été préparé de longue date par les intellectuels français, dont la lâcheté s'est avérée pitoyable. « L'Allemagne eut moins de responsabilité qu'on le croit dans l'abjection française² », assure Lévy. Il n'y a pas d' « autre exemple dans toute l'Europe défaite, pas d'autre nation que la France à réclamer si tranquillement ses titres à l'infamie³. »

Péguy, Fabre-Luce, Maurras, « témoignent de notre ancienneté dans l'abjection ». Ces gens-là représentent « la France des salopards », la « grande plaie purulente » du monde intellectuel. Maurice Barrès, le « prince de la jeunesse », devient, sous la plume de Lévy, « le prince d'abjection, Barrès l'antisémite, le fou furieux du boulangisme ». Péguy est un « nigaud », et lorsqu'il parle de la « race française », il ne peut qu'inspirer de surcroît qu'un « violent dégoût ». Le fringant marquis de Morès, ne laisse pas non plus un bon souvenir, à en juger par ce que l'on trouve « dans les quelques brochures issues de sa cervelle débile ». Maurras « piaffant d'impatience » a « des colères de jeune chien » ; Léon Daudet est un intellectuel à la « cervelle malade » ; Giono, « dont toute la philosophie tient en cette unique conviction que mieux vaut vivre couché que risquer de mourir debout » ne vaut pas mieux que Thierry Maulnier et ses amis de la Jeune Droite, qui exaltent « une communauté pétrie de leurs vieilles obses-

¹ Bernard-Henri Lévy, *L'Idéologie française*, p. 48.

² Ibidem, p. 56.

³ Ibidem, p. 60.

sions ». Quant à Céline, il est tout simplement « le paladin de l'ordure, le chantre d'immondice¹. »

Ce sont eux qui ont permis l'arrivée au pouvoir du maréchal Pétain. « Oui, c'est cet homme-là, jure Lévy, ce sont tous ces hommes-là qui, pour la première fois dans notre histoire moderne, perpétrent le crime absolu de légaliser le racisme et la xénophobie. C'est dans leur rang que se pensa et se planifia la solution finale à la française. Ce sont ces cervelles banales, toutes irriguées de culture et d'humanisme classiques, toutes pétries de bienséance et de conformisme patriotes, qui accouchèrent, quatre ans durant, de la version française, si profondément française, de l'abjection du siècle². » On peut ici percevoir une fois encore un mépris immense pour les indigènes. En vérité, le « racisme et la xénophobie » étaient dans toutes les législations de tous les pays d'Europe et du monde entier depuis des siècles, en ce sens qu'un citoyen a des droits que n'ont pas les étrangers. Si les Juifs avaient obtenu la citoyenneté en 1791 sur le territoire français, il leur avait fallu attendre 1870 pour les départements d'Algérie. Le « crime absolu » dont parle Lévy concerne d'abord la déchéance de la citoyenneté française en 1940.

Les communistes français et les socialistes du siècle précédent ne sont pas moins responsables de l'« abjection française ». En 1940, après la défaite contre l'Allemagne nazie, ce sont les communistes français qui réclament auprès des autorités allemandes le droit de faire paraître leurs journaux et qui publient « *L'appel au peuple de Paris* », dont les rédacteurs proposaient déjà de « mettre en accusation tous ceux qui ont poussé la France à la guerre et ont trompé le peuple de France. » « A ce degré de délire, il ne suffit même plus de dire que les communistes partagent avec Vichy une langue ou une thématique : cette thématique, ils la lui disputent, ils lui en contestent l'autorité, ils prétendent en assumer seuls le discours et l'héritage³. » Au total, pour Lévy, on peut dire que communistes et fascistes se sont lancés « dans une compétition acharnée pour l'appropriation et le contrôle de la saloperie ambiante » avec « une répugnante rivalité mimétique. »

De fait, les ralliements du socialisme viendront grossir les rangs du Maréchal de recrues inattendues : Gaston Bergery, créateur en 1933 du Front commun antifasciste ; Frossard, vétéran du socialisme ; Spinasse, ex-ministre de Léon Blum ; Marcel Déat, ministre en 1936 lui aussi ; Lagardelle, héritier de Georges Sorel et du syndicalisme révolutionnaire ; Yvetot, l'un des plus dignes survivants des luttes

¹ Ibidem, pp. 113, 235, 260, 146, 205, 210, 22.

² Ibidem, p. 68.

³ Ibidem, p. 86.

ouvrières du début du siècle ; Charles Dhooges, l'anarchiste. Tous iront se ranger dans le camp de la révolution nationale.

Le socialisme de tradition française véhicule toutes les immondices : « Il y a enfin, pour couronner le tout, une dimension proprement raciale, hallucinante de modernité, dont il n'est pas exagéré de dire que c'est là, dans les rangs socialistes, qu'elle atteint le plus tôt son maximum d'intensité¹. » En effet, il y a dans le socialisme français du XIX^e siècle l'« idée que le Juif est moins odieux comme on le pensait jusqu'ici, pour avoir tué le Christ, que pour l'avoir au contraire inventé » et qu'il est « à l'origine de cette lèpre moderne qu'est le christianisme : ce courant inauguré par Voltaire, continué par Blanqui, culmine avec les livres de Gustave Tridon, blanquiste et communard qui, dès 1865, confond dans le même haïssable “sémitisme”, ces mauvais génies de la terre que sont le catholicisme et le judaïsme. » « Le racisme bestial qui imprègne la pensée de Proudhon », la littérature d'extrême gauche « la plus ordurière, celle des Sorel, Malon, Chirac, Toussenet » sont à jeter aux orties. Il faut « oublier ce socialisme là, assure Lévy, avec la même énergie, la même détermination que le socialisme marxiste, léniniste ou stalinien », tout comme d'ailleurs celui de Jules Guesde, ce « patriote chauvin, xénophobe, et tenté, un moment, par le boulangisme². » La xénophobie imbibe pareillement tous les textes de Vaillant-Couturier, qui chante « les rudes vertus de militants “profondément enracinés au sol” et dont les noms “ont la saveur de nos terroirs” ». Le Parti communiste des années trente avait aussi parfaitement intégré les notions de « pays fort » ou de « race nombreuse ». Au moment de l'affaire Lyssenko, Aragon ne se fit-il pas le héraut de la campagne contre « l'art décadent, dégénéré, cosmopolite, antinational » ? C'est bien cette notion de terroir et d'enracinement qui dégoûte le plus Bernard-Henri Lévy, et non le socialisme même. « Il est là le refoulé pestilentiel. Le racisme, la xénophobie, la cocarde et la connerie. Le travail, la famille, la patrie et la France profonde³. » Voilà ce qu'était le « délire qui jaillissait des terroirs et des cervelles nationales ».

La seule figure intellectuelle qui trouve grâce à ses yeux est celle de Julien Benda, internationaliste sans être inféodé à la doctrine marxiste, qui inspira le Paris de 1968, et son « magnifique “Nous sommes tous des Juifs allemands”, lancé comme une gifle à la face de l'autre France, celle des crétins et des çanailles qui préféreraient crier “Cohn-Bendit à Dachau” ».

¹ Bernard-Henri Lévy, *L'Idéologie française*, p. 129.

² Ibidem, p. 166.

³ Ibidem, p. 181.

L'écœurement de Bernard-Henri Lévy ne se limite pas, on l'a compris, aux extrémités de l'échiquier politique français. Tout ce qui est enraciné et français-françouillard le dégoûte souverainement. Mounier et ses amis de la revue *Esprit*, qui ne pourraient en aucun cas être accusés de sentiments racistes ou d'un quelconque antisémitisme, ne trouvent pas grâce à ses yeux. En janvier 1941, la revue s'orne d'un vibrant éloge des folklores et des danses populaires, ou excellent, dit-on, les bienheureux qui conservent « le souvenir cellulaire de leur milieu ethnique¹ ». Il n'en faut pas plus pour que BHL se transporte de rage. N'est-ce pas Mounier lui-même, qui en 1940, donne en exemple à la France « la vitalité », « l'imagination » que « l'hitlérisme a insufflées à l'Allemagne² » ? Toutes les traditions nationales soulèvent ses sarcasmes et son mépris. Il raille tous les auteurs français qui exaltent le lignage et les ancêtres : Gustave Thibon est un « théoricien besogneux et légèrement bovin, chantre de nos terroirs et du gros bon sens français » ; Mistral, poète et chantre de la Provence, « fut le seul personnage, hormis Jeanne d'Arc, à qui le Maréchal Pétain ait fait l'honneur d'un bref mais entier Message ». L'affaire est entendue, donc : tout ce qui n'est pas cosmopolite est bon à jeter aux ordures. Les vieilles traditions françaises, l'esprit villageois, la solidarité identitaire, etc., tout cela, dans l'esprit des intellectuels planétariens, doit être balayé une bonne fois pour toutes.

La culpabilisation systématique

L'idée planétarienne n'a guère de prise sur les peuples fortement imprégnés de leur identité, vivant au milieu de peuples plus nombreux. Les nations industrielles et riches, en revanche, sont sensibles à toute sorte de reproches sur leur passé et la domination qu'elles ont pu exercer à un moment ou à un autre. Bien évidemment, la critique s'établit contre les peuples dominants, et non contre les peuples dominés. Mais depuis plusieurs décennies, en Occident, elle s'exerce presque exclusivement contre les Occidentaux. Il s'agirait de pur masochisme, si les victimes étaient eux-mêmes responsables de ces critiques acerbes qui n'en finissent pas de ruiner la fierté des peuples européens. Ce qui n'est pas toujours le cas. Les livres à ce sujet sont innombrables ; la « sensibilisation » est inlassable et omniprésente, par le biais de la presse, de l'édition, du cinéma. Nous limiterons donc nos investigations à quelques exemples récents et emblématiques de cette mise en accusation permanente.

¹ Ibidem, p. 212.

² Ibidem, p. 32.

Dans un livre au titre évocateur – *Le Crime occidental* – Viviane Forrester entreprend, après bien d'autres, de dénoncer l'ignominie des Européens. Leur lâcheté devant le calvaire des Juifs allemands est évidemment criminelle : « Dès les années trente, écrit-elle, ce que l'on connaissait déjà de la gamme des crimes nazis, ce qu'en divulguait la presse aurait dû suffire à soulever l'opposition sans limite, intransigeante et ciblée, des nations démocratiques... Fidèles à leur génie de l'inaction lorsqu'il s'agissait des Juifs, si importuns même décimés, les responsables des deux grandes puissances conjuguèrent, en fin de compte, leur science de la passivité. » Il faut comprendre ici que les Européens devraient se sentir coupables de ne pas avoir voulu retourner immédiatement au massacre, dès l'arrivée de Hitler au pouvoir en 1933.

Cette complicité de tous les Occidentaux dans les crimes de la Seconde Guerre mondiale s'illustre encore dans leur inertie au moment de la révolte du ghetto de Varsovie. « La seule réponse, écrit Viviane Forrester, fut le silence, l'inactivité mesquine et rusée, l'obstruction lucide et calculée, raciste, du reste de l'Occident. »

« Des millions de Juifs ont été asphyxiés dans les chambres à gaz, écrit Forrester, mais personne ne menaça jamais les Allemands de représailles – on ne menaça pas de gazer leurs villes¹. » Tous les Européens sont coupables, donc, et pas seulement les Allemands. On se bornera simplement ici à constater que ni les mémoires de Churchill, ni celles du général de Gaulle, ni encore celles de Roosevelt, ne mentionnent les chambres à gaz au cours de la guerre. C'est probablement parce que ces personnages étaient des lâches.

Mais peu importe, puisqu'il s'agit de démontrer que les Occidentaux sont coupables d'avoir fermé les yeux sur ce qu'il se passait en Europe pendant la guerre. La France, qui ne « désirait plus accueillir de Juifs venant d'Allemagne » est mise au pilori : « La terreur n'était pas de voir ces hommes, ces femmes et des enfants exterminés, torturés, mais de les voir libérés, un afflux redoutable. "Pas chez nous !" Le chœur était général² », écrit Viviane Forrester. « La dérobade générale, voire le consentement par omission, face au racisme nazi furent escamotés, livrés à l'oubli, non signalés. L'inertie occidentale devant la barbarie, sa connivence avec l'antisémitisme, ne furent pas enregistrées mais vouées le plus possible aux silences consensuels d'une mémoire volontairement refoulée³. »

A défaut d'être une grande historienne, Viviane Forrester ferait sans doute un merveilleux procureur du côté de Novosibirsk en 1937.

¹ Viviane Forrester, *Le Crime occidental*, Fayard, 2004, pp. 15-16, 32-34.

² Ibidem, p. 36.

³ Ibidem, p. 17.

Il nous semble cependant reconnaître dans sa vindicte l'origine d'une telle partialité. Lorsqu'elle écrit par exemple : « Il ne s'agissait pas d'agression locale contre une communauté, mais d'une attaque contre l'ensemble de l'humanité, contre son concept même¹ », nous pouvons sans trop de risque affirmer reconnaître une signature que nous retrouverons au cours de cet ouvrage sous la plume de bien d'autres éminents personnages.

L'ignominie des Européens ne se limite pas, bien évidemment, à l'épisode de la Seconde Guerre mondiale. Toute leur histoire témoigne de leur cruauté et de leur abjection, et Viviane Forrester insiste bien sur ce point : « Spoliations, carnages, génocides de peuples entiers ont été perpétrés, au cours des siècles, par et pour les Européens sur d'autres continents en toute bonne conscience, avec l'approbation du public, son admiration devant de tels exploits, sa gratitude une fois assouvi son goût de la possession. Cela grâce à l'aptitude des Occidentaux à gérer, à oblitérer, à camoufler ce qui les gêne, sans qu'en soit en rien altérée l'image du monde qu'ils se donnent ni le rôle qu'ils prétendent y jouer... Au nom de leur suprématie, avec un sens inné de l'arrogance et de la certitude d'une supériorité foncière justifiant leur prépotence universelle, les Occidentaux se sont donnés le droit de décréter, sans états d'âme, et telle une évidence, la non-importance de nombre de vivants estimés encombrants, et la nullité infra-humaine de populations entières, voire leur nocivité présumée. Dès lors, spolier, opprimer, persécuter, assassiner sans limites ces masses allogènes considérées importunes et souvent funestes devenait recevable, même nécessaire, ou mieux : exigé². »

En quatrième de couverture du livre de Viviane Forrester, on peut apprendre quels sont les véritables bourreaux du peuple palestinien : « Viviane Forrester démontre à quel point Israéliens et Palestiniens ne sont pas victimes les uns des autres, mais victimes les uns et les autres d'une longue histoire européenne, celle des crimes antisémites européens, dont les uns furent la proie et auxquels les autres n'eurent aucune part. » L'affaire est donc entendue : si les Palestiniens sont persécutés aujourd'hui et se font tirer comme des lapins, la faute en revient à ces hommes blancs, arrogants et racistes. On ne pourra pas en tout cas accuser Viviane Forrester d'écrire l'histoire à la légère et d'inventer n'importe quoi. En effet, on peut trouver en fin d'ouvrage une impressionnante bibliographie : Avec 277 références indiquées pour un livre de 214 pages, nous savons que nous avons entre les mains un livre sérieux, édité chez Fayard, qui est une maison sérieuse.

¹ Ibidem, p. 42.

² Ibidem, pp. 57, 65.

Parmi tous ces livres, nous trouvons le livre d'Alexandre Soljénitsyne sur le rôle des Juifs dans la révolution russe. Comme nous l'avons nous-mêmes entièrement épluché pour les besoins du présent ouvrage, nous pouvons affirmer sans crainte de nous tromper que Viviane Forrester ne l'a utilisé à aucun moment, et que par conséquent, sa bibliographie démesurée ne correspond sans doute en rien à la qualité de son livre, qui est de toute manière bien suffisante pour le public auquel il est destiné. Cette figure mondaine du tout-Paris, fille du richissime banquier et armateur Edgar Dreyfus, s'était déjà fait connaître en 1996 pour son livre *L'Horreur économique*, qui a été comme il se doit un grand succès de librairie ; ce qui démontre bien que la plus impudente publicité peut pallier toutes les déficiences. Enfin, le principal est que Viviane Forrester persévère dans son travail : encore quelques ouvrages et elle saura peut-être écrire correctement le français.

Viviane Forrester n'est, bien entendu, pas la première à pointer du doigt l'ignominie de la civilisation européenne. Un auteur marxiste comme Lucien Goldmann, par exemple, qui se rattache à l'école du grand George Lukacs, ne pouvait manquer de dénoncer l'impérialisme des nations européennes et « l'expansion coloniale, avec les superprofits¹ » qu'elle engendre. Cette expansion, dit-il, a été « remarquablement analysée dans sa fonction et ses conséquences par Rosa Luxemburg ». Elle a été aussi remarquablement analysée beaucoup plus récemment par un véritable historien, Jacques Marseille, qui démontre dans une thèse magistrale, et à la suite des historiens anglo-saxons, que l'empire colonial français était un poids pour la métropole, et que la France y a investi beaucoup en pure perte². Le spécialiste actuel de la question, l'universitaire Bernard Lugan, abonde aussi dans ce sens dans toute une série d'ouvrages remarquables.

Cette inclination naturelle et systématique à jeter l'opprobre sur la civilisation européenne s'est aussi insinuée dans une certaine littérature populaire dont l'écrivain Bernard Werber est un bon exemple. C'est un auteur à succès ; ses ouvrages, comme *Les Fourmis*, se sont vendus dans le monde entier à des millions d'exemplaires. Dans un petit livre sans prétention de science-fiction intitulé *Nos Amis les humains*³, Werber met en scène un homme et une femme, qui se retrouvent prisonniers dans une cage de verre, perdus quelque part dans le cosmos. Sur un écran géant, au fond de la pièce, sont projetées des images de la planète Terre, où nos deux humains vont pouvoir apprendre, comme s'ils étaient devant le journal télévisé de 20 heures,

¹ Lucien Goldmann, *Marxisme et sciences humaines*, Editions Gallimard, 1970, coll. poche, p. 317.

² Jacques Marseille, *Empire colonial et capitalisme français*, Albin Michel, 1984.

³ Bernard Werber, *Nos Amis les humains*, Albin Michel, 2003.

qu'en leur absence, un dictateur pakistanais musulman a révélé posséder une bombe terrifiante. Celui-ci menace de faire sauter toute la planète « si l'Inde ne se soumet pas à ses exigences sur le Cachemire » Son ultimatum prend effet dans dix minutes, et nous nous approchons d'un anéantissement planétaire total. Samantha¹ et Raoul, nos deux humains dans l'espace, restent pétrifiés : la Terre finalement explose au ralenti sur leur écran. Les voici maintenant les derniers représentants de l'espèce humaine, les nouveaux Adam et Ève, qui vont débattre de la recréation d'une humanité. Mais l'humanité mérite-t-elle une seconde chance ? « – L'histoire de l'humanité est ponctuée d'invasions violentes, dit Raoul. Les Indos-Européens, par exemple, parce qu'ils connaissaient la technique du fer, l'organisation en castes et l'usage des chevaux, ont pendant cinq mille ans soumis tous les peuples voisins, jusqu'à imposer leurs valeurs guerrières et leur culte des héros combattants. – Objection ! interrompt Samantha. Pendant ce temps, certains peuples ont défendu d'autres valeurs. – C'est vrai. A la même époque, les Phéniciens, les Hébreux, les Carthaginois ont développé, créé le commerce, ouvert les comptoirs, la route de la soie, du thé et des épices. Ils ne disposaient pas d'armées puissantes, mais proposaient une alternative à l'invasion guerrière : l'alliance et le commerce entre les peuples. Pour mieux naviguer, ils inventèrent la boussole, les cartes, la voile. Résultat : les Carthaginois ont été détruits par les Romains, les Phéniciens ont été massacrés et les Hébreux ont toujours été persécutés. »

Ce dialogue édifiant range Bernard Werber parmi les auteurs planétaires, obsédés par la destruction des civilisations sédentaires européennes et l'apologie systématique des sémites et des civilisations sémites. C'est d'ailleurs souvent ce thème de la culpabilisation et du cosmopolitisme qui détermine aujourd'hui le succès d'un livre, et non sa valeur littéraire, car sur ce plan, les ouvrages sont la plupart du temps d'une médiocrité insigne.

Le grand Jean-Paul Sartre a lui aussi émis en son temps des opinions accusatrices contre la civilisation européenne. Dans la préface au fameux livre tiers-mondiste *Les Damnés de la terre*², de Franz Fanon, il exprime le sentiment d'un intellectuel marxiste, pétri depuis longtemps par la culpabilité en face des injustices du monde, et prend résolument la défense des peuples colonisés : « La violence coloniale, dit-il, ne se donne pas seulement pour but de tenir en respect ces hommes asservis, elle cherche à les déshumaniser. Rien ne sera ména-

¹ Les auteurs planétaires choisissent souvent des prénoms « américains » pour les personnages de leurs romans : Samantha, Jonathan, Jennifer, Samuel, Steven, etc.

² Jean-Paul Sartre, Préface aux *Damnés de la terre*, de Franz Fanon, 1961, Editions Gallimard, 1991, pp. 45-55.

gé pour liquider leurs traditions, pour substituer nos langues aux leurs, pour détruire leur culture sans leur donner la nôtre ; on les abrutira de fatigue..., on braque sur le paysan des fusils. S'il résiste, les soldats tirent et c'est un homme mort. » La haine de sa propre culture entraîne Jean-Paul Sartre assez loin : « Abattre un Européen, dit-il, c'est faire d'une pierre deux coups, supprimer en même temps un oppresseur et un opprimé : restent un homme mort et un homme libre ; le survivant, pour la première fois, sent un sol national sous la plante de ses pieds. » « Avec le dernier colon tué, rembarqué ou assimilé, écrit-il encore, l'espèce minoritaire disparaît, cédant la place à la fraternité socialiste... Nous étions hommes à ses dépens, il se fait homme aux nôtres. un autre homme : de meilleure qualité. »

Il n'y a nul esprit de trahison, dans ces propos, car pour le marxiste, le seul ennemi à abattre est le système capitaliste, représenté par la civilisation occidentale et les peuples blancs. Le devoir de tout militant conscient de l'exploitation éhontée des peuples pauvres du Sud par les capitalistes riches du Nord est de lutter jusqu'à la mort pour renverser le pouvoir de la bourgeoisie : « Dans l'Europe d'aujourd'hui, dit Sartre, le moindre divertissement de la pensée est une complicité criminelle avec le colonialisme. » Tous les Blancs, indistinctement, sont donc des exploiters. Tout ce que l'Europe a créé, elle le doit au dur labeur des peuples précolombiens, africains et asiatiques et au pillage des richesses sur tous les continents : « Vous savez bien que nous sommes des exploiters. vous savez bien que nous avons pris l'or et les métaux puis le pétrole des continents neufs et que nous les avons ramenés dans les vieilles métropoles. Non sans d'excellents résultats : des palais, des cathédrales, des capitales industrielles ; et puis, quand la crise menaçait, les marchés coloniaux étaient là pour l'amortir ou la détourner. » L'Europe, « ce continent gras et blême » a été ainsi « gavée de richesses¹ ». Devant tant de méchanceté et d'injustice, insiste-t-il, « votre passivité ne sert qu'à vous ranger du côté des exploiters ».

Jean Daniel, le fameux patron de presse, écrira dans le journal *L'Express* : « *Les Damnés de la terre*, ce sont, évidemment, tous les hommes du monde sous-développé, du tiers-monde, tous ceux qui ont transporté à l'échelle internationale la lutte des classes de la vieille Europe. Ce livre est une œuvre implacable, parfois irritante, toujours passionnante, exceptionnellement précieuse². »

¹ Les cathédrales gothiques ont pour la plupart été bâties aux XII^e et XIII^e siècles, avant la découverte des Amériques et la colonisation. ndlr.

² « Irritant » et « dérangeant » semblent être parmi les principales vertus des intellectuels planétariens, qui s'étonnent ensuite d'être rejetés de la communauté nationale.

De 1962 à 1966, Jean-Paul Sartre alla jusqu'à deux fois par an à Moscou, où il était reçu par Ilya Ehrenbourg et Fédine, les deux grands intellectuels gardiens de la pensée. A sa mort, le très bourgeois Raymond Barre, ministre libéral de l'économie et des finances, se faisant l'interprète du gouvernement plongé dans l'affliction, le salua néanmoins comme « le champion de la liberté », « le plus grand philosophe du siècle ». Le très libéral président de la république Valéry Giscard d'Estaing (1974-1981) fera son éloge funèbre avec ces mots : « Je ressens sa disparition comme celle d'une des plus grandes lueurs d'intelligence de notre temps. A la perception du devenir tragique de l'être humain, il répondait par une générosité authentique, militante et, en dépit de toute catégorie, singulièrement française. » Alexandre Soljénitsyne, pour sa part, refusa de le rencontrer.

Notons qu'un successeur de Giscard d'Estaing, le très libéral président de la république Jacques Chirac, fera lui aussi l'éloge d'un philosophe communiste à la mort de Jacques Derrida durant l'été 2004. Une fois encore était illustrée la révérence du libéralisme au marxisme militant.

L'inclination à couvrir de boue la civilisation européenne et à culpabiliser les Européens est aussi décelable chez le russe Vassili Grossman, auteur du grand roman intitulé *Vie et destin* : « Voici l'un des plus grands livres du siècle, peut-on lire au dos du livre. Son auteur, Juif russe né en 1905, fut pendant longtemps un écrivain et un journaliste communiste d'une orthodoxie absolue. Lorsqu'il entreprend en 1952 cette fresque consacrée à la bataille de Stalingrad, il n'est plus le même homme. Il a assisté au déchaînement de l'antisémitisme dans son propre pays, entendu les procès, analysé le stalinisme. Saisi par le KGB, disparu pendant vingt ans, ce livre n'a survécu que par miracle. Salué comme le "Guerre et paix" du XX^e siècle, ce chef-d'œuvre est une épopée de la survie humaine et le premier grand cri de délivrance russe ». A sa parution, « *Vie et Destin* a obtenu le prix du Meilleur livre étranger. » Dans les 800 pages du roman, on trouve ce passage éclairant, dans lequel l'auteur fait dire à un de ses personnages : « – Qu'apporta à l'humanité cette doctrine de paix et d'amour ? Les tortures de l'Inquisition, la lutte contre les hérésies en France, en Italie, en Flandre, en Allemagne, la guerre entre les protestants et les catholiques, la cruauté des ordres monastiques, des persécutions séculaires contre la science et la liberté, le génocide de peuples entiers, les criminels brûlant les villages de nègres en Afrique. Tout cela coûta plus de souffrances que les crimes des brigands et des criminels faisant le mal pour le mal¹. »

¹ Vassili Grossman, *Vie et destin*, 1960, Pocket, 1983 pour la trad. française, p. 381.

A la lecture de ces lignes, on peut penser que Vassili Grossman aurait pu aussi bien écrire le scénario du célèbre film *Le Nom de la rose*, à la place d'Umberto Eco, tiré d'un livre dans lequel le christianisme médiéval apparaît aussi comme une effroyable purulence. Tout cela n'est pas fortuit. Heinrich Heine professait lui aussi les mêmes idées lorsqu'il évoquait le Moyen Âge : « Le moyen âge, siècles de superstitions et de rapine¹... » Il est évident que ces auteurs ne sont guère des adeptes du catholicisme, et semblent même nourrir contre cette religion une haine assez singulière.

Une étude plus exhaustive de la littérature mondiale révélerait sans doute à quel point cette idée est tenace dans le monde intellectuel contemporain. D'origine marxiste ou libérale, les livres d'histoire allant dans le sens de la culpabilisation des Européens sont innombrables. On pense ici aux travaux d'Henri Rousso, de Serge Bernstein, de Catherine Coquery-Vidrovitch ou de Pierre Vidal-Naquet, pour ne citer que quelques auteurs français contemporains. Mais plus marquants peut-être pour le grand public sont les œuvres cinématographiques et les reportages télévisés. Nous y avons consacré un chapitre.

La sagesse est orientale

Pour détruire le racisme, il faut d'abord détruire le concept de race. C'est dans cette perspective qu'il faut agir. Dans son essai sur le racisme, l'écrivain et sociologue Albert Memmi affirme ainsi que « nous sommes presque tous des métis². » Le problème semble être que beaucoup d'hommes, et surtout parmi les Européens, semblent l'ignorer, et continuent à se voir différents des autres hommes de l'espèce humaine. Combattre ce racisme est une nécessité, si l'on veut parvenir à cette humanité unifiée et fraternelle : par tous les moyens : « Il faut tenter d'exorciser et de combattre cette plaie, dit-il : en soi-même d'abord, car l'antiracisme doit être en premier lieu une hygiène mentale ; par la pédagogie ensuite, de l'école à l'université ; et enfin par la répression, s'il le faut³. » Le racisme des Européens à l'encontre des minorités semble être encore largement répandu. Encore majoritaires en Europe, les Blancs y occupent toujours les meilleures places. Cependant, les vagues d'immigration depuis la fin du XX^e siècle ont engendré en une trentaine d'années une société aujourd'hui pluriethnique, au moins en France, tandis que la plupart des immigrés occupent toujours des places subalternes dans la société. Cet état de

¹ Heinrich Heine, *De l'Allemagne*, 1835, Gallimard 1998, p. 466.

² Albert Memmi, *Le Racisme*, Gallimard, 1982, réédition de poche 1994, p. 27.

³ Ibidem, p. 14.

fait ne peut-être dû scientifiquement à une cause spécifiquement raciale, et c'est donc une injustice qu'il faut dénoncer sans relâche. Mais ce ne serait traiter qu'une partie du problème si l'on se limitait à la lutte contre le racisme visible. Car les populations immigrées ne sont pas les seules à souffrir de discriminations. D'autres minorités sont également les victimes de la société européenne. Il faut donc associer toutes ces minorités opprimées pour faire bloc contre l'opresseur.

C'est ainsi qu'Albert Memmi associe systématiquement dans son analyse le cas des Noirs et des « colonisés » avec celui des Juifs, mais aussi avec celui des femmes, des prolétaires et des homosexuels. Tous sont les victimes d'un unique oppresseur. Il s'agit de faire bloc de manière efficace contre la source unique du racisme et d'exciter toutes les frustrations, toutes les injustices pour tenter d'en venir à bout. Une société composée de minorités ethniques, religieuses, sexuelles, toutes égales entre elles, est le meilleur moyen d'éradiquer définitivement le nationalisme et l'extrémisme. En démocratie, l'ennemi est invariablement le même.

Pour Albert Memmi, être « minoritaires » n'est pas une notion purement démographique : « On peut être minoré de plusieurs manières, écrit-il. Dans ce sens large, les femmes et les colonisés, démographiquement plus nombreux que leurs dominants, sont minorés par eux. Les Noirs américains et les Juifs sont doublement minoritaires¹. » Mais le résultat n'en est pas moins une situation d'oppression. Le raciste « choisit la victime la plus désignée, la plus résignée, celle qui s'offre aux coups sans trop oser riposter. C'est une démarche très commode. Le raciste va d'instinct à l'opprimé, ne s'adresse, pour exercer son triomphe, qu'à des hommes déjà battus par l'Histoire. Voilà pourquoi l'étranger est une proie de choix pour le raciste. La fragilité de l'étranger appelle sur lui le racisme, comme l'infirmité appelle le sarcasme et le mépris. » Ainsi, le prolétaire européen, « pour se grandir un peu », va mépriser le travailleur étranger. « Chacun, en somme, cherche un échelon inférieur par rapport auquel il apparaît dominateur et relativement superbe. Le racisme est un plaisir à la portée de tous. » C'est une « compensation vaine, mesquine et inique ».

« Tant qu'ils étaient colonisés, explique Albert Memmi, il existait une arabophobie ; laquelle régresse dès lors qu'ils redeviennent une relative puissance économique. Or, en même temps, les travailleurs immigrés continuent à en souffrir : c'est que ces malheureux demeurent sous la coupe directe des Européens². » Toutes ces souffrances, il

¹ Ibidem, p. 97.

² Ibidem, p. 169.

faut le souligner, n'empêchent pas les futurs immigrés de se bousculer pour obtenir un visa.

En 1977, un sondage montre que « l'hostilité contre les Juifs et les Nord-Africains est principalement le fait des ouvriers et des retraités. Mais pourquoi les ouvriers français pensent-ils ainsi ? C'est parce que les ouvriers français croient que les immigrés mettent en péril les quelques avantages qu'ils ont sur eux. La peur du chômage, par exemple, n'est pas étrangère à cette hostilité. On a vu récemment un extraordinaire bouleversement de la population, toutes classes confondues, d'une ville de la région parisienne, parce que les immigrés musulmans voulaient édifier une mosquée... Or ici, les musulmans n'auraient pas changé de nombre ou de nature avec l'érection de la mosquée. Cela confirme bien que le mal n'est pas dans la victime mais dans l'accusateur¹. » La logique d'Albert Memmi est imparable.

La peur de la différence caractérise le raciste. C'est la peur, qui est à la base du réflexe discriminatoire. « Il faut insister encore sur cette composante du racisme, dit-il : le trouble, l'effroi devant l'altérité. Toujours, en quelque mesure, l'étranger est étrange et effrayant. Et, de l'effroi à l'hostilité, de l'hostilité à l'agression, les distances ne sont pas grandes. »

« Le raciste est un homme qui a peur ; qui a peur d'être agressé, ou qui a peur parce qu'il se croit agressé, et qui agresse pour exorciser cette peur². » C'est la « peur agressive et dévalorisante des femmes ou des jeunes, des homosexuels ou des vieillards » qui définit l'opresseur, le raciste en puissance. En clair, selon Albert Memmi, l'opresseur, c'est l'homme blanc, hétérosexuel et dans la force de l'âge. Les vieillards étant trop faibles et les jeunes suffisamment maléables et réceptifs aux campagnes de « sensibilisation ».

« J'ai vécu, jusqu'à la fin de mon adolescence en Afrique du Nord, dans un climat de profonde méfiance réciproque, pour ne pas dire plus entre les communautés », poursuit Albert Memmi³. Ici, en France, « l'habitude de la démocratie a heureusement rendu plus feutrés les refus réciproques, ce qui est un grand progrès. Mais un mépris craintif ou ironique de tout étranger, un quant-à-soi barricadé, une hospitalité quasi-nulle, le goût du secret, un chauvinisme toujours renaissant révèlent que la peur agressive d'autrui est toujours latente⁴. » Les Français, décidément, sont des gens antipathiques, mais il est tout de même bon de s'installer chez eux.

¹ Albert Memmi, *Le Racisme*, p. 121.

² Ibidem, pp. 147-149, 110.

³ De très nombreux témoignages relatent effectivement une forte animosité des populations chrétiennes et musulmanes à l'encontre des Juifs en Afrique du Nord.

⁴ Ibidem, p. 40.

Les intellectuels planétaires sont si parfaitement convaincus de leur bon droit qu'ils sont enclins à penser que leurs opposants sont en proie à quelque folie de l'esprit. Albert Memmi nous donne déjà ici un aperçu de ce travers qui forme assurément un des traits caractéristiques de la mentalité cosmopolite, avec ce militantisme inlassable qui donne à tous leurs actes et à tous leurs propos ce côté moralisateur d'instituteur d'école : « Le racisme, dit-il, n'est pas une maladie, mais une attitude archaïque, et commune à l'espèce. La psychothérapie de quelques racistes déclarés, à supposer qu'ils y consentent, ne la supprimerait pas. Il faut une vigilance constante et générale, un effort individuel et collectif, qui relève à la fois du psychologue, du sociologue et du politique. La lutte contre le racisme exige une pédagogie continue, de l'enfance à la mort¹. »

Albert Memmi nous rappelle de sages préceptes : « "Souviens-toi, dit la Bible, que tu as été étranger en Egypte", ce qui signifie à la fois, ménage l'étranger car tu as été étranger toi-même et tu risques de le redevenir un jour. » C'est là évidemment une formule pratique à rappeler aux gens chez qui on s'installe. Il est certain, en tout cas, qu'un travail d'information et d'éducation est nécessaire, mais pour éradiquer le racisme, nous dit Albert Memmi, il « faudra bien en venir à s'attaquer à la colonisation ou à la structure sociale et politique de nos sociétés ». Une vraie révolution, en somme. « L'universalisation et l'unification de la Terre, l'affirmation des peuples d'Afrique, d'Asie et d'Amérique rendront peut-être dérisoire de considérer autrui comme inférieur, à cause de la couleur de sa peau ou de la forme de son nez. » Pour finir enfin avec Albert Memmi, « rappelons-nous que la sagesse est orientale² », comme il le dit si bien.

Le grand ethnologue et très célèbre Claude Lévi-Strauss semble moins explicite sur le sujet. Il a néanmoins publié d'importants travaux, dont le fameux *Race et histoire*, « un classique de l'antiracisme », publié en 1952. Il s'agissait alors d'une commande de l'Unesco. En 1971, il publie un autre ouvrage, *Race et culture*, né aussi d'une commande de l'Unesco pour une conférence destinée à inaugurer une année internationale de lutte contre le racisme. Mais son engagement antiraciste ne l'empêchait pas de ressentir quelque antipathie implicite ou explicite : Dans *de Près et de loin*, il écrit : « le colonialisme fut le péché majeur de l'Occident », désignant ainsi les Européens comme les coupables devant l'histoire. De manière plus explicite, il raconte, dans une lettre adressée à Raymond Aron en 1967, à propos de la politique israélienne : « Je ne puis évidemment

¹ Ibidem, p. 160.

² Ibidem, pp. 208, 213.

pas ressentir comme une blessure fraîche à mon flanc la destruction des Peaux-Rouges, et réagir à l'inverse quand des Arabes palestiniens sont en cause, même si (comme c'est le cas), les brefs contacts que j'aie eus avec le monde arabe m'ont inspiré une indéracinable antipathie¹. » La difficulté de chasser le racisme perdure donc, même pour nos plus grands esprits. « Je me sais Juif et l'ancienneté de sang m'agrée », avait-il écrit plus haut, sans avoir l'air de renoncer aucunement à sa propre identité. Peut-être faut-il chercher là l'explication de certaines de ses répulsions.

Ouvrir les frontières

L'accueil de l'étranger est un principe essentiel et une nécessité dans la construction de la « société ouverte ». Marek Halter rappelle ainsi très justement l'enseignement de la Torah : « Si un étranger vient séjourner avec vous dans votre pays, vous ne l'opprimerez point. Il sera pour vous comme l'un des vôtres ; vous l'aimerez comme vous-mêmes, car vous avez été étrangers dans le pays d'Égypte. »

« Il faut rappeler à nos contemporains les sages paroles du Lévitique² », assure Marek Halter. Il est certes un peu cocasse d'entendre un requérant rappeler les préceptes de sa propre religion pour convaincre son hôte de l'accueillir ; et l'argument prend toute sa dimension lorsque l'on sait que les adeptes de cette religion sont parmi ceux dans le monde qui pratiquent le moins l'accueil de l'étranger et l'intégration. Le fait est qu'en ce début de troisième millénaire, les étrangers en Israël – si tant est que les Palestiniens soient des étrangers – ne sont peut-être pas traités selon les préceptes bibliques.

Dans son dernier livre, Edgar Morin revient encore sur ce thème, lancinant dans toute son œuvre, et nous enjoint d'adopter la même attitude par rapport à l'étranger : « L'ère planétaire, écrit-il, a suscité d'innombrables migrations, des contrées indigentes aux nations riches, et au lieu du rejet et du mépris, l'éthique de l'hospitalité nous demande d'accueillir le migrant et de l'adopter dans notre communauté³ ». Il s'agit bien sûr ici de la communauté française, à laquelle il appartient maintenant ; le propos est parfaitement conforme à son idée de dissolution des communautés et des nations.

Le grand philosophe Jacques Derrida parvient sur ce sujet aux mêmes conclusions : il y a « beaucoup plus de place qu'on ne le dit pour accueillir plus d'étrangers », écrit-il, en ajoutant : « l'immigra-

¹ Claude Lévi-Strauss, *De près et de loin*, éditions Odile Jacob, 1988, pp. 210-213.

² Marek Halter, *Un Homme, un cri*, Robert Laffont, Paris 1991, p. 142.

³ Edgar Morin, *La Méthode 6, Ethique*, Chapitre l' « éthique planétaire », Seuil 2004.

tion n'a pas augmenté, contrairement à ce que l'on affirme¹. » Ce sont effectivement les racistes qui s'imaginent que l'immigration augmente, alors même que tous les chiffres prouvent qu'elle régresse.

Dans *L'Idéal démocratique*, Shmuel Trigano se situe lui aussi dans cette perspective. Avec le style délié qui caractérise ses écrits, le philosophe explique que son « ouvrage s'inscrit dans le projet démocratique de libération des hommes. La redécouverte de la singularité et de l'identité n'a de sens que pour affronter le défi de vivre ensemble, de reconnaître les hommes dans l'Homme, et inventer en somme, l'hospitalité dans les droits de l'homme. » « Inventer » est quelque chose de vital pour les penseurs planétaires : « inventer » de nouveaux concepts, « inventer » de nouveaux produits, « inventer » une nouvelle société, « inventer » de nouvelles souffrances. L'essentiel, on l'a bien compris, est d'éradiquer les vieilles traditions qui formaient l'ossature de l'ancienne société.

L'« hospitalité » est au cœur du débat dans la construction du Nouvel Ordre mondial. Mais sur ce plan, toute mesquinerie serait une injure faite à l'idéal démocratique, comme l'expose Shmuel Trigano : « L'hospitalité suppose d'accueillir quelqu'un chez soi, en surnombre, et de le recevoir en son nom propre. Cet accueil est possible parce que l'hôte invitant est prêt à faire place en son sein, à s'ouvrir plus que soit. Tout tourne autour de la considération de cette place. Si cette place vide est définie comme celle du citoyen, place faite au sein du peuple et par le peuple, ce qui vient alors en plus, en surcroît, c'est l'identité qui – parce qu'elle a accueilli autrui – devient aussi identité collective. L'accueil d'autrui n'est plus vécu alors comme un manque d'identité². » Le problème de l'immigration « en surnombre » est donc un faux problème dès lors que l'on décide de « s'ouvrir plus que soit ». Il fallait y penser.

Encore s'agit-il de définir correctement la notion de « peuple » : « Le peuple, dit-il, est le cadre dans lequel l'identité peut être reçue et vécue par les individus qui y forment leur personnalité. Il porte ainsi le principe de la différenciation, de l'altérité en tant qu'elle échappe à la maîtrise et est la source d'extériorité et d'hétéronomie dans la condition humaine³. » On peut difficilement être plus clair. Shmuel Trigano dit encore : « Le besoin contemporain de "communauté" est un besoin d'hospitalité dans l'univers vide et glacé de la citoyenneté qu'a déserté aujourd'hui l'esprit du collectif et où l'expérience du collectif s'est vue déconsidérée du fait des catastrophes qu'elle a engendrées. L'universel démocratique, ainsi, atteint dans l'alliance de l'identité et

¹ Jacques Derrida, Elisabeth Roudinesco, *De quoi demain...*, Fayard, 2001, p. 104.

² Shmuel Trigano, *L'Idéal démocratique*, Editions Odile Jacob, 1999, p. 337.

³ Ibidem, p. 308.

de l'hospitalité, s'affranchirait du pouvoir et de la tentation de la totalité, de sorte que l'Homme pourrait enfin naître dans le destin des hommes¹. » Sacré Shmuel ! On arrête là ?

Dans ses *Mémoires* (tome II), le prix Nobel Elie Wiesel se fait lui aussi l'apôtre des réfugiés et des errants, dans un langage un peu mièvre : « Pourquoi l'homme ne parvient-il pas à voir en chaque enfant le sien ? Quelle devrait être notre attitude envers l'étranger, l'exilé, le réfugié ?... Je me range de son côté. Position éthique que je revendique. Le Juif en moi adhère à la communauté des errants, des sans-abri, des proscrits. De ceux qui sont en quête d'un sanctuaire... Tout être humain – homme, femme ou enfant – est un sanctuaire car Dieu y réside. Et nul n'a le droit de le violer. Dans certains pays, on appelle les réfugiés des "illégaux". Ce terme est offensant. Un être humain n'est jamais illégal. Ses actes peuvent l'être, pas son essence... Peut-on espérer que ce siècle, avant de s'éteindre, mettra fin à cette catégorie sociale et politique ? Imaginons une communauté humaine sans réfugiés, sans déracinés, sans exilés : construction utopique de l'esprit ? Le sanctuaire humain est un être qui rêve son humanité. A l'intérieur, tout est simple : chacun s'y trouve à cause de chacun. Révons du jour où la Terre entière deviendra un sanctuaire. » Toute cette logorrhée n'empêche pas Elie Wiesel d'écrire quelques pages plus bas : « Je n'aime pas les grandes phrases². »

Daniel Cohn-Bendit n'est pas philosophe. Chez lui, la volonté d'instaurer la société multiraciale trouve à s'exprimer de manière plus brutale. En 1987, l'ancien leader anarchiste de mai 68 se faisait acclamer à Davos, temple mondial de la pensée unique, des valeurs marchandes et du mondialisme. Il est aujourd'hui maire adjoint de la ville de Francfort, en Allemagne.

Il a au moins le mérite d'être très clair dans l'évocation de sa pensée politique. Selon lui, la construction européenne doit pouvoir se substituer aux vieux Etats-nations. C'est au gouvernement européen qu'il revient d'édicter une politique migratoire commune : « Une loi d'émigration de caractère européen, dit-il, doit aller dans le sens de l'ouverture et dans le sens d'une plus grande liberté et égalité... On pourrait par exemple parler d'un chiffre d'un million d'entrées annuelles pour l'ensemble des pays de l'Union européenne. »

« A Francfort-sur-le-Main, dit-il encore, la population résidente est composée d'étrangers pour plus de 25 %, mais on peut dire que Francfort ne s'effondrerait pas si le pourcentage d'étrangers atteignait un jour le tiers de la population globale³. »

¹ Shmuel Trigano, *L'Idéal démocratique*, éditions Odile Jacob, 1999, p. 338.

² Elie Wiesel, *Mémoires 2*, Editions du Seuil, 1996, pp. 130-132, 148.

³ Daniel Cohen-Bendit, *Xénophobies*, Hamburg, 1992 ; Grasset, 1998, p. 14.

Il s'agit de rompre une bonne fois pour toutes avec les pesanteurs du passé. Si jusqu'à présent, tout au long des siècles de l'histoire, l'Europe n'a fait que végéter en comparaison du magnifique développement des peuples des autres continents, c'est parce qu'elle ne s'était pas assez ouverte à l'étranger : « En rejetant ses propres étrangers contre toute raison, écrit Cohn-Bendit, l'Europe chrétienne allait remettre une bonne partie de ses potentiels créatifs entre les mains de ses adversaires¹. » Bien sûr, on pourra soutenir exactement l'inverse dans un autre passage du livre pour justifier l'assise de longue date de la société ouverte. L'essentiel n'est pas la vérité ou la science ; l'essentiel est que le message passe, par tous les moyens : par la publicité, par la répétition, par le matraquage médiatique, et par le mensonge, si besoin est. C'est ce qui permet à Dany-le-Rouge d'affirmer sereinement : « L'immigration telle qu'on la vit en République fédérale depuis des décennies, n'est pas un fait nouveau mais se situe bien dans une longue tradition de l'histoire de l'Allemagne² ». Une « longue tradition » qui doit bien remonter à 1992-1993. Il faut dire que « la procédure de naturalisation allemande est une solide vieilleries³. »

Devant les lourdeurs des autochtones à accepter le schéma planétarien, Cohn-Bendit pense qu'il vaut mieux précipiter l'évolution que d'user de douceur et de persuasion : « Comme aujourd'hui on sait qu'il existera toujours des voix pour crier à l'inondation dès la vue d'une première goutte, écrit-il, il serait judicieux – pour une durée déterminée – de tirer plutôt vers le haut l'échelle de la capacité admise. » Les gens enracinés dans le terroir, de toute manière éprouvent des difficultés terribles à comprendre la situation, et réagissent à l'évolution de la société de manière parfaitement illogique.

La vérité selon Cohn-Bendit est qu'« il n'existe pas de rapport de cause à effet entre la proportion de population étrangère et le degré de xénophobie. La xénophobie est importante dans les quartiers à forte densité démographique étrangère, mais en général, les raisons ne sont qu'indirectement liées à la présence des étrangers : le plus souvent, il s'agit de quartiers où se retrouvent les perdants et sous-privilegiés de la société... Alors que la présence réelle d'étrangers en chair et en os permet des arrangements avec les Allemands, la seule présence virtuelle ou imaginée d'un nombre substantiel d'étrangers entraîne des préoccupations, des réserves, voire des ressentiments beaucoup plus importants. » Explication : plus le nombre d'étrangers est important dans un quartier, plus les Allemands évacuent le quartier, et moins il y a de racisme ; ce qui est effectivement parfaitement logique, et c'est

¹ Ibidem, p. 102.

² Ibidem, p. 25.

³ Ibidem, p. 165.

ce qui entraîne Cohn-Bendit à pousser le raisonnement encore plus loin : « On pourrait en déduire que pour enrayer la xénophobie, le mieux serait encore d'augmenter et non de vouloir réduire le nombre d'étrangers¹. » De toute manière, il n'est pas tellement nécessaire de prendre de gants avec les autochtones arriérés, qui sont pour la plupart des minables, des ratés de l'existence, des « petits Blancs frileux » : « Cette haine des étrangers proches de lui, socialement comme dans la hiérarchie, l'individu déclassé l'éprouve aussi envers lui-même. Il hait les étrangers parce qu'ils tentent d'occuper l'espace social que lui n'a pu gravir ou dont il n'a pu sortir². »

Dans son livre intitulé *En attendant les barbares*, Guy Sorman, au chapitre *Qui est allemand ?*, cite les propos de Daniel Cohn-Bendit, qui réitère encore ses convictions multiculturelles avec son formidable aplomb : Selon lui, une frontière ouverte favoriserait les courants migratoires, dans un sens comme dans l'autre. « En Allemagne comme en France, dit-il, rien de tel qu'une frontière fermée pour que, paradoxalement et inévitablement, le nombre des étrangers augmente et transforme l'immigration provisoire en peuplement définitif³. » Il faudrait donc ouvrir les frontières pour que l'immigration puisse baisser.

« A Berlin, constate-t-il, les Turcs forment désormais une petite nation originale. Ils sont devenus, en trois générations, d'excellents Berlinois, mais ne sont pas naturalisés. »

On rappellera ici que l'immigration turque n'est pas celle d'une ancienne colonie : la Turquie indépendante fut l'alliée de l'Allemagne pendant la Première guerre mondiale, et entretenait depuis longtemps d'étroites relations économiques avec le Reich, mais elle ne fut jamais une colonie, comme l'Algérie a pu l'être de la France. Le phénomène migratoire en Allemagne n'en est pas moins aujourd'hui très important, ce qui prouve, soit dit en passant, que le statut d'ancienne colonie n'est certainement pas la cause de l'immigration actuelle en Europe comme nous avons l'habitude de l'entendre. La présence d'une forte communauté marocaine installée en Hollande ou en Suède, par exemple, ne trouve pas non plus un début d'explication dans le phénomène de la colonisation. C'est là une interprétation éminemment politique, qui induit l'idée de culpabilité et de compensation.

L'analyse du racisme de Cohn-Bendit est toujours étonnante, comme la réponse d'un commerçant du Sentier devant un tribunal : « A l'Ouest, dit-il, où l'implantation des étrangers est forte et ancienne, la coexistence est plus facile. Ce ne serait donc pas la présence des étrangers qui susciterait le racisme, mais leur absence : le fan-

¹ Daniel Cohen-Bendit, *Xénophobies*, pp. 43-45.

² Ibidem, p. 156.

³ Guy Sorman, *En attendant les barbares*, Fayard, 1992, p. 34.

tasme de l'immigré serait le fourrier de la violence, beaucoup plus que l'immigré lui-même¹. » Il reste à convaincre les Français et les Allemands qu'être moderne, c'est être multiculturel. Et « convaincre, écrit Guy Sorman, Cohn-Bendit sait le faire, multipliant les campagnes antiracistes dans Francfort, avec l'appui des télévisions locales qui diffusent des spots antichauvins. Exemple, une mappemonde et un slogan : «Partout ailleurs qu'en Allemagne, nous aussi, les Allemands, nous sommes des étrangers"... Cohn-Bendit aime ce slogan adressé aux étrangers en Allemagne : "Je vous en prie, ne nous laissez pas seuls avec les Allemands !" »

« La barque est loin d'être pleine, assure encore Daniel Cohn-Bendit, elle est même trop vide. » La population vieillit, il faut la remplacer. Bienvenue donc, aux étrangers, à tous les pauvres du monde ! Le nouveau destin de l'Allemagne est de les accueillir : « Que l'Allemagne en devienne moins allemande n'est pas grave, au contraire : le métissage de la Deuschtum empêchera tout reflux du passé nazi ! » Et pour ce faire, « il propose des quotas à l'américaine... »

S'il faut insister pour bâtir la société plurielle, c'est qu'elle est infiniment stimulante : « Le contrat passé avec une société multiculturelle, dit-il, doit nous empêcher de devenir trop pantouflards, traditionalistes, de nous complaire dans notre sphère familiale². »

Les indigènes arriérés qui refusent de faire place, ont tort de s'exciter comme des puces, car cette évolution est inéluctable : « Savoir si la société multiculturelle est souhaitable ou non, écrit-il encore, cette question continuera longtemps de soulever les passions : d'une manière ou d'une autre, elle existera de toutes les façons, et il est inutile de se demander si nous la souhaitons, oui ou non³. » « Rien ne sert de camoufler ou de diaboliser la grogne qu'occasionne la société multiculturelle dans la population locale comme chez les nouveaux venus. Il s'agit d'une réaction facilement concevable et incontournable. Soyons prêts à oublier son caractère quelque peu surprenant, et les choses s'amélioreront plus vite. » De toute manière, « l'Etat démocratique n'a pas de moyen pour se défendre contre l'immigration. Tout espoir en ce sens est vain. Puisqu'alors la situation est ainsi, autant donc l'influencer et l'aménager plutôt que de rester les bras croisés et être amenés à subir ses conséquences. C'est à ce petit désagrément tout relatif que nous devons nous habituer. »

Il faut bien que les indigènes européens se rentrent dans la tête que les « tentatives de colmatages sont totalement illusoire devant le nou-

¹ Guy Sorman, *En attendant les barbares*, pp. 52-56.

² Daniel Cohen-Bendit, *Xénophobies*, p. 158.

³ *Ibidem*, p. 26.

veau désordre mondial. C'est le prix de la démocratie¹. » « La société d'immigration est aujourd'hui une réalité et nulle puissance en ce monde ne pourrait revenir en arrière². » Vous avez bien entendu : « Nulle puissance au monde. »

Dans *La Machine égalitaire*, publié en 1987, Alain Minc tenait déjà ces mêmes propos sur l'inéluctabilité de la mondialisation, comme s'il s'agissait de prophéties qui devaient s'accomplir fatalement, comme s'il s'agissait d'une révélation biblique. Le chapitre intitulé *Les Dix commandements* ne doit pas laisser de doute à cet égard : « Entre une Europe en pleine décadence démographique et les pays surpeuplés du Sud de la Méditerranée, le phénomène de déverso-ir est inévitable, dit-il. L'immigration sera une fatalité, un drame ou une chance, en fonction de la manière dont la France se comportera. Fatalité si, incapables de faire face à la situation, nous allons de faux-fuyants en faux-fuyants, oscillants entre des discours à demi xénophobes, des pratiques d'intolérance, et de temps à autre une bavure : comme aujourd'hui d'une certaine façon. Drame, si une population en plein vieillissement, frileuse et recroquevillée, ne réagit que par l'exclusion : une Afrique du Sud à visage humain, en quelque sorte. Chance, si la société française se donne la souplesse nécessaire pour jouer les melting-pots et tirer des immigrés le surcroît de dynamisme que la démographie, sinon, lui interdirait³. »

Les Français, comme les Allemands, doivent accueillir les étrangers et faire preuve d'un peu plus de tolérance, car leur mesquinerie a tendance parfois à être difficilement supportable : « Leur droit du sol demeure exemplaire, mais leur politique à l'égard des réfugiés est, elle, tellement parcimonieuse, qu'elle témoigne d'un grand égoïsme⁴. » Foin de mesquinerie et de petitesse, donc. Il ne faut pas avoir peur de l'avenir, il faut cesser d'être frileux. L'égoïsme des Français, « qu'affolent cent mille immigrés par an », est à comparer avec les nouvelles vertus allemandes pendant la guerre en Yougoslavie. L'Allemagne a en effet accueilli « avec une vraie tempérance », « plus de cinq cent mille immigrés officiels par an, dont deux cent mille Yougoslaves en mal d'asile, auxquels s'ajoutent des illégaux en bien plus grand nombre que chez nous⁵. »

Les Français peuvent ainsi jouir bourgeoisement de leur prospérité, en petits égoïstes. « Préservée jusqu'à présent de la gigantesque

¹ Daniel Cohen-Bendit, *Xénophobies*, pp. 170, 160.

² Ibidem, p. 51.

³ Alain Minc, *La Machine égalitaire*, Grasset 1987, p. 264.

⁴ Alain Minc, *Le Nouveau Moyen-Age*, Gallimard 1993, p. 38.

⁵ Ibidem, p. 20.

migration Est-Ouest grâce à une Allemagne qui lui sert d'amortisseur, la France n'est confrontée qu'à une migration Sud-Nord ».

Cependant « la machine à intégrer continue de fonctionner ». « Face aux bouleversements migratoires, les Français pourraient chaque jour, se féliciter de leur droit du sol : il leur évite des heurts tels que l'Allemagne peut en connaître, avec, sur son sol, des communautés immigrées toujours plus nombreuses, et vouées, ad vitam aeternam, au statut de sous-citoyens ». Par un étrange paradoxe, nous dit Alain Minc, rivalisant d'outrecuidance avec Cohn-Bendit, « le droit du sol risque de rendre, dans une vision à très long terme, la France plus homogène que le droit du sang l'Allemagne. » C'est une idée peut-être un peu paradoxale que de prétendre qu'un pays est plus homogène si l'on y installe de fortes communautés étrangères. Mais le paradoxe aujourd'hui sera demain préjugé, grâce à la répétition, grâce à l'inlassable propagande qui appuie les espérances planétaires. Il faut « inventer » de nouveaux concepts, être audacieux, ne pas reculer devant les plus énormes boursouflures pour entraîner davantage l'indigène arriéré et déjà sidéré. Bien sûr, si les Allemands se ralliaient « en partie au droit du sol, ils donneraient un salutaire exemple. »

Dix années plus tard, dans *Ce Monde qui vient*, le très libéral économiste Alain Minc semble toujours motivé par la même obsession : « L'immigration, dit-il, n'est pas un malheur qui menacerait l'Europe ; c'est, compte tenu de sa démographie, une nécessité vitale. » Il est évidemment hors de question de relancer une politique nataliste. Il faut au contraire profiter de l'occasion pour métisser les peuples européens. Rien ne le distingue ici du député progressiste Cohn-Bendit. « Les Européens subiront-ils le phénomène à leur corps défendant ou bien le vivront-ils comme une chance ? » Le phénomène étant inéluctable, il est vain de tenter de s'y opposer. D'ailleurs, les indigènes ont enfin commencé à comprendre : « L'opinion publique, écrit Alain Minc, ne voit plus les fadaises de l'immigration zéro et autres fantasmes marqués au coin de la pure xénophobie. » On retrouve dans cet ouvrage la même inclination à révolutionner, à bouleverser les mentalités et les attitudes des sociétés européennes : « Les Européens, dit-il encore, doivent inventer un nouveau modèle de développement économique¹. » Les penseurs planétaires, on le voit bien, ne connaissent pas le repos. Le fond de leur être, c'est l'agitation perpétuelle qui engendre l'énervement économique, la frénésie boursière ou la révolution, et la volonté de détruire tout ce qui n'est pas le fruit de leur imagination messianique et de leur « invention ».

¹ Alain Minc, *Ce Monde qui vient*, Grasset, 2004, p. 115, 136, 119.

L'Europe ouverte

L'idée européenne, telle qu'elle se conçoit aujourd'hui à Bruxelles, fait bien évidemment partie de l'arsenal idéologique des tenants de la globalisation. La mise en place de l'euro en 2002 est une formidable avancée vers l'unification du continent, mais ce n'est là qu'une étape, car l'Europe doit en réalité être un marchepied vers l'unification mondiale. C'est bien ce qu'écrit Jacques Attali dans son *Dictionnaire du XXI^e siècle* : « L'euro conduira à la création d'un gouvernement européen à la fin du premier quart du siècle. Il pourra même servir de modèle, dans la seconde moitié du siècle, à la création hypothétique d'une monnaie mondiale unique. »

Ce sont les perspectives qu'envisagent aussi les autres penseurs planétaires. En supprimant les nations au profit de l'entité européenne, il ne faudrait pas penser que dans l'esprit de ses concepteurs, il y aurait l'idée d'établir les bases d'un empire puissant capable de relever les défis du siècle. Les motivations d'un penseur comme Julien Benda, cité par Alain Finkielkraut dans *L'Humanité perdue*, sont tout autres : « La frontière européenne, dit-il, n'est qu'une immobilité illusoire dans une évolution qui ne saurait s'interrompre. Avec l'Europe, l'homme encore prisonnier du sensible, aura fait un grand pas vers sa véritable destination » qui est la réalisation de l'unification planétaire.

Le sociologue Pierre Bourdieu s'inscrit dans la filiation directe de Julien Benda lorsque, dans le cadre d'un colloque d'intellectuels réunis à Strasbourg en novembre 1991, pendant la guerre en Croatie, il déclarait : « J'aurais envie que nous soyons une sorte de Parlement européen de la culture. Européen au sens où c'est pour moi une étape, un degré d'universalisation supérieure, au sens où c'est déjà mieux que d'être français. » En ce sens, on peut considérer avec Benda « que l'Europe même impie sera nécessairement moins impie que la nation », parce que « l'Européen sera fatalement moins attaché à l'Europe que le Français à la France, que l'Allemand à l'Allemagne. Il sentira d'un lien beaucoup plus lâche sa détermination par le sol, sa fidélité à la terre. » C'est donc bien cette volonté de déracinement qui est à la base du projet européen auquel adhère aussi pleinement Alain Finkielkraut, avec toujours cette nuance de mépris pour les autochtones : « En devenant européen, le Français transcende sa petitesse natale, élargit son pré carré et occupe un espace plus vaste, plus abstrait, plus rationnel, plus civilisé que la nation¹. »

A la fin du XX^e siècle, après l'effondrement du bloc communiste, de nombreux intellectuels s'enthousiasmèrent des formidables avancées de la construction européenne, de la pénétration de l'esprit mon-

¹ Alain Finkielkraut, *L'Humanité perdue*, Seuil, 1996, pp. 141-142.

dialiste et de l'édification accélérée de la société plurielle. Leur enthousiasme n'en fut pas plus altéré par la guerre qui avait éclaté dans l'ex-Yougoslavie entre Serbes, Croates et Bosniaques, et c'est avec une belle ardeur guerrière que nombre d'entre eux s'engagèrent – par la plume – pour la défense de la Bosnie multiethnique. Bernard-Henri Lévy et Alain Finkelkraut étaient en tête de liste de ces combattants de la Liberté ultra-bellicistes qui poussaient à la guerre contre la Serbie. Leurs motivations étaient alors toujours les mêmes, ainsi que Finkelkraut l'écrivait alors : « Aux nations pécheresses du fait même d'être des nations, la Bosnie opposait sa pureté ontologique et son innocence multinationale. Affranchis de tout lignage, dégagés des divisions, des discordes et de la servitude charnelle, ses citoyens n'avaient pas à rougir ou à s'excuser de leur appartenance : leur nom était l'emblème du cosmopolitisme ; leur territoire était un modèle réduit de l'universel. Etre bosniaque, c'était déjà mieux qu'être slovène, croate, albanais, macédonien ou serbe.¹ »

Au gouvernement américain, autour de Bill Clinton, les principaux hommes d'influence, en parfait accord avec ces principes, étaient les mêmes que ceux qui gravitent aujourd'hui autour de George Bush : même plumage, même ramage. La guerre était donc inéluctable, et la Serbie fut bombardée afin de « libérer » la Bosnie et le Kossovo, d'où les Serbes ont aujourd'hui été chassés.

En définitive, le seul moyen d'éradiquer définitivement les résistances nationales et identitaires est de faire disparaître les peuples dans un grand métissage universel, et en tout premier lieu, les peuples européens, qui sont les plus susceptibles de menacer le Nouvel Ordre mondial : « Le risque mortel que fait peser sur le monde le culte de l'appartenance, la segmentation de l'humanité et l'enfermement des individus dans leur race ou dans leur culture ne saurait être définitivement conjuré que par l'instauration des sociétés pluriethniques² », confirme Alain Finkelkraut.

Ce sont les nations ethniquement homogènes qui représentent le principal obstacle à l'instauration d'une société universelle. Tel est l'enjeu essentiel du combat d'aujourd'hui. Il n'en reste pas moins qu'après les bombardements américains sur la Serbie en 1999, ce sont les Serbes qui ont été persécutés par les Albanais du Kossovo et qui ont dû fuir ce territoire qui était leur berceau historique. L'intervention occidentale eut finalement pour conséquence de favoriser la progression de l'islam dans la région, toujours dans l'idée d'édifier l'Europe multiculturelle.

¹ Alain Finkelkraut, *L'Humanité perdue*, p. 143.

² *Ibidem*, p. 147.

L'idée planétarienne n'est donc pas seulement une philosophie qui ne concernerait que les cercles intellectuels de la République. Elle imprègne les grands débats de société, inspire nos journalistes et nos hommes politiques. Quand le journal *Courrier international* du 2 mai 1996 titre en première page : « L'Europe manque d'immigrés », son directeur, Alexandre Adler, sait qu'il sera entendu par le pouvoir politique.

Josef Alfred Grinblat, le chef de la section « Populations et migrations » mène une politique identique. Dans le rapport qu'il a remis à l'ONU en 1999 concernant les problèmes soulevés par la démographie vacillante de l'Europe et par sa population vieillissante, il préconise lui aussi des « migrations de remplacement ». Ce rapport prévoit d'imposer à l'Union européenne pas moins qu'un « flux migratoire de 159 (cent cinquante-neuf) millions de non-Européens dans les vingt ans à venir ». Le très libéral Josef Grinblat ne peut en cela que satisfaire pleinement un homme de gauche comme Daniel Cohn-Bendit.

Dans cette perspective, on a pu voir aussi, entre autres nombreux exemples, le maire communiste de Bobigny, Bernard Birsinger, accorder gratuitement en octobre 2004 un vaste terrain aux musulmans de sa commune pour y construire une mosquée. Dans les Hauts-de-Seine, le maire libéral d'Asnières, Emmanuel Aeschlimann, a lui aussi accordé gracieusement un terrain pour l'édification d'une mosquée au début de l'année 2005. Le Premier ministre Nicolas Sarkozy (la droite « dure ») en posait la première pierre.

La construction européenne est un marchepied vers l'instauration du gouvernement mondial. De manière plus officielle, la lettre N°8 de la Fondation pour l'innovation politique, très proche de Jacques Chirac, publiait à la fin de février 2005 un article intitulé « Identité européenne ? », écrit par l'universitaire François Ewald, qui en est le président du conseil scientifique : « La question, dit-il, est de savoir si, par Europe, il s'agit de constituer une grande nation bornée dans son territoire, comme la France de Vidal de La Blache dans son Hexagone, ou de construire un ensemble politique ouvert, affranchi de la notion de frontières, affranchi de toutes les formes d'identités raciales, ethniques, religieuses ou civilisationnelles, destiné à constamment s'élargir, parce qu'assis sur les principes libéraux. » Interprète du chef de l'Etat, Ewald nous dévoile sa grande idée de l'Europe : « L'Europe n'a pas d'identité : elle est une promesse. Elle est destinée à s'ouvrir : à l'Ukraine demain et, pourquoi pas, après-demain, au pays du Maghreb. Quel plus grand espoir pour le siècle qui vient ? »

L'ancien vice-président de la Commission européenne, le fameux Sir Leon Brittan, grand Européen descendant d'une famille lithuanienne persécutée, préconisait déjà en 1994 la monnaie unique et

l'intégration européenne absolue. On aurait bien évidemment tort de penser que les technocrates au pouvoir à Bruxelles font preuve d'une extraordinaire prescience politique, car tout semble déjà programmé.

En toute logique, à moins qu'un sursaut populaire n'arrête le processus, la Turquie entrera donc dans l'Europe ; après quoi, ce sera le tour du Maroc, qui tapote déjà à la porte, et de l'Israël, qui figure dans les compétitions européennes de football ou au concours de chansons de l'« eurovision », par exemple. Tous les esprits planétariens s'engagent de tout cœur aux côtés de la Turquie dans cette affaire, de l'extrême-gauche à la droite libérale, soutenus par les gouvernements américains successifs.

Ainsi, le député européen socialiste Pierre Moscovici, pense que « l'adhésion de la Turquie peut être une protection contre le terrorisme et un facteur de renforcement de notre sécurité. Le caractère musulman de la Turquie est un enrichissement. L'Europe doit être multiculturelle et multireligieuse. Elle doit être ouverte et reconnaître de nombreux héritages. » De l'autre côté de l'échiquier politique, Pierre Lellouche, secrétaire général adjoint du grand parti de la droite libérale a une opinion équivalente : « Il faut tout faire, dit-il, pour que la rivière de l'islam se noie dans l'océan de la démocratie et des droits de l'homme¹ ». La remarque ne vaut évidemment que pour un « club chrétien », car en Israël, l'islam reste à jamais insoluble. Conseiller diplomatique de Jacques Chirac et vice-président du groupe France-Israël, Lellouche soutient que : « penser que l'islam n'est pas soluble dans la démocratie, c'est accepter par avance une guerre des civilisations. La question est de savoir si l'on aide l'islam à se réconcilier avec les droits de l'homme et l'économie de marché, ou si on le laisse se réfugier dans une fuite en arrière fondamentaliste. »

Le chef de la droite libérale Nicolas Sarkozy, à peine rentré d'Israël, a déclaré, le 21 décembre 2004, dans une réunion du Cercle des Européens : « Le problème, ce n'est pas la Turquie, mais l'identité de l'Europe. Si nous voulons vraiment nous élargir dans cette région du monde, nous devrions d'abord intégrer Israël, dont la population, largement d'origine européenne, partage nos valeurs. »

Jacques Attali, abonde évidemment dans ce sens : s'il faut intégrer la Turquie, dit-il, c'est parce que « la France, en raison de ses choix géopolitiques antérieurs, est une nation musulmane ; l'islam est la religion de plus de deux millions de citoyens français et du tiers des immigrés sur son sol. » Il faut bien se mettre dans la tête que l'Europe est déjà, à l'image de la France, « une nation musulmane ». Jacques Attali ne pense pas, bien évidemment à faire de l'Europe une terre

¹ *Le Parisien* du 15 septembre 2004.

d'islam. Mais dans son optique, l'islam et l'immigration permettent de dissoudre les vieilles communautés nationales de l'Europe, de brouiller les sentiments identitaires et de déraciner moralement la population de souche. C'est en cela que l'islam est utile aux projets planétaires.

Dans *Europe(s)*, en 1994, Jacques Attali avait déjà prévenu : « Il faudrait que l'Europe s'accepte non plus comme un club chrétien, mais comme un espace sans frontière, depuis l'Irlande jusqu'à la Turquie, du Portugal à la Russie, de l'Albanie à la Suède ; qu'elle privilégie culturellement le nomade par rapport au sédentaire, la générosité par rapport au repli sur soi, la tolérance par rapport à l'identité, bref la multi-appartenance par rapport à l'exclusion. Les débats récemment ouverts sur le droit de vote des étrangers, sur la citoyenneté et sur le droit d'asile ouvrent la voie à ces mutations¹. »

Dix années plus tard, le débat sur la constitution européenne ancre l'idée de la fusion des Etats et la création d'un gouvernement européen. Les choses évoluent donc très rapidement depuis l'effondrement du communisme, et c'est bien là ce qui agite les esprits. La fièvre messianique semble avoir atteint son paroxysme. Jamais l'Europe n'avait à ce point été inondée par le discours planétarien. Il s'insinue partout, à travers tous les médiums : dans la presse, à la radio, dans les reportages télévisés aussi bien que dans les publicités, où, comme au cinéma, le métissage et le multiculturalisme sont devenus, en une dizaine d'années, une règle quasi intangible. Tout cela n'est pas très naturel. Il s'agit bien en vérité d'une volonté systématique et obsessionnelle de parvenir à ce que l'on croit être le message messianique de l'unification du monde.

Dans cette perspective, l'unification de l'Europe est bien une étape essentielle, comme le prévoit Jacques Attali dans son *Dictionnaire*, dont le texte est finalement très similaire à celui des fameux *Protocoles des Sages de Sion*, parus au début du XX^e siècle. L'Europe ne sera qu'un marchepied vers de plus grands projets, dit-il encore : « Une Union méditerranéenne rassemblant trois pays de l'Europe du Sud (France, Espagne, Italie) avec trois pays du Maghreb (Maroc, Algérie, Tunisie) serait une stratégie de rechange ou même complémentaire. A moyen terme, une telle union compterait presque autant d'habitants que l'Union européenne elle-même, et contribuerait à la stabilité politique dans une zone vitale pour la France. Elle pourrait se constituer d'abord en un marché commun, puis aller plus loin vers une unité culturelle et politique... Evidemment, les marchés du Sud ne remplaceront pas ceux de l'Europe – en tout cas, pas avant très longtemps.

¹ Jacques Attali, *Europes (s)*, Fayard, 1994, pp. 196, 198.

Mais le succès d'une union méditerranéenne préparerait l'ouverture ultérieure des grands marchés africains. Un marché commun entre l'Europe et l'Afrique sera l'objectif du siècle suivant. » On peut difficilement être plus clair : l'intégration de la Turquie n'est qu'une étape du processus.

Dans *Le Monde est ma tribu*, paru en 1997, l'essayiste Guy Sorman encourage déjà l'entrée de la Turquie dans l'Europe : « Le rapprochement avec la Turquie est urgent, dit-il, parce qu'il démontrerait que l'on peut être musulman et européen. »

Le grand journaliste Alexandre Adler milite bien sûr lui aussi dans ce sens. Dans son article du *Figaro* d'octobre 2004, il sait faire preuve d'un peu d'égard envers ceux qu'il veut circonvenir : « Il ne faut pas dire à l'opinion française que l'entrée de la Turquie n'est qu'une petite affaire, qu'elle ne présente pas un grand risque, car cette méthode ne fait qu'augmenter l'angoisse d'un peuple fort intelligent¹. » Voilà qui change un peu des diatribes d'Alain Minc et de Bernard-Henri Lévy contre les franchouillards arriérés. Mais ce n'est que pour mieux vendre la marchandise avec un plus gros bénéfice. La Turquie, poursuit-il, qui a « des élections libres, une presse libre, des intellectuels qui n'ont rien à envier aux nôtres, des universités admirables ouvertes sur le monde », représente une « chance inespérée. » « Sachons aujourd'hui déchiffrer ce signe pour assurer la liberté de notre continent demain ». Il y va de notre liberté, évidemment. En 1983, Alexandre Adler figurait parmi les signataires de la liste de soutien aux communistes dissidents conduits par Henri Fiszbin. Il roule aujourd'hui pour la droite libérale. Son parcours est finalement assez commun chez les penseurs cosmopolites qui, pour la plupart, se sont rendus compte que la démocratie libérale était beaucoup plus efficace que le communisme dans l'édification de la société sans frontière.

Tout paraît programmé à l'avance, donc, à moins évidemment que certaines résistances n'enrayent la machine. La victoire du « Non » français au référendum du 29 mai 2005 a peut-être représenté à cet égard un signe annonciateur. Elle mettait de surcroît en pleine lumière le fossé béant qui existait entre l'élite politique et intellectuelle, et le peuple français. Le 1^{er} mars 2005, les sénateurs et les députés réunis en Congrès à Versailles, avaient en effet voté à une écrasante majorité (91,71 %) pour la constitution européenne et le passage à une Europe fédérale. Trois mois plus tard, le 29 mai 2005, le corps électoral refusait cette constitution avec 55 % des suffrages exprimés.

¹ Dans la même veine, nous avons le livre intitulé *Les Français sont formidables*, de Jean-François Kahn, 1987.

Les guerres planétariennes

En remontant un peu dans l'histoire, on peut se rendre compte que l'engouement pour la Turquie, chez les esprits les plus « ouverts » était déjà perceptible au XIX^e siècle. A cette époque, l'Europe balkanique était encore en partie sous la domination ottomane, qui usait de la plus extrême violence pour parvenir à mater les soulèvements nationaux des Européens soumis à son joug. L'anéantissement de milliers de chrétiens sans défense suscitait alors l'indignation des consciences civilisées.

Le soulèvement des Serbes en 1875, par exemple, avait été noyé dans un bain de sang par les Turcs, et celui des Bulgares, l'année suivante, avait donné lieu aux actes de barbarie les plus atroces. L'Europe s'en était émue, et Gladstone, un homme qui n'était pas encore le Premier ministre anglais, publia son ouvrage célèbre, *Les Horreurs de Bulgarie et la question d'Orient*, qui condamnait la Turquie, et surtout la politique pro-turque menée par Disraéli. Ce Premier ministre juif – une exception de l'histoire politique anglaise –, fit aussi entreprendre à l'Angleterre la guerre d'Afghanistan, qui coûta tant d'hommes et tant d'argent, sous l'éternel prétexte d'une prétendue offense qui n'avait jamais existé. Là encore, Gladstone, en 1881, tenta énergiquement de s'opposer à cette expédition désastreuse qui eut pour résultat d'aliéner aux Anglais la sympathie des Afghans. Cent vingt-trois ans plus tard, en 2002, les Afghans devaient subir une nouvelle invasion anglo-saxonne sous l'impulsion de George Bush et de ses plus proches conseillers « néo-conservateurs » et ultrasionistes. Les attentats du 11 septembre 2001 sur New York ne pouvaient décemment restés impunis. Les Twins Towers de New York, propriétés de Larry Silverstein, devaient être vengées.

L'invasion de l'Afghanistan en 2002 fut suivie de l'invasion et de l'occupation de l'Irak par les troupes américaines en 2003. La Serbie, l'Irak ou l'Afghanistan n'ont pourtant jamais constitué de menace pour l'Europe, et si l'Irak de Saddam Hussein a pu représenter un danger, ce ne fut guère que pour l'Israël. Ces différentes interventions armées américaines s'inscrivent assez clairement dans le grand projet planétarien. Il s'agit d'affaiblir l'islam en terre d'islam, puisque ses adeptes sont les seuls aujourd'hui qui semblent s'opposer avec détermination aux tenants du Nouvel Ordre mondial. L'idéal serait de soumettre, de convertir l'ensemble des pays musulmans aux bienfaits de la démocratie de marché et du laïcisme militant. D'un autre côté, la politique planétarienne encourage le renforcement de la présence musulmane dans les pays européens dans le but de dissoudre les communautés nationales et de supprimer les résistances des peuples « ethniquement homogènes ».

Ainsi, la Serbie, accusée de mener une politique d'épuration ethnique dans ses territoires, devait être châtiée par la « communauté internationale ». Elle fut donc consciencieusement bombardée par l'aviation américaine en 1999. Comme d'habitude, pour préparer la population européenne à une nouvelle guerre, on découvrait alors d'immenses charniers de cadavres pour accréditer la thèse d'un régime sanguinaire, on alarmait les peuples d'Occident sur le danger d'un « nouvel Hitler » et sur les armées formidables du tyran, quand bien même il ne s'agissait que d'un pays minuscule et appauvri. La vérité oblige à dire, a posteriori, que les « charniers » de cadavres étaient surtout des cimetières militaires. Comme pour le fameux charnier de Timisoara en Roumanie lors de la chute du régime communiste, il fallut se rendre compte de surcroît que le nombre des victimes devaient être divisé par dix. Toute cette propagande, cette « sensibilisation », n'avait eu d'autre objectif que de préparer l'opinion à une guerre déjà programmée.

Durant l'offensive contre la Serbie, le gouvernement américain était fortement influencé par des personnalités de convictions ultrasionistes tout imprégnés de la foi planétarienne. Le 5 décembre 1996, le président américain Bill Clinton avait renouvelé son équipe de politique étrangère. Au Département d'Etat, Madeleine K. Albright remplaçait Warren Christopher. Albright est en fait le patronyme de l'époux dont elle a divorcé, tandis que « K. » renvoie aux Korbel, famille issue de Tchécoslovaquie. Au ministère de la Défense, William Perry cédait la place à William S. Cohen. A la direction de la CIA, W. Anthony Lake se substituait à John Deutch, mais ce n'était là encore qu'un membre du Conseil des relations étrangères (le fameux CFR, Council of foreign relations), qui succédait à un autre. L'ancien adjoint de Lake, Samuel R. Berger, occupait désormais le poste stratégique de responsable de la sécurité nationale.

C'est grâce à l'intervention américaine que les musulmans ont pu chasser les Serbes de leur province historique. L'exode des Serbes se poursuivit lentement, sous le proconsulat de l'ancien ministre socialiste Bernard Kouchner, mandaté par l'Organisation des Nations Unies. Les musulmans sont aujourd'hui largement majoritaires, après avoir imposé une autre épuration ethnique dans l'indifférence générale. Six années plus tard, en juin 2005, Bernard-Henri Lévy s'exprimait sur son engagement politique durant la guerre en Serbie, dans une émission de télévision et déclarait : « J'ai eu la nausée, dit-il, lorsque le président Mitterrand m'a déclaré que lui vivant, jamais la France ne fera la guerre aux Serbes¹. »

¹ BHL, samedi 25 juin 2005, émission *Forum* sur la chaîne *Arte*.

Le revirement idéologique d'un auteur communiste comme Guy Konopnicki est assez symptomatique du cheminement idéologique de nombreux intellectuels juifs occidentaux. Il se lamente maintenant de l'antiaméricanisme qui sévit en France, de l'extrême-gauche à l'extrême-droite : « Ce manque d'humanité est proprement écœurant », écrit-il. Membre fondateur de SOS-Racisme, il en avait démissionné le 18 janvier 1991, avec le milliardaire Pierre Bergé, pour protester contre les positions pacifistes du mouvement dans la première guerre du Golfe.

Il écrivait alors : « Longtemps, je fus de ceux qui manifestaient lorsque les bombes tombaient quelque part. Cette fois, je le dis sans honte, j'ai applaudi lorsqu'un déluge de feu est tombé sur l'Irak. » C'est exactement ce que pensait le chanteur à succès Patrick Bruel, qui délaissait lui aussi son pacifisme militant pour soutenir l'action des plus fervents bellicistes de l'administration américaine. Il est vrai que l'intérêt d'Israël était en jeu.

Konopnicki ne laissera pourtant personne l'accuser de racisme anti-musulman : « J'ai milité, dit-il, pour l'égalité des droits des jeunes Arabes de nos banlieues, participé à la création de SOS-Racisme, défendu successivement la révolte des Afghans contre l'invasion soviétique en 1979 et les combats des musulmans de Bosnie assiégés dans Sarajevo¹. » Mais dans cette nouvelle crise internationale, il ne peut décemment rester indifférent, d'autant que les Juifs paraissent directement menacés. Encourager l'islam en France et le combattre à l'extérieur. Tout cela est parfaitement cohérent et correspond parfaitement aux idéaux cosmopolites.

« Le fanatisme, écrit-il encore, a frappé New York, par la destruction des Twins Towers, comme il avait ravagé Florence, puis Berlin, par les autodafés nazis et la Kristal Nacht. » Konopnicki ose rappeler ici ce que tous les journalistes, sans aucune exception, ont caché pendant les événements : « Pour Oussama Ben Laden, la destruction du World Trade Center n'était que la préfiguration d'une autre destruction dont il n'est pas le seul à rêver, celle de l'Etat d'Israël. Pour lui, les deux tours étaient un Israël symbolique, un temple de la puissance juive². » Il fallait le dire. On comprend un peu mieux maintenant les motivations des uns et des autres et le combat sans merci de Konopnicki contre le nouvel ennemi planétaire : « Les totalitarismes du XX^e siècle, dit-il, avaient en commun l'antisémitisme. Celui qui s'affirme au début du XXI^e siècle a beau se parer d'atours identitaires, se présenter comme l'expression des peuples oubliés, en l'espèce, il ne

¹ Guy Konopnicki, *La Faute des Juifs*, Balland, 2002, pp. 17, 22.

² Ibidem, pp. 128, 69.

brille guère par l'originalité. L'islamisme radical est une idéologie de mort qui, comme toutes les autres, réveille l'antisémitisme¹. »

Dans ces conditions, il faut appeler les Européens à faire la guerre, une guerre totale aux ennemis d'Israël. Pour la circonstance, et une fois de plus, les intérêts d'Israël seront assimilés à ceux de « l'Occident », et plus encore, à ceux de la « civilisation » et du « monde entier » : « La paix du monde, déclare Konopnicki, n'est pas entre les mains du gouvernement d'Israël. Au contraire, la paix sera possible, pour Israël, pour les Palestiniens, si les puissances européennes et américaines sont capables d'affronter l'islamisme, de le tenir en respect, par les moyens militaires, économiques et politiques². »

Les espérances planétaires se nourrissent de la guerre entre les autres peuples. Mais le plus formidable, est que les intellectuels qui sont représentatifs de ce courant de pensée réussissent, avec un culot monstrueux, à se faire passer depuis des lustres pour les camelots de la Paix.

C'est bien ce que veut nous dire un autre ardent belliciste comme Elie Wiesel, qui n'hésitait pas lui non plus à se draper dans les grands idéaux de paix et d'amour pour mieux hâter la guerre contre l'Irak en 1991 : « Il ne s'agit pas seulement d'aider le Koweït, disait-il alors, il s'agit de protéger le monde arabe tout entier. » Tout les Occidentaux devaient donc se mobiliser contre « le tueur de Bagdad ». « A sa guerre, il est impératif de faire la guerre. A la force destructrice qu'il emploie contre l'humanité, il faut opposer une force plus grande pour que l'humanité reste en vie. Car il y va de la sécurité du monde civilisé, de son droit à la paix, et non seulement de l'avenir d'Israël... Soif de vengeance ? Non : soif de justice. Et de paix. » Le peuple d'Israël n'y est pour rien, bien entendu. Le peuple d'Israël est innocent. Israël est toujours innocent, alors on ne comprend pas pourquoi le dictateur irakien essaye de se venger sur ce pays de l'agression américaine : « Parce que les Américains et leurs alliés attaquent Bagdad, l'Irak bombarde Israël. Aggression insensée, criminelle, absurde mais, venant de Saddam Hussein, cela ne surprend personne³. »

Albert Einstein a été très engagé dans le mouvement pacifiste durant l'entre-deux guerres. Dans le livre intitulé *Le Pouvoir nu*⁴, certaines de ses lettres qui y sont publiées éclairent les motivations du grand homme. Au printemps 1914, Einstein quitte la Suisse pour s'installer à Berlin, où il est nommé directeur d'un institut scientifique. Il est alors

¹ Ibidem, p. 191.

² Ibidem, p. 186.

³ Elie Wiesel, *Mémoires 2*, Editions du Seuil, 1996, pp. 144, 146, 152.

⁴ Albert Einstein, *Le Pouvoir nu, Propos sur la guerre et la paix*, Hermann, 1991.

pacifiste, comme en témoigne ce qu'il écrit à un ami en décembre 1914 : « La catastrophe internationale dans laquelle nous sommes plongés impose un lourd fardeau à l'internationaliste que je suis. » Il est aussi en contact avec l'écrivain pacifiste français Romain Rolland, qui relate ainsi en 1915 sa première rencontre avec Einstein : « Einstein n'attend aucune rénovation de l'Allemagne par elle-même. Il espère une victoire des alliés qui ruinerait le pouvoir de la Prusse et la dynastie. Malgré son manque de sympathie pour l'Angleterre, il préfère encore sa victoire à celle de l'Allemagne, parce qu'elle saura mieux laisser vivre le monde... (A noter aussi qu'Einstein est juif, ce qui explique son internationalisme de jugement et le caractère railleur de sa critique.) »

Einstein est donc moins pacifiste que patriote, si l'on comprend bien Romain Rolland, mais s'il est patriote, ce serait plutôt aux côtés de l'ennemi de la nation allemande qui l'a pourtant accueilli, car ce n'est pas à l'Allemagne qu'il s'identifie, mais aux idéaux démocratiques. En septembre 1918, Einstein écrivait à un autre correspondant : « Le salut de l'Allemagne ne réside, à mon avis, que dans un processus rapide et radical de démocratisation calqué sur les institutions démocratiques des puissances occidentales. » Ses vœux seront exaucés le 9 novembre, au moment de la défaite de l'Allemagne, le jour de la proclamation de la république. Il écrit alors : « Je suis enchanté par la tournure des événements. La défaite allemande a fait des merveilles. La communauté universitaire me considère comme une sorte d'archi-socialiste. »

A la fin de l'année 1918, il prononce un discours au Reichstag, en tant que représentant universitaire, dans lequel il manifeste sa sympathie pour les idées communistes : « L'ancienne société dans laquelle nous étions gouvernés par une classe qui confisquait le pouvoir vient de tomber sous le poids de ses propres fautes et les coups libérateurs des soldats. Les Conseils¹ que ceux-ci ont immédiatement élus et qui prendront désormais des décisions de concert avec les Conseils des Travailleurs doivent être pour l'instant reconnus comme les organes de la volonté populaire. Nous leur devons, en ces jours difficiles, une obéissance inconditionnelle et notre soutien le plus fervent. » C'est là un soutien très franc à la révolution marxiste.

Pourtant, Einstein ne persévéra pas dans cette voie radicale. Le 2 avril 1921, il arrive pour la première fois aux Etats-Unis, en compagnie de Chaïm Weizmann, leader du mouvement sioniste. Ses activités pacifistes sont alors peu connues aux USA et l'objectif de ce premier séjour est de rassembler les fonds nécessaires à l'édification

¹ « Conseils » est la traduction du terme russe « Soviets ».

d'une université hébraïque à Jérusalem, entreprise qui s'avérera concluante grâce, en particulier, à la générosité d'une grande partie de la profession médicale américaine. Au cours de ce séjour, il donne plusieurs conférences scientifiques qui le font mieux connaître au public américain.

En juillet 1922, rentré en Allemagne, il se confie à Max Planck : « Un certain nombre de gens avisés m'ont conseillé de quitter Berlin pendant quelques temps et d'éviter toute apparition publique en Allemagne. Selon eux, je serais sur la liste de ceux que les nationalistes auraient prévu d'assassiner. » Dix jours plus tard, à un autre ami : « Depuis l'horrible assassinat de Rathenau, la ville est en proie à une grande agitation. Pas un jour ne s'écoule sans qu'on m'exhorte à redoubler de prudence ; j'ai dû me faire porter officiellement absent et annuler toutes mes conférences. L'antisémitisme gagne du terrain. » Pour comprendre le sens de ce propos, il faut savoir qu'à l'issue de la guerre, l'Allemagne était en butte à une guerre civile dans laquelle les responsables bolcheviques – dont de nombreux Juifs, tels les leaders Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht – jouaient alors un rôle moteur.

En octobre 1922, Einstein s'embarque donc à Marseille pour un voyage en Orient. Sur le trajet du retour, il visite la Palestine et l'Espagne. Le 26 octobre 1922, il est à Colombo, dans l'île de Ceylan, où il note dans son carnet de bord : « Leur existence semble se limiter à la vie paisible des être soumis, mais néanmoins sereins. A voir vivre ces hommes, on perd toute considération pour les Européens, autrement plus dégénérés et brutaux, plus grossiers et avides. » Ce mépris pour l'homme européen est très nettement perceptible dans toute la littérature et le cinéma planétaires.

En 1924, il est réélu membre de la Commission de Coopération intellectuelle de la Société des Nations. En avril 1925, il est à Buenos-Aires. De Montevideo, il note : « Le diable emporte ces grands Etats et leur orgueil ! Si j'en avais le pouvoir, je les morcellerais tous en minuscule pays. »

En 1930, il affirme sans ambages son pacifisme dans une publication : « Ces hommes qui défilent en rangs, radieux, aux accords d'un orchestre, m'inspirent le mépris le plus profond. Avaient-ils vraiment besoin d'un cerveau ? Leur moelle épinière ne leur aurait-elle pas amplement suffi ? L'armée ne constitue pour moi qu'une honteuse malformation de notre société, qu'il faut tenter de guérir au plus vite. Je préférerais souffrir mille tortures que de me prêter à un spectacle aussi dégradant. » Dans une réception à New York, il prononce un discours la même année dans lequel il réaffirme ses convictions concernant « la résistance inconditionnelle à la guerre » et le « refus de se soumettre à toute forme de service militaire. Dans les pays où la conscription

existe, le premier devoir du pacifiste est de la rejeter. » Il persiste et signe dans un discours prononcé à Lyon en 1931 : « Je demande à tout journal qui se vante de soutenir les idéaux pacifistes d'inciter ses lecteurs au refus du service militaire. J'appelle chaque homme et chaque femme, des plus puissants aux plus humbles, à déclarer, avant même que ne s'ouvre en février prochain à Genève la conférence mondiale pour le Désarmement, qu'ils refuseront à l'avenir de se prêter à toute guerre ou à la préparation de toute forme de combat armé. »

Il partage alors ses convictions avec le docteur Freud. Les relations entre Einstein et Freud connaissent leur apogée au cours de l'été 1932, où, sous les auspices de l'Institut International de Coopération Intellectuelle, se déroule un débat public entre les deux hommes sur les causes de la guerre et les remèdes à y apporter. Durant l'été 1932, Einstein adresse une lettre ouverte à Freud dans laquelle il écrit : « la sécurité internationale implique que chaque nation se défasse, dans une certaine mesure, de sa liberté d'action, c'est-à-dire de sa souveraineté. »

Toute cette agitation cesse brusquement en 1933, après l'accession au pouvoir de Hitler. La nouvelle donne politique l'amène à un revirement complet de ses positions. Il cesse alors d'appuyer le mouvement de résistance à la guerre, et commence à soutenir le réarmement des puissances occidentales. Dès le 5 mai, dans une lettre à Paul Langevin, il écrit : « Je suis, pour ma part, convaincu qu'il est encore possible de faire face à la menace allemande en instaurant un blocus économique. »

Dès le début, donc, il renie son passé de militant pacifiste pour se faire le chantre de la guerre contre l'Allemagne de Hitler : « Il est encore possible d'écraser ces usurpateurs qui se sont emparés du pouvoir. » Il écrit le 6 juin Stephen Wise, le rabbin de la synagogue libre de New York, pour que la presse et les médias américains lancent une campagne de « sensibilisation » à la guerre : « La presse américaine doit informer le public de la menace militaire allemande. C'est à elle de lui faire prendre conscience des désastres qu'entraînerait une nouvelle guerre en Europe. » Le peuple américain est alors très pacifiste et isolationniste : il faut le remuer un peu afin qu'il entre en guerre contre l'Allemagne.

Le 20 juillet, il écrit encore à la reine-mère Elisabeth de Belgique : « Je me permets de vous dire le plus franchement du monde que si j'étais Belge, je ne refuserais pas, à l'heure actuelle, d'effectuer mon service militaire. Je l'accepterais plutôt de bonne grâce parce que j'aurais l'intime conviction de contribuer, par mon action, à la sauvegarde de la civilisation. » Il faut que « l'Allemagne ait « en face d'elle, une Europe unie et militairement forte. »

La dictature bolchevique ne l'avait pourtant pas amené à de telles considérations. Ce n'est donc pas tant la nature dictatoriale du régime allemand qui soulève son opposition et sa toute nouvelle ardeur belliciste, que la nature antisémite du régime : « Une bande de gangsters, écrit-il, a réussi à s'emparer du pouvoir et maintient le reste de sa population dans un état de terreur, endoctrinant sa jeunesse de manière systématique¹. »

Une note « non publiée » de 1935 indiquait : « Ce qui a véritablement fait de Hitler le maître de l'Allemagne, c'est la haine féroce qu'il a toujours nourrie pour tout ce qui est étranger, l'aversion particulière qu'il ressent pour une minorité sans défense, celle des Juifs allemands. Hitler n'a jamais pu supporter leur sensibilité intellectuelle, qu'il considère – et je partage pour une fois son avis – comme étrangère à la race allemande. »

Le 9 avril 1938, il écrit : « Il n'est pas moins préoccupant et révoltant d'assister en spectateur à l'abolition des droits politiques et individuels élémentaires d'une partie de la population de certaines nations, autrefois fières de leur héritage culturel... L'Allemagne, en infligeant des persécutions inhumaines aux Juifs de son propre pays ou d'Autriche, s'est embarquée sur la voie de la destruction que je viens de décrire. » Quand il écrit ces lignes, les Juifs ont effectivement perdu le droit d'exercer leurs fonctions dans de nombreuses professions libérales : ce sont des « persécutions inhumaines » qui préfigurent les premières persécutions réelles qui auront lieu effectivement un peu plus tard, au cours de la Nuit de cristal, le 9 novembre 1938.

Le 25 octobre 1942, en pleine guerre, le Jewish Council for Russian War Relief (Conseil juif d'Assistance au Peuple russe) organise un dîner en l'honneur d'Einstein. Ne pouvant y assister pour des raisons de santé, il envoie, depuis sa résidence de Princeton aux Etats-Unis, un message où l'on trouve ce propos : « J'aimerais enfin dire quelques mots d'une importance capitale pour nous autres Juifs. En Russie, l'égalité de tous les groupes nationaux et culturels qui composent aujourd'hui le pays n'est pas uniquement évoquée dans les textes, elle est mise en pratique. C'est pourquoi, il me semble que c'est faire preuve de la plus élémentaire sagesse que de vouloir aider la Russie de notre mieux, en mettant en œuvre toutes les ressources dont nous pourrions disposer. » Voilà donc un autre exemple qui démontre qu'Einstein raisonne d'abord et avant tout en tant que membre de la communauté juive. Ses prises de positions sur le militarisme, le paci-

¹ « En 1939, la Gestapo employait 7 500 personnes, contre 366 000 pour le NKVD en Russie bolchevique (y compris le personnel du goulag) », in *Du Passé faisons table rase, Histoire et mémoire du communisme en Europe*, ouvrage collectif, sous la direction de Stéphane Courtois, Robert Laffont, 2002, p. 219.

fisme, la démocratie, l'Allemagne ou la Russie ne reflètent que des intérêts spécifiques qui changent au gré des circonstances. Antimilitariste dans les années 20, il deviendra belliciste après l'arrivée d'Hitler au pouvoir ; pro-soviétique depuis le début, il deviendra anti-soviétique quand les Juifs auront été évincés du pouvoir après la Seconde Guerre mondiale. Les millions de victimes du pouvoir bolchevique durant l'entre-deux guerres n'ont, eux, jamais éveillé sa compassion, à aucun moment.

Le 9 juin 1944, il répond dans une interview qui sera publiée dans *Free World* : « Je ne vois pas trente-six solutions : soit nous anéantissons le peuple allemand, soit nous le maintenons dans l'oppression. Je ne pense pas qu'il soit possible ni de l'éduquer, ni de lui apprendre à penser et agir de manière démocratique – du moins, pas dans un avenir proche. »

Après la guerre, lorsque Chaïm Weizmann, vieil ami d'Einstein et premier président de l'Etat d'Israël, meurt le 9 novembre 1952, on propose à Einstein de devenir le deuxième président de l'Etat juif. Mais celui-ci refuse, se sent dépourvu de l'aptitude à diriger un Etat. Voici son opinion, en tant que sioniste, dans le nouveau conflit qui divise le monde : « Nous [l'Etat d'Israël] devons adopter une politique de neutralité face à l'antagonisme qui divise l'Est et l'Ouest¹. »

Mais on ne sait plus très bien si c'est en militant politique ou en représentant de sa communauté qu'il écrit à Joseph Lewis, à la fin de l'année 1954 : « Vous avez raison de vouloir combattre la superstition et le pouvoir des prêtres, et lorsque nous les aurons vaincus – et je ne doute pas que nous finirons un jour par gagner – il nous paraîtra plus évident encore que l'homme doit regarder la source des maux qui l'affligent dans son propre héritage, et nulle part ailleurs. »

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Ilya Ehrenbourg était le propagandiste officiel de l'URSS et du maréchal Staline dans la guerre contre l'Allemagne nazie. Dans de très nombreux poèmes et textes variés, il appelait très explicitement à exterminer les Allemands, tous les Allemands, hommes, femmes, jeunes et vieux sans aucune distinction, jusqu'à tuer les enfants dans le ventre de leurs mères. Pour les Allemands, bien entendu, il était en tête de liste des ennemis à abattre. Mais après la victoire, l'homme devint tout naturellement un apôtre de la paix. C'est d'ailleurs ce que nous apprend sa biographe, Lilly Marcou : Ce « nomade de la paix » a passé l'essentiel de sa vie entre Moscou et Paris. « Témoin de la révolution d'Octobre, de la guerre civile en Espagne, de l'entrée des Allemands dans Paris », il est « toujours

¹ Lettre d'Albert Einstein à Zvie Lurie, membre de l'Agence juive en Israël, le 4 janvier 1955, in *Le Pouvoir nu*, *op. cit.*

en première ligne ». Après la guerre, il sera l' « une des grandes figures du Mouvement pour la Paix¹. » Après avoir écrasé ses ennemis, effectivement, on est toujours pour la paix.

Le mythe américain

Peuplé d'immigrants déracinés, les Etats-Unis représentent évidemment un symbole dans l'imaginaire planétarien. Le romancier français Georges Perec était naturellement fasciné par le mythe américain, lorsqu'il entreprit de réaliser un film avec Robert Bober sur Ellis Island. Cette île de New York, près de la statue de la Liberté, était le centre de triage des émigrants de 1880 à 1940.

« Il y a je ne sais pas combien de millions d'Européens, surtout des Italiens, des Juifs russes et polonais, qui sont passés par cet endroit, transformé depuis en musée. » Dans l'un de ses ouvrages intitulé *Je suis né*, Georges Perec précise : « de 1892 à 1924, près de seize millions de personnes passeront par Ellis Island, à raison de cinq à dix mille par jour. La plupart n'y séjourneront que quelques heures ; deux à trois pour cent seulement seront refoulés. En somme, Ellis Island ne sera rien d'autre qu'une usine à fabriquer des Américains, après l'inspection des yeux, des poches, la vaccination et la désinfection. En 1954, Ellis Island sera définitivement fermé. »

On peut aussi voir à ce sujet le très beau film d'Elia Kazan, *America, America*. L'une des scènes finales montre de manière saisissante cette gare de triage où, en quelques secondes, un fonctionnaire vous attribuait votre nouvelle identité en remplacement d'un nom incompréhensible. Si beau, si magnifique soit-il, le film d'Elia Kazan n'en est pas moins une ode au déracinement.

Dans un témoignage d'une touchante sincérité, George Perec nous livre le fond de son identité et l'explication de sa nostalgie : « Je suis né en France, je suis français, je porte un prénom français, Georges, un nom français, presque : Perec. La différence est minuscule : il n'y a pas d'accent aigu sur le premier *e* de mon nom, parce que Perec est la graphie polonaise de Peretz. Si j'étais né en Pologne, je me serais appelé, mettons, Mordechai Perec, et tout le monde aurait su que j'étais juif. Mais je ne suis pas né en Pologne, heureusement pour moi, et j'ai un nom presque breton, que tout le monde orthographe Pérec ou Perrec : mon nom ne s'écrit pas exactement comme il se prononce. A cette insignifiante contradiction s'accroche le sentiment ténu, mais insistant, insidieux, incontournable, d'être quelque part étranger par

¹ Lilly Marcou, *Ilya Ehrenbourg*, Plon, 1992, p. 11.

rapport à quelque chose de moi-même, d'être différent¹. » « Ce que je suis allé chercher sur Ellis Island, c'est l'image même de ce point de non-retour, la conscience de cette rupture radicale... Il me semble que je suis par instants arrivé à faire résonner quelques-uns de ces mots qui sont pour moi inexorablement attachés au nom même de Juif : le voyage, l'attente, l'espoir, l'incertitude, la différence, la mémoire, et ces deux concepts mous, irréparables, instables et fuyants, qui se renvoient sans cesse l'un l'autre leurs lumières tremblotantes, et qui s'appellent Terre natale et Terre promise². »

Voilà enfin un témoignage émouvant et profond qui suscite naturellement la sympathie. Nous sommes ici bien loin du mépris et du bluff politique, scientifique et moral que nous avons pu lire par ailleurs, où se mêlent à doses variables le mensonge, le culot et la plus impudente publicité.

Quoiqu'il en soit, le modèle américain n'a jamais fait tellement recette en France. Il rebute les marxistes par son libéralisme économique effréné et sa foi religieuse, et dégoûte les nationalistes par l'omniprésence de son lobby sioniste, sa puissance financière arrogante, son « melting-pot », et son matérialisme indécent. On pourrait ajouter à cela que le puritanisme protestant ne fait pas non plus l'unanimité dans un pays de souche catholique et jouisseur³. Son architecture démesurée ne déclenche pas non plus le délire d'enthousiasme d'un Européen bien né qui aime la mesure et l'équilibre. Ses habitudes alimentaires sont déplorables, ses séries-télé trop souvent affligeantes et l'optimisme de rigueur de ses habitants a tendance, il faut le dire, à exaspérer le Français moyen, peut-être un peu écrasé par autant d'énergie débordante.

Les intellectuels voient les choses d'un autre œil. Invité à l'émission de télévision *Riposte*, de Serge Moati, le très influent directeur de presse Alexandre Adler donne ses raisons d'aimer le président américain Georges Bush : « Il est le plus colour blind de tous les présidents américains⁴ », dit-il, c'est-à-dire, celui qui a fait le moins de différence entre la couleur de peau de ses conseillers politiques et de ses ministres. Effectivement, Colin Powell, et Condoleza Rice sont les premiers Noirs à obtenir des postes aussi importants dans l'administration américaine. Alexandre Adler, très sensible à la multi-ethnicité du gouvernement américain, déclare même souhaiter voir un jour Colin Powell président des Etats-Unis.

¹ George Perec, *Je suis né*, Le Seuil, 1990, p. 101.

² George Perec, *Je suis né*, p. 103.

³ Au moins jusqu'en 1914, car différents témoignages littéraires laissent à penser que les Français ont perdu un peu de leur gaieté depuis lors.

⁴ Emission *Riposte* animée par Serge Moati, le 6 juin 2004.

Voici quelques éclaircissements qui peuvent aider à la compréhension des opinions d'Alexandre Adler : aux Etats-Unis, dans les années 50, le sud du Bronx (New York) réunissait une multitude de communautés, la plus importante étant la communauté juive, avec synagogues, mikvés, boulangeries, boucheries cachères. La boutique Sickser était spécialisée dans les produits de naissance (poussettes, berceaux, tables à langer, etc.). On y parlait yiddish, même si nombre de clients étaient jamaïcains, noirs ou italiens. Le patron recruta donc un jeune homme noir désœuvré de 13 ans qui habitait le quartier. Ponctuel, concentré dans son travail, honnête, il était si prêt à apprendre qu'il travailla dans la boutique jusqu'à la fin de son collège, grim pant peu à peu les échelons : déchargement des camions, préparations des commandes, maintenance du stock, etc. Bien que jamaïcain d'origine, il parla bientôt couramment le yiddish, notamment avec la clientèle hassidim qui ne parlait même pas l'anglais. Bref, un « shabbat-goy » idéal (employé goy des familles juives effectuant les tâches essentielles durant le shabbat). A 17 ans, il entra au City College de New-York, où il se fit des amis parmi les étudiants juifs puisqu'il les connaissait parfaitement et parlait leur dialecte. Tout au long de ses études (ingénierie, biologie), cette connaissance du judaïsme lui fut extrêmement précieuse. Lorsqu'il visita Israël, il déclara au Premier ministre Yitzak Shamir : « Men kent reden yiddish » (On peut parler en yiddish). Et les deux hommes conversèrent dès lors en yiddish. Son nom : général Colin Powell, ministre de la Défense américain (extrait de Zev Roth, *Targum Press*, 2000, cité dans *Faits et Documents* du 1^{er} juillet 2003).

Alexandre Adler est un des personnages médiatiques qui comptent dans la France du tout début du XXI^e siècle. Dans sa jeunesse, à l'Ecole normale supérieure, il embrasse le communisme de son maître Louis Althusser, et adhère au Parti communiste. En mai 1981, il s'enthousiasme de l'arrivée des socialistes au pouvoir. Il est aujourd'hui conseiller occasionnel du président de la République. Après les attentats du 11 septembre 2001, Adler s'engage encore davantage. « Je suis en guerre » concède-t-il. La haine de l'Amérique est selon lui « la forme la plus perverse, la plus pernicieuse de la haine de soi ». Il défend Bush et les Etats-Unis, soutient inconditionnellement Israël et Sharon et milite pour l'entrée de la Turquie dans l'Europe. Selon *Libération* (20 juin 2004), il est Juif et allemand par ses parents ; son père « s'obstinait à manger du porc par conviction matérialiste, mais il gardait la tête couverte ! » Il garde en tête un vieux dicton yiddish de sa mère : « Quand on te crache à la figure, il ne faut pas dire qu'il pleut ». Ainsi, témoigne-t-il en justice contre le producteur de *France Inter* Daniel Mermet, une « sombre brute », accusé d'avoir laissé s'exprimer complaisamment un auditeur anti-israélien sur la boîte

vocale de l'émission *Là-bas si j'y suis*. Il assure cependant « ne vouloir bâillonner personne ». Il déteste les « débraillés de gauche », et José Bové en particulier : « Je n'aime pas les Pierre Poujade qui se font passer pour des Mahatma Gandhi, surtout quand cela se termine par de l'antijudaïsme ordinaire. »

En somme, par delà la couleur des maillots politiques qu'il a endossés, la seule constante invariable de son discours réside dans ses convictions mondialistes, son soutien à Israël et son rejet épidermique de tout ce qui est trop franchouillard, à la façon d'un paysan comme José Bové. Celui-ci se rattache pourtant à l'extrême-gauche, mais il est vrai que les positions anti-sionistes de ce courant politique lui aliène la sympathie de ceux qui placent le soutien à l'Israël au-dessus de tout autre considération.

L'économiste et médiatique Alain Minc est lui aussi un fervent partisan de l'Amérique. En 1991, il soutenait la première offensive américaine contre l'Irak de Saddam Hussein : « La prolifération nucléaire, dit-il, risquait, avec un Irak détenteur de la bombe, de prendre une ampleur insupportable. » Il justifie ainsi l'hégémonie américaine et son poids sur la diplomatie européenne : « Ce gendarme américain, que trente ans de gaullo-miterrandisme ont appris à brocarder, quitte à profiter néanmoins de sa protection, nous ne tarderons pas à le regretter ! Avec lui, l'ordre n'était pas garanti en Europe ; sans lui, le désordre l'est¹. »

Dans *Le Figaro* du 19 novembre 2004, Guy Sorman vante lui aussi les mérites des Etats-Unis : « Les Etats-Unis tendent ou prétendent à l'universel. A tous, ils laissent miroiter la liberté et l'égalité, sans discrimination de race ni de religion : chez eux, ils procurent une prospérité économique sans précédent et ils la répandent ailleurs. Qu'exigent-ils en retour ? Un minimum d'allégeance, mais nulle servitude. Leur reprochera-t-on d'exporter la démocratie sans tenir compte de la diversité des cultures ? Certes, mais n'est-ce pas préférable à la promotion de la tyrannie sous couvert de cette diversité culturelle ? » Même plumage, même ramage, Bernard-Henri Lévy déclare : « Je précise que je ne tiens pas le "Deep South", la patrie du Ku Klux Klan, la pays du napalm au Vietnam et des souteneurs de Pinochet, pour l'incontesté parangon d'une incontestable liberté. Mais je dis que la haine brute, brutale, totale, de l'Amérique en tant que telle, est bel est bien la haine de la liberté² ».

Donnons maintenant la parole à un américain des plus célèbres, l'écrivain mondialement connu Norman Mailer. Ouvrons son récent

¹ Alain Minc, *Le Nouveau Moyen-Age*, Gallimard 1993, pp. 28, 30

² Bernard-Henri Lévy, *L'Idéologie française*, Grasset, 1981, p. 280.

essai intitulé *Pourquoi nous sommes en guerre*, afin de nous éclairer, non sur les raisons de la guerre que mènent les USA, mais sur la mentalité des intellectuels planétariens américains : « Au-delà de la guerre en Irak, peut-on lire en quatrième de couverture du livre, quels sont les motifs secrets de l'administration Bush ? Cette formidable présence militaire au Moyen-Orient est-elle destinée à servir de tremplin à l'hégémonie des Etats-Unis sur le reste du monde ? Quelles sont les racines profondes du conservatisme américain ? Ses moyens, ses buts, sa morale ? Norman Mailer livre ici un texte percutant et sans concessions – dans la lignée de son fameux livre publié il y a plus de trente ans, *Pourquoi sommes nous au Vietnam*. Mailer pense l'Amérique, pense le monde, au-delà des carcans religieux qui modèlent les pensées et les actions des uns et des autres. Ces réflexions ont suscité de très vifs débats aux Etats-Unis. »

Le programme est donc alléchant, et pourtant, nous retrouvons dans l'ouvrage les mêmes clichés, les mêmes travers de nos propres intellectuels français : « Nous sommes une nation chrétienne, dit-il, lorsqu'il parle de l'Amérique en guerre. Le "judéo", dans la formule "judéo-chrétien", n'est rien de plus qu'une note d'ornement. »

Ce sont donc bien les chrétiens, et eux seuls, qui sont des bellicistes acharnés, contrairement à ce que peuvent prétendre les antisémites. Ces conservateurs chrétiens sont des personnages extrêmement dangereux : « Dès la chute de l'Union soviétique, explique-t-il, les conservateurs cocardiens ont vu leur chance de devenir les maîtres du monde. Ils pensaient être les seuls à en être capables. Leur désir était violent. La victoire de Clinton les a donc rendus furieux et c'était l'une des raisons de leur haine à son encontre : il était un obstacle dans leur OPA sur la planète. En 1992, pourtant, l'objectif avait paru si proche, si faisable¹. »

Contre la droite réactionnaire américaine, contre les Blancs chrétiens et racistes qui menacent d'exercer une domination mondiale par le biais du gouvernement américain, Norman Mailer se fait le soutien inconditionnel des opprimés et le chantre de la société multiraciale : « Dans le contexte du monde technologique moderne, écrit-il, je ne sais pas si les questions de race et de culture sont primordiales. A long terme, la tendance mondiale est la disparition des différences raciales... Je ne considère pas l'immigration comme un problème préoccupant, sinon qu'elle met certains Blancs dans un tel état de rage qu'ils deviennent incapables de penser à des choses plus importantes. Ils ont l'impression que l'Amérique est en train de se perdre. Oui, c'est vrai, mais cela se passe à des niveaux qui n'ont rien à voir avec les races ou

¹ Norman Mailer, *Pourquoi nous sommes en guerre*, Denoël, 2003, p. 80.

l'immigration excessive. L'Amérique est en train de se perdre à cause de la télévision, par exemple. Parce que le mensonge et la manipulation ont été élevés au rang de principes par les publicitaires... La laideur architecturale, le marketing envahissant, le plastique omniprésent, et je pourrais continuer la liste : ce sont toutes ces forces délétères qui m'inquiètent le plus, pas l'immigration. Notre problème essentiel n'est pas l'afflux d'immigrés mais la culture capitaliste américaine. C'est elle qui est parvenue à nous voler l'Amérique¹. » « Notre démocratie américaine, conclut-il, est la plus admirable réussite dans l'histoire de la civilisation. Elle est peut-être aussi la plus étonnamment vulnérable². »

La ressemblance avec les propos de Daniel Cohn-Bendit ou d'Alain Minc sur l'immigration et la société plurielle est assez frappante. On retrouve ici la même méfiance à l'égard de la religion chrétienne, le même mépris à l'égard du petit Blanc qui s'alarme de se sentir minoritaire, la même disposition à faire endosser aux autres ses propres turpitudes, tant dans la programmation de la guerre, que dans la volonté de « dominer le monde » ou dans le « mensonge et la manipulation ».

La pensée et les réflexes des journalistes et intellectuels américains d'obédience planétaire semblent donc parfaitement identiques à ceux de nos intellectuels français et européens. Le 17 octobre 2002, *Courrier international*, le journal que dirige Alexandre Adler, avait publié un dossier intitulé : *La Fin de la société blanche aux USA*. On peut y lire un article qui confirme l'opinion de Norman Mailer et de Daniel Cohn-Bendit : « Je dis souvent que ce n'est pas un problème racial qu'ont les Etats-Unis. C'est un problème de raisonnement », déclare Yehudi Webster, professeur de sociologie à l'université de Californie de Los Angeles, qui poursuit : « La plupart des anthropologues s'accordent à dire que la notion de race n'a aucun fondement. »

Dans le même dossier, un article de Patrick Goldstein dénonce la domination des Blancs à Hollywood : « Hollywood, dit-il, souffre également du fait que ses sphères dirigeantes sont encore trop souvent d'une blancheur immaculée. » Formulés ainsi, on a nettement l'impression que ce sont les racistes blancs qui dominent la capitale du cinéma. Un troisième article présente le « livre fascinant » de Leon E. Wynter intitulé *American skin : Pop culture, Big Business and the end of White America* (La peau américaine : culture populaire, grandes entreprises et la fin de l'Amérique blanche, Crown Publishers, New York, 2002). Il s'appuie « sur tous les exemples pour démontrer que

¹ Norman Mailer, *Pourquoi nous sommes en guerre*, pp. 88-90.

² *Ibidem*, p. 108.

les vieilles définitions raciales n'ont plus cours et que la culture populaire américaine devient de plus en plus "transraciale".

« Le multiracial correspond, dit-il, à une attente du marché, non pas parce que c'est politiquement correct, mais parce que c'est ainsi que l'Amérique veut se voir, comme une société multiraciale unifiée ». L'auteur de l'article, un certain Michiko Kakutani, ajoute cependant : « Cette vision est pour le moins simpliste. M. Wynter ne tient aucun compte des problèmes persistants liés au racisme et aux classifications raciales dans notre pays, et son souci d'étayer la thèse centrale de son livre l'amène à nier l'évidence. »

« Nier l'évidence » : c'est aussi un des reproches que soulève Alexandre Soljénitsyne à l'égard de ceux qui refusent de reconnaître leurs responsabilités dans les crimes du communisme. Mais lorsque Patrick Goldstein paraît dénoncer le racisme blanc à Hollywood, il ne nie pas seulement une évidence, il accuse les autres de ce dont il se sent lui-même responsable. Car il est notoire que ce ne sont pas les « Blancs » qui dominent Hollywood, mais bien la communauté juive, qui s'assimile tantôt aux « Blancs » et tantôt aux minorités, selon les circonstances et ses intérêts exclusifs..

Hollywood, nous dit Jacques Attali dans *Les Juifs, le monde et l'argent*, est un fief juif : « Les firmes essentielles d'aujourd'hui sont des propriétés juives : Universal, Fox, Paramount, Warner Bros, MGM, RCA et CBS, sont toutes des créations d'immigrés juifs d'Europe de l'Est. » Adolf Zuckor débarque de Hongrie en 1890. Il « fonde en 1917 la Paramount Pictures, qu'il met au service de la propagande de guerre. » Carl Laemmle, originaire du Wurtemberg, apprenti tailleur, crée en 1912 Universal Studios. Les trois frères Warner sont nés en Pologne. Ils fondent en 1923 la Warner Bros. Louis B. Mayer, né à Minsk, fonde la Metro. En 1916, Samuel Goldfish crée la Goldwyn, qui fusionne en 1924 avec la Metro. La firme devient la Metro Goldwyn Mayer, « puis la MGM, ce que beaucoup traduisent en yiddish – langue couramment parlée à Hollywood à cette époque – par Mayer Ganze Mishpokhe (toute la famille Mayer). » Goebbels dénonce alors Hollywood comme une *jüdische Gesellschaft*. « Quand, dans une conférence de presse, Cecil B. DeMille dénonce en 1937 "les abus de l'influence juive sur l'industrie cinématographique, John Ford quitte la salle en claquant la porte, mais aucun producteur juif ne proteste¹. »

Si Disney n'a pas été fondée par un Juif, son président actuel porte le même nom que le célèbre chef bolchevique : Eisner. Né près de

¹ Neal Gabler, *An Empire of their own : How the Jews invented Hollywood*, New York, 1988, cité par Attali.

Minsk, David Sarnoff lance la télévision en fondant en 1939 la NBC. Fils d'un émigré russe, William S. Paley lance CBS la même année. « Pendant ce temps, ajoute Jacques Attali, de 1924 à 1938, cent cinquante mille Juifs originaires d'Allemagne et d'Autriche réussissent à passer aux Etats-Unis malgré les quotas très limités réservés aux Juifs du Reich¹. » Voilà la véritable nature de la domination « blanche » à Hollywood.

Il est aussi parfaitement malhonnête de dénoncer l'impérialisme des Blancs chrétiens dans la responsabilité de la guerre en Irak quand on sait l'influence des milieux juifs autour du président George Bush. Le pire est que ce sont les mêmes qui viennent ensuite accuser les autres de « mensonges et de manipulations » ! Au moment de l'intervention américaine, en effet, si le ministre de la Défense Donald Rumsfeld n'est pas juif, il en va autrement de ses adjoints. Paul Wolfowitz est le secrétaire d'Etat adjoint à la Défense ; il a été nommé en mars 2005 à la direction de la Banque mondiale. Douglas Feith, vice-secrétaire d'Etat à la Défense, est spécialement chargé de l'entrée de la Turquie dans l'Europe. Mickaël Rubin est en charge des affaires Iran-Irak. Richard Perle est le chef du bureau directionnel au Pentagone ; Lewis Libby est le chef du cabinet de Dick Cheney, dont l'adjoint au Conseil National de Sécurité est John Hannah, qui a nommé au poste sensible de responsable du Moyen Orient Elliott Abrams. John Bolton est sous-secrétaire d'Etat au contrôle des armes au Département d'Etat de Colin Powell. Il a pour adjoint David Wurmser. Parmi les néo-conservateurs placés à différents carrefours stratégiques, on peut mentionner Ari Fleischer, porte-parole de George Bush, Thomas Dine, directeur de Radio-Liberty, ou encore le redoutable Robert Kagan, théoricien de la guerre préventive et inspirateur de la politique extérieure de George Bush.

Les intellectuels « néo-conservateurs », qui sont les idéologues de l'actuelle politique américaine, sont des intellectuels juifs d'extrême gauche issus de 1968 et convertis au reaganisme dans les années 80. A leur tête, il y a des journalistes célèbres, comme Irving Kristol et Norman Podhoretz. L'un allait publier le *Weekly Standard*, que rachètera le milliardaire Rupert Murdoch, et dont William Kristol, le fils, a pris la direction. L'autre crée *Commentary*. Deux journaux qui, vingt ans plus tard, sont l'expression d'une droite violemment pro-israélienne.

N'oublions pas non plus George Tenet qui, issu des services secrets israéliens, est alors le directeur de la CIA, et Marc Grossman, le

¹ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, Editions Fayard, 2002, pp. 485-489.

sous-secrétaire d'Etat à la Défense. Voilà les « chrétiens » que dénoncent Norman Mailer comme les responsables de la guerre en Irak.

En avril 2004, pour la première fois, un magazine anglo-saxon avait émis des critiques sur les buts poursuivis par l'entourage ultrarioniste de George Bush. La revue canadienne *Adbuster*, largement diffusée aux Etats-Unis, consacrait un long article aux faucons sous le titre *Bush White House Jewish Neo-Conservatives : Why won't anyone say they are Jewish ?* (Les néo-conservateurs juifs de la Maison Blanche : Pourquoi personne ne dit qu'ils sont juifs ?)

En France, ces informations ne circulent guère que dans les milieux d'extrême-droite et dans les milieux musulmans, mais une recherche approfondie sur internet permet d'y avoir accès. Le 23 mai 2004, l'ancien délégué américain au Proche-Orient Anthony Zini, dans un entretien à NBC, avait aussi très fermement critiqué la politique du gouvernement Bush, accusant les responsables au pouvoir, « majoritairement Juifs et néoconservateurs », d'avoir « kidnappé la politique extérieure des Etats-Unis afin de servir leurs propres intérêts. » Un peu plus tôt, la même semaine, le sénateur Ernest Hollins avait accusé Bush de s'être laissé entraîné dans la guerre afin « de plaire aux faucons juifs avant les élections présidentielles. »

Le sénateur John Kerry, rival de Bush, avait aussitôt qualifié ces propos d'« absurdes ». Il faut ici rappeler que John Kerry, l'adversaire malheureux de George W. Bush à l'élection présidentielle descend lui-même d'une famille juive originaire d'Europe centrale. Son grand-père, né Fritz Kohn, transforma son nom en 1902, alors qu'il était encore en Tchécoslovaquie, en Frederick Kerry. Son frère Cameron s'est marié à Kathy Weismann qui est une juive traditionaliste. John Kerry avait bénéficié en France d'une publicité inouïe pour la campagne. Tout le monde pouvait croire à sa victoire, tant le système médiatique manifestait de complaisance envers sa candidature. En France, il aurait à coup sûr été élu président. Le problème est que les élections se déroulaient aux Etats-Unis, et il fut largement battu par George Bush, au grand étonnement de tout le public français. Mais personne n'y accorda trop d'importance, puisque le flot de l'actualité, en régime démocratique, occupe en permanence l'opinion publique avec un sujet ou un autre.

L'influence des médias, comme on peut s'en rendre compte, est la clé de voûte du système démocratique. Les boursouflures médiatiques qui se dégonflent soudainement après l'événement, sont innombrables. L'attention des téléspectateurs est immédiatement attirée par le tintement d'une autre clochette, si bien que l'on oublie vite le canular précédent. Un exemple entre mille : les élections législatives en Russie de décembre 2003. Tous les médias prévoyaient un score écrasant

des démocrates, réunis dans le parti Iabloko (la Pomme). On ne parlait alors que de Iabloko, dont l'influence était évidemment déterminante. La montée de Iabloko était irrésistible. Le président de Iabloko, Grigori Iavlinski – un grand homme politique judéo-russe – avait manifestement toutes les chances de remporter un succès historique. Iabloko allait enfin sortir la Russie du marasme et la préserver du spectre du nationalisme. Iabloko par ci ; Iabloko par là. Si les élections s'étaient déroulées en France, nul doute qu'avec une telle publicité, Iabloko fût parvenu au pouvoir. Mais les élections se déroulèrent en Russie, et Iabloko n'obtint que 1,5 % des voix. Depuis, on n'entend plus parler de Iabloko.

La haute finance transnationale

Dans l'imaginaire marxiste, la haute finance ne peut être qu'au service de la réaction et du fascisme. L'entente supposée entre les deux forces est effectivement un thème essentiel pour rassembler les opposants au système capitaliste. C'est ce qui inspire par exemple un auteur à la fois marxiste et libertaire comme Daniel Guérin, dans son livre *Fascisme et grand capital*, paru en 1965, mais qui porte encore les espoirs des militants anarchistes¹. Pourtant, il n'est guère nécessaire d'entreprendre des études poussées pour constater que le « grand capital » soutient très largement les espérances planétaires. S'il existe probablement des familles françaises de vieille souche provinciale pour financer la « réaction », voire l'extrême-droite, les milliardaires, à coup sûr, soutiennent la démocratie plurielle. Et la différence entre un châtelain millionnaire et un « nouveau riche » milliardaire, il ne faut pas l'oublier, est la même que celle qui existe entre une personne qui roule à vélo et une autre qui roule en Rolls-Royce.

Samuel Pisar, par exemple, est un des plus solides soutiens financiers du parti socialiste et a contribué à la victoire de François Mitterrand en 1981. Il est aussi un écrivain célèbre, auteur du best-seller international *Le Sang de l'espoir*. Comme Marek Halter, il est né en Pologne, à Byalystock exactement ; comme Marek Halter, lui et sa famille ont vu les troupes soviétiques arriver après le partage de la Pologne par l'Allemagne et l'URSS en 1939. Devant l'avance des troupes allemandes le 22 juin 1941, les deux familles seront l'une et l'autre exilées vers l'Est par les autorités soviétiques par mesure de protection. Samuel Pisar émigre ensuite en France où il fait fortune,

¹ Théoricien anarchiste et homosexuel, né dans la grande bourgeoisie. Sa mère était une Eichthal, descendante du banquier et baron israélite qui est le fondateur de l'École libre des Sciences politiques.

mais il garde toujours d'étroites relations avec l'URSS : « Depuis vingt-cinq ans, je me déplace à travers l'Union soviétique », explique-t-il. Il fait partie de ces quelques grands financiers et hommes d'affaires internationaux qui ont entretenu la collaboration commerciale entre l'Occident et l'URSS. Le premier qui initia cette collaboration, dès 1918, fut le fameux américain Armand Hammer, « président de la société occidental Petroleum, et qui était milliardaire à vingt ans ». Samuel Pisar deviendra son ami, et c'est avec lui qu'il partit pour Moscou en 1972. « Citoyen américain aujourd'hui, j'ai été fait, étant enfant, sujet soviétique. » Il n'en continue pas moins à aimer « la France des droits de l'homme, patrie du cœur de chacun des hommes du monde¹. »

Dans son livre *La Ressource humaine*, il raconte certains souvenirs intéressants qui permettent de comprendre sa vision du monde. Engagé aux côtés des socialistes arrivés au pouvoir en mai 1981, il compte Jacques Attali parmi ses amis. Celui-ci, dit-il, est « sans aucun doute le plus fascinant magasinier d'idées qui soit. On l'appelle le "sherpa" du Président – à cause des fameux guides capables de frayer un passage dans les hauteurs de l'Himalaya. » Samuel Pisar est aussi très lié aux ministres socialistes Robert Badinter, Laurent Fabius, Pierre Beregovoy – dont le suicide lui reste douloureux – ainsi qu'au riche homme d'affaires américain David Rockefeller.

Il connaît bien les principales places boursières du monde. « Il y a un gourou à Wall Street, dit-il. Il s'occupe du dollar et des amoureux du dollar. Il est l'économiste en chef de la puissante Salomon Brothers, qui place dans le public les émissions obligataires de la plupart des gouvernements et des entreprises de la planète. Il s'appelle Henry Kaufman. Quand il parle, et il n'a pas besoin de beaucoup de mots, et les bourses du monde se mettent à espérer, ou à trembler. Ses pronostics sont suivis dans le quart d'heure, enregistrés par les banques, interprétés par les chancelleries. Des fortunes se font ou se défont². »

Ses convictions politiques ne sont nullement contradictoires avec ses activités financières, bien au contraire. Son cosmopolitisme financier va de pair avec son cosmopolitisme humaniste. Comme tous les intellectuels planétariens, ses idées sur le monde sont quasi obsessionnelles, comme si l'homme était animé non pas seulement de convictions philosophiques, mais aussi d'une ardente foi religieuse. Et cette foi se traduit là encore par un inlassable prosélytisme militant : « Les concepts de race, de nation, d'idéologie, ont fait naufrage à jamais », explique-t-il. « Nous continuons à disperser nos forces en querelles

¹ Samuel Pisar, *La Ressource humaine*, Jean-Claude Lattès, 1983, pp. 148, 34, 18.

² Samuel Pisar, *La Ressource humaine*, pp. 24, 313.

d'un autre âge – de frontières, de doctrines, d'idéologies, de races, de propriétés. Nous pouvons au contraire les rassembler pour nous hisser, par un effort commun, à un nouveau seuil d'évolution¹. » Il partage inlassablement ces réflexions avec Jean-Jacques Servan-Schreiber, l'influent directeur de presse, qui est lui aussi de ses amis. « Nous changeons d'univers. Il ne s'agit plus de réparer. Il faut inventer² » Et nous reconnaissons ici le vocabulaire qu'affectionnent Alain Minc, Jacques Attali et Pierre Lévy.

Parmi les hommes les plus influents de la planète, on trouve aussi le fameux George Soros, qui est l'un des hommes les plus riches du monde, et le symbole de la spéculation internationale. Quand il achète des mines d'or, le métal jaune monte. Et l'or baisse si l'on apprend qu'il a vendu. C'est en 1992 qu'il accède au firmament de sa gloire en réussissant l'un des plus beaux coups financiers du siècle. En quelques jours, sentant la faiblesse de la monnaie britannique, il mobilise quelque dix milliards de dollars contre la livre sterling. La banque d'Angleterre vacille sous les assauts de la spéculation, et doit finalement dévaluer et faire sortir sa monnaie du Système monétaire européen. Soros est devenu « l'homme qui a cassé la banque d'Angleterre ». Il a empêché au passage plus d'un milliard de dollars, en une semaine. Il n'en est pas moins un adversaire de l'ultralibéralisme : « Si les marchés ne sont pas réglés rapidement, explique-t-il, nous allons au-devant de catastrophes pires que celles des années trente. »

On ne voit pourtant pas bien en quoi cet adversaire de l'ultralibéralisme et de George Bush se distingue des économistes de l'école néo-libérale de Chicago. Créée par Milton Friedman, celle-ci, comme le dit Israël Shamir, est « l'expression quasi-scientifique de la tendance mammonite, proclamant la supériorité des forces du Marché. » Hayek, l'autre célèbre économiste de cette idéologie ne se distingue en rien des idéaux de George Soros, quand il écrit que « la liquidation de la souveraineté des Etats est l'objectif nécessaire et logique du programme libéral. »

Opposant à l'ultralibéralisme, il ne l'est certes pas au pouvoir de l'argent. George Soros a investi 4 milliards de dollars en Argentine, et s'est acheté une ferme de 350 000 hectares en Patagonie. Mais la renommée sulfureuse de ce redoutable manipulateur des marchés financiers ne tient pas seulement à ses talents de spéculateur. Milliardaire, George Soros est aussi philosophe et philanthrope, et l'un des hommes les plus mystérieux qui soient. Il donne chaque année 300 millions de

¹ Samuel Pizar, *La Ressource humaine*, pp. 356, 360.

² Ibidem, p. 23.

dollars pour faire vivre un réseau de fondations qui, en particulier, aident l'Europe de l'Est et la Russie à établir une « société ouverte ». Depuis la chute du communisme en 1989, c'est à sa *Fondation pour une Société ouverte* qu'il consacre désormais le plus clair de son temps. Le plus grand financier du monde y investit la moitié de ses revenus et, dit-il, 80 % de son temps. Il ne le fait pas par bonté d'âme ni par charité – mot qui lui fait horreur – mais pour défendre les principes de liberté et les droits de l'homme : « La démocratie représentative et l'économie de marché, dit-il, sont les composantes essentielles de la société ouverte, au même titre que les mécanismes de régulation des marchés – en particulier des marchés financiers – et d'autres dispositions pour préserver la paix, l'ordre et la loi à l'échelle planétaire¹. » Ainsi, Soros finance des projets culturels et scientifiques, aide des écrivains, des artistes, « la presse indépendante et démocratique » (sic). En 1995, les fondations Soros disposaient de cinquante bureaux dans le monde et employaient un millier de personnes. Ses fondations enseignent la tolérance et les valeurs démocratiques de la « société ouverte », notamment dans les pays de l'Europe centrale, et c'est peut-être aussi pour cette raison qu'il est l'objet d'attaques virulentes, voire haineuses.

Ses parents étaient des bourgeois de Budapest. Au printemps 1944, les nazis entraînent dans la capitale hongroise, brisant le monde harmonieux du petit George, et « ouvrant devant lui une ère d'insécurité ». Entre la Gestapo et la SS, sous des identités d'emprunt, il lui a alors fallu apprendre à survivre. Il part à Londres en 1947, ce qui ne l'empêchera pas de trahir l'Angleterre en 1992, comme on l'a vu. « Mon père était espérantiste, dit-il. C'est grâce aux profits qu'il a tirés de la publication d'un journal en espéranto qu'il s'est trouvé à la tête d'un certain capital en biens immobiliers. Il est la seule et unique personne que je connaisse à avoir vécu de ses rentes. Il a réussi à sortir de Hongrie en 1956 et nous nous sommes retrouvés en Amérique cette année-là². »

Sur le plan idéologique, George Soros se reconnaît dans la ligne de l'héritage des Lumières. « Le siècle des Lumières, dit-il, a jeté les bases de nos idées en matière de politique et d'économie, pour ne pas dire de notre vision du monde. Les philosophes des Lumières ne sont plus lus – on peut même les trouver illisibles –, mais leurs idées se sont enracinées dans notre mode de pensée. L'autorité de la raison, la suprématie de la science, la fraternité universelle des hommes : tels furent quelques-uns de leurs grands thèmes³. » Les Lumières propo-

¹ George Soros, *La Crise du capitalisme mondial*, Plon, 1998, p. 151.

² George Soros, *Le Défi de l'argent*, Plon 1996, pp. 43, 47.

³ George Soros, *La Crise du capitalisme mondial*, p. 143.

saient un ensemble de valeurs universelles. « Leur souvenir est encore vivant, dit-il, même s'il est quelque peu fané. Au lieu de s'en défaire, pourquoi ne pas le remettre au goût du jour ? » Il se reconnaît aussi, et surtout, tributaire du philosophe Karl Popper qui, dans *La Société ouverte et ses ennemis*, publié en 1945, avait développé les idées qu'il a fait siennes, jusqu'à emprunter le titre de son livre pour le nom de sa fondation. « Le livre de Popper sur la société ouverte a été pour moi une révélation, écrit-il. Il démontrait que le fascisme et le communisme avaient bien des choses en commun. »

Le rôle de George Soros et des milliardaires occidentaux dans l'effondrement du système communiste reste troublant. A ce sujet, il déclare simplement : « En 1979, dit-il, quand j'ai gagné plus d'argent qu'il m'en était nécessaire, j'ai créé une fondation, l'*Open Society Found*. Je lui avais fixé comme objectif d'aider à ouvrir les sociétés "fermées", à rendre les sociétés ouvertes plus vivables, et à encourager un mode de pensée critique. Par le biais de cette fondation, j'ai été profondément impliqué dans le processus de désintégration du système soviétique¹. »

On trouve à ce sujet une analyse intéressante de Neil Clark², qui écrit : « L'opinion commune, partagée par beaucoup à gauche, est que le socialisme s'est effondré par faiblesse du système. Ce peut être en partie vrai, mais le rôle de Soros fut crucial. Dès 1979, il distribua 3 millions de dollars chaque année aux dissidents de l'Est, dont le mouvement polonais Solidarité, la Charte 77 tchécoslovaque, et Andreï Sakharov en Union Soviétique. En 1984, il fonda son premier *Institut pour une Société Ouverte* en Hongrie, et injecta des millions de dollars aux mouvements d'opposition et médiats indépendants. Les Yougoslaves résistèrent stoïquement, et régulièrement confirmèrent le Parti Socialiste orthodoxe, de Slobodan Milosevic au gouvernement. Soros fut à la hauteur du défi. A partir de 1991, son *Open Society Institute* transféra 100 millions de dollars dans les coffres de l'opposition anti-Milosévic, finançant des partis politiques, des maisons d'édition et médiats indépendants comme la Radio B92, la petite radio effrontée d'étudiants de la « Légende de l'Ouest », qui était en réalité soutenue par un homme parmi les plus riches au monde, au nom de la nation la plus puissante du monde. » Ce qui inspire Soros, dans la « société ouverte », n'est peut-être pas tant le respect des droits de l'homme et des libertés fondamentales, que le degré d'« ouverture » des anciens pays communistes à la libéralisation économique et aux privatisations des biens d'Etat que l'on peut racheter à prix cassés. « Plus d'une

¹ George Soros, *La Crise du capitalisme mondial*, p. 8

² George Soros, *NS Profile*, by Neil Clark, *New Statesman*, 2 juin 2003, in Israël Shamir, *Une Etude de la Kabbale*, 2004.

décennie après la chute du mur de Berlin, écrit Israël Shamir sur internet, Soros est le roi sans couronne de l'Europe orientale. Son Université d'Europe Centrale (Central European University), avec des campus à Budapest, Varsovie et Prague, et programmes d'échanges aux USA, propage la ligne du capitalisme néo-libéral et clone la prochaine génération de politiciens pour la région ».

Il est bien certain que la mondialisation actuelle est plus conforme à ses intérêts et à son idéal que le système étatiste et rigide de l'ancienne URSS. « Pour stabiliser et réguler une économie mondiale authentique, écrit Soros, nous avons besoin d'un système mondial de prise de décision. Il nous manque une nouvelle société pour soutenir notre nouvelle économie. Une société mondiale n'implique absolument pas un Etat mondial. Abolir l'existence des Etats n'est ni concevable, ni souhaitable. Mais dans la mesure où il existe des intérêts collectifs qui transcendent les frontières, la souveraineté des Etats devrait être subordonnée aux lois et aux institutions internationales¹. » Il se montre là plus mesuré que certains autres intellectuels planétaires, français, notamment, qui, nous l'avons vu, aspirent à la disparition de toutes les frontières. Ses convictions n'en sont pas moins globalistes :

« Le défi suprême de notre temps, écrit-il encore, consiste à instaurer un code de conduite universel pour notre société mondiale. Il nous faut des règles universellement reconnues pour organiser les rapports entre l'Etat et la société, qui protègent les droits de l'individu. Les Etats démocratiques devront céder une part de leur souveraineté pour établir cette règle de droit international et trouver ensuite les moyens pour inciter d'autres Etats à agir de même. L'idée est judicieuse, mais il faut se méfier des retombées. L'ingérence dans les affaires internes d'un autre Etat est très dangereuse, mais la non-ingérence peut être plus néfaste². » Dans le même esprit que le directeur de presse Jean-François Kahn, qui dénonce sans rire la vague de l'idéologie « politiquement correcte » dans les médias, George Soros n'hésite pas à déclarer, avec une délicate outrecuidance : « Je vois bien que je vais à contre-courant. »

Quand il parle d'« ingérence », George Soros ne fait pas que théoriser. En décembre 2004, les élections en Ukraine donnaient la victoire au président pro-américain. Après les pays d'Europe centrale et d'Europe de l'Est au début des années 1990, et après la Géorgie une décennie plus tard, c'était donc au tour de l'Ukraine de sortir de l'orbite russe pour entrer dans le giron de l'Occident, au cours de ce

¹ George Soros, *La Crise du capitalisme mondial*, p. 25.

² Ibidem, p. 241.

que l'on a appelé la « révolution orange », du fait de la couleur des maillots tout neufs arborés par ses partisans. Là encore, il n'est guère besoin d'entreprendre des recherches très poussées pour comprendre le rôle de la finance internationale dans le triomphe du camp de la « société ouverte », où était aussi impliquée la « Freedom House » de Madeleine Albright, qui, rappelons-le, était à la tête du Département d'Etat américain en 1999, lors des bombardements opérés sur la Serbie.

Deux mois plus tard, dans *Le Figaro* du 24 février 2005, nous apprenons que « le milliardaire philanthrope George Soros a appelé à exclure la Russie du G8 [les pays les plus industrialisés], afin d'y sanctionner « le recul des libertés ». Il faut dire que son inlassable activité ne semble pas être du goût des autorités russes et biélorusses, qui ont interdit ses fondations sur leur territoire. La seule explication que l'on peut donner à cette intolérance ne peut évidemment être que l'ingratitude de ces gouvernements et un incompréhensible antisémitisme. Cette opposition localisée ne décourage pas pour autant le « milliardaire philanthrope » : En mars 2005, il vient de lancer, en association avec la Banque mondiale, un programme en faveur des Tziganes d'Europe centrale, intitulé *Décennie de l'intégration des Roms*. Comme les philosophes ou les cinéastes, l'activité des financiers planétaires est inlassable, fébrile et obsessionnelle. Elle ne s'arrête jamais.

Le cinéma planétarien

On a coutume de dire qu'en démocratie, les médiats constituent le « quatrième pouvoir », après le pouvoir exécutif (le gouvernement), le législatif (l'Assemblée) et le judiciaire. L'importance qu'a prise la télévision dans notre univers quotidien vient sans doute démentir aujourd'hui l'ordre bien établi des juristes et des politologues. La vérité est que les médiats, et notamment la télévision, occupent une place essentielle dans le formatage des esprits et la formation des opinions de nos contemporains. Point n'est besoin de s'appesantir sur ce sujet. Et sur le petit écran, le cinéma est encore le support le plus populaire pour faire passer un message dans les masses, invitées de préférence à regarder les « coups de cœur » des programmes-téles, qui vont invariablement au film le plus chargé d'humanisme et d'idéologie.

Le cinéma planétarien distille le même message que la philosophie du même genre : il s'agit, sous une forme ou sous une autre, d'amener les spectateurs à concevoir un monde sans frontière et de lui inculquer la tolérance envers l'« autre », qu'il soit immigré, homosexuel, monstrueux, extra-terrestre, mongolien ou même simplement normal.

Le seul individu qui n'a pas sa place dans le monde qui vient est celui qui défend la culture de ses ancêtres et son territoire. Il ne s'agit pas ici, bien évidemment de dénoncer l'Indien de la forêt équatoriale ou la tribu africaine menacés par la modernité et qui n'entendent pas se laisser spolier, mais de traîner dans la boue les racistes blancs arriérés qui refusent encore la société plurielle.

Dans l'univers de l'image, il est beaucoup plus difficile de théoriser et de présenter rationnellement au public les tenants et les aboutissants de l'évolution du monde. Le public ne doit pas trop réfléchir, car ce qu'il souhaite, c'est d'abord se détendre. C'est donc par l'émotion qu'il faut le sensibiliser à la cause que l'on souhaite promouvoir à travers l'écran. C'est pourquoi, le message prendra appui davantage sur les comportements humains, les caractères ethniques des individus et une ambiance propice à la détestation ou à la sympathie des personnages. Ici, c'est un personnage et son comportement qui incarne une idée. On aura donc par exemple un méchant colon et un gentil colonisé, ou encore un curé hypocrite et retors, et un maître d'école laïc ouvert et tolérant. La propagande la plus grossière est même parfois la plus efficace avec un public populaire. Ainsi, par exemple, des films manichéens comme Rambo, avec Sylvester Stallone, ont nui bien davantage au communisme que les débats d'intellectuels devant des caméras. Mais le plus souvent, le message est sous-jacent et contenu dans la qualité du personnage. L'image se prête aussi très bien à l'apologie du métissage et de la tolérance, thème récurrent du cinéma planétarien.

La mixité ethnique dans le cinéma a réellement décollé dans les années 90, le plus souvent comme aspect secondaire du film, auquel le public n'est pas censé prêter attention. C'est ainsi qu'il se banalise davantage. Les premiers films mettant en scène des couples mixtes sont pourtant si surprenants qu'il a fallu traiter le sujet à part entière. Il ne nous semble pas qu'il y ait eu d'autres films marquants dans le genre avant celui du réalisateur américain Stanley Kramer qui, en 1967, a probablement été l'un des premiers à faire l'apologie du métissage aux Etats-Unis, à travers le film *Devine qui vient dîner ce soir*. Kramer imagine une jeune beauté présentant son mari à ses parents. Vous l'avez deviné, celui-ci est un noir, sympathique, cultivé, intelligent, et dont le naturel désarmant et la gentillesse viennent à bout de la méfiance instinctive et vicieuse des bourgeois blancs américains. Le film remporta évidemment dix nominations aux Oscars. Il semblerait que la production se soit tarie dans les années qui suivirent, mais il serait nécessaire de pousser les recherches plus avant pour s'en assurer. Il est certain, en tout cas, que ce type de message de sensibilisation a connu un regain d'intérêt dans les années 1990. En 1995, dans

Liaison interdite, Paul Seed met en scène un soldat noir américain pendant la Seconde Guerre mondiale. Celui-ci souffre du mépris de ses compagnons d'armes : ce sont des Blancs arrogants, méchants et racistes. Avec un ami, il est affecté aux cuisines du mess des officiers, où il rencontre Esther, une mère de famille dont le mari est parti au front. Très vite, ils se sentent attirés l'un par l'autre. Mais leur relation est mal vue : elle est anglaise et blanche, et il est américain et noir.

Quentin Tarantino nous habitue lui aussi à la mixité ethnique : dans *Pulp Fiction* (USA, 1993), on assiste aux délires meurtriers d'un duo de choc, un Blanc et un Noir. Le chef du gang est un Noir ; sa femme est une blanche complètement shootée. Dans *Jackie Brown* (1997), le principal personnage est un Noir, trafiquant d'armes, dont la femme est une petite blonde, là encore complètement camée. Dans *Reservoir Dogs* (1992), les personnages sont des chiens enragés qui s'entre-dévoient dans un impressionnant carnage. Ils sont tous blancs, et plus ou moins tarés. Le réalisateur Bob Rafelson prône lui aussi la mixité ethnique avec *Sans motif apparent*, sorti en 2001.

Le cinéma « anglais » connaît aussi cette tendance multiculturelle. Dans *My beautiful laundrette* (Grande-Bretagne, 1990), Stephen Frears nous offre un coquetéle de clichés politiquement corrects : Omar, un jeune Pakistanais se voit confié une laverie automatique délabrée par son oncle dans un quartier déshérité de Londres. Comme il est très dynamique, il va la rénover et en faire une affaire qui marche, en prenant à son service un ancien ami, un pauvre loubard homosexuel anglais qui va aussi devenir son amant. La bande de copains de ce dernier se révolte à l'idée que leur pote se mette à travailler pour des « Pakis ». Ces abrutis sont évidemment très racistes, autant que fainéants. Heureusement, donc, que des Pakistanais dynamiques sont là pour faire tourner l'économie anglaise et pour faire des enfants aux anglaises. Apologie du métissage et de l'homosexualité, dénonciation du racisme : le film a reçu le César du meilleur film étranger, bien qu'il soit parfaitement ennuyeux. Si quelqu'un a vu la fin, il pourra nous la raconter. Dans *Dirty Pretty things* (Grande-Bretagne, 2002), le même Stephen Frears, qui s'avère être un vrai cinéaste planétarien, raconte l'histoire de Okwe, un Nigérian clandestin, chauffeur de taxi le jour et veilleur de nuit dans un hôtel. Un soir, celui-ci découvre enfin un cœur humain dans une chambre, une jolie jeune femme blanche qui va lui faire aimer la vie en Angleterre.

La production française dans ce domaine est exemplaire : Dès 1988, dans *Romuald et Juliette* (1988), Coline Serreau nous montre une histoire d'amour interracial. Romuald (Daniel A.) est le jeune PDG d'une importante entreprise, qui tombe amoureux de la femme de ménage, une antillaise mère de cinq enfants. Le scénario n'est évi-

demment pas très crédible, mais il reflète bien la volonté d'inculquer la « tolérance » et l'ouverture à l'autre.

En 1989, Gérard Oury nous propose *Vanille-fraise* : Deux agents secrets ont pour mission de faire sauter un navire chargé d'une cargaison de missiles. « Il est noir, expert en explosif (et vachement sympa), nom de code : Vanille. Elle est blanche, et nageuse de combat, nom de code : Fraise !

En 1993, Matthieu Kassovitz signe le film *Métisse* : Lola est une « sublime métisse antillaise » qui a deux amants. L'un est blanc, juif et rappeur, et l'autre est noir, fils de diplomate et étudiant en droit. Elle leur fixe un jour un rendez-vous commun pour leur apprendre qu'elle attend un bébé. Entre les deux hommes, c'est d'abord la guerre. Mais le racisme entre le Juif et le noir n'est pas bien méchant, et bientôt, ils vont faire une vie à trois : le Juif, le Noir musulman et la métisse chrétienne. « Une comédie tonique qui n'a pas peur ni du poids des traditions, ni du choc des cultures », selon un grand hebdomadaire « PC ».

Le film *Un, deux, trois soleil*, de Bertrand Blier (France, 1993) est un modèle du genre : C'est la vie ordinaire et sombre de Victorine (Annouk Grinberg, épouse du réalisateur), gosse de banlieue. Sa mère est folle, son père alcoolique, et son premier amour a été assassiné par un beau. Elle calme sa violence, rencontre Maurice, qui lui fait deux enfants. Le flic blanc, un imbécile, est marié à une mama noire qui lui donne des petits métis. L'institutrice blanche ne rêve que de se faire culbuter par ses grands élèves blacks et beurs. Jean-Pierre Marielle laisse sa porte ouverte la nuit pour les petits voleurs noirs, et leur offre à dîner avec ces mots : « Tu es la chance de mon pays. Quand tu seras grand, épouse une Française, bien blanche. »

En 1997, le réalisateur Robert Guédiguian présente *Marius et Jeannette* : A Marseille, Jeannette vit seule avec ses deux enfants, qu'elle a eu de deux lits différents. La grande fille lui a été laissée par un salaud qui l'a quittée : un con de blanc. Quant au fils de 12 ans, c'est un petit métis d'Africain qui travaille très bien à l'école. Son père, qu'elle regrette, parce qu'il était adorable, est malheureusement mort sur un chantier. Jeannette rencontre Marius. C'est un grand gaillard taciturne qui est vigile dans une usine désaffectée. Tous les personnages du film sont des braves gens du petit peuple qui, pour certains, ne cachent pas leurs sympathies communistes. Le film a naturellement été récompensé par un César pour la meilleure actrice en 1998.

Bernard Stora est le réalisateur du film *Un Dérangement considérable* (1999) : « Depuis l'enfance, Laurent Mahaut consacre toute son énergie à la réalisation de son rêve : devenir footballeur. Embrasser la

carrière professionnelle permettrait en effet à ce joueur surdoué de mettre sa mère, Rose, et ses deux demi-frères, Djamel et Nassim, à l'abri du besoin ». C'est encore Bernard Stora qui signe le scénario du téléfilm *Une autre vie* (2004) : le jeune Malien Ismaël Traoré, est venu étudier la médecine à Marseille, au grand désespoir de son oncle qui a arrangé son mariage. A l'hôpital, il rencontre Marta, une jolie blanche, et délaisse sa jeune femme africaine. Chez Bernard Stora, l'apologie du métissage semble être une obsession : alors que dans le roman d'Emmanuel Roblès, le médecin est un Blanc, Stora l'a remplacé par un Noir, pour sensibiliser le public à cette question : un téléfilm qui trouve bien sa place dans « La semaine de l'intégration » sur FR3. Dans *La Tresse d'Aminata* (1999), Dominique Baron met en scène une adolescente sénégalaise adoptée enfant par une famille bretonne. En 2003, le réalisateur Olivier Lang signe un épisode de la série *Docteur Dassin, généraliste*, intitulé *Des secrets trop bien gardés* : « Dassin est confronté à un couple peu ordinaire : un Français de cinquante ans, entraîneur sportif, et une Africaine de dix-huit ans, qui vit dans une dépendance à son mari que Dassin trouve suspecte ».

Dans *L'Homme qui venait d'ailleurs* (France, 2004), François Luciani raconte l'histoire de Pierre, un médecin antillais, qui reprend le cabinet d'un confrère dans un village charentais. Nous sommes en 1893, et personne n'a jamais vu un homme de couleur. Evidemment, notre médecin est tout ce qu'il y a de plus sympathique. Il est libéral, grand, généreux, il porte bien, il est plein de bonté et de sagesse. En face de lui, François Luciani nous montre des Blancs méfiants, incultes, qui ne lui arrivent pas à la cheville. Comme les clients boudent son cabinet, il n'y tient plus : « – Mais pour qui se prennent-ils ces gens-là, dans leur pays de froid et de pluie ! » Un jour, dans un zoo ambulante, il voit des frères de race enfermés dans une cage derrière un panneau où est inscrit « cannibales ». Les Blancs, évidemment, ricangent bêtement, méchamment. Son sang ne fait qu'un tour, mais la fâcherie ne va pas durer bien longtemps, car il a grand cœur. Déjà, la plus jolie femme du pays semble éprise de lui. Dans une autre scène, la bonne de notre médecin nous apprend qu'à l'usine, le contremaître, à l'habitude de se taper toutes les ouvrières, et quand celles-ci tombent enceintes, elles sont obligées de partir. « – Ce n'est pas la pitié qui les étouffe, tous ces gens qui vont à la messe le dimanche », lâche-t-elle. La religion catholique, évidemment, est la religion des salauds et de l'hypocrisie. Autre scène encore : une épidémie s'étend dans le village ; lorsque le brave médecin se rend compte de son importance, il entre dans la salle du conseil municipal où s'interrogent les quelques notables. Bien entendu, le racisme des méchants l'empêche de siéger au conseil. Il s'impose néanmoins par sa supériorité naturelle, et

s'exclame : « – Messieurs bravo ! A force d'avarice et de bêtise, vous êtes parvenus à vous mettre à dos une épidémie de choléra ! » Mais qu'importe, l'important est qu'il ait trouvé un cœur tendre dans cet océan de bassesse. Nous avons ici assurément l'estampille cosmopolite. François Luciani est d'une famille de rapatriés d'Algérie, tout comme le réalisateur-acteur Roger Hanin. Il a réalisé ici un très beau film contre l'intolérance.

Dans le même esprit, la série télévisée française *PJ* (Police judiciaire) reflète assez bien la volonté obsessionnelle de sensibilisation des masses par des histoires toujours très « politiquement correctes ». Un épisode de ce feuilleton plante le décor : une cité de banlieue. Des coups de feu sont tirés sur un groupe de « jeunes » qui écoutent de la musique un peu trop fort. Un des flics – une fliquesse – est une militante d'extrême-droite. C'est seulement par la suite que l'on découvre qu'elle a un fils qu'elle cachait, et qui est métis. Le père est en fait un Antillais, membre du service d'ordre du FN ! Ce scénario pour le moins « capilotracté », est signé Alain Krief.

En 2004, le cinéaste Edouard Molinaro nous a offert *Les Cœurs des hommes* : Un avion sanitaire, en provenance du Congo, vole vers Paris, avec à son bord des enfants qui doivent être opérés. Une équipe de médecins français tombe sous le charme de ces adorables gamins qui sont la France de demain. Dans *Si j'avais des millions*, le scénariste Philippe Niang paraît lui aussi obsédé de mettre en scène la mixité ethnique, puisqu'il récidive dans *Un bébé noir dans un couffin blanc*. On verra dans un autre chapitre que les noms asiatiques sont parfois trompeurs.

En 2005, Claude Berri nous a offert *L'un reste, l'autre part*, (avec un casting ethnique : Daniel Auteuil, Pierre Arditi, Charlotte Gainsbourg, Nathalie Baye et... curieusement, Miou-Miou). « Deux amis de longue date, Daniel et Alain, la cinquantaine, mariés tous deux depuis une quinzaine d'années, vont rencontrer l'amour. Pour Daniel, ce sera Judith (on se marie dans la communauté) au moment où le fils qu'il a eu de sa première femme Anne-Marie, devient tétraplégique à la suite d'un accident de moto. Alain, lui, rencontre Farida, une jeune Sénégalaise qu'il a engagé comme vendeuse dans sa boutique d'art africain. » En 2005 encore, la série télévisée « bien française » *Plus belle la vie* nous montre systématiquement des jeunes femmes blanches avec des Noirs, tandis que les jeunes hommes blancs jouent le rôle des homosexuels. Les scénarios sont signés Olivier Szulzynger.

La marque de fabrique planétarienne se reconnaît aussi à un certain racisme plus ou moins larvé dans le scénario mais toujours très visible à l'écran. Le film *Ces Garçons qui venaient du Brésil*, raconte

l'histoire d'un chasseur de nazis, Ezra Liberman qui, dans les années 70, met à jour un complot organisé par un groupement d'anciens nazis émigrés au Paraguay. L'horrible Docteur Mengele, ancien médecin-bourreau d'Auschwitz, en est le chef. Il vit dans une luxueuse villa, suffisamment isolée pour pouvoir continuer ses activités perverses sur la génétique, et semble régner sur un troupeau de domestiques amorphes qu'on dirait réduits à l'état d'esclaves : c'est l'homme blanc dans toute sa suffisance. Les nazis semblent tenir le haut du pavé sous le régime militaire du Paraguay, organisent ouvertement des réceptions dans de somptueux palaces. Ils mettent sur pied un mystérieux complot meurtrier qui sera finalement déjoué grâce à la ténacité du justicier Liberman. Le film est de Franklin J. Schaffner (USA, 1978).

Dans *A double tranchant* (USA 1985), un directeur d'un grand journal californien est accusé d'avoir sauvagement tué sa femme pour toucher l'énorme héritage. Persuadée de son innocence, une célèbre avocate accepte de prendre sa défense. Pourtant, au cours du procès, certains éléments la font douter, et notamment le comportement d'un des témoins, qui présente les caractères d'un dangereux psychopathe : il est blond, avec le type nordique. Il paraît dangereux et tente même de s'en prendre à l'avocate dans le parking. Ce ne sera pourtant pas lui le coupable, mais bien son propre client, le directeur de presse, qui avait su perfidement la séduire. Lui aussi est un blond au type nordique, mais l'avocate n'obtiendra la preuve de sa culpabilité que par hasard, après avoir gagné le procès et fait innocenter son client. Elle décide alors de le dénoncer, et d'avouer publiquement par la même occasion l'ignominie du procureur. En effet, lors d'une affaire remontant à plusieurs années, celui-ci avait escamoté une pièce du dossier qui aurait pu empêcher un autre inculpé d'être condamné à dix ans de prison. Le malheureux injustement emprisonné est un Noir. Les Noirs sont gentils, les Blancs sont méchants, et le film est signé Richard Marquand.

Dans *Cry Freedom* (GB, 1987), Richard Attenborough nous montre l'Afrique du Sud des années 1970, où le régime d'Apartheid est imposé aux Noirs par les Afrikaners : le directeur d'un journal libéral prend fait et cause pour les Noirs et se lie d'amitié avec un de ses principaux leaders, Steve Biko. Celui-ci est assassiné en prison par des Blancs tous plus vils les uns que les autres. Les Noirs, en revanche, sont tous émouvants, dignes et respectables. Leurs manifestations pacifiques sont durement réprimées par une police impitoyable. Un film qui donne honte d'être blanc, et c'est exactement le but recherché.

Dans la même veine, le réalisateur Chris Menges a réalisé *Un Monde à part*, (USA, 1988), qui retrace les tensions en l'Afrique du Sud en 1963. Les Blancs sud-africains sont naturellement racistes, et

la police peinte sous le jour le plus antipathique possible : haineuse, bornée et obsédée par un ennemi insaisissable. L'œuvre de Menges a naturellement reçu le Grand prix du jury à Cannes en 1988. Dans *L'Arme fatale II*, (1989), Richard Donner nous dépeint aussi les Sud-Africains blancs comme d'ignobles trafiquants de drogue.

Avec *Mississippi Burning* (USA, 1988), Alan Parker s'inspire d'une histoire vraie des années 60. Le FBI américain enquête sur la disparition de trois jeunes hommes appartenant à une association défendant les « droits civiques ». Ceux-ci – un Noir et deux Juifs – ont été tués par des racistes du Ku Klux Klan. Dans cette petite ville du Sud des Etats-Unis, les petits Blancs sont lâches, vils, mesquins ou franchement abjects. Leurs femmes obéissent docilement, mais ne rêvent que de fuir de pareils individus. Le film de Milos Forman, *Ragtime* (USA, 1991) ne présente d'autre intérêt que d'être aussi un film moralisateur : en 1906 à New York, un pianiste noir, qui s'est acheté une voiture, est victime de la jalousie et du racisme d'une bande de blancs stupides.

Dans *La Main droite du diable*, Costa-Gavras (USA, 1989) dénonce les milices d'extrême-droite aux Etats-Unis. Un animateur de radio un tantinet provocateur et « libéral » est abattu dans un parking. Celui-ci est juif, et ses assassins ont signé « ZOG » (Zionist occupational government) à la bombe à peinture. Les policiers du FBI enquêtent sur une milice d'extrême-droite du middle-West. Une jolie jeune femme est chargée de les infiltrer. Gary tombe vite amoureux d'elle et laisse voir ses penchants de psychopathe. Celui-ci insiste par exemple pour qu'elle l'accompagne à la chasse avec ses amis. C'est une chasse un peu particulière, puisqu'il ne s'agit pas moins que d'une traque humaine contre un jeune Noir lâché la nuit dans la forêt. L'homme sera naturellement abattu sous les yeux de la jeune femme. Gary pensait sans doute faire plaisir à sa nouvelle conquête, mais celle-ci est littéralement écœurée par ce à quoi elle a assisté. Néanmoins, ses supérieurs du FBI avec qui elle reste en contact insistent pour qu'elle continue l'infiltration dans le réseau d'extrême-droite. Un camp para-militaire révèle toute l'importance de l'organisation : ils détiennent les armes les plus sophistiquées et font preuve d'une grande détermination. Tous seront finalement arrêtés. Mais le combat contre cette pieuvre est loin d'être terminé, car l'on sait que ces réseaux sont soutenus par de puissants personnages, et des hommes politiques de tout premier plan qui cachent bien leur jeu et agissent en sous main !

Le fameux film de Jonathan Demme, *Le Silence des Agneaux* (USA, 1991), raconte la traque par le FBI d'un dangereux psychopathe qui laisse derrière lui des cadavres de jeunes femmes atrocement

mutilés. Le très célèbre « agent Starling », Clarisse, une jeune femme policier qui n'a pas froid aux yeux, est sur la piste du tueur en série. Cette espèce de dangereux taré s'appelle Billy : c'est un grand blond aux yeux bleus. Il vit seul dans une maison sordide, et retient prisonnière dans un puits, au sous-sol de sa maison, sa prochaine victime qui ne cesse de hurler (« Elle met la crème dans le panier ! »). Billy aime les papillons et les armes à feu. Au détour d'une image, on peut apercevoir une énorme croix gammée sur son dessus de lit.

Dans *La Firme* (USA, 1993), Mitch McDeere (Tom Cruise) est un jeune diplômé qui vient d'être recruté par la Firme, un puissant cabinet d'avocats de Memphis. Il est d'abord séduit et fasciné par les avantages qui lui sont offerts, mais se rend compte peu à peu que les dirigeants travaillent en fait pour un terrible gang mafieux de Chicago. Tous les avocats présentés – une bonne trentaine – sont blancs, catholiques et de type nordique. Ils symbolisent l'élite américaine dans ce qu'elle aurait de plus hypocrite et écœurant. Le film est signé Sydney Pollack.

En 1993 encore, paraît une comédie intitulée *Les Valeurs de la famille Adams*. La famille Adams est un peu spéciale : on ne sait pas trop si ce sont des sorciers ou des vampires, mais il est certain qu'ils adorent le démon. Ils vivent dans un manoir isolé de tout sur une colline ; ils s'habillent de noir, ils ont les cheveux noirs et le teint cadavérique. Leur morale est abjecte ; ils ont la passion de faire le mal, et pourtant, ils deviennent attachants par leur excentricité. Les deux enfants sont placés dans une colonie de vacances pendant quelque temps, avec d'autres petits américains, où toutes les petites filles sont blondes, tous les petits garçons sont blonds, et tous forment la majorité imbécile, lâche et intolérante. Bientôt, nos deux petits diabolins aux cheveux noirs seront mis en quarantaine par ce vil troupeau de blonds pétris de morale bourgeoise. Mais nos petits Adams ne vont pas se laisser faire. Ils vont réunir autour d'eux les autres individus opprimés de la colonie, tous ces enfants aux cheveux noirs injustement méprisés par ces blonds arrogants. Tous ensemble, ils vont faire un coup d'éclat dans le spectacle de fin de séjour où assistent les parents. Les blonds en prennent alors pour leur grade, comme il se doit. Les méchants et les affreux sont en fait les gentils, et les salauds sont invariablement les blonds : le film est de Barry Sonnenfeld.

La Ligne verte est un film d'un certain Frank Darabont, sorti sur les écrans en 1999 : Dans le pavillon des condamnés à mort de ce pénitencier américain, en 1935, il y a des gardiens de prisons ignobles, et des détenus pleins d'humanité. Tout cela est en effet tout à fait plausible. Les pouvoirs surnaturels du colosse noir, accusé du viol et du meurtre de deux fillettes, le sont moins. Celui-ci, est doux comme un

agneau, innocent et accusé à tort. Il sera pourtant la victime des hommes, de l'injustice, et de la cruauté de gardiens psychopathes – blancs.

Dans *Dany Ballint* (2001), de jeunes néo-nazis sont embrigadés par une puissante organisation extrémiste. Dany, leur chef, le seul type intelligent de la bande, est en fait un Juif angoissé, en rupture avec sa communauté. Une scène finale du scénario entend montrer contre toute vraisemblance que ces organisations nazies sont soutenues par la grande bourgeoisie américaine : le film est de Henry Bean ; le scénario de Mark Jacobson.

Runaway jury (USA, 2002) est l'histoire de la manipulation des jurés par le lobby des ventes d'armes aux Etats-Unis. Les « méchants » sont des blonds manipulateurs, terriblement organisés et efficaces qui agissent pour le compte du lobby des armes à feu. Espionnage, violence, chantage et manipulation sont leur spécialité ; tout est mis en œuvre pour gagner le procès, mais fort heureusement, ces salauds vont perdre à la fin grâce à l'intelligence du petit avocat Dustin Hoffman : un film de Garry Fleder, sur un scénario de David Lieven et Brian Koppelman.

L'esprit politiquement correct américain se retrouve évidemment dans un autre dessin animé : *Pocahontas* (1995), de Mike Gabriel et Eric Goldberg. Pocahontas, jeune indienne indépendante, refuse le mari que lui a désigné son père et s'éprend d'un aventurier anglais moins raciste que les autres, auquel elle renoncera finalement pour rester avec son peuple. Les Anglais sont avides, cruels et répugnants, les Indiens sont bons, sages, nobles et respectueux. Pocahontas a été étudiée pour plaire à tout le monde : elle est brune, sexy, le teint ambré, les yeux en amande : elle tient à la fois de l'Indienne, de la Noire, de la Chinoise, de la Berbère et de la Gitane. Elle revendique son « ethnicité planétaire¹ ».

Le cinéma français n'est évidemment pas en reste dans cette discipline de flagellation de la population majoritaire. Jean-Jacques Annaud, dans *La Victoire en chantant*, (France, 1976) nous offre un aperçu de la présence française en Afrique en 1915, où une population de colons composée exclusivement de crétiens alcooliques est opposée à des Noirs pleins d'humour.

En 1984, avec *Train d'enfer*, Roger Hanin lance un cinéma militant. Dans le numéro du 11 janvier 1985, l'hebdomadaire indépendant *Tribune juive*, dont le directeur, le rabbin Jacques Grunewald est connu pour ses sympathies de gauche, commente ainsi le film de Roger Hanin : « Assassinat atroce dans un train : un jeune Arabe est lynché

¹ On consultera avec intérêt le livre de Norbert Multeau, *Les Caméras du diable*, Editions Dualpha, 2001.

et défenestré par trois recrues en goguette. A partir de ce fait divers, acte raciste émanant de trois paumés, Roger Hanin a construit un film dont il veut tirer une large morale, impliquant cette fois la France profonde tout entière. Plus question de trois garçons isolés et éméchés. C'est d'un véritable réseau néonazi qu'il s'agit, englobant toute une ville, voire le monde entier. » et *Tribune juive* ajoute : « Roger Hanin assure que, Juif algérien, on lui a appris dès l'enfance à aimer les Arabes. Apparemment, on ne lui a pas appris à aimer les Français. » *Train d'enfer* a bénéficié de l'aide de l'organisme d'avance sur recette, présidé par Bernard-Henri Lévy, c'est-à-dire d'une subvention financée par l'argent des contribuables français.

Dans *Hors-la-loi*, de Robin Davis (France, 1984), « quinze adolescents d'origines ethniques diverses, s'évadent d'un centre de redressement. Il font irruption dans un bal de village où le patron du bar, raciste, finit par tirer dans le tas. »

En 1995, dans *La Haine*, Matthieu Kassovitz dépeint la haine de la société française qui tenaille trois jeunes : un Arabe, un Noir et un Juif d'une cité de banlieue. On voit ici encore cette inclination à assimiler les Juifs aux éléments les plus défavorisés de la société. Matthieu Kassovitz se fait ici le porte-parole d'une frange d'immigrés rétifs aux lois et qui hurlent leur haine du système. Les blacks et les beurs deviennent l'incarnation d'un nouveau mythe de héros rebelle, mais reçu régulièrement sur tous les plateaux de télévision et bénéficiant du soutien des grosses maisons de production. C'est encore Matthieu Kassovitz qui signe en 2000 *Les Rivières pourpres* : dans les glaciers des Alpes, des cadavres atrocement mutilés sont retrouvés, avec les yeux crevés et les deux mains tranchées. Les enquêteurs vont suivre une piste qui va les mener à l'université locale, qui s'avère être une pépinière de dangereux néo-nazis. Là encore, le scénario est peu crédible, mais c'est amplement suffisant pour le public à qui le film est destiné.

Avec *Taxi*, sorti en 1998, Gérard Pirès a eu aussi beaucoup de succès : Sami Naceri, un fou du volant, parvient à bout d'une bande de dangereux malfaiteurs. Ces derniers sont des Allemands de type nordique, aussi cons que méchants. Dans *Les Enfants du soleil*, sorti en 2004, Alexandre Arcady prétend raconter le drame des Français d'Algérie, alors que son film n'est qu'une célébration de la communauté israélite. Le Français « pied noir catholique propre sur lui » comme dit l'auteur lui-même, s'appelle Lacombe. Comme « Lacombe Lucien », le milicien simplet et dangereux inventé par l'écrivain Patrick Modiano pour le film de Louis Malle.

En 1999, Alain Berberian nous a livré le film *Six-Pack* : à Paris, un commissaire de police s'acharne à vouloir mettre hors d'état de

nuire un tueur en série américain. L'homme a déjà tué et mutilé cinq jeunes femmes. Mais celui-ci, attaché culturel à l'ambassade américaine, est protégé par l'immunité diplomatique. Il semble que des consignes viennent du ministère pour empêcher l'arrestation du coupable. En effet, l'affaire est utilisée par Paris pour peser sur les négociations commerciales avec Washington. Les méchants sont joués par des hommes de type nordique (le chef de la police, le psychopathe), tandis que les gentils (le commissaire Nathan, l'inspecteur Saül) une fois encore, sont joués par des acteurs bruns très typés.

En 2004, le réalisateur Stéphane Kurc nous a présenté *Le Triporteur de Belleville* : en 1940, dans la grande débâcle des troupes françaises, Victor Leizer, un jeune Juif de Belleville, a perdu son régiment. Avec un autre soldat égaré, il erre dans la campagne française désertée de ses habitants. Le soir, les deux complices rencontrent un groupe de Sénégalais dans une ferme. Le chef des Sénégalais est agrégé de Français à Dakar. On l'a obligé à faire la guerre loin de chez lui. Il s'exprime parfaitement bien, avec un langage châtié : « – Ah, Messieurs, laissons là ces galéjades ! ». C'est avec une grande dignité qu'il préférera mourir, tué par les Allemands, plutôt que de se laisser faire prisonnier loin de son pays. Parmi les millions de soldats mobilisés qu'on pouvait voir sur le front, c'est sûr, les Juifs et les Noirs étaient probablement majoritaires, même si un calcul rapide doit nous mener tout au plus à 1 ou 2 % au grand maximum. Quand il s'agit de sensibiliser le téléspectateur français, tout est permis. Bien évidemment, dans le scénario retenu par Stéphane Kurc, les méchants sont très méchants, et les gentils sont très gentils.

Dans le genre ridicule, on a pu voir aussi un épisode de *La Crim*, un téléfilm bien français : un skinhead (personnage imaginaire, individu violent d'extrême-droite, au crâne rasé) est poignardé à mort dans une banlieue. Tout porte à croire qu'un Arabe a fait le coup, et celui-ci est arrêté. Mais l'enquête va démontrer que c'est le père de ce skinhead qui l'a tué, parce qu'il ne supportait plus que son fils soit d'extrême-droite. Le skin avait tué le frère de l'Arabe, qui était d'ailleurs un de ses amis d'enfance ! Ce scénario délirant est signé Ramsay Lévy.

Pour *Le fabuleux Destin d'Amélie Poulain*, (France, 2001), le scénario et les personnages étaient vraiment trop franchouillards : Serge Kaganski, critique du magazine *Les Inrockuptibles*, n'y tint plus, et déclara dans *Libération* du 30 mai 2001 : c'est « un film à l'esthétique figé et qui surtout présente une France rétrograde, ethniquement nettoyée, nauséabonde ». Cette haine de la France et des Français paraît être une obsession incurable. Si tous ces réalisateurs avaient eu envie de nous pousser au suicide, ils ne s'y seraient sans doute pas pris au-

trement. Cette France « nauséabonde » a été d'ailleurs fort bien filmée par François « Truffaut » dans *Le dernier métro* (1980), film qui relate la vie d'un théâtre sous l'occupation, et dans lequel on peut discerner aisément l'abjection française d'un côté, et le génie de l'humanité de l'autre. Ce dernier apparaîtra au grand jour dans la scène finale, acclamé par tous les spectateurs en délire qui reconnaissent enfin le seul, l'unique, le sublime génie créateur, incarné en la personne du petit « Lucas Steiner », qui avait été obligé jusque là de se cacher dans la cave du théâtre.

Dans la comédie d'Alain Berbérien, *La Cité de la peur* (France, 1994), l'acteur Dominique Farrugia vomit au visage d'un salaud, dans une scène hilarante. Et c'est encore beaucoup plus amusant quand les gens dont on se moque rient bêtement avec nous. Comme le disait le vers de Dante : « Au milieu de nous, le fourbe se rit de nous », ou quelque chose d'approchant.

L'esprit planétarien dans le cinéma se manifeste aussi naturellement par un certain antichristianisme. Dans son film « magnifique et obsédant », *Fanny et Alexandre*, (Suède, 1982), le brillant metteur en scène Ingmar Bergman oppose entre eux deux personnages : un évêque – austère et lugubre – de l'Eglise luthérienne, et un juif – doux et charmant au possible. L'évêque maltraite ses enfants adoptifs, qu'il séquestre dans un grenier sans fenêtre. Ceux-ci seront sauvés par le Juif, qui aide aussi leur mère à recouvrer la liberté. L'évêque meurt d'une mort atroce, et le Juif le remplace à la tête de la famille. Bergman n'essaie même pas de donner à sa fable un quelconque réalisme : son Juif, un orthodoxe vêtu d'un vaste yarmulke noir, boit du vin en compagnie des Suédois lors d'un repas de Noël – chose qu'aucun juif religieux ne ferait pour rien au monde. Mais l'essentiel n'est pas là, vous l'avez compris. Déjà, en 1960, Richard Brooks nous montrait, dans *Elmer Gantry, le charlatan*, que derrière le visage du bon pasteur, peut se cacher la pire des ordures. Son film avait naturellement été récompensé par un Oscar.

Le modèle du genre reste tout de même le célèbre film de Jean-Jacques Annaud¹, *Le Nom de la rose* (France, 1986), dont le scénario est tiré du roman de l'auteur italien mondialement célèbre Umberto Eco : il s'agit d'une intrigue policière qui se déroule dans un monastère bénédictin du Nord de l'Italie au début du XIV^e siècle. Les clichés sur le Moyen Age s'accumulent tout au long du film : tous les moines

¹ Il n'y a aucune parenté avec Marthe Hanau, dont l'escroquerie des années 1930 est restée célèbre. La réaction d'un petit épargnant floué dans cette malheureuse affaire est décrite dans une scène hilarante racontée dans le livre magnifique d'Henri Vincenot, *La Billebaude*.

sans exception sont des tarés, d'une manière ou d'une autre. Ils s'engraissent sur le dos des pauvres paysans qui viennent apporter leur maigre récolte, tandis que ceux-ci vivent dans la fange et les ordures que veulent bien leur jeter les moines. L'Église catholique tout entière n'est que perversion : elle maintient les esprits dans l'asservissement et dans la peur du diable ; elle garde précieusement cachées toutes les merveilles contenues dans les livres grecs qui risquent de déstabiliser son pouvoir. Guillaume de Baskerville, le moine franciscain, magistralement interprété par Sean Connery, parviendra finalement à dénouer l'énigme et à récupérer quelques-uns de ces ouvrages interdits qu'il sauvera des flammes. Tout se finit évidemment par la torture et le bûcher. Le film a été réalisé avec la collaboration de Jacques Le Goff, un historien de l'école marxiste. Si l'on veut avoir un aperçu non marxiste de la magnifique époque que fut le Moyen Âge, on lira avec profit ce tout petit livre de Régine Pernoud intitulé *Pour en finir avec le moyen âge*, édité au Seuil en 1977. Personne ne pourra nous faire croire que l'on bâtit des cathédrales avec des miséreux affamés et des esclaves. Notons aussi qu'à aucun moment dans ce film il n'est question de « rose ». Il s'agit évidemment d'un titre pour initiés à la kabbale, et à ce sujet, nous découvrons que l'auteur du récit, Umberto Eco, vient de préfacer en 2005 un livre d'un certain Moshé Idel, intitulé *Mystiques messianiques*¹, dans lequel il établit un parallèle entre le messianisme hébraïque et le marxisme : « D'aucuns ont vu des traces de messianisme, jusque dans la conception de Marx (juif) d'une transformation du monde, grâce à la rédemption des masses prolétaires. » On savait déjà que selon Marx, la religion était « l'opium du peuple », mais il faut surtout comprendre que, dans l'esprit du philosophe, c'est surtout de la religion catholique dont il s'agit.

Pour rester dans l'esprit anticatholique, on peut citer aussi le réalisateur Constantin Costa-Gavras, dont le film *Amen*, a fait beaucoup de bruit. L'acteur Matthieu Kassovitz y joue le rôle d'un jeune jésuite qui, pendant la Seconde Guerre mondiale tente de sortir le Vatican de sa torpeur et d'inciter le pape Pie XII à dénoncer publiquement la barbarie nazie. L'affiche représente une croix gammée et une croix catholique entremêlées. Les critiques sont évidemment élogieuses pour ce film « bouleversant de vérité ».

Virgin Suicides est un film américain de 1999 de Sofia Coppola : Vers 1970, dans une bourgade du Michigan, Cecilia, 13 ans, élevée par des parents catholiques intégristes se défenestre. Toutes ses sœurs se suicideront à sa suite, prouvant par là qu'une éducation catholique

¹ Moshé Idel, *Mystiques messianiques*, de la Kabbale au hassidisme, XIII^e – XIX^e siècle, préface de Umberto Eco, 1998, Yale university, Calmann-Lévy, 2005 pour la traduction française.

ne vaut pas une bonne famille juive : « Un film intelligent et bouleversant » nous dit le magazine de télévision. Dans le film *Brazil*, de Terry Gilliam (USA, 1984), on aperçoit de manière fugitive les errements des adeptes du catholicisme à travers une vieille femme qui n'en finit plus de se rafistoler en chirurgie esthétique : un vrai cadavre ambulante.

On peut aussi citer *Les Evadés* (USA, 1995), film dans lequel un directeur de prison se révèle être une fiéffée ordure en même temps qu'un chrétien très pieux. Le film est signé Frank Darabont, que nous avons déjà vu à l'œuvre un peu plus haut, et qui confirme ici sa vocation planétarienne.

Le cinéma planétarien comme la philosophie du même ordre, a pour objectif de détruire l'attachement aux traditions. C'est évidemment dans cet esprit que *Le Cercle des poètes disparus* a été réalisé en 1990. Le film nous montre un pensionnat d'élite aux Etats-Unis, une vieille et noble institution pour les fils de la haute société. Dans ce pensionnat, un professeur de lettres, Mr Keating va bouleverser la vie des étudiants et dynamiter les vieilles valeurs poussiéreuses de ces chrétiens coincés. Ce film révolutionnaire, sans en avoir l'air, qui invite à rejeter les traditions et les normes, est signé Peter Weir.

C'est aussi le message d'un film comme *La Différence*, de Robert Mandel¹ (USA, 1992) : David Greene rejoint l'une des écoles préparatoires les plus cotées de la Nouvelle-Angleterre. Ses qualités sportives et intellectuelles en font en quelques semaines une des vedettes de cette institution. Pour David, c'est la porte ouverte aux grandes universités, et l'espoir d'échapper à sa condition. Mais pour se faire admettre par ses riches condisciples, pétris de préjugés antisémites, et se faire aimer d'une jeune fille de bonne famille, David a été obligé de cacher sa judéité... jusqu'au jour où la vérité éclate. A ce moment-là, on comprend que l'élite catholique est vraiment composée d'individus immondes.

Même dans un amusant dessin animé tel que *Shrek*, on retrouve le message de mépris de la vieille civilisation : Nous sommes au Moyen Age ; Shrek est un ogre gentil et attachant, qui vit reclus dans sa forêt. C'est lui qui va aller affronter le dragon et délivrer la belle princesse. Le roi est un nabot teigneux et ridicule, ce qui n'est pas tellement dans la tradition européenne. Il prétend épouser la princesse, mais Shrek, qui en est tombé amoureux interviendra in extremis dans la cathédrale où est en train de se célébrer le mariage. Le bris des vitraux de la cathédrale par le dragon qui y a pénétré représente tout un symbole.

¹ Aucun lien de parenté connu avec Ernest Mandel, le responsable trotskiste de la Quatrième Internationale des Travailleurs.

C'est ce qu'ont voulu nous laisser William Steig, l'auteur du roman, et Ted Elliot, le scénariste.

Dimanche 3 avril 2005 : Le pape Jean-Paul II vient de décéder. La chaîne de télévision *TF1* décide finalement de déprogrammer le soir même le film américain *Seven*, qui campe une espèce de taré catholique qui a entrepris d'accomplir sept meurtres symbolisant sa haine des sept péchés capitaux. Le film du réalisateur cosmopolite David Fincher passera donc une autre fois sur les écrans. Le même soir, la chaîne *France 2* décidait elle aussi de changer son programme : le film *L'associé du diable* était reporté afin de ne pas froisser les susceptibilités des réactionnaires arriérés. Cette attention exceptionnelle à l'égard du public catholique reflète sans doute une légère appréhension sur les possibles réactions épidermiques de gens trop longtemps humiliés, car on ne voit pas que les responsables médiatiques soient enclins à éprouver quelque compassion ou mansuétude à l'égard de ces contribuables par trop méprisés.

« Du passé faisons table rase ». A défaut de tirer un trait sur l'histoire d'avant 1789, on pourra la traficoter un peu, tout doucement, afin d'accoutumer le public à accepter l'univers cosmopolite et pluriel de la société de demain. Il en est ainsi pour *Les Mystères de l'Ouest* (*Wild wild West*, USA, 1999) : En 1869 aux Etats-Unis, des savants de renom ont mystérieusement disparus. Le président Grant demande alors aux agents West et Gordon de résoudre cette énigme. Un divertissement invraisemblable, dans lequel le réalisateur Barry Sonnenfeld (encore lui) a eu la bonne idée de prendre un acteur noir pour héros (Will Smith). *Le Pacte des Loups* (France, 2000), raconte l'histoire de la bête du Gévaudan : une bête mystérieuse sévit dans les montagnes du Gévaudan en 1766, et fait de nombreuses victimes, sans que quiconque parvienne à l'identifier et à la tuer. Les gens ont peur. C'est un monstre surgi de l'enfer ou une punition de Dieu, on ne sait pas trop. L'affaire prend rapidement une dimension nationale et porte atteinte à l'autorité du roi. Le chevalier Grégoire de Fronsac est alors envoyé dans la région pour tenter de mettre un terme au massacre. Il est accompagné de l'étrange et taciturne Mani, un Indien de la tribu des Mohawks. Il est ceinture noire de kung fu et met de sérieuses raclées aux paysans du coin, probablement très racistes : un film de Christophe Gans. Dans *Robin des bois*, de Kevin Reynolds (USA, 1991), c'est un Noir qui ramène la poudre en Europe et qui se retrouve aux côtés du héros légendaire. En 2001, le metteur en scène Peter Brook a lui aussi été obligé de prendre un acteur noir pour jouer *Hamlet*, dans la pièce de William Shakespeare, devant la pénurie de bons acteurs blancs. Rappelons l'intrigue : le roi du Danemark vient de mourir. Sa

femme, la reine Gertrude, mère d'Hamlet, se remarie avec Claudius, frère de son défunt mari. Mais le spectre du roi apparaît et demande à son fils de le venger, car il a été assassiné... Il se passe quelque chose au royaume du Danemark. A propos de la pièce de William Shakespeare, *Le Juif de Venise*, que l'on appelle aujourd'hui pudiquement *Le Marchand de Venise*, écrite en 1597, « Peter Brook dira : "Je ne la monterai jamais tant qu'existera au monde un seul antisémite!" » La mixité ethnique est décidément aussi à la mode dans le théâtre, puisqu'en 2005, la pièce *Jules César* de Shakespeare, à l'affiche à Broadway en 2005, présente aussi un acteur noir dans le rôle de Brutus. La mise en scène est cette fois de Daniel Sullivan.

L'idéal planétarien se manifeste avec beaucoup de succès dans le cinéma de science-fiction. Steven Spielberg, dans *E.T, l'extraterrestre* (1982), nous apprend à accueillir l'autre, l'étranger, ce qui est une très bonne chose dans l'absolu. *Star Trek*, ce feuilleton-culte où toutes les minorités ethniques sont représentées, est évidemment tout imprégné d'esprit planétarien. Quelques détails permettent aux initiés de se repérer dans les principes de la société Vulcain. Les scénaristes du feuilleton télévisé sont Leonard Nimoy et William Shatner. Les méchants sont curieusement représentés sous les traits d'hommes blancs, tandis que les gentils forment une humanité multi-ethnique.

Dans *Terminator II*, le tueur psychopathe déguisé en flic est un homme blanc aux yeux bleus et aux traits nordiques, tandis que le génie de l'informatique qui met au point une puce miniature destinée à bouleverser l'humanité est un Noir repentant, qui accepte de détruire le fruit de son labeur pour sauver l'humanité.

Independance day, de Roland Emmerich (USA, 1995) a fait sourire : une immense soucoupe volante envahit le ciel, libérant un nombre infini de petites soucoupes qui prennent position au-dessus des plus grandes villes du monde. Un informaticien new yorkais décrypte les signaux émanant des étranges voyageurs. Ils ne sont pas du tout amicaux, et ils se préparent à attaquer la terre. Les deux héros qui vont sauver la planète sont un Noir, et un Juif hassidique. Ce n'est plus la peine de se cacher puisque le public ne voit rien !

Dans *Matrix*, de Larry Wachowski (USA, 1999), les humains sont entièrement soumis à un programme informatique qui domine toutes leurs pensées et toute leur vie. Ils croient exister, mais ne sont en fait que des esclaves des machines. Il ne reste plus qu'un petit nid de résistance humaine : Sion. Le film est truffé de messages kabbalistiques : le héros, Néo, est « l' élu », le libérateur mythique de l'humanité

¹ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, Fayard, 2002, p. 297.

annoncé selon les prophéties, qui va pouvoir sauver « Sion », ainsi que le révèle « l'Oracle ». Les humains sont peints sous les couleurs d'une société multiethnique, tandis que la matrice, qui entend dominer l'univers, est représentée sous les traits de l'homme blanc : les agents Smith, qui, dans leurs costards-cravates, sont évidemment très pervers et très méchants. Une fois encore, ce sont les Blancs qui doivent endosser les responsabilités des véritables tyrans : car la matrice existe « pour de vrai » : c'est elle qui a fait le film.

Décidément, il est dit que nous ne sortirons pas de ce schéma culpabilisateur. Tout cela ne serait pas tellement grave si ce schéma n'était pas systématique, mais il faut se rendre à l'évidence que la répétition calquée de ces modèles révèlent une volonté précise d'inculquer aux masses européennes un message bien précis, dans lequel on constate que la « tolérance » peut s'apparenter à un venin puissant et indolore qui assouplit la victime avant de la terrasser. On pourra certes objecter que la majorité des stars d'Hollywood sont encore des Blancs, mais il ne faut pas perdre de vue l'objectif n'est pas de détruire totalement les sociétés blanches, tellement utiles pour la prospérité des affaires, mais de les conduire à adopter la société plurielle, dans laquelle ils pourront garder la place qui leur revient : la deuxième. Et puis, c'est gens-là représentent encore la grande majorité du public qui fréquente les salles de cinéma. Il faut donc les ménager un peu, et les amener progressivement à accepter les nouvelles normes planétaires. De toute manière, ainsi que le montre très bien le beau film du grand réalisateur Steven Spielberg, *Les Aventuriers de l'Arche perdue* (1980), la puissance de Yahvé est beaucoup trop grande pour que l'on puisse simplement songer à s'y opposer.

On pourra tout de même regarder avec un certain intérêt cette comédie de Barry Levinson : *Des Hommes d'influence* (USA, 1997). Rien ne va plus à la Maison Blanche : deux semaines avant les élections, le président est impliqué dans un scandale sexuel. Pour faire diversion, le conseiller du président expert en manipulations (Robert de Niro) lance une rumeur sur une guerre complètement imaginaire. Pour la mettre en scène, il contacte un producteur de cinéma (Dustin Hoffman). Tous deux vont détourner l'attention du public et bluffer toute la population avec des montages télévisés complètement trafiqués. Un film réjouissant, où l'on peut constater que le système est maintenant suffisamment sûr de sa puissance pour se dénoncer lui-même.

L'idéal planétarien se diffuse aussi très bien à travers les paroles d'une chanson, autant que dans ses rythmes. Il est certain que depuis plusieurs décennies, mais surtout depuis une trentaine d'années, les rythmes et la musique noirs bénéficient de la plus large diffusion mé-

diatique et de la plus tapageuse publicité. Nous ne jugeons pas ici la qualité musicale des artistes ni les styles musicaux. Nous nous bornons simplement à constater, pour ne parler que du dernier style en vogue qu'est le rap, que cette musique est d'un accès très difficile aux oreilles européennes, de prime abord, et que ce n'est qu'après avoir bénéficié de toute la puissance de diffusion du système médiatique qu'elle a pu s'imposer. Aujourd'hui, les oreilles des Européens s'y sont accoutumées, comme pour le reste. D'ailleurs, l'être humain s'habitue à tout.

Rappelons que l'industrie du disque est très concentrée. A lui seul, Edgar Bronfman, qui figure parmi les dix plus grandes fortunes mondiales, a pris la direction de la firme de production Polygram, de Deutsche Gramophon, Decca, Philipps Music Groups. Comme l'admet le journal *Libération* (23 mai 1998), « ces regroupements vont continuer à resserrer la distribution du disque mondial sur un petit noyau de multinationales, jusqu'à rendre le marché inaccessible aux indépendants. » Qu'Edgar Bronfman soit aussi le président du Congrès juif mondial est quelque chose de tout à fait annexe dans ces considérations économiques.

La chanson classique dite de « variété » peut aussi constituer par ses paroles un support aux idéaux planétariens. On peut citer ici France Gall, quand elle chante les paroles de Michel Berger, dans « Il jouait du piano debout » (« Il n'y a que pour la musique qu'il était patriote... ») ; ou encore Julien Clerc, avec « Mélissa métisse d'Ibiza... » ; sans oublier le grand Serge Gainsburg avec « couleur café », entre autres. Jean Ferrat, originaire de Russie où son père était joaillier, a choisi la chanson pour faire passer ses idées humanistes. Il est d'ailleurs très engagé aux côtés du parti communiste. « Le communisme, dit-il, c'est l'espoir du monde. Bon, d'accord, l'histoire ne progresse pas d'un pas régulier. Il y a des avancées et des reculs. » Dans *Nuit et brouillard, Potemkine, Les Guerilleros, Les Nomades, Cuba si, Les derniers Tsiganes, A moi l'Afrique, Hospitalité, Bruit des bottes*, etc., il chante la tolérance et l'amour de l'humanité. Alain Bashung compose le « chant des potes » pendant la grande époque de SOS Racisme. Défenseur des sans-papiers, il déclare en février 1997 : « L'immigration n'est pas le problème. Ceux qui le prétendent le font pour masquer leur manque d'imagination. » Clémentine Célarié chante comme une casserole, mais l'important, ce sont les paroles : « Je l'ai fait métis, mon fils, pour que la terre s'unisse. » Elle nous parle ici de son fils Abraham. Clémentine défend les grandes causes humanitaires, n'hésitant pas à embrasser un homme séropositif sur un plateau de télévision. Elle a alors demandé au présentateur de l'émission de télévision : « Me suivriez-vous pour une chaîne de baisers sur

la bouche, homosexuels, hétérosexuels, séropositifs, séronégatifs confondus ? » Ce 2 avril 2005 pour la journée « Sidaction » de lutte contre le sida, était mémorable. La pauvre Clémentine était confuse de honte et de gêne après son duo avec Michel Jonasz, tellement sa voix était fausse. Ce dernier, le « joueur de blues », fils d'émigrés hongrois communistes, a le bon goût de faire passer son amour de la musique avant sa passion militante ; et il le fait avec un certain talent. A contrario Jean-Jacques Goldman a préféré truffier nombre de ses textes de messages planétaires, comme dans l'album au titre évocateur : « Entre gris clair et gris foncé », entre autres¹. Charles-Elie Couture paraît lui aussi tenaillé par les mêmes obsessions, tout comme Johnny Clegg, chanteur sud-africain surnommé « le zoulou blanc », et militant de l'abolition du régime de l'Apartheid. Eddy Mitchell était allé chanter dans un gala de soutien à l'armée pour Noël 1990 en Irak. On pourra encore citer le chanteur engagé Georges Moustaki, grec « issu d'une famille juive », ou encore Pierre Perret, dont la chanson *Lily* fait toujours saigner le cœur des adolescents. C'est dans les bureaux du producteur Eddy Barclay qu'il fera la connaissance de Simone Maltzarim qui deviendra sa femme et qu'il rebaptisera Rébecca. Au risque de se sentir isolé, le chanteur Renaud, un vrai chti, est bien évidemment lui aussi à classer parmi les chanteurs planétaires, toujours prêts à se mobiliser pour les causes humanitaires et à se dresser contre les injustices et l'intolérance.

Les nouveaux ghettos

Bien sûr, la grande révolution planétaire peut effrayer les plus timorés. A peine sortis du communisme, il faudrait donc s'engouffrer dans une autre utopie mondialiste ? Il est certain que les idées tout aussi généreuses du marxisme ont eu des conséquences catastrophiques, et qu'il serait bon de faire preuve d'un peu de circonspection avant de lancer l'humanité dans une nouvelle course au paradis terrestre. A ce moment-là aussi, sous l'étendard rouge, il s'agissait de « faire table rase du passé » et de détruire le vieux monde.

Edgar Morin a pris la mesure du risque encouru : « Ce rêve de l'épanouissement personnel de chacun, de la suppression de toute forme d'exploitation et domination, de la juste répartition des biens,

¹ « Entre gris clair et gris foncé » : rappelons-nous les paroles de Jacques Attali : « Chacun aura le droit d'appartenir à plusieurs tribus jusqu'ici antagoniques, d'être ambigu, à la jointure de deux mondes ». On paraît effrayé par tout ce qui est franc, clair, aux contours nets et précis, autant que le diable craint l'eau bénite et que les vampires blêmissent devant une goussse d'ail.

de la solidarité effective entre tous, du bonheur généralisé, a entraîné ceux qui voulaient l'imposer à user de moyens barbares qui ont ruiné leurs entreprises civilisatrices. Comme l'histoire du siècle nous l'a montré, la volonté d'instaurer le salut sur terre a abouti à y installer un enfer... Il y a donc un problème clé¹ », conclut-il sagement, d'autant qu'après avoir contribué à détruire tout ce qui pouvait ressembler à de la tradition, on est bien obligé de constater quelques dérèglements dans le fonctionnement des sociétés occidentales, qui se traduisent par un « déferlement mondial des forces aveugles, de feed-back positifs, de folie suicidaire... L'attrait mortifère des drogues dures, notamment l'héroïne, se diffuse irrésistiblement ». Tout cela pourrait en effet être inquiétant : « Les feed-back positifs qui mènent au runaway peuvent éventuellement produire une mutation, insiste Edgar Morin dans un langage un peu abscons. Mais il faudrait que les forces de contrôle et de régulation prennent le dessus. » Il s'agit donc de « freiner le déferlement technique sur les cultures, la civilisation, la nature, de ralentir, pour éviter soit une explosion, soit une implosion². » En clair, on continue dans la même voie, en relâchant doucement la pédale d'accélérateur.

Alain Finkielkraut fait le même constat qu'Edgar Morin quant aux difficultés de l'accouchement de la société mondiale. La disparition des religions ancestrales et des traditions, et l'accélération de la mise en place du paradis multiculturel ont opéré un changement peut-être un peu brutal pour les autochtones européens, et l'on est bien obligé de constater qu'« on ne s'est jamais autant suicidé en France et en Europe. » Le taux de natalité a chuté vertigineusement, et la consommation extraordinaire d'anxiolytiques et autres antidépresseurs a augmenté en flèche.

Le *Dictionnaire du XXI^e siècle* de Jacques Attali révèle aussi quelques passages inquiétants, qui détonnent avec l'enthousiasme planétaire débridé qui est le ton général de l'ouvrage. Après les considérations sur la « paix » universelle, les entrées du dictionnaire – en respectant l'ordre alphabétique – portent curieusement sur les mots « rébellion », « révolte », « révolution », « risques », « sorcellerie », « stérilité ». Jacques Attali ne cache pas les difficultés qui surgissent. Laissons parler l'oracle : Avec le défi de l'« immigration », « de nouvelles épidémies surviendront, dit-il, et des barrières seront dressées pour contenir les étrangers comme à l'époque de la grande peste... Beaucoup de nouvelles maladies seront liées au nomadisme. Ce sera le premier obstacle sérieux à lui opposer, mais aussi un premier em-

¹ Edgar Morin, *Terre-patrie*, Le Seuil, 1993, p. 131.

² Ibidem, p. 111.

bryon de police planétaire. » Le village d'antan pourra être regretté par ceux qui l'ont connu : « Les habitants des villes du Nord voudront retrouver la vie quotidienne des villageois du XX^e siècle. Ils quitteront les grandes agglomérations et chercheront à exercer à la campagne tous les métiers exerçables à distance. Ils financeront des équipes privées de sécurité pour être en paix. Les villages résidentiels et leurs alentours deviendront des parcs protégés, camps volontaires pour riches »... ou pour tout autre catégorie de citoyens désireuse de fuir le nouveau paradis multiethnique. Tout cela n'est guère réjouissant, et l'on s'étonne encore que nos intellectuels, conscients de tous ces maux en gestation, puissent pousser encore davantage à la roue. Après l'expérience communiste, le nouvel avenir planétarien, en vérité, semble gros de menaces et de dangers en tout genre.

Alain Minc est lui aussi parfaitement conscient du modèle qu'il nous propose, quand il constate l'évolution actuelle de la société à la fin du XX^e siècle : « Sans doute, le tissu social français se déchire-t-il. La remontée du chômage, l'apparition dans les banlieues de quartiers interdits, l'essor de l'exclusion, la désertification des campagnes, la pression de l'insécurité, la peur de l'étranger : autant de réalités incontestables¹. » « Le taux de criminalité en France a été multiplié par quatre en vingt-cinq ans et les vols à main armée par dix. La grande délinquance ne cesse de gagner du terrain et la petite explose, le tout dans un climat d'hyper-émotivité. » La hantise de l'insécurité a pris corps ces dernières années : « Avec la délinquance de proximité, elle s'est lovée au cœur même de la vie quotidienne et elle la menace. Avec les émeutes de banlieues, elle affirme l'existence d'espaces extraterritoriaux d'où une attaque peut venir contre la société traditionnelle. Avec les crimes, elle témoigne, entre autres, de la puissance sans cesse grandissante de toutes les mafias. A travers chacune de ces manifestations, la violence démontre combien notre univers est sur la défensive, face à l'expansion insidieuse de toutes les zones grises, et avec elles, de toutes les formes de désordre. Peur de l'autre, avec la résurrection des grandes épidémies². » Il ne faut pourtant pas s'arrêter à ce simple constat, assure-t-il, car « à regarder par ailleurs, la France apparaît comme une oasis. » Si l'on comprend bien, le travail est donc d'abord à faire sur nous-mêmes.

Bernard-Henry Lévy tient le même propos paradoxal. Après avoir dénoncé tous les nationalismes, intégrismes et populismes dans *La Pureté dangereuse*, il admet lui aussi que le monde qui s'ouvre devant nous va être chaotique : « Je crois, dit-il, que les grandes métropoles

¹ Alain Minc, *Le Nouveau Moyen-Age*, Gallimard 1993, p. 236.

² Ibidem, p. 98.

seront, de plus en plus souvent, la proie des mafias et des ghettos. Je crois à une prolifération de guerres, qui seront toutes des guerres civiles... Je crois qu'aux Etats-Unis, la guerre de Sécession reprendra – mais ailleurs, sous d'autres formes : wasps¹ contre latinos ; blancs et gens de couleur ; autant de guerres que de villes ; autant de sécessions que de mégapoles... Je crois que des Etats entiers tomberont sous les coups des mafias planétaires ; et que, si ce n'est pas sous leurs coups, ce sera entre leurs mains². »

L'essayiste Guy Sorman, dans son excellent ouvrage de 1992 intitulé *En attendant les barbares*, a lui aussi bien pris la mesure des problèmes liés à la société plurielle qui se forme sous nos yeux en ce début de millénaire. Le chapitre *Le juge, le drogué, l'immigré*, illustre, comme le dit George Soros, la « difficile cohabitation du bourgeois et du barbare. » La condamnation d'Ozeye, un Africain qui revend de l'héroïne, à six ans de prison, suscite chez Guy Sorman ces considérations : « L'affaire, dit-il, aura mobilisé des mois durant les inspecteurs de police qui l'ont surveillé et piégé, une foule de juges, procureurs, greffiers, avocats, gendarmes, gardiens de prison. Tout ce temps et cet argent public n'auraient-ils pas pu être consacrés à empêcher ou punir des crimes plus graves³ ? » Faut-il comprendre qu'un dealer qui revende de l'héroïne à des adolescents paumés n'est finalement pas une chose si grave ? On le voit, à l'instar de George Soros, partisan de la libéralisation des drogues, le très libéral Guy Sorman se fait aussi le propagandiste d'une certaine tolérance. « Ozeye et la drogue, dit-il, viennent tous les deux d'ailleurs ; l'un et l'autre représentent l'irruption du désordre dans la société bourgeoise ». Les Français, d'esprit encore un peu trop bourgeois, devront s'y accoutumer pour entrer dans la modernité et s'ouvrir aux cultures des autres.

Le chapitre intitulé *Les Hollandais noirs* établit aussi a priori un sévère diagnostic sur la société plurielle : « 80 % des crimes et délits constatés à Amsterdam sont le fait des minorités, alors que ceux-ci ne représentent que 5 % de la population totale⁴. » Une sociologue d'origine surinamienne, Philomena Essed, « a constaté que l'éducation insuffisante ou une maîtrise imparfaite de la langue expliquaient 50 % de la différence de salaires ou du retard professionnel par rapport aux Blancs. Restent 50 % de causes non objectives, inexplicables, si ce n'est par la discrimination raciale... Il n'appartient donc pas aux minorités de s'intégrer, mais aux Néerlandais de s'autocritiquer. Il serait temps que ceux-ci mesurent les faiblesses de leur propre culture,

¹ WASP : White Anglo-Saxons Protestants, (Protestants blancs anglo-saxons).

² Bernard-Henri Lévy, *La Pureté dangereuse*, Grasset, 1994, p. 184.

³ Guy Sorman, *En attendant les barbares*, Fayard, 1992, p. 10.

⁴ Ibidem, pp. 17-19.

prennent acte de leur racisme, reconnaissent tout ce que les cultures allogènes pourraient leur apporter » explique-t-elle. Guy Sorman précise que Philomena Essed, chercheur au Centre des Etudes raciales et ethniques à Amsterdam, est rémunérée par l'Etat tolérant qu'elle dénonce, et ajoute très justement qu'en Hollande, « la dissidence n'y est pas coûteuse, elle est subventionnée. »

Après un détour par l'Allemagne, où il a rencontré Daniel Cohn-Bendit, Guy Sorman s'envole pour les « States », afin de regarder d'un peu plus près « les tribus américaines ». L'université de Stanford est la première étape de ce périple américain : « Stanford, dit-il, est le reflet d'une Amérique qui n'est plus totalement blanche : grâce à l'affirmative action, 45 % des étudiants appartiennent désormais à des minorités » : un pourcentage qui correspond à leur nombre dans l'Etat de Californie. Sharon Parker, le responsable du département de multiculturalisme, explique que l'université finance les clubs et manifestations des communautés noires, mexicano-américaine, indienne. « L'association des gays, lesbiennes et bisexuels s'estimait discriminée parce qu'elle ne disposait pas de local où se réunir. Qu'à cela ne tienne, Sharon Parker leur a obtenu l'ancienne caserne des pompiers du campus, désaffectée pour la circonstance. Les Blancs en tant que tels n'ont droit à rien, la race supérieure doit apprendre l'humilité ; ses anciennes "fraternités" ont été interdites, elles étaient soupçonnées de perpétuer des traditions racistes, à juste titre !... » C'est cela, la discrimination positive. « Un dernier obstacle subsiste sur la route des minorités, celui des diplômés. 45 % des étudiants à l'entrée sont minoritaires, mais ils ne sont plus que 20 % à la sortie ! C'est que, jusqu'à présent, les épreuves d'obtention du diplôme sont les mêmes pour tous. Faudrait-il diversifier les critères à ce niveau aussi ? Certaines universités de second rang le font, ne serait-ce que pour attirer les minorités¹. » La discrimination positive facilite donc non seulement l'entrée à l'université mais encore l'obtention du diplôme pour ces minorités, qui représenteront d'ailleurs bientôt la majorité. Les Blancs qui ne sont pas satisfaits peuvent toujours émigrer ailleurs s'ils le souhaitent : la porte reste ouverte.

Départ pour San Diego : « Nous sommes coupables, nous devons réparer nos torts », proclame Maureen O'Connor, maire de San Diego, l'une des villes les plus prospères de Californie. Mme O'Connor est républicaine, ultraconservatrice, mais l'action affirmative, estime-t-elle, n'est pas une cause de gauche... Comment, se demande le maire, enseigner à un contremaître blanc et mâle qu'il ne faut pas regarder droit dans les yeux un ouvrier mexicain, parce que c'est attenter à sa

¹ Guy Sorman, *En attendant les barbares*, Fayard, 1992, p. 88.

culture ? Comment faire travailler ensemble une femme pompier d'origine laotienne, avec un Philippin, un Mexicain et un capitaine d'origine irlandaise, alors qu'ils ne parlent pas la même langue ?... Nous écoutons attentivement ce que les minorités ont à nous apprendre, et c'est passionnant¹ » dit Maurren.

A Boston, explique Guy Sorman, tous les candidats au concours d'entrée dans la police « doivent passer un même examen d'Etat, mais les résultats sont comptabilisés sur deux listes distinctes d'aptitude, celle des Blancs et celle des autres. Le maire, le chef de la police, celui des pompiers sont obligés de recruter un nombre égal de fonctionnaires sur chaque liste », afin de faciliter l'entrée des gens de couleur. A Dallas, les entreprises avec lesquelles la mairie passent des marchés sont prioritairement les entreprises gérées par des « minoritaires ». « Une entreprise gérée par un minoritaire ou par une femme est prioritaire. Un entrepreneur "anglo" peut être DBE (disadvantaged business enterprise), si c'est une femme ou s'il est handicapé ».

Voilà ce qu'est l'idéologie « PC » (politiquement correcte) aux Etats-Unis. Ce sentiment de culpabilité des Blancs n'est bien évidemment pas naturel. Il est le fruit d'un long travail élaboré par les intellectuels marxistes et libéraux de la seconde moitié du XX^e siècle. A ces courants de pensée est venu se greffer aux Etats-Unis le courant afrocentriste, qui entend redonner à l'Afrique toute sa place dans l'évolution culturelle de l'humanité. On affirme que Cléopâtre était noire, ou presque noire. Le patrimoine égyptien aurait été transmis à Athènes par les Crétois et les Phéniciens. L'Occident devrait donc aux Noirs non seulement son patrimoine génétique, puisque l'homme a émergé de l'Afrique, ainsi que nous l'apprennent les anthropologues, mais également son héritage philosophique et religieux². »

L'ouvrage de référence à ce sujet est celui de Martin Bernal. « Il enseigne les sciences politiques à Cornell, au centre de l'Etat de New York. Il est le gourou de l'afrocentrisme. Son livre, *Athènes noire*, est une révision radicale des origines de la civilisation occidentale. Il est devenu la pierre angulaire du nouvel enseignement black. Bernal, lui, est blanc, anglais d'origine », affirme sans rire Guy Sorman³. « Mon but, écrit Bernal dans sa conclusion, est de réduire l'arrogance intellectuelle des Européens. » Et nous retrouvons ici une fois encore cet esprit de vengeance et cette haine incandescente qui anime les intellectuels planétaires.

¹ Guy Sorman, *En attendant les barbares*, p. 90.

² Ibidem, pp. 116-118.

³ Bernal est un nom historique : un Bernal fut le « médecin juif de l'expédition de Christophe Colomb » qui aurait rapporté en Europe les premières feuilles de tabac, écrit Roger Peyrefitte, in *Les Juifs*, Editions Flammarion, 1965, p. 157.

A cette entreprise de démolition de la culture classique, des intellectuels français ont contribué par une aide parfois involontaire, mais souvent décisive. « De l'œuvre de Claude Lévi-Strauss, les PC américains ont retenu qu'il n'existait pas de hiérarchie entre les cultures : pas de civilisés ni de sauvages. » De là, le PC en a déduit que le relativisme culturel devait être généralisé. Mais le véritable gourou de l'idéologie PC est Jacques Derrida. « Sans référence à Derrida, il est devenu difficile d'enseigner la littérature aux Etats-Unis. Ce philosophe français, connu en France seulement d'une élite, règne sur les meilleurs campus américains. Sa méthode dite de "déconstruction" du texte, souligne l'instabilité radicale du sens et privilégie le lecteur par rapport à l'auteur », écrit Guy Sorman. Ce qu'un étudiant pense d'un auteur devient plus important que ce qu'a écrit l'auteur lui-même. « La lecture de Shakespeare n'est plus faite pour comprendre Shakespeare mais pour se comprendre soi-même, élever sa propre conscience, et non pas ses connaissances. Le refus d'apprendre devient une forme de légitime défense contre l' "oppression" de la vérité et de la rationalité. La vérité, dans la théorie déconstructionniste, n'est pas la vérité : elle n'est que le discours hiérarchique, le logocentrisme ou mieux encore le "phallogocentrisme" comme le dit Derrida, des "vieux mâles blancs et morts". Passée à la moulinette de la déconstruction et du relativisme, que reste-t-il de la culture classique ? Rien, admet Henry Louis Gates, l'un des maîtres à penser du mouvement PC, qui dirige le département de littérature à Harvard. "Rien, mais ce n'est pas grave. Ce que l'on appelait la culture, les valeurs, la morale n'étaient qu'une idéologie imposée par les maîtres d'hier aux minorités opprimées. Maintenant, ce sont les minorités qui parlent... Mes étudiants, conclut Gates, se recherchent tous des origines minoritaires ; lorsqu'ils se trouvent 1/32^e de sang indien, ils sont fous de bonheur et changent de nom ! Ils ne sont plus bêtement américains, ils sont multiculturels¹." »

Etre PC, c'est à la mode. Une mode radicale et conformiste. Il n'est pas nécessaire d'étudier avec acharnement pour être PC ; il suffit d'être dans la ligne, c'est tout. On pense ici à un de nos amis dont le père lui avait appris à obtenir de bonnes notes en cours de philosophie au lycée. Alors qu'une de ses camarades se plaignait de ses mauvais résultats, malgré son acharnement au travail, Marc décida de lui divulguer son secret : ce n'était pas le travail qui lui permettait d'obtenir ces bonnes notes, et pour cause : il ne fichait rien ! Il savait simplement que « cette professeure² » était imprégnée de l'idéologie PC, et il

¹ Guy Sorman, *En attendant les barbares*, p. 124.

² On a vu, avec Albert Memmi et Wilhelm Reich, que les femmes occidentales devaient elles aussi se libérer de l'oppression de l'homme blanc. La féminisation des

orientait systématiquement ses dissertations dans le sens planétarien, en n'omettant jamais d'en « rajouter une louche » : « Si tu dis ce que tu penses, lui avait dit son père, c'est elle qui te baisera ; mais si tu écris ce qu'elle veut entendre, c'est toi qui la baises ! » Aux examens, à l'oral, il n'omettait jamais de revêtir son sweet-shirt « Lévis », écrit en gros caractères, afin de s'assurer la complaisance du jury. Tel était le secret de Marc, qui lui permit aussi d'obtenir un diplôme de la grande école des Sciences politiques de Paris, modèle de PC à la française. Quant à l'autre lycéenne éplorée, dit-il, « elle ne comprenait rien ! » Tout cela est assez banal à seize ou dix-sept ans, mais il est vrai aussi que de nombreux adultes occidentaux sont aussi dans le même cas.

Observons simplement que les professeurs d'aujourd'hui sont les étudiants contestataires de 1968. Cette année-là, l'université de Berkeley, sise face à la baie de San Francisco, avait été mise sens dessus dessous par un mélange de psychanalyse, de liberté sexuelle, de musique planante, de drogues psychédéliques et de vulgate marxiste. Le nuage idéologique avait ensuite dérivé vers l'Europe. La révolution s'est finalement institutionnalisée à Berkeley, et aujourd'hui, « la quasi totalité des activités communautaires financées par l'Université d'Etat sont contrôlées par les Blacks, chicanos et native américains, ou par les gays, lesbiennes et bisexuels... Le destin de l'homme blanc est scellé par la démographie », écrit Guy Sorman, qui résume ici parfaitement le seul résultat tangible du marxisme militant sur la civilisation européenne. « Aujourd'hui, les Blancs sont minoritaires, pris en sandwich entre les Asiatiques, qui obtiennent des meilleurs scores aux tests d'admission que les Blancs et les Noirs ou les latinos, qui bénéficient de l'affirmative action. Les étudiants blancs qui, pour la plupart, sortent d'écoles blanches, sont confrontés pour la première fois de leur existence au fait d'être une minorité et à celui d'être blanc... A la lutte des classes s'est substituée une lutte des races tout aussi inéluctable : les peuples de couleur ont remplacé le prolétariat comme classe exploitée, destinée à devenir dominante¹. »

Et pourtant, Guy Sorman ne condamne pas la société plurielle, bien au contraire, ainsi qu'en témoignent ces lignes écrites avec un aplomb au moins équivalent à celui de Cohn-Bendit : « Le fait nouveau de l'immigration en Europe n'est pas tant son nombre, son origine ethnique ou religieuse, que la non-intégration de l'immigré dans les entreprises... Nos ancêtres étaient rarement gaulois... C'est parce que nos origines sont troubles que nous ne les avouons pas !... Nous

fonctions dans le vocabulaire, à la fin du XX^e siècle, fait partie du courant PC en France. Mais son emploi reste très marginal devant les réticences de la population.

¹ Guy Sorman, *En attendant les barbares*, Fayard, 1992, p. 126.

sommes tous multiculturels, au moins depuis l'invasion des Romains. D'ailleurs, la France, qui comptait des centaines de dialectes, patois et langues régionales, il y a un siècle, n'était-elle pas alors plus multiculturelle qu'elle ne l'est aujourd'hui¹ ? » Quant à la fermeture des frontières, n'y songeons même pas : « Fermer les frontières ? Impossible. Impossible parce que les citoyens en règle ne le supporteraient pas. Quel Français accepterait à l'aéroport de Roissy de patienter deux heures aux guichets de la police en attendant que celle-ci vérifie l'identité de chaque voyageur et l'authenticité de chaque passeport ? L'expulsion des étrangers en situation irrégulière reste théorique pour les mêmes raisons : quel Français accepterait d'être pris dans une rafle, dans le métro par exemple, et d'attendre que la police trie entre les citoyens en règle et les autres² ? » L'argument est imparable.

Les Français sont encore trop frileux, devant la modernité de la société plurielle, et ce d'autant plus que l'évolution de la société française ces dernières années révèle au grand jour certaines tensions qui couvaient jusque-là. La vérité oblige à dire que de nombreuses déprédations sont commises chaque année contre les lieux de cultes et les cimetières chrétiens. Une vingtaine d'affaires de ce genre ont été répertoriées en cinq mois, de décembre 2003 à avril 2004. Des tombes chrétiennes sont profanées par dizaines, des églises sont vandalisées, leurs vitraux sont brisés, les statues fracassées, sans que le phénomène n'alarme les médiats. A contrario, le moindre graffiti antisémite sur une boîte aux lettres ou une tombe dans un cimetière juif provoque le déclenchement de toute la machine médiatique et le déplacement du ministre.

Mais parmi les tensions et les heurts provoqués par la toute nouvelle société plurielle qui se met en place aujourd'hui, la manifestation des lycéens du 8 mars 2005 à Paris reste un symbole et un signe avant-coureur. Comme c'est souvent le cas, de très nombreux « jeunes » de banlieue avaient profité de l'occasion pour se livrer à des agressions et des déprédations. Cette fois-ci, les violences ont été particulièrement impressionnantes, et ce d'autant plus qu'elles étaient ciblées sur les lycéens eux-mêmes. Mais l'important n'est pas tellement dans ces faits, car les agressions de Français par des bandes ethniques sont extrêmement fréquentes dans les banlieues depuis une dizaine d'années, voire davantage. Le fait majeur est que pour la première fois, la grande presse a évoqué ouvertement ce phénomène. On a donc pu assister à un virage historique : pour la première fois, les médiats avaient décidé de parler non plus du racisme des Blancs contre les

¹ Guy Sorman, *En attendant les barbares*, pp. 174-179.

² *Ibidem*, p. 214.

immigrés (quelques dizaines d'agressions par an, parmi les centaines de milliers d'actes de violences recensés), mais de dénoncer enfin ce que tous les Français de banlieue connaissent depuis longtemps : la violence de certains immigrés contre les Français de souche. Une association « contre le racisme anti-blanc » était immédiatement créée... par Yoni Smadja, qui lançait une pétition soutenu par l'association Hachomer Hatzaïr et Alain Finkielkraut, qui avait changé son fusil d'épaule, et qui se retrouvait dorénavant à la pointe de la « réaction ».

A y regarder de plus près, cependant, on voit bien que les intérêts défendus sont toujours les mêmes, et que l'attention porté au « petit blanc » est purement circonstancielle, étant donné qu'en l'occurrence, elle correspond aussi aux intérêts des idéaux cosmopolites. Il devient en effet assez clair que dans la société française d'aujourd'hui, la communauté juive a plus à craindre de la présence massive d'immigrés musulmans que de l'extrême-droite, couverte de boue et d'ordures depuis longtemps, et autour de laquelle un cordon sanitaire a été consciencieusement établi. Cette offensive répondait aussi d'une certaine manière aux « provocations » antisionistes de l'humoriste franco-camerounais Dieudonné, qui couvrait déjà depuis quelque temps la communauté juive de ses sarcasmes, et ce, malgré dix-sept procès intentés par les associations « antiracistes ». Sus aux Noirs, donc !

Le journal *Le Monde* lançait l'offensive avec un article de Luc Bronner, qui titrait son article du 10 mars : *Le spectre des violences anti-« Blancs »*, dans lequel « les “casseurs” expriment leur haine des petits Français qu'ils ont agressés ». Luc Bronner cite les propos de quelques-uns d'entre eux, tels Heikel : « Si j'y suis allé, c'est pas pour la manif, mais pour prendre des téléphones et taper les gens. Il y avait des petits groupes qui couraient, qui faisaient de l'agitation. Et au milieu des bouffons, des petits Français avec des têtes de victimes. » Avec sa bande, il assure avoir récupéré une quinzaine de téléphones en usant de violence. Heikel fait partie de ces 700 à 1000 jeunes, selon la police, venus essentiellement de Seine-Saint-denis et des arrondissements du Nord de Paris pour agresser des lycéens pendant les manifestations. Dans le discours de ces jeunes se cumulent des explications économiques (“se faire de l'argent facile”), ludiques (“le plaisir de taper”) et un mélange de racisme et de jalousie sociale (“se venger des Blancs”). Le même scénario s'est répété des dizaines de fois : un ou deux casseurs menacent un manifestant pour obtenir son portable, son lecteur MP3 ou son portefeuille ; si la victime refuse, et même lorsqu'elle accepte, ils la frappent, la font tomber puis la rouent de coups. Le plus souvent, d'autres jeunes, jusqu'à une dizaine, se joignent à eux pour frapper leur cible. Dans leur langage, ils appellent les “petits Blancs” des “bolos”. « Un bolos, c'est un pigeon, une victime » expli-

que Heikel, tout en étant incapable, comme les autres lycéens, d'expliquer l'origine du mot. « C'est comme s'il y avait écrit "Viens prendre mes affaires" sur leur front. » « Les bolos regardent par terre parce qu'ils ont peur, parce que c'est des lâches », affirme un autre lycéen. Les "petits Blancs" ne savent pas se battre et ne se déplacent pas en bande. Le risque de les attaquer est donc moins grand. » D'autres sources internet nous informent que les lycéens, littéralement terrorisés, avaient en outre été choqués de constater que les brigades de CRS restaient l'arme au pied et « rigolaient » de leurs malheurs. Il est vrai qu'au moindre dérapage de leur part, les policiers ont depuis longtemps l'habitude d'être sanctionnés et condamnés pour racisme, ce qui a sans doute eu pour résultat une certaine perte de motivation.

Cet article de presse était bien une nouveauté dans le paysage médiatique, car habituellement, le discours qui prévaut inlassablement est la dénonciation de la société blanche, arrogante, mesquine, bigote, bornée et raciste, qui doit être remplacée par la société plurielle.

Le dimanche 17 avril 2005, une émission de télévision revenait sur ces événements. Daniel Schneidermann avait invité sur son plateau le sociologue Michel Kokoreff et Yoni Smadja, de l'association Hachomer Hatzaïr, qui avait lancé la pétition contre le racisme anti-blanc. Certains autres journalistes, lors d'une enquête, avaient reconnu que les agresseurs étaient très majoritairement des Noirs. Laurence Ulbrich, du journal *France Soir* fut la seule à ne pas le reconnaître (« C'était varié, il n'y avait pas une seule ethnie »), tandis que Cyprien Haese, de *e-télé*, n'avait vu « que des Noirs ». Les témoignages des êtres humains, on le voit, sont parfois sujets à caution, aujourd'hui, comme toujours.

Le livre de Bernard Stasi de 1984, *L'immigration, une chance pour la France*, avait pris un coup de vieux, mais, comme le dit si bien Daniel Cohn-Bendit : « C'est à ce petit désagrément tout relatif que nous devons nous habituer. »

4. Le messianisme

Le messianisme, c'est l'attente du messie. C'est la croyance selon laquelle un messie viendra établir le royaume de Dieu sur la Terre. Les chrétiens ont reconnu en Jésus-Christ leur messie, mais les Juifs sont toujours en attente du leur. Pour eux, l'attente du messie se confond avec l'unification de l'humanité et la disparition des frontières. C'est alors que le peuple d'Israël pourra enfin être reconnu par tous pour le peuple de Dieu.

Le militantisme messianique

Le communisme a cristallisé les espérances planétariennes pendant la majeure partie du XX^e siècle. Après la Seconde Guerre mondiale cependant, l'engagement communiste paraissait difficilement compatible avec le soutien à l'Israël. C'est là un des facteurs déterminants qui va présider à la rupture de nombre d'intellectuels planétariens d'avec le soviétisme. Nous l'avons vu : l'URSS avait rapidement pris fait et cause pour le monde arabe dès 1949, et commença par la suite à dénoncer le sionisme sous toutes ses formes. Ce fut un déchirement pour nombre d'intellectuels de gauche, comme l'explique Marek Halter : « Marcuse, quand je l'ai connu, était déjà âgé et célèbre. Nous nous sommes écrit pour la première fois en 1967 tandis que la guerre de Six Jours au Proche-Orient avait placé le conflit israélo-arabe au cœur des querelles et des polémiques de la gauche. Nous étions alors quelques-uns à soutenir le droit à l'existence de l'Etat d'Israël et en même temps à la revendication nationale palestinienne. Dans les milieux intellectuels, cela paraissait contradictoire. On nous qualifia de sionistes et on nous accusa d'être objectivement les valets de l'impérialisme américain. Pour tenir, pour nous faire entendre, il nous fallait l'appui de personnalités prestigieuses. Nous pensâmes à Marcuse. A la lettre que nous lui adressâmes, il répondit aussitôt. Juif, face à l'anti-israélisme quasi hystérique de la gauche, et surtout de l'extrême-gauche qui se voulait proche de lui, Marcuse ressentait la même malaise que nous : déchirement et solidarité¹. »

En 1968, Marek Halter rencontre Alain Krivine, le chef de la Ligue communiste révolutionnaire : « Juif, je crois qu'il comprenait parfaitement notre lutte et nos motivations ; et, malgré les idées qu'il défendait, il pensait que nous pouvions avoir raison. Combien de Juifs engagés dans les mouvements d'extrême-gauche m'ont dit avoir eu peur en 1967 pour l'existence d'Israël, ajoutant ironiquement : "Maintenant qu'il n'y a plus de danger pour son existence physique, nous pouvons être anti-israéliens." »

C'est exactement ce que l'on peut lire dans un livre d'un autre militant communiste de l'époque, Guy Konopnicki : En 1967, « je l'avoue, dit-il, j'ai été deux fois soulagé quand Israël a pris l'offensive. Comme communiste, parce que je pouvais condamner l'agression impérialiste. Comme juif, plus secrètement, parce que je ne pouvais ignorer qu'une victoire arabe ne pouvait être qu'un massacre. Je n'oublie pas ces moments, ni ce que j'étais alors, en ce temps où je ne savais encore rien de Lacan et de la division du sujet. Dans la salle du 120 rue Lafayette, siège historique du PCF, j'intervenais, aux côtés de

¹ Marek Halter, *Un Homme, un cri*, Robert Laffont, Paris 1991, p. 116.

Guy Hermier, en juif de service, pour dénoncer la malfaisance du sionisme, devant une assemblée des jeunes et des étudiants communistes. C'était le septième jour, comme dans la Genèse ! Il n'y avait plus de risques. La veille, oh, la veille... Le sixième jour, j'ai avoué mon soulagement et même ma fierté à un autre schizophrène d'alors, mon camarade Alexandre Adler. Nous avons en riant fêté ensemble cette victoire de l'ennemi de classe¹ ! » Le discours officiel ne reflétait donc en rien les convictions intimes et les tourments de ces militants. Ne reconnaît-on pas ici l'esprit des marranes, de ces Juifs d'Espagne à qui les rois catholiques avaient laissé, en 1492, le choix entre la conversion et l'exil ? On sait que ceux qui avaient choisi la conversion avaient continué pendant des décennies à pratiquer en secret le judaïsme, et c'est précisément pour cette raison que l'Espagne avait mis sur pied ce que l'on nomme encore avec effroi l'Inquisition, dont la tâche était de remettre les catholiques dans le droit chemin².

C'est aussi le soutien à l'Israël qui détermine les réactions de nombreux intellectuels dans la première guerre du Golfe que mènent les Américains et leurs alliés occidentaux contre l'Irak en 1991. Après l'invasion du Koweït par Saddam Hussein, il était nécessaire de mettre sur pied une coalition occidentale pour l'obliger à reculer, car l'homme menaçait l'Israël et avait de surcroît l'affront de « se réclamer de Nabuchodonosor », le roi de Babylone qui avait autrefois déporté les Juifs. Sa chute en 2003, à l'issue de la seconde guerre du Golfe était donc programmée. Le « combat pour la Paix », en l'occurrence, passait une fois encore par les bombardements et la guerre.

L'engagement des intellectuels pour les grandes causes humanitaires n'est jamais vraiment désintéressé. Il en va ainsi de tout ce que crée, de tout ce que réalise l'esprit planétarien, qui a toujours une signification politique, une dimension idéologique et une démarche militante. L'artiste travaille moins pour la beauté ou par pur désintéressement que pour tenter d'influencer et de convaincre ses contemporains d'une idée ou d'un idéal qui lui est cher. « J'ai longtemps balancé entre la peinture et l'écriture, reconnaît Marek Halter. Chaque fois que je tentais de faire passer une idée, ou de faire partager une indignation à travers la peinture, ce fut un échec ». Il a donc bien fallu se tourner vers un autre moyen pour exprimer ses idées et pour tenter d'influer sur la marche du monde.

Son indignation trouve notamment à s'exprimer de manière émouvante sur le chapitre douloureux de la Seconde Guerre mondiale.

¹ Guy Konopnicki, *La Faute des Juifs*, Balland, 2002, pp. 121-122.

² Sur l'Inquisition, comme sur bien d'autres sujets controversés de l'histoire, on ne peut que conseiller le livre indispensable de Jean Sévillia : *Historiquement correct*, Perrin, 2003.

Né dans une famille juive polonaise, Marek Halter a connu dans son enfance les affres de l'exil. Sa famille a d'abord fui en URSS, au moment de l'avancée des troupes allemandes en Pologne en 1940, puis à nouveau en 1941, quand celles-ci pénètrent sur le territoire de l'URSS. L'offensive allemande amène alors le régime communiste à procéder à une évacuation massive des Juifs derrière les monts Oural par mesure de protection. C'est donc là, dans la patrie du socialisme, que Marek Halter passera la majeure partie de son enfance. Arrivé à Paris après la guerre, il est alors proche des Jeunesses communistes et milite pour la défense de l'Israël. Dans un livre important, *le Fou et les rois*¹, il retrace son inlassable combat pour la Paix au Proche-Orient que nous résumons ici tant il est caractéristique de celui d'une personnalité engagée.

En 1968, il voyage en Israël où il rencontre Golda Meir. De retour à Paris, il entreprend de fonder une revue. Il part à New York où il prend contact avec des intellectuels juifs qui s'étaient écartés de la gauche du fait des positions anti-israélienne de l'URSS, et parvient à obtenir des financements pour son journal. Il repart pour Israël ; de retour en France, il organise une conférence internationale sur la Paix au Proche-Orient et la défense de l'Israël au sein de la gauche. « Nous allâmes donner le texte place des Vosges, à la dame russe qui avait ronéotypé tous nos tracts de mai 1968² ». Il part ensuite à Berlin-Est avec Bernard Kouchner (le futur gauleiter de Bosnie, ndlr) pour une conférence, gagne Genève, repart en Israël (le voyage est payé par Jean Daniel, du *Nouvel Observateur*), puis retourne à Paris. Une conférence à l'université de Harvard l'amène aux Etats-Unis. « Une heure plus tard, j'étais dans l'avion de New York ». Il rend visite à Herbert Marcuse en Californie, et passe par l'Israël avant de rentrer à Paris, « avec le plan que nous avions préparé et la liste des personnalités que nous nous proposons d'inviter » pour une conférence internationale à Rome. « Un coup de fil de Tel Aviv me replongea dans la réalité ». « Parmi tous ces appels, il y eut celui de Mendès France : il voulait me voir ».

Son action pour la Paix est inlassable : « Amsterdam, La Haye, Cologne, Francfort, où nous créâmes le Groupe d'études socialistes pour la paix au Proche-Orient, rattaché au Comité international. Rencontres, rendez-vous. Nous ne pouvions mesurer l'utilité de toutes ces démarches qu'à ce qu'en rapportait le journal *Le Monde*, notre caisse de résonance, ou le *Nouvel Observateur*. » Conférences encore à Bu-

¹ Marek Halter, *Le Fou et les rois*, Albin Michel, Poche, 1976.

² La collusion entre les révolutionnaires de mai 68 et la très bourgeoise Place des Vosges peut paraître étonnante, mais certaines solidarités – ethniques, religieuses, messianiques – peuvent parfois transcender les barrières sociales.

dapest, puis à Bologne : « Nous dûmes emprunter l'argent du voyage à Daniel Jacoby, secrétaire général de la Ligue des Droits de l'Homme, qui se trouvait encore parmi nous. » Turin, Rome, Florence, Venise, Paris. Il repart à Beyrouth : « Nous n'allâmes pas à Damas. Le soir même, nous reçûmes un télégramme : on nous attendait au Caire le lendemain. » « Je ne parvenais pas à y croire. Dans mon souvenir d'enfant juif polonais, l'Égypte restait le pays où, comme le raconte la légende de la Pâque, les Hébreux avaient vécu en esclavage. C'est là qu'ils avaient construit les pyramides, et c'est ici, au bord du Nil, qu'ils s'étaient libérés et étaient partis vers la Terre promise. » « Nous décidâmes de retourner à Beyrouth ». Retour au Caire, puis à Paris, d'où il repart pour Rome avec Bernard Kouchner. « En mai 1972, nous étions à nouveau en Israël. » Il regagne Paris, prend l'avion pour Genève, et revient une fois de plus à Paris. « L'opération Eliav avait échoué ; notre rendez-vous de Londres avait été décommandé et on nous avait subtilisé la conférence de Bologne. » « New York : Je venais d'avoir à Harvard une discussion avec les étudiants sur le thème : faut-il changer l'homme pour pouvoir changer la société ? Ou bien faut-il changer la société pour pouvoir changer l'homme ? » Paris, Israël, Paris encore, puis Buenos Aires : « invité du comité argentin pour la paix au Proche-Orient » (ce n'est pas gagné, ndlr). « Les Argentins ne demandaient qu'à applaudir aux idées que je défendais. Elles les rassuraient : ainsi, on pouvait défendre Israël et rester de gauche ! » « Le 6 octobre 1973, j'étais à New York quand j'appris la nouvelle : la guerre, une fois de plus, avait éclaté au Proche-Orient. » Voyage en Israël : « Nous passâmes par Paris où je trouvais ma mère malade. Nous repoussâmes notre départ. Sana en fut soulagée, comme si elle craignait de retourner en Égypte. Elle s'envola aussitôt pour les États-Unis, d'où elle me téléphona quelque temps après pour me dire son intention de retourner en Israël. »

Voilà. C'était quatre années de la vie trépidante de Marek Halter. Si le sujet de la Paix au Proche-Orient n'était aussi grave, on penserait à un de ces films comiques que le cinéma nous donne de temps à autre, où la frénésie ambiante donne un rythme effréné à des aventures burlesques. Son activité incessante ne se limite pas à ces quatre années d'entre deux guerres au Proche Orient (1968-1973) et au combat pour la Paix. Son engagement humanitaire se poursuit. Dans son livre *Un homme, un cri*, on lit encore la geste de sa débordante activité militante. « Le 16 novembre 1979, Elena Bonner, la femme d'Andreï Sakharov me téléphone de Moscou. Les Jeux olympiques vont se tenir en Union soviétique, et elle me demande de lancer une campagne en

faveur des prisonniers politiques¹. » Marek Halter s'était fait une spécialité dans la défense des grandes causes humanitaires, puisque deux années auparavant, il avait déjà lancé un « appel au boycottage de la Coupe du monde de football en Argentine ». On estimait alors en effet « qu'entre quatre-vingt mille et cent mille Juifs avaient quitté l'Argentine depuis la prise de pouvoir par la junte militaire. » Il fallait donc rééditer ce coup pour les Jeux olympiques en Union soviétique, coupable d'empêcher les « refuzniks » de rejoindre Israël, et alerter l'opinion publique mondiale à grands coups de clairon : « Il fallait détourner ces jeux pour en faire une manifestation internationale en faveur des droits de l'homme. » Il fallait protester « contre l'indignité d'un pays qui prétendait à l'honneur d'accueillir le message olympique. Les Jeux olympiques de Moscou, comme le Mundial de Buenos Aires ont bien eu lieu. Mais notre campagne a porté ses fruits : les sportifs américains – à la demande du président Jimmy Carter – et ceux de l'Allemagne de l'Ouest ont décidé le boycott. » (février 1980).

Telle est la vie de Marek Halter. Avec un emploi du temps aussi chargé et un tel vibronnement autour de la planète, il nous apparaît assez clair que le grand écrivain peut prétendre faire partie de l'« hyperclasse » définie par Jacques Attali. « Depuis que je suis en âge de lutter, je lutte. Plus je lutte, plus mon impuissance m'accable² », confesse-t-il. La lutte contre l'oppression, chez les Juifs, est un héritage des siècles de persécutions atroces qu'ils ont subis. La vie de Marek Halter est une souffrance ; le combat pour la Paix au Proche-Orient est son fardeau, depuis de longues années : « Toute souffrance est unique pour celui qui souffre, dit-il. Et raconter ma vie, faire saigner ma mémoire à vif, n'aurait servi à rien, si ce n'est à expliquer mes réactions en Israël-Palestine³. » Il faut bien comprendre que le combat pour l'Israël est celui de l'humanité tout entière : Selon le Talmud, « il y avait six cent mille personnes au pied du mont Sinä quand Moïse a donné la Loi. Un tiers d'entre elles seulement était juives. Le deuxième tiers appartenait au peuple de Jethro, beau-père de Moïse et chef d'une peuplade nomade ; le troisième tiers était composé d'esclaves égyptiens⁴. » Ceci signifie que Dieu n'a pas donné seulement la Loi au peuple Juif mais à tous les hommes, et même aux esclaves goys, ce qui est pour nous une bonne nouvelle.

¹ Marek Halter, *Un Homme, un cri*, Robert Laffont, Paris 1991, p. 118.

² Marek Halter, *Le Fou et les rois*, Albin Michel, Poche, 1976, p. 47.

³ Marek Halter, *Le Fou et les rois*, p. 85.

⁴ Marek Halter, *Un Homme, un cri*, p. 192.

La démarche du prix Nobel Elie Wiesel peut être rapprochée de celle de Marek Halter. Les similitudes de l'action et de la vie de ces deux personnages sont assez révélatrices d'une certaine attitude militante qui forme en réalité le fond de la personnalité cosmopolite. Les *Mémoires* d'Elie Wiesel sont intéressantes pour comprendre les motivations du grand homme et la mentalité planétarienne en général :

« Pendant trente ans, écrit-il, je parcours les continents jusqu'à l'épuisement : à force de parler dans les conférences, j'en arrive à ne plus supporter le son de ma voix¹. » Lui aussi, comme Marek Halter, parcourt la terre en tous sens pour prêcher la paix et l'amour universels, pour tenter de peser sur les politiques des grands de ce monde : « Face aux marchands de haine, nous sommes toujours du même bord. Nos signatures figurent au bas des nombreuses pétitions en faveur des droits de l'homme². » Et encore : « Je me voyais parcourant la Terre, allant de ville en ville, de pays en pays, tel le fou des contes de rabbi Nahman, rappelant aux hommes ce dont ils sont capables, en bien et en mal, attirant leur regard sur les fantômes innombrables entassés autour de nous et en nous³. »

« La victoire de François Mitterrand, écrit-il, je l'ai accueillie comme un acte de justice... la capitale est en fête, surtout place de la Bastille. On célèbre la rose. On chante, on danse... Au Panthéon, Roger Hanin dirige la cérémonie. Bouleversant, l'air recueilli du chef nouvellement élu, déjà solitaire mais majestueux, devant la crypte de Jean Moulin. Dehors, il pleut à torrents. Tête nue, le nouveau président écoute, immobile, stoïque, le quatrième mouvement de la Neuvième Symphonie de Beethoven, dirigé par Daniel Barenboïm... Le contact établi, il s'avère solide et fécond. Mitterrand insiste pour me recevoir chaque fois que je suis à Paris. Il me le répète⁴. »

Désirant annuler la visite du président Ronald Reagan, invité par Helmut Kohl en Allemagne où était prévue une visite au cimetière militaire allemand de Bitburg en 1985, Elie Wiesel n'y tint plus, devant ce qu'il considérait être un affront, et se confia auprès du président américain : « "Les enfants juifs, monsieur le Président, je les ai vus, on les jeta dans les flammes, ils vivaient encore..." L'ai-je convaincu ? La télévision le montrait accablé, les traits marqués par le chagrin. Par la crainte aussi ? Aurai-je réussi à lui faire entrevoir la blessure qu'il infligeait à d'innombrables victimes, à leurs familles et leurs amis ?... La cérémonie achevée, on m'entraîne sur la pelouse où je suis happé par le tourbillon médiatique. Jamais je n'aurai pensé

¹ Elie Wiesel, *Mémoires 2*, Editions du Seuil, 1996, p. 214.

² Ibidem, p. 47.

³ Ibidem, p. 530.

⁴ Ibidem, p. 436.

qu'il y avait tant de correspondants accrédités à la Maison Blanche. Les questions fusent de tous côtés... A l'intérieur, dans un salon élégant, on sert le champagne. Un officier des Marines me tend une enveloppe scellée, je me retire dans un coin pour l'ouvrir. Un billet écrit hâtivement : « Je me trouve dans le bureau à côté, car je suis ici inconnu ; je ne peux pas me montrer ; je t'ai vu sur l'écran tout à l'heure ; je suis fier de toi. » Je reconnais l'écriture : Jacques Attali. » Attali est en effet devenu un ami, et Elie Wiesel confirme : « Nous nous voyons chaque fois que je suis reçu par le président Mitterrand puisqu'il faut passer par son bureau pour entrer dans celui de son patron... Mes rapports avec lui sont excellents¹. »

En 1986, Elie Wiesel reçoit le prix Nobel. Après le faste des cérémonies à Oslo, il enchaîne des conférences à Stockholm, Copenhague, Jérusalem et Auschwitz, avec le secrétaire d'Etat américain Henry Kissinger. A Paris, écrit-il, « Jacques Chirac me remet la grande médaille de vermeil. Grâce à Hélène Ahrweiler, recteur et chancelier des universités de Paris, et Jacques Sopolza, président de l'université de Paris-I, je suis reçu docteur honoris causa par la Sorbonne... Le violoniste Ivry Gitlis joue pour nous sa nouvelle composition. Hélène Ahrweiler est merveilleuse d'intelligence et d'érudition². »

A Moscou, après la chute du régime soviétique, Elie Wiesel semble parler en maître : « Prenant la parole en janvier 1990, lors d'une conférence sur la "survie globale", j'ai insisté sur le rôle de l'éducation par la mémoire. Là encore, c'est en tant que Juif que je m'exprimais. Je réclamai de Mikhaïl Gorbatchev une attitude plus ferme contre le racisme et l'antisémitisme... J'ai demandé au président de l'URSS d'ouvrir les archives des procès infâmes de l'époque stalinienne : nous avons le droit de savoir, dis-je, comment des écrivains yiddish, comme Peretz Markish et Der Nister ont vécu leur emprisonnement et leur exécution³. »

Ses initiatives ne sont pourtant pas toutes couronnées de succès : « Une intervention m'a laissé un goût amer. Elle concerne Abraham Sarfati. Au début des années quatre-vingt, Tahar Ben Jelloun me demande d'user de mon influence aux Etats-Unis en faveur de ce prisonnier politique juif et communiste que le roi du Maroc refuse de libérer. J'en parle à l'entourage du président Jimmy Carter, à des sénateurs, à des journalistes amis ; leurs efforts sont vains⁴. »

¹ Elie Wiesel, *Mémoires 2*, pp. 347, 402.

² Ibidem, p. 415.

³ Ibidem, p. 216.

⁴ Ibidem, p. 120. Abraham Sarfati est l'un des fondateurs du parti communiste marocain. Tahar Ben Jelloun, qui se sent très proche de lui, est l'auteur d'un livre intitulé *Le Racisme expliqué à ma fille*.

C'est en souverain qu'il est accueilli dans la Roumanie post-soviétique et qu'il donne ses ordres : « Aurel Munteanu, l'ambassadeur permanent de la Roumanie aux Nations Unies, nous escorte dans tous nos déplacements. Je lui fais part de mes sentiments d'outrage devant le renouveau de l'antisémitisme, traditionnel dans son pays... Reçu en audience privée par le président Iliescu et son Premier ministre Petru Roman qui sollicitent notre aide pour la Roumanie, surtout en matière économique, et spécialement à Washington, je leur répons que je n'en ferai rien. Pourquoi encourager un régime qui tolère la haine ?... "Mais les enfants affamés, objecte Petru Roman, vous les oubliez ? Même si les adultes sont coupables, pourquoi les châtier eux ?" Je répons : "Ne nous rendez pas responsables de leurs épreuves ; c'est vous qui en portez la responsabilité ! Faites taire la haine dans votre pays et le monde entier viendra à leur secours et au vôtre." Pourtant, le président Iliescu m'a paru sincère. Il ordonna qu'on traduise en justice les rédacteurs et éditorialistes des hebdomadaires antisémites. Il m'invita aussi à l'accompagner à Sighet pour que je lui montre ma ville natale¹. »

En 1990 à Oslo, Elie Wiesel organise un colloque contre la haine. La liste des participants est impressionnante : le président François Mitterrand, le président tchèque Vaclav Havel, l'ancien président américain Jimmy Carter, Nelson Mandela : « Aux hommes et aux femmes de toutes les origines, de toutes les nations, de toutes les confessions, nous lançons cet appel à unir leur élan afin de combattre la haine qui menace notre humanité²... »

« Bizarre, écrit-il encore : plus je me fâche, plus je dérange, plus je manifeste mes exigences et mon mécontentement, plus on m'applaudit. Je prononce des propos qui choquent et font mal, qui devraient empêcher les participants d'avaloir leurs repas, et on m'applaudit et on me félicite... après le repas. Eh oui, allez comprendre³. »

Comme son ami Marek Halter, le sociologue Edgar Morin a pris ses distances d'avec le communisme après la Seconde Guerre mondiale. Dans son livre *Reliances*, il explique : « Si barbare soit-il, le communisme stalinien incarnait l'avenir, la paix universelle, la fraternité. Je fais partie de ces communistes de guerre qui ont quitté le parti après la guerre. Je ne voyais pas que le totalitarisme était commun à ces deux systèmes. Pour nous, au contraire, c'était le capitalisme – ce qu'on appelait les démocraties bourgeoises – qui représentait le ventre de la bête immonde d'où sortait le fascisme, la guerre, la mort⁴. » Il est

¹ Elie Wiesel, *Mémoires* 2, p. 421.

² Ibidem, p. 503.

³ Ibidem, p. 48.

⁴ Edgar Morin, *Reliances*, Editions de l'Aube, 2000, préfacé par Antoine Spire, p. 31.

vrai que son engagement héroïque dans la résistance au nazisme lui avait donné une certaine légitimité pour s'exprimer contre le communisme : « Ma famille, dit-il, vient de la grande famille sépharade au bord de la Méditerranée. Morin est le pseudonyme que j'avais pendant la Résistance, encore que ce fut une erreur. J'avais choisi Manin, personnage de l'*Espoir* de Malraux, mais dès le début, on a compris Morin. J'ai gardé ce pseudonyme, j'ai même eu la tentation après la guerre de le légaliser, de changer de nom. J'ai renoncé. Je vis aujourd'hui sur une ambiguïté. Dans mes papiers, il y a Nahoum dit Morin, Nahoum-Morin¹. » L'opposition au communisme soviétique cependant, ne déterminait pas une opposition frontale avec les partisans du marxisme en France, puisque les idées humanistes communes aux uns et aux autres les faisaient se rejoindre sur l'essentiel.

Contrairement à Marek Halter ou Edgar Morin, le grand philosophe français Jacques Derrida est lui resté marxiste orthodoxe jusqu'à la fin de ses jours. Décédé le 9 octobre 2004 d'un cancer qui le rongait depuis des mois, il était pressenti pour le prix Nobel avant son décès. Il avait commencé à publier dans les années 60, jusqu'à devenir le « pape » de la pensée « politiquement correcte » dans les universités américaines. Son travail de « déconstruction » n'est rien de moins qu'une mise en pièces détachées de la métaphysique occidentale. « Pas d'avenir sans Marx », écrit-il en 1993 dans *Spectres de Marx*. Le jour de son décès, le quotidien communiste *L'Humanité* revenait longuement sur l'œuvre de cet immense philosophe. Son grand lecteur et traducteur, Geoffrey Benington, y explique l'engagement du philosophe, qui restera toute sa vie travaillé par la même obsession de l'égalité et de l'humanisme : « De la déconstruction du texte à son engagement en faveur des dissidents tchèques, qui lui vaudront en 1982 deux jours de prison à Prague, dans son combat contre les violences racistes, dans sa lutte pour le prisonnier Mumia Abu-Jamal au sein du Parlement international des écrivains dont il était le vice-président², dans son soutien aux grévistes de décembre 1995 et contre l'expulsion des sans-papiers au nom de son concept d'hospitalité, Jacques Derrida n'a jamais cessé de... s'engager, suivant les modalités intellectuelles et un style qui lui était propre. » Pour ce qui est du style, le philosophe de la « déconstruction » en avait un : sa pensée extraordinairement profonde se reflétait assez mal dans un langage par trop pesant. Les phrases du philosophe de la « déconstruction », en effet, avaient chacune le poids d'un sac de ciment.

¹ Edgar Morin, *Reliances*, p. 25.

² Mumia Abu-Jamal est un Noir américain condamné à mort pour le meurtre de policiers blancs. De nombreux comités de soutien à sa cause virent le jour dans tout l'Occident.

Le philosophe Etienne Balibar a lui aussi été marqué pour la vie par le puissant génie qu'il a approché dans sa jeunesse. Il est l'auteur d'un deuxième article de ce numéro de l'*Humanité*. Il raconte : « Je me souviens de son arrivée à l'Ecole normale supérieure, où nous préparions l'agrégation. Précédé de sa réputation de "meilleur phénoménologue de France", Derrida était surtout, pour nous, l'auteur d'un essai éblouissant sur l'origine de la géométrie de Husserl, dans lequel la question de l'historicité de la vérité était arrachée aux débats entre le sociologisme et le psychologisme. Je me souviens de la publication en 1967 des trois manifestes de cette nouvelle méthode qu'on appellerait plus tard la "déconstruction" : *La Voix et le Phénomène, De la grammatologie, L'écriture et la différence*. » Nous avons partagé la conviction que les intellectuels et les artistes ont un rôle propre à jouer dans la constitution d'une résistance multiforme et multipolaire à l'emprise des souverainetés d'Etat ou de marché qui engendrent la violence de masse et s'en nourrissent en retour... Il venait de donner l'exemple de dialogue constructif en joignant ses forces avec celles de "son vieil ennemi Habermas", pour démonter la machine de propagande de la guerre sans fin contre le terrorisme et les Etats voyous ».

Rappelons ici que les communistes étaient engagés contre les deux guerres américaines en l'Irak en 1991 et en 2003. Il s'agissait pour eux, ainsi que les nombreux tracts distribués le laissaient entendre, d'une « guerre raciste et impérialiste ». Les méchants Blancs continuaient à vouloir dominer la planète, comme au temps des colonies. En réalité, l'armée américaine était multi-ethnique, tandis que les troupes de Saddam Hussein n'étaient composées que d'Arabes. Si racisme il y a dans ces événements tragiques, cela ne peut être qu'au sein de l'administration américaine, qui était effectivement assez monochrome, comme nous l'avons vu, mais cet aspect échappe totalement aux simples militants communistes, comme à la majeure partie des masses occidentales.

Pour clore le chapitre des éloges funèbres d'une personnalité aussi éminente, il ne manquait plus qu'une seule personne : « Par ses travaux, Jacques Derrida cherchait à retrouver le geste libre qui est à l'origine de toute pensée. Il avait la même passion pour la pensée grecque et la pensée juive, la philosophie et la poésie. Penseur de l'universel, Jacques Derrida se voulait citoyen du monde. Il restera comme un inventeur, un découvreur, un maître d'une extraordinaire fécondité ». Comme le président Valéry Giscard d'Estaing ou le ministre Raymond Barre avaient fait l'éloge de Jean-Paul Sartre en leur temps, Jacques Chirac¹ – c'est bien lui qui déclame ces lignes – in-

¹ Jacques Chirac était président de la République française au début du XXI^e siècle.

carne de nouveau en sa personne éminente le salut fraternel du libéralisme au marxisme militant. Comment ne pas penser ici au roman de George Orwell, *1984*, qui décrit les méthodes de la société totalitaire : Goldstein le dissident, Goldstein l'insoumis, Goldstein le rebelle qui incarne la résistance clandestine, est reçu dans le bureau présidentiel et salue respectueusement Big Brother. Ici, c'est Big Brother qui le félicite pour l'ensemble de son travail. Dans le système totalitaire imaginé par Orwell, en effet, la résistance n'est qu'une opposition factice organisée par le système lui-même, et qui permet de repérer et de supprimer les opposants. Débarrassé de l'Union soviétique, le marxisme, niché et entretenu au sein des démocraties, semble jouer efficacement ce rôle de réceptacle des mécontentements et des frustrations.

Jacques Derrida éprouve une méfiance instinctive envers les communautés organiques qui ne sont pas la sienne : « Je me suis toujours méfié du culte de l'identitaire, comme du communautaire, qui lui est si souvent associé, dit-il. Je n'hésite pas à soutenir des causes telles que celles des féministes, des homosexuels, des peuples colonisés, jusqu'au moment où je me méfie, jusqu'au moment où la logique de revendication me paraît potentiellement perverse ou dangereuse. Le communautarisme, ou l'État-nationalisme, sont les figures les plus évidentes de ce risque, et donc de cette limite dans la solidarité¹. »

Ces propos sont fort éclairants et tout à fait symptomatiques. C'est ainsi par exemple que de nombreux intellectuels ont soutenu l'immigration de peuplement, jusqu'au jour où ces immigrés d'origine musulmane se sont montrés agressifs envers la communauté juive. On peut dater le grand virage idéologique de la pensée planétarienne en France à l'an 2000. A partir de la deuxième Intifada, en effet, les millions de jeunes Arabes de France ont commencé à manifester très clairement leur solidarité au peuple palestinien et leur hostilité aux Juifs. C'est ce qui a déterminé un philosophe comme Alain Finkielkraut, on l'a vu, à se réfugier dans les jupes des patriotes français après les avoir couverts de boue et d'ordures, et à soutenir une association « contre le racisme anti-blanc ». Les Juifs, qui jusque là étaient systématiquement assimilés aux autres minorités opprimées, à ces pauvres immigrés sans défense, ainsi que l'entend la « Ligue contre le racisme et l'antisémitisme », devaient dorénavant être assimilés à l'Occident et à la civilisation. On fait alors appel aux valeurs de la République et à l'esprit citoyen des Français pour combattre l'islamisme agressif à travers le monde. Bref, on est réactionnaire ou progressiste selon les circonstances, et surtout selon des intérêts très précis qui correspondent invariablement aux intérêts de la cause planétarienne et de la communauté,

¹ Jacques Derrida, Elisabeth Roudinesco, *De quoi demain...*, op. cit., 2001, p. 44.

car si l'on déteste les nations et l'esprit tribal, si l'on pousse au déracinement, au rejet des traditions et du passé, on en cultive pas moins la « Mémoire » et l'esprit communautaire pour soi-même.

Jacques Derrida est né en 1930 à El-Biar, dans une famille juive d'Algérie. Comme le Polonais Marek Halter, il semble réellement sous l'emprise d'une nécessité vitale d'agir, de s'animer dans un inlassable militantisme pour défendre les causes qu'il croit justes. Dans un livre de dialogues avec la psychologue Elisabeth Roudinesco, on peut en apprendre davantage sur ces motivations : « Ma vigilance, je crois pouvoir le dire, fut sans repos depuis l'âge de dix ans, à l'égard du racisme et de l'antisémitisme. »

« – Vous dites dans *Contre-Allée*, que vous ne vouliez pas appartenir à la communauté juive. Vous détestiez le mot communauté, comme vous détestez aujourd'hui, autant que moi, l'ethnicisme, le communautarisme. Vous parlez d'ailleurs à propos de cette triple identité (juive/maghrébine/française), d'identité dissociée... » Jacques Derrida répond : « – Le sentiment de judéité reste chez moi obscur, abyssal, instable surtout. A la fois très puissant et labile. Rien pour moi ne compte plus que ma judéité qui pourtant, à tant d'égards, compte si peu dans ma vie... J'ai en vérité cultivé le retrait ; je me tiens même sur mes gardes devant toute communauté juive. Mais devant le moindre signe d'antisémitisme, je ne dénie ni ne renierai jamais ma judéité¹. »

C'est déjà ce qu'il déclarait en 1992 dans *Points de suspension*, où il disait ressentir au fond de lui un « désir d'intégration dans la communauté non juive, désir fasciné mais douloureux et méfiant, avec une vigilance nerveuse, une épuisante aptitude à déceler les signes du racisme, dans ses configurations les plus discrètes ou ses dénégations les plus bruyantes². » Nous retrouvons invariablement cette obsession chez tous les intellectuels planétaires, qu'elle soit déclarée, explicite ou sous-jacente.

Shmuel Trigano s'inscrit dans cette lignée d'intellectuels français d'après guerre, dont les passions messianiques expliquent, pour partie, l'engagement actuel pour l'universalisme et l'idéal planétaire. Après l'épreuve terrible de la shoah, dit-il, est née à Paris « une pensée spécifiquement judéo-française » dans ce qu'on a appelé dans les années 1960-1970, « l'École de Paris », avec des intellectuels comme Edmond Jabès, Emmanuel Lévinas, Jacques Derrida, Georges Perec, ou Maurice Blanchot. « C'est en ce lieu seul, en France, où l'on gardait encore le souvenir et la quête de l'universel, que le judaïsme européen

¹ Jacques Derrida, Elisabeth Roudinesco, *De quoi demain...*, op. cit., pp. 183, 310.

² Jacques Derrida, *Points de suspensions, Entretiens*, Editions Galilée, 1992, p. 130.

renaissait si vite au sortir de la nuit et du brouillard. » Cette Ecole se proposait de faire entendre le message spirituel du judaïsme dans les termes de la pensée contemporaine. « La shoah obligeait la conscience juive à une responsabilité envers les hommes. Le génocide engageait l'homme moderne et enjoignait donc à la conscience juive de produire une réponse à la modernité défailante, un rachat. En assurant leur singularité, les Juifs étaient ainsi les témoins de l'humain. Il ne s'agissait pas d'effacer la spécificité du martyr juif dans un universel abstrait, mais de la considérer au centre du destin humain universel. »

La spécificité de la pensée juive, doit donc devenir une référence pour tous, si l'on comprend bien Shmuel Trigano, dont le style reste incomparable : « Tous les hommes modernes deviennent "juifs" d'une certaine façon, en s'inscrivant sous le signe de la lettre, et les juifs deviennent des hommes mais ils n'ont plus où habiter dans la Cité en tant que Juifs, c'est-à-dire sous leur nom d'Homme¹. » Au contraire, poursuit-il, « dans le sionisme, c'est l'accès à l'humanité (et non plus à la citoyenneté) qui devient l'enjeu central (puisque c'est cette humanité que dénie au fond l'antisémite au Juif en le dissociant de sa citoyenneté sans le reconnaître dans sa judéité qui est sa forme d'humanité). » Les 338 pages du livre nous apprennent à bien manier ces différents concepts, peut-être un peu ardu à appréhender pour les esprits les moins familiarisés avec les idées de « l'École de Paris ».

« Toutes les limites à la restauration de la singularité juive d'après-guerre, dit-il encore, appellent le monde juif, qui a posé la question du Juif à l'Homme, à se poser aujourd'hui à lui-même, et à poser aux hommes la question de l'Homme. La question juive, c'est en définitive la question de l'Homme que les juifs posent aux hommes² ». Shmuel ne s'arrête pas là : même « Sartre, dit-il, n'a pas pensé à ce renversement de sa proposition devenue proverbiale : "Le Juif est un homme que les autres hommes tiennent pour Juif"... Ce serait le début d'une ère nouvelle », conclut brillamment le philosophe.

Le Juif, c'est l'humanité, et l'humanité, c'est le Juif. C'était déjà l'opinion d'Elie Wiesel, qui écrit dans ses *Mémoires* : « C'est ainsi et l'on n'y peut rien : l'ennemi des Juifs est l'ennemi de l'humanité³... En tuant les Juifs, les tueurs entreprenaient d'assassiner l'humanité tout entière... La tragédie juive d'Auschwitz a affecté l'humanité tout entière mais ce n'est qu'après Hiroshima que nous en avons pris conscience. En ce sens, on peut penser aujourd'hui que le monde entier est (métaphoriquement) devenu juif. Autrement dit, il y a désormais fusion totale entre la condition juive et la condition humaine. »

¹ Shmuel Trigano, *L'Idéal démocratique*, Editions Odile Jacob, 1999, pp. 101, 115.

² Ibidem, pp. 97, 303.

³ Elie Wiesel, *Mémoires 2*, Editions du Seuil, 1996, p. 72, 319, 135.

Dans son livre *La Ressource humaine*, le financier Samuel Pisar raconte certains souvenirs intéressants et beaucoup plus imagés sur sa vision du monde. Le petit immigré de Pologne était maintenant un riche habitué des réceptions au palais de Versailles : « Trois fois, déjà, écrit-il, j'étais venu à Versailles, pour trois soirées plus belles les unes que les autres. On avait célébré le capitalisme, puis le communisme, enfin le sionisme. David Rockefeller, patron de la fameuse Chase Manhattan Bank, pilier de Wall Street, avait retenu la galerie des Glaces pour un dîner extraordinaire en l'honneur de son conseil d'administration international. Tout ce qui compte dans l'industrie et la finance du monde était là... David Rockefeller revenait de Moscou où je l'avais accompagné. Là-bas, je l'avais vu procéder à un acte peu banal : l'inauguration de la première succursale, en Union soviétique, de la Chase Bank, qui ouvrait ses guichets sur l'avenue Karl-Marx...

« L'hôte d'honneur, pour ma deuxième soirée à Versailles, était, antithèse de Rockefeller, un autre monstre sacré : le ministre soviétique de la culture, Mme Yekaterina Fourtseva. Elle séjournait à Paris pour négocier un échange d'expositions entre les musées de France et l'Ermitage de Leningrad. Peu de temps après, sa carrière allait être brisée par un détournement de fonds d'Etat pour la construction d'une nouvelle datcha...

« Ma troisième soirée à Versailles fut celle du baron Guy de Rothschild, prince régnant sur le plus célèbre empire industriel et financier d'Europe, qui était l'hôte de ce dîner. Un personnel parfaitement stylé, en perruque et livrée, circulait à la soirée Rothschild, dans la galerie des Batailles. Je savourais le paradoxe : c'est dans ce cadre belliqueux que je devais prononcer le discours qui engageait le débat de la soirée sur ce que j'appelle "Les armes de la Paix". Et, à titre d'exemple, sur les possibilités de coexistence et de coopération entre Israël et le monde arabe. Face aux maréchaux français de l'Histoire qui nous observaient de leurs fresques superbes, je songeais, tout en parlant, aux maréchaux d'aujourd'hui, ceux d'Israël : Dayan, Weizmann, Sharon, qui s'engouffraient à leur tour, pour la survie de leur patrie, l'Etat juif, dans le culte des armes de la guerre¹. »

Les financiers du socialisme, on le voit, ont parfois des pensées assez éloignées des préoccupations de leurs électeurs européens. Comme chez Guy Konopnicki, on constate que les beaux discours ne reflètent pas nécessairement la pensée de l'orateur. S'il méprise le passé, Samuel Pisar n'en continue pas moins à apprécier Versailles ; s'il travaille pour la paix, il n'en milite pas moins pour Israël et pour ses grands généraux. Ce qui transcende ses contradictions – et nous

¹ Samuel Pisar, *La Ressource humaine*, Jean-Claude Lattès, 1983, pp. 20-21.

verrons dans un autre chapitre qu'il en a d'autres –, c'est la foi ; une foi messianique qui porte ses espérances planétariennes : « Autant je méprise les indicibles ravages du passé, autant je crois à un avenir illimité pour l'intelligence de l'homme pacifié. Ni la souffrance, ni la peur, ni l'horreur, n'ont ébranlé, en moi, cette foi. Une foi absolue¹. » Le livre se termine sur ce mot.

George Soros est animé de cette foi messianique tout autant que Samuel Pisar. Pour lui, la vie est un combat. Il milite pour le triomphe de « la société ouverte universelle », qui doit succéder au système qui s'est effondré à l'Est, et qui « représentait la quintessence de la société fermée. » Ce combat passe par des campagnes de « sensibilisation² » des populations : « Nous contribuons activement, dit-il, à la formation des enseignants et au lancement de nouveaux manuels scolaires pour remplacer les ouvrages marxistes-léninistes. Nous imprimons en Russie des millions de livres par an, et je poursuivrai notre effort pour garder en vie les gros journaux, c'est-à-dire les journaux culturels, qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire de ce pays³. »

« – Le fait que vous soyez juif a-t-il quelque chose à voir avec votre attachement à la société ouverte ? » « – Sans aucun doute, répond-il. Quand vous voyez de quelle manière les Juifs réagissent aux persécutions, vous découvrez qu'ils ont tendance à rechercher une ou deux portes de sortie, toujours les mêmes. Soit ils transcendent leur problème en se tournant vers quelque chose d'universel, soit ils s'identifient à leurs oppresseurs et tentent de devenir comme eux. Je venais d'une famille assimilationniste et j'ai choisi la première voie. Une troisième possibilité est le sionisme, la fondation d'une nation où les Juifs sont majoritaires. » George Soros aurait pu parler explicitement de la voie communiste, où les Juifs ont joué un rôle si « éminent », mais nous verrons dans un autre chapitre que la page paraît être tournée, et qu'il est préférable, pour ce point de l'histoire, de ne pas trop faire appel à la « mémoire ». « Je suis fier d'être juif, poursuit-il. Je crois que le génie juif existe. Il suffit de regarder le succès des juifs dans les domaines de la science, de la vie économique et des arts. C'est le résultat de leurs efforts pour transcender leur statut de minoritaires et accomplir quelque chose d'universel. La judéité est un élément essentiel de ma personnalité et, comme je l'ai déjà dit, j'en suis très fier. Je suis également conscient que je porte une part d'utopie juive dans ma façon de penser. Mes fondations me rattachent à cette tradition. Donc, pour répondre à votre question initiale – mes

¹ Samuel Pisar, *La Ressource humaine*, p. 379.

² Ce terme est préférable à celui de « propagande », trop chargé, sans doute, de miasmes totalitaires.

³ George Soros, *Le Défi de l'argent*, Plon 1996, p. 115.

opinions ont-elles quelque chose à voir avec mon héritage juif ? – je dirai oui, sans hésiter. Et je ne vois pas en quoi cela poserait un problème. »

Les attentes planétariennes paraissent ici déterminées par la judéité : « Quand j'étais adolescent, dit-il, je rêvais d'être un surhomme. J'ai déjà parlé de mes pulsions messianiques¹. » Et c'est bien cette foi messianique qui anime invariablement les esprits planétariens et qui les conduit à cet inlassable militantisme qui caractérise chacune de leur action. Fortune faite, George Soros a maintenant largement les moyens de peser sur la marche de l'histoire : « Je suis littéralement fasciné par l'histoire, que j'ai le désir profond d'influencer. » Ils ne s'arrêtent jamais. Chez ce peuple militant, toute la vie est conditionnée par cette foi absolue de la nécessité d'une unification planétaire pour voir enfin se réaliser les prophéties.

Les sources religieuses du mondialisme

La philosophie des Lumières, qui avait imprégné peu à peu les couches dirigeantes de la société d'Ancien Régime tout au long du XVIII^e siècle, avait finalement abouti à la chute de la monarchie et à l'instauration de la République. En proclamant l'égalité de tous les êtres humains, la révolution française avait jeté les bases politiques qui étaient un premier pas vers l'instauration d'un monde meilleur. La France devenait « le pays des droits de l'homme » : non plus un pays habité par des Français, de manière vulgairement tribale, mais une nation à vocation universaliste, dont la tâche historique était dorénavant d'œuvrer pour la fraternité universelle. Elle est aujourd'hui le laboratoire moderne où doit s'édifier la société multiculturelle, multiethnique, multiraciale ; elle est un exemple pour l'humanité toute entière avant la dissolution de toutes les nations ; c'est à travers elle que se réalise le destin de l'humanité.

Mais les Lumières du XVIII^e siècle, la révolution française et l'instauration de la république, qui sont marquées au sceau de l'égalité et de la lutte antireligieuse, représentaient pour les Juifs bien autre chose qu'un simple bouleversement politique. C'est bien ce que nous dit le philosophe Emmanuel Lévinas, dans *Difficile Liberté* : « Dans les juiveries de l'Europe orientale, la France était le pays où les prophéties se réalisaient². » Dans tous les pays d'Europe où les idées libérales de la révolution s'imposaient au XIX^e siècle, les gouvernements octroyaient aux Juifs les mêmes droits qu'aux Européens. Ce fut le

¹ George Soros, *Le Défi de l'argent*, p. 186.

² Emmanuel Lévinas, *Difficile liberté*, Albin Michel, 1963, éd. de 1995, pp. 330, 334.

début de l'intégration des communautés juives à la société européenne et, pour eux, le commencement d'une prodigieuse ascension sociale, financière et politique.

On retrouve souvent chez les auteurs planétariens ce goût des prophéties, cette foi absolue dans la justesse de leurs analyses, comme si elles étaient sous-tendues par une foi religieuse. Emmanuel Lévinas a pu apporter quelques éclaircissements à ce sujet. Les prophéties anciennes seraient le ferment intellectuel de nos modernes philosophes :

« On peut grouper, dit-il, les promesses des prophètes en deux catégories : politique et sociale. L'aliénation qu'introduit l'arbitraire des puissances politiques dans toute entreprises humaine, disparaîtra ; mais l'injustice sociale, l'emprise des riches sur les pauvres disparaîtra en même temps que la violence politique. La tradition talmudique, représentée par Rabbi Chiya Ben Abba, parlant au nom de Rabbi Yochanan, voit dans les temps messianiques l'accomplissement simultané de toutes ces promesses politiques et sociales¹... Quant au monde futur, poursuit-il, notre texte le définit comme "humanité unie dans un destin collectif". Schmouel dit : "Entre ce monde-ci et l'époque messianique, il n'y a d'autre différence que la fin du joug des nations, de la violence et de l'oppression politique". Texte très connu, ajoute Lévinas, que Maïmonide reprendra en essayant de faire une synthèse entre l'opinion de Schmouel et celle de Rabbi Yochanan. »

Les prophéties hébraïques nous promettent donc à la fois une progression de l'humanité vers un monde sans frontières, unifié, et parallèlement à cela, la suppression des inégalités sociales. Telle sera la société parfaite. La paix régnera dans tout l'univers, l'herbe sera grasse et les hommes vivront libres et heureux, dans une parfaite égalité. On reconnaît là évidemment aussi bien les sources primitives du marxisme que celles qui inspirent aujourd'hui notre idéologie planétarienne, en ce début de troisième millénaire, et qui, publicité aidant, fait rêver tant de nos concitoyens.

La libération de l'homme ne se conçoit, ne peut se concevoir qu'à l'échelle de l'humanité. Et cette idée, confirme bien le philosophe Emmanuel Lévinas, « l'idée même d'une humanité fraternelle unie dans le même destin, est une révélation mosaïque². C'est par la destruction des vieilles nations que s'accompliront les promesses divines et qu'Israël pourra enfin mener toute l'humanité vers le bonheur et la prospérité : « Nos vieux textes enseignent l'universalisme épuré de tout particularisme du terroir, de toute souvenance végétale, la solida-

¹ Emmanuel Lévinas, *Difficile liberté*, pp. 85-86.

² Ibidem, p. 310.

rité humaine d'une nation unie par les idées », écrit Lévinas, qui semble avoir oublié la leçon de la Tour de Babel.

« Nous avons la réputation de nous croire peuple élu, et cette réputation fait bien du tort à cet universalisme. Mais l'idée d'un peuple élu ne doit pas être prise pour un orgueil. Elle n'est pas conscience de droits exceptionnels, mais d'exceptionnels devoirs... Les Juifs sont nécessaires à l'avenir d'une humanité qui, à force de se savoir sauvée, n'a plus rien à attendre. La présence des Juifs rappelle aux conformistes de toute espèce que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes¹. » C'est là une étrange révélation que celle d'un intellectuel qui déclare benoîtement que les Juifs sont sur terre pour empêcher les autres peuples de vivre selon leurs propres normes.

Le propos est d'autant plus curieux que, paradoxalement, les préceptes que l'on tente d'inculquer aux autres, ne semblent pas valables pour le peuple juif : « Israël égale l'humanité, mais l'humanité comporte de l'Inhumain et alors Israël se réfère à Israël, au peuple juif, à sa langue, à ses livres, à sa loi, à sa terre. » C'est dans son passé, dans sa mémoire qu'il peut tirer sa force, c'est dans la claire conscience d'exister en tant que peuple uni, enraciné dans ses traditions et dans sa religion qu'il peut continuer à prospérer parmi les nations, sans crainte de disparaître par assimilation ou métissage.

Voici l'explication de ce paradoxe : « Contrairement aux histoires nationales, le passé d'Israël, comme une civilisation antique, se fixe au-dessus des nations, tel un ciel étoilé. Nous sommes l'échelle vivante qui rejoint le ciel... Le judaïsme promet un ressaisissement, une joie de la possession de soi dans le tremblement universel, une lueur d'éternité à travers la corruption². » La corruption, bien évidemment, ce sont les autres nations du monde, à qui l'on demande d'oublier passé, traditions, et religion, afin de faciliter l'accomplissement des prophéties et de se conformer aux lois du peuple élu.

Les propos d'Emmanuel Lévinas présentent des similitudes évidentes, dans le fond comme dans la forme, avec ceux de Jacob Kaplan, Grand Rabbin du Consistoire central. Dans *Le vrai Visage du judaïsme*³, il expose des vues qui reflètent la même foi messianique dans l'unification du monde et dans la Paix universelle. « Du messianisme, dit-il, je rappelle le passage le plus célèbre : « le loup habitera avec la brebis, le tigre reposera avec le chevreau ; veau, lionceau, bélier vivront ensemble et un jeune enfant les conduira. Génisse et ourse paîtront côte à côte, ensemble s'ébattront leurs petits, et le lion comme le bœuf se nourrira de paille... Plus de méfaits, plus de violence sur

¹ Ibidem, pp. 231, 261.

² Ibidem, pp. 280, 288, 326.

³ Jacob Kaplan, *Le vrai visage du judaïsme*, Stock, 1987.

toute Ma montagne sainte, car la terre sera remplie de la connaissance de D.eu, comme l'eau abonde dans le fond des mers¹. » (Is., XI, 6 à 9). » « C'est évidemment une image, ajoute Kaplan, des relations qui s'établiront entre les nations, heureuses de maintenir entre elles l'union et la concorde. »

Pour parvenir à ce résultat, l'humanité dispose depuis 1948 d'un texte de référence : « Pour l'avènement d'une ère sans menace pour le genre humain, nous devrions pouvoir compter beaucoup sur la déclaration universelle des Droits de l'homme, poursuit le rabbin Kaplan. Elle est essentiellement une œuvre de justice et parce qu'elle est fondée sur la justice, elle est œuvre de paix. Le rôle de premier plan joué par le président René Cassin dans la rédaction de cette déclaration est connue de nous tous [le public de la synagogue de la rue de la Victoire, ndlr], mais non les difficultés qu'il eut à affronter à ce sujet²... René Cassin en a convenu lui-même, et dans une note au bas d'une page de sa conférence, il a précisé : "les talmudistes ont été plus tard les premiers à avancer que les préceptes du Décalogue constituaient la reconnaissance des droits de l'homme à la vie, à la propriété, à la religion..." Le respect de la Déclaration universelle des droits de l'homme est une obligation si impérieuse, poursuit Kaplan, qu'il est du devoir de chacun de contribuer à toutes les actions tendant à la faire appliquer universellement et intégralement. » L'humanité tout entière doit s'y soumettre. Autant dire que les « Droits de l'homme » sont l'outil privilégié pour parvenir aux promesses divines.

Shmuel Trigano confirme à ce sujet les liens étroits entre les idées démocratiques et le judaïsme quand il explique que les communautés juives médiévales étaient régies par des chartes de droits et de devoirs liant leurs membres entre eux : « l'idée hébraïque d'alliance est ainsi une des sources capitales de la démocratie moderne³ ».

En ce qui concerne la justice sociale, poursuit Jacob Kaplan, « l'enseignement du judaïsme est très net : Israël est pour l'égalité sociale, non seulement parce qu'il a souffert plus que tout autre de l'injustice et continue d'en souffrir là où la civilisation est en retard ou en recul, mais parce que sa doctrine, pénétrée de l'amour de l'humanité et de la passion de la justice, reste aujourd'hui, comme par le passé, la plus émouvante des protestations élevées au nom de D.eu et de la conscience, contre les abus de la force et contre la violation du

¹ Ibid., *Communication à l'académie des sciences morales et politiques*, février 1985.

² René Cassin était le secrétaire général de l'Alliance israélite universelle. En 1945, le général de Gaulle le nomma à la tête du Conseil d'Etat. Son corps repose au Panthéon, dans le temple des grands hommes de la république.

³ Shmuel Trigano, *L'Idéal démocratique*, éditions Odile Jacob, 1999, p. 88.

droit¹... Le monde bénéficiera de la stabilité grâce à l'harmonie qui s'établira entre les peuples par le respect de la justice, et grâce à ce respect disparaîtront les iniquités sociales, la sous-alimentation, la misère, les taudis, les égoïsmes et l'indifférence à l'égard du sort de l'autre. Certes il faudra bien du temps pour en arriver là. Le judaïsme le sait². »

L'unification des nations ne pourra se réaliser que par l'éradication des vieux préjugés : « Pour le Juif croyant, abolir le racisme et préparer l'avènement de la fraternité humaine, c'est mettre en pratique la doctrine biblique de l'unité du genre humain³. » Il arrive trop souvent, hélas, que le judaïsme soit « la cible des ennemis de la civilisation ». C'est parce qu' « à toutes les époques, dans tous les pays, Israël, persécuté, martyrisé, a incarné les principes qui devaient triompher avec les progrès de l'esprit humain. Quand Nemrod a pourchassé Abraham, le fondateur de notre religion, coupable à ses yeux de ne pas se prosterner devant les faux dieux, lequel des deux représentait la civilisation ? Nemrod le tyran cruel et idolâtre, ou Abraham, le pasteur paisible et vertueux ? Quand, au temps de Juda Macchabée, Antiochus Epiphane a voulu imposer aux Judéens les dieux frivoles et les mœurs dissolues de la Grèce, auprès de qui se trouvait l'avenir de la civilisation ? Auprès des Grecs, légers, railleurs, amoraux, ou des Judéens, graves, sobres et dignes ?⁴ »

La croyance en la supériorité du peuple juif est ici évidente, mais qu'on ne s'y trompe pas : le peuple juif n'est pas raciste, ne peut pas être raciste. Ainsi que l'écrit Elie Wiesel : « Dans toutes les conférences où j'aborde les thèmes juifs, je mets l'accent sur l'éthique du judaïsme qui, par définition, nie le racisme. Un Juif ne peut pas être raciste ; un Juif se doit de combattre tout système qui voit l'autre comme un être inférieur. C'est pourquoi n'importe qui – quelle que soit sa couleur, son origine ou sa condition sociale – peut devenir juif : il doit simplement accepter la Loi⁵. »

« Si, dans l'histoire du monde, aucun peuple n'a été martyrisé autant que le peuple de D.eu, écrit le rabbin Kaplan, et si, chaque fois que la civilisation marque un temps d'arrêt et que la barbarie relève la tête, les membres de la communauté juive sont les premières victimes

¹ *Cahier de la Voix d'Israël*, 1937, in *Le vrai Visage du judaïsme*, 1987.

² *Ibid.*, Communication à l'académie des sciences morales et politiques, février 1985.

³ *Ibidem*, Sermon prononcé à la synagogue rue de la Victoire le 20 avril 1967.

⁴ *Ibidem*, chapitre « Racisme et judaïsme ».

⁵ Elie Wiesel, *Mémoires 2*, Editions du Seuil, 1996, p. 217. On notera que si le judaïsme est en théorie ouvert à tout un chacun, en réalité, il est impossible, ou extrêmement difficile à un goy d'être accepté dans le judaïsme. N'importe quel rabbin vous le confirmera – ou pas.

de la réaction, c'est parce que le judaïsme se trouve à l'avant-garde de la civilisation. » Dans les exhortations du cinquième livre de Moïse, il est écrit : « Tu es un peuple consacré à l'Éternel ton D.eu ; Il t'a choisi pour être Son préféré entre tous les peuples qui sont sur la face de la terre. » (Deut. VII. 6.) Israël est l'élu du seigneur. « D'après la belle image d'un de nos plus célèbres théologiens du Moyen Age, Juda Halevi, la communauté juive est, de part la volonté de D.eu, la graine qui fait germer l'humanité future... Ainsi, écrit Kaplan, les idées du judaïsme, fortes de la puissance de la vérité et indestructibles par la violence, se répandent dans le monde pour devenir l'aliment spirituel des peuples civilisés. »

Il est donc clair que sans le peuple juif, les peuples européens, ainsi que tous les autres peuples du monde, sont incapables de s'élever au niveau d'une vraie civilisation. Ce à quoi le grand rabbin Kaplan ajoute : « Aucune force terrestre n'empêchera l'évolution de l'humanité telle qu'elle est voulue par D.eu, aucune puissance au monde ne nous détournera de la tâche qui nous a été assignée par Lui. Nous en avons la certitude inébranlable, fondée à la fois sur les promesses bibliques et sur l'expérience du passé le plus reculé comme du plus récent. Elle viendra, certes, cette époque appelée de nos vœux en cette parole qui, tel un cri d'espérance invincible, a déjà traversé des siècles et des millénaires et qui traversera s'il le faut, d'autres siècles, d'autres millénaires, mais qui finira bien par être entendue de tous : « En ce jour, l'Éternel sera Un et Son nom sera Un¹. » (Zacharie, XIV, 9). Souvenons-nous ici des propos de Daniel Cohn-Bendit : « La société d'immigration est aujourd'hui une réalité et nulle puissance en ce monde ne pourrait revenir en arrière². » Ce sont bien de telles convictions qui semblent motiver de manière sous-jacente nombre d'intellectuels, de cinéastes ou d'hommes politiques d'aujourd'hui.

On peut maintenant se rendre compte à quel point l'idéologie marxiste a, en quelque sorte, sécularisé l'attente messianique. George Steiner a pu présenter le marxisme dans la perspective des prophéties bibliques : « Le marxisme, dit-il, est au fond un judaïsme qui s'impatiente. Le Messie a trop tardé à venir ou, plus précisément, à ne pas venir. C'est à l'homme lui-même d'instaurer le royaume de la justice, sur cette terre, ici et maintenant. L'amour doit s'échanger contre l'amour, la justice contre la justice, prêche Karl Marx dans ses manuscrits de 1844, où l'on reconnaît l'écho transparent de la phraséologie des Psaumes et des prophètes. Dans le programme égalitaire du communisme, il n'est pas grand chose qui ne soit déjà implacablement

¹ Jacob Kaplan, *Le vrai visage du judaïsme*. Sermon du 22 mai 1950.

² Daniel Cohen-Bendit, *Xénophobies*, Hamburg, 1992, Grasset 1998, p. 51.

prôné par Amos, quand il annonce l'anathème lancé par Dieu sur les riches et son abomination de la propriété. Où le marxisme a triomphé, même et surtout sous ses formes les plus brutales, il a accompli cette vengeance du désert sur la ville si criante chez Amos et dans les autres textes prophétiques et apocalyptiques de la rétribution sociale.¹ » Le thème de la vengeance est effectivement récurrent dans l'univers mental des tenants du globalisme ; nous en verrons les conséquences dramatiques dans la Russie bolchevique.

La proximité de la pensée de George Steiner et de celle de Lévinas ou du rabbin Kaplan est encore nettement perceptible dans l'idée qu'il se fait du rôle du judaïsme : « Le Juif, dit Steiner, a été ce veilleur de nuit qui ne procure aucun repos mais qui, au contraire, arrache l'homme au sommeil des comforts ordinaires et de l'intérêt personnel. Freud lui-même nous a arrachés à l'innocence du rêve. » Ici encore, ne reconnaît-on pas en écho les propos de Daniel Cohn-Bendit, qui déclarait : « Le contrat passé avec une société multiculturelle doit nous empêcher de devenir trop pantouflards, traditionalistes, de nous complaire dans notre sphère familiale². »

« Ce n'est pas le peuple déicide que le christianisme a traqué jusqu'à la limite de l'extinction depuis le Moyen-Age, poursuit-il, c'est le "faiseur de Dieu", le porte-parole qui n'a cessé de rappeler à l'humanité ce qu'elle pourrait être, ce qu'elle doit devenir pour que l'homme soit véritablement homme... Avec l'extinction physique complète de tous les Juifs de la face de la terre, la démonstration et la preuve de l'existence de Dieu s'effondreraient, et l'Eglise perdrait sa raison d'être : l'Eglise sombrerait³. » Une fois de plus, l'idée que les autres peuples sont en quelque sorte sous-développés, est assez clairement exprimée. Le peuple Juif se situe au-dessus des autres nations qui doivent se conformer à ses principes pour pouvoir accéder eux aussi à l'humanité.

On s'explique mieux maintenant les visions extatiques du philosophe Pierre Lévy dans *World Philosophie*, un livre qui prétend toute-fois être profane et destiné au grand public : « Hommes et femmes, riches et pauvres, athées et croyants, bouddhistes et catholiques, gens de là-bas et gens d'ici, pourquoi ne pas nous aimer ? Là ! Tout de suite. Maintenant... Rendons service aux pauvres, rendons service aux riches, il n'y a aucune différence. Nous avons besoin d'apprendre qu'il n'y a ni hiérarchie sociale, ni haut, ni bas, et que toutes ces distinctions sont sans importance. Voilà qui pourrait vraiment contribuer à changer la société. » En vérité, dit-il encore, « l'idée de classe so-

¹ George Steiner, *De la Bible à Kafka*, 1996, Bayard, 2002, pour l'édition française.

² Daniel Cohen-Bendit, *Xénophobies*, Hamburg, 1992 ; op. cit., 1998, p. 158.

³ George Steiner, *De la Bible à Kafka*, p. 22, 24.

ciale est tout autant une impasse que l'idée de nation¹. » Pierre Lévy ne traduit-il pas ici exactement les prophéties ?

Alain Finkielkraut s'enthousiasme lui aussi des heureuses dispositions du public européen et occidental pour ces idées nouvelles : « Le sujet post-moderne veut s'inspirer de cette liberté à l'égard des "formes sédentaires de l'existence" qui constitue, selon Lévinas, la définition juive de l'humain². » De là « l'engouement contemporain pour la thématique juive de l'exil ». Plutôt qu'« exil », nous suggérons humblement à Alain Finkielkraut qu'il serait peut-être bon d'utiliser un autre terme, celui de « transhumance » par exemple, tant il semble que cette conception duale de l'humanité ne soit que celle d'un berger et de son bétail.

Le cheminement de la pensée planétaire à travers les siècles nécessiterait bien évidemment une étude à part entière, notamment à travers les textes religieux hérités de la tradition mosaïque. Nous ne pouvons pas faire moins, dans le cadre de la présente étude, que de présenter un de ses relais essentiels dans l'histoire, Baruch Spinoza, que l'on pourra observer à travers le regard d'Alain Minc : « Ce Spinoza-là, explique Alain Minc, est le premier d'une généalogie très particulière, celle des marginaux juifs, tout en lisière de leur communauté et parfois en opposition violente avec elle, tous intellectuels de rupture, tous sans ascendant, mais tous à l'origine d'une descendance, souvent éblouissante, ou parfois peu honorable. Spinoza, Marx, Freud, Einstein : étonnant quadrige qui illustre l'idée, guère acceptable pour les autorités établies de la communauté juive, que le judaïsme n'est jamais aussi décisif sur le cours de l'humanité que lorsqu'il s'installe hors de ses propres murs³. »

Tout comme Marx, et bien d'autres intellectuels, Spinoza est un Juif révolté contre sa propre communauté : « Stupides, les Juifs sont également méchants... Leur méchanceté n'a d'égale que celle des Hébreux dont la haine de l'étranger est bien connue... Ils n'ont pas excellé sur les autres nations par la science ou la piété... Ils n'ont pas été les élus de Dieu sur la vraie vie et les hautes spéculations... S'ils l'ont emporté en quelque chose sur les autres nations, c'est par la prospérité de leurs affaires, par ce qui touche à la sécurité de la vie et par le bonheur qu'ils ont eu de surmonter de grands dangers. » L'élection des Juifs ne tiendrait donc qu'à leur richesse. En effet, « aujourd'hui donc, les Juifs n'ont absolument rien à s'attribuer qui

¹ Pierre Lévy, *World philosophie*, Odile Jacob, 2000, pp. 183, 184.

² Lévinas, *Difficile liberté*, p. 40. in Alain Finkielkraut, *Le Mécontemporain*, p. 177.

³ Alain Minc, *Spinoza, un roman juif*, Gallimard, 1999, pp. 12-13.

puisse les mettre au-dessus des nations¹. » « Il y a du Drumont chez cet homme-là ! », s'exclame Alain Minc². Cependant, Spinoza est excommunié en 1656 non parce qu'il professe un antijudaïsme primaire, mais parce qu'il diffuse des idées sacrilèges, quasi athées et qui mettent en cause toutes les religions. C'est un marginal, un dissident, un révolutionnaire. « Si l'excommunication s'était perpétuée dans la tradition juive, Marx l'aurait été et Freud, pourtant bon juif, aurait connu le même sort. Seul Einstein aurait échappé à la sanction³ ».

Il était aussi un curieux individu : « Tous ceux qui ont approché Spinoza ont témoigné de sa difficulté à rire, voire à sourire. Le génie taciturne, le philosophe mélancolique, le penseur nostalgique en quête d'un passé englouti, ne rit qu'en une seule circonstance : devant des araignées en train de se livrer un combat à mort ou devant l'une d'entre elles sur le point d'en écarteler une autre... Il ne rit que de voir les insectes pratiquer l'écartèlement avec la même minutie que les bourreaux qui officient place de Grève⁴. »

Baruch Spinoza naît à Amsterdam d'une famille juive portugaise. La Hollande, dit Alain Minc, – la république bourgeoise des Provinces-Unies –, a été « la première société libre de l'Occident. » Il est vrai qu'il y régnait, au XVII^e siècle, une grande tolérance religieuse, et que ce pays était devenu le refuge officiel pour tous les proscrits de l'époque. Mais la petite Hollande était aussi une redoutable puissance commerciale. La grande affaire des protestants hollandais et des marchands juifs était alors le commerce international, qu'ils développèrent jusqu'à faire du pays pendant plusieurs décennies la première nation commerciale de l'Europe. Cette prééminence économique, ainsi que le foyer d'opposition qu'elle représentait par la diffusion de la religion réformée, irritait la France de Louis XIV. En 1672, la guerre éclata entre les deux pays, et la France envahit la petite république.

Ce fut l'occasion d'un épisode rocambolesque. En pleine guerre, Spinoza, qui avait toujours vanté les mérites des Pays-Bas, franchit la ligne de front pour se rendre en territoire ennemi, à l'invitation de Stoupe, qui avait été nommé gouverneur de la ville d'Utrecht par Condé, le fameux chef de guerre français. « On sera plus tard fusillé pour moins que cela » note justement Alain Minc⁵. Cette escapade incompréhensible reste un mystère dans la vie de Spinoza. Pourquoi

¹ Alain Minc, *Spinoza, un roman juif*, p. 106

² Drumont était un écrivain antisémite à la fin du XIX^e siècle. Il est l'auteur de *La France juive* (1886), livre qui a eu un succès considérable.

³ Alain Minc, *Spinoza, un roman juif*, pp. 10, 12-13.

⁴ Ibidem, pp. 120-121.

⁵ L'accusation de trahison est fréquente.

autant d'acharnement pour voir Condé ? Qu'attendait-il de lui ? Espérait-il un protecteur ?

Stoupe, bien que protestant d'origine suisse, n'éprouve guère de considération pour la nation hollandaise. Les Hollandais ont beau adhérer au protestantisme, leur pays accueille toutes les religions et toutes les sectes : « des catholiques romains, des luthériens, des brownistes, des indépendants, des arminiens, des anabaptistes, des soci-niens, des enthousiastes, des quakers ou trembleurs, des borelistes, des arméniens, des moscovites, des libertins, des Juifs, des persans et une grande quantité de chercheurs qui ne savent pas à quel groupe ils appartiennent. » Donc, le véritable Dieu des Hollandais, en conclut-il, c'est Mammon, c'est l'argent¹. A propos de Spinoza, Stoupe écrit : « Il y a quelques années, il a rédigé un livre qui s'appelle le *Tractatus theologico-politicus* : le but essentiel semble en être de détruire toutes les religions, surtout la juive et la chrétienne et d'ouvrir la porte à l'athéisme, au libertinage et à la liberté pour toutes. »

« Comment reprocher à Stoupe d'occuper un pays qui n'a de protestant que le nom et dont la mollesse théologique est si grande que personne n'ose réfuter les idées démoniaques de Spinoza² ? »

Après une longue période d'étouffement de son œuvre, écrit Alain Minc, « Spinoza chemine tout au long du XVIII^e siècle, de moins en moins souterrain, passe, quelques décennies plus tard, le relais à Hegel et, à partir de là, peut prétendre être à l'origine de tout ce qui suit³. » Au XX^e siècle, « la redécouverte du philosophe politique » s'effectue paradoxalement, sous les auspices de « deux rameaux, l'un libéral, l'autre marxiste, Popper et Althusser jouant dans cette partie-là le rôle inattendu de jumeaux. » Nous retrouvons bien ici le marxisme et le libéralisme, ces deux branches du globalisme, associés dans leurs origines dogmatiques par le ciment mosaïque.

Comme Marx, Spinoza, bien qu'irréligieux, rejeté par sa communauté, n'en était pas moins juif : « Spinoza est de fond en comble pénétré des manières de penser et de sentir caractéristiques de l'intelligence juive vivante. Je sens, écrit Minc, que je ne pourrais pas être si près de Spinoza si je n'étais moi-même juif et si je ne m'étais pas développé dans un milieu juif... Spinoza est un intellectuel juif... Pour

¹ On lira avec intérêt la thèse célèbre de Max Weber, sur les liens entre l'esprit capitaliste et la religion calviniste (*L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, 1920), livre régulièrement réédité ; on pourra lire aussi l'ouvrage de Werner Sombart, *Les Juifs et la vie économique*, Payot, 1923), introuvable (sauf pour frère Guillaume de Baskerville), jamais réédité, mais tout autant instructif.

² Alain Minc, *Spinoza, un roman juif*, Gallimard, 1999, pp. 180-182.

³ Ibidem, p. 12.

les uns, Spinoza est le mauvais roman d'un juif ; pour les autres, le roman d'un mauvais juif ; donc à coup sûr, un roman juif¹. »

Dans un roman de science-fiction intitulé de manière très éloquente, *Il viendra*, Jacques Attali livre encore une partie du substrat religieux et politique de l'idéal messianique. Il imagine un enfant prodige qui pourrait bien être le Messie tant attendu d'Israël. Dans une ambiance d'apocalypse, son père part en Israël consulter des rabbins.

Nous ne présentons ici que de très courts extraits, mais qui permettent de constater la permanence de certains thèmes dans toute la littérature planétaire : L'humanisme, l'Afrique, la société ouverte, le « tremblement », l'« échelle », les « nomades », « inventer », « sauver l'humanité », la guerre, la vengeance, l'inceste. Ecoutez un peu cela :

« Jonathan n'avait pas tout à fait douze ans. Ils allaient quitter le désert éthiopien quand Mortimer avait commencé de s'étonner de ses propos et de ses gestes. Sans doute connaissait-il depuis longtemps déjà l'étrangeté de son fils aîné... Après quinze années passées en Afrique à soigner les victimes des barbaries, Mortimer était redevenu le professeur Simmons à Londres... Une semaine auparavant, deux policiers étaient venus interroger poliment Mortimer à propos de Jonathan et de ses liens avec l'Open Society. Circulait alors dans les tripots et les universités une chanson de lui, où il était question d'un volcan, de lave, d'Orient, de nids d'oiseaux et d'un tremblement de terre². »

Afin de comprendre la véritable nature de son fils, Mortimer va consulter les sages, et se retrouve à Jérusalem, dans une crypte, en face de quelques rabbins curieux du phénomène. Ils sont alors « exactement sous l'entrée de ce qui était le Saint des Saints du second Temple, là où il s'y trouvait il y a plus de deux mille ans ». Un des rabbins explique : « – Pas supérieurs. Différents. Nous aurions bien voulu rester ignorés, être oubliés sur nos terres. Mais on nous en a chassés. Nous sommes devenus des nomades obligés de guetter l'ennemi, d'inventer le temps. Puis nous sommes tombés en esclavage. Lorsque nous en avons été libérés, Dieu nous a confié la mission de sauver les hommes et de parler en Son nom. Nous ne l'avons pas demandé... Quand il y aura là, au-dessus de nos têtes, non plus seulement quelques pierres parmi l'herbe folle, mais le seul lieu digne d'accueillir Dieu sur cette planète, alors le monde pourra se préparer à un temps parfait³. »

¹ Alain Minc, *Spinoza, un roman juif*, pp. 225-227.

² Jacques Attali, *Il viendra*, Fayard, 1994, p. 29.

³ Ibidem, p. 82.

Il ne reste donc plus qu'à reconstruire le Temple à la place de la Grande Mosquée, comme le propose réellement aujourd'hui un nombre toujours plus important d'Israéliens juifs orthodoxes. « – La prière répète-t-il en levant lentement les yeux vers ceux de son invité, est comme une grande échelle montant vers le ciel... Nos textes disent que "l'armée céleste s'élèvera en grand tumulte", que "les fondations du monde seront ébranlées. La guerre des puissants dans les cieux se répandra dans le monde entier"... Notre Kabbale explique que l'Envoyé prendra alors les habits de la vengeance, détruira le mauvais roi, vengera Israël avant de revenir se cacher de nouveau dans le jardin d'Eden¹. »

Une autre scène présente ce dialogue avec les rabbins :

« – Selon vous, même les tabous sexuels seront abolis ? sourit Mortimer – Absolument ! affirme Nahman. – Même l'inceste ? harsarde Mortimer. – Tu blasphèmes, Nahman ! hurle MHRL, empêchant le jeune rabbin de répondre². » Ce sont ces genres d'allusions qui permettent aussi de comprendre ce qui taraudent les esprits depuis longtemps. Souvent, la littérature cosmopolite est émaillée de ces allusions qui ne sont perceptibles qu'aux initiés. Et ces clins d'œil font sourire leurs lecteurs parce que l'on sait bien que le grand public ne les comprend pas, et même ne les voit pas, la plupart du temps. Il en est ainsi de ce dialogue édifiant :

« – Le scribe Ezra affirme explicitement que l'ordre messianique ne régnera que quatre siècles. Après, s'installera un autre ordre qu'aucun esprit humain ne peut encore concevoir. Une sorte de vie spirituelle pure et parfaite, hors de toute contingence matérielle et politique. Il n'y aura plus ni pouvoir, ni ambition, ni faim, ni soif, ni maladie, ni sexualité, ni rareté. Plus besoin de tabous, puisqu'il n'y aura plus de désirs. À ce moment-là seulement, les lois naturelles cesseront d'avoir cours³.

« – Mais pourquoi voulez-vous que le sort du monde dépende du bon vouloir d'un peuple minuscule ? Les Juifs restent le peuple choisi, mais ce n'est pas leur histoire sur cette terre qui conditionne l'arrivée du Messie.

« – Peut-être parce que les Juifs, par leurs folies, sont capables d'être à l'origine de bien des massacres et de bien des cataclysmes ! murmure Eliav en pivotant sur lui-même.

¹ Jacques Attali, *Il viendra*, pp. 192, 227.

² Ibidem, p. 264. L'alphabet hébraïque ne comporte que des consonnes. Les voyelles n'ont guère d'importance. C'est ainsi que Cohen, Kun, Kahn, Caen ou Cohn, par exemple, ne sont qu'un seul et même nom.

³ Ibidem, p. 266.

« – Ils ne sont assurément pas les seuls ! Ils ne peuvent à eux seuls déclencher l'Apocalypse !

« – Disons que les folies juives peuvent plus aisément que les autres avoir des conséquences universelles.

« – Ça c'est vrai ! Si les fous du Parti de la Reconstruction commençaient de reconstruire le Temple, cela provoquerait sans nul doute une guerre planétaire.

« – J'en suis d'accord ! Pourtant, c'est notre droit, peut-être même notre devoir. Nous sommes les découvreurs de Dieu, le peuple-prêtre de l'humanité. Il serait normal que nous ayons notre Temple là où notre religion a été fondée bien avant les autres. Nul n'y peut rien. Pas même nous¹ », termine le personnage de Jacques Attali. La foi religieuse présente tout de même un avantage certain et confortable : celui d'éviter de s'interroger et de s'apitoyer sur les « dommages collatéraux », comme on dit depuis la guerre du Golfe. Nul n'y peut rien.

Le messianisme naît le plus souvent d'une frustration historique. Il apparaît dans la conscience collective comme la réparation d'une perte, comme la promesse utopique destinée à compenser le malheur actuel. « Dès l'origine, explique David Banon, les visions eschatologiques des prophètes d'Israël surgissent sur le fond d'une série de catastrophes nationales : Isaïe prophétise sur l'horizon de la destruction du royaume par les Assyriens ; Jérémie et Ezéchiel à partir de l'écroulement du royaume de Judah et de l'exil babylonien. Plus tard, l'eschatologie talmudique répondra à la destruction du deuxième Temple par les Romains et la dispersion des Juifs. Même la Kabbale apparaît aux yeux de Gerhom Scholem (1897-1982) comme "la réponse religieuse du judaïsme" à l'expulsion des Juifs d'Espagne... Le messianisme est donc lié à l'expérience de l'échec.

« Dans son essence, il est l'aspiration à l'impossible. La tension messianique, c'est cette attente fiévreuse, cette espérance inquiète, qui ne connaît ni quiétude ni repos... La tension messianique a toujours fait vivre le peuple juif dans l'imminence d'un bouleversement radical de la vie sur terre qui, chaque fois qu'il semblait pouvoir s'annoncer, lui est très vite apparu comme illusoire. La rédemption est toujours proche, mais si elle advenait, elle serait immédiatement mise en doute, au nom même de l'exigence d'absolu qu'elle prétend accomplir. » La rédemption promise à la fin des temps « sous-tend une réalité qui est toujours au-delà de ce qui existe, et qu'on n'atteindra donc jamais. Mais l'homme doit y aspirer constamment. Le Messie est toujours celui qui doit venir un jour... et celui qui apparaît vraiment ne peut

¹ Ibidem, p. 309.

être qu'un faux messie¹. » : « Il arrivera dans la suite des temps... il jugera entre les nations, il sera l'arbitre de peuples nombreux. Ils briseront leurs épées pour en faire des socs, et leurs lances pour en faire des serpes. On ne lèvera plus l'épée nation contre nation, on n'apprendra plus à faire la guerre. Maison de Jacob, allons, marchons à la lumière de Yahvé. » (Isaïe 2, 1-5)

Ce n'est pas pour Israël seulement, que cette société se regroupe autour du Temple reconstruit, mais pour l'humanité entière, explique lui aussi David Banon : « Un bref moment encore, s'écrie Haggai, et Dieu mettra en branle les cieus, le terre, la mer et la terre ferme, et Il mettra en branle toutes les nations, et l'élite de toutes les nations viendra, et Je remplirai de gloire cette maison². » (Haggai, 2, 6-7). En fait, si l'on regarde le texte directement dans la bible, sans passer par l'intermédiaire qu'est David Banon, on peut lire ceci : « Encore un très court délai, et j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et le sol ferme. J'ébranlerai toutes les nations, alors afflueront les trésors de toutes les nations et j'emplierai de gloire ce Temple, dit Yahvé. A moi l'argent ! à moi l'or ! oracle de Yahvé Sabaoth. ». Le texte, on le constate, est légèrement différent ; un peu moins empreint de noblesse, peut-être, mais avec un bénéfice non négligeable au cours de la transaction.

En consultant directement la bible, on trouve encore ceci dans Aggée : « Je vais ébranler cieus et terre. Je vais renverser les trônes des royaumes et détruire la puissance des rois des nations. » (Aggée, 2, 20). Si l'on était superstitieux, on pourrait penser que ces paroles sont effectivement prophétiques : ne décrivent-elles pas la situation européenne de 1919, à l'heure où le tsar de Russie, l'empereur d'Allemagne, l'empereur d'Autriche et le Sultan ottoman venaient de perdre leurs trônes à l'issue de la guerre mondiale ? Rappelons simplement que la déclaration Balfour – du nom de ce ministre anglais – qui donnait aux Juifs un foyer en Palestine, date du 2 novembre 1917. Au même moment, les bolcheviques, soutenus par quelques puissants banquiers new yorkais, renvoyaient le tsar abhorré d'Israël. Tout cela n'a rien d'une intervention divine, mais entre rétrospectivement dans le mythe secret que nourrissent les esprits messianiques.

Pour expliquer encore la conviction des Juifs de marcher à la tête de l'humanité, David Banon nous invite aussi à regarder la vision de Zacharie : « Dix hommes de toutes langues et nations saisiront un Juif par le pan de son vêtement et lui diront : "Nous voulons aller avec vous, car nous avons appris que Dieu est avec vous." (Zacharie, 8,

¹ David Banon, *Le Messianisme*, Presses universitaires de France, 1998, pp. 5-7, 11.

² Une quinzaine de ministres français, entre autres éminentes personnalités de la république, étaient présents au dernier dîner du Conseil représentatif des institutions juives de France, en février 2005.

23). « Même Malachie, dit-il, introduit dans sa prophétie une vaste perspective d'avenir en annonçant que le prophète Elie sera le messager du Messie (Malachie, 3, 1 et 23) ». En vérifiant la formule magique directement dans le texte, nous trouvons là encore des informations supplémentaires indispensables à la compréhension de l'état d'esprit qui anime nos intellectuels : « Vous piétinerez les méchants car ils seront de la cendre sous la plante de vos pieds, au jour que je prépare, dit Yahvé Sabaot. » (Malachie, 3, 21). Et c'est maintenant seulement que nous comprenons l'origine du terme « méchants » que l'on retrouve aussi dans une certaine littérature.

« L'ère messianique telle qu'elle a été décrite par l'ensemble des prophètes consiste en la suppression de la violence politique et de l'injustice sociale. » Les temps messianiques marquent la fin de la violence politique et de toutes les aliénations, mais l'avènement de cette ère nouvelle n'ira pas sans grandes catastrophes. Voici ce qu'en dit Rabbi Yohanan : « A l'approche des temps messianiques, les disciples des Sages ne seront plus qu'une minorité. Quant aux autres, leurs yeux seront usés par les chagrins et les tourments. Les souffrances et les cataclysmes se succéderont : une calamité n'aura pas plutôt cessé qu'une autre surviendra. » (Sanhédrin 97 a). « Cette époque, poursuit David Banon, est redoutée non seulement à cause des guerres impitoyables dans lesquelles périra le Messie, mais à cause de la dégradation des mœurs et des croyances qui se termine dans une régression vers la bestialité¹. »

C'est peut-être la raison qui explique que de nombreuses personnalités influentes poussent aujourd'hui à la « dégradation des mœurs » autant qu'ils poussent à des « guerres impitoyables » : il s'agirait tout simplement de préparer l'arrivée du Messie.

La date de son arrivée est encore inconnue, et à ce sujet, les Sages du Talmud interdisent formellement de la conjecturer : « Que se brise le souffle de ceux qui calculent la fin des temps. » (Sanhédrin 97 b), car ils constituent un obstacle et une perturbation pour le peuple. Mais sa venue est inéluctable : « Pour qu'il soit de l'ordre du possible, il faut que la conscience humaine y soit préparée, qu'elle y aspire de toutes les fibres de son être² » ; d'où cette tension, cette fébrilité, cette agitation permanente.

Une « approche néo-messianique s'est trouvée encouragée et accentuée, en 1967, par la Guerre des Six Jours, qui fut interprétée comme la manifestation de la présence divine auprès du peuple d'Israël, et par la conquête de Jérusalem et de la Judée-Samarie qui, en

¹ David Banon, *Le Messianisme*, Presses universitaires de France, 1998, pp. 15-16.

² David Banon, *Le Messianisme*, p. 49.

permettant aux Juifs de recouvrer l'intégralité de la Terre d'Israël, annonçait l'ère messianique¹. » Pour les sionistes religieux, la terre d'Israël était dans son ensemble entre les mains des Juifs. Quel sens avait donc une nouvelle guerre en 1973 ? Face aux doutes et aux craintes de la population, le Goush Emounim, un courant messianique, offrit une réponse : « La guerre de Kippour de 1973 fut perçue "comme l'une des douleurs de l'enfantement du Messie" ». C'est donc une douleur de plus pour le peuple d'Israël, nonobstant leur éclatante victoire sur les Arabes. C'est encore ce que disent aussi les Juifs orthodoxes : « Les souffrances d'Israël sont parvenues maintenant à un degré terrifiant ; le peuple d'Israël est saisi des douleurs de l'enfantement. Le temps de la délivrance imminente est arrivé. C'est là, la seule véritable réponse à la destruction du monde et aux souffrances qui se sont abattues sur notre peuple... Soyez prêts à la rédemption qui ne saurait tarder !... Le libérateur de justice se tient derrière nos murs, et le moment de se préparer à le recevoir est très court² ! » « Il est impossible, poursuit Rabbi Yossef Ytsh'aq Schneerson, que la consolation ne vienne pas, les souffrances étant insupportables. » En somme, plus vous souffrez, plus vous montrez vos souffrances, plus vous hurlez vos souffrances, et plus vous hâtez la venue du Messie. Voilà qui explique peut-être certains comportements peut-être parfois un peu envahissants.

Le livre de Moshe Idel, *Messianisme et mystique*, nous rend aussi plus compréhensible cet univers mental si différent du nôtre. La figure de Rabbi Chlomo Molkho, un marrane revenu au judaïsme qui joua un rôle d'envergure au début du XVI^e siècle, offre un exemple singulier de pensée messianique. « Le sentiment de Molkho d'être le messie ne fait pas de doute, écrit Moshe Idel. Ainsi, dans l'un de ses poèmes, il laisse entendre qu'il est le messie, fils de Joseph. » De son vivant, et pour la génération qui suivit sa mort, nombreux furent ceux qui virent en lui une figure messianique. En voici, quelques strophes, d'après le texte manuscrit :

« En mots cachés / Je dis aux gens / Des paroles choisies / Comme la poudre parfumée / Depuis le mont Carmel / Dieu envoie / L'homme de la bonne nouvelle / De la vengeance contre les Peuples / Les nations combattront / Les héros feront pression / Les étrangers seront brisés / Et nous aurons la paix / La ville du Nord / Demandra un fils pour sa fille / Le fils d'Esau³ qui est Edom / Le jeune Chlomo / Aiguillera son épée / La plus fine / Pour venir en aide à son peuple / Pour le

¹ David Banon, *Le Messianisme*, p. 110.

² Rabbi Yossef Ytsh'aq Schneerson (1880-1950), cité par David Banon, p. 120.

³ Esau est traditionnellement assimilé à Edom, la chrétienté.

sortir de ses ténèbres / Les nations trembleront / Elles donneront des cadeaux / Et les insultes seront / Echangées pour le salut¹. »

« Le poème de Molkho évoque clairement l'avènement d'une double vengeance : contre Edom et contre Ismaël », c'est-à-dire contre la chrétienté et l'islam, commente Moshe Idel, qui ajoute un peu plus loin : « certains des détails de cette légende relatent ses efforts pour ébranler l'Eglise... Dieu révèle non seulement comment lutter contre le christianisme ou comment s'approcher du véritable secret de la science, mais encore comment briser la force du christianisme pour qu'advienne la Rédemption². »

Dans les années 70 du XVI^e siècle, les croyances et les espoirs messianiques sont indissociables de certains personnages historiques, parmi lesquels s'impose le créateur d'une nouvelle kabbale de grande envergure connue sous le nom de « kabbale d'Ari ». Ici encore, nous retrouvons les thèmes habituels qui travaillent les penseurs modernes de la fin du XX^e siècle : Selon Ari et ses disciples de la terre d'Israël, « les kabbalistes doivent libérer les étincelles, et, dans ce but, qui fait partie intégrante du processus messianique, il leur faut détruire les écorces qui les retiennent captives, ou encore les faire éclater. Or, comme ces écorces sont identifiées aux nations du monde, écrit Moshe Idel, cela signifie que les pays extérieurs à la terre d'Israël n'ont pas de valeur en soi et qu'il convient de les dominer. Selon cette conception donc, la terre d'Israël est le centre du monde³. »

Au milieu du XVII^e siècle, Rabbi Naftali écrivait aussi : « que l'air extérieur des différents pays où vivent les nations soit purifié à l'avenir grâce à la pureté de la terre d'Israël qui, même au temps de la désolation, préserve sa sainteté. » La haine du christianisme, le mépris de Bernard-Henri Lévy, d'Alain Minc ou d'Emmanuel Lévinas pour les traditions villageoises, on le voit, ont traversé intacts les siècles. Seule la pureté d'Israël pourra sauver l'humanité.

Le grand écrivain et poète allemand du XIX^e siècle, Heinrich Heine, éprouvait lui aussi l'attraction de la bible à la fin de sa vie : « Je suis revenu à l'Ancien Testament, dit-il. Quel grand livre ! Plus remarquable que son contenu est pour moi sa forme, ce langage qui est, pour ainsi dire, un produit de la nature, comme un arbre, comme une fleur, comme la mer, comme les étoiles, comme l'homme lui-même. Tout y jaillit, coule, étincelle, sourit. C'est vraiment la parole de Dieu, tandis que les autres livres ne témoignent que du génie raffiné de l'homme⁴. »

¹ Moshe Idel, *Messianisme et mystique*, pp. 65-66

² Ibidem, p. 48.

³ Ibidem, pp. 87-89.

⁴ Heinrich Heine, *De l'Allemagne*, 1835, Gallimard 1998, p. 285.

La bible est pour lui une « patrie portative¹ », comme le dit Bernard-Henri Lévy, qui reprend le mot à son compte en oubliant de citer ses sources. Mais tout ne nous semble pas si merveilleux dans l'Ancien Testament. Sans vouloir froisser personne, nous avons tendance à rejoindre l'opinion de Voltaire sur ce texte, tant il nous semble étranger à notre propre culture. A vrai dire, on éprouve un peu de mal à comprendre comment ces textes ont pu fasciner les millions d'hommes protestants de l'Europe du Nord. Il est certain en tout cas que le livre a inspiré les puritains anglais dans leur conquête de l'Amérique. S'identifiant au peuple hébreu, les conquérants de cette nouvelle terre de Canaan exterminèrent les Indiens comme les Hébreux l'avaient fait au cours de leur conquête de la Terre promise, ainsi qu'en témoigne le livre de Josué. Les innombrables massacres et exterminations constituent en effet l'aspect essentiel de « ce saint et beau livre d'éducation écrit pour des enfants de tout âge² », comme le dit Heinrich Heine, mais dans lequel la « colère de Yahvé » ne cesse de gronder : « Qui blasphème le nom de Yahvé devra mourir, toute la communauté le lapidera » (Lévitique 24, 16). Nous allons donc mettre un bémol à nos propos.

La rage de destruction des nations que l'on a pu constater chez nos auteurs contemporains trouve bien évidemment ici son origine première. Briser et soumettre les nations, détruire leurs traditions, saccager leurs temples, réduire en esclavage les peuples conquis et profiter de leurs richesses : telles sont les lois divines auxquelles il faut se soumettre : « Des nations nombreuses tomberont devant toi... Yahvé ton Dieu te les livrera et tu les battras... Tu ne concluras pas d'alliance avec elles, tu ne leur feras pas grâce. Tu ne contracteras pas de mariage avec elles, tu ne donneras pas ta fille à leur fils, ni ne prendras leur fille pour ton fils.... Vous démolirez leurs autels, vous briserez leurs stèles, vous couperez leurs pieux sacrés et vous brûlerez leurs idoles. Car tu es un peuple consacré à Yahvé ton Dieu. » (Deutéronome, 7, 1-5).

Et ne croyez pas que les faibles doivent être épargnés : « N'ayez pas un regard de pitié, n'épargnez pas, vieillards, jeunes gens, vierges, enfants, tuez et exterminiez tout le monde. Mais quiconque portera la croix au front, ne le touchez pas. » (Ezéchiel, 9, 5). Et encore : « Moïse s'emporta contre les commandants qui revenaient de cette expédition guerrière. Il leur dit : « Pourquoi avez-vous laissé la vie à toutes ces femmes ?... Tuez donc tous les enfants mâles. Tuez aussi toutes les femmes qui ont connu un homme en partageant sa couche.

¹ Heinrich Heine, *De l'Allemagne*, p. 465.

² Ibidem, p. 467.

Ne laissez la vie qu'aux petites filles qui n'ont pas partagé la couche d'un homme, et qu'elles soient à vous. » (Nombres, 31, 13-18). « Il châtia la ville et éventra toutes les femmes enceintes. » (Rois, 15, 16).

« Tu dévoreras donc tous ces peuples que Yahvé ton Dieu te livre, ton œil sera sans pitié... Yahvé ton Dieu enverra des frelons pour anéantir ceux qui seraient restés cachés devant toi... Yahvé ton Dieu détruira ces nations devant toi... Elles resteront en proie à de grands troubles jusqu'à ce qu'elles soient détruites... Yahvé ton Dieu livrera leurs rois en ton pouvoir et tu effaceras leur nom de dessous des cieux : nul ne tiendra devant toi jusqu'à ce que tu les aies exterminés. » (Deutéronome, 7, 15-24). « Maintenant, va, frappe Amaleq... sois sans pitié pour lui, tue hommes et femmes, enfants et nourrissons, bœufs et brebis, chameaux et ânes. » (Samuel, 15, 3).

« Les Judéens emmenèrent vivants dix mille captifs qu'ils conduisirent au sommet de la Roche, d'où ils les précipitèrent ; tous s'écrasèrent. » (Chroniques, 25, 11).

La conquête de la Palestine par Josué représente l'un des points culminant de cette rage exterminatrice : A Maqqéda, à Libna, à Lakhish, à Eglôn, à Hébron, à Débir, les joyeux massacres se succèdent de manière répétitive et lassante : toute la population est passée « au fil de l'épée » ; « Il ne laissa pas un survivant ». « Ainsi Josué soumis tout ce pays... exactement comme Yahvé l'avait dit à Moïse, et il le donna en héritage à Israël¹. » (Josué, 10, 28-40).

Le Livre d'Esther raconte comment les Juifs ont pu déjouer le plan du méchant Aman, Premier ministre d'Assuérus, et comment ils ont pu exterminer 75 000 de leurs ennemis, grâce à Esther, qui était devenue la maîtresse du roi. Voici un extrait du texte biblique, que le « Grand Roi Assuérus », encore sous l'empire du méchant Aman, avait décrété : « Considérant donc que ledit peuple, unique en son genre, se trouve sur tous les points en conflit avec l'humanité entière, qu'il en diffère par un régime de lois étranges, qu'il est hostile à nos intérêts, qu'il commet les pires méfaits jusqu'à menacer la stabilité de notre royaume ; pour ces motifs, nous ordonnons que toutes les personnes à vous signalées dans les lettres d'Aman... soient radicalement exterminées. » (Esther, 3, 13). La belle Esther, la maîtresse du roi, « n'avait révélé ni son peuple ni sa parenté, car Mardochee le lui avait défendu. » (Esther, 2, 8) Par sa beauté, elle parvint à le convaincre de

¹ L'écrivain soviétique Ilya Ehrenbourg, propagandiste officiel du régime, écrivait en octobre 1944 : « Tuez ! tuez ! Chez les Allemands, il n'y a pas d'innocents, ni parmi les vivants, ni parmi ceux à naître ! Brisez par la violence l'orgueil des femmes germaniques. Prenez-les en butin légitime. Tuez, tuez, vaillants soldats de l'Armée rouge, dans votre assaut irrésistible. » (in Amiral Doenitz, *Dix ans et vingt jours*, pp. 343-344).

prendre un autre décret : « Le roi octroyait aux Juifs, en quelque ville qu'ils fussent, le droit de se rassembler pour mettre leur vie en sûreté, avec permission d'exterminer, égorger et détruire tous les gens armés des peuples ou des provinces qui voudraient les attaquer, avec leurs femmes et leurs enfants, comme aussi de piller leurs biens. Cela se ferait le même jour dans toutes les provinces du roi Assuérus, le treizième jour du douzième mois, qui est Adar. » (Esther, 8, 11). « Les Juifs frappèrent donc tous leurs ennemis à coups d'épée. Ce fut un massacre, une extermination, et ils firent ce qu'ils voulurent de leurs adversaires... Ils se débarrassèrent de leurs ennemis en égorgeant soixante-quinze mille de leurs adversaires. » (Esther, 9, 5-16). Cette grande victoire est à l'origine de la fête de Pourim, que les Juifs célèbrent un mois avant Pâques : un peu comme si les Polonais fêtaient chaque année un vieux et saignant pogrom du XVII^e siècle. Drôles de coutumes.

A partir de là, on pouvait profiter des richesses acquises :

« Yahvé dépossédera à votre profit toutes ces nations, et vous déposséderez des nations plus grandes et plus puissantes que vous. » (Deutéronome, 11, 23). Et encore : « Lorsque Yahvé ton Dieu t'aura conduit au pays qu'il a juré à tes pères Abraham, Isaac et Jacob, de te donner, aux villes grandes et prospères que tu n'as pas bâties, aux maisons pleines de toutes sortes de biens, maisons que tu n'as pas remplies, aux puits que tu n'as pas creusés, aux vignes et aux oliviers que tu n'as pas plantés... garde-toi d'oublier Yahvé, qui t'as fait sortir du pays d'Egypte. » (Deutéronome, 6, 10-11).

« Les serviteurs et servantes que tu auras viendront des nations qui vous entourent ; c'est d'elles que vous pourrez acquérir serviteurs et servantes. De plus, vous pourrez acquérir parmi les enfants des hôtes qui résident chez vous ainsi que de leurs familles qui vivent avec vous et qu'ils ont engendrés sur votre sol : ils seront votre propriété et vous les laisserez en héritage à vos fils. Vous les aurez pour esclaves, mais sur vos frères, les Israélites, nul n'exercera un pouvoir de contrainte. » (Lévitique, 25, 44-46).

« Des rois seront tes pères adoptifs, et leurs princesses tes nourrices ; face contre terre, ils se prosterneront devant toi, ils lécheront la poussière de tes pieds. Et tu sauras que je suis Yahvé, ceux qui espèrent en moi ne seront pas déçus. » (Isaïe, 49, 23).

« Les fils de l'étranger rebâtiront tes remparts et leurs rois te serviront... Tes portes seront toujours ouvertes ; ni le jour, ni la nuit, on ne les fermera, pour qu'on apporte chez toi les richesses des nations et qu'on introduise leurs rois. » (Isaïe, 60, 10).

Tous ces badinages peuvent finalement se résumer dans cette profession de foi : « Yahvé, n'ai-je pas en haine qui te hait, en dégoût

ceux qui se dressent contre toi ? Je les hais d'une haine parfaite. Ce sont pour moi des ennemis. » (Psaume 139).

On est numéro un oui ou non ? Evidemment, avec pareils textes sacrés, il était inévitable que l'on se fit quelques ennemis. Si l'on rajoute à l'Ancien Testament le Talmud et la Kabbale, on arrive forcément à une situation inconfortable vis-à-vis de ses voisins.

L'Ancien Testament inspirait tout naturellement à Voltaire ses sarcasmes les plus caustiques, que l'on trouve dans d'innombrables passages de son œuvre : « Je n'aurais jamais fini, écrit-il, si je voulais entrer dans le détail de toutes les extravagances inouïes dont ce livre fourmille ; jamais le sens commun ne fut attaqué avec tant d'indécence et de fureur. » (Voltaire, *Sermon des Cinquantes*).

« Deux bœufs... traînaient (le coffre) dans une charrette ; le peuple tombait devant lui la face contre terre, et n'osait le regarder. Adonaï fit un jour mourir de mort subite 5070 Juifs pour avoir porté la vue sur son coffre et se contenta de donner des hémorroïdes aux Philistins qui avaient pris son coffre, et d'envoyer des rats dans leurs champs, jusqu'à ce que les Philistins lui eussent présenté cinq figures de rats d'or et cinq figures de trous du cul d'or en lui rendant son coffre... Est-il possible que l'esprit humain ait été assez abruti pour imaginer des superstitions si infâmes et des fables si ridicules. » (Voltaire, *Profession de foi des théistes. Des Superstitions*).

« Dieu commande à Isaïe de marcher tout nu et expressément de montrer ses fesses (Isaïe, 20, 4). Dieu ordonne à Jérémie de se mettre un joug sur le cou (ch. 27). Il ordonne à Ezéchiel de manger de la m... sur son pain. (Ezéchiel, 4). Il commande à Osée de prendre une fille de joie... Joignez à tous ces prodiges une suite ininterrompue de massacres, et vous verrez que tout est divin chez nous, puisque rien n'y est suivant les lois appelées honnêtes chez les hommes. (Voltaire, *Mélanges. Il faut prendre un parti*, ch. 22).

Certaines exagérations chiffrées soulevaient aussi son ironie. Ainsi, le nombre d'animaux sacrifiés par les Hébreux paraissait invraisemblable : « Comme sacrifices de communion qu'il sacrifia à Yahvé, Salomon offrit vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille moutons. » (Rois, 8, 63). Et encore : « Vespasien et Titus firent un siège mémorable, qui finit par la destruction de la ville. Josèphe l'exagérateur prétend que dans cette courte guerre il y eut plus d'un million de Juifs massacrés. Il ne faut pas s'étonner qu'un auteur qui met quinze mille hommes dans un village tue un million d'hommes. » (*Dic. phil.*).

D'autres mœurs, d'autres coutumes relatés dans la bible suscitaient chez Voltaire davantage de dégoût que d'ironie : « Les Juifs, suivant leurs lois, sacrifiaient des victimes humaines. Cet acte de religion s'accorde avec leurs mœurs ; leurs propres livres les représentent

égorgeant sans miséricorde tout ce qu'ils rencontrent, et réservant seulement les filles pour leur usage. » (*Dic. phil.*, non expurgé).

A propos d'Abimélech égorgeant 70 de ses frères : « Les critiques se soulèvent contre cette multitude abominable de fratricides... il semble que les Juifs ne tuent que pour avoir le plaisir de tuer. On les représente continuellement comme le peuple le plus féroce et le plus imbécile à la fois qui ait ensanglanté la terre. (Voltaire, *Mélanges. La Bible enfin expliquée*).

« Vous ne trouverez en eux qu'un peuple ignorant et barbare, qui joint depuis longtemps la plus sordide avarice à la plus détestable superstition et à la plus invincible haine pour tous les peuples qui les tolèrent et qui les enrichissent. » (*Dictionnaire philo.*, non expurgé¹).

« Vous avez été témoins des barbaries et des superstitions de ce peuple... Tous les autres peuples ont commis des crimes ; les Juifs sont les seuls qui s'en soient vantés. Ils sont tous nés avec la rage du fanatisme dans le cœur, comme les Bretons et les Germains naissent avec des cheveux blonds. Je ne serais point étonné que cette nation ne fût un jour funeste au genre humain. » (*Mélanges, deuxième lettre de Memmius à Cicéron*).

Voltaire ne rejoint-il pas ici Jacques Attali, dans les propos qu'il prête à son rabbin ? : « – Peut-être parce que les Juifs, par leurs folies, sont capables d'être à l'origine de bien des massacres et de bien des cataclysmes ! murmure Eliav en pivotant sur lui-même. »

On admettra, à la lecture de ces odieuses considérations, que l'esprit des Lumières du XVIII^e siècle n'était pas encore débarrassé des miasmes nauséabonds de l'antisémitisme. Mais Tacite, Shakespeare, Ronsard, Chateaubriand, Gogol, Hugo, Balzac, Dostoïevski, Renan, Schopenhauer, Michelet, Bakounine, Proudhon, Nietzsche, Wagner, Dostoïevski, Gide, Giraudoux, Morand, Hamsun, Vincenot et cent autres ont exprimé les mêmes horreurs. Tout apôtre de la tolérance qu'il fût, Voltaire, on le voit, était encore imprégné des préjugés d'un autre âge, qui ne disparaîtront qu'aux siècles suivants, avec le temps et l'éducation citoyenne. La vigilance reste néanmoins de mise devant ce phénomène, car l'écrasement de l'Allemagne nazie sous les bombes au phosphore ne préserve pas *ad vitam aeternam* de la résurgence des préjugés moyenâgeux. La question est de savoir si le génie de Voltaire justifie que l'on continue à l'enseigner dans les lycées publics. Ne fait-il pas partie, après tout, comme le dit justement Jacques Derrida, de ces « vieux mâles blancs et morts » ?

¹ voltaire-integral.com/19/juifs.htm

DEUXIÈME PARTIE

LA FIN D'UN RÊVE MESSIANIQUE

L'épanouissement de l'idée socialiste au XIX^e siècle, et la construction des Etats socialistes après la révolution bolchevique de 1917 représentent un épisode tout à fait singulier dans le développement de l'idée planétarienne. Pendant plusieurs décennies, c'est en effet principalement le marxisme qui va mobiliser les espérances des partisans du globalisme. Bien que nombre de ses intellectuels occidentaux aient rallié avec armes et bagages le camp de la démocratie libérale, au fur et à mesure que l'on s'apercevait de l'échec de l'expérience communiste, la chute du soviétisme n'en fut pas moins soudaine et brutale, et reste comme la fermeture d'une parenthèse de l'histoire que certains souhaitent aujourd'hui oublier à tout prix. Le « devoir de mémoire » n'est pas ici de circonstance.

Depuis la chute du mur, les langues se sont quelque peu déliées. Il est devenu de bon aloi de parler des crimes communistes depuis la disparition du régime, alors même qu'à l'heure où il exerçait sa dictature, ces opinions étaient considérées comme réactionnaires, voire odieuses. Les horreurs qui y ont été commises sont bien connues aujourd'hui, après avoir été longtemps cachées par l'intelligentsia occidentale. C'est que le monde et les mentalités évoluent. Bientôt, peut-être, il sera aussi possible de parler librement du rôle des Juifs dans la révolution communiste. Soljénitsyne, à notre connaissance, a été le

premier à publier en Occident un livre traitant globalement de ce sujet. Avant lui, les historiens avaient plutôt pour habitude, ou bien d'éluider totalement ces informations, ou bien de les révéler de manière trop partielle pour constituer les faits en facteur explicatif. L'analyse de quelques-uns de ces ouvrages historiques révèle pourtant que la chose était connue, mais qu'il était de bon ton de n'en point parler. Si nous avons pris le parti d'analyser cet aspect de l'histoire du communisme, c'est qu'il nous a paru être un épisode essentiel dans le cheminement des espérances planétariennes, qui ne sont pas seulement composées de visions idylliques et fraternelles sorties de l'imagination des oracles, ainsi que nous allons le voir.

1. Les saturnales bolcheviques

L'interprétation de l'histoire du XX^e siècle a été quelque peu bouleversée par un livre publié en 2003. Il s'agit du livre du plus grand dissident soviétique, l'universellement célèbre Alexandre Soljénitsyne, dont la plume avait déjà ébranlé le régime avec *L'Archipel du goulag*, qui révélait la réalité concentrationnaire en URSS – réalité que l'intelligentsia occidentale n'admettra que très difficilement.

C'est donc seulement à la fin de sa vie qu'il publie *Deux Siècles ensemble*, dont le deuxième volume traite du rôle des Juifs pendant la période soviétique. Le témoignage d'Alexandre Soljénitsyne présente un intérêt particulier, non seulement par l'ampleur des recherches effectuées, non seulement par la notoriété internationale de son auteur, mais aussi, et surtout, du fait qu'à notre connaissance, son livre est le seul ouvrage synthétique à destination du grand public publié sur le sujet, ce qui explique son incroyable succès lors de sa parution.

Il aura donc fallu attendre 70 ans pour avoir enfin accès à ces surprenantes révélations, peu suspectes de partialité, puisque ses innombrables références bibliographiques sont essentiellement tirées de sources hébraïques. C'est d'ailleurs cette secousse sismique dans l'historiographie qui nous a donné l'idée de commencer nos recherches, car il nous semblait à présent que tout un pan de l'histoire restait dans l'ombre, ce qui nuisait à la compréhension des événements contemporains. Nous avons donc établi ici un résumé de ce livre important, en essayant de respecter le ton général. Nous n'y avons rien ajouté afin de ne pas dénaturer le propos de l'auteur.

Les trains plombés

La révolution russe de 1917 se scinde en deux épisodes : une révolution bourgeoise et démocratique, au mois de février, et une révolution communiste, bolchevique, qui a eu lieu au mois d'octobre de la même année. En février, la Russie est toujours en guerre du côté des Français et des Anglais. Des millions d'hommes sont mobilisés et se battent contre les empires centraux. Le premier acte législatif du Gouvernement provisoire n'est pourtant pas relatif à cette situation tragique. Dès le 20 mars 1917, le Gouvernement adoptait la résolution préparée par le ministre de la Justice, Kerenski, qui abrogeait « toute discrimination dans les droits, pour appartenance à une confession, une doctrine religieuse ou un groupe national ». La publication de l'acte suscita un grand enthousiasme et un grand nombre de déclarations enflammées dans la presse occidentale. L'épouse de Maxime Vinaver, Rosa Georguïévna, raconte dans ses souvenirs : « Cet événement coïncida avec la Pâque juive. On aurait dit un second exode d'Égypte. » L'annonce de l'émancipation des Juifs en Russie suscita une explosion de joie dans les communautés juives d'Occident et du monde entier¹.

D'après les souvenirs de nombreux auteurs, les observateurs étaient frappés, dès les premiers jours de la révolution, par le nombre de Juifs parmi les membres des commissions d'interrogatoire, tout comme parmi les vendeurs de brochures dans les espaces publics. La révolution semblait avoir débridé leur activité politique ; ils pouvaient dorénavant agir au grand jour. Un observateur impartial tel que le pasteur méthodiste Simons, un Américain qui avait vécu dix ans à Petersbourg et qui connaissait bien la ville, répondit en 1919 à la commission d'enquête du Sénat américain : « Peu de temps après la révolution de mars 1917, partout à Pétrograd, on voyait des groupes de Juifs debout sur des bancs ou sur des caisses à savon, qui haranguaient les foules.² »

Les semaines de mars furent marquées par les mesures énergiques prises contre les antisémites déclarés ou réputés tels. Furent arrêtés aussi des juges d'instruction, des procureurs, des éditeurs et des libraires. Les librairies de l'Union monarchique furent incendiées. Partout en Russie, on arrêtait désormais des gens par centaines parce qu'ils avaient occupé des postes de responsabilité sous le régime du tsar, ou même simplement pour leur état d'esprit.

¹ On pense ici à la précipitation avec laquelle la toute nouvelle République française octroya la nationalité française aux Juifs d'Algérie en 1870, comme s'il n'y avait rien de plus urgent, alors même que les armées prussiennes assiégeaient la capitale.

² Alexandre Soljénitsyne, *Deux Siècles ensemble*, Editions Fayard, 2003, p. 43.

Les organes de répression furent rapidement mis sur pied. A Saint-Petersbourg fut constituée immédiatement une milice révolutionnaire, qui eut pour porte-parole Solomon et Kaploun, le futur homme de main de Zinoviev. L'avocat Goldstein devint le président de la commission spéciale créée par le barreau de la ville afin de décider, sans jugement, du sort des milliers de personnes arrêtées ou en passe de l'être pour leurs opinions subversives. « Pour la première fois dans l'histoire de la Russie, les Juifs ont occupé des hauts postes dans l'administration centrale et locale¹. » Au sein de l'intelligentsia, il y avait bien sûr beaucoup de Juifs, mais cela ne permet aucunement de soutenir que la révolution fut juive. La révolution de Février a été indubitablement accomplie par les Russes, même si, écrit Soljénitsyne, « dans son idéologie, un rôle significatif, déterminant, a été joué avec une intransigeance absolue à l'égard du pouvoir historique russe ».

La réalité du pouvoir était aux mains d'un « Comité exécutif du Soviet des députés ouvriers et soldats », constitué dans les premières heures de la révolution, qui était une sorte de gouvernement de l'ombre, et qui priva le Gouvernement provisoire de tout pouvoir réel. La composition de ce Conseil exécutif soulevait nombre d'interrogations dans la presse et le public russes. En effet, pendant deux mois, ses membres n'apparurent que sous des pseudonymes et se gardèrent de paraître en public, si bien que la Russie était gouvernée par on ne savait trop qui. « Il apparut plus tard qu'il y avait dans le Comité exécutif une dizaine de soldats abêtis et qu'on tenait à l'écart. Des autres trois dizaines de membres vraiment actifs, plus de la moitié étaient des socialistes juifs. Il y avait des Russes, des Caucasiens, des Lettons et des Polonais, mais les Russes constituaient moins d'un quart » de l'effectif.

Le mystère des pseudonymes intriguait les milieux cultivés de Petrograd et suscitait des questions dans la presse. Cette dissimulation provoquait de l'agacement, y compris dans les milieux populaires. En mai, après deux mois de silence, il fallut se résoudre à révéler publiquement l'identité véritable de tous les membres du Comité exécutif. Boris Katz se présentait sous le pseudonyme de « Kamkov » ; Lourié se dissimulait sous celui de « Larine », et Mandelstam sous celui de « Liadov ». Pour les gens de ce temps-là, seuls les voleurs dissimulaient leur identité ou changeaient de nom. Il est vrai que beaucoup avaient conservé leur pseudonyme du temps de la clandestinité, quand il fallait se cacher, mais beaucoup d'autres ne prirent un pseudonyme qu'en 1917. Une chose est certaine : si un révolutionnaire se dissimule sous un pseudonyme, c'est qu'il veut tromper quelqu'un, et peut-être

¹ *Deux Siècles ensemble*, p. 44.

pas seulement la police et le gouvernement. Alors comment savoir qui sont vraiment nos nouveaux dirigeants, s'interroge l'homme de la rue ? Lorsqu'au Plenum du Soviet, en mai, furent avancées les candidatures de Zinoviev et Kamenev, des cris fusèrent dans la salle : « Donnez-nous leurs vrais noms ! »

Dans les deux fameux trains qui traversèrent l'Allemagne – celui de Lénine (30 personnes) et celui de Natanson-Martov (160), les Juifs se trouvaient en majorité écrasante ; presque tous leurs partis étaient représentés. Parmi ces deux cents personnes, nombreux étaient ceux qui étaient promis à jouer par la suite un rôle significatif dans la vie politique russe. Il fut rapidement clair qu'il était difficile de revenir en arrière, après un tel engouement destructeur. C'est ce pense David Aïsmán, qui en paraît bien convaincu, lorsqu'il écrit que « les Juifs doivent consolider à tout prix les conquêtes de la révolution. » Ce qu'il adviendrait des Juifs « au cas où la contre-révolution l'emporterait ne fait pas l'ombre d'un doute » et donnerait lieu à des exécutions massives. C'est pourquoi « cette ignoble engeance doit être tuée dans l'œuf. Et sa semence doit également être détruite.¹ » « C'est déjà tout le programme des bolcheviks, mais exprimé en termes bibliques », en conclut Soljénitsyne.

Le bolchevisme n'était guère populaire parmi les Juifs avant le putsch d'Octobre. De fait, la révolution de Février leur avait donné les droits civiques et une entière liberté de s'exprimer et d'agir, si bien qu'une révolution bolchevique ne leur semblait pas nécessaire. Mais juste avant qu'elle ne survienne, les S.R. (Socialistes-révolutionnaires) de gauche, conduits par Natanson, Kamkov et Steinberg, conclurent une alliance avec Trotski et Kamenev et s'illustrèrent avec les bolcheviks dès les premières victoires que ceux-ci remportèrent.

La proportion des Juifs dans les instances dirigeantes de l'appareil qui allait s'emparer du pouvoir était significative. Au dernier Congrès du Parti ouvrier social-démocrate russe, qui s'est tenu à Londres en 1907 et qui fut commun avec les mencheviks, il y avait 160 Juifs sur 302 délégués, soit plus de la moitié. Lors du VI^e Congrès d'été du Parti communiste russe des bolcheviks (la nouvelle appellation du Parti ouvrier), onze membres furent élus au Comité central, au nombre desquels Zinoviev, Sverdlov, Trotski et Ouritski. Le premier "Politburo", qui allait connaître un si brillant avenir fut élu lors de la séance historique du 10 octobre 1917, rue Karpova, dans l'appartement de Himmer et Flaksermann. Parmi ses sept membres figurèrent

¹ Rousskaïa Volia, 1917, 13 avril, p. 3 [p. 62]. Entre crochets : les références au livre de Soljénitsyne.

Trotsky, Zinoviev, Kamenev et Sokolnikov. C'est au cours de cette séance que fut prise la décision de lancer le coup d'Etat bolchevique.

Grisés par l'atmosphère de liberté des premiers mois de la révolution de Février, beaucoup, parmi les orateurs juifs, ne surent pas comprendre que leurs fréquentes apparitions sur les tribunes et dans les meetings commençaient à susciter l'étonnement et le soupçon d'une partie de la population. Alors qu'au moment où se déclencha la révolution de Février, il n'existait pas en Russie d'« antisémitisme populaire », si ce n'est dans la Zone de résidence¹, celui-ci se développa dès les premiers mois qui suivirent, et ce sentiment ne fit que s'étendre par la suite. Une vague d'exaspération populaire déferla contre ces Juifs parvenus, qui occupaient des fonctions où on ne les avait jamais vus, qui ne cachaient pas leur enthousiasme révolutionnaire mais qui étaient absents des files d'attente d'affamés devant les magasins. Malgré cela, il n'y eut pas un seul pogrom durant toute l'année 1917.

Octobre

On sait que dans la nuit du 27 octobre, au cours d'une réunion qualifiée d'« historique », le Congrès des Soviets promulgua son « décret sur la paix » et son « décret sur la terre ». Ce que l'on sait moins, c'est qu'entre ces deux décrets, une résolution est adoptée, stipulant que « les Soviets locaux doivent empêcher les forces obscures de perpétrer des pogroms contre les Juifs ou d'autres catégories de la population² ». Cette fois encore, la question juive était passée avant la question paysanne.

S'il n'y eut pas un seul Juif ministre, quatre Juifs eurent en charge des secrétariats d'Etat, qui de toute manière ne pesaient pas lourd en comparaison avec le Comité exécutif, dont l'influence était déterminante. Le bureau du premier Comité central exécutif des Soviets comptait 9 membres, dont cinq Juifs (les socialistes-révolutionnaires Gotz et Mandelstam, le menchevik Dan, le bundiste Liber, et un bolchevik de premier plan : Kamenev), un Géorgien (Tchkéidzé), l'Arménien Saakian, Krouchinski, qui était vraisemblablement polonais, et enfin Nicolski : un Russe ! Tels étaient ceux qui avaient pris la tête de la Russie dans cette période critique de son histoire. « La majorité des Russes – de l'homme du peuple au général – était littéralement

¹ Avant la Révolution de Février, les Juifs n'avaient pas l'autorisation de s'installer dans d'autres régions que les provinces de l'ouest de l'empire, en Pologne, en Ukraine et en Moldavie.

² Leon Trotsky, *Histoire de la révolution* (en russe), Berlin, 1933, t.2, p.361. [p.82].

abasourdie par l'apparition aussi soudaine que spectaculaire de ces nouveaux visages parmi les orateurs des meetings, les organisateurs des manifestations, les dirigeants politiques. »

Lénine était russe, bien que métis issu de races différentes : son grand-père paternel, Nikolaï Vassiliévitch, était de sang kalmouk et tchouvache ; sa grand-mère, Anna Alekséievna Smirnova, était une Kalmouke ; son autre grand-père, Israël (Alexandre, de son nom de baptême) Davidovitch Blank, était juif ; son autre grand-mère, Anna Iohannovna (Ivanovna) Groschopf, était la fille d'un Allemand et d'une suédoise. « Mais cela ne change rien à l'affaire, précise Soljénitsyne, car rien ne permet de l'exclure du peuple russe. Nous ne pouvons aucunement le renier ».

Depuis le retour de Lénine en Russie, des subsides secrets parvenaient aux bolcheviques, de provenance allemande, via la Nia Banken d'Olof Aschberg, mais aussi de banquiers russes qui avaient fui à l'étranger. Un chercheur américain, Anthony Sutton, a retrouvé des documents d'archives, avec un demi-siècle de retard, qui nous apprennent que parmi ces banquiers bolcheviques, il y avait le tristement célèbre Dimitri Rubinstein, que la révolution de février avait fait sortir de prison, et qui avait gagné Stockholm. On trouve également Abram Jirinovski, un parent de Trotski et de Lev Kamenev. Au nombre des syndicalistes, il y avait « Denissof, de l'ex-banque de Sibérie, Kamenska, de la Banque Azov-Don, et Davidov, de la Banque pour le Commerce extérieur. Autres banquiers bolcheviques : Grigori Lessine, Shtifter, Iakov Berline et leur agent Isidore Kohn¹. »

Ceux-là avaient quitté la Russie, mais d'autres, bien plus nombreux, quittaient l'Amérique par centaines pour rentrer, afin de construire « le Monde nouveau du Bonheur universel ». Ils affluaient, traversant les océans, partant de New York ou de San Francisco ; les uns, anciens sujets de l'empire russe, les autres étant des citoyens américains, ignorant tout de la langue russe et du pays, mais animés de l'enthousiasme révolutionnaire le plus extatique. Tous ces gens avaient de bonnes raisons de retourner en Russie, et pendant ces quelques mois, leur rôle ne fit que grandir.

En février 1920, Winston Churchill s'exprimait dans les pages du *Sunday Herald*. Dans un article intitulé « Sionisme contre bolchevisme : combat pour l'âme du peuple juif », il écrivait alors : « Nous voyons aujourd'hui ces personnalités insignes, surgies de la clandestinité, des sous-sols des grandes cités d'Europe et d'Amérique, qui ont

¹ A. Sutton, *Ouol strit i bolchevitskaïa revolioutsia*, [Wall Street and the Bolchevik Revolution], traduction de l'anglais, 1998, pp. 141-142, [p. 115].

agrippé par les cheveux et saisi à la gorge le peuple russe, et se sont imposées en maîtres incontestés de l'immense empire russe. »

On trouve beaucoup de noms connus parmi ces gens revenus en Russie. Citons par exemple Gruzenberg, qui avait séjourné en Angleterre, puis aux Etats-Unis. On le retrouve en 1919 consul général de l'URSS au Mexique (pays sur lequel les révolutionnaires fondaient de grands espoirs) ; la même année, on le voit siéger dans les organes centraux du Komintern. Il prend du service en Suède, puis en Ecosse, où il est arrêté. Il refait surface un peu plus tard en Chine en 1923 sous le nom de Borodine, avec toute une escouade d'espions, où il est le « conseiller politique principal du Comité exécutif du Kuomintang », rôle qui lui permet de favoriser la carrière de Mao-Tsé-Toung et de Chou-Enlaï. Cependant, ayant soupçonné Borodine-Gruzenberg de se livrer à un travail subversif, Tchang-Kaï-shek le chasse de Chine en 1927. Il revient alors en URSS où il devient rédacteur en chef du Bureau d'information soviétique. Il sera finalement fusillé en 1951.

Dès les premières heures du pouvoir, les bolcheviks ont fait appel aux Juifs, offrant aux uns, des postes de direction, et aux autres, des tâches d'exécution au sein de l'appareil soviétique. Un très grand nombre répondirent à l'appel et s'engagèrent aussitôt. Ce fut véritablement un phénomène de masse. De ce moment-là, les Juifs qui quittaient les provinces de l'ancienne Zone de résidence ne cherchèrent plus à s'installer dans les campagnes jadis interdites, mais s'efforcèrent de gagner les capitales. Lénine reconnaissait ce fait, même s'il estimait alors inopportun de le souligner dans la presse : « Le fait qu'une grande partie de la moyenne intelligentsia juive se soit fixée dans les villes russes, a rendu un grand service à la révolution. Ce sont eux qui, à cette heure fatidique, ont sauvé la révolution. Si nous réussîmes à nous emparer de l'appareil d'Etat et à le restructurer, ce fut exclusivement grâce à ce vivier de nouveaux fonctionnaires – lucides, instruits et raisonnablement compétents¹. » Ce fait est encore confirmé par Leonard Schapiro : « Des milliers de Juifs rejoignirent en foule les bolcheviks, voyant en eux les défenseurs les plus acharnés de la révolution et les internationalistes les plus fiables. Les Juifs abondèrent aussi dans les plus basses couches de l'appareil du Parti². » Pasmanik le confirme pareillement : « L'apparition du bolchevisme est liée aux particularités de l'histoire russe, mais son excellente organisation, le bolchevisme la doit en partie à l'action des

¹ V. Lénine, *O evreiskom voprose v Rossii* [Sur la question juive en Russie], préface de S. Diamanstein, M., Proletarii, 1924, pp. 17-18. [p. 87].

² Leonard Schapiro, *The role of the Jews in the russian revolutionnary movement*, vol. 40, London, Athlone Press, 1961, p. 164. [p. 88].

commissaires juifs¹. » De fait, la suppression de la Zone de résidence en 1917, suscita le grand exode des Juifs vers l'intérieur du pays, à la conquête des capitales.

Le coup de force d'Octobre a coïncidé avec la déclaration Balfour, qui jetait les bases d'un Etat juif indépendant en Palestine. Une partie de la nouvelle génération juive emprunta la voie de Herzl et Jabotinski, mais la majorité des Juifs céda à la tentation de se rallier au bolchevisme. La voie de Herzl apparaissait encore lointaine, irréaliste, tandis que celle de Trotski permettait aux Juifs de gagner une stature immédiate. Le Bund et les sionistes s'étaient aussi divisés et leurs leaders avaient rejoint le camp des vainqueurs en reniant les idéaux du socialisme démocratique. « Le Bund, qui s'était donné le rôle de représentant des masses ouvrières juives, a rejoint les bolcheviks dans sa partie la plus importante et la plus active². »

Les autres partis socialistes, les Socialistes-révolutionnaires et les mencheviks, qui comptaient nombre de Juifs dans leurs rangs et à leur tête, ont hésité eux aussi à rejoindre les bolcheviks et se sont divisés. Parmi les transfuges mencheviks, le fameux Lev Mekhlis était au secrétariat de Staline, au comité de rédaction de la *Pravda*, à la tête du secteur politique de l'Armée rouge, au Commissariat à la Défense et commissaire au Contrôle d'Etat. Ses cendres sont scellées dans le mur du Kremlin. Mais l'on trouve aussi des Juifs parmi les chefs de la résistance aux bolcheviks, tient à préciser Soljénitsyne.

A la tête de l'Armée rouge, Trotski était un internationaliste incontestable, et on peut le croire lorsqu'il déclare avec emphase qu'il rejette toute appartenance à la communauté juive. Mais si l'on en juge par les choix qu'il fit dans ses nominations, on ne peut que constater que les Juifs lui étaient plus proches que les Russes. Ses deux assistants les plus proches étaient Glazman et Sermuks ; le chef de sa garde personnelle était un certain Dreitser ; et quand il fallut trouver un suppléant autoritaire et impitoyable pour occuper le poste au commissariat à la Guerre, il nomma Ephraïm Sklianski, un médecin qui n'avait rien d'un militaire ni d'un commissaire. A Moscou, celui-ci passe pour être le premier acheteur de diamants. « Il s'était fait prendre en Lithuanie, lors de la vérification des bagages de la femme de Zinoviev, Zlata Bernstein-Lilina, avec des bijoux d'une valeur de plusieurs dizaines de millions de roubles³. » Voilà qui plombe la légende selon laquelle les premiers chefs révolutionnaires étaient des idéalistes désintéressés.

¹ *Deux Siècles ensemble*, p. 89.

² I. M. Biekerman, RiE, *Rossia i evrei*, (*La Russie et les Juifs*), Berlin 1924, Paris 1978, p. 44.

³ *Deux Siècles ensemble*, p. 94.

La première action d'envergure des bolcheviks fut de signer la paix séparée de Brest-Litovsk, qui cédait à l'Allemagne une énorme portion du territoire russe, afin d'asseoir le pouvoir bolchevik sur la partie restante. Le chef de la délégation signataire était Ioffé ; le chef de la politique étrangère était Trotski. Son secrétaire et fondé de pouvoir, I. Zalkine, avait occupé le cabinet ministériel et opéré une purge au sein de l'ancien appareil. Sverdlov était à la tête de l'Etat, Zinoviev et Kamenev dirigeaient les deux capitales, le premier étant aussi le chef du Komintern (l'Internationale) ; Dridzo-Lozovski commandait le Profintern et Oscar Ryvkin le Komsomol (l'organisation de jeunesse). Après ce dernier, l'Internationale communiste de la Jeunesse fut prise en main par Lazare Chatskine. La Commission panrusse pour les élections à l'Assemblée constituante avait été confiée au jeune Brodski ; quant à l'Assemblée, sa gestion revenait à Ouritski, lequel était aidé de Drabkine, chargé de constituer une nouvelle chancellerie.

Il est impossible de passer en revue tous les noms de ceux qui ont occupé des postes importants, voire souvent des postes-clés. Parmi les figures marquantes, il faut citer « l'illustrissime Rosalia Zalkind-Zemliatcha, véritable furie de la terreur » qui laissa à jamais son nom associé aux massacres de Crimée. Elle était en 1917-1920, secrétaire du comité des bolcheviks de Moscou aux côtés de Zagorski, Zelenski et Piatniski (Iossif Aronovitch Tarchis). L'étoile montante, Lazare Kaganovitch, était à ce moment-là le président du Comité de province du Parti de Nijni-Novgorod (troisième ville de Russie), où il fit régner une « terreur massive ». Arkadi Rosengoltz était au nombre des acteurs du coup d'Etat à Moscou. Il fut ensuite membre des Conseils de guerre de plusieurs corps d'armée, puis de la République. Il fut le plus proche assistant de Trotski. Semion Nakhimov fut le « féroce commissaire de la région militaire de Iaroslav ». Samuel Zwilling prit la tête du Comité exécutif de la région d'Orenbourg. Abram Bielenki était à la tête de la garde personnelle de Lénine ; Samuel Filler, un apprenti apothicaire de province, se hissa jusqu'au présidium de la Tcheka de Moscou. Il serait fastidieux de les citer tous.

Le rôle des Juifs est particulièrement visible dans les organes chargés de ce qui constitue le problème crucial de ces années-là : le ravitaillement. Là encore, la liste des responsables qui occupaient les postes-clés est particulièrement éloquente. « Les réquisitions doivent être exécutées sans tenir compte des conséquences, en confisquant dans les villages tout le grain, si besoin est, et en ne laissant au producteur qu'une ration de famine ». Telle était la directive officielle du commissaire au Ravitaillement de la province de Tioumen. Indenbaum exigea, dans un télégramme signé de sa main, « la plus impitoyable répression et la confiscation systématique du blé ». Il donna

ordre aux paysans qui n'avaient pas fourni à l'Etat la quantité fixée de laine de mouton, de les tondre une deuxième fois dès la fin de l'automne (juste avant l'hiver !). D'autres commissaires aussi incompetents faisaient distribuer du millet pour les semailles, voire des graines de tournesol grillées, ou menaçaient d'interdire de semer du malt¹ ! Au X^e Congrès du Parti, la délégation de Tioumen rapporta que « les paysans qui refusaient de donner leur blé étaient placés debout dans des fosses, arrosés d'eau, et ils y mouraient gelés. »

La présence de certains Juifs aux côtés des bolcheviks eut les plus atroces conséquences au cours de ces journées et de ces mois terribles. Parmi elles figure l'assassinat de la famille impériale, ordonné finalement par Lénine, qui avait bien prévu la totale indifférence des alliés et la faiblesse des couches conservatrices du peuple russe. Si l'assassinat du frère du tsar, le grand-duc Mikhaïl Alexandrovitch, est le fait de Russes, les Juifs les plus dynamiques se trouvaient au plus fort des événements en ce qui concerne l'assassinat du tsar et de sa famille. Les gardiens étaient des Lettons, des Russes et des Magyars, mais deux personnages jouèrent un rôle décisif : Philippe Goloschiokine et Iakov Iourovski. Goloschiokine était membre du Comité central du Parti bolchevik. Après le coup d'Etat, il était devenu le maître absolu de la région de l'Oural, en tant que secrétaire du Comité de la région. Quant à Iourovski, il se vantait avec aplomb d'avoir été le meilleur : « C'est la balle de mon colt qui a tué raide Nicolas. » Voïkov, le commissaire à l'Approvisionnement de la région, fournit les barils d'essence et l'acide sulfurique nécessaire pour détruire les corps. Après la Seconde Guerre mondiale, « après que le pouvoir communiste eut rompu avec le judaïsme mondial, Juifs et communistes furent pris de gêne et de crainte, et ils préférèrent taire et dissimuler la forte participation des Juifs à la révolution, cependant que les vellétés de se souvenir étaient qualifiées par les Juifs d'intentions antisémites². »

La Terreur

Au plus fort de l'année 1918, Lénine enregistra sur gramophone un « discours spécial sur l'antisémitisme et les Juifs » : « La maudite autocratie tsariste, affirme-t-il, a toujours lancé les ouvriers et les paysans incultes contre les Juifs... L'hostilité envers les Juifs n'est vivace que là où la cabale capitaliste a définitivement obscurci l'esprit des ouvriers et des paysans. Les Juifs sont nos frères, opprimés comme nous par le capitalisme. Ils sont nos camarades qui luttent comme

¹ *Deux Siècles ensemble*, p. 243.

² *Deux Siècles ensemble*, p. 90.

nous pour le socialisme. Honte à ceux qui sèment l'hostilité envers les Juifs ! » Des enregistrements de ce discours furent acheminés un peu partout, à travers villes et villages de Russie, à bord des trains spéciaux de propagande qui sillonnaient le pays. On diffusait ce discours dans les clubs, dans les meetings, dans les assemblées.

Le 27 juillet 1918, juste après l'exécution de la famille impériale, le Sovnarkom promulgua une loi spéciale sur l'antisémitisme, dont la conclusion était écrite de la main de Lénine : « Le Sovnarkom enjoint toutes les députations soviétiques d'éradiquer l'antisémitisme. Les fauteurs de pogroms, ceux qui les propagent seront déclarés hors la loi » Signé : Vl. Oulianov (Lénine). Et à cette époque, mettre les antisémites « hors la loi », comme l'avait confirmé Larine – le promoteur du « communisme de guerre » –, cela signifiait « les fusiller » purement et simplement.

Pour réprimer les révoltes, le pouvoir bolchevique avait besoin d'une armée régulière. En 1918, Léon Trotski, avec l'aide d'Efraïm Sklianski et de Jacob Sverdlov, créa l'Armée rouge. Dans ses rangs et dans son commandement, les combattants juifs étaient nombreux. Le chercheur israélien Aron Abramovitch a établi dans les années 1980 des listes détaillées des Juifs qui avaient occupé des postes de commandement dans l'Armée rouge, depuis la guerre civile jusqu'à la Seconde Guerre mondiale comprise. Son étude montrait que, parmi les chefs d'Etat-major dans les conseils révolutionnaires des vingt armées, un à deux sur trois étaient juifs. « La proportion de Juifs aux postes d'adjoints politique était particulièrement élevée à tous les échelons de l'armée », ainsi que dans l'approvisionnement des corps d'armée, dans la médecine militaire.

La Tchéka, ou Commission extraordinaire – Tcherzvytchaïka –, institua la Terreur rouge bien avant que celle-ci ne soit officiellement proclamée le 5 septembre 1918. Elle l'a instituée dès sa création, en septembre 1917 et l'a poursuivie bien après la guerre civile. Dès janvier 1918, fonctionnait la « peine de mort sur place, sans jugement ni instruction ». Puis vint la rafle de centaines et bientôt de milliers d'otages parfaitement innocents, que l'on fusillait de nuit ou que l'on noyait dans les fleuves par barges entières. La Tchéka devint le nerf principal de la direction de l'Etat. A Sebastopol, après l'effondrement de la résistance, on ne se contentait pas de passer par les armes, on pendait les suspects, par dizaines, par centaines. La perspective Nakhimov regorgeait de pendus qui avaient été arrêtés en pleine rue et exécutés sans jugement¹. » Il est tout simplement ridicule de prétendre que « les fusilleurs les plus zélés dans les tchékas n'étaient pas du tout

¹ S. P. Melgounov, *La Terreur rouge en Russie*, Berlin 1924.

des Juifs soi-disant ritualistes, mais des généraux et des officiers, naguère fidèles serviteurs du trône¹. » « Qui aurait supporté ceux-ci dans la Tchéka ? répond Soljénitsyne. Quand on les invitait, c'était pour les fusiller ! » Au vu des documents d'archives devenus disponibles, un chercheur contemporain – le premier à examiner le rôle des minorités dans l'appareil soviétique, a établi la conclusion qu' « à l'époque de la Terreur rouge, les minorités nationales composaient près de 50 % de l'appareil central de la Tchéka, et près de 70 % des postes de responsables. » Parmi ces minorités nationales, en sus d'un grand nombre de Lettons et d'un nombre non négligeable de Polonais, les Juifs faisaient également bonne figure, en particulier parmi les responsables. Parmi les juges d'instruction chargés de la lutte avec la contre-révolution, la moitié était composée de Juifs.

Cette implication explique que la population russe dans son ensemble, et aussi bien dans les rangs des Rouges que dans les rangs des Blancs, ait jugé que la Terreur était une « terreur juive ». Rebecca Plastinina-Maïzel, par exemple, membre du comité révolutionnaire de la province d'Arkhanguelsk, était fameuse par sa cruauté dans le Nord de la Russie. C'est délibérément qu'elle « trouait les nuques et les fronts. » Elle fusilla de sa propre main plus d'une centaine de personnes et fit carrière par la suite jusqu'à devenir membre de la Cour suprême dans les années quarante.

Et que dire encore des hécatombes du Don, ce fleuve qui engloutit des milliers de Cosaques dans la fleur de l'âge ? En août 1919, l'Armée des Volontaires, en entrant dans Kiev, découvrit les charniers de cadavres de fusillés. Comme toujours, on fusillait en premier lieu l'élite russe. A Kiev, le nombre des collaborateurs de la Tchéka oscillait entre 150 et 300. La proportion des Juifs par rapport à l'ensemble des collaborateurs était de un sur quatre, mais les postes-clés se trouvaient tous pour la plupart entre leurs mains : sur les 20 membres de la commission, soit ceux qui décidaient du sort des gens, 14 étaient juifs. Dans un hangar aménagé, les bourreaux faisaient entrer la victime complètement nue et lui ordonnaient de se mettre à plat ventre, puis l'exécutaient d'un coup de feu dans la nuque. Les exécutions se faisaient à coups de revolver (le plus souvent des colt). La victime suivante était pareillement amenée et s'allongeait à côté. Quand le nombre de victimes dépassait les capacités du hangar, les nouvelles victimes étaient placées par-dessus les corps de ceux qu'on avait tués précédemment².

¹ *Tribune juive*, Paris, 1924, 1^{er} février, p. 3. [p. 139].

² *Deux siècles ensemble*, p. 148.

Faire sauter les églises

C'est aussi au cours de l'été 1918 que fut déclenché l'assaut contre le clergé orthodoxe. La persécution des prêtres, la profanation des reliques, s'accompagnèrent d'un déchaînement inouï de sarcasmes dans la presse. Le magistrat instructeur chargé des affaires de l'Eglise, Chpitsberg, outrageait publiquement la croyance religieuse du peuple, et raillait ouvertement dans son livre (*La peste religieuse*, publié en 1919) les gestes rituels dans lequel il donnait au Christ les noms les plus abominables. Une telle haine, un tel mépris pour la religion des Russes ne pouvait passer inaperçus.

C'était aussi commettre une lourde bévue, estime Soljénitsyne, que de nommer Goubelman-Iaroslavski à la tête de l'Union des Sans-Dieu, ou encore de rebaptiser la Perspective Saint-Vladimir en « Perspective Nakhimson », de transformer Elisabethgrad en « Zinovievsk », et de donner le nom de « Sverdlovsk » à la ville d'Iekaterinenbourg, la ville où le tsar avait été assassiné. S. Boulgakov, qui suivait avec attention ce qu'il advenait de l'orthodoxie sous les bolcheviks, écrivait en 1941 : En URSS, la persécution des chrétiens « a dépassé en violence et en amplitude toutes les précédentes persécutions connues à travers l'histoire. Certes, il ne faut pas tout imputer aux Juifs, mais il ne faut pas non plus minimiser leur influence¹. » Il est certain que les persécutions féroces, les crimes et les assassinats perpétrés contre la religion majoritaire, ont profondément heurté le peuple russe.

Tout au long de ces années vingt, le clergé fut annihilé sans pitié. On détruisit également les fondements et les cadres de la science russe dans de nombreuses disciplines – histoire, archéologie, ethnologie ; les Russes ne devaient plus avoir de passé. La notion même d'« histoire de la Russie » fut abandonnée. Le mot « russe » lui-même – dire : « je suis russe » – était perçu comme provocateur et contre-révolutionnaire. Dans les colonnes de la *Vetchernaïa Moskva*, V. Blum pouvait se permettre d'exiger « que l'on balaie les ordures historiques des places de nos villes » : le monument à Minine et Pojarski sur la place Rouge, celui dédié au millénaire de la Russie à Novgorod, la statue de Saint Vladimir à Kiev ; « toutes ces tonnes de métal, disait-il, devraient depuis longtemps se trouver à la décharge ».

Le dynamiteur en chef Kaganovitch fit sauter l'église Saint-Sauveur, et insista pour que l'on rasât également la cathédrale Saint-Basile-le-Bienheureux. L'Eglise orthodoxe était alors la cible d'attaques publiques menées par toute une bande d'« athées militants », avec à leur tête Gubelman-Iaroslavski. Même si des fils de paysans russes se rendirent également coupables de tels agissements, c'est la participa-

¹ *Deux Siècles ensemble*, p. 107.

tion d'autres nationalités aux persécutions perpétrées contre l'Église orthodoxe qui frappa les esprits et se grava dans les mémoires.

Voilà donc ce qu'il en est des bourreaux de la révolution. Et qu'en est-il des victimes ? Otages et prisonniers par fournées entières – des Russes ; fusillés, noyés sur des barges bondées – des Russes ; les officiers – des Russes ; les nobles – en majorité des Russes ; les prêtres – des Russes ; les membres de zemstvos – des Russes ; et les paysans fuyant l'enrôlement dans l'Armée rouge, repris dans les forêts – tous des Russes. Si l'on pouvait aujourd'hui retrouver les noms et dresser les listes, à compter de septembre 1918, de tous les fusillés et noyés au cours des premières années du pouvoir soviétique, si l'on pouvait établir des statistiques, on serait surpris de constater que la révolution n'a nullement manifesté son caractère internationaliste, mais bel et bien son caractère antislave¹. Non, poursuit Soljénitsyne, « les Juifs n'ont pas été la force motrice du coup d'Etat d'Octobre. Celui-ci ne leur apportait rien, puisque la révolution de Février leur avait déjà accordé une pleine et totale liberté. Mais après que le coup de force eut lieu, la jeune génération laïcisée changea prestement de monture et se lança avec assurance dans le galop infernal du bolchevisme. »

Korolenko, tout libéral et tolérant qu'il fût, notait dans ses carnets, au printemps 1919 : « Parmi les bolcheviks, il y a un grand nombre de Juifs et de Juives. Leur manque de tact, leur assurance sont frappants et irritants². » D'autres observations prises sur le vif nous sont restées. Najivine consigne les impressions qu'il a eues tout au début du pouvoir soviétique : au Kremlin, à l'administration du Sovnarkom, « règnent le désordre et le chaos. On ne voit que des Lettons et encore des Lettons, des Juifs et encore des Juifs. Je n'ai jamais été antisémite, mais là, il y en avait tant que cela vous sautait aux yeux, et tous plus jeunes les uns que les autres. » Dès les premières années du pouvoir soviétique, les Juifs sont en surnombre, non seulement dans les hautes sphères du Parti, mais aussi, et dans les sphères inférieures, dans les administrations locales. Aronson, l'auteur du *Livre des Juifs en Russie* évoque : « l'action des nombreux bolcheviks juifs qui ont travaillé dans les localités, en qualité d'agents subalternes de la dictature et qui ont causé d'innombrables maux à la population du pays³. » Ce n'est pas l'origine nationale qui est en cause, mais leur attitude a-nationale, anti-russe, le mépris de cette « écume internationale » pour tout ce que des siècles d'histoire russe ont accumulé.

¹ *Deux siècles ensemble*, p. 103.

² *Deux Siècles ensemble*, p. 99

³ G. Aronson, *Evreiskaïa obschestvennost v Rossii 1917-1918*, Petite Encyclopédie juive-2, 1968, p.16.

Une, deux, trois révolutions

La volonté d'étendre la révolution à toute l'Europe poussa les bolcheviks à entrer en Pologne. La population juive locale, semble-t-il, y accueillit chaleureusement l'Armée rouge et s'engagea massivement du côté bolchevik. « Des bataillons entiers d'ouvriers juifs prirent part aux combats contre les Polonais » en 1920. Les Soviétiques, qui avaient formé à la hâte un gouvernement pour ce pays, placèrent à sa tête Felix Dzerjinski, qui était secondé par Markhlevski. L'ex-pharmacien Rotenberg, qui avait été chef du NKVD à Moscou, fut nommé comme spécialiste des « affaires de sang » ; Bela Kun et Zalkind, participèrent aussi au gouvernement avant d'aller « épurer la Crimée après leur échec en Pologne ».

La révolution rouge s'était étendue en 1919 à la Hongrie et l'Allemagne. Un chercheur américain, John Müller, a écrit que « la part des activistes juifs était tout à fait disproportionnée » dans le parti communiste allemand, qui avait notamment à sa tête la très célèbre Rosa Luxemburg. Le soulèvement de Munich eut pour chef un Juif « à l'allure bohème », le critique théâtral Kurt Eisner. Il fut tué, mais dans la très catholique et conservatrice Bavière, le pouvoir fut pris par « un nouveau gouvernement d'intellectuels juifs de gauche qui proclamèrent la « République soviétique de Bavière » (Landauer, Toller, Muzam, Neirat). Une semaine plus tard, cette république fut renversée « par un groupe encore plus radical » qui proclama la « Seconde République soviétique de Bavière », avec à sa tête Eugène Leviné. En mai 1919, la révolte fut écrasée. « Que les dirigeants des révoltes communistes écrasées aient été des Juifs, voilà une des causes principales du regain de l'antisémitisme politique dans l'Allemagne post-révolutionnaire¹ », concède John Müller.

L'Ukraine profita de la guerre civile pour proclamer son indépendance en janvier 1918. Sitôt après commença l'offensive bolchevique, qui fut suivie de l'instauration d'un nouveau gouvernement établi à Kiev à la fin du mois. Le nouveau commissaire de la ville de Kiev était Grégoire Tchoudnovski ; aux finances fut nommé un certain Kreisberg ; à la presse, Raichman ; aux armées, Schapiro. « Les noms juifs ne manquaient pas non plus aux plus hauts sommets des autorités bolcheviques dans les centres comme Odessa ou Iekaterinoslav² », et cela était suffisant, dit Soljénitsyne, pour alimenter les conversations sur les « bolcheviks juifs ». La conclusion de la paix avec l'Allemagne à Brest-Litovsk, au début du mois de février 1918 changea la donne. Le gouvernement de l'Ukraine indépendante s'en revint à Kiev, protégé-

¹ John Müller, *L'Antisémitisme et le communisme*, 1990.

² *Deux Siècles ensemble*, p. 155.

gé par les baïonnettes austro-allemandes, ce qui permit aux Cosaques d'intercepter les commissaires juifs et de les fusiller. Les pogroms vinrent un peu plus tard : ce n'est donc pas l'Armée blanche qui les déclencha, mais les armées ukrainiennes du démocrate Petlioura et du socialiste Vinnitchenko. De décembre 1918 à août 1919, ces pogroms auraient causé, selon les données de la commission de la Croix rouge internationale, près de 50 000 victimes.

Ce sont ces pogroms « qui expliquent dans une large mesure la faiblesse de l'aide que l'Occident réticent accorda aux armées blanches¹ », estime Soljénitsyne. De plus, les calculs de Wall Street conduisaient naturellement à soutenir les bolcheviks qui seraient sans doute les futurs maîtres des richesses russes. Quant à L'Entente, qui n'avait reconnu aucun des gouvernements blancs, elle s'empressa de reconnaître tous les gouvernements nationaux qui se formaient à la périphérie de la Russie. Les Anglais s'empressèrent d'occuper les puits de pétrole de Bakou ; les Japonais, l'Extrême-Orient et le Kamtchaka, et les Américains contribuèrent à l'occupation du littoral par les bolcheviks. Pour toute aide aux armées blanches, les Alliés se faisaient payer cher, en or ou par des concessions. En quittant Arkhanguelsk, sur le front Nord, les Anglais emmenèrent une partie des équipements militaires du temps des tsars, en livrèrent une autre aux Rouges, et expédièrent le reste par le fond pour que les Blancs ne puissent pas en profiter. A l'été 1920, la France n'apporta qu'une aide chiche à Wrangel pour qu'il libère la Pologne, mais six mois plus tard, elle se faisait payer la nourriture accordée aux combattants russes réfugiés à Gallipoli.

Cette même année un texte extraordinaire connu même un succès inouï dans toute l'Europe : les *Protocoles des Sages de Sion* eurent des tirages formidables en France, en Angleterre, en Allemagne, aux Etats-Unis. Les *Protocoles* avaient été présentés au tsar Nicolas II en 1906. « Quelle anticipation ! Quelle exactitude dans l'exécution ! » s'exclama-t-il. Il fit néanmoins interdire le texte après avoir ordonné à Stolypine une enquête qui concluait à une falsification.

La conquête des capitales

Les postes importants procuraient évidemment de nombreux avantages, et notamment la jouissance, dans les deux capitales, des appartements vides, libérés par leurs propriétaires. Dans ces appartements pouvaient venir vivre toute une parentèle affluant de l'ancienne Zone de résidence. Les gens transmigrèrent en masse d'Odessa à

¹ *Deux Siècles ensemble*, p. 171.

Moscou. Ce fut un véritable exode, qui concerna des dizaines de milliers de personnes. Ces nouveaux locataires recevaient d'abondants colis d'un centre de distribution spécial : « caviar, fromages, beurre, esturgeon fumé ne faisaient jamais défaut sur leur table. Tout était spécial, conçu spécialement pour la nouvelle élite : jardins d'enfants, écoles, clubs, bibliothèques. Les gosses des maisons voisines haïssaient ceux des "maisons soviétiques" et leur tombaient dessus à la première occasion¹. »

Dès l'année 1917, de nombreux Juifs se sont rués en masse vers Leningrad, Moscou et les grandes villes. En 1926, on dénombrait en URSS 2 211 000 Juifs établis dans les villes (83 % de la population juive, et 467 000 à la campagne). S'ils représentent près de 23 % de la population dans les villes d'Ukraine et jusqu'à 40 % dans les villes de Biélorussie, ils ne composent que 1,82 % de l'ensemble de la population soviétique. En 1923, Biekerman exprimait son inquiétude : « Aujourd'hui, le Juif est partout, à tous les échelons du pouvoir. L'homme russe le voit à la tête de Moscou, la première capitale de toutes les Russies, à la tête de Petrograd, à la tête de l'Armée rouge. Il voit que l'avenue Saint-Vladimir porte désormais le nom du glorieux Nakhimson. L'homme russe voit dans le Juif et le juge et le bourreau ; à chaque pas, il rencontre des Juifs qui ne sont pas communistes, qui sont aussi indigents que lui, mais qui, malgré cela, prennent tout en main et œuvrent en faveur du pouvoir soviétique. Il ne faut pas s'étonner que l'homme russe, comparant l'ancien au nouveau, s'ancre dans l'idée que le pouvoir actuel est juif, que ce pouvoir est fait pour les Juifs et qu'il sert leurs intérêts². »

La bourgeoisie juive n'avait pas été éliminée aussi systématiquement que la bourgeoisie russe. Le commerçant juif trouvait protections et soutiens. Il avait dans l'appareil soviétique des parents ou des relations qui intervenaient en sa faveur ou le prévenaient à l'avance en cas de confiscation des biens ou d'arrestation.

Les Russes faisaient la queue pendant dix heures dans le froid ou sous la pluie devant les magasins d'Etat, et quand ils comparaient cela avec les boutiques relativement bien approvisionnées des commerçants juifs, ils en concevaient du mécontentement. Lourié-Larine, le fanatique organisateur du « communisme de guerre », réagit immédiatement à cette grogne : « Nous ne dissimulons pas l'augmentation de la population juive à Moscou et dans d'autres grandes villes. Elle sera également inévitable à l'avenir ». Il prédit alors l'arrivée de 600 000 Juifs supplémentaires en provenance d'Ukraine et de Biélo-

¹ *Deux Siècles ensemble*, p. 126.

² *Deux Siècles ensemble*, p. 220.

russe. « Il ne faut pas considérer ce phénomène comme quelque chose de honteux, que le Parti devrait dissimuler. Il faut faire comprendre au monde ouvrier que quiconque se déclare en public contre la venue des Juifs à Moscou est, consciemment ou non, un contre-révolutionnaire. » La migration des Juifs vers les grandes villes ne se ralentit pas au cours des années trente. L'Encyclopédie juive nous apprend qu'il y avait à Moscou 131 000 Juifs d'après le recensement de 1926, 226 000 en 1933 et 250 000 en 1939¹. C'est ce qu'on a appelé, dans les années vingt, la « conquête » des capitales et des grandes villes de Russie, là où les conditions de vie et l'approvisionnement étaient meilleurs. Des mouvements de populations se produisirent à l'intérieur même des villes, vers les quartiers les plus agréables.

Les bourreaux en mouvement

En 1922, les Juifs représentaient 26 % des membres du Comité central élus lors de ce Congrès. Parmi les 25 membres du Présidium du Parti, dont la *Pravda* publie les portraits, il y a 11 Juifs, 8 Russes, 3 Caucasiens et 3 Lettons. En 1918, à la table du Présidium, les Juifs étaient en majorité absolue². Zinoviev avait rassemblé autour de lui un grand nombre de Juifs dans les instances dirigeantes de Petrograd. Au XII^e Congrès du Parti, en 1923, trois des six membres du Politburo étaient juifs. Une telle disproportion numérique au sommet du Parti, écrit Soljénitsyne, devait paraître insupportable à certains dirigeants.

Pour ce qui est du pouvoir réel, la Tchèque venait à la deuxième place. Le spécialiste des archives de l'époque, Kritchevski, cite des chiffres intéressants : « Jusqu'au milieu des années vingt, dit-il, la proportion des représentants des minorités nationales s'est progressivement réduite. Pour l'ensemble de l'Oguépéou, elle est tombée à 30-35 %, et dans les instances dirigeantes à 40-45 %, alors que pendant la période de la Terreur rouge, les chiffres étaient respectivement de 50 % et 70 %. Cependant, on peut constater la diminution du pourcentage des Lettons et l'augmentation de celui des Juifs. Les années vingt ont vu un important afflux de cadres juifs dans les organes de l'Oguépéou³ ». « Sur les quatre adjoints de Djerzinski, lorsque celui-ci se trouva à la tête de l'Oguépéou, trois étaient juifs » : Iagoda, Gerson et Loutski.

¹ *Deux Siècles ensemble*, p. 344.

² *Deux Siècles ensemble*, p. 226.

³ Kritchevski, *Les Juifs dans l'appareil de la Tchèque et du Guépéou dans les années vingt*, Moscou-Jerusalem, 1999.

Lorsque l'on étudie les carrières des uns et des autres, on s'aperçoit que les bourreaux étaient toujours en mouvement, passaient d'un poste à un autre avec une étonnante mobilité. Ces incessants va-et-vient sur tout le territoire s'expliquaient, du temps de Lénine, par l'insuffisance criante des cadres fiables, et, sous Staline, par la méfiance : il fallait couper les liens qu'ils avaient pu nouer sur place.

Pour célébrer le dixième anniversaire de la glorieuse Tchéka, l'omniprésent Unschlichte (il était polonais), vice-président de la Tchéka en 1921, énumère dans un arrêté les noms de ceux qui ont été décorés pour « mérites exceptionnels ». « Chacun d'eux pouvait nous réduire tous en cendres d'un seul petit geste de la main », précise Sol-jénitsyne : Iagoda, Trilisser, Iakov Arganov (pendant des années, il montait de toutes pièces les accusations dans les procès politiques les plus importants), Zinovi Katsnelson, Marveï Berman, Lev Belski, etc. Nekhamkine, d'une famille hasside de Gomel, siégea en qualité de procureur, d'abord en URSS, puis au procès de Nuremberg, ce qui était « tout un symbole¹ ». Dans la cervelle du paysan russe, cette multitude de noms qu'il était bien incapable de prononcer, du Polonais Dzerjinski au Letton Vatsetis, provoquait un certain questionnement. Les Lettons, justement, étaient aussi une minorité assez bruyante : ce sont les tirailleurs lettons qui dispersèrent l'Assemblée constituante et assurèrent par la suite la protection des dirigeants du Kremlin pendant toute la guerre civile.

« A cette époque, tout le pouvoir n'était pas entre les mains des Juifs. Le pouvoir était plurinational, et il comprenait bon nombre de Russes. Mais bien que sa composition fût très hétéroclite, ce pouvoir se rassemblait autour de positions délibérément antirusses, avec une volonté de détruire l'Etat russe et les traditions russes. » Mais, comme le dit Leonard Shapiro, « quiconque avait le malheur de tomber entre les mains de la Tchéka était presque sûr de se trouver face à un juge d'instruction juif, ou d'être fusillé sur son ordre². »

Dès les premières conférences internationales auxquelles participa l'URSS – celle de Gênes, celle de La Haye (1922), l'Europe n'a pas pu ne pas remarquer que les délégations soviétiques étaient majoritairement composées de Juifs. Dans un ouvrage de M. Zaroubejnyï, *Les Juifs au Kremlin*, l'auteur, se fondant sur l'Annuaire du Commissariat du peuple aux Affaires étrangères de l'année 1925, constate qu'« il n'existait pas de pays où le Kremlin n'avait pas dépêché un de ses fidèles Juifs. »

¹ *Deux Siècles ensemble*, p. 230.

² *Deux Siècles ensemble*, p. 231.

Nier l'évidence

Les rapides succès des Juifs dans l'administration bolchevique n'ont été ignorés ni en Europe ni aux Etats-Unis. Ils y étaient même admirés, et après le coup d'Etat d'Octobre, l'opinion publique juive d'Amérique ne mit pas de sourdine à ses sympathies pour la révolution russe. Ils étaient investis d'un « pouvoir féroce et illimité », écrit Soljénitsyne. Car c'est la vérité : au cours des années vingt, nombreux furent ceux qui se ruèrent au service du Moloch bolchevique, sans penser à ce malheureux pays qui allait servir de terrain à leurs expériences. Gorki fut un jour violemment attaqué dans la presse pour un article dans lequel il reprochait au gouvernement soviétique de leur avoir confié trop de postes de responsabilité. Il n'avait rien contre les Juifs en tant que tels, mais, revenant sur les propos qu'il avait tenu en 1918, il pensait que les Russes se devaient de dominer par le nombre. Le journal moscovite *Der Emes* (« La Vérité »), s'indigna : « En somme, il propose que les Juifs renoncent à participer aux affaires de l'Etat. Qu'il fiche le camp ! Une telle décision ne peut être prise que par des contre-révolutionnaires ou des lâches. »

C'est dès les années vingt, dès la fin de la guerre civile, que se firent entendre des arguments tendant à disculper les Juifs. On avance les conditions de vie où se sont retrouvés de nombreux Juifs après le coup d'Etat d'Octobre. 42 % de la population juive de Russie exerçait une activité commerciale désormais interdite, et se sont par conséquent retrouvés dans une situation précaire, sans autre issue que de s'engager dans l'appareil soviétique pour ne pas mourir de faim. L'écrivain Pomerants justifie ainsi l'entrée massive des Juifs dans l'administration : « Il n'y avait d'autre issue pour eux que l'administration publique ». « Il n'y avait pas d'autres issues ? », s'indigne Soljénitsyne. « Mais les dizaines de milliers de fonctionnaires russes qui ont refusé de servir le bolchevisme ont préféré résister, au prix de mille souffrances. Eux ne recevaient pas, de surcroît l'aide alimentaire d'organismes comme le Joint ou l'ORT¹, financés par les Juifs fortunés d'Occident. » S'enrôler dans la Tchéka n'a jamais constitué la seule issue, comme le soutien aussi Pasmanik².

De même, l'argument selon lequel les Juifs de Russie se sont jetés dans les bras des bolcheviks à cause des vexations subies dans le passé ne tient pas. Il faut comparer la situation aux deux autres coups de force communistes, en Bavière et en Hongrie, survenus au même mo-

¹ Obchtchestvo Pemeslennogo Trouda soudé evreiev : association pour le travail artisanal parmi les Juifs.

² D. S. Pasmanik, *La Révolution russe et les Juifs*, p. 156, [p. 111].

ment que celui de Lénine. Nous lisons dans I. Lévine¹ : « Le nombre de Juifs qui servent le régime bolchevique dans ces deux pays est très élevé. En Bavière, nous trouvons parmi les commissaires les Juifs Leviné, Levine, Axelrod, l'idéologue anarchiste Landauer, Ernst Toller », tandis que « la proportion de Juifs qui ont pris la tête du mouvement bolchevique en Hongrie est de 95 %. Or, la situation des Juifs sur le plan des droits civiques était excellente en Hongrie, où il n'existait aucune limitation depuis longtemps déjà ; dans le domaine culturel et économique, les Juifs occupaient une position telle que les antisémites pouvaient même parler d'une emprise des Juifs. » Rappelons aussi que l'entrée massive des Juifs dans l'appareil soviétique s'est produite dès la fin de l'année 1917 et de l'année 1918, donc bien avant les pogroms qui eurent lieu pendant la guerre civile en 1919. Ce ne sont donc pas ces derniers qui ont poussé les Juifs dans les bras du bolchevisme. En revanche, c'est bien la participation démesurée des Juifs dans le bolchevisme qui est à l'origine des pogromes de 1919.

Le journal *Tribune juive* de Paris écartait d'autorité toute forme de débat ou d'introspection sur ce qu'il se passait en Russie : « La question de la responsabilité des Juifs dans la révolution russe n'a été jusqu'à présent posée que par les antisémites. Or voici que s'annonce maintenant une campagne de repentance et d'accusations. Rien de neuf, si ce n'est une litanie de noms dont on a par-dessus la tête² ».

Les sentiments de Boris Pasternak sont assez singuliers. Lorsque qu'il parle, dans son *Docteur Jivago*, de « cette façon pudique, sacrificielle, qu'ont les Juifs, de se tenir à l'écart », de « leur fragilité et de leur incapacité à rendre les coups », le contemporain de ces années-là en « reste muet d'étonnement », dit Soljénitsyne. Un auteur juif déclarait, à propos des années vingt : « Dans les salles de cours des universités, c'était souvent les Juifs qui donnaient le ton, sans se rendre compte que leur festin intellectuel se déroulait sur fond de destruction du peuple majoritaire dans le pays. » Et il ajoutait : « On est frappé par l'unanimité avec laquelle mes compatriotes nient toute responsabilité dans l'histoire russe du XX^e siècle³ ».

« Des paroles comme celles-ci seraient bien salvatrices pour nos deux peuples si elles n'étaient pas si désespérément isolées... » Mais « ce n'est pas aux fins de régler des comptes qu'il faut se souvenir de l'histoire, écrit Soljénitsyne, ni pour ressasser des accusations mutuelles... C'est dans un esprit d'analyse clairvoyant de l'histoire qu'il conviendrait d'élucider la question que pose la participation massive des Juifs à l'administration bolchevique et aux atrocités commises par

¹ *Deux Siècles ensemble*, p. 114

² *Deux Siècles ensemble*, pp. 150-171.

³ G. Chourmak, Choulguine et ses apologistes, *Novy mir*, 1994, n°11, p. 244. [p. 299].

celle-ci. Il n'est pas recevable d'éluder la question en disant : "c'était la racaille, des renégats du judaïsme, nous n'avons pas à répondre pour eux". Si les Juifs de Russie ne gardent mémoire de cette période que pour se justifier, ajoute Soljénitsyne, cela voudra dire que le niveau de leur conscience nationale a baissé, que cette conscience se sera perdue. Les Allemands pourraient eux aussi récuser leur responsabilité pour la période hitlérienne en disant : "ce n'était pas de vrais Allemands, c'était la lie de la société, ils ne nous ont pas demandé notre avis". Mais tout peuple répond de son passé jusque dans ses périodes ignominieuses. Comment répondre ? En s'efforçant de le conscientiser, de le comprendre : comment une telle chose a-t-elle pu se produire ? où réside notre faute ? Y a-t-il un danger que cela se renouvelle ? C'est dans cet esprit que le peuple juif devrait répondre, et de ses révolutionnaires assassins, et des colonnes d'individus qui se mirent à leur service. Il ne s'agit pas ici de répondre devant les autres peuples, mais devant soi-même, devant sa conscience et devant Dieu. Tout comme nous autres, Russes, devons répondre des pogroms, et de nos paysans incendiaires, insensibles à toute pitié, et de nos soldats rouges tombés dans la démence, et de nos matelots transformés en bêtes fauves¹. »

Le soupçon qui tue

L'antisémitisme d'autrefois avait été éradiqué complètement du pays par la tempête d'Octobre. Ceux qui avaient protégé le trône, tous ces petits bourgeois des villes avaient déjà été fusillés ou enfermés dans les camps. Il n'y avait pas d'antisémitisme parmi les ouvriers et les paysans russes avant la révolution, et l'intelligentsia éprouvait « une profonde sympathie pour les Juifs », comme l'attestent d'ailleurs tous les dirigeants bolcheviks. Mais l'antisémitisme ressurgissait de plus belle. « Il a gagné des régions où les Juifs étaient naguère presque inconnus et où la question juive n'effleurait même pas les esprits². » Dans les milieux ouvriers ou chez les paysans, les réactions sont éloquentes : « Il suffit qu'un Juif – fût-il une connaissance – se joigne à eux pour que tous se mettent à changer de conversation. »

L'organe des sionistes à Paris, *Rassvet*, écrivait en 1922 : « récemment, Gorki a déclaré en substance que « les bolcheviks juifs contribuent eux-mêmes à la montée de l'antisémitisme en Russie par leur conduite souvent déplacée. C'est la vérité vraie ! » Et ce ne sont pas Trotski, Kamenev ou Zinoviev qui sont ici en cause, « ce n'est pas

¹ *Deux Siècles ensemble*, p. 131.

² Maslov, *La Russie, après quatre ans de révolution*, Paris 1922.

d'eux dont parle Gorki, mais des Juifs communistes de base, ceux que l'on trouve à la tête d'organismes soviétiques de petite et moyenne importance, ceux qui, de par leurs fonctions, entrent en contact quotidien et permanent avec la population¹. » Le recrutement des agents de l'administration était très favorable aux Juifs, puisqu'ils profitaient largement de la solidarité qui les liait les uns aux autres. « Cette préférence à l'égard des siens prend souvent une forme grossière et humiliante pour les autres » écrivait Maslov.

Les responsables bolcheviques avancent d'autres explications. Pour eux, l'antisémitisme est d'abord une affaire de classe, et non de nationalité. Mais l'on peut y voir aussi « la main d'une organisation contre-révolutionnaire clandestine qui répand des mensonges parmi les classes laborieuses² ». Selon Larine, c'est en fait dans la bourgeoisie urbaine que se trouve le « foyer central de l'antisémitisme » : « La lutte contre l'antisémitisme bourgeois se confond avec la question de l'éradication de la bourgeoisie elle-même », explique-t-il. Ainsi, « l'antisémitisme bourgeois disparaîtra avec la bourgeoisie. »

En milieu ouvrier, Larine reconnaît que l'antisémitisme se manifeste de façon « plus fréquente et intense qu'il y a quelques années ». Il est clair que l'on a affaire ici à une propagande orchestrée par des organisations secrètes émanant de l'Armée blanche : « Derrière la propagande antijuive se trouve toujours la main d'organisations clandestines monarchistes ». « L'antisémitisme, en conclut Larine, est une mobilisation dissimulée contre le pouvoir soviétique, et ceux qui sont contre la position du pouvoir soviétique sur la question juive sont, par conséquent contre les travailleurs et pour le capitalisme ».

A partir de là, on peut mettre en branle la machine de propagande soviétique afin de « sensibiliser » la population : « Il faut absolument faire comprendre aux masses que l'agitation antijuive ne vise en fait qu'à préparer la contre-révolution. Il faut que les masses apprennent à se méfier de quiconque manifestera des sympathies antisémites. Il faut que les masses voient en lui ou bien un contre-révolutionnaire, ou bien un intermédiaire des organisations secrètes monarchistes³. » On organisera dans les usines des sessions publiques du « tribunal populaire chargé des affaires liées à l'antisémitisme ». Il faut « informer les éléments attardés, réprimer les éléments actifs... Il n'y a aucune raison de ne pas appliquer la loi de Lénine. »

Or, selon cette fameuse loi de Lénine du 27 juillet 1918, précise Soljénitsyne, « les antisémites actifs devaient être placés "hors la loi" »

¹ Pasmanik, p. 198.

² Larine, *Les Juifs et l'antisémitisme*. [246-252].

³ Larine, *Les Juifs et l'antisémitisme*, [p. 251].

– c'est-à-dire fusillés – pour s'être rendus coupables d'incitation au pogrom », et pas seulement pour y avoir participé. La loi encourageait les Juifs à dénoncer toute atteinte à leur dignité nationale. L'article 59-7 du Code pénal de 1922 (« incitation à la haine et à la division nationale ou religieuse ») suffisait amplement à prononcer des condamnations qui pouvaient encore être alourdies par la confiscation des biens ou la peine de mort. Cet article se référait aux dispositions concernant les crimes contre l'Etat du 26 février 1927 qui « élargissaient la notion d'incitation à la haine nationale » en y incluant « la diffusion, la rédaction ou la détention de documents écrits ». La simple détention de documents écrits pouvait susciter les pires complications.

Ainsi, en mai 1928, la lutte contre l'antisémitisme devait figurer à l'ordre du jour des réunions du Parti, être mentionnée dans les conférences publiques, la presse, la radio, le cinéma et les manuels scolaires ; il fallait se montrer intraitable, et appliquer les sanctions disciplinaires les plus lourdes. Une violente campagne de presse s'ensuivit : « Sus aux complices de la contre-révolution ! » Les militants communistes d'un arrondissement de Moscou décidèrent de mettre la question au programme des écoles : « L'antisémitisme n'est pas toujours traité avec la sévérité qui convient. Il doit être rangé parmi les perversions sociales, comme l'alcoolisme ou la débauche¹. »

En 1929, le secrétaire du Comité central du Komsomol, Rachmanov, déclara que « le plus grave, dans les circonstances actuelles, c'est l'antisémitisme caché ». Ceux qui connaissent notre langue soviétique, explique Soljénitsyne, comprendront tout de suite qu'il s'agit là de combattre des opinions sur la seule base du soupçon. Grigori Landau disait, à propos de ses contradicteurs juifs : « Ils soupçonnent et accusent d'antisémitisme toutes les nationalités qui nous entourent. Ceux qui expriment des opinions défavorables sur les Juifs sont considérés par eux comme des antisémites déclarés, tandis que ceux qui ne le font pas, comme des antisémites cachés². » Le plus enragé des antisémites n'aurait pu trouver meilleur moyen pour que le peuple identifie le pouvoir soviétique à celui des Juifs. En 1930, le Tribunal suprême dut apporter les précisions suivantes : l'article 59-7 ne devait pas être appliqué « en cas d'agression à l'encontre d'individus appartenant à des minorités nationales dans le contexte d'un différend personnel ». C'est dire que la machine judiciaire tournait déjà à plein régime.

¹ « L'antisémitisme n'est pas une opinion. C'est une perversion. Une perversion qui tue. » Discours de Jacques Chirac lors de l'inauguration du mémorial de la Shoah, à Paris, le mardi 25 janvier 2005.

² *Deux Siècles ensemble*, p. 253.

La terre est trop basse

Dans sa course aux crédits, le pouvoir soviétique cherchait à s'attirer la sympathie de la bourgeoisie étrangère, et tout particulièrement de la bourgeoisie juive de la diaspora. Cependant, cette source se tarit et il fallut trouver un moyen de relancer l'aide étrangère. Il semble que le projet grandiose de colonisation de terres visait d'abord des fins de propagande. De fait, l'idée d'une réhabilitation du travail de la terre par les Juifs souleva une vague d'espérance joyeuse dans la communauté juive internationale. Des collectes furent organisées dans de nombreux pays, et tout le monde apporta sa contribution. On prévoyait au départ de transplanter vers le sud de l'Ukraine et la Crimée environ cent mille familles juives, soit près de 20 % de la population juive d'URSS. On prévoyait également de créer des régions juives autonomes. Il s'agissait de lier les Juifs du reste du monde au pouvoir communiste. On pourrait alors soumettre les riches Américains à ce chantage : si le pouvoir soviétique s'effondre, un immense pogrom balaiera toutes les colonies juives qu'il aura fondées ; c'est pourquoi il est nécessaire de soutenir le pouvoir soviétique à n'importe quel prix.

A l'automne 1924, un Comité gouvernemental pour l'Etablissement rural des Travailleurs juifs fut créé, flanqué d'une Union panrusse de volontaires pour l'établissement des Travailleurs juifs. Soljenitsyne rapporte ici un souvenir d'enfance avec une pointe d'ironie : « en 1927-1928, à l'école, on nous obligeait à cotiser, c'est-à-dire à demander de l'argent à nos parents – pour l'Association des Amis des enfants de ladite Union panrusse ! Des associations furent créées dans de nombreux pays pour soutenir cette initiative. »

Cependant, ces colonies juives ne connurent pas le développement escompté. D'abord parce que « beaucoup de Juifs, quoique sans travail, refusèrent de se consacrer à l'agriculture¹. » De plus, l'établissement des colons juifs en Crimée provoqua des réactions hostiles parmi les Tatars et la paysannerie locale, insuffisamment pourvue de terres. C'était pourtant dans cette région que l'on avait placé le plus d'espoir, mais ce projet mécontentait de surcroît les sionistes américains qui y voyaient une alternative au sionisme et à l'idée de retour en Israël. Ce programme de conversion des Juifs à l'agriculture fut donc un échec. Ce ne fut pas dix à quinze mille familles prévues, mais seulement cinq mille qui s'établirent en Crimée. Nombre de colons partirent se réinstaller sur leurs anciens lieux de résidence, ou dans les villes les plus proches. Les kolkhozes juifs furent réunis aux autres et les projets de colonisation juive en Ukraine et en Crimée furent définitivement enterrés. L'initiative la plus importante dans ce domaine

¹ PEJ [Petite Encyclopédie juive], Jérusalem, 1976, p. 185.

concernait le Birobidjan, ce territoire asiatique qui était censé devenir à terme une république juive. Là encore, ce fut un échec, puisque seulement 14 % des colons juifs y restèrent. En 1933, la population juive y atteignait péniblement les 6000 personnes.

L'élite intellectuelle

La culture juive des années vingt est déjà une culture soviétique, « prolétarienne », mais en langue yiddish. A ce titre, elle put obtenir le soutien de l'Etat pour ses journaux, ses théâtres. En revanche, la culture « bourgeoise » en hébreu fut écrasée. Une vague d'arrestations s'abattit sur les milieux sionistes en septembre 1924. L'histoire du peuple juif fut complètement occultée au moment même où l'école historique et la philosophie russes étaient démantelées. Le Théâtre d'Etat juif, subventionné par l'Etat, travaillait à tourner en ridicule les mœurs et la religion des petites communautés juives de Russie d'avant la révolution et s'employait à rehausser l'autorité du régime soviétique aux yeux des Juifs du monde entier par de nombreuses tournées en Europe. Sous l'influence de l'idéologie communiste, la jeunesse juive s'était détournée de sa religion et de sa culture nationales, pour s'investir dans l'édification de la société égalitaire.

Un auteur des années 90, Sonja Margolina, confirme : « Les juifs furent soumis à un processus de bolchevisation politique et de soviétisation sociale : la communauté juive comme structure ethnique, religieuse et nationale, disparut sans laisser de trace. »

Mais alors qu'il frappait sans pitié l'Eglise orthodoxe, alors que les autorités considéraient l'orthodoxie comme l'un des « ennemis les plus dangereux du régime soviétique¹ », le pouvoir bolchevique, hostile par principe à toute forme de religion, manifesta dans un premier temps une attitude plutôt tolérante à l'égard de la pratique religieuse des Juifs. La majorité des synagogues continua de fonctionner. Plus encore, la communauté juive fut la seule à Moscou à obtenir l'autorisation de construire de nouveaux édifices religieux au cours des années 20. De l'autre côté, il y avait la fureur destructrice des Komsomols à la Pâque orthodoxe : « ils arrachaient les bougies des mains des fidèles, jetaient par terre les gâteaux pascals bénis, puis grimpaient au sommet des coupoles pour en arracher les croix. Des milliers de belles églises furent réduites à des amas de pierres, des milliers de prêtres furent fusillés, des milliers d'autres jetés dans des camps² ».

¹ PEJ, t. 8, p. 194.

² *Deux Siècles ensemble*, p. 287

Dès les premières années du régime, les portes de la science et de la culture s'ouvrirent largement à l'intelligentsia et à la jeunesse juive. Au début de cette période, l'élite culturelle était régentée par Olga Kameneva, la sœur de Trotski. Beaucoup de Juifs se retrouvèrent à la tête des studios de cinéma, art prisé par Lénine pour son effet de propagande. Le succès mondial du *Cuirassé Potemkine* d'Eisenstein, par exemple, fut une machine de guerre en faveur des Soviétiques qui exacerbait la haine envers la vieille Russie. Le massacre sur le grand escalier d'Odessa y est « pure invention ». Plus tard, Eisenstein rendra d'autres services à Staline comme propagandiste. Avec un film comme *Alexandre Nevski*, qui exaltait le patriotisme des Russes en peignant leur victoire de 1242 sur les chevaliers teutoniques, il galvanisait les troupes contre l'Allemagne hitlérienne. Pendant la guerre, Staline avait en effet pris conscience que seul le patriotisme pouvait motiver les soldats, réticents à se faire tuer pour l'idéologie marxiste et le système communiste. Les sentiments patriotiques de la majorité des Russes étaient ainsi exploités et mis au service du pouvoir.

Le peintre favori de Staline était Isaac Brodski qui devint le portraitiste officiel du régime. Il réalisa de nombreux portraits de Lénine, de Trotski et d'autres hauts dignitaires du régime, et fut nommé en 1934 directeur de l'Académie des beaux-arts. Quant au théâtre soviétique, il était dominé par la figure de Meyerhold. Il eut ses admirateurs inconditionnels, mais aussi ses détracteurs. A. Tyrkova-Williams raconte dans ses mémoires qu'il brisait les auteurs comme les acteurs « par son esprit dogmatique et sa sécheresse ».

La ruine des boutiquiers

Le sentiment général de sympathie permettait aux dirigeants soviétiques d'obtenir facilement l'aide financière de l'Occident, et tout particulièrement celle de l'Amérique. Sans cette aide, ils étaient incapables de sortir du marasme économique. L'homme d'affaire américain Armand Hammer, le favori de Lénine, obtint dès 1921 la concession des gisements d'amiante d'Alapaïevsk. Plus tard, il exportera sans vergogne aux États-Unis les trésors des collections impériales. Il retourna fréquemment à Moscou, sous Staline et Khrouchtchev, et continua à emporter par cargos entiers des icônes, des tableaux, de la porcelaine, des pièces d'orfèvrerie de Fabergé¹.

¹ Armand Hammer « devient l'un des maîtres du commerce Est-Ouest, conciliant son amitié pour Lénine et sa pleine adhésion au système capitaliste. Il exploite des mines d'amiantes en URSS, y importe des voitures, des tracteurs, et acquiert d'innombrables

La réussite des deux premiers plans quinquennaux ne fut pas due à la seule exploitation forcée des masses ouvrières ; elle nécessita aussi d'abondantes livraisons de matériel et la collaboration d'experts. Tout cela afflua des pays capitalistes d'Occident, et d'abord des États-Unis. Les communistes soviétiques payaient grassement en nature – minéraux, bois, matières premières –, exportant toutes les richesses pillées de l'ex-empire des tsars. Ces transactions se faisaient sous l'égide des magnats de la finance internationale et prenaient le relais des liens commerciaux inaugurés pendant la guerre civile, au cours de laquelle des navires entiers, chargés d'or et transportant les chefs-d'œuvre du musée de l'Ermitage partirent outre-atlantique. L'historien américain A. Sutton a pu suivre, dans les archives diplomatiques et financières récemment ouvertes, les réunions entre Wall Street et les bolcheviks¹.

« Les bolcheviks et les banquiers ont une plate-forme commune : l'internationalisme. » Sur ce terrain-là, dit Soljénitsyne, le soutien « par Morgan et Rockefeller des entreprises collectivistes et de l'abolition des droits individuels » n'a rien d'étonnant. Les financiers américains ont toujours farouchement refusé de prêter de l'argent à la Russie d'avant la révolution, prenant prétexte des vexations qu'y subissaient les Juifs, et ce en dépit des bénéfices juteux qu'ils auraient pu en tirer. Or, s'ils étaient prêts à léser leurs propres intérêts à cette époque, il était clair qu'à présent, au début des années trente, le moindre soupçon de persécution contre les Juifs en URSS aurait détourné l'« empire Rockefeller » de toute visée sur le marché soviétique et l'aurait dissuadé d'aider les bolcheviks.

Pendant la période de libéralisation de l'économie, qu'on appela la NEP (Nouvelle politique économique, 1921-1926), à Moscou, en 1924, 75 % des pharmacies et des parfumeries étaient tenues par des Juifs, 55 % des commerces de produits manufacturés, 49 % des joailleries. « Arrivant dans une ville qu'il ne connaissait pas, le commerçant juif se faisait une clientèle en cassant les prix sur le marché privé. On trouvait souvent des Juifs parmi ceux qui s'étaient enrichis en premier pendant la NEP. La haine qu'on leur vouait était également due au fait que de nombreuses démarches leur étaient facilitées par les relations qu'ils avaient au sein de l'appareil soviétique². » Ce fait est confirmé par l'impressionnante liste, publiée dans les *Izvestia* du 22 avril 1928, de « ceux qui n'avaient pas payé leurs impôts ou s'étaient dérobés aux collectes ».

œuvres d'art russes auprès de l'Etat en échange de produits industriels. » in Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, Fayard, 2002, p. 474.

¹ A. Sutton, *Wall Street et la révolution bolchevique*, op. cit. p. 210. [p. 302].

² *Deux Siècles ensemble*, p. 255.

A la fin de l'année 1926, commença le démantèlement complet de la NEP. Ce processus débuta par l'interdiction du commerce privé des grains. Au cours de l'année 1927, on commença à procéder à la fixation des prix de vente dans le commerce. Les Juifs qui s'étaient majoritairement orientés vers la finance, le commerce et l'artisanat, subirent donc de plein fouet la vague des mesures anticapitalistes. De lourdes sanctions frappèrent le commerce privé : confiscation des marchandises et des biens immobiliers, privation des droits civiques. Les expériences en matière sociale et économique, les nationalisations et socialisations de toute sorte ne frappèrent pas seulement la bourgeoisie moyenne ; elles privèrent également de ressources les petits boutiquiers et les artisans. Les commerçants durent fermer boutique sous la pression de l'impôt, et nombre de commerçants juifs se retrouvèrent à la rue, au point qu'à la fin de l'année 1929, le Soviet des commissaires du peuple publia une résolution « sur les mesures à prendre en faveur de la situation économique des masses juives. » Beaucoup passèrent alors au service de l'Etat, mais toujours dans le domaine financier, bancaire ou commercial.

L'ennemi du paysan

Un koulak n'était guère autre chose qu'un moujik possédant un cheval et trois vaches, et recourant, quelques mois de l'année, aux services d'un ou deux paysans plus pauvres ; mais cette « classe », par ses réticences au collectivisme, posait un problème au pouvoir soviétique. Lors du XV^e Congrès du Parti en décembre 1927, il fallut se résoudre à aborder le redoutable problème de la paysannerie. Staline devait sans doute penser que pour cette campagne, qui était massivement dirigée contre des populations slaves, il serait plus sûr de s'appuyer sur des Juifs que sur des Russes. Au sein même du Gosplan, il conserva une solide majorité juive. On retrouvait naturellement Larine dans les instances qui conçurent et dirigèrent la collectivisation. Léon Kristman dirigea l'Institut agraire à partir de 1928 ; Jacob Iakovlev-Epstein prit la tête du Commissariat à l'Agriculture. « Il serait faux, bien sûr, de n'expliquer cette impitoyable entreprise de destruction de la paysannerie que par le rôle qu'y jouèrent les Juifs, précise Soljénitsyne. Si Iakovlev-Epstein ne s'était pas trouvé là, un Russe aurait parfaitement pu prendre le Commissariat à l'Agriculture ; l'histoire soviétique l'a abondamment montré. » Il n'en demeure pas moins que Lénine avait orienté sa stratégie contre le peuple russe qu'il considérait comme « l'obstacle principal¹. »

¹ *Deux Siècles ensemble*, p. 294.

Toutes les plumes restèrent muettes devant « cette froide extermination de la paysannerie russe. » L'Occident tout entier resta également muet pendant ces années terribles au cours desquelles 15 millions de paysans ont bel et bien été ruinés, parqués comme des bestiaux, chassés de leurs foyers et déportés vers une mort certaine au fin fond de la taïga et de la toundra. Quelqu'un a-t-il élevé la voix à l'époque pour défendre les paysans ? Peu après, en 1932-1933, de cinq à six millions de personnes périrent de faim dans une famine planifiée, organisée par le pouvoir soviétique pour venir à bout de la paysannerie, et « la presse libre du monde libre » resta muette une fois encore. L'Ukraine avait été particulièrement touchée et meurtrie pendant cette période au cours de laquelle de nombreux Juifs avaient été « investis d'un pouvoir de vie et de mort dans les campagnes ». C'est cette raison qui explique que les Ukrainiens eurent l'impression que la famine était chez eux imputable aux Juifs. « C'est pendant la collectivisation que se fixa définitivement l'image du Juif comme ennemi implacable du paysan – jusque dans les endroits les plus reculés où personne n'avait jamais vu de Juifs en chair et en os¹. »

Rien n'a changé

Entre 1923 et 1927, Staline et Trotski se disputèrent âprement le pouvoir. Puis ce fut Zinoviev qui prétendit avec non moins d'acharnement à la première place dans le Parti. Bernés par Staline, Zinoviev et Kamenev s'allièrent à Trotski en 1926 dans une « Opposition unifiée ». « Autrement dit, ajoute Soljénitsyne, trois dirigeants juifs de premier plan se trouvèrent sur le même front. » Staline avait peut-être envisagé à un moment de jouer la carte de l'antisémitisme contre cette Opposition unifiée. Cela pouvait sembler avantageux à court terme, mais son incomparable flair politique l'en détourna, alors même qu'il paraissait s'orienter vers cette solution. Il comprenait que les Juifs étaient à cette époque fort nombreux dans le Parti, et lui étaient également précieux pour obtenir l'aide de l'étranger. Enfin, il pensait avoir encore besoin pendant quelque temps des cadres juifs du Parti. Il ne s'est d'ailleurs jamais séparé de son homme de main préféré, Léon Mekhlis, ni de son fidèle compagnon de la guerre civile, Moïse Roukhimovitch. Il dénonça les manifestations d'antisémitisme dans la lutte contre l'Opposition et encouragea la pénétration des Juifs dans de nombreuses instances et institutions². Lors du XVI^e Congrès en 1930,

¹ Sonja Margolina, op. cit. p. 84.

² *Deux Siècles ensemble*, p. 292.

il déclara que le « chauvinisme russe » représentait « le principal danger pour la question nationale »

Quand eut été écrasée l'opposition trotskiste, le nombre des Juifs dans l'appareil du Parti baissa certes considérablement, mais cette purge n'avait nullement une orientation antijuive. Au Politburo demeurait à un poste éminent Lazare Kaganovitch, « type aussi sinistrement impitoyable que ridiculement médiocre », qui fit nommer tous ses frères à des postes importants¹. Au début des années trente, deux oppositions, tout à fait russes sur le plan de l'appartenance nationale, celle de Rykov-Boukharine-Tomski d'une part, et celle de Syrtsov-Rioutine-Ouglanov de l'autre, furent écrasées par Staline. Il s'appuya pour cela sur les cadres Juifs bolcheviks.

L'activité de nombreux Juifs perdura au sein des organismes tels que le Guépéou, l'armée, la diplomatie et sur le front idéologique. Nous nous limiterons ici à un bref aperçu, fondé sur les journaux de l'époque et les encyclopédies juives récentes. Au présidium de la Commission centrale de contrôle issue du XVI^e Congrès du Parti (1930), on comptait 10 Juifs sur 25 membres ; et si l'on compare avec la situation au Comité central du Parti dans les années vingt, on constate que rien n'a véritablement changé : les Juifs constituaient le sixième des effectifs. Mais c'est entre les mains des Commissaires du peuple que se concentraient le pouvoir réel des bolcheviks. En 1936, on comptait huit Juifs parmi eux : Litvinov était aux Affaires étrangères ; le non moins célèbre Iagoda était commissaire à l'Intérieur ; Lazare Kaganovitch était commissaire aux chemins de fer ; I. Weitser était au commerce extérieur ; Kalmanovitch restait aux Sovkhozes ; G. Kaminski était à la santé ; Z. Belenski gardait la commission de contrôle soviétique. On trouvait dans ce même gouvernement nombre de noms juifs parmi les vice-commissaires des différents commissariats des Finances, des Communications, des Transports, de l'Agriculture, de la Justice, de l'Instruction, de la Défense, etc. Staline avait déjà nommé la sinistre figure de Iakovlev-Epstein pour mener à bien la collectivisation des campagnes. Celui-ci sera en plus président du Soviet des kolkhozes à partir de 1934. En 1932, on créa le Commissariat du peuple aux Sovkhozes, et l'on mis à sa tête M. Kalmanovitch.

Comme auparavant, ils occupaient une place importante dans les organes politiques de l'armée. Tout le service politique central de l'Armée rouge était passé entre les mains de Mekhlis (Soljénitsyne livre ici une longue liste d'inspecteurs, de directeurs, de chefs de service et de procureurs militaires). En 1934, le Guépéou se métamorphosa en NKVD (Commissariat du peuple à l'Intérieur), avec Iagoda à

¹ *Deux Siècles ensemble*, p. 304.

sa tête. Pour une fois, étaient rendus publics les noms des Commissaires à la Sécurité d'Etat, et une « bonne moitié » d'entre eux était juifs (là encore suit une liste de nombreuses personnalités). Sloutski était à la tête du département étranger du NKVD ; il dirigeait donc les services de l'espionnage. Ses adjoints étaient Boris Berman et Sergueï Chpiguelglas. Trois jours après la nomination de Iejov au poste de commissaire du peuple à l'Intérieur, son adjoint était nommé : il s'agissait de Matfeï Berman, qui gardait dans le même temps son poste à la tête du Goulag. Mikhaïl Litvine devenait le chef du service des cadres du NKVD. Isaac Shapiro un autre fidèle collaborateur, fut placé à la tête du secrétariat du NKVD. On trouvait en décembre 1936 sept Juifs parmi les dix départements du glorieux service du GUGB du NKVD (Département politique secret).

En 1990, grâce à la Glasnost (la « transparence », qui n'était pas encore bridée au début des années 90), une surprenante information nous apprenait que les douchegoubki (chambres à gaz ambulantes) furent inventées non pas par Hitler, mais par Isaï Davidovitch Berg, chef du service économique du NKVD de la région de Moscou. Berg avait pour mission d'exécuter les sentences du NKVD régional. Sa mission était de convoier les condamnés sur le lieu d'exécution. Mais lorsque siégèrent simultanément trois tribunaux, il devint impossible au peloton d'exécution d'accomplir sa tâche. On eut alors une idée : dénuder les victimes, les ligoter, les empêcher de crier et les jeter dans un fourgon fermé, camouflé en camionnette de livraison de pain. Pendant le long trajet, les gaz s'échappaient vers l'intérieur du véhicule. A l'arrivée, au bord de la fosse, les prisonniers étaient déjà morts¹. Berg fut fusillé en 1939, non pas en raison de ces atrocités, mais sur accusation de complot. Il fut réhabilité en 1956, bien que fût conservée dans le dossier l'histoire de cette meurtrière invention. « On ne peut le nier, conclut Soljénitsyne : l'Histoire a fait entrer beaucoup de Juifs dans les rangs des exécuteurs de la triste destinée du peuple russe. »

On a honte de lire cela

Lazare Kogan avait été placé à la tête du Goulag, avant d'être sur le canal de la mer Blanche, et Zinovi Katsnelsohn était le second de cette hiérarchie. A partir de 1936, c'est Israël Pilner sera le chef du Goulag, et c'est sous ses ordres que fut achevé le canal Moscou-Volga. Ce n'était pas les secrétaires des comités de région, mais bien les fondés de pouvoir du Guépéou-NKVD qui étaient les maîtres absolus de tous ces territoires. Ces potentats régionaux changeaient sans

¹ *Deux Siècles ensemble*, p. 322.

cesse de lieux d'affectation, dans le plus grand secret, et avaient droit de vie ou de mort sur chacun de leurs habitants. On connaît certains par leur nom complet, d'autres par leur seul nom de famille, d'autres encore uniquement par leurs initiales.

« Le Letton Ans Bernstein, écrit Soljénitsyne, l'un de mes témoins pour la rédaction de *L'Archipel du Goulag*, estime que, s'il a survécu au bagne, c'est parce qu'aux heures les plus noires il s'est tourné vers les Juifs, qui l'avaient pris pour un des leurs, du fait de son nom et de son allure, et qui l'avaient toujours aidé. Il remarque également que dans les camps où il fut détenu (ceux de Bouriepolomski, par exemple, dont le chef était un certain Perelman), c'était toujours parmi les Juifs qu'étaient recrutés les employés libres (Choulman, chef du département spécial ; Grindberg, chef du camp ; Keguels, mécanicien en chef de l'usine) et ils choisissaient à leur tour des Juifs parmi les détenus comme adjoints... Le Juif libre n'est pas assez sot pour voir dans le Juif prisonnier un "ennemi du peuple", comme le faisait le Russe endoctriné envers un autre Russe. Il voyait avant tout en lui un compatriote malheureux. ».

On voit parfois se constituer un groupe de Juifs prisonniers bien à l'abri, préoccupés d'autre chose que de leur survie. Et que font-ils alors ? L'ingénieur Abram Zisman raconte : au bagne de Novo-Arkhanguelsk, « nous profitâmes d'un moment creux pour compter combien il y avait eu de pogroms antijuifs du temps de l'Etat russe. Cette question intéressa les responsables du camp. Le chef du camp était le capitaine Gremin [N. Gerchel, un fils de tailleur juif, près de Jlobine]. Il envoya une lettre à Léninegrad, aux archives de l'ancien MVD. La réponse nous parvint environ huit mois après : entre 1811 et 1917, il y avait eu 76 pogroms antijuifs sur tout le territoire de la Russie, et le nombre des victimes avait été de près de 3000 » (il n'était pas précisé s'il s'agissait uniquement des morts).

Les chiffres des morts sous le régime des Soviets sont effectivement d'un autre ordre. L'universellement célèbre bagne Mer Blanche-Baltique a englouti dans les années 1931-1932 des centaines de milliers de paysans russes et ukrainiens. Dans un journal daté d'août 1933, consacré à l'achèvement du canal, nous pouvons lire la liste des personnes récompensées : médailles modestes pour les bétonneurs et les charpentiers, mais médailles suprêmes – l'ordre de Lénine – pour huit personnes dont les photos sont publiées en grand. Parmi elles, deux ingénieurs seulement, car c'est l'ensemble du collectif dirigeant qui est récompensé. A la tête de ce collectif, il y avait Guenrikh Iagoda, commissaire du NKVD ; Matfeï Berman, chef du goulag ; Semion Firine, chef du BelBalt ; Lazare Kogan, chef de la construction ; Iakov Rappoport, chef de la construction en second ; Naftali Frenkel, chef

des travaux du chantier de la Mer Blanche (et le mauvais génie de tout l'Archipel). Et voici que quarante ans après, Soljénitsyne reproduisait les portraits de ces « six misérables » dans *l'Archipel du Goulag* : « On m'a reproché d'avoir reproduit les portraits des chefs de chantier du fameux canal Mer blanche-Baltique, et on m'a accusé de n'avoir sélectionné que des Juifs. Mais je n'ai sélectionné personne : j'ai reproduit les photos de tous les chefs du camp qui figurent dans un recueil publié en 1936. A qui la faute si c'était des Juifs¹ ? » « Je les ai pris tels qu'ils étaient, sans les sélectionner, mais l'univers entier fut indigné. C'était de l'antisémitisme ! Et où donc avaient-ils les yeux quand ces portraits furent publiés pour la première fois en 1933 ? Pourquoi n'ont-ils pas alors exprimé leur indignation ? » Aussi, les réflexions de certains intellectuels peuvent-elles paraître provoquantes. Lorsque S. Schwartz, par exemple, parle de « la légende de l'emprise des Juifs », et « des idées fausses sur le rôle exagéré des Juifs au sein des organismes d'Etat² », on peut rester interloqués. Selon lui, les intellectuels juifs n'avaient tout simplement « presque aucune possibilité de survie, hormis le service de l'Etat ». « On a honte de lire cela, s'indigne Soljénitsyne. Quelle est cette situation d'oppression et de désespoir qui ne vous laisse comme possibilité de survie que les postes privilégiés ? »

La grande boucherie

Les grandes purges staliniennes de 1936-1938 furent pour les Juifs un coup brutal, inattendu, qui leur apparut comme l'ébranlement de tout l'univers. Si l'on étudie les listes des hauts dirigeants qui ont péri en 1937-1938, on constate en effet que les Juifs y constituent une très grosse proportion. « Un historien contemporain écrit : Si « les représentants de cette nationalité étaient à la tête de 50 % des principaux services de l'appareil central pour les Affaires intérieures, ils n'occupaient plus que 6 % des postes au 1^{er} janvier 1939³. » En nous fondant sur de nombreuses listes des fusillés publiées au cours de ces dix dernières années, et sur les tomes biographiques de la *Nouvelle Encyclopédie juive russe*, dit Soljénitsyne, nous sommes en mesure de suivre le sort des tchékistes, des chefs de l'Armée Rouge, des diplomates et des dirigeants du Parti. Ce sont bien les tchékistes qui ont payé le plus lourd tribut des purges « iéjoviennes », du nom du nouveau maître du NKVD.

¹ *Deux Siècles ensemble*, p. 317.

² *L'antisémitisme en Union soviétique*, New York, 1962, p. 118, [p. 335].

³ Kostyrchenko, *La politique secrète de Staline*, Moscou, 2001, p. 210. [p. 320].

La grande boucherie n'épargna pas les vieux bolcheviks : Kamev et Zinoviev, bien sûr, mais aussi Riazanov, Golochtchokine. Disparurent aussi le bourreau de la Crimée, Bela Kun en personne, et avec lui, encore douze commissaires du peuple du gouvernement communiste de Budapest. Seul Lazare Kaganovitch continua ses activités et participa encore à plusieurs purges. A l'été 1938, tous les commandants des régions militaires, sans exception, avaient été liquidés. Parmi les responsables politiques ont péri la totalité des 17 commissaires d'armées, 25 des 28 commissaires de corps d'armée, 34 des 36 commissaires de division. Il y avait une forte proportion de Juifs dans les listes aujourd'hui publiées des chefs de guerre fusillés en 1937-1938¹, mais ce phénomène en soi n'était pas perçu comme une offensive spécifiquement dirigée contre les Juifs : les Juifs sont tombés dans le hachoir parce qu'ils occupaient un très grand nombre de postes éminents.

Au milieu des années trente, Staline voyait bien les complications qui résultaient d'une prise de position hostile aux Juifs, à l'instar de Hitler. Il devait cependant nourrir une certaine animosité contre eux – et les mémoires de sa fille le confirment – même s'il ne le laissait pas sentir à ses plus proches collaborateurs. En menant sa lutte frontale contre les trotskistes, il ne négligeait pas un autre aspect, avantageux pour lui : la possibilité d'avoir enfin les coudées franches, de réduire l'influence des Juifs dans le Parti. Et puis, avec les menaces de guerre qui se profilaient, Staline subodorait que ce n'était pas « l'internationalisme prolétarien » qui le tirerait d'affaire, mais bien plutôt les sentiments patriotiques des Russes qu'il s'agirait de revigorer pour l'occasion. Cependant, le climat officiel soviétique des années trente était exempt d'antipathie à l'égard des Juifs. Jusqu'à la guerre, la grande majorité des Juifs soviétiques demeura en accord avec le régime².

Jamais en première ligne

L'invasion du territoire par les armées allemandes entraîna rapidement des mesures d'évacuation des populations qui avaient le plus à craindre des nazis. Plusieurs sources juives soulignent sans la moindre équivoque le caractère énergique des mesures prises par les autorités soviétiques dans ce domaine, et qui permirent à de très nombreux Juifs d'échapper à l'extermination. Dans beaucoup de villes, les Juifs ont été évacués avant les autres. Ils étaient prioritaires, à l'égal des hauts

¹ Souvenirov, *La Tragédie de l'Armée rouge*, 1998, [p.324].

² *Deux Siècles ensemble*, p. 348.

fonctionnaires, des ouvriers de l'industrie et des employés. Le pouvoir soviétique avait affrété des milliers de trains spécialement pour l'évacuation des Juifs le plus loin possible vers l'arrière, au-delà de l'Oural¹. L'ampleur de l'évacuation des Juifs par le régime soviétique devant l'invasion allemande a été unanimement reconnue. Les documents du Comité antifasciste européen le confirment : « Furent évacués en Ouzbékistan, au Kazakhstan et dans les autres républiques d'Asie centrale, au début de la guerre, près d'un million et demi de Juifs. » En tout, depuis le début de la guerre jusqu'en novembre 1941, ce furent près de 12 millions de personnes qui furent évacuées des zones menacées vers l'intérieur du pays.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, les Juifs continuèrent à tenir une place très importante dans les rouages du pouvoir et dans l'Armée rouge. Un historien israélien a publié une liste nominative des généraux et amiraux juifs dans laquelle on peut compter 270 noms, chiffre colossal. Il cite également les quatre commissaires du peuple du temps de guerre : outre Kaganovitch, il y avait Boris Vannikov aux munitions, Semion Guinzbourg au Bâtiment et Isaac Zaltsman à l'industrie des blindés. Dans cette liste figurent aussi les commandants en chef de 4 armées, les commandants de 23 corps d'armée, de 72 divisions, de 103 brigades². « Dans aucune armée alliée, y compris l'armée américaine, les Juifs n'ont occupé des postes aussi élevés que dans l'armée soviétique », confirme I. Arad. Il n'est donc pas justifié de parler d'une éviction des Juifs des postes les plus élevés au cours du conflit.

Et cependant, les Slaves, dans leur grande masse ont gardé cette pénible impression que les Juifs auraient pu faire la guerre un peu plus valeureusement, qu'il aurait pu y avoir davantage de Juifs en première ligne, parmi les sans-grades. Une chose « crevait les yeux » : ils étaient beaucoup plus nombreux dans les Etats-majors de l'arrière, dans l'intendance, dans tout le corps médical, dans nombre d'unités techniques postées à l'arrière, et bien sûr, parmi le personnel administratif, les scribouillards de toute la machine de propagande, y compris dans les orchestres de music-hall ambulants et les troupes d'artistes pour le front³. Un historien israélien constate non sans tristesse « l'impression très répandue dans l'armée et à l'arrière, que les Juifs évitaient de prendre part aux combats⁴ ». Cependant, certains Juifs furent téméraires et prirent de grands risques. Le célèbre « Orchestre rouge » de Trepper et Gourévich, qui fit de l'espionnage dans les rangs hitlériens jusqu'à l'automne 1942 et qui communiqua des in-

¹ Voir à ce sujet les témoignages de Marek Halter et de Samuel Pisar.

² *Deux Siècles ensemble*, p. 386.

³ *Deux Siècles ensemble*, p. 391.

⁴ S. Schwartz, *Les Juifs en Union soviétique*, p. 154.

formations de la plus haute importance en est un fameux exemple. Les deux agents furent incarcérés par la Gestapo avant de l'être en URSS après la guerre.

Un historien contemporain, s'appuyant sur des documents d'archives redevenus accessibles dans les années 90, émet cette conclusion : « Tout au long des années 40, le rôle des Juifs dans les organes de répression resta extrêmement important ; il ne fut réduit à zéro qu'après la guerre, pendant la campagne de lutte contre le cosmopolitisme¹. » A la fin des années 70, Dan Lévine écrivait : « Je suis d'accord avec le professeur Branover qui estime que la Catastrophe fut dans une large mesure un châtement pour certains péchés, notamment celui d'avoir été à la tête du mouvement communiste². » « Mais de telles idées ne constituent pas une tendance dominante, écrit Soljénitsyne. La masse des Juifs d'aujourd'hui considère même cette appréciation comme insultante et blasphématoire. Et c'est désastreux³. »

Une mort suspecte

Tout au long de l'année 1947, Staline, sans doute pour contrer la Grande-Bretagne, mais aussi pour se créer de nouveaux appuis, soutint activement la création d'un Etat juif indépendant en Palestine, que ce soit à L'ONU, par l'intermédiaire de Gromyko, ou par le biais de fourniture d'armes tchécoslovaques. En mai 1948, l'URSS décida en 48 heures de reconnaître de jure la proclamation de son indépendance par Israël. Aussitôt, les demandes d'émigration en Israël se multiplièrent, alors même que l'Etat israélien semblait adopter une attitude pro-occidentale et que l'influence américaine s'y manifestait de plus en plus.

C'est ce qui détermina Staline à changer de politique à la fin de l'année 1948, mais sans effet d'annonce. Le Comité antifasciste juif, qui était en train de devenir l'organisme représentatif de l'ensemble des Juifs soviétiques fut démantelé par étapes successives. Ses locaux furent mis sous scellés, le journal et la maison d'édition fermés. En janvier 1949, Staline lança l'offensive contre les Juifs travaillant dans les milieux de la culture. Dès 1946, des rapports du Comité central soulignaient que « sur les vingt-neuf critiques de théâtre en activité, seuls six étaient russes », mais l'offensive contre Fadeev, le tout-puissant président de l'Union des écrivains et favori de Staline se solda par un échec. Cette affaire des « critiques de théâtre », qui allait

¹ L. Kritchevski, *Les Juifs dans l'appareil du Vétchéka dans les années 20*, 1999.

² Dan Lévine, *Au bord de la tentation*, interview in « 22 », 1978, n°1, p. 55.

³ *Deux Siècles ensemble*, p. 421.

refaire surface en 1949, servit de prélude à la longue campagne contre les « cosmopolites », qui déboucha ensuite sur la « glorification imbécile de la supériorité russe dans tous les domaines de la science, de la technique et de la culture ». Le plus souvent, les « cosmopolites » ne furent pas arrêtés, mais publiquement blâmés et chassés de leur poste. Il furent écartés des rédactions de journaux, des institutions idéologiques et culturelles, de l'agence TASS, des éditions d'Etat, des facultés des lettres, des théâtres, de la Philharmonie et parfois aussi du Parti¹. Les purges s'étendirent à la sphère des sciences, à l'industrie et à l'administration. Entre 1948 et 1953, les Juifs furent massivement évincés des sphères supérieures. Les postes de responsabilité au sein du KGB, des organes du Parti, de l'armée leur furent fermés, et dans nombre d'universités, d'institutions culturelles et scientifiques, le numerus clausus fut réappliqué. La communauté juive internationale liait désormais bien davantage son destin à celui de l'Amérique.

A partir de l'automne 1952, Staline avança à visage découvert : les arrestations commencèrent parmi les professeurs de médecine de Kiev en octobre, ainsi que dans les milieux littéraires. La nouvelle se répandit immédiatement parmi les Juifs d'URSS et dans le reste du monde. En novembre eut lieu à Prague un procès dans le plus pur style stalinien. Le procès Slanski, premier secrétaire du parti communiste tchécoslovaque, revêtit un caractère ouvertement antijuif. Sur les onze condamnés qui furent pendus figuraient huit Juifs. Le sionisme était dénoncé comme un nouveau canal par lequel s'infiltrait la trahison et l'espionnage dans le Parti communiste.

Pendant ce temps, dès l'été 1951, se concoctait dans l'ombre l'« affaire des médecins ». Déjà en 1937, au cours du procès Boukharine, des médecins attachés au Kremlin avaient été accusés de pratiques médicales criminelles à l'encontre de certains dirigeants soviétiques. On joua la même pièce. Cette affaire avait entraîné dans tout le pays une vague de persécutions à l'encontre des médecins juifs. Ceux-ci n'osaient plus se rendre sur leur lieu de travail, et leurs patients eurent peur de recourir à leurs services. C'est là que Staline commit un faux pas, dit Soljénitsyne, le premier de sa carrière. L'explosion d'indignation à travers le monde entier coïncida avec des actions énergiques menées à l'intérieur du pays par des forces dont on peut supposer qu'elles avaient décidé d'en finir avec Staline. Celui-ci ne comprit pas, lui qui se croyait à l'abri derrière ses portes blindées, que les développements de cette affaire pouvaient constituer un danger pour lui personnellement. Après le communiqué officiel sur l'affaire des médecins, Staline vécut encore 51 jours.

¹ *Deux Siècles ensemble*, p. 435.

Soljénitsyne reste étrangement discret sur la mort du dictateur. Que s'est-il donc passé ? « La libération et la mise hors de cause des médecins fut ressentie par les Juifs soviétiques de la vieille génération comme une répétition du miracle de Pourim », dit-il, comme si la date avait été choisie à l'avance. Staline disparut en effet le jour même de la fête de Pourim, date à laquelle Esther sauva les Juifs de Perse du massacre ordonné par Aman¹.

Dans les trois mois qui suivirent, les relations diplomatiques avec Israël furent rétablies. Tout cela fit renaître l'espoir parmi les Juifs soviétiques et le renforcement du rôle de Béria aurait pu leur ouvrir des perspectives prometteuses si celui-ci n'avait pas été rapidement éliminé. Khrouchtchev triompha de ses adversaires au sommet du parti et Kaganovitch fut évincé en 1957. Son éviction marquait la fin d'une époque. Les chiffres parlaient d'eux-mêmes : « Les Juifs avaient disparu non seulement des organes dirigeants du Parti, mais aussi de ceux du gouvernement². »

Un brusque retournement

Le fait est qu'une bonne partie de la communauté juive internationale, qui s'était déjà détournée du bolchevisme, se retournait brusquement contre lui. « C'est là, dit Soljénitsyne, qu'ils auraient dû, dans un mouvement de repentance purificatrice, reconnaître la part active qu'ils avaient prise dans le triomphe du régime soviétique, et le rôle cruel qu'ils y avaient joué. Mais ils ne le firent pas, ou quasiment pas ». Des auteurs comme F. Kolker ont ainsi pu écrire ceci : « Parmi les nombreuses nationalités peuplant l'Union soviétique, les Juifs ont toujours été considérés à part, comme l'élément le moins fiable³ ». Iou. Chtern va encore plus loin dans les dénégations : « L'histoire soviétique, dit-il, est entièrement marquée par une volonté constante de broyer et d'exterminer les Juifs... Le pouvoir soviétique fut particulièrement dur envers les Juifs⁴. »

« De quelle amnésie ne faut-il pas être frappé pour écrire une chose pareille en 1983 ? Est-il possible d'avoir à ce point tout oublié ? » s'indigne une fois encore Soljénitsyne. Heureusement il existe des jugements témoignant d'une prise de conscience, voire d'un véritable repentir, qui ont été exprimés par certains Juifs. Voici ce qu'écrit Dan Lévine, un intellectuel américain qui s'est installé en Israël : « En

¹ K. Chtourman, in « 22 », 1985, n°42, pp. 140-141. [p. 443].

² L. Shapiro, *Les Juifs en Russie soviétiques après Staline*, p. 360.

³ F. Kolker, *Un nouveau plan d'aide aux Juifs soviétiques*, in « 22 », 1978, n° 3, p. 147.

⁴ Iou. Chtern, in « 22 », 1984, n°38, p. 130.

Russie, l'antisémitisme populaire découle pour beaucoup du fait que le peuple russe voit dans les Juifs la cause de tout ce que leur a fait endurer la révolution¹. » « Comme cela est heureux ! s'exclame Soljénitsyne, et comme cela nous emplit d'espoir² ! » C'est ce qui nous conforte dans l'idée d'une possible connaissance réciproque, sincère et bienveillante, entre Russes et Juifs.

Mais en rompant brusquement avec le bolchevisme, de nombreux Juifs n'ont pas senti remuer dans leur âme le moindre repentir, ne fût-ce même qu'un peu d'embarras. Au contraire, ils se sont retournés avec fureur contre le peuple russe. Au début des années 70, les attaques contre la Russie ne cessèrent de s'amplifier : un article anonyme signé d'un certain S. Téléguine, et intitulé « une porcherie humaine », parut dans le samizdat. Le texte déborde de mépris pour la Russie, considérée comme de la matière brute dont on a plus rien à tirer. B. Khazanov écrit lui aussi : « La Russie que je vois autour de moi me répugne... ce sont des écuries d'Augias uniques en leur genre... ses habitants pouilleux... un jour viendra où elle subira un châtement terrible pour ce qu'elle représente aujourd'hui³. » Un autre auteur, Arcady Bélinkov s'était enfui à l'étranger en 1968. Ce qu'il a pu écrire par la suite dénote moins un adversaire du régime qu'un adversaire du peuple russe : « Pays d'esclaves, pays de seigneurs... un troupeau de traîtres, de délateurs, de bourreaux... la peur était russe, on préparait des habits chauds et on attendait qu'on vienne cogner à la porte... Une société misérable d'esclaves, de descendants d'esclaves, d'aïeux d'esclaves... une société de bêtes qui tremblaient de peur et de haine... ils chiaient dans leur froc, effrayés par ce qui pouvait survenir⁴. » Notons que pas une seule fois, Bélinkov n'utilise le mot « soviétique ». Iakov Iakir a tenu le même genre de propos : « Ils rampaient à quatre pattes et se prosternaient devant des arbres et des pierres alors que nous leur avons donné le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob⁵. » M. Grobman déclare lui tout de go que « l'Orthodoxie est une religion de sauvages ».

Le brusque retournement de nombreux Juifs de Russie confirmait les réflexions du leader sioniste Jabotinski, qui notait au début du XX^e siècle : « Quand le Juif assimile une culture étrangère, il ne faut pas se fier à la profondeur ni à la solidité de cette transformation. Un Juif assimilé cède dès la première poussée, il abandonne la culture em-

¹ Dan Lévine, interview in « 22 », 1978, n°1, p.55.

² *Deux Siècles ensemble*, p. 481.

³ B. Khazanov, *Novaja Rossia*, in VM, 1976, n°8, p.143.

⁴ A. Bélinkov, in *Novy Kolokol*, Londres, 1972, pp. 323-350.

⁵ Iakov Iakir, in *Nacha strana*, Tel Aviv, 1973, 12 décembre. Cité d'après *Novy Journal*, 1974, n°117, p.190.

pruntée sans la moindre résistance dès qu'il se convainc que son règne est terminé¹. » A.B. Joshua, un auteur contemporain écrit sans ménagement : « Un Juif "galout"² est un être amoral. Il bénéficie de tous les bienfaits du pays qui l'a accueilli, mais dans le même temps, il ne s'identifie pas complètement à lui » ; « ces gens exigent un statut spécial que ne possède aucun peuple au monde : qu'il leur soit permis d'avoir deux patries, l'une dans laquelle ils vivent, l'autre dans laquelle "vit leur cœur". Après quoi, ils s'étonnent d'être haïs³. »

Quitter le navire à tout prix

L'émigration des Juifs hors d'URSS était devenue le problème numéro un pour la conscience universelle. Celui qui, tout au long des années 1950-1980, écoutait les émissions américaines à destination de l'URSS, avait l'impression qu'il n'existait pas dans notre pays d'autre question aussi grave que la question juive. Il s'agissait de défendre les Juifs refuzniks, ceux à qui avait été refusé le visa pour Israël. En Amérique et en Europe, le soutien à l'émigration des Juifs prenait de plus en plus d'ampleur. Des centaines de manifestations de protestation étaient organisées. Les plus massives furent les « dimanches de solidarité » annuels à New York, qui réunirent jusqu'à 250 000 personnes entre 1974 et 1987.

Lorsqu'en 1972, le présidium du Soviet suprême de l'URSS prévit, pour les candidats à l'émigration les plus instruits, la restitution des sommes dépensées par l'Etat pour leur instruction, ce fut un tollé planétaire. Aucun des crimes les plus massifs commis par le régime n'avait suscité une protestation mondiale aussi unanime que cet impôt sur les émigrants nantis d'une instruction supérieure. Les académiciens américains, cinq mille professeurs, signèrent une pétition à l'automne 1972⁴. Les deux tiers des sénateurs américains bloquèrent le traité commercial en préparation qui accordait à l'URSS la clause de la nation la plus favorisée. « Les parlementaires européens suivirent, écrit Soljénitsyne, et le gouvernement soviétique céda. Nous n'accorderons notre aide que si le gouvernement soviétique accepte de laisser partir les Juifs – et les Juifs uniquement ! Personne ici n'a jamais reçu le droit d'émigrer et jamais, jamais les hommes politiques d'Occident n'ont protesté quand des millions de nos compatriotes ont voulu fuir ce régime abhorré. » Quinze millions de paysans furent

¹ VI. Jabotinski, VI. Feulletons, StP, 1913, pp.251, 260-263.

² « Galout » : en exil.

³ A.B. Joshua, article cité, p.159, [p. 555].

⁴ Lire plus haut le témoignage de Marek Halter à ce sujet.

exterminés lors de la « dékoulakisation », six millions de paysans furent acculés à la famine en 1932, sans parler des exécutions en masse et des millions de gens qui finirent dans les camps, et pendant ce temps-là, on se plaisait à signer des traités avec les dirigeants soviétiques, à leur accorder des prêts, à quêter leur faveur. Et c'est seulement lorsque les Juifs seuls se sont trouvés lésés dans leurs droits que l'Occident tout entier a été saisi par une vive compassion. Il suffisait à quelques obscurs *refuzniki* de signer une déclaration sur l'impossibilité d'émigrer pour qu'elle fût aussitôt retransmise au nombre des informations mondiales les plus importantes par *Radio-Liberté*, *La Voix de l'Amérique* et la BBC. « Encore aujourd'hui, on a peine à croire à toute la publicité dont ils ont bénéficié ! »

L'émigration juive d'URSS a débuté en 1971 : 13 000 personnes en un an (98 % d'entre elles se rendant en Israël) ; 32 000 en 1972, 35 000 en 1973. On montrait alors du doigt ceux qui se rendait ailleurs qu'en Israël. Mais bientôt, la plupart se rendaient directement dans l'opulente Amérique. Vers le milieu des années 80, la liberté d'émigrer en Israël fut totale. Dans le navire en perdition qu'était l'URSS, disposer d'un canot de sauvetage constituait un immense privilège. Après un demi siècle de régime soviétique, les Juifs avaient soudain obtenu le droit de partir. Le début de l'Exode marqua la fin de ces deux siècles où Juifs et Russes durent vivre ensemble.

2. Une discrétion exemplaire

Le livre d'Alexandre Soljénitsyne apporte évidemment un éclairage nouveau sur l'histoire du XX^e siècle et sur le développement de l'idée planétarienne. Il reste à comprendre maintenant pourquoi cet aspect de l'histoire contemporaine nous avait totalement échappé jusqu'à présent. Des recherches effectuées dans d'autres des principaux livres traitant de la révolution bolchevique devaient confirmer avec parcimonie les propos du grand dissident russe.

La querelle des historiens

Ernst Nolte est à l'origine de ce qu'on a appelé en Allemagne « la querelle des historiens ». Ce chercheur fut mis au ban de la corporation historique pour avoir expliqué que le phénomène national-socialiste allemand était d'abord une réaction à la révolution bolchevique. Dans *La Guerre civile européenne, 1917-1945*, publié en 1997, il revient sur son analyse antérieure qu'il synthétise, et bénéficie cette

foi du soutien de Stéphane Courtois, l'auteur principal du fameux *Livre noir du communisme*, qui confirme : « Le parti nazi s'est d'abord affirmé comme le parti de la contre-dictature bolchevique, parti de la contre-guerre civile, l'antibolchevisme se développant en un antimarxisme, qui prenait prétexte de la présence de nombreux Juifs dans les états-majors révolutionnaires, y compris en Allemagne, par exemple lors de la République des Conseils de Bavière en 1919. Or, c'est à Munich que Hitler tenta sa première opération subversive en 1923... Nolte avance que, eu égard aux circonstances, l'antisémitisme hitlérien s'est nourri de la forte présence de militants d'origine juive dans le mouvement communiste, tant russe qu'allemand¹. »

C'est bien ce qu'écrit Nolte, qui rappelle que l'antisémitisme était auparavant absent de la politique du gouvernement impérial : « Le Reich allemand, durant la Première Guerre mondiale, avait pratiqué, chez son allié turc et dans les territoires occupés de l'Est, une politique particulièrement favorable aux Juifs. Par ailleurs, les partis antisémites allemands, qui n'avaient pas plus d'influence que les tendances et les groupements du même ordre en France, en Russie et en Roumanie, avaient peu ou prou disparu durant les années d'avant 1914. Il faut qu'il se soit passé quelque chose de tout à fait particulier pour qu'ait pu naître une haine des juifs aussi radicale que celle de Hitler et de Rosenberg². »

Dans l'Allemagne de la République de Weimar, la peur du bolchevisme était très forte dans de larges couches de la population. Ce qui se passait en URSS était bien mieux connu des Allemands que des Français, du fait des correspondances avec les centaines de milliers de Russes d'origine allemande installés dans les colonies de la Volga depuis le XVIII^e siècle. Les massacres épouvantables, la famine organisée et la répression politique avaient donné en Allemagne une image particulièrement négative de l'expérience soviétique. « La grande famine de 1931 à 1933, qui coûta la vie à plusieurs millions de personnes, et à laquelle succombèrent des villages entiers, en Ukraine notamment », provoqua l'effroi. « En Allemagne, on était relativement bien renseigné sur ces événements, écrit Nolte, parce que de nombreux paysans victimes de cette politique étaient d'origine allemande ; l'organisation *Hilfswerk Brüder in Not* (Œuvre d'assistance aux frères dans la détresse) diffusait leurs bouleversants appels à l'aide³. » Dès le début du régime, les déclarations des chefs bolcheviques avaient anticipé les événements qui suivirent : le 17 septembre 1918, dans une

¹ Ernst Nolte, *La Guerre civile européenne, 1917-1945*, Munich, 1997. Editions de Syrtès, 2000. 625 pages, p. 10-11.

² Ibidem, p. 619.

³ Ibidem, p. 168.

réunion de parti de Petrograd, Grigori Zinoviev prononça un discours où l'on put entendre ces mots : « Des quelque cent millions d'hommes que compte la population de Russie soviétique, il nous faut en gagner quatre-vingt-dix à notre cause. Nous n'avons pas à parler avec les autres, nous devons les exterminer (ausrotten)¹. »

Selon Nolte, les acteurs de la révolution bolchevique étaient connus en Occident. « Les uns, écrit-il, se contentaient de constater la très forte proportion de peuples étrangers impliqués dans la révolution russe, tandis que les autres attribuaient aux Juifs une responsabilité particulière dans l'événement. Dès les premiers mois qui suivirent la Révolution de Février, de nombreux observateurs, en particulier en France et en Italie, avaient été irrités par le fait que ceux qui militaient en faveur de la conclusion d'une paix portaient ou avaient porté si fréquemment des noms allemands, comme Zerderbaum, Apfelbaum ou Sobelsohn² ».

Il serait cependant erroné de penser qu'Ernst Nolte s'est focalisé sur le sujet. Sur les six cents pages de son livre, il n'est fait mention du rôle des Juifs dans la révolution bolchevique que dans les seuls passages que nous citons ici. C'est seulement pour les grandes purges de 1936-1938 qu'il parle davantage de cet aspect du problème : « L'épuration, dit-il, provoqua un grand nombre de victimes chez les Juifs, les Lettons, les Polonais, et de manière générale, chez les ressortissants de minorités nationales. Zinoviev, Kamenev, Gamarnik, Iakir et de nombreux autres étaient juifs... bien que l'Union soviétique fût le seul Etat au monde où l'antisémitisme était passible de la peine de mort³. »

Dans *Les Fondements historiques du national-socialisme*, paru en 1998, on peut encore noter chez Ernst Nolte quelques passages furtifs confirmant les propos d'Alexandre Soljénitsyne. Pour Hitler, dit-il, « le marxisme est l'œuvre des Juifs. Et cette idée n'était pas un simple délire, puisque Thomas Mann et Winston Churchill l'ont partagée ».

Cependant, l'interprétation d'Ernst Nolte nous paraît un peu bancale. Le combat de Hitler et des nationaux-socialistes contre ce qu'ils nommaient le « judéo-bolchevisme » ne peut en effet résumer à lui seul l'antisémitisme nazi, comme il le laisse entendre. La montée en puissance du national-socialisme n'est pas seulement une réaction à la barbarie soviétique, et Nolte semble oublier que des millions d'Allemands, qui avaient eu à souffrir de l'inflation et du chômage, éprouvaient une certaine rancœur contre la république de Weimar et un régime démocratique dont ils n'admettaient pas le cosmopolitisme. Il

¹ Ibidem, p. 90.

² Ibidem, p. 139.

³ Ibidem, pp. 302-304.

s'agissait certainement pour Nolte, dans le climat de répression intellectuelle qui sévissait en Europe, et particulièrement en Allemagne dans la deuxième moitié du XX^e siècle, de tenter une nouvelle approche de l'histoire que celle, prédominante, qui consistait à tout expliquer par la folie de Hitler et de tout le peuple allemand. A défaut de pouvoir accuser le régime de la République de Weimar, ce qui l'aurait placé définitivement en marge de la corporation des historiens et probablement exposé à un procès, il a fait reposer son explication par le seul rejet du régime soviétique, chose aujourd'hui tolérée, voire encouragée dans les démocraties occidentales, à condition de ne pas aborder les thèmes qu'a évoqués Soljénitsyne¹. C'est d'ailleurs avec peu de conviction, nous semble-t-il, qu'il écrit que : « la glorification de la société multiculturelle² » est une chose « nécessaire » ; comme s'il s'agissait de donner quelque gage pour se disculper par avance des plus affreuses accusations.

Au début de son livre sur *Les Fondements historiques du national-socialisme*, Nolte publia une partie de sa correspondance avec le célèbre historien français François Furet, qui montre bien les pressions qu'a subies aussi ce dernier dans le soutien qu'il a accordé à l'historien allemand. Dans sa première lettre adressée à Nolte, François Furet commente ainsi leur célèbre échange de lettres de 1996³ : « Je savais bien, en vous consacrant cette longue note [la note 13 du sixième chapitre du *Passé d'une illusion*], que j'allais déclencher dans votre pays, et même au-delà, des sentiments d'hostilité à mon livre. Cela n'a pas manqué, tant le seul fait de vous citer déclenche à gauche des réactions quasiment "pavloviennes" ; des historiens anglo-saxons aussi différents qu'Eric Hobsbawm ou Tony Judt m'ont même reproché le seul fait de citer votre nom, sans ressentir le besoin de justifier cette excommunication. Il faut rompre l'enchantement de cette pensée magique, et je regrette moins que jamais de l'avoir fait. »

Staline, « le Géorgien »

François Furet avait évidemment provoqué un petit tremblement de terre lorsqu'il s'était engagé aux côtés d'Ernst Nolte dans la polémique. Dans *Le Passé d'une illusion*, il explique : « Un de ses mérites

¹ Le livre de Soljénitsyne n'a probablement pu être publié et largement diffusé que parce que les éditions Fayard étaient liées par contrat à l'auteur. Aucune publicité n'en a été faite dans aucun médium.

² Ernst Nolte, *Les Fondements historiques du national-socialisme*, Milan, 1998, Paris, Editions du Rocher, 2002 pour la traduction française, p. 162.

³ Ibidem, p. 9

est d'avoir très tôt passé outre l'interdiction de mettre en parallèle communisme et nazisme, interdiction plus ou moins générale en Europe occidentale, notamment en France et en Italie, et particulièrement absolue en Allemagne. » Dès 1963, le livre de Nolte, *Le Fascisme en son époque*, puis, en 1966, *Les Mouvements fascistes*, expliquent que l'extrémisme bolchevique a entraîné fatalement une réponse allemande. « Le triste, dit François Furet, est qu'il ait affaibli son interprétation, dans la discussion des historiens allemands sur le nazisme, par exagération de sa thèse : il a voulu faire des Juifs les adversaires organisés de Hitler, en tant qu'alliés de ses ennemis... En tentant de déchiffrer la paranoïa antisémite de Hitler, Nolte a paru lui trouver une sorte de fondement « rationnel » dans une déclaration de Chaïm Weizmann en septembre 1939 au nom du Congrès juif mondial, demandant aux Juifs du monde entier de lutter aux côtés de l'Angleterre. L'argument est à la fois choquant et faux¹. »

« Le Juif d'avant 1914 était bourgeois ou socialiste, écrit Furet ; celui d'après la guerre est aussi communiste. Le personnage offre cet avantage unique d'incarner à la fois le capitalisme et le communisme, le libéralisme et sa négation. Il est celui en qui s'incarnent les deux ennemis du national-socialisme, le bourgeois et le bolchevik, qui sont aussi les deux figures du matérialisme moderne². » On ne sait si c'est un « avantage », comme le dit François Furet de manière ironique afin de discréditer l'extravagance des idées antisémites, pour les Juifs ou pour les antisémites. En effet, cette double qualité paraît tellement grotesque à toute personne qui n'est pas familiarisée avec le sujet que ceux qui se font l'écho de pareilles théories prennent le risque de passer pour des illuminés. Leurs adversaires ont alors beau jeu de les présenter comme tels, ce qu'ils ne manquent pas de faire, ainsi que nous allons le voir.

Il est certain, en tout cas, que le combat hitlérien contre le bolchevisme n'est pas suffisant pour expliquer le phénomène national-socialiste, comme le soutient Nolte : « Hitler déteste dans le bolchevisme la dernière forme du complot juif, et a fait du combat contre les ambitions bolcheviques sur l'Allemagne un de ses premiers mots d'ordre, écrit François Furet. Mais il partage avec les bolcheviks haine et mépris de la démocratie libérale et la certitude révolutionnaire que l'ère de la bourgeoisie touche à sa fin. Le point de départ de la conquête juive, ses racines les plus profondes sont là, dans le libéralisme moderne, et plus avant dans le christianisme, que les communistes

¹ François Furet, *Le Passé d'une illusion, essai sur l'idée communiste au XX^e siècle*, Paris, Robert Laffont 1995, p. 272.

² Ibidem, p. 314.

veulent déraciner aussi. L'affrontement entre national-socialisme et bolchevisme n'est donc pas premier dans l'ordre idéologique. »

En effet, si le combat de Hitler est dirigé de manière la plus frappante contre le bolchevisme, sa haine de la démocratie libérale le force à l'indulgence à l'égard des militants communistes qui désirent tout autant que lui renverser le régime bourgeois. Les purges staliniennes, l'éviction des principaux dirigeants juifs en URSS au cours des purges de 1936-1938 vont renforcer encore cette inclination, dont le dernier aboutissement sera le pacte Molotov-Ribbentrop du 23 août 1939. Désormais, les deux nations 'antibourgeoises étaient liées contre l'Occident capitaliste.

« Staline, écrit François Furet, s'est libéré de la vieille garde, en partie juive, des compagnons de Lénine : Trotski, Zinoviev, Kamenev, Radek, chassés ou soumis dès 1927. "Ce n'est pas l'Allemagne qui va devenir bolchevique, vaticine Hitler devant Rauschnig au printemps 1934, mais le bolchevisme, qui se transformera en une sorte de national-socialisme... J'ai toujours fait la part des choses, et toujours enjoint que les anciens communistes soient admis dans le parti sans délai. Le petit-bourgeois socialiste et le chef syndical ne feront jamais un national-socialiste, mais le militant communiste, oui.¹ »

Il ne faudrait pas penser là non plus que le livre de François Furet soit focalisé sur la place et la responsabilité des Juifs dans le communisme ou la démocratie ; bien au contraire. Dans *Le Passé d'une illusion*, il reste sur ce point d'une discrétion exemplaire ; sur les 800 pages de la version « poche », nous ne trouvons guère que trois pages consacrées au sujet : on ne trouve rien dans son livre sur le rôle des Juifs dans le socialisme et la révolution de 1917, si ce n'est ce qui est cité plus haut. Pas un seul mot non plus sur leur rôle joué dans les révolutions bavaroise et hongroise, qui explique aussi pour partie l'antisémitisme hongrois de l'entre-deux guerre. « Impopulaire en Hongrie, l'expérience succombe le 1^{er} août 1919 », écrit-il simplement. Il insiste en revanche sur la nationalité de Staline : « Géorgien, il se fait plus russe que les Russes » ; « Staline le Géorgien » ; « le Géorgien occupe le sommet de l'appareil² ».

Furet a donc éludé tant que faire se peut les origines des autres grands chefs bolcheviques, hormis dans quelques portraits d'éminents personnages. Rosa Luxemburg, dit-il, est « la première à critiquer Octobre, au nom du marxisme. Sa vie entière, sans parler de sa mort, témoigne du véritable culte qu'elle voue à l'idée révolutionnaire. Mais elle s'effraie devant Octobre. Elle a peur d'un monstre naissant, qui

¹ François Furet, *Le Passé d'une illusion*, p. 319-320.

² Ibidem, pp. 224, 225, 229.

priverait de sens son existence. Jeune juive polonaise, elle a grandi à Varsovie. Puis elle a fait ses années d'université à Zurich, piochant l'histoire, l'économie politique, et *Le Capital*. Elle s'est installée en 1898 à Berlin, comme au centre du mouvement ouvrier européen¹. »

« L'homme clé du Komintern à Paris est Eugen Fried, Juif hongrois de Slovaquie. Il est envoyé en France à l'automne 1930 auprès de la direction du PCF. Il contrôle un collège de direction chargé de superviser la politique suivie et institue la méthode de sélection des cadres. A partir de 1932, il forme avec Maurice Thorez une sorte de tandem, Fried protégeant Thorez. En 1934, il le soutient contre Doriot et initie « le tournant » vers la politique de Front populaire. Thorez est bien sous la tutelle de Fried, son patron à l'Internationale » C'est lui qui aurait inventé la formule du Front populaire « antifasciste », s'étendant au Parti radical, donc au-delà des socialistes de la SFIO. « Fried, écrit Furet, est un rescapé de l'aventure Bela Kun de 1919, entré dans l'appareil de l'Internationale en 1924, membre du Politburo du parti tchèque en 1928 et installé ensuite à Paris avec les pleins pouvoirs. Il est en France l'homme de la mainmise complète et directe de l'Internationale sur le PCF². »

Parmi les partisans et les désenchantés du communisme, François Furet observe les parcours politiques de trois éminentes personnalités : Pierre Pascal, Boris Souvarine, et Georg Lukacs.

Pierre Pascal, un des premiers témoins étrangers de la révolution russe, est un jeune intellectuel français catholique. Il a tenu quotidiennement registre de ce qu'il a vu et pensé de 1917 à 1927 en Russie. Il rejoint les bolcheviks dès février 1917. Parlant russe, il est nommé à la mission militaire française à Saint-Petersbourg où il va se fixer pour longtemps avant de devenir amer devant le déroulement des événements. Il aime le peuple russe « égalitaire, pauvre, religieux, chrétien, toujours capable d'un sursaut. » Les causes de son amertume restent diffuses : « La révolution bolchevique est morte, elle n'a produit qu'un Etat bureaucratique. » Il correspond avec Boris Souvarine, exclu de l'Internationale en 1924. François Furet va jusqu'à écrire : « Pascal a aimé la révolution parce qu'elle était russe, et donc chrétienne.³ » Il reviendra en France en 1933 où il fera une carrière de professeur d'histoire de la Russie.

Boris Souvarine est de la même génération que Pierre Pascal. « Il est né à Kiev, dans une famille de petits joailliers juifs qui émigre et s'installe à Paris à la fin du siècle. » Il est un des premiers bolcheviks français dans les premiers mois de 1918, et va être dès lors un des

¹ Ibidem, p. 143.

² Ibidem, pp. 356-367.

³ Ibidem, pp. 182-183.

artisans du ralliement d'une majorité du parti socialiste à Lénine. Il est élu au Présidium de l'Internationale en compagnie de bolcheviks illustres comme Zinoviev, Radek, Boukharine ou Béla Kun. A vingt-six ans, il est secrétaire de l'exécutif de l'Internationale, mais il est exclu du Parti après la mort de Lénine pour dérive droitière. Il quitte alors Moscou pour rejoindre à Yalta, en Crimée, la petite commune libertaire où il retrouve Pierre Pascal. Souvarine deviendra un historien de la faillite du communisme. Après la Seconde Guerre mondiale, il combattra avec acharnement, et presque seul, un prosoviétisme presque général dans l'opinion française.

Si Pierre Pascal et Boris Souvarine ont fini par « sortir de l'envoûtement », tel n'est pas le cas du troisième homme illustre retenu par François Furet : Georg Lukacs, qui illustre le cas inverse. Il est l'exemple-type d'une croyance politique qui survit plus d'un demi-siècle à l'observation et à l'expérience. « Le plus grand philosophe contemporain de l'aliénation capitaliste est pris toute sa vie dans l'aliénation communiste. Il est né en 1885 dans l'aristocratie juive de Budapest : la famille est riche des deux côtés, la mère par héritage, le père par ses talents¹. » Joseph Löwinger a appris le commerce sur le tas avant de devenir un des grands financiers de l'empire austro-hongrois. Anobli par l'empereur François-Joseph, il se convertit, change de nom en 1910 et devient Joseph von Lukacs. Son fils Georg Lukacs, est entré dans une vraie guerre contre le père : il sera Commissaire du peuple adjoint à l'éducation dans l'éphémère république hongroise des Conseils, formée sur le modèle soviétique. « On a des photographies extraordinaires de ce Lukacs mi-civil, mi-soldat, haranguant les soldats prolétariens dans un long imperméable boutonné jusqu'en haut, d'où émerge un fin visage d'intellectuel, à mi-chemin entre Groucho Marx et Trotski. » nous dit malicieusement François Furet². Il deviendra plus tard « le plus grand philosophe du communisme » avec des livres comme *Histoire et conscience de classe* (Moscou, 1923) ou *La Destruction de la raison* (1954). Il a activement participé à l'instauration de la dictature stalinienne en Hongrie après la guerre. Il accepta d'être ministre de la culture dans le cabinet Nagy en 1956, quelques jours avant l'intervention des chars soviétiques.

Le livre de François Furet laisse donc percevoir ici et là quelques informations qui appuient le propos de Soljénitsyne. Simplement, elles sont éparées, anecdotiques, et ne permettent en aucun cas à un lecteur non averti de mettre en relief le phénomène essentiel qui a eu une telle importance pour la communauté juive du monde entier. A la lecture de

¹ François Furet, *Le Passé d'une illusion*, p. 200.

² Ibidem, p. 205. On pense ici à l'image de Soljénitsyne, sur les orateurs qui haranguaient la foule en 1917, juchés sur des caisses de savon.

Nolte, et plus encore à celle de Furet, on peut avoir le sentiment que le souci de respectabilité a interdit à ces deux grands historiens d'écrire ce qu'ils semblent savoir.

Livre noir, blanche pudeur

Deux années après *La Fin d'une Illusion*, Le fameux *Livre noir du communisme*, ouvrage collectif sous la direction de Stéphane Courtois, n'a pas été plus audacieux. Traduit dans tous les pays d'Europe, ce livre a fait date dans l'analyse de l'expérience communiste, mais le rôle des Juifs dans la révolution est un sujet que l'on ne fait qu'effleurer. Les passages retenus ici, mis bout à bout, ne doivent pas faire illusion, car là encore, les 850 pages du livre n'abordent ce problème que de manière annexe.

Nicolas Werth y admet pourtant que « le vieux fond d'antisémitisme populaire, toujours prêt à refaire surface, associa immédiatement Juifs et bolcheviks, aussitôt que ceux-ci eurent perdu le crédit dont ils avaient momentanément joui, au lendemain de la révolution d'Octobre 1917. Le fait qu'une proportion importante des dirigeants bolcheviques les plus connus (Trotski, Zinoviev, Kamenev, Rykov, Radek¹, etc.) étaient juifs justifiait, aux yeux des masses, cet amalgame bolcheviks-Juifs² ».

Certaines phrases telles que celles-ci sont lourdes d'ambiguïtés : « En 1942, le gouvernement soviétique, désireux de faire pression sur les Juifs américains afin que ceux-ci poussent le gouvernement américain à ouvrir plus rapidement un second front contre l'Allemagne nazie en Europe, crée un Comité antifasciste juif soviétique présidé par Salomon Mikhuels, le directeur du fameux théâtre yiddish de Moscou. Des centaines d'intellectuels juifs y déploierent une vaste activité. Rapidement, le comité déborda de son rôle d'organisme de propagande officielle pour se poser en rassembleur de la communauté juive, en organisme représentatif du judaïsme soviétique³. » Cela si-

¹ En 1938, l'écrivain Marietta Chaguinian publie un livre sur les Oulianov où elle rappelle les racines juives de Lénine. « Staline a été jusqu'à vouloir effacer les racines juives de Lénine quand la sœur aînée du leader bolchevique a cherché à rédiger une histoire de la famille Oulianov (le vrai nom de Lénine). "Ce n'est sans doute pas un secret pour toi que les recherches sur notre grand-père montrent qu'il venait d'une famille juive pauvre, écrit-elle à Staline. Ce fait pourrait servir à combattre l'antisémitisme." « - Pas un mot là-dessus, lui répond le dictateur. » (cité dans Thierry Wolton, *Rouge, brun, le mal du siècle*, p. 132.)

² Stéphane Courtois, Nicolas Werth, *Le Livre noir du communisme*, Paris, Robert Laffont, 1997, p. 99.

³ Ibidem, p. 270.

gnifie-t-il que les Juifs américains ont poussé leur gouvernement à élargir le champ des hostilités, comme ils avaient pu aussi le pousser à la guerre, malgré le pacifisme de la population et l'engagement électoral du président Roosevelt ?

Le chapitre intitulé *L'autre Europe victime du communisme*, a été rédigé par Andrzej Paczkowski et Karel Bartosek. On peut y lire ceci : « Ces Juifs communistes, très fortement représentés dans l'appareil de l'Internationale communiste, continuèrent après la guerre à occuper des postes-clés dans plusieurs partis et appareils d'Etat d'Europe centrale. Dans sa synthèse sur le communisme hongrois, Miklos Molnar écrit : "Au plus haut de la hiérarchie, les dirigeants sont presque sans exception d'origine juive, de même que, en proportion un peu moins élevée, dans l'appareil du Comité central, dans la police politique, dans la presse, l'édition, le théâtre, le cinéma. La promotion forte et incontestable de cadres ouvriers ne peut masquer le fait que le pouvoir de décision appartient, dans une très large mesure, aux camarades venant de la petite bourgeoisie juive¹." »

Même topo en Roumanie : « En Roumanie, le sort de la Komin-ternienne juive Anna Pauker fut réglé en 1952. Elle appartenait à la « troïka » dirigeante avec Gheorghiu Dej, chef du Parti, et Vasile Luca. Lors d'une rencontre avec Dej en 1951, Staline se serait étonné qu'on n'ait pas encore arrêté en Roumanie les agents du titisme et du sionisme, et aurait demandé une "main de fer". Ainsi, Vasile Luca, le ministre des Finances, fut-il révoqué en mai 1952 avec Teohari Georgescu, ministre de l'Intérieur. Anna Pauker, ministre des Affaires étrangères, fut destituée début juillet, arrêté en février 1953, puis libérée en 1954. La répression aux relents antisémites toucha avec elle les cadres au niveau inférieur². »

Dans son chapitre sur la « Révolution mondiale, guerre civile et terreur », Stéphane Courtois resta d'une discrétion exemplaire, notamment sur les révolutions en Allemagne, en Bavière et en Hongrie. Les propos cités ici étant les seuls passages du livre faisant mention de la question soulevée par Soljénitsyne, on peut affirmer qu'une fois encore, le problème a été très largement éludé.

Dans *Du Passé faisons table rase*, un autre ouvrage collectif paru en 2002 et centré sur l'histoire du communisme en Europe, Stéphane Courtois fait preuve de davantage d'audace, et cite le cas du fameux colonel Nicolski : « de son vrai nom Boris Grünberg, agent du KGB en Roumanie, devenu en 1948 le directeur adjoint de la sinistre Securitate – la police politique –, personnellement responsable de milliers

¹ Miklos Molnar, *De Bela Kun à Janos Kadar*, p. 187.

² Stéphane Courtois, Nicolas Werth, *Le Livre noir du communisme*, p. 473.

d'assassinats, inventeur de la terrifiante expérience de "rééducation" de la prison de Pitesti. Nicolski mourut tranquillement, dans sa superbe villa à Bucarest, le 16 avril 1992. Pourquoi son nom est-il inconnu de l'opinion européenne, en particulier de la gauche et de l'extrême gauche, si prompts d'habitude à se mobiliser pour la défense des droits de l'homme ? Les "ennemis du peuple" exterminés par Nicolski n'avaient-ils pas le droit d'être défendus¹ ? »

De même, on peut apprendre dans cet ouvrage que la justice en Russie du temps des tsars était infiniment plus clémente que sous la Russie bolchevique : « Alors qu'en Russie, de 1900 à 1913, les tribunaux ordinaires avaient prononcé 1 085 422 condamnations, ils en ont prononcé 33 374 906 pour les années 1937-1954 – dont 13 033 condamnations à mort. Pour les peines privatives de liberté, le rapport est de 1 à 20 entre la période 1900-1913 et la période 1940-1953... Les lieutenants de Staline appelèrent à la plus grande prudence. Tandis que Molotov justifiait la Terreur, Kaganovitch – qui avait supervisé la famine organisée de 1932-1933 dans le Kouban et la Caucase du Nord – recommandait de "faire les choses avec sang-froid"². »

A ceux qui voudraient faire reposer tous les crimes sur les épaules de Staline, pour disculper Lénine et Trotski, Stéphane Courtois réplique par avance : « Trotsky fut le fondateur des camps de concentration soviétiques à l'été 1918 et il couvrit de son autorité d'innombrables massacres. » Il « fut le général en chef qui mena la répression contre les marins, ouvriers et paysans de l'île de Kronstadt révoltés contre l' "autocratie bolcheviste" en mars 1921 ; après des combats violents, les rebelles furent écrasés dans le sang le 18 mars au matin, cinquante ans, jour pour jour, après la proclamation de la Commune de Paris ; un millier de prisonniers et de blessés furent fusillés sur place, 213 autres furent condamnés à mort... C'est encore Trotsky qui, à l'été 1923, encouragea très fortement la préparation d'une insurrection armée en Allemagne, contribuant à exacerber le climat de guerre civile qui régnait dans ce pays... et affirmait dans *Défense du terrorisme* publié en 1920 : "Nous devons mettre fin une fois pour toutes à la fable papisto-quakeriste sur le caractère sacré de la vie humaine." Edwy Plenel³ oublie que Trotsky ne s'est pas contenté d'agir, mais qu'il a longuement justifié ses actions, y compris les plus criminelles, dans son livre... On reste donc perplexe face à une telle amnésie systématique

¹ *Du Passé faisons table rase, Histoire et mémoire du communisme en Europe*, ouvrage collectif, sous la direction de Stéphane Courtois, Robert Laffont, 2002, p. 49.

² *Ibidem*, p. 81.

³ Edwy Plenel, trotskiste non repent, était le directeur de rédaction du « journal de référence » *Le Monde*.

chez un journaliste informé et un trotskyste patenté, et l'on se dit que trop de mémoire tue l'histoire¹. »

Dans l'historiographie du communisme, écrit Stéphane Courtois, les réactions conservatrices s'incarnent « dans quatre livres emblématiques : *L'Age des extrêmes*, d'Eric Hobsbawm, *The Road to Terror*, de J. Arch Getty et Oleg Naoumov, *Le Siècle des communistes* dirigé par un groupe d'universitaires français, et *Les Furies*, d'Arno Mayer. Tous quatre sont représentatifs des réactions de trois générations philo-communistes : celle des vieux marxistes et communistes occidentaux, la génération académique des années 1970, enfin la génération soixante-huitarde gauchiste et communiste. » Stéphane Courtois aurait pu aussi bien noter d'autres similitudes, plus proches de notre sujet, entre les auteurs de ces ouvrages.

Hobsbawm ferait en effet preuve de la plus grande partialité : « Non seulement il glisse discrètement sur le pacte germano-soviétique de 1939, sur le partage de la Pologne – pas un mot sur Katyn – l'annexion des Pays baltes et de la Bessarabie par Staline, mais il n'évoque même pas la guerre civile déclenchée en Grèce par les communistes en 1946, le "coup de Prague" de 1948 ou le blocus de Berlin en 1948-1949². »

« Certains de ces blocages se retrouvent en France où, à l'occasion de la traditionnelle *Fête de l'Humanité*, a été publié en septembre 2000 *Le Siècle des communismes*, ouvrage collectif barré d'un bandeau accrocheur : "Et si le Livre noir n'avait pas tout dit..." ». C'est bien possible, en effet. Composé des textes d'une vingtaine d'auteurs, le livre, rédigé sous la direction de Michel Dreyfus, minimise tout ce qu'a dénoncé Stéphane Courtois.

Quant à Arno Mayer, il occulte littéralement les deux grandes famines de 1921-1923 et de 1932-1933. « A la première, qui fit environ cinq millions de morts, il ne consacre que quelques lignes, sans relever qu'elle a été en partie provoquée par les réquisitions exorbitantes du pouvoir bolchevique... A la famine de 1932-1933 et à ses six millions de morts, il ne consacre qu'une demi-page – sur 680 ! » et sans évoquer son caractère organisé « qui est aujourd'hui amplement démontré³. »

Et sur les 567 pages du livre de Stéphane Courtois, on ne trouve guère d'autres mentions du rôle des Juifs dans le communisme. Martin Malia, un spécialiste de la question soviétique, qui traite d'un chapitre de l'ouvrage concernant les atrocités s'étonne encore :

¹ *Du Passé faisons table rase*, pp. 83-84.

² *Ibidem*, pp. 92, 93.

³ *Ibidem*, p. 106.

« Et il s'est trouvé dans *Le Monde* une tribune ouverte surexcitée, émanant d'un chercheur reconnu, pour dénoncer l'introduction de Courtois, dans *Le Livre noir*, comme antisémite¹ » ! Même un tout petit peu, c'est encore de trop.

Les notes de bas de page

On s'aperçoit néanmoins que beaucoup de choses ont été dites, mais toujours de manière diluée, éparses et anecdotiques, afin de ne pas prêter le flanc à de terribles accusations ou à ne pas alarmer ses lecteurs. Dans une biographie très documentée de Hitler publiée en 1976, de l'historien américain John Toland, nous trouvons aussi des éléments intéressants qui confirment bien les écrits de Soljénitsyne. A l'issue de la Première Guerre mondiale, l'Allemagne et la Hongrie connaissent aussi des situations révolutionnaires : une République soviétique hongroise fut proclamée, avec à sa tête un inconnu, Béla Kun. « Juif lui-même, vingt-cinq sur ses trente-deux commissaires étaient aussi juifs² », ce qui fit traiter ce régime par le *Times* de Londres de « mafia juive ». Le triomphe de Béla Kun encouragea la gauche munichoise³. La révolution munichoise fut une révolution de café, une innocente version de la réalité sanglante : « Elle avait pour chef spirituel Ernst Toller, le poète ; son programme comportait l'exigence de nouvelles formes artistiques au théâtre, en peinture et en architecture, afin de libérer l'esprit de l'humanité. Le cabinet était un conglomerat d'aimables excentriques... Puis, les intellectuels rouges s'emparèrent du pouvoir, avec à leur tête Eugen Leviné, originaire de Saint-Petersbourg et fils d'un marchand juif. Le parti communiste les avait envoyés à Munich organiser la révolution et, après avoir arrêté le poète Ernst Toller, ils ne tardèrent pas à la transformer en authentique soviétique⁴. »

Le scénario bavarois confirme bien l'analyse d'Ernst Nolte sur Adolf Hitler : « La haine des Juifs qui couvait en lui venait d'être activée par ce dont lui-même avait été témoin dans les rues de Munich. Partout, des Juifs au pouvoir : d'abord Eisner, puis des anarchistes

¹ *Du Passé faisons table rase*, p. 218.

² Un ouvrage paru en 2002 aux Publications de l'Université de Saint-Étienne confirme ce propos avec quelques différences : « Nombreux parmi les membres du gouvernement de Bela Kun avaient été de ces « Juifs assimilés » de la fin du XIX^e siècle. On comptait trente-cinq commissaires du peuple d'origine juive sur les quarante-cinq que comportait le gouvernement. » (Suzanne Schegerin-Vulin, *Une Famille sur les chemins de l'Europe*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2002, p. 67.)

³ John Toland, *Hitler*, New-York, 1976 ; Éditions Robert Laffont, Paris, 1983, p. 76.

⁴ *Ibidem*, p. 77

comme Toller, et enfin des Rouges russes tels que Leviné. A Berlin, ç'avait été Rosa Luxembourg ; à Budapest Béla Kun ; à Moscou Trotski, Zinoviev et Kamenev. La conspiration que Hitler avait soupçonnée autrefois se transformait en réalité¹. »

Nous retrouvons ici les sentiments de Churchill sur la révolution bolchevique, au sujet de cette « formidable secte, la plus puissante du monde² », qui a pris l'empire russe à la gorge. John Toland ajoute : « Dans le monde occidental circulait une rumeur selon laquelle l'argent juif aurait déclenché la révolution russe : un Allemand, Max Warburg, dont le frère Paul Warburg se trouvait à la tête de l'U.S. Federal Reserve System, aurait apporté une aide financière à Lénine dès le début. De plus, le beau-père de Félix – frère de Max et de Paul – n'était-il pas ce même Jacob Schiff – de Kuhn, Lœb et Cie – qui avait financé la révolution bolchevique ? »

Notons toutefois que c'est seulement dans les notes de bas de pages, reléguées à la fin du livre, page 898, que nous trouvons ces dernières considérations. Encore une fois, il ne faut pas perdre de vue que les passages cités ici sont les seuls concernant ce douloureux sujet, sur un total de 950 pages.

D'autres textes confirment encore ce qu'a avancé Alexandre Sol-jénitsyne, et nous nous étonnons encore que cet aspect de l'histoire contemporaine ait pu nous échapper jusqu'à présent. On peut lire ainsi dans l'Encyclopedia Britannica : « Le gouvernement de Bela Kun était composé presque entièrement de Juifs³. » L'historien Barnet Litvikoff, auteur de *A peculiar People : inside the jewish world today*⁴, précise : « A l'apogée de la tyrannie de Staline, une fois que le contrôle fut total sur les pays satellites, de puissantes personnalités juives devinrent très visibles dans les hiérarchies communistes de Pologne, de Tchécoslovaquie, Hongrie et Roumanie : Hilary Minc et Jacob Berman à Varsovie, Erno Gero, Matyas Rakosi et Mihaly Farkas occupaient des positions similaires en Hongrie, tandis que Ana Pauker devenait la maîtresse incontestée de la Roumanie, avec une autorité comparable à celle de Rudolf Slansky en Tchécoslovaquie. »

Le même auteur ajoute : « Laurenti Beria, membre du praesidium du PC soviétique, reprocha à Rakosi d'avoir placé des Juifs aux positions-clés du parti ». Il est donc fort probable, comme le soutient Sol-jénitsyne, qu'il y ait eu une dimension antisémite dans la révolte hon-

¹ John Toland, *Hitler*, p. 80.

² Ibidem, p. 898.

³ Encyclopedia Britannica, édition de 1946, vol. 13, p. 517.

⁴ Barnet Litvikoff, *A peculiar People*, Weidenfeld and Nicholson, London 1969, pp. 104-105.

groise de 1956¹ : « Le soulèvement en Hongrie de 1956 avait revêtu un caractère antijuif – point presque passé sous silence par les historiens –, peut-être à cause du grand nombre de Juifs au sein du KGB hongrois. N'est-ce pas là une des raisons, même si ce n'est pas la principale, pour lesquelles l'Occident ne soutint pas le soulèvement hongrois ? »

Le messianisme trotskiste

Pour les trotskistes, l'épisode soviétique, si malheureux qu'il fût, n'invalide en aucun cas le bien-fondé de la doctrine marxiste et l'enseignement de Lénine. L'URSS n'était pas un Etat communiste : tout juste un « Etat bureaucratique dégénéré ». Les excès qui ont pu être commis sont à mettre sur le compte de Staline, qui est le principal responsable de l'échec de la « patrie du prolétariat ». En décrétant la construction du « socialisme dans un seul pays » à la mort de Lénine en 1924, sa politique ne pouvait aboutir qu'à un échec, tandis que sur le plan économique, la NEP était un cadeau que Staline et Boukharine faisaient aux paysans riches, aux trafiquants, aux commerçants. Les trotskistes combattent cette tendance droitiste, et proposent une alternative qui tient en trois mots : industrialisation, collectivisation et planification. La solution, pour eux, ne saurait être une pause dans le processus révolutionnaire, mais bien au contraire, son accélération. Il s'agit d'aller vers la militarisation totale du pays, programme que Staline appliquera à la lettre quelques années plus tard. L'opposition de gauche au stalinisme, c'est finalement la conviction qu'avec eux aux commandes, la révolution eût été plus radicale, mais surtout plus propre, et aurait pu s'étendre à la Terre tout entière.

Lev Davidovitch Bronstein, dit Trotski, est né en 1879 dans une famille de « paysans » juifs riches : son père a fait fortune dans le commerce des grains ; il possède cent hectares de terres et en loue trois cents. Il n'est pas religieux et ignore le yiddish, mais son fils, le jeune Lev (Léon) fréquentera tout de même une école hébraïque. Après la révolution avortée de 1905 en Russie, Léon Trotski rejoint Vienne, où il va fonder le journal *La Pravda* et va mettre en forme la théorie de la « révolution permanente » dans laquelle il prévoit l'extension de la révolution à toute l'Europe, puis à toute la planète. Il deviendra après 1917 le chef de l'Armée rouge. Après son expulsion d'URSS en 1929, il prend soin, dès ses premiers mois d'exil, de rédiger ses mémoires, qui deviendront un livre culte : *Ma Vie*. Marcel Bleibtreu, s'en souvient encore : « En 34, *Ma Vie* est édi-

¹ Alexandre Soljénitsyne, *Deux Siècles ensemble*, Fayard, 2003, p. 449.

tée en version abrégée. Je suis fasciné. Pour le même que j'étais, c'était une mine de réflexions politiques, historiques et militaires. Pour mon père, le nom de Trotski entrainait dans une trilogie monumentale : Freud, Einstein, Trotski – les trois grandes gloires juives !¹ »

Effectivement, le phénomène trotskiste est très largement influencé par la présence en son sein de militants d'origine juive, et principalement de Juifs d'Europe centrale. Dans *Les Trotskistes*, Christophe Nick reprend, pour intituler un de ses chapitres, le titre du livre d'Alain Brossat et Sylvia Klinberg paru en 1983 : *Le Yiddishland révolutionnaire*². Car l'arrivée en France, au début du siècle, d'une ample vague d'immigration juive en provenance d'Europe orientale va être déterminante pour le développement du mouvement. De fait, bon nombre des principaux cadres de ce courant sont des Juifs ashkénazes : Pierre Frank, le fondateur du Parti communiste internationaliste, est le père de la tendance du pablisme qui donna naissance à la Ligue Communiste révolutionnaire. « Il est né à Paris en 1905, de parents fraîchement débarqués de Vilna en Lituanie. » Barta est le fondateur de L'union communiste internationaliste en 1947. Il est né en 1914 à Buhusi, en Roumanie, dans une famille de petits commerçants juifs. Son vrai nom est David Korner. Il est un militant de l'ombre : celui qui est à l'origine du courant qui deviendra Lutte ouvrière, n'a accordé qu'une seule interview dans sa vie : à un ancien militant de LO, pour une thèse universitaire. Autre grande figure du trotskisme français : Pierre Lambert, le fondateur de la troisième grande organisation trotskiste française. Son vrai nom est Pierre Bousset. Il est né le 9 juin 1920 à Paris, de parents juifs russes fraîchement débarqués. Ses copains adhèrent à l'*Achomer Hatzair*, "la jeune garde", organisation des scouts sionistes de gauche. Le chef historique de la Ligue communiste révolutionnaire, Alain Krivine, est issu d'une famille fuyant les pogromes de Russie et arrivée en France à la fin du XIX^e siècle. Henri Weber, aujourd'hui sénateur socialiste, qui fut cofondateur de la Ligue communiste avec Alain Krivine, vient d'Europe centrale : « En 1938, à la veille de la guerre, ses parents, horlogers juifs, vivent à Cznanow, en Haute Silésie. » Maurice et Charly Najman, « les deux des principaux leaders trotskistes des étudiants et lycéens des années 1968-1978 », ainsi que Robi Morder « autre leader lycéen des années 1970 » viennent eux aussi d'Europe centrale, tout comme Michel Rodinson, le fils de Maxime, directeur de la publication de *Lutte ouvrière*. Le 8 octobre 1998, le journal *L'Express* révéla la véritable

¹ Christophe Nick, *Les Trotskistes*, Éditions Fayard, 2002, p. 44.

² On consultera aussi le livre de Benoît Rayski, *Il était une fois la révolution ; Les Juifs de mai*, de Benjamin Stora et 68 : *une révolution juive*, d'Annie-Paule Derczansky, ainsi que la revue *Passages* n°8.

identité du mentor d'Arlette Laguiller, la passionaria de Lutte ouvrière : le fameux et mystérieux Hardy s'appelle en réalité Robert Barcia ; il est né en 1928 à Paris, et a fait ses premières armes avec Barta.

« Ces exemples pourraient se multiplier à l'infini », dit Christophe Nick. « A la LCR, dans les années 70, l'humour résumait bien la situation : « Pourquoi ne parle-t-on pas yiddish au bureau politique de la Ligue communiste ? Parce que Bensaïd est séfarade !¹ » En effet, Daniel Bensaïd, originaire d'Afrique du Nord (séfarade), ne comprenait pas le yiddish des autres responsables trotskistes, qui eux étaient ashkénazes.

Un historien isarélien, Yaïr Auron qui a publié à ce sujet un livre intitulé *Les Juifs d'extrême gauche en mai 1968*, confirme les propos de Christophe Nick : « Sur les douze membres du bureau politique de la Ligue à ses débuts, s'ajoutaient à Bensaïd dix autres Juifs originaires d'Europe de l'Est et un seul membre non juif. » D'aucuns parleraient de shabbat goy, c'est-à-dire du « goy de service », chargé dans les familles juives de leur ouvrir la porte et d'appuyer sur les boutons durant shabbat. Yaïr Auron écrit encore : « Sur les "quatre grands" de mai 68, Daniel Cohn-Bendit, Alain Krivine, Alain Geismar, Jacques Sauvageot, les trois premiers sont juifs. » Une note précise : « Marc Kravetz a joué aussi un rôle important en mai 68. Il est également d'origine juive. » C'est aussi ce que Daniel Cohn-Bendit reconnaît dans son autobiographie *Le Grand Bazar* : « Les Juifs représentaient une majorité non négligeable, si ce n'est la grande majorité des militants. »

C'est bien évidemment au cours des événements de mai 68 que le trotskisme connut son heure de gloire. Le 19 mai se réunirent les dirigeants des trois plus importantes organisations trotskistes, pour décider de la formation d'un comité permanent de coordination et appeler à l'unification. Barcia, pour l'UCI rencontra à cette occasion « Pierre Frank et Michel Lequenne pour le PCI, Alain Krivine et Daniel Bensaïd pour la JCR. Ensemble, ils rédigent une proclamation solennelle », dit Christophe Nick. Avec Alain Geismar, le chef maoïste et Daniel Cohn-Bendit, qui représentait le courant anarchiste, on peut dire que la révolte de mai 1968 était en effet bien tenue en main.

Chez les maoïstes, la tendance est la même : la Gauche prolétarienne avait à sa tête Alain Geismar, aujourd'hui inspecteur général de l'Éducation nationale, et Benny Lévy (alias Pierre Victor), qui deviendra le secrétaire particulier de Jean-Paul Sartre avant de faire sa téchouvah et son alyah (sa montée en Israël). Ce dernier est devenu

¹ Christophe Nick, *Les Trotskistes*, Editions Fayard, 2002, pp. 31-34.

ensuite rabbin et professeur dans une yéshivah (école juive) de Jérusalem. De même, écrit Yair Auron, « à la tête de la direction de l'organisation étudiante du parti communiste français dans les années 70, se comptaient également de nombreux Juifs. » On pense par exemple à Pierre Zarka, qui deviendra le directeur du journal *L'Humanité*. Il en est de même des activistes qui tomberont dans le gangstérisme pur et dur, tel Pierre Goldmann, auteur de nombreux hold-ups. Son biographe autorisé a révélé que Goldmann, tout révolutionnaire qu'il était, était allé danser avec les membres du Betar après l'offensive israélienne en juin 1967, lors de la guerre des Six jours. Les témoignages de Marek Halter ou de Guy Konopnicki, comme nous l'avons déjà souligné, confirment aussi que les révolutionnaires internationalistes d'extrême-gauche ont toujours gardé intact, plus ou moins secrètement, leur amour de l'Israël.

Chez les trotskistes, on retrouve finalement les mêmes dispositions militantes, acharnées et, pour tout dire, messianiques, que chez les intellectuels rangés que nous avons déjà étudiés. A la Ligue communiste révolutionnaire, dit Christophe Nick, le cinéaste Romain Goupil « est habité par la haine de ceux qui vivent dans l'obsession du ghetto de Varsovie. Une haine qui l'a poussé à risquer sa peau, encore dans les années 90, à Sarajevo, où, dans un petit film pour la télé, il fonçait au volant d'une voiture banalisée sur Sniper Allee, en cible volontaire pour les tireurs serbes, répétant mille fois dans le micro de son mégaphone "Sarajevo-Sarajevo-Sarajevo-Sarajevo..." en passant les vitesses¹. » Il y a ici, sous une forme un peu plus animale, une obsession comparable à celle de Bernard-Henri Lévy, lui aussi défenseur acharné de Sarajevo, par la plume et par le micro. Après 1968, c'est à Romain Goupil que les trois dirigeants de la Ligue – Alain Krivine, Daniel Bensaïd et Henri Weber – avaient confié le mouvement de jeunesse.

En 1968, le responsable du Service d'ordre de la Jeunesse communiste révolutionnaire était Pierre Shapira. Jean-Luc Benhammias, aujourd'hui membre du Conseil économique et social et ancien secrétaire national des Verts, se souvient de ces heureuses années lycéennes ; tout comme le philosophe André Glucksmann, qui a quant à lui quitté la Jeunesse communiste révolutionnaire pour rejoindre la Gauche prolétarienne. Le belge Ernest Mandel, secrétaire de la IV^e Internationale, a été le conseiller économique de Castro à Cuba ; et Boris Fraenkel est le traducteur de Wilhelm Reich en français.

Les années 70 furent aussi très remuantes. « Voici Gérard Karstein. Il est étudiant à l'université d'Orsay lorsque, en 1973, le

¹ Christophe Nick, *Les Trotskistes*, p. 73.

ministre de la Défense Michel Debré, tente de réformer les sursis militaires. Gérard se lance dans la bataille qui culminera par la plus longue grève de l'histoire de l'enseignement : six semaines d'occupation des lycées et universités. La Ligue communiste est l'incontestable animatrice du mouvement, avec sa figure étudiante de l'époque : Michel Field¹. » Gérard Karstein est aussi à l'origine des comités de soldats dans les années 70. Durant son service militaire, il ne put s'empêcher de continuer la propagande. Qu'ils soient romanciers, cinéastes ou politiciens, l'attente messianique porte ceux qui en sont imprégnés à militer continuellement, sans interruption, dans une propagande inlassable et perpétuelle. Celle-ci ne s'arrête jamais : « J'ai alors acheté une petite Ronéo d'occasion chez Emmaüs, je l'ai fait entrer dans la caserne... Nous adorions tout ce qui était clandestin². » Deux ans plus tard, on comptait plus de deux cents comités de soldats dans toute la France. La Ligue organisa au défilé du 1^{er} mai 1976 la première manifestation nationale de soldats en uniforme : plus d'une centaine de militants sous les drapeaux, fortement protégés par plusieurs centaines de membres du SO, avec une cagoule sur la tête et le poing tendu. »

On sait que de nombreuses personnalités des arts, du spectacle, de la politique et des médiats, ont fait leurs premières armes dans les organisations trotskistes, et sont souvent restées fidèles à leurs idéaux, de manière secrète. De fait, ce qui caractérise le mieux la formation militante du trotskiste est la dissimulation et l'entrisme, c'est-à-dire, la pénétration d'une organisation adverse ou concurrente par des militants formés cachant leurs véritables opinions. Des centaines de militants ont eu pour tâche de s'infiltrer en milieu hostile, afin d'obtenir des renseignements et d'influer sur la ligne politique. Cette aptitude à la dissimulation, ce goût de la clandestinité et de l'organisation policière, le culte du secret, la rigueur, voire l'austérité de la vie du militant, à l'instar du grand chef bolchevique, composent la spécificité de la formation trotskiste. Dans les médiats, les trotskistes sont pléthore, et s'il était besoin d'un symbole, ce serait peut-être celui-ci : la soirée d'anniversaire des 50 ans d'Alain Krivine s'est déroulée à Saint-Denis, dans les fameux studios de cinéma d'AB Productions, sur les plateaux de tournage d'Azoulay (A) et Bensoussan (B).

Dans son *Essai de taupologie générale* publié en 2001, l'idéologue de la Ligue communiste, Daniel Bensaïd, considère longuement le cas des marranes, ces Juifs portugais et espagnols qui étaient traqués par l'Inquisition au XVI^e siècle. Ayant opté pour la conversion

¹ Ibidem, p. 218.

² Ibidem, p. 86.

au christianisme afin d'éviter l'expulsion, ils avaient abjuré officiellement leur foi mosaïque, mais continuaient à pratiquer secrètement leur culte. La communauté marrane, qui s'est ensuite éparpillée dans le monde entier, a ainsi pu traverser les siècles en jouant les bons catholiques et en assistant à la messe le dimanche. Pour Daniel Bensaïd, cette communauté symbolise l'esprit du messianisme juif, dont le trotskisme serait l'expression moderne : « Le messianisme, dit-il, est une ferveur de l'attente... Il s'affirme comme l'attente des catastrophes historiques que les prophètes exhortent à conjurer, selon la profonde dialectique du désastre et de l'espérance. A la différence du pessimisme apocalyptique, qui se repaît du châtime, il stimule un optimisme de la volonté... Avidé d'un âge nouveau, l'attente messianique ébauche ainsi un projet politique... qui se laisse aller à rêver d'une conquête sans bataille. Prélude pacifique à la guerre messianique proprement dite, l'aspiration révolutionnaire secrète reste alors inextricablement mêlée à une conception traditionnelle de la vie juive... » La grande leçon à tirer de l'histoire des marranes est là : La vraie foi doit toujours demeurer cachée : "tout Juif est tenu de devenir marrane." Autrement dit, d'apprendre à vivre dans le secret¹. »

¹ Daniel Bensaïd, *Résistances, essai de taupologie générale*, Fayard, 2001, in *Les Trotskistes*, op. cit., p. 224.

TROISIÈME PARTIE

LA MENTALITÉ COSMOPOLITE

L'expérience communiste a été un excellent révélateur de la mentalité mosaïque. Jamais en effet, les Juifs ne s'étaient autant impliqués dans un projet politique, aussi massivement et avec une telle fougue. L'échec de cette première expérience n'a pas réduit à néant les espérances planétaires, bien au contraire, puisque les avancées de la démocratie occidentale prouvent que le libéralisme est en train de réussir là où le communisme a si lamentablement échoué. Il n'en reste pas moins que l'on est en droit de s'attendre à certaines explications sur le rôle qui a été tenu par les uns et les autres dans les atrocités qui ont été commises, et le moins que l'on puisse dire, c'est que l'on reste assez circonspect par les propos tenus par certains intellectuels occidentaux sur ce sujet. La théorie du « bouc émissaire » rend ici encore d'inestimables services, mais l'on n'hésite pas de surcroît à avancer les théories les plus invraisemblables et les plus biscornues pour faire accroire à ses lecteurs des vérités sorties de son imagination. Les accusateurs sont au choix des ignorants ou des malades mentaux. En tout cas, ils font preuve d'une ingratitude déplorable, car à la vérité, les communautés juives ont toujours été intégrées à la population locale et ont toujours apporté un enrichissement culturel et matériel aux communautés nationales. La part des Juifs dans la culture, notamment, révèle en effet un peuple surdoué et d'une rafraîchissante vitalité.

1. La mémoire qui flanche

L'analyse du phénomène communiste à travers les ouvrages universitaires révèle incontestablement que le rôle des Juifs dans la révolution était connu de l'intelligentsia occidentale. Soljénitsyne a simplement été le premier, en 2003, à révéler toute son ampleur, dans un ouvrage synthétique. On a vu qu'il déplorait aussi que de nombreux intellectuels refusaient toujours de reconnaître la responsabilité de certains membres de leur communauté dans le drame russe entre 1917 et 1949. L'objet de ce chapitre est d'observer cette inclination à travers les publications des spécialistes en "soviétologie", mais aussi à travers les réflexions glanées ici et là dans les livres destinés au grand public. Nous sommes alors bien obligés de nous ranger aux conclusions du grand dissident russe. Nous comprenons que la chose est délicate, surtout après toutes ces décennies d'occultation du phénomène. Il aurait été plus sain, sans doute, d'ouvrir un débat sur ce sujet après la chute du mur de Berlin, par exemple, à défaut de l'avoir fait avant. La Seconde guerre mondiale, depuis 1945, a totalement occulté cet aspect de l'histoire du XX^e siècle. On peut même avancer, sans crainte de se tromper, que la médiatisation accrue du drame que les Juifs européens ont connu entre 1942 et 1945 est une fuite en avant. Là encore, plutôt que d'ouvrir un débat démocratique et apaisant, on préfère le matraquage inlassable de la propagande, comme dérivatif à un sujet trop douloureux. La vérité est que les esprits messianiques ont bien conscience que l'expérience soviétique a été une grossière erreur. Le communisme n'était valable que comme utopie mobilisatrice, servant d'aiguillon à l'idéal planétarien, et non comme système de gestion de la société. Après une erreur aussi désastreuse, et surtout après que la vérité sur les atrocités soviétiques a été découverte, on ne peut que se sentir un peu gêné aux entournures. Cette gêne, perceptible dans les ouvrages que nous analysons, reste pourtant bien en retrait par rapport à la formidable impudence qui porte certains auteurs à nier catégoriquement toute responsabilité, ou mieux encore, à se présenter en victimes.

Surtout, n'en pas parler

Ce qu'il nous a été donné de découvrir à travers l'ouvrage de Soljénitsyne, nous l'avons démontré, était chose connue des intellectuels, mais trop peu développée et expliquée dans les ouvrages traitant de la révolution russe, pour donner conscience au public de l'ampleur du phénomène. De nombreux auteurs, parmi les plus grands « spécialis-

tes » du communisme ont au contraire tenu à passer sous silence le sujet traité par le dissident soviétique.

Le célèbre livre de Robert Conquest sur les purges staliniennes des années trente, *La grande Terreur*, n'est guère prolixe sur le rôle joué par les Juifs dans le régime bolchevique. Sur les 528 pages très serrées de son livre, l'auteur n'aborde pas une seule fois les origines des différents protagonistes. Le terme n'apparaît qu'une seule fois, à la page 289 pour dire qu'« un ingénieur juif fut appréhendé pour avoir établi les plans d'une institution scientifique en forme de croix gammée » ! Il est permis de fustiger les responsables, à condition de ne jamais mentionner leurs origines : « L'épuration exerça également ses ravages parmi les communistes hongrois, écrit Robert Conquest. Béla Kun, l'instigateur de la révolution hongroise de 1919, fut l'une des principales victimes. Il s'était livré à de telles atrocités dans la conduite de la terreur à Budapest et, par la suite, en Crimée, que Lénine lui-même lui adressa un blâme pour sa cruauté excessive et lui retira le gouvernement de la presque île¹. Il opéra ensuite dans le Komintern, et il fut en partie responsable du fiasco communiste en Allemagne en 1921. Victor Serge le décrit comme le type même de l'intellectuel incompetent et du despote avili et corrompu². »

Autre grand « spécialiste » du sujet : Martin Malia, qui a publié en 1995 *La Tragédie soviétique*³, « ouvrage très attendu d'un des meilleurs spécialistes de l'histoire russe », peut-on lire au dos du livre : « Jusqu'à ces derniers temps, nous ne percevions ce phénomène qu'à travers une vitre obscure. Jusqu'à la fin ou presque, la réalité soviétique a été un secret bien gardé. L'expérience soviétique étant désormais un chapitre clos de l'histoire, le moment est venu de reprendre le phénomène communiste en Russie dans sa globalité et d'en rendre raison avec le réalisme et la sérénité de l'historien. »

Et c'est très sereinement, il faut le dire, que Martin Malia réussit l'exploit de ne pas révéler une seule fois le rôle des Juifs dans le bolchevisme, tout au long des 630 pages de son livre. A un seul moment, à la page 372, on peut apprendre leur existence en Russie : « De nombreux médecins du Kremlin, dont beaucoup avaient des noms juifs, furent arrêtés sous l'accusation d'avoir assassiné Jdanov et d'autres crimes antisoviétiques ». Nous sommes alors en 1953, au cours de l'affaire du « complot des médecins ». Le lecteur ne retiendra donc que les persécutions dont les Juifs ont été victimes. A aucun moment, pas même durant les grandes purges de 1936-1938, Martin Malia,

¹ On pense ici à la sanction analogue que le général De Gaulle infligea à Raymond « Aubrac » pour la cruauté avec laquelle il administra Marseille en 1944.

² Robert Conquest, *La grande terreur*, Stock, 1970, p. 408.

³ Martin Malia, *La Tragédie soviétique*, Editions du Seuil, 1995.

professeur d'histoire à Berkeley, la prestigieuse université de Californie, n'a effleuré le sujet. Tout cela n'est pas fortuit, mais résulte, ou bien d'une intention délibérée, ou bien de la crainte d'un procès et de la perte de son poste universitaire.

Nous observons les mêmes précautions chez « La » spécialiste française de l'Union soviétique, Hélène Carrère d'Encausse, de l'Académie française, dans son livre intitulé *L'URSS de la Révolution à la mort de Staline*, publié en 1993. Elle évite soigneusement elle aussi de parler du sujet qui nous intéresse, pas même pour dire que de nombreux dignitaires juifs ont été victimes des grandes purges des années trente, ce qui aurait effectivement été une autre manière de dire qu'ils avaient joué un rôle important. Ce n'est, là encore, qu'après la guerre, que l'on soulève le problème, pour dire les odieuses persécutions dont les Juifs ont souffert en URSS : « L'antisémitisme se développe dès la fin de l'année 1948 avec la dissolution du Comité antifasciste juif et l'arrestation de nombre de ses membres¹. » Au sujet de l'expérience révolutionnaire hongroise de 1919, elle n'écrit pudiquement : « Pour la grande majorité des Hongrois, le gouvernement de Bela Kun rappelle le désordre, voire des violences². »

Parlons un peu de l'expérience hongroise, justement. Dans *La Tradition russe*³, au chapitre intitulé *La Tradition révolutionnaire russe* (pages 171 à 498), Tibor Szamuely n'aborde pas une seule fois notre sujet. Il est à noter que l'ouvrage est préfacé par Robert Conquest en personne, qui indique, au sujet de l'auteur : « L'oncle, dont il portait le prénom, avait joué un rôle éminent dans la révolution hongroise de 1919 ». Ce rôle était en effet « éminent », à défaut d'être glorieux, ce qui n'a pas empêché le neveu du bourreau d'occuper par la suite une chaire à l'université de Budapest, dont il devint vice-chancelier en 1958, ce qui prouve que les Hongrois de sont pas des gens ingrats. Soulignons, pour ne pas être injuste, que le livre est bien référencé et riche d'une grande culture ; il importe de ne pas attribuer aux uns les crimes de leurs parents. Mais le fait est que son oncle et homonyme Tibor Szamuely, a probablement été l'un des plus funestes personnages de l'histoire hongroise.

Jérôme et Jean Tharaud, de l'Académie française, nous ont laissé un témoignage saisissant sur l'expérience révolutionnaire en Hongrie, dont nous faisons ici un résumé : Tibor Szamuely, un journaliste sans instruction, était à la tête d'un détachement d'une trentaine d'hommes recrutés parmi les « Gars de Lénine ». Il avait pour tâche de sillonner la

¹ Hélène Carrère d'Encausse, *L'URSS de la Révolution à la mort de Staline*, Éditions du Seuil, 1993, p. 256.

² Ibidem, p. 308.

³ Tibor Szamuely, *La Tradition russe*, 1974, Stock 1976 pour la traduction française.

campagne hongroise afin d'obliger les paysans à livrer leurs denrées et de réprimer les révoltes qui éclataient ici et là. Son train blindé, armé de mitrailleuses se portait sur les villages où étaient signalées quelque agitation suspecte. Les paysans dénoncés par le soviet de l'endroit étaient alors traduits l'un après l'autre devant le tribunal révolutionnaire et systématiquement pendus. Huit bourreaux diplômés faisait partie des trente hommes qui suivaient partout Szamuely. Leur chef, un certain Arpad Kohn Kerekes, âgé de vingt-trois ans, avait, de son propre aveu, fusillé cinq personnes et en avait pendu treize ; mais l'acte d'accusation relève contre lui cent cinquante assassinats. A l'occasion, Tibor Szamuely s'amusait à nouer lui-même la corde en beau nœud de cravate autour du cou du supplicié, et il trouvait aussi plaisir à la lui faire embrasser. « On le vit pousser le sadisme jusqu'à forcer un parent du condamné à tirer lui-même la chaise qui soutenait le pauvre diable ; ou bien il obligeait les enfants d'une école à défiler sur la place où se balançaient ses victimes ; ou bien encore, il s'arrangeait pour faire passer une femme, qui ne se doutait de rien, devant le corps de son mari, tout raide à sa branche d'acacia. » Chacune de ses expéditions s'accompagnait de rafles de bestiaux, de volailles, de vin, de légumes, de blé qu'on expédiait par wagon à Budapest. « Puis Szamuely rentrait en ville, et on le voyait au club Othon, plus dandy que jamais, ses cheveux noirs rejetés en arrière, le veston d'une coupe irréprochable, serrant les mains d'un air distrait, et paraissant ne reconnaître personne. » Pendant la débâcle, il tenta de s'enfuir en auto, mais fut arrêté à la frontière autrichienne. Tirant alors un mouchoir de sa poche, il fit semblant de s'éponger le front, et se brûla la cervelle avec un petit revolver. La communauté israélite du lieu refusa de recevoir son cadavre dans le cimetière. On l'enfouit à l'écart, et sur la pierre, comme épitaphe, on écrivit au crayon bleu : « ici a crevé un chien ». Voilà le personnage « éminent » dont parle Robert Conquest.

Le célèbre historien Michel Winock, professeur à l'Institut des Sciences politiques de Paris, a résolu le problème à sa manière. Dans son livre *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, il passe directement de la situation du début du XX^e siècle au chapitre suivant, qui concerne la situation dans les années trente. Il n'aborde le sujet que dans sa conclusion, brutalement, afin d'en souligner le côté totalement invraisemblable : « La révolution socialiste et communiste achève la cristallisation du mythe juif, écrit-il. Il n'est pas seulement l'homme du Capital ; il est aussi le Subversif révolutionnaire. Non seulement il détruit la société par le haut (banquiers, hommes d'affaires, politiciens francs-maçons), mais il en sape les fondements. Rothschild et Marx, un seul combat : la démolition de la société occi-

dentale. La révolution bolchevique de 1917 apparaît comme un des derniers avatars du “complot juif” pour les antisémites. Le thème du “judéo-marxisme”, du “judéo-bolchevisme”, sera usé jusqu’à la corde dans la presse d’extrême-droite au cours des années trente, quand bien même Staline avait entrepris la liquidation des communistes juifs¹. »

Parmi les auteurs « non-spécialistes » du communisme, on retrouve cette même gêne à parler du rôle des Juifs dans la révolution bolchevique. Ainsi en est-il du mondialement célèbre écrivain Primo Lévi : « l’identification du judaïsme avec le bolchevisme, écrit-il, idée fixe de Hitler, n’a jamais reposé sur la moindre base objective, en particulier en Allemagne, où l’immense majorité des Juifs appartenaient à la classe bourgeoise². » Sans doute, Primo Lévi laisse-t-il entendre que l’on ne peut être à la fois un bourgeois et un bolchevik. Dans *Le Métier des autres*, il écrit encore : « En l’espace d’un peu plus d’une génération, les Juifs orientaux sont passés d’un mode de vie retiré et archaïque à une vive participation aux luttes ouvrières, aux revendications nationales, aux débats sur les droits et sur la dignité de l’homme. Les Juifs ont été parmi les protagonistes des révolutions russes de 1905 et de février 1917. Pendant les années vingt, ils imprimaient dans la seule Varsovie jusqu’à trois quotidiens, etc.³ » Octobre 1917 ? La révolution bolchevique ? Connais pas !

Jacques Attali expose par endroit les inclinations révolutionnaires de certains de ses coreligionnaires : « En 1848, écrit-il, partout en Europe, de nombreux intellectuels, marchands, ouvriers, commerçants et artisans juifs participent aux révolutions nationales... Ils se sentent allemands, autrichiens ou français avant d’être juifs. En Allemagne, Gabriel Riesser, petit-fils d’un célèbre rabbin d’Altona et leader d’un mouvement de “Juifs libéraux”, est l’un des meneurs des insurrections. Les chefs des communautés juives de l’Empire – de riches marchands – sont aussi à la tête de la révolution à Vienne⁴. »

Attali convient aussi que les Juifs ont pu aussi jouer un rôle « éminent » dans le mouvement révolutionnaire russe : « Les Juifs sont si nombreux à la pointe du mouvement, écrit-il, que, en 1896, au deuxième congrès de la II^e internationale, le dirigeant russe Plekhanov déclare qu’ils sont “l’avant-garde de l’armée des travailleurs” en Russie⁵. » Leur présence dans tous les grands bouleversements modernes est d’ailleurs indéniable : « Pendant que les Juifs russes inventent le

¹ Michel Winock, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, coll. Points Seuil, 1990, pp. 204-205, 220.

² Primo Lévi, *L’asymétrie et la vie, articles*, Robert Laffont, 2002, p. 166.

³ Primo Lévi, *Le Métier des autres*, 1985, Gallimard 1992, Folio, p. 275.

⁴ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l’argent*, p. 360.

⁵ Ibidem, p. 409.

socialisme et que les Juifs autrichiens découvrent la psychanalyse, les Juifs américains participent, au tout premier rang, à la naissance du capitalisme américain et à l'américanisation du monde¹. »

De même, il faut bien reconnaître que les financiers juifs ont joué un rôle important dans la guerre de 1905 qui a opposé le Japon à la Russie. Par haine du tsarisme et de la Russie, où les Juifs n'avaient pas le droit de citoyenneté, les Juifs américains soutinrent le Japon de toute leur puissance : « Max Warburg et Jacob Schiff deviennent alors les financiers attitrés du Japon. Schiff effectue même en 1906 un voyage triomphal dans l'archipel, à la grande fureur des Russes². »

Attali évoque aussi le rôle de certains Juifs dans les bouleversements qui ont secoué l'Allemagne à l'issue de la Première guerre mondiale : « Hugo Preuss, juriste juif, rédige la constitution de Weimar. Kurt Eisner dirige le gouvernement révolutionnaire bavarois, à la tête d'une équipe, dont la majorité des ministres sont juifs. L'antisémitisme explose. La chasse aux Juifs est bientôt ouverte. Au printemps 1921, Kurt Eisner et plusieurs de ses ministres juifs, ainsi que Hugo Preuss, sont assassinés³. »

Mais à ceux qui songeraient à accuser les Juifs d'être les principaux protagonistes du régime bolchevique, Attali répond de manière à ne pas laisser d'équivoque : « En 1925, le correspondant du *Times* en URSS, Robert Wilton, pense pouvoir encore écrire, noms à l'appui, que les trois quarts du Comité central du Parti communiste sont juifs, tout comme dix-sept ministres sur vingt-trois et quarante et un membre du Politburo sur soixante. Invérifiable : les noms ne prouvent rien et l'auteur n'avance aucune preuve convaincante. »

D'ailleurs, les Juifs ont été persécutés en URSS, c'est bien connu, puisque déjà en 1920, « l'enseignement de l'hébreu, "langue réactionnaire et cléricale", est interdit... L'anéantissement du judaïsme russe se poursuit. L'exil est fermé aux Juifs : plus question de partir pour l'Amérique. La Russie était un enfer ouvert ; l'URSS devient un enfer clos⁴. » Il faudra beaucoup de temps et beaucoup de souffrances pour que les Juifs parviennent à fuir cet enfer soviétique : « De 1968 à 1981, 250 000 Juifs sortent d'URSS, arrachés un à un par des interventions occidentales, en échange de fournitures de blé ou d'autres denrées agricoles⁵. » Ce fut, en quelque sorte, une nouvelle sortie d'Égypte. Les Russes, eux, pourront continuer à souffrir en silence.

¹ Ibidem, p. 419.

² Ibidem, p. 444.

³ Ibidem, p. 476.

⁴ Ibidem, pp. 472, 473.

⁵ Ibidem, p. 556.

Les Juifs, victimes du communisme

Si nous poursuivons l'étude du divorce des Juifs et du communisme et leur volonté de s'en détacher pour n'en laisser les responsabilités qu'aux autres, on parvient rapidement à des analyses qui présentent les Juifs comme les premières victimes du système soviétique. Mieux encore, la lutte contre le régime tyrannique aurait principalement été de leur fait. Cela est sans doute vrai, comme a pu l'avancer George Soros (« J'ai été profondément impliqué dans le processus de désintégration du système soviétique¹. »), mais si c'est le cas, ce ne le fut certes pas par quelque glorieux fait d'armes. Une chose est certaine, le combat contre le communisme n'a commencé, pour l'immense majorité d'entre eux qu'à partir de 1949, quand le régime commença à les évincer des postes de direction.

Écoutons Shmuel Trigano : « Que le communisme ait été criminel, qui en douterait ? Certainement pas les Juifs soviétiques qui en souffrirent tant... Le combat mondial mené par le monde juif contre l'oppression dont ils furent victimes fut un moment important dans le processus qui contribua à la chute du communisme². » Devant tant de douleurs, devant tant de sacrifices, on ne peut donc être que meurtris pas les allégations d'intellectuels, comme celles de Stéphane Courtois dans *Le Livre noir du communisme*, livre dans lequel « on voit soudain resurgir une "communauté juive internationale" pour expliquer que le crime communiste a été occulté au profit du crime contre les Juifs. » Tout cela est en effet bien désolant. Et ça l'est d'autant plus qu'il n'y a rien de cela dans le *Livre noir*³.

A écouter Marek Halter, son long combat contre le communisme se solde finalement par une amère déception, devant le constat du retour au « tribalisme » des populations d'Europe centrale. Et pourtant, les gens comme lui s'étaient dépensés sans compter pour les populations qui subissaient le joug du communisme ; en tout cas, au moins pour les refuzniks qui désiraient s'envoler pour l'Israël. Dans *Un homme, un cri*, il dit son désespoir et sa tristesse devant ce que les peuples libérés du communisme ont fait de cette libération : « Nous nous préoccupions de ceux qui souffraient là-bas, à l'Est, nous luttions pour leur liberté. N'avons-nous pas organisé des campagnes pour leur libération ? Secoué l'opinion publique occidentale ? Fait libérer plu-

¹ George Soros, *La Crise du capitalisme mondial*, Plon, 1998, p. 8

² Shmuel Trigano, *L'Idéal démocratique... à l'épreuve de la shoa*, Editions Odile Jacob, 1999, p. 72.

³ Shmuel Trigano, *L'Idéal démocratique*, p. 74. Après vérification, il n'y a rien de cela dans le *Livre noir*, ni à la "page 23", ni ailleurs. On trouve en revanche, à ladite page, l'assertion suivante : « Jean Ellenstein a défini le phénomène stalinien comme un mélange de tyrannie grecque et de despotisme oriental ».

sieurs dissidents perdus au fond du Goulag et enfermés dans des asiles psychiatriques ?... Après nous être tant occupés de ces pays, nous avons éprouvé une vraie tristesse, qui ressemblait à une grande déception, devant ces hommes et ces femmes qui, à peine libérés de l'esclavage, et au lieu de poursuivre cette libération pour s'arracher à la nature et à l'esprit du clan primitif, se laissent mener par une revendication tribale... Ils ne désirent plus qu'une chose : rester chez soi, entre soi, au sein de la tribu et de la pureté de la nation... Cette histoire est triste. Mais comment reprocher aux hommes de l'Est leur "pulsion tribale", nous qui avons depuis toujours... soutenu le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes¹ ? » En lisant cette dernière phrase, nous avons eu une lueur d'espoir de très courte durée. En effet, pendant un bref instant, on a pu espérer qu'il admette enfin ici sa propre « pulsion tribale », ce qui aurait été plus logique. Mais une fois encore, nos espoirs ont été déçus.

Et pourtant, Marek Halter aurait pu s'étendre davantage sur le rôle joué par ses coreligionnaires de 1917 à 1949. Né à Varsovie, exilé en URSS pendant la Seconde Guerre mondiale, Marek Halter y a passé son enfance. Sa famille a été évacuée par les autorités soviétiques de l'autre côté de l'Oural, ce qui confirme les propos de Soljénitsyne concernant l'évacuation massive et prioritaire des Juifs hors des territoires susceptibles d'être envahis par les Allemands. « Ma mère, dit-il, avait une carte de membre de l'Union des écrivains soviétiques... On m'inclut dans la délégation des Pionniers d'Ouzbékistan qui allait participer à la fête de la Victoire à Moscou... Au dernier moment, on me désigna pour offrir à Staline le bouquet des Pionniers d'Ouzbékistan. Mon émotion était telle qu'il fallut me pousser. Staline prit mes fleurs, me passa la main dans les cheveux et dit quelque chose que, troublé, je n'entendis pas². » Il est donc clair que dans ces milieux, la résistance contre la tyrannie a commencé un peu tardivement, et surtout, qu'elle répondait à certains intérêts très précis. Cette fois encore, la « mémoire » est défaillante. Après « la mémoire qui saigne », chez Marek Halter, on a « la mémoire qui flanche ».

Elie Wiesel aime lui aussi à avancer son action en faveur des dissidents soviétiques. Et il serait malvenu de l'accuser de n'agir qu'en faveur de ses seuls coreligionnaires : « En dénonçant la haine du Juif, n'est-ce pas la haine de l'Autre que je blâme ? En exigeant la liberté pour les Juifs russes, n'ai-je pas aussi épousé la cause des dissidents³ ? » Toute la question est de savoir s'il aurait épousé la cause

¹ Marek Halter, *Un Homme, un cri*, Robert Laffont, Paris 1991, p. 19.

² Marek Halter, *Le Fou et les rois*, Albin Michel-Poche, 1976, pp. 26, 33.

³ Elie Wiesel, *Mémoires 2*, Editions du Seuil, 1996, p. 172.

des dissidents avant que le régime ne se retournât contre le « sionisme ». La réponse ne fait aucun doute.

Le témoignage de Samuel Pizar dans son livre *La ressource humaine*, accuse les mêmes travers. Dans le texte suivant, qui relate l'arrivée des troupes soviétiques en Pologne en 1939, le lecteur peut avoir l'impression que le régime persécuta et déporta les juifs en Sibérie, alors que l'on sait qu'il s'agissait de mesures de protection. Une fois encore, on note le penchant à se poser en victime : « En 1939, à l'âge de dix ans, j'avais vu les Soviétiques pour la première fois. Hitler et Staline s'étaient partagés le pays. Du balcon de notre maison, j'ai regardé la cavalerie rouge – Slaves, Mongols et musulmans. Je me rappelle le soulagement de mes parents. Et je le partageais. Ces gens-là venaient pour nous éviter le pire : échapper à la fureur nazie. Certes, ce salut fut payé cher. Queues interminables pour le pain, les légumes, les vêtements. Angoisses des visites nocturnes, des coups frappés à la porte à minuit. Un grand nombre de familles juives subrepticement ramassées et exilées en Sibérie. Toutes les usines, tous les magasins, nationalisés, expropriés, et remis aux mains des fonctionnaires de l'Etat. Ainsi à Bialystock, une vingtaine d'années après le peuple russe, recevions-nous la révolution bolchevique. »

Comme Marek Halter, Samuel Pizar fut dans sa jeunesse un soldat zélé du bolchevisme : « Je devins moi-même un petit bolchevik, dit-il... Nos professeurs multipliaient les récits sur les forfaits commis par l'ancien régime, en particulier contre nos coreligionnaires. Un Homme Nouveau, l'homme socialiste, émergeait de l'Histoire¹. »

Soljénitsyne a probablement raison lorsqu'il affirme que jamais les financiers juifs américains n'auraient collaboré avec le régime si celui-ci avait été antisémite. Or, Samuel Pizar, et bien d'autres, ont édifié leurs colossales fortunes grâce à cette fructueuse collaboration : « Depuis vingt-cinq ans, dit-il, je me déplace à travers l'Union soviétique. » Il y a effectué de nombreux séjours, notamment avec son ami Armand Hammer, le fameux président de la société occidental Petroleum, qui était milliardaire à vingt ans : « Hammer, à vingt-trois ans, alla en Union soviétique. Le jeune capitaliste américain allait rencontrer personnellement la plupart des dirigeants soviétiques, devenir leur ami, et finalement, entamer avec eux la première collaboration économique américano-soviétique... Rentré en Amérique, Hammer allait devenir un "roi" de toutes sortes de choses : le whisky, le bétail, l'art, le pétrole, accumulant l'une des plus grandes fortunes du monde et un pouvoir capable, s'il l'avait voulu, de faire basculer l'économie de plus d'un pays. Son somptueux bureau à Los Angeles est bourré de

¹ Samuel Pizar, *La Ressource humaine*, Jean-Claude Lattès, 1983, pp. 112-113.

photos de chefs d'Etat élogieusement dédicacées¹... C'est avec ce fabuleux et insondable Hammer que j'arrivais à Moscou en 1972. »

Miraculeusement rescapé d'Auschwitz, Samuel Pisar explique son calvaire et ce qui restera l'axe directif de sa vie : « Trouver la sortie, vite, à tout prix ». Le texte suivant est extraordinaire : « J'étais ce petit garçon qui, à quelques mètres, à quelques minutes d'entrer dans la chambre à gaz, devait, devait absolument, contre toute vraisemblance, vaincre la fatalité et la mort – en inventant “la sortie” ». Ce gamin avait alors quatorze ans. Et pour toute chance de survivre, la ressource qu'il trouverait en lui pour forcer le destin : « Nous arrivons au crématorium. Personne ne peut plus en réchapper. Des colonnes passent devant nous. Puis nous sommes regroupés. Les condamnés échangent en silence des regards traqués où la rage d'être pris au piège s'ajoute à l'effroi de la mort imminente. Au fond de la salle d'attente où nous sommes maintenant parqués : un baquet en bois, et une brosse. Au milieu de la paralysie des âmes et des corps, de l'accablement, je m'accroupis et je commence à frotter le plancher avec la vigueur du bagnard actif, docile, qui s'acquitte de la tâche qu'on lui a assignée. Ne négligeant aucun recoin, j'accomplis mon travail avec régularité et application, tout en me rapprochant, centimètre par centimètre, de ce qui là-bas, paraît être une sortie. Les gardiens, qui jettent régulièrement des coups d'œil à l'intérieur, par la porte ouverte, m'aperçoivent. Ils deviennent ce que j'avais espéré dans mon scénario à une chance sur mille : mes complices. « – Hé, cette partie est encore sale, recommence ! » Je frotte de plus belle. J'accède en rampant, aux marches qui conduisent vers ce mirage : une sortie. Je prends le baquet, la brosse, je commence à m'éloigner. Le cri, le coup de sifflet m'intimant l'ordre de m'arrêter ; je n'attends que cette fatalité. Mais les gardiens ont cessé de s'intéresser à moi. D'un pas nonchalant, je retourne me fondre dans l'anonymat du camp. Matricule encore vivant, j'arrive à mon baraquement et tombe dans le sommeil². »

Comme Marek Halter, lui et sa famille ont été évacués vers l'Est quand, le 22 juin 1941, les troupes allemandes envahirent l'URSS : « Fuyant à notre tour vers l'Est, dans un camion que mon père avait réussi à se procurer, je voyais les bataillons de l'Armée rouge transformés en colonnes désordonnées, dépenaillées et faméliques. Aucun commandement, aucune résistance. Plus encore que leur défaite, c'est la manière dont leur courage s'était évanoui qui me stupéfiait. La trahison sans pudeur, la collaboration empressée avec l'ennemi, la cor-

¹ Ibidem, pp. 170, 171.

² Ibidem, p. 48.

ruption, apparaissaient chez eux comme naturelles et même, pour beaucoup, comme une libération¹. »

Le témoignage qu'il livre de l'Armée rouge dénote autant de consternation que de mépris, et là encore, il faut discerner cette incapacité absolue à comprendre la mentalité des gens qui ne sont pas comme eux. Le fait est que le peuple russe, qui a eu tant à souffrir du collectivisme autant que de la politique antislave du bolchevisme, n'avait peut-être pas le désir en 1941 d'aller mourir pour un régime qui le traitait en ennemi dans son propre pays. Cela, ni Samuel Pisar, ni Marek Halter ne semblent capables de le concevoir. Il est aussi dommage que Samuel Pisar n'ait pas raconté dans son livre comment il a pu arriver à Auschwitz, après avoir été évacué vers l'Est. Cet épisode aurait aidé à la compréhension du récit.

En poursuivant encore nos recherches, on s'aperçoit qu'en fait, certains témoignages confirment bien le rôle que les Juifs ont joué dans le bolchevisme soviétique. Shmuel Trigano reconnaît parfaitement ce rôle, mais seulement après la Seconde Guerre mondiale, fidèle en cela de toujours prendre l'exact contre-pied de la réalité. Selon lui, c'est avec un grand esprit de sacrifice que les Juifs se seraient alors engagés dans le communisme. Comme d'habitude, ils ne le faisaient pas pour eux, mais pour l'humanité tout entière. En revanche, la chute du communisme a été une expérience très douloureuse et les Juifs ont connu alors d'innombrables souffrances : « L'engagement aux côtés du communisme s'identifiait à l'URSS qui avait triomphé du nazisme. Il fournissait aux Juifs, qui se souvenaient de leur déchéance citoyenne, un modèle d'identification et de posture qui reflétait leur marginalisation et le rejet hors du système moderne dont ils avaient été victimes. Ils y trouvaient une rationalisation de leur sentiment et de leur expérience... C'est au nom de l'humanité qu'ils s'engageaient dans une proportion significative aux côtés d'un parti-paria du système politique... L'engagement paroxystique et singulier des Juifs exprimait ainsi, en dernier recours, le sort commun des Européens... On comprend que l'effondrement de l'URSS en 1989 a représenté pour tout un pan du monde juif un tournant presque aussi drastique que la shoah, transcendée par l'engagement militant d'après-guerre. C'est dans les années 1990 que les Juifs "sortent" vraiment des camps et constatent, dans leur for intérieur, on ne peut plus censuré, la désolation du monde et la crise de la citoyenneté démocratique². »

La douleur est alors immense, on le conçoit. Mais Shmuel Trigano n'écrivait-il pas, trente-cinq pages plus bas, que les Juifs avaient eu à

¹ Samuel Pisar, *La Ressource humaine*, p. 115.

² Shmuel Trigano, *L'Idéal démocratique... op. cit.*, p. 34-35.

souffrir du régime communiste ? Ce n'est pas la première fois que nous constatons des contradictions au milieu d'un même ouvrage. Mais on comprend surtout que certains esprits ont le génie pour retourner les situations, pour brouiller les cartes et imputer finalement à d'autres leurs propres turpitudes. Nous verrons plus loin les origines anciennes de cette aptitude singulière aux contorsions intellectuelles. C'était déjà le cas, comme on a pu le voir plus haut, avec Norman Mailer, qui accusait les conservateurs chrétiens d'avoir fomenté la guerre contre l'Irak. Dans le genre franchement tordu, on peut encore citer ce passage de Jacques Attali : « On accuse même les Juifs d'être indirectement responsables de la Shoah : Hitler ne serait, avancement certains historiens allemands tel Ernst Nolte, qu'une réponse au marxisme et à l'Union soviétique. Il suffira d'ajouter que le marxisme et l'URSS sont des "créations juives" pour que le Juif persécuté devienne, raffinement suprême, responsable de sa propre persécution¹ ! » Ce qui ne se peut pas, bien évidemment, puisque le Juif est, pour ainsi dire, par nature innocent.

Nous n'avons rien à voir avec cela

Pour d'autres, le communisme est d'abord perçu comme une idéologie génératrice de racisme, ce que l'on ne saurait cautionner. Au début des années 80, une municipalité communiste de la région parisienne avait en effet pris quelques mesures brutales contre la population immigrée pour complaire à son électorat populaire. Ce fut un excellent prétexte pour nos intellectuels pour prendre davantage leurs distances. Il s'agissait évidemment ici d'un dérivatif pour rejeter avec dégoût un système dans lequel on s'était dangereusement compromis.

Lorsqu'il parle du communisme, l'essayiste Albert Memmi ne soulève que certains aspects bien particuliers : « On se souvient, dit-il, de l'étonnante conduite de certaines municipalités communistes, qui ont chassé, avec une extraordinaire brutalité, des travailleurs nord-africains... En politiciens avertis, ils ont exprimé le racisme potentiel de leurs troupes. Il suffit de parcourir les justifications qu'ils ont données de leurs actions : les jeunes couples, ont-ils expliqué, n'arrivent plus à se loger dans les HLM, les enfants des ouvriers ne trouvent plus assez de places dans les colonies scolaires, parlent de plus en plus mal le français à cause du contact avec les enfants étrangers ; les immigrés font trop de bruit le soir dans la rue, font une cuisine qui empeste les cages d'escaliers, leur musique est tonitruante, ils cassent tout, etc. Le

¹ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, Fayard, 2002, p. 568.

crime des communistes est d'avoir utilisé ces sentiments, malheureusement bien réels¹. »

Marek Halter fait le même constat, avec les outrances habituelles dont nous sommes coutumiers. Après les « bulldozers communistes à Vitry, écrit-il, des manifestations fascistes à Dreux et des meurtres racistes à Lyon, Marseille, etc. », la situation française en 1981 est plus qu'alarmante. Le parti communiste lui-même reflète le racisme inqualifiable des Français de souche : « Aujourd'hui en France, par ces temps de crise et de chômage, on tente de dresser la population contre les immigrés, les travailleurs français contre les travailleurs immigrés. Le Parti communiste par les bulldozers, et le gouvernement par des décrets discriminatoires, les désignent comme boucs émissaires. On s'apprête à les chasser. Cinq cent mille de ces enfants d'immigrés², nés chez nous et parlant notre langue, sont menacés d'expulsion² » peut-on lire dans *Le Quotidien de Paris* du 2 mai 1981.

Dans *L'idéologie française*, Bernard-Henri Lévy fait lui aussi flèche de tout bois pour dénoncer ce communisme avec lequel on ne saurait se compromettre : « C'est dans les rangs du Parti communiste que se recrutent le plus volontiers ces nouveaux xénophobes », constate-t-il après un sondage auprès des Français en 1980. « Cette collection de sornoiseries, d'infamies discrètes, est probablement depuis un siècle la chose de France la mieux partagée, et où, aujourd'hui encore, une majorité du pays, de la gauche à la droite, de l'extrême gauche à l'extrême droite, persiste gaiement à se vautrer³. » En 1969, quand Georges Pompidou entra à l'hôtel Matignon, *L'Humanité*, tout comme *Aspects de la France*, le journal monarchiste, osait titrer en première page, pour exprimer l'aversion que lui inspirait le personnage : « Le directeur de la banque Rothschild a formé le gouvernement⁴. »

Pour BHL, donc, le parti communiste est antisémite et raciste, et c'est une raison amplement suffisante pour rejeter cette idéologie nauséabonde. Un homme comme Georges Marchais, reprenant à son tour l'antienne de « Jeanne la paysanne » et disant son « souci de la santé morale de notre peuple » le dégoûte souverainement. Son « communisme aux couleurs de la France », c'est celui de Georges Sorel qui appelait à un « socialisme gaulois, tricolore et patriote ». « On ne saurait cautionner, écrit-il, cette xénophobie ordinaire qui fait que, dans le Paris de 1980 encore, un homme, une femme, un enfant sont proprement en danger de mort dès lors qu'ils ont le teint légè-

¹ Albert Memmi, *Le Racisme*, Gallimard, 1982, réédition de poche 1994, p. 121.

² Marek Halter, *Un Homme, un cri*, Robert Laffont, Paris 1991, pp. 142-146, 199.

³ Bernard-Henri Lévy, *L'Idéologie française*, Grasset, 1981, p. 216.

⁴ Ibidem, p. 280.

ment différent du nôtre¹. » Notons que depuis plusieurs décennies, les immigrés sont toujours plus nombreux à vouloir affronter le danger, sans tenir compte de la méchanceté, de l'agressivité et de l'ignominie des Français. Décidément, ni les moujiks russes, ni les beaufs français ne seront jamais à la hauteur pour satisfaire ces messieurs.

Chez ces auteurs, la dénonciation du communisme est d'autant plus virulente qu'elle permet de couper l'herbe sous le pied de tous ceux qui pourraient encore accuser les Juifs de se faire les propagandistes du « judéo-bolchevisme ». Le « devoir de mémoire » ne tient plus face à la nécessité vitale d'oublier – le plus vite possible !

Faux grossiers et provocations antisémites

Pour le grand historien du judaïsme, Léon Poliakov, il ne s'agit pas de nier entièrement la part des Juifs dans la révolution russe, mais de la considérer dans ses justes proportions, afin de ne pas prêter le flanc aux divagations antisémites et de mettre un terme aux « chimères qui obsèdent sur ces points les imaginations chrétiennes », comme il le dit gentiment : « Certains Juifs, concède-t-il, y jouèrent un rôle de premier plan, rôle amplement suffisant pour entériner aux yeux de la grande masse des antibolcheviks de toute nuance et de toute extraction le vieux mythe de la révolution juive. » Mais le fait est que « le premier gouvernement formé en novembre 1917 par les bolcheviks ne comptait qu'un seul Juif (Trotski) sur quinze membres. »

Parmi les élucubrations antisémites, « une pièce manquait encore au puzzle. Révolution juive ou judéo-allemande, soit : mais quel était le rôle qu'y jouaient les capitalistes internationaux juifs ? Une série de faux vendue à Petrograd par le journaliste Eugène Semionov au diplomate américain Edgar Sisson, vint fournir la réponse : les bolcheviks, c'est-à-dire en premier lieu Trotski, étaient financés par un « syndicat rhénano-westphalien » par l'intermédiaire du banquier juif Max Warburg et du bolchevik juif Furstenberg. » Le gouvernement américain publia lui-même les documents en septembre 1918 sous le titre de *The German-Bolshevik Conspiracy*. « La date mérite d'être retenue, dit Poliakov, car elle marque la première publication officielle d'un faux antisémite. » La propagande antisémite alla encore plus loin avec « un prétendu rapport secret du gouvernement français, fabriqué à New York par un émigré russe, qui donnait la liste des principaux dirigeants communistes, tous Juifs à l'exception de Lénine, et décrivait leurs visées d'une domination universelle sioniste. » Ce rapport était « rédigé dans un langage d'une invraisemblance écla-

¹ Bernard-Henri Lévy, *L'Idéologie française*, p. 97.

tante, ce qui témoigne à sa façon des chimères qui obsèdent sur ces points les imaginations chrétiennes d'une façon peut-être chronique. »

Ces odieux mensonges continuèrent bien après la victoire des communistes. « Un troisième faux, le document Zunder eut en 1922 l'honneur d'être intégralement lu à la tribune du jeune parlement tchécoslovaque. D'après un quatrième, diffusé en 1922 aux Etats-Unis par le roi de l'automobile Henry Ford, les Juifs de l'East Side de New York avaient déjà désigné le remplaçant du dernier tsar. C'est ainsi que les fables pondues dans les officines de Rostov ou de Kiev alertaient tous les peuples de la terre sur l'existence d'une conspiration mondiale des Juifs. N'oublions pas le mythe historiquement le plus dynamique, *Les Protocoles des Sages de Sion*, imprimés par centaines de milliers dans les territoires contrôlés par les Blancs¹. » Le 8 mai 1920, le *Times* de Londres publiait un article intitulé *le Péril juif* suggérant que le Premier ministre britannique Lloyd George avait engagé des négociations avec un groupe de conspirateurs. « La démonstration s'appuyait sur *Les Protocoles des Sages de Sion*, qui les fit connaître dans le monde entier et amplifièrent la propagande haineuse et mensongère². »

Dans la suite qu'il a donnée à son *Histoire de l'antisémitisme*, Léon Poliakov donne son opinion concernant la "querelle des historiens". « On trouve chez Nolte, écrit-il, les germes d'une renaissance du mythe de Hitler et d'une légitimation du national-socialisme comme seule forme efficace de lutte contre le marxisme. Hitler est présenté comme le premier héros, national et international, de la lutte contre le bolchevisme mondial juif³. » Poliakov ne peut qu'établir cette conclusion sans appel : « L'argumentation de Nolte peut justifier les crimes antisémites à venir⁴. » Certes, il faut bien admettre qu'« aux postes de commandes, les Juifs paraissaient victorieux, tout-puissants. Le Comité central du Parti comptait, sur sept membres, trois Juifs : Trotski, l'égal de Lénine en ces temps-là, et qui allait devenir plus populaire que lui dans l'armée, ainsi que Kamenev et Zinoviev, le chef de la Troisième Internationale. Au surplus, Iakov Sverdlov fut élu président du Comité exécutif, c'est-à-dire chef du jeune Etat soviétique... Il reste que les Juifs ne formaient que 16 % des membres du Parti, face aux 60 % d'origine russe⁵. »

¹ Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, 1981, Calmann-Lévy, 1991, Points Seuil, vol. 2, pp. 394-395.

² Ibidem, pp. 411-412.

³ Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme 1945-1993*, pp. 42-43.

⁴ Ibidem, p. 54.

⁵ Ibidem, p. 260.

Dans *Soleils d'hiver*, Jean Daniel, le fameux directeur de presse, livre à son tour son analyse sur « la querelle des historiens ». A le suivre, Ernst Nolte et Stéphane Courtois peuvent être suspectés d'antisémitisme, puisqu'ils soulèvent – même de manière extrêmement prudente –, le problème de la forte présence des Juifs dans le régime bolchevique. Cela est évidemment hautement condamnable, et ne constitue certainement pas un argument pour expliquer la naissance du national-socialisme, et ce, pour une raison bien simple, explique-t-il, c'est que les Juifs allemands étaient parfaitement intégrés à la société allemande. « Je savais – contre François Furet, Besançon et Revel – que ce Stéphane Courtois n'était pas des nôtres. Qu'il était surtout soucieux de mettre la monstruosité de Staline bien au-dessus de celle de Hitler¹... Il est remarquable de noter qu'aucun des deux historiens à l'origine d'un bien édifiant dialogue sur un sujet connexe, n'est d'origine juive : le Français François Furet et l'Allemand Ernst Nolte... Malheureusement pour Ernst Nolte, l'intégration des Juifs allemands dans la patrie allemande a été portée à un degré qui aurait dû lui faire oublier l'obstacle de la différence juive. Comment Hitler a-t-il pu ignorer cette intégration des Juifs chez lui sous le prétexte qu'il y avait un nombre de Juifs inhabituel dans les Etats-majors du bolchevisme en Russie et ailleurs ? C'est une question que Nolte ne veut pas se poser. Il la refuse d'une manière suspecte². » C'est ce qui s'appelle noyer le poisson.

On voit que Soljénitsyne avait donc raison lorsqu'il s'indignait du refus de la grande majorité des intellectuels juifs d'endosser leur part de responsabilité dans l'expérience du communisme. Dans cet exercice difficile, on aura au moins noté la grande maîtrise de toutes les contorsions intellectuelles, plus étonnantes les unes que les autres. Après tout, les Barnum, Zavata, Gruss, Amar, Pinder et autres cirques ambulants sont toujours là pour distraire les indécrottables villageois que nous sommes restés.

2. Expliquer le phénomène

L'antisémitisme existait déjà bien avant la révolution bolchevique, et l'on ne saurait ériger celle-ci en cause unique du phénomène. Quelles explications donner alors à ces atroces persécutions qu'ont subies les Juifs tout au long de leur histoire ? Les intellectuels avancent d'abord la théorie du bouc émissaire, c'est-à-dire la désignation

¹ Jean Daniel, *Soleils d'hiver*, Carnets 1998-2000, Grasset, Poche, 2000, p. 330.

² Ibidem, p. 354.

d'un ennemi qui serait le responsable de tous les maux, et qu'il faudrait supprimer pour enfin assurer la concorde sociale et la paix. Un deuxième type d'explication met l'accent sur le rejet humain de la différence et la jalousie des médiocres envers ce qui réussissent. Le groupe social dominant a effectivement une tendance naturelle à rejeter l'étranger, le bizarre, le marginal autant que le parvenu. Une troisième réaction manifeste une incompréhension totale du phénomène. Les Juifs étant en effet assimilés avant d'être persécutés, l'antisémitisme est forcément une aberration. L'impossibilité à expliquer le mal amène en conséquence à une quatrième explication : la folie des hommes, la maladie mentale de ceux qui en sont atteints.

Les boucs émissaires

Hannah Arendt est une figure centrale du monde intellectuel de l'après-guerre, et son livre sur *Les Origines du Totalitarisme* reste une œuvre de référence pour comprendre les bouleversements XX^e siècle. *Sur l'Antisémitisme* compose la première des trois parties de cet ouvrage. Hannah Arendt y démontre que la montée de l'antisémitisme au XIX^e siècle ne correspond absolument pas à un accroissement prodigieux du pouvoir des Juifs dans la société européenne depuis leur émancipation, comme les esprits superficiels l'avaient cru jusqu'à présent, mais paradoxalement, à une perte de pouvoir des financiers juifs. Dans l'ancien Empire germanique, qui était divisé en plusieurs centaines de principautés quasiment indépendantes, on sait que les princes allemands avaient autour d'eux, comme grands argentiers, ce que l'on nommait les "Juifs de Cour", qui étaient, aux XVII^e et XVIII^e siècles, leurs conseillers financiers et intermédiaires à l'échelle européenne.

A la suite de l'exemple donné par la révolution française, la citoyenneté avait été octroyée aux Juifs dans la quasi totalité des pays d'Europe au cours du XIX^e siècle, à l'exception notable de la Russie et de la Roumanie. Après les bouleversements révolutionnaires et le remembrement de l'Allemagne, dit Hannah Arendt, ils « durent céder le monopole des transactions d'Etat à des hommes d'affaires tournés vers l'expansion impérialiste. Ils perdirent de leur influence en tant que groupe, même si, individuellement, certains Juifs surent la conserver¹. » On s'aperçoit donc que « l'antisémitisme s'exaspéra au

¹ Le banquier marrane d'Elisabeth, les financiers des armées de Cromwell, de Frédéric II, de l'Empereur d'Autriche et de Bismarck, ne dictent pas leur politique au souverain, et s'ils s'étaient aventurés à le berner, ils auraient probablement fini leurs jours dans un cachot humide.

moment où les Juifs avaient perdu leurs fonctions publiques et leur influence, et ne conservaient plus que leurs richesses. Lorsque Hitler accéda au pouvoir, les Juifs avaient perdu presque tous les postes-clés qu'ils avaient détenus pendant plus de cent ans dans les banques allemandes. Il en va de même pour presque tous les pays d'Europe occidentale. L'affaire Dreyfus explosa non pas sous le Second Empire, au moment où les Juifs français étaient à l'apogée de leur puissance, de leur prospérité et de leur influence, mais sous la troisième République, alors que les Juifs avaient presque disparu des postes importants, bien qu'ils eussent encore un rôle sur la scène politique. De même, l'antisémitisme autrichien donne libre cours à sa violence non sous Metternich et François-Joseph, mais sous la République autrichienne d'après-guerre, alors qu'il était évident que la disparition de la monarchie des Habsbourg avait ôté aux Juifs, plus qu'à tout autre groupe, influence et prestige¹. » Un groupe dirigeant est respecté s'il remplit un rôle utile à l'ensemble de la société. Il devient rapidement la cible de la rancœur populaire s'il ne conserve que les privilèges dus à sa fonction, sans plus assurer aucune charge sociale.

« le Juif européen cosmopolite devint un objet de haine universelle en raison de sa richesse inutile, et un objet de mépris parce qu'il n'avait plus aucun pouvoir. » Les accusations des antisémites sur le pouvoir des Juifs n'ont donc pas de fondements valables. Les antisémites, qui personnifient « la lâcheté humaine », ne s'attaquent pas aux puissants, mais à « des groupes sans pouvoir, ou en train de perdre leur influence » ; à des groupes sans défense. L'affaire Dreyfus en est un bon exemple, écrit Hannah Arendt, et « ce n'est pas par hasard que cela se produisit peu après que les Juifs français, durant le scandale de Panama, eurent cédé la place à de peu scrupuleux et entreprenants Juifs allemands². »

Les succès de l'antisémitisme en France à la fin du XIX^e siècle peuvent s'expliquer aussi par le « manque d'autorité de la troisième République, régime adopté à une très faible majorité. Pour les masses, l'Etat avait perdu son prestige depuis la fin de la monarchie, et les attaques contre l'Etat n'étaient plus sacrilèges... Il était donc facile d'y attaquer ensemble les Juifs et le gouvernement³. » « L'influence croissante des grandes affaires sur l'Etat et le besoin moindre qu'avait celui-ci des services des Juifs menaçaient le banquier juif d'extinction... De plus en plus, les Juifs abandonnaient les finances publiques pour les affaires privées. »

¹ Hannah Arendt, *Sur l'antisémitisme*, 1951, Calmann-Lévy, 1973, p. 27.

² Ibidem, p. 184.

³ Ibidem, pp. 109-110.

Ils s'investirent davantage dans la vie culturelle. « L'entrée en masse des Juifs de familles aisées dans les professions intellectuelles fut particulièrement remarquable en Allemagne et en Autriche, où une grande partie des institutions culturelles, comme les journaux, l'édition, la musique et le théâtre, devinrent des domaines juifs. Ce phénomène conduisit à une véritable rupture avec la tradition, à l'assimilation et à la « nationalisation » intellectuelle de couches importantes de la population juive d'Europe occidentale et centrale. Politiquement, c'était un indice de l'émancipation des Juifs de la protection de l'Etat¹. »

Si remarquable soit-elle par son ingéniosité, la thèse d'Hannah Arendt n'a été reprise par aucun auteur. Outre qu'elle a totalement éludé le phénomène socialiste, son explication de l'antisémitisme qui se serait déchaîné sur une communauté affaiblie par leur perte de pouvoir au XIX^e siècle est en totale contradiction avec ce qui était admis jusque-là de manière générale, à savoir que l'émancipation des Juifs européens avait été le début d'un accroissement considérable de leur influence. L'aplomb est parfois payant, on a pu le constater, mais dans le cas présent, cette thèse n'a jamais réussi à s'imposer. L'image de la fabuleuse puissance des cinq frères Rothschild dominant l'Europe du XIX^e siècle reste encore la référence mythique de la « fortune anonyme et vagabonde ».

Le grand auteur Primo Lévi, dont l'œuvre est étudiée dans tous les collèges et lycées d'Europe, a une interprétation plus classique de l'antisémitisme. Quand il se remémore la triste époque où il a vécu, il nous dit : « Il y eut des lois absurdes, iniques et vexatoires. Chaque jour, les journaux étaient remplis de mensonges et d'insultes. On assistait à une inversion, à un renversement ridicule et cruel de la vérité : les Juifs étaient considérés non seulement comme les ennemis de l'Etat depuis toujours, mais aussi comme les négateurs de la justice et de la morale, les destructeurs de la science et de l'art, les termites qui, par leur activité occulte, minent les bases de l'édifice social, les coupables du conflit désormais imminent. » On insufflait aux jeunes Allemands « une haine viscérale, une répugnance physique à l'égard du Juif, destructeur du monde et de l'ordre, coupable de toutes les fautes. Comme tout pouvoir absolu, le nazisme avait besoin d'un antipouvoir, d'un anti-Etat, sur lequel déverser la culpabilité de tous les problèmes, présents et passés, véritables et présumés, dont les Allemands souffraient. Sans défense et souvent considérés comme "autres", les Juifs constituaient l'anti-Etat idéal, l'objectif contre lequel on pouvait diriger l'exaltation nationaliste et manichéenne que la propagande nazie

¹ Hannah Arendt, *Sur l'antisémitisme*, pp. 118, 120, 122.

entretenait dans le pays¹. » Selon Primo Lévi, « l'antisémitisme est un fait ancien et complexe, aux racines barbares, voire pré-humaines (il existe, c'est bien connu, un racisme zoologique des animaux sociaux) ; mais il est périodiquement ressuscité en vertu d'un calcul cynique selon lequel il est utile, dans les moments d'instabilité et de souffrance politique, de trouver ou d'inventer un bouc émissaire auquel attribuer tous les problèmes passés, présents et futurs, et sur lequel déverser les tensions agressives, vindicatives, du peuple. Les Juifs, dispersés et sans défense, se présentaient, après la diaspora, comme les victimes idéales. L'Allemagne de Weimar était instable et souffrante, elle avait besoin d'un bouc émissaire². »

On retrouve chez les intellectuels français le même type d'explications. Albert Memmi analyse ainsi l'antisémitisme allemand des années trente : Le Juif, dit-il, « était particulièrement commode. Stéréotype négatif déjà largement répandu, il pouvait aisément servir de dérivatif à l'agressivité du peuple allemand, comme du reste des peuples conquis... On peut faire du savon avec sa graisse, des abat-jours avec sa peau et du tissu avec ses cheveux³. »

Dans *Terre-patrie*, le sociologue Edgar Morin nous donne son explication de l'antisémitisme hitlérien. Après la guerre, dit-il « les malheurs et angoisses du chômage et de la misère avaient ravivé le sentiment d'humiliation nationale causé par le traité de Versailles... La peur du communisme "apatride" va enflammer le désir de revanche nationaliste et la haine des Juifs, désignés par Hitler comme les diaboliques manipulateurs d'un complot international ploutocratobolchevik⁴. » Ce qui est effectivement une vision totalement délirante de la réalité.

L'humaniste Marek Halter, l'inlassable défenseur de la Paix, ne cache pas une certaine amertume, on l'a vu, au regard de l'évolution des pays de l'Est après la chute des régimes totalitaires : « cette nouvelle donne, dit-il, a fait resurgir l'archaïque aversion de l'autre, du différent, que l'on accuse à nouveau de tous les maux, que l'on humilie et que, à l'occasion, on tue. Or, dans l'histoire de ces pays-là, l'autre, l'étranger, le diable, ce fut de tout temps le Juif. D'où la résurgence de l'antisémitisme. On y rend les Juifs responsables de tout ce qui a échoué, échoue ou échouera en Union soviétique. On les accuse des persécutions de l'époque stalinienne, de la destruction du patri-

¹ Primo Lévi, *L'asymétrie et la vie*, Robert Laffont, 2002, p. 90.

² Primo Lévi, *L'asymétrie et la vie*, *La Stampa*, 20 mai 1979.

³ Albert Memmi, *Le Racisme*, Gallimard, 1982, réédition de poche 1994, pp. 92, 93. Si étonnantes soient-elles aujourd'hui, ces atrocités étaient couramment admises dans l'historiographie des années 1980. Elles ont été abandonnées dans les années 1990.

⁴ Edgar Morin, *Terre-patrie*, Le Seuil 1993, p. 25.

moine culturel russe, de la misère économique, et même de la perestroïka. »

Tout cela est parfaitement faux, bien évidemment, mais ces calomnies alimentent les pires hypothèses. « Les Juifs ont donc peur », poursuit Marek Halter, et se voient contraints une nouvelle fois à l'exil, toujours victimes, toujours persécutés. C'est pour cela qu'ils fuient en Israël. » Il faut bien comprendre que « si Israël les reçoit, ce n'est nullement, comme certains Arabes le croient, pour nuire aux Palestiniens, mais pour sauver des hommes persécutés¹. » Ainsi, nous comprenons que si les persécutions des Juifs dans les pays de l'Est après la chute du communisme n'ont été relatées ni dans la presse, ni dans les autres médias, c'est probablement parce que les antisémites, qui tiennent les médias, ont organisé la conspiration du silence sur ce sujet. « A mes amis palestiniens, je dis : ne craignez rien. Ces Juifs soviétiques quittent leur pays parce que l'environnement leur est hostile ; ils n'iront s'installer ni en Cisjordanie ni à Gaza où l'environnement leur serait plus hostile encore. » Ce discours était sans doute nécessaire pour rassurer une population palestinienne légitimement inquiète de l'afflux des centaines de milliers de colons d'origine soviétique dans les années 1990. Espérons simplement cette fois-ci que les Palestiniens feront preuve d'un peu plus de gratitude que les populations de l'Europe libérée du joug communiste, sans quoi Marek Halter risque de sombrer dans le plus profond désespoir.

Sur l'interprétation de l'antisémitisme, Shmuel Trigano écrit : « Je sais par expérience que l'antisémitisme est un phénomène comparable à un instrument de mesure sociale. Il permet de déceler le degré de maladie d'une société... A la tempête, au chômage, à l'inflation, au chaos social, au terrorisme, à la peur, il faut trouver des responsables. C'est toujours de la faute de quelqu'un – la faute de l'autre². »

Dans un livre d'entretiens intitulé *Portraits juifs*³, publié en Allemagne en 1989, les opinions de hautes personnalités juives d'Allemagne et d'Europe centrale ayant vécu les heures tragiques de la Seconde Guerre mondiale, concordent avec les témoignages précédents. Nous n'avons extrait ici que les propos qui intéressent notre sujet, à savoir les racines du mal antisémite, l'identité juive et l'esprit universaliste. Leurs témoignages sont d'autant plus importants que toutes ces personnalités font partie de l'élite sociale et intellectuelle de la communauté juive.

Ainsi, Bruno Bettelheim, psychosociologue, né en 1903 à Vienne :

¹ Marek Halter, *Un Homme, un cri*, Robert Laffont, Paris 1991, pp. 291-292.

² Shmuel Trigano, *L'Idéal démocratique... op. cit.*, p. 43.

³ Herlinde Loelbl, *Portraits juifs, Photographies et entretiens*, L'Arche éditeur, Francfort-sur-le Main 1989, 2003 pour la version française.

« – Quelles furent donc selon vous les causes de l'antisémitisme historique ?

« – Elles diffèrent selon les époques. Je crois en tout cas que les chrétiens n'ont pas pardonné aux Juifs le fait que l'origine de leur religion soit juive et que le Christ lui-même fût juif. Difficile de se débrouiller avec ça, n'est-ce pas ? Mais l'inconscient continuait à savoir que Jésus-Christ était un Juif. et puis c'est évidemment toujours très commode d'avoir un bouc émissaire sous la main. »

Edward Goldstücker, professeur de littérature à Brighton, né en 1913 à Odbiel, en Tchécoslovaquie :

« – Quelle explication donnez-vous à l'antisémitisme ?

– Les Juifs étaient une minorité étrangère qui s'obstinait dans sa différence. Minoritaires, ils étaient donc sans défense, et constituaient une cible idéale pour qui voulait libérer ses pulsions agressives. »

Artur Brauner, producteur de cinéma à Berlin, né en 1918 à Lodz, en Pologne :

« – Peut-on expliquer l'antisémitisme des Allemands et celui des autres peuples ?

– Si un Etat d'Israël avait existé pendant les deux mille ans de la diaspora, il n'y aurait pas eu d'antisémitisme. En tout cas, pas sous cette forme, et de cette dimension. Mais comme pendant deux mille ans il n'y a pas eu d'Etat d'Israël, les Juifs furent sans pouvoir. Et on tombe sur la faiblesse à bras raccourci. C'est quand on est fort que l'on est respecté, estimé par les autres, même si c'est seulement par peur. »

George Tabori, écrivain, acteur et metteur en scène à Vienne, né en 1914 à Budapest : « En ce qui concerne l'antisémitisme, les explications sociologiques et économiques habituelles ne collent pas. On a manifesté de l'hostilité envers les Juifs même là où, à l'évidence, ils ne constituaient ni une concurrence ni même une menace économique. L'exemple le plus récent qui me vient à l'esprit est l'Autriche. L'antisémitisme est finalement une idéologie de la lâcheté. On projette ses propres peurs et sa propre agressivité sur les autres ; on se sent ensuite menacé et on les frappe. Le mieux est bien sûr de se choisir un groupe faible et désarmé, un groupe qui ne peut pas se défendre. Les Juifs ont toujours été les boucs émissaires idéaux et les premières victimes dans les situations de crise. Ce sont les Juifs qui ont formulé les lois – les Dix commandements, les prescriptions d'hygiène de Moïse et autres – et le Sermon sur la montagne n'est, à vrai dire, qu'une nouvelle formulation des anciens textes prophétiques. Ces lois sont une bonne chose, une chose raisonnable, en quelque sorte un code moral parfait. Mais il nous est impossible de les respecter toutes jusqu'au bout. D'où résulte ce sentiment de mauvaise conscience, d'irritation

permanente envers les Juifs. Ils représentent la loi biblique et leur existence même rappelle aux chrétiens l'idéal inaccessible¹. »

– Existe-t-il un pays que vous considérez comme votre patrie ?

– J'ai longtemps gardé la nostalgie de la Hongrie, mais aujourd'hui, c'est le passé. Pour moi, tous ces bavardages sur la patrie et le patriotisme sont une mauvaise chose. » [il avait déclaré auparavant : « New York est une ville juive. On s'y sent pour ainsi dire chez soi »].

Dans son analyse de la situation au Proche-Orient, le grand journaliste et écrivain américain Norman Mailer semble uniquement préoccupé par le sort des Juifs, sans aucune considération pour les peuples étrangers. L'antisémitisme, là encore, n'est qu'un moyen bien pratique utilisé par les pays arabes comme dérivatif à leur incurie : « Les pays arabes, dit-il, ont intérêt à faire d'Israël le grand coupable de tous les maux. Bien que juif et fier de l'être, je ne suis pas un Juif patriote, je ne plaide pas pour "mon Israël" coûte que coûte. Je ne suis pas un inconditionnel. Pourtant, je crois que l'après-Holocauste nous a donné un exemple frappant du manque d'humanité des Cheiks et de la plupart des dirigeants arabes de l'époque. Ils auraient très bien pu dire : "Laissons les juifs avoir cette terre. Cela ne nous fera pas de tort et nous serons peut-être même capables de nous servir les uns des autres pour de bonnes causes". Mais non, ils ont choisi de tenir les survivants de la barbarie nazie pour l'ennemi absolu. Et ils ont utilisé Israël comme palliatif à la haine que suscitait leur propre régime. » Et l'on retrouve là une fois de plus les circonvolutions, les contorsions maintenant coutumières qui permettent de retourner les problèmes de la manière la plus invraisemblable. Ecoutez un peu ça : « Les Saoudiens disposent aujourd'hui d'un magnifique stratagème : ils se servent des Palestiniens pour justifier leur haine d'Israël alors qu'en fait ils comptent sur l'Etat hébreu pour les protéger de ceux-ci. » On pense ici aux propos de Cohn-Bendit sur l'immigration en Allemagne, quand il nous dit explicitement qu'il faut ouvrir les frontières pour limiter l'immigration ou encore favoriser l'immigration pour faire baisser le racisme.

Ce penchant à inverser les valeurs courantes et à nier les évidences les plus établies est remarquablement illustré par une réflexion que Nietzsche a exprimé dans la *Généalogie de la morale* : « Ce sont les Juifs qui, avec une effrayante logique, osèrent retourner l'équation des valeurs aristocratiques (bon = noble = beau = heureux = aimé des dieux) et qui ont maintenu ce retournement avec la ténacité d'une haine sans fond (la haine de l'impuissance), affirmant "les misérables

¹ On aura noté ce très bel exemple de contorsion intellectuelle.

seuls sont les bons, les pauvres, les impuissants, les hommes bas seuls sont les bons, les souffrants, les nécessiteux, les malades, les difformes sont aussi les seuls pieux, les seuls bénis des dieux, pour eux seuls il y a une félicité, tandis que vous, les nobles et les puissants, vous êtes de toute éternité les méchants, les cruels, les lubriques, les insatiables, les impies, vous serez éternellement aussi les réprouvés, les maudits et les damnés !” »

Tout cela n’empêche pas Norman Mailer de poursuivre benoîtement le fil de sa réflexion sur l’antisémitisme des nations arabes au Proche-Orient : « Ce processus a endommagé les meilleurs aspects du caractère juif : l’ironie, la vivacité d’esprit, l’amour de la vérité et du savoir, la soif de justice... J’ai tendance à penser, conclut-il, que la meilleure explication du 11 septembre 2001, c’est que Satan a remporté une grande victoire, ce jour-là. Oui, Satan était le pilote qui a lancé ces avions dans un dénouement aussi impensable¹. »

Les assassinats politiques

Il ne faudrait pas penser que les Juifs soient incapables de se défendre. Cette opinion, courante après la douloureuse épreuve de la shoah, tend à accréditer l’idée antisémite d’une faiblesse intrinsèque et la soi-disant supériorité de la « race aryenne ». Les Juifs, au contraire, ont prouvé en bien des occasions qu’ils avaient en eux l’énergie nécessaire pour faire face à leurs oppresseurs et qu’ils savaient défendre leurs droits et leurs intérêts avec une certaine vigueur.

Afin de répondre à l’assertion de Boris Pasternak concernant « cette façon pudique, sacrificielle, qu’ont les Juifs, de se tenir à l’écart », de « leur fragilité et de leur incapacité à rendre les coups », nous pourrions commencer par citer quelques exemples d’actes de bravoure que Soljénitsyne expose dans son livre, illustrant le courage physique, soutenu et motivé par l’esprit de vengeance. A l’époque tsariste, lorsque les révolutionnaires russes se tournèrent vers le terrorisme, les Juifs ne constituaient dans les mouvements révolutionnaires que de rares exceptions. Tout à la fin des années 1870, il y eut dans le mouvement la « Volonté du Peuple » (*Narodnaya Volia*) quelques Juifs comme Goldenberg, Deitch, Zoundélévitch, Guessia, Guefmann. Après l’assassinat d’Alexandre II, leur présence provoqua contre eux une explosion d’indignation populaire. Mais le fait est que *La Feuille de la Volonté du Peuple* approuva ces désordres en invoquant le rôle des Juifs « exploiters du peuple ». Ce qui prouve bien

¹ Norman Mailer, *Pourquoi nous sommes en guerre*, Denoël pour la traduction française, 2003, pp. 93, 94, 108.

que leur influence au sein de l'Organisation était insignifiante à ce moment-là. Vers la fin des années 1880, la situation avait changé, nous dit Soljénitsyne. C'est seulement après la création du parti S.R. (socialiste-révolutionnaire) que les Juifs constituèrent une solide majorité au sein de la direction de ce mouvement. Les membres du cercle restreint des dirigeants du parti étaient Mendel, Wittenberg, Levine, Levite et Azev. La section de combat des S.R. avait été créée et dirigée par Guerchouni de 1901 à 1903, puis par Azev de 1903 à 1906, et par Zilberberg de 1906 à 1907. Une évolution analogue peut être constatée au sein des mouvements sociaux-démocrates.

Un livre intitulé *Les Terroristes*¹, de Roland Gaucher, apporte certaines précisions concernant l'action du Parti socialiste-révolutionnaire. Celui-ci utilisa l'action armée pour parvenir au renversement du tsarisme. Dès l'origine fut créée l'Organisation de Combat. C'était le fer de lance du Parti. Elle bénéficia assez vite d'une quasi autonomie pour répandre la terreur au cœur du dispositif ennemi. « Guerchouni fut le véritable créateur de l'O.C. D'origine juive, ex-préparateur en pharmacie, il avait une trentaine d'années à l'époque où il rédigea les statuts de l'Organisation. Sous sa direction, les hommes de l'O.C. abattirent le ministre de l'Intérieur Sipriaguine, tirèrent sur le prince Obolinski, tuèrent le gouverneur Bogdanovitch en 1903. » Succédant à Sipriaguine, Plehve avait été nommé ministre de l'Intérieur en 1902. Un an après la nomination de Plehve, l'ingénieur Evno Azev remplaçait Guerchouni, qui tomba à Kiev entre les mains de la police. Le 15 juillet 1904, une bombe mettait fin aux jours de Plehve. Le grand-duc Serge fut tué à son tour dans un attentat. L'O.C. qui subit de lourdes pertes fut dissoute à la suite de désaccords au sein du Comité Central. Un nouveau groupe terroriste fut alors constitué par Silberberg sous le nom de Détachement de Combat. Mais celui-ci tomba en février 1907. On sait par ailleurs que Stolypine, le ministre de l'Intérieur du tsar qui avait aussi mis en chantier une importante réforme agraire entre 1906 et 1910, avait été assassiné à Kiev le 2 septembre 1911 par l'extrémiste juif Bogrov, au cours des cérémonies du trois-centième anniversaire de la dynastie.

Pendant la révolution bolchevique, le comte Mirbach, ambassadeur, fut abattu par Blumkine, alors âgé de dix-huit ans. Celui-ci appartenait à la Tchéka et était membre du parti S.R. de gauche. Il voulait raviver ainsi l'hostilité entre la Russie et l'Allemagne.

Dans la Russie rouge, deux illustres actes terroristes perpétrés par des bras juifs contre les bolcheviks occupent une place à part : le 30 août 1918, Ouritsky, le chef de la Tchéka, fut tué par un étudiant S.R.,

¹ Roland Gaucher, *Les Terroristes*, Editions Albin Michel, 1965.

Leonid Kannegiesser. Le même jour, Lénine prit la parole dans un meeting où il tonna contre les ennemis de la révolution. Comme il quittait la salle et s'apprêtait à remonter dans son auto, Fanny Kaplan, une ancienne anarchiste, s'approcha de lui et tira trois balles, dont deux l'atteignirent à l'épaule et au cou.

Leonid Kannegiesser, issu de la noblesse héréditaire par son grand-père, était entré à l'école des élèves-officiers en 1917. On connaît ses motivations par un billet transmis à sa sœur à la veille de l'attentat, dans lequel il disait vouloir se venger de la paix de Brest-Litovsk, qu'il avait honte de voir les Juifs contribuer à installer les bolcheviks au pouvoir, et qu'il vengeait aussi l'exécution par la Tchéka de Petrograd d'un de ses camarades de l'école militaire¹. « Une chose est néanmoins troublante, s'interroge Soljénitsyne : comment se fait-il que plus tard, en pleine terreur rouge, et alors qu'on passait par les armes à travers tout le pays des milliers d'otages innocents, totalement étrangers à l'affaire, toute la famille Kannegiesser fut libérée de prison et autorisée à émigrer ? Les parents et amis avaient même élaboré un plan d'attaque armée contre la Tchéka de Petrograd pour libérer le prisonnier, et tous, à peine arrêtés, furent libérés et restèrent vivres à Petrograd sans être inquiétés. On ne reconnaît pas la griffe bolchevique. Une telle clémence s'explique peut-être par le souci des autorités bolcheviques de ne pas se fâcher avec les milieux juifs influents de Petrograd. La famille Kannegiesser avait gardé sa foi juïdique et la mère de Léonid déclara lors d'un interrogatoire que son fils avait tiré sur Ouritsky parce que celui-ci « s'était détourné du judaïsme ».

L'attentat de Fanny Kaplan contre Lénine révèle lui aussi des circonstances suspectes. « Il s'agit peut-être d'un acte politique d'une militante proche des Socialistes-révolutionnaires, mais il y a de fortes présomptions, d'après des études récentes², que Fanny Kaplan n'ait nullement tiré sur Lénine, et qu'elle ait simplement été appréhendée "pour clore l'enquête" et servir de coupable commode. »

D'autres assassinats politiques ont été commis par des membres de la communauté juive ailleurs qu'en Russie : On connaît le cas de Friedrich Adler, qui avait abattu en 1916 le Premier ministre autrichien et avait été gracié. C'est lui qui parvint à obtenir la grâce de R. Abramovitch, un important leader menchevik, en adressant une lettre à Lénine de sa prison autrichienne au cours de l'été 1918.

En 1927, se tint à Paris le procès retentissant de Samuel Schwarzbard, cet horloger dont la famille avait péri lors des pogroms

¹ Alexandre Soljénitsyne, *Deux Siècles ensemble*, op. cit.

² B. Orlov, *Le Mythe de Fanny Kaplan*, ME, 1975, n°2, cité par Soljénitsyne, p.124.

en Ukraine, et qui, à Paris, avait abattu de cinq balles le chef nationaliste ukrainien Pétlioura. Les avocats avaient légitimé l'assassinat, qui devait être considéré comme un juste châtement, et Schwarzbard fut acquitté par le tribunal français et libéré. Le procureur avait néanmoins fait remarquer à l'accusé que Petlioura habitait en Pologne : « mais vous ne l'avez pas tué là-bas, poursuit-il, parce que vous saviez qu'en Pologne, on vous aurait traduit devant un tribunal militaire d'exception ».

En 1927 encore, le jeune Koverda avait lui aussi voulu « interpellé la conscience mondiale » en assassinant le bolchevik Voïkov à Varsovie. Il écopa de dix ans de prison et les purgea intégralement. En 1929, à Moscou, Lazare Kolenberg assassina Slatchev, ancien général blanc passé aux Soviétiques, coupable d'avoir toléré les pogroms à Nikolaïev. Kolenberg fut déclaré irresponsable au cours de l'instruction, puis libéré¹.

En Roumanie, « la première action retentissante des communistes, avant même la création officielle du parti, fut l'attentat perpétré par le militant Max Goldstein dans l'hémicycle du Sénat de Bucarest, le 8 décembre 1920, et qui fit plusieurs victimes².

Dans le livre *La Guerre civile européenne* de l'historien Ernst Nolte³, nous trouvons encore d'autres cas d'assassinats politiques : En 1936, le jeune David Frankfurter assassina le chef de l'organisation nationale-socialiste suisse Wilhelm Gustloff. La haute direction de l'Etat avait alors empêché que se produisent des exactions du fait de l'imminence des Jeux olympiques.

On peut citer aussi bien évidemment l'assassinat, le 7 novembre 1938, du secrétaire de légation Ernst von Rath par le jeune Herschel Grynszpan, dans l'ambassade parisienne du Reich. Nolte écrit à ce sujet : Cet acte pourrait expliquer « la réapparition spectaculaire de l'antisémitisme à l'instant justement où tout semblait indiquer que seule la mise en avant de l'anticommunisme était la politique susceptible de déboucher sur des succès. Après les lois de Nuremberg, les Juifs allemands avaient connu quelques années de relative tranquillité durant lesquelles on encouragea leur départ pour l'étranger, le grand nombre de ceux qui demeuraient dans le pays pouvant alors mener une vie communautaire d'une diversité et d'une vitalité étonnantes. Sur le plan économique, les positions juives ne paraissaient guère atteintes, si l'on était attentif au fait que, au bas des lois relevant de l'économie politique, il n'était pas rare de voir les signatures de plu-

¹ Alexandre Soljénitsyne, *Deux Siècles ensemble*, op. cit., p. 212.

² Romulus Rusan, in *Du Passé faisons table rase*, de Stéphane Courtois, Robert Lafont, 2002, p. 372.

³ Ernst Nolte, *La Guerre civile européenne, 1917-1945*, op. cit. p. 265.

sieurs banquiers juifs côtoyer celle de Hitler¹. » Il n'en demeura pas moins que l'acte de Grynspan fut suivi par des exactions de toutes sortes contre les Juifs d'Allemagne au cours de ce qui est resté sous le nom de « Nuit de Cristal », où l'on put déplorer trente-six morts.

L'assassinat de Trotski à Mexico par un agent stalinien en 1940 marque encore les mémoires. Le travail avait en effet été réalisé avec une extraordinaire barbarie, puisque c'est à coups de piolet dans le crâne que l'ancien chef de l'Armée rouge avait été tué. Les responsables, qui avaient obéi à Staline, n'en tombèrent pas moins dans le hachoir soviétique, eux aussi, ainsi que nous l'apprend Ernst Nolte : « En 1951, Staline porta un coup à Beria en faisant arrêter un groupe de vieux cadres juifs de la sécurité et du parquet, dont le lieutenant-colonel Eitingon, qui avait organisé en 1940 l'assassinat de Trotski, le général Leonid Raikhman, qui avait participé au montage des procès de Moscou, le colonel Lev Schwarzmann, tortionnaire de Babel et de Meyerhold, et le juge d'instruction Lev Cheinine, bras droit de Vy-chinski, procureur des grands procès de Moscou en 1936-1938. Tous furent accusés d'être les organisateurs d'un vaste « complot nationaliste juif » dirigé par Abakoumov, le ministre de la Sûreté d'Etat et proche collaborateur de Beria². »

En Palestine, les Juifs eurent aussi très rapidement l'occasion de montrer leur capacité offensive. Lorsqu'ils commencèrent à s'installer en Palestine, les conflits avec les Arabes éclatèrent rapidement et des groupes de combat furent créés de part et d'autre. Menachem Begin était l'un des chefs de l'Irgoun. Mais dans le Groupe Stern, le recours à la terreur était beaucoup plus systématique. Le groupe Stern naquit d'une scission à l'intérieur de l'Irgoun, qui elle-même était née d'une dissidence par rapport à la Haganah, une milice juive de combat contre les Arabes. Déjà en 1920, Jabotinsky avait formé le mouvement sioniste révisionniste, pour obtenir immédiatement la création d'un Etat juif indépendant sur un territoire correspondant aux frontières historiques de la Palestine. Ce but, selon lui, ne pouvait être atteint que si les Juifs étaient prêts à combattre et à rendre coup pour coup face aux raids de terreur que les Arabes dirigeaient contre les colonies juives. En 1937, il créa sa propre organisation de combat, l'Irgoun Zvai Leumi (Organisation militaire nationale). L'Irgoun fut organisée selon les principes militaires qu'il avait déjà inculqués aux membres d'un mouvement de jeunesse créé par lui, le Betar.

L'Irgoun commença à jeter des bombes dans les marchés arabes ou à les déposer dans des cars de voyageurs, en représailles au terro-

¹ Ernst Nolte, *La Guerre civile européenne*, p. 324.

² Stéphane Courtois, *Le Livre noir du communisme*, Paris 1997, p. 274.

risme des Arabes. En février 1939, l'Irgoun lança de terribles attaques. La Haganah fit largement répandre un tract qui rappelait la parole de la Bible : « Tu ne tueras point. » L'Irgoun riposta aussitôt par une autre citation : « Tu rendras vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, brûlure pour brûlure. » Cette violence n'allait pas tarder à se tourner contre les Britanniques qui administraient la région sous le mandat de la Société des Nations. Quatre cent cinquante mille Juifs s'étaient maintenant établis en Palestine, ce qui suscitait la fureur des Palestiniens. Le gouvernement Chamberlain, fit paraître le Livre Blanc le 17 mai 1939 qui tirait une conclusion brutale : il mettait fin à l'émigration. Des manifestations violentes éclatèrent et l'Etat-major de l'Irgoun fut arrêté. Dans la guerre contre l'Allemagne nazie, la plupart des chefs de l'Irgoun estimèrent que les opérations contre les Britanniques devaient de toute manière être suspendues jusqu'à la fin de la guerre. Mais Abraham Stern considérait que le seul ennemi était la Grande-Bretagne.

C'est un parti radical juif qui assassina le comte Bernadotte pour avoir fait attribuer Jérusalem à la Jordanie par l'O.N.U. Le comte Folke Bernadotte n'est pas honoré par la mémoire juive parce que, bien qu'il ait lui aussi sauvé des milliers de Juifs, on estime qu'il s'était montré trop pro-arabe par la suite. Le futur ministre israélien Yitzak Shamir avait donc ordonné qu'on l'assassinât. La version de Jacques Attali est révélatrice : « En août 1948, écrit-il, le comte Bernadotte vient négocier un accord au nom de l'ONU : il propose qu'Israël rende le Néguev et Jérusalem en échange de la Galilée, ce que les deux camps rejettent. Il est assassiné¹. »

Lord Moyne (Walter Edward Guinness, la célèbre marque de bière), qui était ministre d'Etat du gouvernement Churchill pour le Proche-Orient, fut lui aussi assassiné, abattu de trois balles à bout portant, ainsi que son chauffeur. Deux jeunes Juifs de vingt-trois et dix-sept ans étaient les responsables de cet attentat : Bet Zouri et Hakim. L'Irgoun attaquait alors les installations et pendait des officiers britanniques. Le 1^{er} juillet 1946, les hommes de l'Irgoun firent sauter l'hôtel King David qui servait de Q.G. aux Britanniques à Jérusalem. Il y eut 200 morts et blessés. Il est incontestable que ces violences hâtèrent le départ des Britanniques.

Pendant la guerre d'Algérie, certains membres de la communauté juive purent là encore jouer un rôle de premier plan. Dès le 6 mai 1956, une explosion accidentelle se produisit à l'hôpital Mustapha d'Alger, où un externe, Daniel Timsit, expérimentait ses ingrédients. Au commando du Parti communiste algérien (Meyer, les frères Tim-

¹ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, Fayard, 2002, p. 533.

sit, Smadja, Habib Giorgio), le F.L.N. procura une villa dans la banlieue d'Alger qui lui servit de laboratoire. La dissolution dont le P.C.A. fut l'objet en septembre 1955 incita ses membres à entrer dans la lutte armée. Le 30 septembre 1956, deux bombes explosèrent dans les rues commerçantes. L'une au Milk Bar, place de l'Isly, l'autre à la Cafétéria, rue Michelet. C'est une jeune « européenne », Danielle Mine, qui posa la bombe du Milk Bar pour le compte du FLN¹.

On pourra citer aussi l'assassinat du militant nationaliste français François Duprat, à Paris, en mars 1978. Il décéda dans l'explosion de sa voiture qui avait été piégée, tandis que son épouse fut grièvement blessée. L'attentat n'a jamais été élucidé, mais les orientations anti-sionistes des victimes ne laissent aucun doute sur l'origine des commanditaires.

La liste n'est certes pas exhaustive, mais au regard de ces quelques cas, on constate bien que les Juifs ne sont pas des agneaux que l'on mène docilement à l'abattoir. Le thème de la vengeance est d'ailleurs récurrent dans leurs écrits, de manière explicite ou sous-jacente. Dans le calendrier juif, deux jours se prêtent à la vengeance : le premier est le Pourim, jour où, selon le Livre d'Esther, les Juifs ont tué 75 000 Gentils en Perse. C'est en ce jour de Pourim, le 25 février 1994, que Baruch Goldstein, émigré de Brooklyn (New York) installé à Hébron (Israël), a massacré à la mitraillette vingt-neuf pieux musulmans au tombeau d'Abraham. Il a été lynché par les survivants du massacre, mais sa tombe est devenue un lieu de pèlerinage pour les juifs orthodoxes. C'est aussi le jour de Pourim que les ministres de l'Allemagne nazie ont été exécutés à Nuremberg en 1946. C'est également à l'occasion de la fête de Pourim que deux cents mille Irakiens ont été immolés par l'armée de l'air américaine en 1991. En 2003, les Etats-Unis ont déclenché la guerre le 20 mars : ce jour était le 16 de Aadar, le dernier jour de la grande fête religieuse de Pourim, qui rappelle la victoire des Juifs contre les Perses du méchant Aman, le grand chancelier du roi Assuérus. Comme l'a indiqué un long article de l'agence télégraphique juive (18 mars 2003), « pour les rabbins, ce n'est pas une coïncidence si la guerre contre l'Irak est de nouveau associée à Pourim ». C'est également ce jour, souvenons-nous, que Staline est curieusement décédé. Le Pourim est propice à la vengeance, donc, mais le jour du Jugement dernier peut être tout autant favorable. Peu de temps après, on célèbre Succoth (la fête des Cabanes) à l'occasion de laquelle le Messie peut être révélé.

¹ Roland Gaucher, *Les Terroristes*, Éditions Albin Michel, 1965.

Apprendre à se mieux connaître

L'antisémitisme peut aussi s'expliquer par l'ignorance des hommes et par la crainte que l'être humain manifeste devant ce qui lui est différent. Apprendre à se mieux connaître réduirait évidemment le mal. Il est vrai que les Juifs ont aussi pu attirer l'attention et susciter des jalousies par leur réussite sociale et matérielle. Cela vient se surajouter au vieil antisémitisme issu du christianisme.

Dans le monde hellène de l'Antiquité et en Egypte, affirme Albert Memmi, la « judéophobie prenait place dans une xénophobie plus générale contre les gens venus d'ailleurs. Dans le monde antique, il s'agit d'abord d'une phobie, plutôt à caractère culturel que religieux. Les croyances et les mœurs des judéens n'étaient connus que d'une manière fantaisiste, ce qui augmentait l'anxiété de leurs concitoyens¹ ». La sagesse des Grecs et des Egyptiens était somme toute limitée, puisque après plusieurs siècles de cohabitation, ils n'avaient pas toujours pas compris les nobles coutumes des « Judéens », n'avaient toujours pas réussi à déceler toute l'humanité de ce petit peuple. Le pire était pourtant à venir : « L'hostilité spécifique contre les Juifs aurait commencé vers le premier siècle, avec l'avènement du christianisme ». La civilisation européenne a alors atteint des sommets dans l'intolérance et la bêtise. C'est dans l'Espagne des Rois catholiques que la première législation raciste d'Europe a été instaurée, afin de préserver le sang espagnol de la contamination de ces Juifs qui s'étaient convertis au catholicisme, mais qui continuaient à judaïser secrètement. Les marranes étaient peu à peu devenus la phobie des Espagnols bien nés. C'est ici que l'Europe a pu donner, selon Albert Memmi, l'exemple du comble de la bêtise : « Lorsque les Espagnols parlent de pureté du sang, le leur naturellement, ils suggèrent que celui des autres, Juifs et Maures, serait impur. A strictement parler, cela n'a évidemment aucun sens. Peut-être s'agissait-il d'une espèce de crainte trouble des Marranes, personnages plus ou moins secrets. » Les Espagnols du XVI^e siècle, on le voit, n'étaient guère plus intelligents que les Grecs et les Egyptiens de l'Antiquité.

Le livre *Portraits juifs*² nous livre là encore quelques témoignages intéressants tirés des entretiens avec de brillantes personnalités.

Rafael Buber, exécuteur testamentaire de Martin Buber ; né en 1900 à Sils, mort en 1990 à Jérusalem : « Aujourd'hui, je suis certain que pour une grande part, c'est le caractère étranger de notre foi qui produisait un tel sentiment de rejet. Les non-juifs ne savaient presque rien sur elle. »

¹ Albert Memmi, *Le Racisme*, p. 88.

² Herlinde Loelbl, *Portraits juifs*, op. cit.

Fred Lessing, homme d'affaires à New-York, né en 1915 à Bamberg : « Le fait que tout homme haïsse les Juifs est tout à fait normal : tout simplement parce qu'ils sont différents. En Bavière, ce sont les Prussiens qui sont haïs parce qu'ils sont différents et qu'ils tiennent à le rester. Et aussi parce qu'ils se croient meilleurs que les autres. »

Erika Landau, psychotérapeute à Tel-Aviv, née en 1931 à Czeronowitz : « On a peur de la différence parce qu'on ne la comprend pas. Les Juifs se sont toujours démarqués des sociétés où ils vivaient. C'est pourquoi ils les inquiétaient. En tant que minorité, il fallait que les Juifs soient les meilleurs, qu'ils apprennent mieux, qu'ils aient de meilleures notes, qu'ils gagnent plus d'argent. Et cela a bien entendu suscité une jalousie colossale. C'est ce malaise et cette jalousie qui ont conduit à la haine des Juifs. »

Erwin Leiser, réalisateur et journaliste, né en 1923 à Berlin : « Ils ont toujours été des gêneurs. Ils ont toujours posé des règles que les autres trouvaient intolérables, alors qu'ils ne posaient ces règles que pour eux-mêmes. Les Juifs doivent toujours en faire un peu plus que les autres, même dans leur relation à Dieu. Ils ne sont pas « élus » parce qu'ils seraient une élite, mais parce qu'ils sont « à part ». Dieu se propose en effet de réaliser à travers eux un projet particulier : celui de mettre à l'épreuve l'humanité des autres peuples. Peut-être le monde se sentirait-il plus léger et plus serein sans les Juifs¹ ! Je sais que je suis marqué par le passé. Je ne l'esquive pas, je le fais revivre dans mes films. » Les livres et les films sont les vecteurs privilégiés de ce message universel que l'on tente de délivrer aux autres hommes.

Gershon Schocken, éditeur et homme politique, né en 1912 à Zwickau, mort en 1990 à Tel-Aviv : « L'antisémitisme a toujours existé, et il existera tant qu'il y aura des Juifs. Il existait dans l'Antiquité déjà, avant même l'antisémitisme chrétien. Et cet antisémitisme s'explique très évidemment par le fait que, parmi tous les peuples qui constituaient le monde grec, les Juifs étaient les seuls qui refusaient de fraterniser avec les autres. Ils ne mangeaient ni ne buvaient ni ne se mariaient avec des non-Juifs. A cela vient s'ajouter le refus des Juifs de s'intéresser à la religion des autres peuples. Ils déclaraient imperturbablement : "Il n'y a qu'un seul Dieu, c'est notre Dieu, et tout le reste n'est qu'idolâtrie." Cette attitude consistant à dire : "Les coutumes des autres sont abominables, il faut s'en tenir éloigné", c'est bien sûr de nous, les Juifs, que les chrétiens l'ont reprise. C'est cette affirmation obstinée d'un Dieu unique, le seul auquel on ait le droit d'adresser ses prières, qui a séparé les Juifs de l'Antiquité des autres peuples. Les chrétiens, quant à eux, en ont sur-

¹ On retrouve cette idée chez Lévinas, Cohn-Bendit et George Steiner.

tout voulu aux Juifs de n'avoir pas reconnu Jésus. C'est alors que l'un des apôtres a eu cette idée géniale du point de vue de la propagande, de prétendre que les Juifs avaient tué le Sauveur. Cet antisémitisme des premiers temps du christianisme reposait également sur la concurrence, car à l'origine, les chrétiens étaient une secte juive et voulaient que tous les Juifs reconnaissent Jésus comme le Messie. Il s'est d'ailleurs passé quelque chose de semblable au cours de ce siècle en Russie, entre les Juifs et les communistes. A l'origine, en effet, au début du mouvement communiste, ses dirigeants étaient presque exclusivement juifs, et les communistes considéraient alors la jeunesse juive comme le principal réservoir de militants. Mais il existait également des mouvements juifs anticommunistes ou non communistes, comme le sionisme et le Bund, et le communisme en voulait au sionisme et au Bund de lui prendre tant de militants potentiels. Voilà ce qui explique cette sorte d'hostilité originelle entre communistes et sionistes : pour un communiste de base, il y a soixante-dix ans, un sioniste aurait dû être communiste. Au lieu de cela, il adhérait à ce nationalisme imbécile, réactionnaire et bourgeois, le sionisme. Enfin, cause ultime de l'antisémitisme, il y a évidemment cette jalousie qui pourrait suffire à elle seule à tout expliquer. Sans oublier la xénophobie qui règne partout dans le monde, et envers tous les peuples. Il y a bien des causes à l'antisémitisme ! »

Au total, parmi les dix-huit personnalités qui se sont exprimées sur le sujet dans ce livre intitulé *Portraits juifs*, Gershom Schocken est le seul à avoir admis la forte participation des Juifs à la grande aventure du bolchevisme. L'explication donnée qui revient le plus fréquemment, parmi toutes les personnes interrogées, étant celle qui définit l'antisémitisme comme un dérivatif contre un « bouc émissaire sans défense ».

Le grand écrivain russe Vassili Grossman, « le Tolstoï du XX^e siècle », porte un regard plus sévère sur les manifestations déplorables de l'antisémitisme. Il fut, avec Ehrenbourg, Eisenstein et Zalavsky, l'un des principaux propagandistes de l'époque stalinienne. Dans le même temps, il écrivait en secret plusieurs ouvrages antistaliniens publiés après sa mort¹. Son roman, *Tout passe*, renferme en effet une critique sévère sur Staline et Lénine, tout en affichant une sympathie certaine pour Trotsky. Grossman y affirme aussi un mépris certain pour les Russes, dont les Français sont eux-mêmes coutumiers avec les lectures édifiantes d'Alain Minc, de BHL ou de Daniel Cohn-Bendit. Vassili Grossman y affirme que toute l'histoire russe n'est que celle de

¹ On pense ici à Spinoza qui, dans son premier livre, avoue écrire le contraire de ce qu'il pense, et le fait savoir par son préfacier (in Alain Minc, *Spinoza*, op. cit.)

l'esclavage, que l'âme russe est une esclave millénaire. Cependant, dans ses articles du temps de la guerre, il tenait un tout autre langage pour galvaniser les braves "popovs" contre les nazis. Il relevait alors dans cette même âme russe « une fougue irrésistible » et « une puissance de fer qu'on ne peut ni tordre ni briser ». Nous pouvons reconnaître ici le même travers que chez Albert Einstein, pacifiste convaincu avant 1933, et militariste fougueux après l'accession de Hitler au pouvoir. Là encore, on ne raisonne exclusivement qu'en fonction de l'intérêt très particulier du peuple juif.

Pour Grossman, les antisémites, qui désignent un bouc émissaire, sont des faibles et des incapables. Dans *Vie et destin*¹, il déplore que « même le génie de Dostoïevski a vu un usurier juif là où il aurait dû voir l'impitoyable entrepreneur, le propriétaire de serfs et le capitaine d'industrie russes. » En revanche, parler d'un merveilleux violoniste juif ou d'un grand humoriste juif ne pose généralement aucun problème.

« L'antisémitisme, dit-il, est le miroir des défauts d'un homme pris individuellement, des sociétés civiles, des systèmes étatiques. Dis-moi ce dont tu accuses les Juifs et je te dirai ce dont tu es toi-même coupable. Le national-socialisme, quand il prêtait à un peuple juif qu'il avait lui-même inventé des traits comme le racisme, la volonté de dominer le monde ou l'indifférence cosmopolite pour sa patrie allemande, a en fait doté les Juifs de ses propres caractéristiques. » Nous avons déjà rencontré ce type de raisonnement.

« Mais ce n'est là qu'un des aspects de l'antisémitisme, écrit le grand Vassili Grossman. L'antisémitisme est aussi l'expression d'un manque de talent, de l'incapacité de vaincre dans une lutte à armes égales ; cela joue dans tous les domaines, dans les sciences comme dans le commerce, dans l'artisanat comme en peinture. C'est aussi une manifestation de l'absence de culture dans les masses populaires, incapables d'analyser les causes de leurs souffrances. Les hommes incultes voient les causes de leur malheur dans les Juifs et non dans l'ordre social et étatique. L'antisémitisme, c'est encore la mesure des préjugés religieux qui couvent dans les bas-fonds de la société... L'antisémitisme quotidien est un antisémitisme qui ne fait pas couler de sang. Il atteste qu'il existe sur terre des idiots envieux, des réactionnaires et des ratés. »

¹ Vassili Grossman, *Vie et destin*, 1960, Editions Julliard, Pocket, 1983 pour la traduction française, pp. 456-8.

L'énigme absolue

Les lignes qui suivent permettent de mieux comprendre encore l'étonnement indigné de Soljénitsyne. Devant un tel décalage avec la réalité, on ne sait plus si l'incompréhension de la situation est une feinte destinée à tromper « l'autre », ou bien si elle reflète quelque touchante sincérité.

Shmuel Trigano ne cache pas son étonnement devant les manifestations d'antisémitisme : « L'un des plus grands mystères de la modernité, dit-il, est sans aucun doute (bien avant le phénomène raciste) le phénomène antisémite, resté inexpliqué malgré une bibliothèque immense sur le sujet¹... On n'a pas compris jusqu'à ce jour pourquoi les hommes modernes, les citoyens du demos, se sont attaqués à d'autres citoyens sous prétexte qu'ils étaient juifs... Le plus grand historien de l'antisémitisme, Léon Poliakov, a écrit une grandiose histoire du monde à travers le prisme de l'antisémitisme, mais, à le lire, on ne sait toujours pas pourquoi c'est arrivé aux Juifs. Le phénomène antisémite est ainsi assurément un des phénomènes les plus importants resté aussi mystérieux que le fascisme et le totalitarisme². »

C'est aussi exactement ce que nous déclare le philosophe français André Glucksmann, dans son livre intitulé *Le Discours de la haine*, paru en 2004 : « La haine des Juifs, écrit-il, est l'énigme entre les énigmes. Cette passion destructrice traverse les millénaires, s'habille au goût du jour, renaît sans cesse des cendres de divers fanatismes qui semblent la motiver. Elle parut chrétienne, mais lorsque l'Europe se déchristianisa, elle atteint son acmé. On la croyait éteinte après Hitler, et voilà qu'elle se mondialise... Pour l'antisémite, l'objet de son aversion demeure un ovni. Il ne sait pas de qui et de quoi il parle... Le juif n'est aucunement la source de l'antisémitisme ; il faut penser cette passion en elle-même et par elle-même, comme si ce juif qu'elle poursuit, sans le connaître, n'existait pas. » « Deux millénaires que le juif embarrasse. Deux millénaires qu'il est une question vivante pour son entourage. Deux millénaires qu'il n'y est pour rien³. »

Pour le prix Nobel Elie Wiesel, les antisémites sont les ennemis de l'humanité. Il est tout simplement impossible que des individus puissent nourrir rationnellement de l'hostilité contre les Juifs, et uniquement contre les Juifs, parce qu'il n'y a aucune raison à cela : « C'est ainsi et l'on y peut rien : l'ennemi des Juifs est l'ennemi de l'humanité. Et inversement. En tuant les Juifs, le tueur tue plus que

¹ Shmuel Trigano, *L'Idéal démocratique... à l'épreuve de la shoah*, Editions Odile Jacob, 1999, p. 17.

² Shmuel Trigano, *L'Idéal démocratique...*, p. 92.

³ André Glucksmann, *Le Discours de la haine*, Plon 2004, pp. 73, 86, 88.

des Juifs. Il commence par les Juifs ; et il s'en prendra ensuite inévitablement aux autres ethnies, religions ou groupes sociaux¹. »

Dans ses *Mémoires*, Elie Wiesel écrit encore : « Une romancière française publia dans un mensuel parisien un article intitulé : “les Juifs m’embêtent” – en fait, dit-il, elle employa un terme plus grossier, mais le sens reste le même. Cela prouve quoi ? Que la société est malade ? L’antisémitisme a toujours servi de baromètre moral. La haine du Juif n’est jamais limitée au Juif seul : elle le déborde et vise les autres minorités. On commence par haïr le Juif, on finit par détester ceux qui sont différents, qui viennent d’ailleurs, qui pensent autrement et suivent une autre voie. C’est pourquoi l’antisémitisme ne concerne pas les Juifs seuls ; il affecte l’ensemble de la société où nous vivons... A l’heure où j’écris ces lignes, la marée antisémite ne cesse de monter. Soixante-cinq groupes racistes, plus ou moins puissants, répandent la haine aux Etats-Unis. Au Japon, les livres antisémites figurent sur les listes des meilleures ventes... Or, une fois déchaînée, la haine ne connaît plus de barrières. La haine appelle la haine. La haine tue l’humain en l’homme avant de le tuer². »

Le destin du peuple juif est-il donc d’endurer toutes les souffrances pour l’éternité ? N’y a-t-il aucun moyen de mettre un terme aux injustices dans ce bas monde ? : « Les Juifs, dans l’histoire, ont été victimes, et non assassins... Les Juifs ont été condamnés non pour ce qu’ils avaient fait ou dit mais pour avoir été ce qu’ils étaient : des fils et des filles d’un peuple dont la souffrance est la plus ancienne de l’Histoire³. » Mais on ne sait toujours pas pourquoi ils sont les éternelles victimes.

Alexandre Adler, le directeur du journal *Courrier international*, ne s’explique pas lui non plus ce phénomène, malgré son immense culture : « Pourquoi avoir fait des Juifs une sorte de zéro absolu de leur politique générale d’anéantissement raciale de l’humanité ? J’affirme tranquillement qu’à cette question, on a pu donner une série d’enchaînements de cause à effet qu’éclaircit de leurs brefs rayons quelques aspects de cette politique, mais qui jamais encore n’en expliquent le brutal surgissement. Nous renvoyons nos lecteurs à ces explications courantes où le racisme colonial du XIX^e siècle se mêle au sectarisme païen des débuts de la biologie moderne, à l’eugénisme généralisé, même des régimes démocratiques, à l’antisémitisme allemand mûri dans les cornues de Richard Wagner, épanoui dans la bêtise satisfaite de Guillaume II et de son fils, porté au fer rouge par l’ascension rapide des élites juives dans la République de Weimar et

¹ Elie Wiesel, *Mémoires 2*, Editions du Seuil, 1996, p. 72.

² Ibidem, pp. 128-129.

³ Ibidem, pp. 241, 283.

les prétendus traumatismes insupportables de la Première Guerre mondiale qui, bien curieusement, n'ont créé ailleurs, en France ou en Angleterre par exemple, que des sentiments pacifistes outranciers. Nous savons de mieux en mieux le modus operandi du génocide, nous ne comprenons pas bien l'émergence soudaine de ce trou noir, de cet abîme¹. »

Dans *Difficile Liberté*, le grand philosophe Emmanuel Lévinas manifeste d'abord quelques réticences devant les propos de Simone Weil, qui se dit « révoltée » par les innombrables cruautés perpétrées par les Juifs et relatées dans l'Ancien Testament. S'il est bien d'accord pour penser que « l'extermination des peuples cananéens lors de la conquête de la Terre Promise », par exemple, serait « le passage le plus indigeste de tous les passages indigestes de la Bible », comme le soutient Simone Weil², sa réponse est ici surprenante de finesse – ou de culot, au choix : « L'extraordinaire, dit-il, c'est que nous le sommes avec elle. L'extraordinaire, c'est que la conscience juive, formée précisément au contact de cette dure morale y a appris l'horreur absolue du sang. » « Etre persécuté, poursuit Lévinas, être coupable sans avoir commis de faute, n'est pas péché originel, mais l'envers d'une responsabilité universelle – d'une responsabilité pour l'Autre – plus ancienne que tout péché³. »

Le livre *Portraits juifs*⁴ nous apporte encore quelques témoignages convergents :

Walter Laqueur, historien et écrivain à Londres, né en 1921 à Breslau : « – D'où vient l'antisémitisme ? – On ne le sait pas précisément, répond-il. Il est très rare que les historiens aient des réponses claires et univoques. On retrouve ce phénomène d'exclusion à l'égard de tous les peuples dispersés : aussi bien à l'égard des Chinois en Asie, des Indiens en Afrique et de tous les peuples qui ne vivent pas rassemblés dans un pays qui leur appartienne. »

Yeshayahu Leibowitz, philosophe des religions et biochimiste, né en 1903 à Riga : « Adolf Hitler n'est pas le point culminant de l'antisémitisme allemand traditionnel ; c'est un phénomène d'une nature tout à fait différente, qui est historiquement incompréhensible. L'antisémitisme n'est pas pour moi le problème des Juifs mais des goyim ! »

C'est là exactement ce qu'écrit Jean-Paul Sartre, dans son célèbre essai de 1954 intitulé *Réflexions sur la question juive* : « Richard

¹ Alexandre Adler, *Le Figaro* du 26 janvier 2005.

² Il s'agit ici de la philosophe, et non de la femme politique à l'origine de la loi légalisant l'avortement en France.

³ Emmanuel Lévinas, *Difficile liberté*, op. cit., pp. 185, 290.

⁴ Herlinde Loelbl, *Portraits juifs*, op. cit.

Wright, l'écrivain noir, disait : "il n'y a pas de problème noir aux Etats-Unis, il n'y a qu'un problème blanc." Nous dirons de la même façon, dit Sartre, que l'antisémitisme n'est pas un problème juif : c'est notre problème¹. » « On ne comprendra rien, en effet, à l'antisémitisme si l'on ne se rappelle que le Juif, objet de tant d'exécration, est parfaitement innocent, je dirai même inoffensif. Aussi, l'antisémite a-t-il soin de nous parler d'associations juives secrètes, de francs-maçonneries redoutables et clandestines. Mais s'il rencontre un Juif face à face, il s'agit la plupart du temps d'un être faible et qui, mal préparé à la violence, ne parvient pas même à se défendre. C'est cette faiblesse individuelle du Juif qui le livre pieds et poings liés aux pogromes². »

« Les Juifs sont les plus doux des hommes. Ils sont passionnément ennemis de la violence. Et cette douceur obstinée qu'ils conservent au milieu des persécutions les plus atroces, ce sens de la justice et de la raison qu'ils opposent comme leur unique défense à une société hostile, brutale et injuste, c'est peut-être le meilleur du message qu'ils nous délivrent et la vraie marque de leur grandeur³. » Les calomnies à leur sujet et l'hostilité constante des Européens sont la véritable source du problème : « Tantôt, écrit Sartre, on nous montre, derrière le Juif, le capitalisme international, l'impérialisme des trusts et des marchands de canons, et tantôt le bolchevisme, avec son couteau entre les dents, et l'on n'hésite pas à rendre pareillement responsables les banquiers israélites du communisme qui devrait leur faire horreur, et les Juifs misérables qui peuplent la rue des Rosiers de l'impérialisme capitaliste⁴. »

« Le Juif est un homme que les autres hommes tiennent pour Juif : voilà la vérité simple d'où il faut partir... Contrairement à une opinion répandue, ce n'est pas le caractère juif qui provoque l'antisémitisme mais, au contraire, c'est l'antisémite qui crée le Juif... Si le Juif n'existait pas, l'antisémite l'inventerait⁵. »

Le Juif, explique encore Sartre, « peut choisir d'être courageux ou lâche, triste ou gai, il peut choisir de tuer les chrétiens ou de les aimer. Mais il ne peut pas choisir de ne pas être Juif. Ou plutôt, s'il le choisit, s'il déclare que le Juif n'existe pas, s'il nie violemment, désespérément en lui le caractère juif, c'est précisément en cela qu'il est Juif. Car moi, qui ne suis pas Juif, je n'ai rien à nier ni à prouver au lieu

¹ Jean-Paul Sartre, *Réflexions sur la question juive*, Gallimard, 1954, Folio, p. 183.

² Ibidem, p. 54.

³ Ibidem, p. 143.

⁴ Ibidem, p. 45.

⁵ Ibidem, pp. 84, 173, 14.

que, si le Juif a décidé que sa race n'existe point, c'est à lui d'en faire la preuve¹. »

La chose est évidemment un peu compliquée de prime abord pour une personne qui ne serait pas familiarisée avec la question. On ne sait d'ailleurs si la situation est rendue plus claire lorsque l'on sait que « Sartre », sartor, en latin, signifie « le tailleur », et que Jean-Paul Sartre est le petit-neveu d'Albert Schweitzer, prix Nobel de la paix ; Schweitzer étant le nom de la mère de Jean-Paul Sartre.

C'est effectivement un peu compliqué, mais nous retrouvons nos balises lorsque Sartre expose avec juste raison un autre trait caractéristique de la pensée juive : « Le meilleur moyen de ne plus se sentir Juif, dit-il, c'est de raisonner, car le raisonnement est valable pour tous et peut être refait par tous : il n'y a pas une manière juive de faire des mathématiques... Il a le goût de l'intelligence pure, il aime à l'exercer à propos de tout et de rien... Ce n'est pas par hasard que Léon Bruchwicz, philosophe israélite, assimile les progrès de la raison et ceux de l'unification (unification des idées, unification des hommes)². » Nous avons effectivement déjà rencontré ce goût du raisonnement.

Chez Jean-Paul Sartre, les thèmes marxistes (la lutte des classes, la révolution, l'internationalisme, etc.) reviennent abondamment. Son analyse de l'antisémitisme est par conséquent similaire à celle de Larine, le chef bolchevique cité par Soljénitsyne : « L'antisémitisme est une représentation mythique et bourgeoise de la lutte des classes, et il ne saurait exister dans une société sans classe... Dans une société sans classe et fondée sur la propriété collective des instruments de travail, lorsque l'homme, délivré des hallucinations de l'arrière-monde, se lancera enfin dans son entreprise qui est de faire exister le règne humain, l'antisémitisme n'aura plus aucune raison d'être³. »

En conclusion, dit-il, « pas un Français ne sera libre tant que les Juifs ne jouiront pas de la plénitude de leurs droits. Pas un Français ne sera en sécurité tant qu'un Juif, en France et dans le monde entier, pourra craindre pour sa vie⁴. » C'est sur ces mots que se termine ce brillant essai, qui a puissamment contribué à la compréhension du problème.

L'antisémitisme est d'autant moins compréhensible que depuis leur émancipation au XIX^e siècle, les Juifs d'Occident sont intégrés dans leur pays respectifs, et font souvent preuve d'un patriotisme de bon aloi. C'est ce qu'avance Patrice Bollon, dans *Le Figaro littéraire* du 18 novembre 2004. La France, dit-il, peut s'enorgueillir d'avoir été

¹ Ibidem, p. 108.

² Ibidem, pp. 135-137.

³ Ibidem, p. 181.

⁴ Ibidem, p. 185.

le premier pays européen à avoir apporté aux Juifs l'émancipation et la reconnaissance pleine et entière de droits équivalents à ceux des autres citoyens. C'est aussi le pays qui en 1870 a procédé « à la naturalisation collective des 35 000 Juifs séfarades d'Algérie, cantonnés depuis des siècles par les Ottomans dans un statut de sujets de seconde zone, payant leur liberté de culte par des taxes démesurées et une marginalisation économique et sociale. » C'est la France républicaine qui les en a délivrés en 1870, grâce à l'action énergique du ministre de la justice de Gambetta, Adolphe Crémieux, qui était aussi le président de l'Alliance israélite universelle. Le patriotisme des Juifs français a eu ensuite maintes fois l'occasion de se manifester en faveur du pays des droits de l'homme. Au cours de la Première Guerre mondiale, par exemple, les Juifs, écrit Patrice Bollon, « ont eu en proportion, plus de tués dans leurs rangs que les Français de souche. » Cette assertion semble cependant démentir l'opinion communément admise jusque-là, ainsi qu'en témoigne Jean-Paul Sartre lui-même : « Si l'on a cru établir que le nombre de soldats juifs était, en 1914, inférieur à ce qu'il aurait dû être, c'est qu'on a eu la curiosité d'aller consulter les statistiques. » (*Réflexions...* op. cit., p. 15) Cependant, au musée de l'armée, à Paris, dans la grande salle consacrée à la première guerre mondiale, on peut voir derrière une vitre, côte à côte, deux casques de poilus perforés par les balles ennemies. L'un des deux appartenait à un « Dupont » quelconque, mais l'autre, et c'est là l'important, appartenait à certain « Lévy », ce qui prouve très clairement que de très nombreux Juifs ont donné leur sang pour la défense de la patrie, ainsi que l'étiquette en fait foi.

Patrice Bollon est aussi d'accord avec Daniel Sibony pour dire que les Juifs « sont le repoussoir que se créent les antisémites pour refuser ou refouler, sous leur assurance d'identité, leur propre "faillite" ou "manque d'identité" ». Parvenu à ce stade du livre, et devant un raisonnement aussi subtil, le lecteur averti reconnaîtra infailliblement la « patte », le pli intellectuel conservé après les longues années d'études du Talmud¹. Ce livre merveilleux est bien utile pour apprendre à se sortir des situations les plus extrêmes, à « trouver la porte de sortie », comme diraient Samuel Pizar et George Soros.

L'incompréhension des Juifs face au phénomène de l'antisémitisme est bien illustrée par le précieux témoignage du grand écrivain Stefan Zweig. Dans *Le Monde d'hier*, celui-ci relate la vie dans la

¹ Patrice Bollon indique que viennent de sortir trois ouvrages sur le sujet : *La France et les Juifs, de 1789 à nos jours*, de Michel Winock, 22 € ; *La République et les antisémites*, de Nicolas Weill, 12 € ; *L'Énigme antisémite*, de Daniel Sibony, 14 €. Tout le stock doit disparaître.

capitale autrichienne au début du XX^e siècle et les bouleversements qui s'ensuivirent. Son père, originaire de Moravie, est un puissant industriel du textile ; sa mère est issue d'une famille de banquiers établis en Suisse, à Paris et à New York. « Leur genre de vie, dit-il, me paraît typique de cette "bonne bourgeoisie juive" qui a donné à la culture viennoise tant de valeurs essentielles (et qui, en récompense, a été complètement exterminée¹). » Vienne était alors avec Paris la capitale culturelle et artistique de l'Europe. « La vie était douce dans cette atmosphère de conciliation spirituelle et, à son insu, chaque citoyen de cette ville recevait d'elle une éducation qui transcendait les limites nationales, une éducation cosmopolite, une éducation de citoyen du monde². » Le génie de Vienne, écrit Zweig, « a toujours été d'harmoniser en soi tous les contrastes ethniques et linguistiques ; sa culture était une synthèse de toutes les cultures occidentales. Celui qui y vivait et travaillait là se sentait libre de toute étroitesse et de tout préjugé. Nulle part il n'était plus facile d'être un Européen³ ».

A Vienne, cependant, certaines traditions déplaçaient souverainement au jeune intellectuel qu'il était. Manifestement, l'intégration des jeunes Juifs dans la société germanique n'était pas encore entièrement réalisée : « Dans les associations, écrit-il, chaque nouvel étudiant était dûment endoctriné dans la salle d'armes » et se devait d'apprendre "les us et coutumes de la corporation : boire jusqu'à en vomir, vider d'un trait jusqu'à la dernière goutte, un lourd hanap de bière, afin de prouver glorieusement qu'on était pas une chiffre molle, ou bien hurler en cœur des chansons d'étudiants et bafouer la police en défilant au pas de l'oie et à grand vacarme par les rues en pleine nuit. Tout cela passait pour "viril", pour "universitaire", pour "allemand", et quand les corporations se rendaient à la parade du samedi avec leurs drapeaux flottants et leurs rubans, ces jeunes niais, gonflés d'un orgueil imbécile par leur propre agitation, se croyaient les vrais représentants de la jeunesse intellectuelle... Chez nous, tout au contraire, ces mœurs stupides et brutales ne suscitaient que répugnance, et quand nous rencontrions une de ces hordes enrubannées, nous tournions prudemment au coin de la rue... afin d'échapper à toute rencontre avec ces tristes héros⁴. »

Durant la Première Guerre mondiale, Stefan Zweig parvint à échapper au service national : « Bien que je n'eusse que trente-deux ans, je ne fus tout d'abord soumis à aucune obligation militaire, parce que tous les conseils de révision m'avaient déclaré inapte, ce qui, sur

¹ Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*, 1944, Belfond 1982, 1993, p. 22.

² Ibidem, p. 31.

³ Ibidem, pp. 41-43.

⁴ Ibidem, pp. 125-126.

le moment déjà, m'avait rendu fort heureux... Mon mouvement naturel dans toutes les situations périlleuses, avoue-t-il, a toujours été de les esquiver... Comme un de mes amis, officier supérieur, était aux Archives militaires, je pus y être engagé. » « A Vienne, je m'étais aliéné mes anciens amis. Avec le seul Rainer Maria Rilke j'avais parfois une conversation pleine d'intime compréhension. On avait réussi à le réquisitionner lui aussi pour nos archives de guerre, bien à l'écart des opérations, car il aurait été le soldat le plus impossible, avec la délicatesse excessive de ses nerfs, auxquels la saleté, les odeurs, le bruit donnaient de vrais malaises physiques¹. »

Stefan Zweig se révolte devant les mensonges destinés à servir le patriotisme guerrier de la monarchie austro-hongroise : « En Allemagne, dit-il, les gens juraient par douzaines qu'ils avaient vu de leurs propres yeux, immédiatement avant le début de la guerre, des automobiles chargées d'or rouler de France vers la Russie ; les fables des yeux crevés et des mains coupées, qui se répandent promptement le troisième ou le quatrième jour de chaque guerre, remplissaient les journaux². » La crédulité des foules, on le voit bien, n'a pas de limites ; quant aux témoignages oculaires, décidément, ils sont fort sujets à caution. Le bourrage de crâne d'Etat, la propagande qui s'insinuait partout dans la vie publique le décida à s'engager dans la cause du pacifisme. C'était alors chose délicate en période de guerre. A Pâques, en 1917, Stefan Zweig fit paraître une tragédie qui allait à contre-courant de l'esprit dominant. Il prit pour thème *Jérémie*, le prophète juif : « N'était-ce pas lui, mon peuple, qui avait sans cesse été vaincu par tous les autres peuples, toujours et toujours, et qui pourtant leur survivait grâce à une force mystérieuse... Ne l'avaient-ils pas prévue, nos prophètes, cette perpétuelle existence traquée, ces perpétuelles expulsions³ ? » Contrairement à ses attentes, la pièce connut un certain succès. Le fait est que trois années de guerre avaient émoussé le chauvinisme, et l'on aspirait davantage à la paix.

Après l'armistice, la situation en Autriche et surtout en Allemagne fut extrêmement difficile. L'assassinat de Walter Rathenau, le riche-sime magnat allemand de l'électricité, qui était devenu ministre, ébranla tout l'empire. L'écrivain nous laisse ici un témoignage hallucinant de ce qu'il était advenu du Reich après la défaite et la mort de Rathenau, qui était aussi son ami :

« Le mark tomba d'un coup, et sa chute ne connut plus de trêve... J'ai vécu des journées où il me fallait payer le matin cinquante mille marks pour un journal, et le soir cent mille... Un lacet de soulier coû-

¹ Ibidem, pp. 283-284, 292.

² Ibidem, p. 289.

³ Ibidem, p. 312.

tait plus cher que précédemment un soulier, non, plus cher qu'un magasin de luxe avec deux mille paires de chaussures, une vitre à remplacer, plus que précédemment toute la maison, un livre, plus que l'imprimerie avec ses centaines de machines. Pour cent dollars, on pouvait acheter des files d'immeubles sur le Kurfürstendamm ; des fabriques, évaluées en devises étrangères, ne coûtaient pas plus que naguère une brouette... Les chômeurs se traînaient par milliers dans les rues et montraient le poing aux mercantis et aux étrangers dans leurs automobiles de luxe, qui achetaient toute une rue comme une boîte d'allumettes... L'histoire n'a jamais produit une époque où la folie eût pris des proportions aussi gigantesques, une époque évoquant à ce point un asile d'aliénés. Toutes les valeurs étaient altérées, et non pas seulement dans l'ordre matériel ; on se riait des ordonnances de l'Etat, on ne respectait aucun principe, aucune morale. Berlin se transforma en Babylone du monde. Bars, parcs d'attraction, débits d'eau-de-vie poussaient comme des champignons. Il s'avéra que ce que nous avons vu en Autriche n'était qu'un modeste et timide prélude à ce sabbat, car les Allemands mettaient dans la perversion toute leur véhémence et tout leur esprit de système. Sur le Kurfürstendamm se promenaient des jeunes gens fardés, la taille artificiellement cintrée, et qui n'étaient pas tous des professionnels ; chaque lycéen voulait gagner de l'argent, et dans les bars obscurcis, on voyait des secrétaires d'Etat et de grands financiers caresser tendrement et sans la moindre honte des matelots ivres. Même la Rome de Suétone n'a pas connu des orgies comparables aux bals de travestis de Berlin, où des centaines d'hommes en vêtements de femmes et de femmes en habits d'hommes dansaient sous les regards bienveillants de la police. Dans cette chute de toutes les valeurs, une sorte de délire saisit justement les milieux bourgeois, jusqu'alors inébranlables dans leur ordre. Les jeunes filles se vantaient d'être perverses ; être soupçonnées d'avoir encore à seize ans sa virginité aurait passé alors pour une injure dans toutes les écoles de Berlin ; chacun voulait pouvoir raconter ses aventures, et plus elles étaient exotiques, plus elles étaient prisées...

« Au fond, toute cette orgie allemande qui éclata avec l'inflation n'était que fiévreuse singerie... Quiconque a vécu ces mois, ces années apocalyptiques et en a été dégoûté et aigri, sentait qu'il devait se produire un choc en retour, une terrible réaction. » « Il faut le rappeler sans cesse, rien n'a aigri, rien n'a rempli de haine le peuple allemand, rien ne l'a rendu mûr pour le régime de Hitler comme l'inflation... Toute une génération n'a jamais oublié ces années, ne les a jamais pardonnées à la république allemande. »

Mais pour Stefan Zweig, les responsables de cette gigantesque débâcle ne sont pas les chefs marxistes que l'on a vus à l'œuvre dans les

chapitres précédents, ni les spéculateurs qui ont édifié leur fortune colossale sur la misère allemande ; non, ce sont les réactionnaires et les nazis : « Ceux-là mêmes qui avaient précipité le peuple allemand dans ce chaos attendaient à l'arrière-plan, en souriant, la montre à la main¹ ». Stefan Zweig aurait pu rappeler aussi le rôle néfaste de certains financiers. Trois d'entre eux, Strauss, Goldschmidt et Gutman organisèrent la chute du mark pour pouvoir acheter à vil prix une partie de l'industrie allemande. Ils échappèrent heureusement aux conséquences : Strauss est mort en Suisse, Gutman en Amérique, Goldschmidt à Londres.

L'arrivée au pouvoir de Hitler en 1933 allait provoquer chez les Juifs un nouvel exode. Le témoignage de Zweig est ici encore assez instructif : Une « masse gigantesque » fuyait « en panique devant l'incendie allumé par Hitler » et « assiégeait les gares à toutes les frontières d'Europe. » À « tout un peuple expulsé », « on refusait le droit d'être un peuple, et pourtant un peuple qui depuis deux mille ans n'aspirait à rien tant qu'au bonheur de n'avoir plus à errer. » En 1942, ignorant encore tout du génocide, il écrit des Etats-Unis : « Mais le plus tragique, dans cette tragédie juive du XX^e siècle, c'est que ceux qui l'enduraient n'en pouvaient plus découvrir le sens, ni aucune faute de leur part... » Ce fin observateur qu'est Stefan Zweig n'avait-il donc rien vu de l'agitation marxiste de ses propres coreligionnaires dans toutes les grandes villes allemandes, ni du rôle des grands spéculateurs ? Comment se fait-il que ce brillant écrivain – le seul, parmi tous ceux que nous avons passés en revue, qui manifeste un réel talent littéraire – soit aussi borné et paradoxal dès qu'il s'agit de tenter de comprendre les réactions d'hostilité de la population ? Le sentiment de sa propre identité, qu'il nous livrait quand il s'agissait de sa pièce de théâtre en 1917, le mépris affiché pour ses compatriotes universitaires ou son identité de « citoyen du monde » auraient pu être un point de départ d'explication, ou au moins d'interrogation. Comment ne voit-il pas la contradiction évidente qui existe quand on manifeste sa fierté d'être juif avant les hostilités et que l'on argue par la suite que l'on a toujours été « intégré » ? Pour lui non plus, et malgré toute sa brillante intelligence, il n'y a « pas d'explication » aux sentiments antisémites renaissants.

« Il y avait longtemps, dit-il, que les Juifs du XX^e siècle ne constituaient plus une communauté. Ils n'avaient pas de foi commune, ils éprouaient leur qualité de Juifs plutôt comme un fardeau que comme un honneur, et ils n'avaient conscience d'aucune mission à remplir... Leur aspiration de plus en plus impatiente était de s'adapter, de

¹ Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*, pp. 383-387

s'incorporer aux peuples qui les entouraient, de se dissoudre dans l'ensemble... Ainsi, ils ne se comprenaient plus les uns les autres, fondus comme ils l'étaient dans les autres peuples, depuis longtemps Français, Allemands, Anglais, Russes, bien plus que Juifs... Quel était le motif, quel était le sens, quelle était la finalité de cette persécution ? On les chassait de tous les pays et on ne leur donnait point de pays. On leur disait : "N'habitez plus avec nous", mais on ne leur disait pas où ils devaient habiter. On leur imputait la faute, et on leur refusait tout moyen de l'expier. Et dans leur fuite, ils se dévisageaient donc avec des yeux brûlants : Pourquoi moi ? Pourquoi toi ? Pourquoi moi avec toi, que je ne connais pas, dont je ne comprends pas la langue, dont je ne saisis pas la manière de penser, à qui rien ne me rattache ? Pourquoi nous tous ? Et aucun ne trouvait de réponse. Même Freud, l'intelligence la plus claire de ce temps, avec lequel je parlais souvent ces jours-là, ne trouvait pas d'explication, ne trouvait pas de sens à ce non-sens¹. »

On peut mentionner ici le mot de Primo Lévi qui, dans *L'Asymétrie et la vie*, quelques jours avant sa disparition, affirmait avec angoisse : « Il y a Auschwitz, il ne peut donc y avoir de Dieu. Je ne trouve pas de solution au dilemme. Je la cherche, mais je ne la trouve pas. »

L'ingratitude des autres

Le milliardaire philosophe Georges Soros exprime la même incompréhension de l'antisémitisme, et ce d'autant plus que l'homme s'est dépensé sans compter, et a dépensé sans compter, pour améliorer le sort des populations d'Europe libérées du joug du communisme : « A cause de mon pouvoir exagéré, dit-il, je suis devenu une cible de choix pour les discours antisémites qui alimentent l'éternel théorie du complot juif. S'il y a jamais eu un homme qui convenait au stéréotype du Juif-ploutocrate-sioniste-bolchevique, c'est bien moi... Comme quoi, les bonnes actions sont toujours punies ! Mon objectif, en créant *l'Open Society Foundation* en 1979, était d'aboutir à une société où ce genre de théories tomberaient en poussière. Mais en devenant l'avocat de la société ouverte, j'ai concentré sur moi une sorte de pouvoir mystique qui a finalement nourri la théorie de la conspiration. » Il faut bien en conclure que l'« on ne peut pas attaquer l'antisémitisme de front, et on ne le fera pas disparaître en l'interdisant. Cela reviendrait à le balayer sous le tapis, écrit-il. L'éducation reste la meilleure façon

¹ Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*, pp. 520-522.

de l'aborder. L'antisémitisme est la consolation des ignorants. Si vous l'amenez au grand jour et l'exposez à la lumière, il se fane¹. »

Dans *Les Juifs, le monde et l'argent*, de Jacques Attali, on retrouve aussi cette idée que ceux qui s'opposent aux Juifs font preuve d'une bien grande ingratitude. En 325, au concile de Nicée, écrit Jacques Attali, « l'antijudaïsme chrétien se met en place, fondé sur la haine de celui qui a apporté la bonne parole. La haine de celui qui a rendu service. On retrouvera cela beaucoup plus tard dans le rapport à l'argent : la haine de celui qui prête aux autres de l'argent après leur avoir fourni son Dieu². »

Dans d'autres passages de l'histoire juive, on s'abstiendra plus simplement de fournir des explications au lecteur. L'expulsion des Juifs des corporations, par exemple, ne trouve chez Attali aucune explication logique, sinon la bêtise et la méchanceté des goys : « Au début du millénaire, écrit-il, dans le Sud de l'Europe comme en terre d'islam et à Constantinople, les Juifs constituent leurs propres guildes d'artisans. Dans le Nord, ils pénètrent les guildes chrétiennes, parfois ouvertement, parfois clandestinement. Puis, au Nord comme au Sud, les corporations, devenues toutes-puissantes, les excluent des professions artisanales, même des métiers les moins recherchés. Ils ne leur reste alors pratiquement plus, dans de nombreux lieux d'Europe, que le commerce des chevaux, le métier de boucher et surtout – impasse tragique ! – celui de prêteur d'argent, office stratégique dans cette phase du capitalisme naissant et de la constitution des nations. Comme on les force à l'exercer, ils vont s'y engouffrer. Pour leur plus grand malheur. Une fois de plus, ils seront utiles et on les haïra pour les services qu'ils rendent³. »

Cette idée est lancinante dans l'ouvrage de Jacques Attali, et revient comme un leitmoiv : « Les rabbins ont assurément raison de se méfier, dit-il : malgré la coexistence populaire et leur utilité économique, la haine est de retour. Par un savant mélange de théologie et d'économie, l'Occident va bientôt se débarrasser de ses créanciers en les accusant de déicide. Les communautés juives vont ainsi devenir l'objet d'attaques nouvelles, glissant sans cesse d'un domaine à l'autre. On en veut aux Juifs d'avoir fourni leur Dieu et leur argent parce qu'on s'en veut à soi-même de ne plus pouvoir se passer ni de l'Un ni de l'autre.⁴ »

L'ingratitude incompréhensible des goys se manifeste encore en maintes occasions au cours de l'histoire : « Pendant sa captivité, en

¹ George Soros, *Le Défi de l'argent*, Plon 1996, p. 185, 188.

² Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, Fayard, 2002, p. 108

³ Ibidem, p. 194.

⁴ Ibidem, p. 206.

1253, la régente Blanche de Castille, la mère de Saint-Louis, décide d'expulser tous les Juifs de ses Etats ; puis, comme tant d'autres gouvernants, elle choisit de leur faire payer une part de l'énorme rançon – 400 000 livres – réclamée pour la libération du souverain. A son retour, le futur Saint-Louis, en signe de gratitude envers ceux qui lui ont permis de revenir vivant, les bannit !... Pourtant, les Juifs obtiennent de rester contre paiement d'un impôt en plus¹. »

On trouve encore ce passage éloquent : « Les deux mille Juifs vénitiens sont si bien intégrés aux divers commerces que le doge s'en inquiète et leur impose à partir de 1420 le port d'un chapeau jaune pour les distinguer². » Même topo après leur expulsion d'Espagne en 1492 : « Pauvres et riches partent ensemble, sans aucun bien ou presse, et sans comprendre pourquoi on les chasse ».

« A Bagdad au IX^e siècle, à Londres au XII^e siècle, à Cordoue au XIII^e siècle, à Séville au XV^e siècle, à Francfort au XVIII^e siècle, [ils sont] d'autant plus haïs qu'étaient étendus les services qu'ils rendaient³. » Albert Londres a pu lui aussi exprimer sa douleur devant tant d'injustices : « Chalom ! veut dire "Paix sur toi !" et partout, Juifs, où vous lancez votre salut, la guerre vous répond⁴ ! »

Un témoignage du livre *Portraits juifs*⁵, illustre ce pli de l'esprit, tout autant que l'incompréhension du rejet et de la vindicte des « autres » :

Gottfried Reinhardt, producteur de films, né en 1913 à Berlin : « Les Juifs ont joué en Allemagne un rôle plus important que ce que leur pourcentage dans la population pouvait laisser prévoir. Presque toutes les banques allemandes, la Deutsche Bank, la Dresdner Bank et la Commerz Bank, ont été fondées par des Juifs. Et je ne parle pas des nombreuses banques privées. Le banquier de Bismarck était monsieur Bleichröder. Le meilleur ami de l'empereur Guillaume II était Albert Ballin, propriétaire de la ligne Hambourg-New York, qui vécut si tragiquement l'issue de la Première Guerre mondiale qu'il se suicida. Les Juifs allemands ont également joué un très grand rôle dans le domaine scientifique. Ullstein et Mosse étaient les papes de la presse allemande, et le *Berliner Tageblatt* était alors probablement l'un des meilleurs journaux du monde. Ce qui est tragique, c'est que c'est justement en Allemagne, un pays qui doit tant aux Juifs, que les nazis ont réussi à s'imposer. Les Juifs ont rendu d'immenses services à l'Allemagne, et ils l'ont fait avec plaisir. Ils ne pouvaient évidemment

¹ Ibidem, p. 216.

² Ibidem, p. 229.

³ Ibidem, p. 382.

⁴ Albert Londres, *Le juif errant est arrivé*, 1929, Union gén. d'éditions, 1975, p. 169.

⁵ Herlinde Loelbl, *Portraits juifs*, op. cit.

pas s'imaginer que cela se terminerait si mal. Et c'est bien là la tragédie. Après tout, c'est chez Gundolf que Goebbels a étudié à Heidelberg, et c'est là-bas qu'il a soutenu sa thèse. Il a ensuite postulé pour une place de journaliste au *Berliner Tageblatt*, et si Theodor Wolff la lui avait donnée, tout se serait peut-être passé autrement. »

Comment dire autrement que l'on tolère les Goebbels à condition qu'ils restent à leur place de petits scribouillards modèles dans un journal où le patron reste le patron ?

L'analyse d'un universitaire ne nous apporte pas plus d'explication, si ce n'est la confirmation d'un univers mental hérité de la religion mosaïque, profondément différent de celui du goy. Le professeur A. Neher, de l'université de Strasbourg, s'exprima ainsi, lors d'un colloque tenu à l'Institut de sociologie contemporaine de Bruxelles : « Une chose que le judaïsme possède et que ne possèdent pas les autres spiritualités, c'est l'innocence. Nous sommes innocents, et nous ressentons d'autant plus profondément que nous sommes innocents que nous avons été accusés. Nous avons été accusés entre 1933 et 1945, et nous le sommes encore souvent à l'heure actuelle, d'être les ennemis du monde, du genre humain, d'être les exploités, d'être ceux qui ont désagrégé les civilisations européennes, etc., etc., etc. ! Or, nous savons que nous sommes innocents, et cette innocence, qui est de nature spirituelle, qui nous est inspirée par toute notre tradition religieuse, a ses sources dans la tradition de la Thora, de la mystique juive, du Talmud, de la Bible. C'est de cette innocence dont il faut prendre conscience à l'heure actuelle, et qu'il ne faut jamais renier, jamais, dans aucune circonstance. Oui, nous sommes innocents d'un certain nombre de crimes qui ont été commis, et commis par d'autres. Oui, le christianisme est coupable. Toute l'histoire du Moyen Age et tout ce qui a conduit, au XX^e siècle, à Auschwitz et à Hiroshima, est dû, en grande partie, non pas certes au message chrétien, mais à l'interprétation que des chrétiens et des églises chrétiennes ont donné de ce message. Le judaïsme, lui, est en dehors de cette responsabilité en Europe... C'est à la mesure seulement d'un engagement d'innocence que le judaïsme pourra entamer le dialogue avec le Tiers-monde... ce monde des peuples noirs, des peuples de couleur, qui lui non plus n'était pas complice des crimes que l'Europe a accomplis et qui, lui, trouvera dans le message juif un message fraternel, un message dans lequel le Tiers-monde se reconnaîtra, et se reconnaîtra à la lueur de cette innocence qui est le partage de ces peuples et du peuple juif. » Il ne reste plus qu'à convaincre les Palestiniens et les Irakiens de cette innocence.

D'infâmes accusations

Pourtant, ici et là, on est bien obligé de lever le voile sur les accusations des chrétiens et des goys en général. Dans *Les Juifs, le monde et l'argent*, Jacques Attali donne au moins quelques éléments d'explication à cet antisémitisme qui traverse les siècles et les frontières. Déjà, dans l'Égypte des pharaons, les réactions sont nettement perceptibles : « Ses pharaons, parmi lesquels Ramsès II (-1294/-1229), s'acharnent contre les Hébreux. Ils s'inquiètent de leur nombre, de leur solidarité, de leur influence encore non négligeable dans l'appareil d'Etat et l'armée. » La réaction des Egyptiens ne se fait pas attendre : « Ils isolent les Hébreux, leur interdisent d'exercer certains métiers, de se marier, d'avoir des enfants, tuent tous les nouveaux-nés, et transforment les survivants en esclaves¹ ».

Dans l'Europe chrétienne, les Juifs sont aussi en butte à l'hostilité générale : « Prêteurs de Dieu, prêteurs d'argent, on les accuse indifféremment d'être voleurs, exploiteurs, parasites, accapareurs, usuriers, comploteurs, buveurs de sang, empoisonneurs, assassins d'enfants, profanateurs d'hosties, ennemis de Dieu, assassins du Christ, jaloux de Jésus². » En 1683 en Pologne, « des tailleurs chrétiens accusent des concurrents juifs de malhonnêteté. Nouveaux massacres. » « En 1569, Pie V les accuse encore de "faussetés", de "trahison" et d'avoir, par "leurs rapines, ruiné les Etats de l'Eglise"³. »

Toutes ces accusations sont bien évidemment totalement absurdes, tout autant que l'accusation de trahison, qui revient à plusieurs reprises dans l'ouvrage de Jacques Attali : « Dans tous les coins de l'Empire romain, écrit-il, on les accuse de financer des soulèvements contre Rome⁴. » De même, il semblerait que les communautés juives espagnoles aient pris fait et cause pour les conquérants musulmans : « L'archevêque de Tolède accuse les Juifs de trahison en faveur des Sarrasins, provoquant un soulèvement et organisant le pillage des synagogues⁵. » Pourtant, on est bien obligé de reconnaître qu'ils ont joué un rôle compromettant : « Avec leur aide, les troupes musulmanes battent le roi Roderic en juillet 711 et ont tôt fait de conquérir toute la péninsule. » L'Espagne multiculturelle sous domination musulmane, dans laquelle les chrétiens devaient monter sur des ânes et payer un impôt, tandis que les musulmans montaient à cheval, reste pour les Juifs un âge d'or que l'on regrette infiniment : « Jamais les Juifs n'ont

¹ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, Fayard, 2002, p. 27.

² Ibidem, p. 206.

³ Ibidem, pp. 279, 283.

⁴ Ibidem, p. 116.

⁵ Ibidem, p. 238.

connu plus beau lieu de séjour que cet Islam européen du VIII^e siècle. » Il est vrai qu'ils étaient alors investis des plus hautes responsabilités : « Le calife Omar II entreprend de renforcer la présence musulmane dans l'appareil d'Etat. Il tente de remplacer tous les fonctionnaires dhimmis par des musulmans. Il essaie donc de se débarrasser des hauts fonctionnaires juifs, devenus trop nombreux et trop influents. Mais il n'y parvient pas, faute de cadres de valeur, au point que les religieux musulmans reprochent aux califes leur bienveillance excessive envers les Juifs¹. » Il faut donc bien constater que les musulmans ne sont pas plus à la hauteur que les russes bolcheviques pour administrer leur propre Etat.

Cet engagement en faveur de l'islam conquérant se retrouve encore dans le rôle de certains financiers auprès du Grand Turc. Juan Ha-Nassi, écrit Attali, est le plus important financier du Sultan Soliman II. En 1565, il le persuade « de demander au pape la libération de Juifs retenus en otages à Ancône. » En 1569, encore, « Nassi conseille à Soliman d'attaquer Venise pour prendre Chypre dont il veut faire un refuge pour les Juifs. Désastre : en 1571, cette guerre se solde par une défaite à Lépante face à l'armée vénitienne². » « Deux ans plus tard, après la victoire de Lépante, le gouvernement de Venise décide à son tour d'expulser du ghetto tous les Juifs, déclarés complices des Turcs et agents du duc de Naxos [Ha-Nassi, ndla] ; puis, comme tant de fois dans l'histoire, il rapporte cette décision contre paiement d'un impôt³. » Jacques Attali aurait pu ajouter : « et comme tant de fois dans l'histoire, les Juifs préférèrent encore payer que de partir. » « Nassi tombe en disgrâce et meurt en 1579... Mais la période faste est passée. Comme toujours en phase de déclin, les Juifs sont persécutés. »

On trouve encore dans le livre de Jacques Attali une autre ignoble accusation de trahison : « En 1744, l'impératrice Marie-Thérèse décide d'expulser les Juifs de Bohême sous l'accusation d'espionnage au profit des Prussiens... A la demande des Juifs de leur entourage, le roi d'Angleterre et les Etats généraux des Pays-Bas interviennent auprès de Marie-Thérèse. Elle finit par revenir sur l'arrêté d'expulsion contre le paiement de 240 000 florins⁴. »

Cette accusation revient encore un peu plus bas, mais elle ne peut que s'effacer sous la plume de Jacques Attali, au regard du comportement héroïque de nombreux Juifs au cours de la retraite de la Grande Armée napoléonienne : « En Prusse, une timide émancipation, décidée en 1812, n'est pas vraiment appliquée, les Juifs étant accusés d'être

¹ Ibidem, p. 154.

² Ibidem, p. 265.

³ Ibidem, p. 283.

⁴ Ibidem, p. 332.

des espions à la solde de Napoléon – dont ils vont d'ailleurs protéger la fuite pendant la retraite de Russie. » « Cent mille Polonais (dont des Juifs) meurent en héros en couvrant la retraite de la Grande Armée¹. »

Malgré ce que nous avons pu trouver de manière éparse au fil des pages de ce gros livre, il faut savoir que le peuple juif obéit à certaines lois intangibles : « Accepter la loi de l'hôte sans violer la sienne... Ainsi du citoyen qui doit être absolument fidèle à toute république qui l'accueille² », dit Attali. C'est effectivement le seul moyen de vivre en paix avec les gens chez qui l'on s'installe.

Pourtant, la « fidélité au pays d'accueil » ne paraît pas être un principe intangible. Karl Popper, par exemple, le maître-à-penser de George Soros, sujet autrichien avant la Première guerre mondiale, avait une notion très personnelle de la « fidélité au pays d'accueil ». Ce philosophe viennois, qui va devenir « le défenseur acharné des libertés et le critique impartial de toutes les formes de totalitarisme », le « pourfendeur infatigable des modes intellectuelles et des obscurantismes », « l'auteur de la critique la plus radicale et la plus complète du marxisme », a en effet choisi son camp pendant la guerre, mais ce n'était pas celui du pays qui l'avait accueilli : « A partir des premiers mois de 1915, écrit-il, je me suis rendu compte, après l'invasion de la Belgique, qu'un acte contraire aux accords internationaux avait été perpétré et que c'était une violation des traités. Cela m'a convaincu que c'était nous qui avions tort, que c'était notre camp qui se trompait. J'en ai donc déduit que nous devons perdre³. » Le patriotisme des intellectuels cosmopolites n'a, la plupart du temps, aucun lien avec le pays dans lequel il vivent, mais correspond aux seuls intérêts de l'idée planétarienne. Le pays qu'il faut soutenir dans un conflit est celui qui donne le plus de garanties démocratiques et financières. Et en l'occurrence, c'est bien la France et l'Angleterre qui jouaient ce rôle en 1915.

On remarquera, chez Jacques Attali, d'autres contradictions à l'intérieur du même ouvrage. Il laisse entendre, par exemple, que les Juifs ont été acculés au commerce de l'argent, parce qu'au Moyen-Age, ils avaient été exclus, de manière incompréhensible, de tous les autres corps de métiers. Pourtant, une centaine de pages plus haut,

¹ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, pp. 358, 401. Dans les *Cahiers du capitaine Coignet*, on trouve pourtant le témoignage suivant : « Les Juifs et les Russes égorgèrent mille Français ; les rues de Vilna étaient encombrées de cadavres. Les Juifs furent les bourreaux de nos Français. Heureusement que la Garde les arrêta et que l'intrépide maréchal Ney rétablit l'ordre (*Cahiers du capitaine Coignet*, 1850, la retraite de la Grande Armée, 1812).

² Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, p. 577.

³ Karl Popper, *La Leçon de ce siècle, Anatolia*, 1992, p. 32.

l'auteur nous avait informé que dans la Rome antique, ce sont les rabbins eux-mêmes qui interdisaient aux membres de la communauté juive de ne pas entrer dans ces associations : « Quand Rome impose la création de collèges d'artisans, les tribunaux rabbiniques enjoignent aux Juifs de ne pas en devenir membres pour ne pas à avoir à travailler le jour du shabbat¹. »

L'isolement volontaire des Juifs des autres communautés est à nouveau énoncé dans ce passage : « Le Talmud dit : "Le vin des Gentils est interdit en raison de leurs filles. Il ne faut pas le boire ensemble." Encore la crainte des mariages mixtes². » On retrouve une fois encore ces dispositions un peu plus bas : « Comme on craint par-dessus tout l'assimilation, les rabbis veillent à faire respecter les prescriptions alimentaires interdisant à tout juif de partager un repas ou de boire avec un chrétien. Ils poussent leurs fidèles à se regrouper dans les mêmes quartiers, autour d'une synagogue, d'un bain rituel, d'un cimetière. Ils réclament parfois de pouvoir fermer eux-mêmes leur rue à ses deux bouts par un portail afin de mieux se défendre en cas d'agression³. » Ce sont donc bien les Juifs eux-mêmes qui se seraient enfermés dans ce qui allait par la suite être appelés les ghettos.

Concernant la réticence séculaire des Juifs à l'agriculture, elle pourrait s'expliquer pour partie par certaines considérations religieuses. Ainsi, Jacques Attali présente-t-il cette explication : « Les fils d'Adam s'entre-tuent. Caïn – dont le nom signifie "acquérir" ou "jalouser" – reçoit la terre en partage. Abel – dont le nom renvoie au néant, au souffle, à la vanité, à la fumée – reçoit les troupeaux. Quand le paysan refuse au berger le droit de passage, l'un des deux frères y laisse la vie... Le meurtre du berger n'est pas un simple fratricide ; le vrai coupable est la terre elle-même, cette terre maudite que Caïn n'avait reçue en partage que pour y accueillir son frère. Si la bible donne le beau rôle à la victime nomade, si elle laisse survivre le meurtrier sédentaire, c'est pour le lancer, à son tour, dans un voyage rédempteur⁴. » Par ailleurs, Albert Londres, le « Prince des reporters », nous le rappelle : « Le Talmud leur faisait défense de bêcher le sol étranger⁵. ? » Voilà peut-être un élément d'explication de l'échec des colonies agricoles en URSS, en Crimée et au Birobidjan.

D'autres contradictions apparaissent encore. Quand, à la page 283, Attali relate les accusations du pape Pie V qui, en 1569, les accuse « de "faussetés", de "trahison" et d'avoir, par "leurs rapines, ruiné les

¹ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, p. 94.

² Ibidem, p. 165.

³ Ibidem, p. 206.

⁴ Ibidem, p.18.

⁵ Albert Londres, *Le juif errant est arrivé*, 1929, op. cit., p. 64.

Etats de l'Eglise », comme s'il s'agissait de grossières inventions, il semble oublier qu'il a lui-même donné les matériaux pour accréditer cette idée. A la page 308, par exemple, on trouve ces lignes : A Lisbonne, « ils importent, vendent et parfois transforment épices, drogues, cotons, soies, perles, diamants. Ils brouillent les pistes pour qu'on ne sache pas qui est le vrai propriétaire des cargaisons qu'ils transportent. » A la page 232, on peut lire encore : « Parfois, les noms choisis renvoient volontairement à des métiers humbles pour masquer les fortunes ». A la page 173 : « Régis par le droit talmudique, les contrats comme les créances des marchands juifs sont très protégés. Leurs lettres de change et de crédit sont souvent rédigées en hébreu pour rester indéchiffrables à d'éventuels pirates. Quand les polices locales apprennent à déchiffrer les caractères hébreux, les courriers utilisent des codes secrets formés de ces mêmes caractères. Les contentieux sont réglés par des tribunaux rabbiniques en application de leur droit, et non de celui du pays par lequel ils transitent. Le droit, nomade, voyage avec le marchand. » Autant dire que l'on tient pour nul le droit des sédentaires¹.

Mais la « fraude » et « l'astuce », comme le dit si bien Ronsard, remontent à beaucoup plus loin dans l'histoire, ainsi que nous le confie secrètement Jacques Attali : « Abraham va jusqu'à faire passer sa femme Sarah pour sa sœur, escomptant ainsi recevoir des cadeaux de ceux qui voudraient l'épouser² ! »

Une sensibilité épidermique

Nous avons déjà pu constater que la grande majorité des intellectuels cosmopolites refusaient d'endosser la moindre part de responsabilité dans les événements tragiques qui ont émaillé l'histoire du communisme, et tout spécialement en Russie. Nous avons constaté aussi que nombreux parmi eux sont ceux qui ne voient aucune explication valable à l'antisémitisme et considèrent que le mal vient forcément des autres. La mentalité mosaïque peut sembler en effet assez singulière, et désarmante de sincérité. Voyons, à travers la littérature et l'imagination d'un grand romancier comme Albert Cohen, une autre illustration de cette "innocence". Romancier de stature internationale, Albert Cohen est né en 1895 à Corfou, en Grèce. Il avait donc la na-

¹ Dans son *Dictionnaire du XXI^e siècle*, quand Attali écrivait : « Il faudra, dit-il, inventer un droit très particulier, différent du droit sédentaire, car sans Loi, il n'y a pas de nomadisme. » (cf chapitre « Tous nomades »), ne révélait-il pas finalement l'intention de voir les goys se conformer à la loi des Juifs ?

² Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, p. 20.

tionalité ottomane avant 1914. Il a passé son enfance à Marseille avant d'être naturalisé suisse. Dans son beau livre intitulé *O vous, frère humains*, écrit dans ses vieux jours, il raconte avec beaucoup de poésie un douloureux souvenir d'enfance à Marseille, qui donne un éclairage sur la sensibilité mosaïque. En voici quelques extraits :

« Antisémites, préparez-vous à savourer le malheur d'un petit enfant, vous qui mourrez bientôt et que votre agonie si proche n'empêche pas de haïr. O rictus faussement souriants de mes juives douloureux. O tristesse de cet homme dans la glace que je regarde... Lorsque je vois en son landau un bébé aimablement m'offrir son sourire édenté... ô mon chéri, cette tentation de prendre sa mignonne main, de me pencher sur cette main neuve et tendrement la baiser, la presser contre mes yeux... mais aussitôt cette hantise qu'il ne sera pas un doux bébé inoffensif, et qu'en lui dangereusement veille et déjà se prépare un adulte à canines, un velu antisémite, un haïsseur qui ne me sourira plus. O pauvres rictus juifs, ô las et résignés haussements d'épaules, petites morts de nos âmes... Qui sait, me suis-je dit, ce que je vais leur conter va peut-être changer les haïsseurs de Juifs, arracher les canines de leur âme?... Ma mère qui a eu peur des haïsseurs de Juifs, ma mère qui était naïve et bonne, et qu'ils ont fait souffrir... Je me rappelle qu'un jour, pour me dire la grandeur de l'Éternel, elle m'expliqua qu'il aimait même les mouches, et chaque mouche en particulier, et elle ajouta : J'ai essayé de faire comme Lui pour les mouches, mais je n'ai pas pu, il y en a de trop¹. »

Un jour, l'enfant qu'il était fut insulté par un camelot. Alors qu'il s'était approché de son stand ambulancier, confiant et émerveillé par l'homme, il fut insulté et vilipendé, parce qu'il était juif, et ce souvenir douloureux resta profondément ancré dans la mémoire de l'enfant de dix ans. Voici comment Albert Cohen se souvient de cet affront : « Je revois son sourire carnassier aux longues canines, rictus de jouissance, je revois son doigt tendu qui m'ordonnait de filer tandis que les badauds s'écartaient, avec des rires approbateurs pour laisser passer le petit lépreux expulsé. Et j'obéis, la tête baissé, j'obéis et je partis, solitaire... Je m'assis dans un coin noir pour pleurer... O mon peuple de fierté, jalousement voulant sa survie et garder son âme, peuple de la résistance, de la résistance pendant deux mille ans. Et quel autre peuple résista ainsi ? Oui, deux mille années de résistance, et qu'ils en

¹ On retrouve cette image chez Joseph Roth : « Le geste de la main d'un garçon, à la terrasse d'un café, pour tuer une mouche, est plus riche de signification que les destins de tous les clients des terrasses de café. La mouche s'en est sortie, et le garçon est déçu. Pourquoi, ô garçon de café, en veux-tu à la mouche ? » (Joseph Roth, article du *Berliner Börsen-Courier*, 24 mai 1921, in Berlin, Éditions du Rocher, 2003). Il faudrait vérifier si cette image n'est pas dans le Talmud ou l'Ancien Testament.

prennent de la graine, les autres peuples... Honni, je bénissais tous les méchants et particulièrement les blonds, je les bénissais et les aimais au nom d'Israël, je les bénissais en fourrant dans mes bénédictions de vagues mots hébreux de la seule prière que je connaissais et qui me donnaient l'impression d'être sublime. Je leur annonçais qu'ils m'aimeraient un jour et que ce jour serait le jour du baiser sans fin de tous les hommes par moi humains devenus. J'allais les pieds grandioisement glissants (sic) et je bénissais mes foules et je souriais et faisais des salutations royales... A cause du blond camelot et de ses pareils en méchanceté, ses innombrables pareils d'Allemagne et d'ailleurs, tous des haïsseurs de Juifs... Dites, vous, antisémites, haïsseurs que j'ose soudain appeler frères humains... dites, antisémites, êtes-vous vraiment heureux de haïr et fiers d'être méchants?... Depuis ce jour du camelot, je n'ai pas pu prendre un journal sans immédiatement repérer le mot qui dit ce que je suis, immédiatement, du premier coup d'œil. Et je repère même les mots qui ressemblent au terrible mot douloureux et beau, je repère immédiatement juin et suif, et en anglais, je repère immédiatement few, dew, jewel. Assez¹. »

Ecartelé entre haine vengeresse, impuissance désespérée, amour factice de l'étranger, et foi messianique : ne dirait-on pas le Golum, la créature du *Seigneur des anneaux* ?

Dans *Belle du Seigneur*, Albert Cohen semble encore écrire dans un état de transe extatique, qui lui fait adopter sur plusieurs pages un style un peu curieux, sans aucune ponctuation, mais qui présente l'intérêt de dévoiler des sentiments profondément enfouis au fond de son être, en même temps que certains traits de la mentalité mosaïque : « C'est parmi mes frères juifs, dit-il, que j'ai rencontré les êtres les plus nobles de cœur et de manières... c'est peut-être un horrible vouloir caché de renier le plus grand peuple de la terre un horrible vouloir peut-être d'en sortir c'est peut-être vengeance contre mon malheur pour le punir d'être mon malheur c'est un malheur de n'être pas aimé d'être sans cesse suspecté oui vengeance contre mon beau malheur d'être du peuple élu ou pire encore c'est peut-être un indigne ressentiment contre mon peuple non non je vénère mon peuple porteur de douleur Israël sauveur sauveur par ses yeux par ses yeux qui savent par ses yeux qui ont pleuré aux insultes des foules sauveur par sa face par sa face en douleur par sa face difforme... et je leur en veux ainsi peut-être dans la même cellule enfermés les prisonniers s'entredétestent non non je les chéris mes bien-aimés mes tendres Juifs intelligents c'est la peur du danger qui les a faits intelligents la nécessité d'être toujours en éveil de deviner le méchant ennemi qui en a fait de

¹ Albert Cohen, *Ô vous, frères humains*, Gallimard, 1972, collection Folio, p. 74.

sacrés psychologues c'est aussi contamination et moquerie de nos haïsseurs c'est aussi de leurs diaboliques péchés de nous avoir donné la désespérée tentation de nous détester nous-mêmes injustement la désespérée tentation d'avoir honte de notre grand peuple la désespérée tentation de penser que puisqu'ils nous haïssent tant et partout c'est que nous le méritons et par Dieu je sais bien que nous ne le méritons pas et que leur haine est la naïve tribale haine pour le dissemblable et aussi une haine d'envie et aussi l'animale haine pour le faible car faible par le nombre nous le sommes partout et la faiblesse attire excite la native bestiale cruauté cachée et il est sans doute agréable de haïr les faibles que l'on peut impunément insulter et frapper ô mon peuple et mon souffrant je suis ton fils qui t'aime... Vous verrez comme en terre d'Israël les fils de mon peuple revenus seront calmes et fiers et beaux et de noble prestance et hardis guerriers s'il le faut et apercevant enfin son vrai visage alleluia vous aimerez mon peuple vous aimerez Israël qui vous a donné Dieu qui vous a donné le plus grand livre qui vous a donné le prophète qui était amour et en vérité quoi d'étonnant que les Allemands peuple de nature aient toujours détesté Israël peuple d'anti-nature car voici l'homme allemand a entendu et plus écouté que d'autres la jeune voix ferme qui sort des forêts de nocturne épouvante silencieuses et craquantes forêts... et lorsqu'ils chantent leurs anciennes légendes et leurs ancêtres aux longues tresses blondes¹ et aux casques cornus oui cornus car il s'agit avant tout de ressembler à une bête et il est sans doute exquis de se déguiser en taureau que chantent-ils sinon un passé inhumain dont ils ont la nostalgie et par quoi ils sont attirés et lorsqu'ils se gargarisent de leur race et de leur communauté de sang que font-ils sinon retourner à des notions animales que les loups mêmes comprennent qui ne se mangent pas entre eux qu'exaltent-ils et que vantent-ils sinon le retour à la grande singerie de la forêt préhistorique et en vérité lorsqu'ils massacrent ou torturent des Juifs ils punissent le peuple de la Loi et des prophètes le peuple qui a voulu l'avènement de l'humain sur terre oui ils savent ou pressentent qu'ils sont le peuple de nature et qu'Israël est le peuple d'anti-nature porteur d'un fol espoir que le naturel abhorre... les plus nobles portions de l'humanité sont d'âme juive et se tiennent sur leur roc qui est la Bible ô mes Juifs à qui en silence je parle connaissez votre peuple vénerez-le d'avoir voulu le schisme et la séparation d'avoir entrepris la lutte contre la nature et ses lois². »

¹ On aura noté chez Albert Cohen une certaine défiance envers les individus blonds. On retrouve cette inclination chez l'écrivain Joseph Roth. Cependant, c'est dans le cinéma que cette animosité s'illustre le mieux, ainsi que nous l'avons déjà vu.

² Albert Cohen, *Belle du Seigneur*, Gallimard, 1968, pp. 770-777.

Pas de doute, nous avons ici affaire à un grand, à un très grand écrivain. On retrouve dans ce texte l'immense orgueil du peuple élu, le mépris de l'« autre », du goy, le sentiment de vengeance, le sentiment d'être incompris mais surtout, le doute perceptible du bien-fondé de la mission du peuple juif et la tentation de la haine de soi.

Il est certain que, tout comme Kafka dans son *Journal*, Albert Cohen paraît totalement obsédé par sa judéité. Ce livre poignant a été pour lui l'occasion de tenter d'exorciser ses démons. Dans une biographie qui lui a été consacrée, l'auteur a mis en épigraphe ces mots où l'on reconnaît le style si particulier du grand romancier, ainsi que ses états d'âme ambivalents : « Somptueuse, toi, ma plume d'or, va sur la feuille, va ton lent cheminement irrégulier, cheminement gauche mais commandé. Va, je t'aime, ma seule consolation, va sur les pages où tristement je me complais et dont le strabisme morosement me délecte. Oui, les mots, ma patrie, les mots, ça console et ça venge¹. » La vengeance est décidément un sentiment assez profondément ancré chez cet homme meurtri. Peut-être faut-il voir dans ses douleurs d'enfance l'origine de son talent de romancier et de poète. Il est certain que le génie d'Albert Cohen ne pouvait rester longtemps ignoré, comme en témoignent quelques critiques de l'époque : « En 1933, quand le premier roman paraît en Amérique, un critique de New York affirme : « *Solal* est religieux à la manière des romans de Dostoïevski. » Lorsque *Ézéchiël* se joue à la Comédie-Française, le critique de *Paris-Midi* proclame : « Il y a dans la pièce un écho de Shakespeare². » La sensibilité de ce « génie de la littérature » perce encore dans ces quelques lignes, où Albert Cohen voudrait se reconnaître : « un fou de la sensibilité, prêt à la douleur absolue pour tout, à la joie absolue pour tout, qui souffre presque autant de ne pas retrouver ses clefs que d'avoir perdu sa femme³. » Voilà qui nous rassure tout de même un peu sur la profondeur de ses souffrances.

Les persécutions des Juifs au cours des siècles ont marqué au fer rouge leur « sensibilité nomade » et chez l'ancienne génération, les blessures d'après la shoah restent encore vives. La sensibilité juive est perceptible chez un auteur comme Marek Halter. « En 1981, dit-il, j'acquis une ferme à restaurer avec poutre apparente. L'autoroute était proche, les voisins élevaient des poules et de grosses vaches lentes. J'étais propriétaire. Ma maison était belle, cernée de chemins creux. Quand mon père a su que je possédais pour de bon de la terre, il a pleuré. » La judéité se manifeste aussi, au moins dans les textes reli-

¹ Albert Cohen, *Le Livre de ma mère*, in Gérard Valbert, *Albert Cohen, Le Seigneur*, Grasset, 1990.

² Ibidem, p. 11. Les noms des deux journalistes ne sont pas mentionnés.

³ Gérard Valbert, *Albert Cohen, le Seigneur*, Grasset, 1990, p. 11.

gieux, par une sensibilité plus grande au tort que l'on peut faire à son « prochain » : « Le traité Hestia du Talmud ne nous a-t-il pas appris que “celui qui fait blanchir la face de son prochain en public, c'est comme si il l'avait tué¹” ? »

Elie Wiesel confirme bien que ce penchant, une fois encore, remonte à très loin dans le passé : « Nos Sages citent l'Écriture : lorsque Esau embrassa son frère Jacob, celui-ci se mit à pleurer. Pourquoi pleura-t-il ? Parce que, répondent-ils, Jacob comprit que le baiser d'Esau était un piège plus dangereux que sa haine². » On pleure pour un « oui » ou pour un « non » : c'est dans la tradition.

Le financier socialiste Samuel Pisar présente un témoignage qui va dans ce sens : « Je séjournais avec Judith en Italie, au bord du lac de Côme. Un soir, en rentrant à l'hôtel, j'ai allumé mon transistor. La réponse négative au référendum du général de Gaulle, puis sa démission et son départ immédiat. En entendant le texte laconique (“Je cesse d'exercer mes fonctions de président de la République. Cette décision prend effet à midi.”), je ressens la fermeture brutale d'un chapitre d'Histoire. Et d'un chapitre de ma vie. A cet instant, je découvre que je pleure. Je suis citoyen américain et je pleure. Avec son départ, le film de ma vie repasse devant mes yeux³. » Cette sensibilité ne pouvait pas être laissée de côté dans l'analyse du phénomène antisémite.

Joseph Roth est l'auteur d'une œuvre romanesque et journalistique considérable. *La Marche de Radetsky* lui a valu une renommée mondiale. Lui aussi témoigne de cette singulière disposition des Juifs à la souffrance : « Là où s'arrête un Juif, dit-il, surgit un mur des Lamentations. Partout où s'installe un Juif, naît un pogrome... En outre, ajoute-t-il, le présent des Juifs est peut-être encore plus grand que leur passé, parce qu'il est plus tragique⁴. » C'est là l'extrait d'un article du journal *Das Tagebuch* du 14 septembre 1929, donc bien avant la prise du pouvoir par Hitler, mais l'époque, manifestement, était déjà considérée comme « tragique ».

Cette propension aux “Lamentations” sur son propre sort est sans doute une des raisons qui expliquerait cette incapacité à compatir au sort des autres, et notamment à celui des innombrables victimes de la révolution bolchevique. Il peut être intéressant ici de citer un mot de Hannah Arendt, qui écrivait en 1951 : « Plus l'origine juive perdait sa signification religieuse, nationale et socio-économique, plus la judéité

¹ Marek Halter, *Un Homme, un cri*, Robert Laffont, Paris 1991, p. 176. Les Juifs considèrent que le « prochain », dans les textes, ce sont les autres Juifs. On peut lire à ce sujet le livre éclairant d'Israël Shahak, *Histoire juive, religion juive*, 1994.

² Elie Wiesel, *Mémoires 2*, Editions du Seuil, 1996, p. 242.

³ Samuel Pisar, *La Ressource humaine*, Jean-Claude Lattès, 1983, p. 50

⁴ Joseph Roth, *A Berlin*, Éditions du Rocher, 2003, p. 33.

devenait obsédante. Les Juifs en étaient obsédés comme on peut l'être par un défaut ou une qualité physique, et s'y adonnait comme on peut s'adonner à un vice¹. » Ainsi, de nombreux Juifs entretiennent consciemment ou non cette angoisse, cette inquiétude intérieure qu'a aussi exprimée Georges Perec, qui est assurément un des traits du caractère mosaïque, et qui contribue à alimenter en eux le sentiment de leur propre judéité au détriment de leur intégration au reste de la population. Shmuel Trigano a parfaitement conscience de cette situation lamentable, lorsqu'il écrit : « On accuse souvent les Juifs de se complaire dans ce lamento victimaire et je suis le premier à le déplorer² ».

Une menace permanente

Cette sensibilité juive se traduit aussi par d'autres traits caractéristiques. Ainsi que l'a déjà exprimé Jacques Derrida, par exemple, il y a chez de nombreux Juifs cet instinct, toujours en alerte, qui les fait réagir immédiatement au moindre soupçon de racisme et d'antisémitisme. Cette sourde inquiétude qui taraude l'âme juive à toutes les époques se manifeste par des réflexes alarmistes devant ce que l'on croit être la montée du fléau. Au moindre signe d'opposition ou de critique de l'action de certains Juifs, toute la communauté monte au créneau, dans tous les médias, et l'on entend alors les cris de déchirement devant l'effroyable menace et les chœurs des pleureuses en arrière-fond. Les personnalités que l'on pense les plus dignes et les plus pondérées se livrent alors à des interprétations outrancières, qui paraissent presque ridicules quelques années plus tard. Ainsi, Elie Wiesel publiait déjà en 1974 des articles manifestant sa crainte profonde devant le renouveau de l'antisémitisme : « Je publie dans le *New York Times* et *Le Figaro* un papier intitulé "Pourquoi j'ai peur"... Des signes apparaissent et ils sont troublants. Le spectacle écœurant d'une assemblée internationale en délire, fêtant un porte-parole de la terreur³. Les discours, les votes contre Israël. La dramatique solitude de ce peuple à vocation universelle. Un roi arabe offre à ses invités des éditions de luxe des infâmes *Protocoles des Sages de Sion*. Les cimetières profanés en France et en Allemagne. Les campagnes de presse en Russie soviétique. La vague rétro qui banalise notre souffrance et les pamphlets antisionistes, antijuifs qui dénaturent notre

¹ Hannah Arendt, *Sur l'antisémitisme*, 1951, Calmann-Lévy, 1973, p. 186.

² Shmuel Trigano, *L'Idéal démocratique...* op. cit., p. 43.

³ Yasser Arafat devant l'Assemblée générale des Nations unies.

espérance. Il faut être bien aveuglé pour ne pas le reconnaître : la haine du Juif est redevenue à la mode¹. »

Il est certain qu'il existe un penchant chez les intellectuels juifs à dramatiser à outrance et à systématiser ce que l'on perçoit comme de l'antisémitisme ambiant. L'ancien président de la République, Valéry Giscard d'Estaing eut en son temps à essayer certaines accusations odieuses. Voici ce qu'écrivait encore Elie Wiesel :

« L'année 1977 a mal commencé. En janvier, le gouvernement français a libéré le terroriste palestinien Abou Daoud avant qu'Israël ait pu engager une procédure d'extradition. Dans le monde entier, le scandale a provoqué une vague de protestations sans précédent. Jamais la France n'avait été mise en cause à ce point. En Amérique, des voix² réclamaient le boycottage de ses produits. Avec l'appui financier de quelques amis, je fis paraître une page publicitaire dans le *New York Times* sous forme d'une lettre ouverte à M. Valéry Giscard d'Estaing, président de la République française : ... Et maintenant, Monsieur le Président ? Qu'est-il advenu de la France ? Son leadership moral a disparu, et sa gloire est assombrie aux yeux des hommes de conscience. En fait, peu de pays ont perdu tant de prestige en si peu de temps. Qu'est-il advenu de la France ? Elle a trahi ses propres traditions. La France est devenue aussi cynique que le reste du monde. Pourquoi votre gouvernement a-t-il libéré Abou Daoud ?... Votre peuple lui-même s'est élevé contre vous. Parce que tout en ayant visité Auschwitz, vous en avez ignoré les leçons. En vérité, il fallait s'y attendre. Réemment, les signes s'étaient multipliés. Déclarations offensantes. Remarques ironiques. Revirements politiques. Alliances bizarres. Promesses trahies. Embargos unilatéraux. L'affaire de Cherbourg. La vente des Mirages. Les gouvernements français ont rarement manqué une occasion de démontrer leur hostilité envers Israël et le peuple juif. Pour des raisons idéologiques ? Pire : pour de l'argent. Eh oui, Monsieur le Président : autrefois j'étais fier de la France et de ce qu'elle incarnait. Je ne le suis plus³. »

On constate que le sentiment de persécution est réel, même si vingt ans plus tard, on ne peut que constater l'irréalisme de ces craintes. Dans le même registre, on peut encore lire ces lignes de Samuel Pizar, écrites en 1983 : « L'explosion récente de bombes dans de grandes villes, les graffiti antisémites, la profanation des écoles, des cimetières, sont les mêmes qui ont ébranlé mon enfance, détruit mon univers. J'habite à Paris aujourd'hui, à quelques centaines de mètres de la rue Copernic. Nous serons attentifs au moindre bruit des pas du

¹ Elie Wiesel, *Mémoires 2*, Editions du Seuil, 1996, p. 97.

² Devinez lesquelles.

³ Elie Wiesel, *Mémoires 2*, Editions du Seuil, 1996, pp. 108-110.

monstre. Nous aurions eu droit à un répit d'au moins une génération, après ce qui s'était passé. Mais non ! Nos ennemis, déjà, nous guettent inlassablement. A leurs yeux, nous sommes toujours coupables. Coupables d'être Juifs en Israël, d'être Juifs ailleurs, d'être Juifs. Coupables, au choix, d'être des capitalistes ou des bolcheviks. Coupables en Europe d'avoir été assassinés comme des moutons, et coupables en Israël de prendre les armes pour ne pas l'être de nouveau. Coupables en vérité, d'exister encore¹. »

Lorsqu'il écrit ces lignes, en 1983, les socialistes sont pourtant au pouvoir en France, et les nombreux ministres et autres personnalités d'origine juive qui gravitent autour du président Mitterrand, attestent que la situation de la communauté dans le pays est plutôt florissante : Robert Badinter, George Kiejman, Bernard Kouchner, Jacques Attali, Jack Lang, Dominique Strauss-Kahn, Laurent Fabius, Roger-Gérard Schwartzberg, Pierre Bérégovoy, Henri Emmanuelli, Michel Sapin, Jean-Denis Bredin, Véronique Néiertz, Charles Fiterman, Georges-marc Benamou et bien d'autres, sont là, au gouvernement pour garantir la lutte contre tout antisémitisme moyenâgeux.

Cette paranoïa conduit à dénoncer dans les termes les plus durs, au moindre écart, des personnalités qui avaient jusque-là manifesté la plus grande sympathie et la plus grande complaisance pour la communauté juive. Ainsi, le président Mitterrand lui-même, a-t-il été traîné dans la boue lorsqu'ont été révélés sur le tard son passé et ses complaisances vichystes. Voyez en quels termes la journaliste Françoise Giroud s'exprime à son sujet, après sa mort. Celle-ci dénonce dans son journal, à la date du 29 août 1999, ce que certains osent appeler « l'influence puissante et nocive du lobby juif en France. » Incroyable ! « De qui est-ce ? De François Mitterrand, si l'on en croit Jean D'Ormesson qui rapporte cette phrase. Mitterrand l'aurait prononcée au cours d'une conversation privée avec son académicien préféré, peu de temps avant de mourir. L'a-t-il vraiment dit ? Sa fille s'étrangle. Ses fils s'insurgent. Des fidèles ratiocinent. Mais bien sûr qu'il l'a dit ! Comme de Gaulle, comme Mauriac... L'influence du lobby juif, c'est un classique de la culture française. Mitterrand l'a sucé avec son biberon. Il détestait qu'on lui parle de René Bousquet. Quand Jean d'O. l'a fait, il s'est un peu lâché avec cette réponse minable. Tout cela ne mérite pas trois lignes. »

Cette ingratitude se retrouve immédiatement, à la moindre faute de l'intéressé, et quels que soient les gages d'amitié, voire de soumission, que l'accusé avait pu donner auparavant. Au moindre écart, c'est l'exclusion et la mise au pilori devant l'histoire. On sait que l'ingra-

¹ Samuel Pisar, *La Ressource humaine*, Jean-Claude Lattès, 1983, pp. 250-251.

titude est aussi une accusation que jettent les intellectuels cosmopolites contre les antisémites. Ici encore, on comprend que le meilleur moyen d'éviter les outrages reste encore d'en accuser sa victime. « L'assassin hurle qu'on l'égorge », comme dirait l'autre.

Au début du XXI^e siècle encore, les médiats nous assurent que l'antisémitisme n'a jamais été aussi fort en France, alors que les gouvernements de la droite libérale au pouvoir présentent globalement les mêmes caractéristiques et ouvrent les mêmes perspectives que ceux de la gauche. Les informations alarmistes distillées sur ce sujet sont depuis longtemps, on le voit bien, une permanence de notre système médiatique. L'intérêt est triple : maintenir éveillée la « vigilance républicaine » de la population française, d'une part ; assurer la cohésion de la communauté juive, d'autre part ; enfin, par l'angoisse que la situation peut inspirer, précipiter l'alyah de certains Juifs en Israël, dont la situation est menacée par la démographie palestinienne.

C'est d'ailleurs déjà ce que nous dit Hannah Arendt en 1951 : Tandis que les vieilles communautés juives d'Europe, repliées sur elles-mêmes pendant des siècles, se désagrégeaient avec le droit de citoyenneté qui fut accordé aux Juifs au XIX^e siècle, et que ceux-ci s'intégraient à la société environnante, il était normal que les Juifs, « préoccupés de la survie de leur peuple », en viennent à penser qu'après tout l'antisémitisme était peut-être « un excellent moyen de maintenir l'unité du peuple juif¹. » Marek Halter confirme cette idée, dans un entretien publié par le journal *Le Point* du 8 octobre 1999 : « Disons d'abord que beaucoup de juifs sont restés juifs parce qu'il ne voulaient pas, comme Bergson, par exemple, abandonner leur communauté au moment où elle était menacée. » La menace antisémite, fictive ou réelle, est donc pain béni pour les responsables de la communauté juive, qui craignent l'assimilation par dessus tout.

La folie antisémite

Ces mêmes personnalités à tendance obsidionale sont aussi souvent disposées à considérer l'antisémitisme comme une « maladie », ce qui permet d'éviter de se livrer à une introspection. C'est un thème très présent dans les explications du phénomène antisémite, ainsi qu'on peut le constater dans l'analyse de la grande politologue Hannah Arendt : « Alors que tout au long du XIX^e siècle, dit-elle, les sentiments antijuifs étaient très largement répandus dans les classes cultivées d'Europe, l'antisémitisme, en tant qu'idéologie, resta, à de rares exceptions près, l'apanage d'excentriques en général et de quelques

¹ Hannah Arendt, *Sur l'antisémitisme*, 1951, Calmann-Lévy, 1973, p. 26.

fous en particulier¹. » L'antisémitisme est une « insulte au bon sens », une idée d'« illuminés ». Le fameux texte des « Protocoles des Sages de Sion » en est la meilleure illustration. Le document est un faux grossier, c'est une affabulation « grotesque », un « invraisemblable conte² », et il est tout simplement stupéfiant que « tant de gens » croient authentique « un faux aussi flagrant ». Quand on pense que ce texte aurait été utilisé par les nazis « comme un document de base pour une conquête totale », on reste abasourdis par tant de bêtise aveugle et de mauvaise foi. En somme, selon Hannah Arendt, il suffirait d'interdire ces *Protocoles* pour voir l'antisémitisme s'effondrer, ce qui serait d'une grande naïveté. En réalité, Hannah Arendt serait peut-être un peu malhonnête, puisqu'elle feint de croire que ces *Protocoles* sont à la base de l'antisémitisme, alors qu'il est notoire que ce texte est un faux, et que les antisémites eux-mêmes semblent le reconnaître comme tel. Le tsar Nicolas II refusait d'ailleurs de cautionner une falsification aussi évidente.

S'il était encore besoin de montrer l'absurdité de l'antisémitisme, on pourrait exposer ici une autre invraisemblance : « Le mouvement antisémite autrichien, dit-elle, s'appuya surtout, en fait, sur les provinces de langue allemande où n'existait aucune population juive et où la concurrence avec les Juifs ou la haine du banquier juif étaient inconnues. » L'antisémitisme est donc aussi absurde que le vote d'extrême droite dans des zones où il n'y a pas d'immigrés, comme l'a brillamment démontré Daniel Cohn-Bendit. Cet antisémitisme est d'autant plus absurde, selon Hannah Arendt, qu'il s'est « développé alors que les Juifs s'assimilaient et que les anciennes valeurs religieuses et spirituelles du judaïsme se laïcisaient et dépérissaient. » « Les Juifs, poursuit-elle, devenaient le symbole de la société en tant que telle, objets de haine pour tous ceux que la société rejetait. Les charlatans et les illuminés étaient libres de le reprendre, de l'élaborer à nouveau pour en faire ce mélange étrange de demi-vérités et de superstitions délirantes, qui apparut en Europe après 1914 et qui devint l'idéologie de tous les éléments frustrés et aigris³. » Un antisémite comme Louis-Ferdinand Céline, par exemple, « avait compris toute la puissance et toutes les possibilités de la nouvelle arme ». Fort heureusement, écrit Hannah Arendt, « le bon sens des hommes politiques français et leur respectabilité profonde les empêchèrent d'accueillir cet illuminé et ce charlatan. » On imagine effectivement assez mal Céline accueilli par Daladier, Paul Reynaud ou Léon Blum.

¹ Ibidem, p. 15.

² Ibidem, p. 19, 31.

³ Ibidem, pp. 106, 116, 124.

Dans sa monumentale *Histoire de l'antisémitisme*, le grand historien Léon Poliakov, au chapitre intitulé *La Déflagration (1914-1933)*, donne une interprétation similaire des tendances antisémites en Allemagne après la défaite de 1918. L'explication est assez simple : les Allemands ont été saisis d'un mal bien connu – le syndrome de la persécution – qui peut mener les gens qui en sont atteints jusqu'à la folie la plus totale : « Au lendemain de la révolution d'Octobre, dit-il, les propos de certains responsables des destinées allemandes frisèrent le délire » parce qu' « un nombre incertain de bolcheviks étaient d'origine juive... La tendance délirante s'accroît lorsqu'il devint évident que l'Allemagne avait perdu la guerre. »

Le général Ludendorff, lui-même, l'artisan de la victoire de Tannenberg en 1914, après avoir été le stratège qui dirigea entre 1916 et 1918 le camp des puissances centrales, « fut saisi par la folie antijuive la plus achevée. » Le mal était visiblement contagieux, mais « les mécanismes de son délire se laissent démonter avec simplicité », nous dit Poliakov. « Le syndrome de la folie de persécution » n'entravait pas, heureusement, « son immense puissance de travail qui lui permettait, tout en publiant livre sur livre sur les Juifs ou sur Rome et en dirigeant une revue hebdomadaire, de rédiger des ouvrages sur la guerre totale qui font encore l'admiration de certains experts. » La folie du général Ludendorff, si l'on comprend bien, ne se déclarait que lorsque celui-ci commençait à s'étendre sur ce problème très particulier.

Winston Churchill, on l'a vu, avait succombé lui aussi à ce délire pendant un moment de faiblesse. A la fin de 1919, il justifia une croisade antibolchevique dans un discours à la chambre des Communes dans lequel il fustigeait, selon Poliakov « la secte la plus formidable du monde ». Il précisa sa pensée dans un article publié le 8 février 1920 et intitulé *Le Sionisme contre le bolchevisme*. Dans cet article, « il partageait les Juifs en trois catégories : ceux qui se conduisent en loyaux citoyens de leurs pays respectifs et ceux qui veulent reconstruire leur propre patrie d'une part ; les Juifs internationaux, "Juifs terroristes" de l'autre. La description que Churchill faisait de cette troisième catégorie frisait le délire, ajoute Poliakov, et les antisémites les plus frénétiques pouvaient en faire leur profit¹. »

Le célèbre historien de l'Institut des Sciences politiques de Paris, Michel Winock, constate lui aussi de son côté que sur ce point, « la démonologie et le délire de l'extrême-droite ont dépassé les fictions ordinaires : l'antisémitisme en est la frénésie permanente². »

¹ Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, op. cit., p. 409.

² Michel Winock, *Nationalisme...* op. cit., p. 7

Dans un recueil d'articles publié sous le titre *L'asymétrie et la vie*, Primo Lévi nous donne son explication de l'antisémitisme allemand : « Je ne crois pas, dit-il, qu'on puisse, ni aujourd'hui ni à l'avenir, apporter une réponse exhaustive à cette question. Nous pouvons, d'une certaine façon, nous glisser dans la peau du voleur, de l'assassin, mais nous ne pouvons pas nous mettre à la place d'un fou. Il nous est tout aussi impossible de refaire le parcours des grands responsables : pour nous, leurs actions et leurs propos demeurent enveloppés de ténèbres... Selon moi, Auschwitz ne peut être interprété que de cette manière : comme la folie d'un petit nombre et le consentement stupide et lâche d'un grand nombre... Le massacre nazi porte la marque de la folie. C'est la réalisation d'un rêve démentiel, où un être commande et plus personne ne pense¹. » Assurément, le régime national-socialiste était « démoniaque² »

Les historiens révisionnistes sont atteints des mêmes tares : « J'ignore qui est le professeur Faurisson. Il se peut que ce soit seulement un fou, il y en a aussi dans les universités³ ». Avec de pareils énergumènes, « le noir s'est changé en blanc, le tort en droit, les morts ne sont plus morts, il n'y a pas d'assassin, il n'y a plus de faute, ou plutôt il n'y en a jamais eu. Non seulement je n'ai pas commis ce fait, mais rien ne prouve son existence. » Les crimes des Allemands, en revanche, sont innombrables et Primo Lévi peut en parler avec beaucoup plus de précision. Lors de la Nuit de Cristal, par exemple, « le pogrom se déchaîne dans toute l'Allemagne, écrit-il. On dévaste et met à sac sept mille cinq cents boutiques et magasins appartenant aux Juifs : huit cent quinze d'entre eux sont complètement détruits, cent quatre-vingt-quinze synagogues subissent le même sort, trente-six Juifs sont tués, vingt mille arrêtés, choisis parmi les plus riches⁴. »

« Il est impossible de comprendre Hitler, si l'on ignore la blessure que la défaite de 1918, les tentatives révolutionnaires qui se sont ensuivies, la désastreuse inflation de 1923, les violences des Corps francs et la vertigineuse instabilité politique de la République de Weimar ont infligé à l'orgueil allemand. Je ne veux pas dire là que

¹ Primo Lévi, *La Stampa*, 18 juillet 1959, in *L'Asymétrie et la vie*, Robert Laffont, 2002, pp. 26-28.

² Primo Lévi, *L'asymétrie et la vie*, p. 73.

³ Il s'agit d'un historien révisionniste. Selon Elisabeth Roudinesco, Faurisson est un faussaire, un dangereux falsificateur de l'histoire : « Ses écrits sont délirants. On ne dira jamais assez que plus la vérité est falsifiée, plus le mensonge est gros, plus l'imposture est évidente, et plus elle a de chances de faire des adètes. L'hallucination, le déni, la paranoïa, en bref, tout ce qui caractérise le négationnisme, comme expression extrême de l'antisémitisme. » (in, Jacques Derrida, Elisabeth Roudinesco, *De quoi demain... Dialogue*, Fayard, 2001, p. 214).

⁴ Primo Lévi, *La Stampa*, 9 novembre 1978, in *L'asymétrie et la vie*, pp. 92, 98,

toutes ces causes sont suffisantes pour appréhender l'hitlérisme, mais elles sont certainement nécessaires... Il existe aussi des explications économiques. Il est vrai, il est indéniable, que les Juifs appartenaient, au début du siècle, à la bourgeoisie allemande, qu'ils étaient puissamment ancrés dans la finance, la presse, la culture, les arts, le cinéma et ainsi de suite. Cela suscitait sans doute des jalousies¹. »

« On a écrit des dizaines d'ouvrages sur les raisons et le degré de l'antisémitisme de Hitler, poursuit Primo Lévi. Cela prouve qu'il est également difficile de l'expliquer. Il s'agissait sans doute d'une obsession personnelle, dont on ignore les racines, même si l'on en a beaucoup parlé. L'on a dit qu'il avait peur d'avoir du sang juif dans les veines car l'une de ses grands-mères était tombée enceinte alors qu'elle travaillait dans une maison appartenant à des Juifs ; il a éprouvé cette peur toute sa vie : obsédé par la pureté, il craignait de ne pas être pur lui-même. D'autres explications nous sont offertes par les psychanalystes, des explications qui expliquent tout, justement : elles disent, elles ont dit, que Hitler était paranoïaque et pervers, qu'il avait projeté sur les Juifs ces caractéristiques afin de s'en libérer. En vérité, je ne comprends pas bien. Je ne connais pas le langage des psychanalystes, et je ne suis peut-être pas bien placé pour en parler ; quoiqu'il en soit, il s'agit d'une ébauche d'explication supplémentaire... Il convient de rappeler que le testament que Hitler a dicté alors qu'il se trouvait à quatre-vingt mètres des Russes, une heure avant son suicide, se conclut par la phrase suivante : "Je charge mes successeurs d'achever la campagne raciale, d'exterminer le peuple juif, qui est le porteur de tous les maux de l'Humanité." Cela suffit, selon moi, à démontrer que le besoin d'attribuer toutes les fautes possibles à un bouc émissaire qu'éprouvait l'homme Hitler avait pleinement franchi les frontières de la raison, du rationnel². »

On notera que ce ne sont pas les Juifs qui sont « paranoïaques et pervers », comme les esprits simples pourraient le penser, mais bien les antisémites. Et ce sont aussi ces derniers qui projettent sur les Juifs ces caractéristiques afin de s'en libérer, et surtout pas l'inverse.

Le grand historien William Shirer, l'auteur d'une histoire monumentale du Troisième Reich présente une explication semblable de l'antisémitisme hitlérien. Il ne s'étend d'ailleurs guère sur le sujet, puisque sur les 1500 pages de ses deux tomes, une seule est consacrée à expliquer l'antisémitisme nazi. Il cite alors quelques brefs extraits sélectionnés de *Mein Kampf* : Hitler, dit-il, découvrit « la turpitude totale de ce peuple élu. Il n'existait pas une seule forme de saleté ou

¹ Primo Lévi, *L'Asymétrie et la vie*, Robert Laffont, 2002, p. 113.

² Ibidem, pp. 205-206.

de débauche, dans le domaine culturel en particulier, où un Juif au moins ne fût impliqué ». Il cite aussi un autre passage sur la prostitution et la traite des blanches, pour ajouter : « *Mein Kampf* est semé de sombres allusions au détournement d'innocentes jeunes filles chrétiennes par des Juifs grotesques. Il entre beaucoup de sexualité morbide dans les diatribes d'Hitler contre les Israélites. » Hitler était donc véritablement atteint d'obsession antisémite : « Il resta un antisémite fanatique et aveugle jusqu'à sa fin tragique. Son dernier testament, écrit quelques heures avant sa mort, impute encore aux Juifs la responsabilité d'une guerre qu'il suscita et qui l'engloutit avec son Troisième Reich. » En tout cas, selon William Shirer, rien ne permet d'expliquer « cette haine forcenée que tant d'Allemands allaient contracter comme une maladie¹ ».

Le régime nazi avait compromis les destinées de nombreux intellectuels, telle celle de Stefan Zweig, « l'éminent écrivain israélite d'Autriche ». Nombre d'hommes politiques tout aussi « éminents » devaient souffrir dans leur chair des persécutions, comme Kurt Eisner, « écrivain juif de renom », revenu à Munich à la fin de novembre 1918 après l'abdication du souverain de la dynastie des Wittelsbach pour prendre la tête d'un « Etat populaire » ; ou comme Walter Rathenau, « ministre des Affaires étrangères brillant et cultivé, haï des extrémistes parce qu'il était juif et qu'il se conformait à la politique du gouvernement national » ; celui-ci fut assassiné à Munich. En face, dans le camp nazi, nous trouvons des personnages nettement plus inquiétants. Tous les dignitaires nazis sont dépeints sous le jour le plus sombre. « Dans une société normale, écrit William Shirer, ils auraient certainement constitué un grotesque assemblage d'inadaptés. Mais dans le chaos des derniers jours de la république, ces « cerveaux anormaux » commencèrent à apparaître aux yeux de millions d'Allemands désorientés comme des sauveurs². »

Le Testament politique

Il fallait vérifier dans ce *Testament politique* les assertions de Primo Lévi et de William Shirer. L'un et l'autre ont effectivement raison de dénoncer l'obsession d'Hitler, qui imputait, dans sa folie, la responsabilité de la guerre au peuple juif. En revanche, il n'est pas écrit dans ce texte, comme l'avance Primo Lévi en citant Hitler, que ce dernier chargeait ses « successeurs d'achever la campagne raciale, d'exterminer le peuple juif, qui est le porteur de tous les maux de

¹ William Shirer, *Le Troisième Reich*, New-York, 1960, Stock, t. I, p. 39.

² Ibidem, p. 194.

l'Humanité. » Nous n'avons trouvé, concernant les Juifs, que les propos suivants : « Je mes suis montré loyal envers les Juifs. Je leur ai donné, à la veille de la guerre, un ultime avertissement. Je les ai prévenus que, s'ils précipitaient à nouveau le monde dans la guerre, ils ne seraient cette fois-ci pas épargnés. Ils ont répondu à cet avertissement par une déclaration de guerre, affirmant que partout où il y avait un Juif, il y avait par définition un ennemi inexpiable de l'Allemagne national-socialiste. » (quartier général du Führer, 10 février 1945). « Les siècles passeront, mais des ruines de nos villes et de nos monuments renaîtra toujours la haine contre le peuple finalement responsable auquel nous devons tous ces malheurs : la juiverie internationale et ses acolytes... Je n'ai laissé planer aucune ambiguïté sur le fait que, si les peuples d'Europe étaient à nouveau considérés comme des paquets d'actions appartenant à la conjuration internationale de l'argent et de la finance, alors le peuple qui est réellement coupable de cette lutte meurtrière, le peuple juif, aurait cette fois à rendre des comptes. Il est également un point que je n'ai pas voulu laisser dans l'ombre : cette fois, il ne sera plus possible que des millions d'enfants des peuples aryens d'Europe souffrent de la faim, que des millions d'hommes adultes soient tués, que des centaines de milliers de femmes et d'enfants soient brûlés dans les villes et bombardés à mort, sans que le vrai coupable ait à expier sa faute, quoique par des moyens plus humains. » (29 avril 1945).

Concernant le racisme : « Les blancs ont toutefois apporté quelque chose à ces peuples [coloniaux], le pire qu'ils pussent leur apporter, les plaies du monde qui est le nôtre : le matérialisme, le fanatisme, l'alcoolisme et la syphilis. Pour le reste, ce que ces peuples possédaient en propre étant supérieur à ce que nous pouvions leur donner, ils sont demeurés eux-mêmes. Ce qui fut tenté par la contrainte donna des résultats pires encore. Une seule réussite à l'actif des colonisateurs : ils ont partout suscité la haine. » (7 février 1945). « Je n'ai jamais pensé qu'un Chinois ou un Japonais nous fussent inférieurs. Ils appartiennent à des vieilles civilisations, et j'admets même que leur passé soit supérieur au nôtre. Ils ont des raisons d'en être fiers, comme nous sommes fiers de la civilisation à laquelle nous appartenons. Je pense même que plus les Chinois et les Japonais demeureront fiers de leur race, plus il me sera facile de m'entendre avec eux. » (13 février 1945). « Nous aurions pu émanciper les pays musulmans dominés par la France. Cela aurait eu un retentissement énorme en Egypte et au Proche-Orient asservis par les Anglais. D'avoir notre sort lié à celui des Italiens, cela rendait une telle politique impossible. Tout l'islam vibrerait à l'annonce de nos victoires. Les Egyptiens, les Irakiens et le Proche-Orient tout entier étaient prêts à se soulever... La présence à

nos côtés des Italiens nous paralysait, et elle créait un malaise chez nos amis de l'islam, car ils voyaient en nous des complices, volontaires ou non, de leurs oppresseurs. » (17 février 1945).

« Notre racisme n'est agressif qu'à l'égard de la race juive. Nous parlons de race juive par commodité de langage, car il n'y a pas, à proprement parler, et du point de vue de la génétique, une race juive. Il existe toutefois une réalité de fait à laquelle, sans la moindre hésitation, l'on peut accorder cette qualification et qui est admise par les Juifs eux-mêmes. C'est l'existence d'un groupe humain spirituellement homogène dont les Juifs de toutes les parties du monde ont conscience de faire partie, quels que soient les pays dont, administrativement, ils sont les ressortissants. C'est ce groupe humain que nous appellerons la race juive. Or, il ne s'agit nullement, bien que la religion hébraïque leur serve parfois de prétexte, d'une communauté religieuse ni d'un lien constitué par l'appartenance à une religion commune. La race juive est avant tout une race mentale. Si elle a pour origine la religion hébraïque, si elle a en partie été façonnée par elle, elle n'est pas néanmoins d'essence purement religieuse, car elle englobe de la même façon les athées déterminés et les pratiquants sincères. A cela, il faut ajouter le lien constitué par les persécutions subies au cours des siècles et dont les Juifs oublient toujours qu'ils n'ont cessé de les provoquer. Une race mentale, c'est quelque chose de plus solide, de plus durable qu'une race tout court. Transplantez un Allemand aux Etats-Unis, vous en faites un Américain. Le juif, où qu'il aille, demeure un Juif. C'est un être par nature inassimilable. Et c'est ce caractère même, qui le rend impropre à l'assimilation, qui définit sa race. Voilà une preuve de la supériorité de l'esprit sur la chair ! Leur ascension foudroyante, au cours du XIX^e siècle a donné aux Juifs le sentiment de leur puissance et les a incités à jeter bas leur masque. Aussi, est-ce une chance pour nous de pouvoir les combattre en tant que Juifs avérés et agressivement fiers de l'être. » (13 février 1945).

Le petit bourgeois brimé

L'analyse de l'antisémitisme ne serait pas complète sans avoir pris connaissance des travaux de Wilhelm Reich sur le fascisme, que nous avons déjà abordés, et que l'on peut appliquer à l'analyse de l'antisémitisme. Rédigé entre 1930 et 1933, *La psychologie de masse du fascisme*, ce classique de Wilhelm Reich, demeure une contribution importante à la compréhension non pas tant du fascisme, mais de la mentalité antifasciste et de cette extraordinaire capacité à « inventer », comme le dit Jacques Attali, les théories les plus biscornues qui obscurcissent toujours davantage la réalité. Refusant de voir dans le fa-

scisme l'idéologie ou l'action d'un individu isolé, et rejetant de même l'explication purement socio-économique avancée par les marxistes, Reich considère le fascisme comme « l'expression de la structure caractérielle irrationnelle de l'individu moyen », dont les besoins et les pulsions primaires, biologiques, ont été réprimés depuis des millénaires : « L'angoisse sexuelle de l'homme réactionnaire est la racine de l'antisémitisme national-socialiste¹ », affirme Reich. « Une des sources les plus puissantes de l'idéologie politique de l'antisémitisme, dit-il, est la sphère irrationnelle de la phobie syphilitique. Selon ces théories, il faut donc tendre par tous les moyens à la pureté de la race, autrement dit, à la pureté du sang. Laissons à Rosenberg lui-même le soin de nous prouver que le noyau de la théorie raciale nationale-socialiste est la peur mortelle de la sexualité naturelle et de sa fonction d'orgasme » : Celui-ci, en effet, avance l'idée selon laquelle l'ascension et la décadence des peuples seraient fonction du mélange des races et de l'« empoisonnement du sang². »

Le fascisme, selon Reich, s'explique par le désir orgastique insatisfait des masses. Pour juger des réactions humaines, nous devons tenir compte de trois couches différentes de la structure biopsychologique : dans la couche superficielle de son être, l'homme moyen est réservé, courtois, compatissant, conscient de son devoir. Cette couche superficielle n'entretient aucun contact avec le noyau biologique profond de la personne ; elle est soutenu par une deuxième couche caractérielle qui se compose exclusivement d'impulsions cruelles, sadiques, lubriques, cupides, envieuses. Cette dernière représente l'« inconscient » ou le « refoulé » de Freud. « Si l'on s'enfonce à travers cette deuxième couche de la perversion, jusqu'au plus profond de la base biologique de l'animal humain, on découvre en règle générale la troisième couche, la couche inférieure, que nous appelons le noyau biologique. Dans ce noyau, l'homme est – pour peu que les circonstances sociales lui soient favorables – un animal honnête, travailleur, coopératif, aimant, mais qui, dans un contexte rationnel donné, sait aussi haïr... Si le masque de la civilité tombe, ce qui apparaît n'est pas d'abord la sociabilité naturelle, mais la couche de caractère perverse, sadique³. »

« Nous reconnaissons dans les idéaux moraux et sociaux du libéralisme la physionomie de la couche caractérielle superficielle fondée sur la maîtrise de soi et la tolérance. Ce libéralisme insiste beaucoup sur la morale afin de juguler « la bête dans l'homme ». Le libéral

¹ Wilhelm Reich, *La psychologie de masse du fascisme*, 1933, 1969, 1972 pour la traduction française, Éditions Payot, 1998, p. 73.

² Ibidem, p. 92.

³ Ibidem, pp. 9-13.

ignore par contre la sociabilité naturelle de la troisième couche, la plus profonde, la plus essentielle. Il regrette et combat la perversion caractérielle de l'homme par le moyen des normes morales : mais les catastrophes sociales du XX^e siècle prouvent que cette méthode ne mène pas bien loin. Tout esprit authentiquement révolutionnaire, tout art et toute science véritables ont leur racine dans le noyau biologique naturel de l'homme. Tout autre est le cas du fascisme, qui s'oppose brutalement au libéralisme et à la révolution authentique : il ne représente ni la couche superficielle ni la couche profonde, mais essentiellement la deuxième couche caractérielle, celle des pulsions secondaires, située entre les deux autres... Le fascisme n'est que l'expression politiquement organisée de la structure caractérielle de l'homme moyen, structure universelle et internationale qui n'est nullement le propre de races, nations ou partis déterminés... Le fascisme est l'attitude émotionnelle fondamentale de l'homme opprimé par la civilisation machiniste autoritaire et son idéologie mécaniste-mystique. »

« La mentalité fasciste est la mentalité du « simple d'esprit » opprimé, avide d'autorité et en même temps séditieux. Ce n'est pas le fait du hasard si tous les dictateurs fascistes se sont toujours recrutés dans la petite bourgeoisie médiocre et réactionnaire... Pour bien comprendre ce qui se passe derrière la façade, sur quelles forces s'appuie le fascisme, il faut avoir étudié pendant des années le caractère du petit bourgeois brimé. »

Des hommes comme les autres

On a déjà pu constater que le sentiment de judéité ne devait pas se réduire à un aspect annexe de la personnalité, mais en était au contraire profondément constitutif, au point de déterminer chez les individus, non seulement les opinions, qui se manifestent notamment par l'obsession égalitaire et l'espérance planétaire, mais aussi certains plis de l'esprit, en plus des coutumes communautaires et de la foi religieuse. Tantôt, selon les circonstances, on affirmera que les Juifs sont parfaitement intégrés à la communauté dans laquelle ils ont élu – souvent temporairement – domicile ; tantôt, on affirmera au contraire sa judéité comme étant la première de ses valeurs. « Fier de l'être », c'est ce qui peut ressortir de l'analyse de certains des témoignages du livre *Portraits juifs*¹.

Ilse Bing, photographe à New York, née en 1899 à Francfort-sur-le-Main : « – Que signifie pour vous le mot "patrie" ? » « – La patrie,

¹ Herlinde Loelbl, *Portraits juifs*, op. cit.

pour moi, c'est le monde entier. Je n'ai aucun point d'attache dans le monde. » « – Vous avez dit que vous étiez juive, mais que cela n'avait pas eu d'influence sur votre vie et que vous n'en aviez pris conscience que tardivement. Quelle signification a aujourd'hui, pour vous, votre origine juive ? » « – Je suis très consciente de mon origine juive au sens racial du mot. Certes, il ne suffit pas que je croise Mosche Isaak dans la rue pour me sentir liée à lui. Il y a quelque chose en nous qui remonte très loin, bien au delà des trois dernières générations. J'ai le sentiment de descendre d'ancêtres vieux de plusieurs millénaires. Cela n'a rien à voir avec Israël. »

Ernst Gombrich, historien d'art à Londres, né en 1909 à Vienne :

« – Comment expliquer les persécutions qu'ont eu à subir les Juifs dans l'histoire ? » « – Ils ne veulent pas reconnaître que Jésus-Christ est le messie... Le schéma est toujours le même : ces gens sont ambitieux, ils ont entre eux des relations étroites, ils s'entraident, et les autres les jalouent. Et bien sûr alors, la tentation de les dépouiller et de les égorger est fort grande. La seconde cause de l'antisémitisme, c'est le nationalisme... Les communautés juives ont sans doute très souvent regardé les goyim avec une certaine condescendance. La fierté de la race – ce sentiment d'être le peuple élu – est, jusqu'à un certain point, une invention juive. Aucun doute là-dessus. Mais impossible de parler de cela sans parti pris. Si aujourd'hui on laissait entendre que la faute existe aussi du côté juif, cela passerait inévitablement pour une tentative de banalisation d'Auschwitz. C'est pourquoi on doit, on a l'obligation de se taire. Mais ce problème n'en existe pas moins. »

Marcel Reich-Ranicki, critique littéraire à Francfort-sur-le-Main, né en 1920 à Wroclawek sur la Vistule. Il est le « Pape de la littérature » en Allemagne : « L'humanité entière a reconnu en Kafka l'écrivain de notre siècle¹. Franz Kafka a posé les fondements de la littérature moderne ; Albert Einstein les fondements de la physique moderne ; Gustav Mahler et Arnold Schönberg, les fondements de la musique moderne ; Karl Marx, les fondements de la sociologie moderne et Sigmund Freud, les fondements de la psychologie moderne. Ils étaient tous juifs, et de langue allemande. C'est cette double appartenance, et elle seule, qui a engendré de tels génies. Je ne peux pas vous dire pourquoi, mais je peux émettre une hypothèse : le fait que les Juifs (qui au XVIII^e siècle étaient persécutés dans le monde entier) aient eu, dans certains Etats allemands, la possibilité de s'adonner, malgré tout, au travail intellectuel, a probablement joué un rôle.

¹ On sait maintenant ce que signifie « l'humanité ».

C'était surtout vrai en Prusse¹... Vous n'avez pas le droit de faire de moi un Allemand : je ne suis pas un Allemand. Ne faites pas de moi un Allemand. Je suis certes citoyen de la République fédérale et je le reconnais volontiers. Ce pays me plaît, malgré tout. J'écris en allemand, je suis un critique littéraire allemand, j'appartiens à la littérature et à la culture allemandes, mais je ne suis pas allemand, et je ne le serai jamais. Et pourtant, je ne me considère en Allemagne ni comme un hôte, ni comme un étranger. J'affirme la légitimité de ma présence et je revendique le droit de participer pleinement à la vie culturelle de ce pays. »

Curt Siodmak, réalisateur, producteur et auteur ; né en 1902 à Dresde, mort à Three Rivers en 2000 : « – Existe-t-il un antisémitisme latent en Amérique ? »

« – Mais naturellement. Le Tennis club de Los Angeles n'accepte pas les Juifs. Et les usines Chrysler n'en embauchent pas. » « – Vous en souffrez ? » « – Moi ? Pas du tout. Cela ne m'intéresse absolument pas "d'en être". Les Juifs ont eux aussi leurs propres clubs de golf dont les autres sont exclus. De temps en temps, il leur arrive de faire d'un chrétien un "Juif honoris causa" ! »

Simon Wiesenthal, directeur du centre de documentation juive de Vienne ; né en 1908 à Buczacz : « – Vous ne fréquentez pas la synagogue, et je crois que vous n'êtes pas un Juif croyant. En quoi consiste alors votre judéité ? » « – J'ai conservé l'éthique juive. C'est pour moi la chose la plus précieuse, celle qui fait ma fierté d'être juif. Par ailleurs, je ressens avec tous les Juifs, où qu'ils vivent, une sorte de communauté de destin. »

Artur Brauner, Producteur de cinéma à Berlin ; né en 1918 à Lodz, en Pologne : « – Monsieur Brauner, comment voyez-vous l'avenir du peuple juif ? » « – A vrai dire, ce qui me cause beaucoup de soucis, c'est l'assimilation, le grand nombre de mariages mixtes. Cela décime le peuple juif. Il y a aussi trop peu de naissances d'enfants juifs. Mais il suffit peut-être d'attendre. Le peuple juif a toujours vécu des miracles. »

Si la fierté d'appartenir au peuple juif avant tout a pu s'épancher librement dans un livre d'entretiens destiné à un public juif, il n'est cependant pas certain que ces mêmes personnes auraient tenu des propos similaires à des individus étrangers à leur communauté. On ne voit guère en effet, à la télévision, dans les médias ou dans le monde politique, d'hommes et de femmes célèbres déclarer leur judéité et se re-

¹ Il semblerait que M. Reich-Ranicki utilise le terme « persécutés » pour expliquer le fait que les Juifs n'avaient pas à ce moment-là en Europe la citoyenneté des pays où ils vivaient. C'est la révolution française et les bouleversements de l'Empire napoléonien, héritiers des idées des Lumières, qui vont instaurer ces bases.

vendiquer comme tels, tandis que la presse juive, au contraire, se fait régulièrement l'écho de leurs déclarations sur ce point. Ce double langage, assez spécifique à certaines personnes de cette communauté, se manifeste aussi, comme on a déjà pu le constater, selon les circonstances du moment. Il est à parier que si par malheur, l'Allemagne décidait à nouveau de retirer aux Juifs la nationalité allemande, M. Reich-Ranicki jurerait ses grands dieux qu'il était parfaitement intégré à la communauté allemande, et affirmerait à qui voudrait l'entendre, qu'après tout ce qu'il a apporté à ce pays, on ne peut concevoir déceimment le « discriminer » une fois encore.

Bien évidemment, ce trait n'est pas spécifique aux Juifs allemands. Dans son livre *Un Secret*, couronné du prix Goncourt des Lycéens en 2004, le romancier Philippe Grimbert laisse voir lui aussi tout au long du livre une évidente obsession de sa judéité. « J'étais fier de ce dont j'avais hérité, ... fier de mon nom, au point d'en souhaiter rétablir l'orthographe d'origine¹. »

Au regard de ces quelques témoignages, on admettra que chez la plupart des Juifs, ce n'est pas une mince affaire que d'être juif. En vérité, les gens qui avancent que « les Juifs sont des hommes comme les autres » et laissent entendre que la judéité n'a strictement aucune importance sur la manière de penser et de percevoir le monde, devraient surtout faire part de leurs réflexions aux principaux intéressés.

La déperdition de sève du judaïsme est en tout cas une question essentielle pour ce peuple qui vit au sein des autres nations. L'oubli de ses racines et l'augmentation des mariages mixtes le menacent tout simplement d'extinction. Le renforcement de la cohésion de la communauté juive est donc absolument vital depuis l'émancipation des Juifs et la destruction des anciennes communautés organisées. L'historien Israël Shahak apporte ici des précisions importantes : « Le processus qui avait abouti à l'égalité des droits, écrit-il, avait commencé en Hollande et en Angleterre. Il s'était aussi accompagné de l'abolition du considérable pouvoir juridique que toute communauté juive exerçait sur ses membres. Depuis le Bas-Empire, les communautés juives possédaient le pouvoir d'exclure un Juif de sa communauté, de lui dénier le droit à une sépulture, de le bannir, de le flageller, de l'emprisonner. Dans de nombreux pays, les tribunaux rabbiniques étaient même habilités à prononcer la sentence capitale, comme la flagellation à mort. Tel était le fait social le plus important de l'existence juive avant l'avènement de l'Etat moderne : l'observance rigoureuse des préceptes religieux du judaïsme était imposé aux Juifs par la contrainte physique. On ne pouvait y échapper qu'en se conver-

¹ Philippe Grimbert, *Un Secret*, Prix Goncourt des lycéens, 2004, Grasset, p. 178.

tissant à la religion dominante, solution qui équivalait à une rupture sociale totale et était donc virtuellement impraticable. Les Juifs n'ont pas conservé leur religion par miracle ou grâce à on ne sait quelle force mystique qui leur serait propre, mais bien à cause de la surveillance impitoyable des responsables religieux¹. »

Cette « surveillance impitoyable » ayant aujourd'hui disparue, il convient, pour consolider les sentiments identitaires et tenter de réduire le nombre des mariages mixtes, qui augmentent dangereusement et qui mettent en péril la survie de la communauté, d'alimenter en permanence la menace de l'antisémitisme. Tout doit être mis en œuvre pour entretenir la flamme de la judéité chez chacun d'entre eux et, dans cette idée, la peur de l'antisémitisme peut servir de puissant ciment pour la communauté. On entretiendra autant la « mémoire » juive que la crainte des pogroms et des violences antisémites, réelles ou imaginaires. Ainsi, Marek Halter sait « le rôle primordial dévolu à la mémoire dans le destin d'un peuple appelé à la dispersion et à l'exil². » « Oui, je connais le précepte biblique : “Zakhor !”, “Souviens-toi” en hébreu. Ce verbe n'apparaît pas moins de cent-soixante-neuf fois dans la Bible. » « La Mémoire, le Livre et le Nom : tels sont les trois piliers qui soutiennent “l'édifice invisible du judaïsme”, évoqué par Sigmund Freud³. »

Pour Elie Wiesel, « le Juif, est hanté par le commencement plus que par la fin. Son rêve messianique, c'est au royaume de David qu'il le rattache. Il se sent plus proche du prophète Elie que de son voisin de palier... Tout ce qui a frappé ses ancêtres l'atteint. Leurs deuils l'accablent, leurs triomphes le portent⁴. » « J'avoue, dit-il, que, de tous les traits qui caractérisent le peuple juif, c'est son devoir d'espérance qui me frappe le plus⁵. »

Joseph Roth va plus loin encore. Pour lui, la judéité est une élection et une prédestination dont on ne peut en aucun cas se détacher : « la religiosité devient une fonction organique de l'individu juif. Un Juif remplit ses “devoirs religieux”, même lorsqu'il ne les remplit pas. Il est religieux du seul fait qu'il est. Il est juif. Tout autre doit, le cas échéant, faire profession de sa “foi” ou de sa “nationalité”, elle n'est automatique que chez le Juif. Il est identifié jusqu'à la dixième génération⁶. »

¹ Israël Shahak, *Histoire juive, religion juive*, 1994, pp. 42-44.

² Marek Halter, *Un Homme, un cri*, Robert Laffont, Paris 1991, p. 244.

³ Ibidem, p. 303.

⁴ Elie Wiesel, *Mémoires 2*, Editions du Seuil, 1996, p. 46.

⁵ Ibidem, p. 156.

⁶ Joseph Roth, *A Berlin*, Editions du Rocher, 2003, p. 33.

L'identité juive repose principalement sur la mémoire et l'espérance messianique, bien avant d'être une caractéristique raciale ou religieuse. L'antisémitisme ne saurait donc être un racisme, et c'est bien à tort que les deux termes sont accolés l'un à l'autre, de même que c'est bien abusivement que les questions des Noirs, des femmes, des homosexuels ou de tout autre minorité sont systématiquement assimilées aux discriminations envers les Juifs. Tout cela répond évidemment à une stratégie bien pensée qui consiste à affirmer que l'hostilité contre les Juifs, et seulement contre les Juifs, n'a strictement aucun fondement. Dans ces conditions, effectivement, si l'on part du principe que les Juifs sont parfaitement étrangers à ce que les antisémites leur reprochent, s'en prendre aux Juifs, c'est s'en prendre à n'importe quelle autre communauté, et donc à l'humanité toute entière.

Ce sentiment identitaire permet sans doute d'éviter le pire : la dissolution dans la communauté nationale et, à terme, la disparition de la communauté juive. Selon Jacques Attali, « la plupart des mariages mixtes aux Etats-Unis ne se traduisent pas par la conversion du conjoint juif à une autre religion, mais par le refus de conversion du conjoint non-juif, et surtout par l'abandon du judaïsme à la génération suivante. Aujourd'hui, si un tiers des jeunes de la diaspora épouse un non-Juif qui ne se convertit pas, plus de la moitié des enfants issus de mariages mixtes aux Etats-Unis ne deviennent pas juifs. Aux Etats-Unis, 700 000 jeunes de moins de 18 ans dont un des parents est juif sont élevés dans une autre religion, et 600 000 adultes nés d'au moins un parent juif pratiquent une autre religion¹. » Les mariages mixtes sont donc justement considérés par les chefs de la communauté juive comme une calamité.

La protection traditionnelle du peuple juif contre la corruption du sang étranger s'illustre remarquablement dans cet exemple : un porte parole de la police israélienne a déclaré le 23 décembre 2003, qu' « une entreprise israélienne a exigé de milliers de travailleurs chinois de signer un contrat où ils s'engagent à s'abstenir de toute relation sexuelle avec des Israélien(ne)s, ou d'essayer de les convertir. » Notons une fois encore qu'il est paradoxal d'accuser les autres de racisme quand on applique soi-même le racisme le plus strict et le plus implacable. La situation est d'autant plus brouillée que certains Juifs accusent encore les antisémites de ne voir dans les Juifs que le reflet de leurs propres défauts, alors que cette attitude paraît justement être la leur. On se souvient du propos de Vassili Grossman, cité plus haut : « L'antisémitisme, dit-il, est le miroir des défauts d'un homme pris

¹ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, Fayard, 2002, p. 585.

individuellement, des sociétés civiles, des systèmes étatiques. Dis-moi ce dont tu accuses les Juifs, dit-il, et je te dirai ce dont tu es toi-même coupable... » On connaît aussi le mot de Sigmund Freud : « Ce ne fut pas non plus l'œuvre du hasard si les Germains firent appel à l'antisémitisme pour réaliser plus complètement leur rêve de suprématie mondiale¹. » Une fois encore, il nous semble qu'il y a un retournement complet de la réalité. La meilleure défense, c'est l'attaque : plutôt que de se laisser dénoncer, on va accuser l'autre de ses propres défauts et profiter pleinement du fait que cette forme de délinquance intellectuelle n'est pas sanctionnée par la loi.

Ceux qui s'interrogent sur ces dispositions singulières de certains Juifs à ratiociner, à ergoter, à trouver des arguties de toute sorte pour éluder une question, à se contorsionner en tout sens pour prouver sa bonne foi, pourront commencer à se familiariser avec ce que l'on appelle « l'esprit talmudique ». Albert Londres, le « prince des reporters », nous a laissé un texte intéressant à ce sujet, dans son livre de 1929 intitulé *Le Juif errant est arrivé*, dans lequel il décrit les vieilles communautés juives d'Europe centrale dans les "shtetl", ces quartiers juifs : « Je suis au seuil de la Mesytha, le grand séminaire juif de la juiverie du monde. Les maigres et pâles intellectuels en chapeau rond, ces figures de seize à vingt-deux ans, inspirées, dévorées par l'esprit moloch, ces porteurs du feu d'Israël venus de Pologne, de Roumanie, d'Ukraine, de Tchécoslovaquie et même de Belgique, tous sont là. La rumeur de leurs voix enfla, s'apaise, s'éteint, renaît. L'usine à rabbins est en plein travail. Entrons. Oui, entre donc ! L'odeur du lieu est épouvantable ? N'en as-tu pas senti d'autres ? Fais l'homme atteint d'un rhume, mords ton mouchoir au-dessous de ton nez, mais pousse de l'avant, tu t'habitueras ! L'odeur est spécialement juive – juive orthodoxe. Dans un cinéma, à Cernauti, elle me chassa avant la fin. Cette odeur est un mélange d'essence d'oignon, d'essence de hareng salé et d'essence de fumée de caftan... Ils travaillent ainsi de seize à dix-sept heures par jour. Qu'apprennent-ils ? D'abord, le Talmud par cœur, les deux Talmud même : celui de Jérusalem et celui de Babylone. Ils se gorgent littéralement de toutes les vieilles traditions rabbiniques. Qu'est-ce qu'un Talmud ? c'est le livre des interprétations que mille rabbins, depuis des millénaires, ont données depuis la loi de Moïse. C'est l'amour de la discussion poussé jusqu'à la déraison. Le sens et le contresens d'un mot y font l'objet de controverses sans fin. On ne discute pas, par exemple, à la légère, cette parole de Dieu : "Que chacun demeure chez soi et que nul ne sorte de sa place au septième jour." Quelle est cette place ? Jusqu'où peut-on aller un samedi

¹ *Malaise dans la civilisation*, 1929, Presses universitaires de France, 1971, p. 69.

sans offenser le seigneur ? Le mot place désigne-t-il les environs immédiats de la maison ? Le village tout entier peut-il être considéré comme la place voulue par l'Éternel ? Si oui, cela peut-il s'appliquer à tous les villages, quelles que soient leurs dimensions ? Quel périmètre maximum peut avoir un village pour répondre à la pensée divine ? Et ce qui peut être admis pour un village peut-il l'être pour une ville ? Où commence une ville ? Où finit-elle ? Les bornes posées, la ville n'est-elle pas trop grande pour être traitée de place ?... O insatiable esprit d'Israël... La pureté de leurs mœurs est légendaire. Angés ils entrent, angés ils sortent. Toute la fougue de leur première jeunesse est pour le Talmud. Ils rêvent à lui seul et avec lui ils vivent et ils dorment. Si la Thora est la *Fiancée couronnée*, le Talmud est la *Mariée en fleur*¹. »

Tambours et trompettes

Les motifs de fierté trouvent à s'exprimer plus souvent, et avec plus de conviction quand il s'agit d'encenser ses compatriotes. C'est là un des plus forts et des plus louables penchants de l'esprit communautaire, à condition qu'il soit justifié et ne s'effectue pas au détriment des « autres ».

Alors qu'il nous décrivait le Berlin qu'il aimait en 1930, « l'industrie berlinoise du plaisir » et toutes les joies de la vie dans la capitale de la nouvelle République de Weimar, le ton a changé en 1933, et Joseph Roth ne se sent alors plus du tout l'Allemand amoureux de son pays, mais manifeste au contraire un retournement brutal dont nous sommes maintenant coutumiers, après avoir vu, entre autres, les cas d'Albert Einstein et de Stefan Zweig. Là encore, ce brusque revirement est tout à fait symptomatique d'une pensée ambivalente dont la face cachée ne se dévoile qu'en certaines circonstances : immédiatement après avoir triomphé, ou en ruminant sa vengeance. Vient s'ajouter à cela un souverain mépris pour le peuple qui le rejette : « Nous autres, descendants des anciens Hébreux, écrit-il, ancêtres de la culture européenne, restons aujourd'hui les seuls légitimes représentants allemands de cette culture... Grâce à l'insondable sagesse divine, nous sommes physiquement incapables de la trahir pour la civilisation païenne des gaz asphyxiants, pour le dieu de la guerre germanique armé d'ammoniac... Il est permis de dire que depuis 1900 environ, cette "couche supérieure" de Juifs allemands a en grande partie déterminé, sinon dominé, la vie artistique de l'Allemagne.

¹ Albert Londres, *Le juif errant est arrivé*, 1929, Union gén. d'édition, 1975, pp. 134-137.

« Dans tout le vaste Reich, peuplé de soixante millions d'hommes, il n'y avait pas, sauf naturellement des exceptions individuelles, un seul milieu qui manifestât un intérêt actif pour l'art et l'esprit. En ce qui concerne les Junkers prussiens, le monde civilisé se rend compte qu'ils savent tout juste lire et écrire... Seuls les Juifs allemands manifestaient de l'intérêt pour les livres, le théâtre, les musées, la musique... Revues et journaux étaient édités par des Juifs, payés par des Juifs, lus par des Juifs. Tout un essaim de critiques et d'intellectuels juifs découvraient et lançaient de nombreux poètes et écrivains acteurs "purement aryens" ».

La stérilité intellectuelle des Allemands contraste donc avec l'incroyable fécondité de l'esprit juif, et ce mépris affiché pour les goys n'a d'équivalent que l'adulation de ses propres coreligionnaires, au point que les épithètes manquent pour les encenser : « Depuis le début du XX^e siècle, poursuit Joseph Roth, on a vu contribuer à la littérature allemande les écrivains suivants, Juifs, demi-Juifs et quart de Juifs : Peter Altenberg, tendre poète de la plus douce et de la plus secrète beauté féminine, traité depuis longtemps de "pornographe décadent" par les barbares de la théorie raciste ; Oscar Blumenthal, auteur de fines comédies sans grandeur mais pleines de goût ; Richard Beer-Hoffmann, noble forgeron de la langue allemande, héritier et interprète de l'héritage biblique ; Max Brod, conteur de grande lignée, plein de zèle et d'érudition ; Bruno Frank, artisan consciencieux du Verbe et dramaturge expérimenté ; Ludwig Fulda, poète lyrique et auteur de comédies pleines de charme et de finesse ; Walter Hasenclever, un des dramaturges les plus ardents ; Hugo von Hofmansthal, un des plus nobles poètes et prosateurs ; Alfred Kerr, critique théâtral débordant de fantaisie ; Karl Krauss, grand polémiste, maître ès lettres allemandes, fanatique de la pureté linguistique ; Else Lasker-Schüler, poétesse : on n'ose lui donner aucun épithète, celle-là suffit ; Klaus Mann (demi-juif, fils de Thomas Mann), jeune conteur riche de promesses et doué d'un talent stylistique considérable ; Alfred et Robert Neumann, auteurs épiques remarquables ; Rainer Maria Rilke (quart de Juif), un des plus grands auteurs lyriques d'Europe ; Peter Panter, pamphlétaire étincelant d'esprit ; Carl Sternheim, pénétrant nouvelliste et dramaturge, Ernst Toller, chantre des hirondelles, dramaturge révolutionnaire qui passa sept ans dans une forteresse bavaroise par amour pour la liberté du peuple allemand¹ ; Jacob Wassermann, un des premiers romanciers d'Europe ; Franz Werfel, dramaturge lyrique, conteur, magnifique poète ; Carl Zuckmayer, puissant dramaturge ; Arnold Zweig, romancier et essayiste de part la grâce de Dieu. » Bref,

¹ Ernst Toller a été un des chefs de la révolution bavaroise de 1919.

de grands, de très grand hommes, si on les compare aux intellectuels et artistes locaux, à ces pauvres Germains grossiers, brutaux et incapables.

« En persécutant les Juifs, écrit encore Joseph Roth, avec une logique que le lecteur a déjà rencontrée, on poursuit le Christ. Pour une fois, on ne massacre pas les Juifs parce qu'ils ont crucifié Jésus, mais parce qu'ils l'ont engendré¹. Quand on brûle les livres des auteurs juifs ou soupçonnés tels, on met le feu, en réalité, au Livre des livres : à la Bible. Quand on expulse et enferme des juges et des avocats juifs, on s'en prend, en esprit, au droit et à la justice. Quand on martyrise les communistes, on combat le monde russe et slave, celui de Tolstoï et de Dostoïevski bien plus encore que celui de Lénine et de Trotski. » Cette fois-ci, on s'assimile aux chrétiens, à la loi, au monde russe, pour tenter de se faire des alliés contre les « méchants ». Et Joseph Roth conclut : « Nous avons chanté l'Allemagne, la vraie ! C'est pourquoi aujourd'hui, nous sommes brûlés par l'Allemagne² ! »

Dans *Vie et destin*, Vassili Grossman, accuse un penchant semblable à porter au pinacle les membres de sa communauté, lorsqu'il dit : Albert Einstein est « le plus grand génie de notre temps ». « Les fascistes ont banni le génial Einstein, et leur physique, de ce fait, est devenue une physique de singes. Mais grâce à Dieu, nous avons stoppé l'avance fasciste³. » Mépris souverain pour les uns, gloire absolue pour les autres. C'est un des nombreux symptômes de l'hystérie. Cette affection ne se rencontre chez les autres peuples que chez la gent féminine, ainsi que le signalait déjà le professeur Charcot en son temps.

On constate aussi chez Stefan Zweig les mêmes dispositions dans *Le Monde d'hier* : « Par la façon dont elle a aidé et favorisé la culture viennoise, dit-il, c'est une part immense que la bourgeoisie juive a prise à son développement. Les Juifs constituaient le véritable public, ils remplissaient les théâtres, les salles de concert, ils achetaient les livres, les tableaux, ils visitaient les expositions, ils étaient partout, avec leur compréhension plus mobile et moins liée par la tradition, promoteurs et champions de toutes les nouveautés. Presque toutes les grandes collections d'œuvres d'art du XIX^e siècle avaient été constituées par eux, presque toutes les recherches artistiques avaient été rendues possibles par eux. Quiconque à Vienne voulait imposer une nouveauté en était réduit à s'adresser à cette bourgeoisie juive. Les

¹ Le premier « massacre » date de novembre 1938, durant la Nuit de Cristal (36 victimes), alors que l'auteur écrit en septembre 1933.

² Il parle des livres « brûlés ». Joseph Roth, *A Berlin*, Editions du Rocher, 2003, pp. 195-204.

³ Vassili Grossman, *Vie et destin*, 1960, Éditions Julliard, Pocket, 1983 pour la traduction française, p. 426.

neuf dixièmes de ce que le monde célébrait comme la culture viennoise du XIX^e siècle avaient été favorisés, soutenus, voire parfois créés par la société juive de Vienne¹. »

A la fin du siècle, « par un prodige d'harmonisation avec leur milieu », les Juifs de Vienne avaient donné « au génie autrichien, au génie viennois, son expression la plus intense. Goldmark, Gustav Mahler et Schoenberg s'acquirent une réputation internationale dans la création musicale, Oscar Strauss, Léo Fall, Kalmann firent reflourir la tradition de la valse et de l'opéra, Hofmannsthal, Arthur Schnitzler, Beer-Hofmann, Peter Altenberg élevèrent les lettres viennoises à un rang dans la littérature européenne qu'elles n'avaient pas occupé même au temps de Grillparzer et de Stifter ; Sonnenthal, Max Reinhardt restaurèrent dans le monde entier la gloire de la ville du théâtre, Freud et les grandes autorités scientifiques attirèrent tous les regards vers l'université de vieille renommée ; partout, savants, virtuoses, peintres, régisseurs, architectes et journalistes juifs s'affirmèrent en occupant de hautes positions, les positions les plus élevées, sans qu'on songeât à les leur contester dans la vie spirituelle de Vienne. Par leur amour passionné de cette ville, par leur volonté d'assimilation, ils y étaient parfaitement adaptés, et ils étaient heureux de servir la gloire de l'Autriche ; ils y voyaient là une mission à remplir dans le monde, et – il faut le répéter dans l'intérêt de la vérité – une bonne part, sinon la plus grande de ce que l'Europe, de ce que l'Amérique admire aujourd'hui en musique, en littérature, au théâtre, dans les arts appliqués, comme étant l'expression d'une renaissance de la culture viennoise, a été créée par les Juifs de Vienne ; en se défaisant de leurs caractères spécifiques, ils atteignaient à un très haut accomplissement de l'élan millénaire qui les portait vers le spirituel. »

Une figure « nous fascinait, nous séduisait, nous enivrait et nous enthousiasmait, écrit Stefan Zweig : Hugo von Hofmannsthal, ce phénomène merveilleux et unique » était « la perfection poétique absolue ». Il possédait « une infaillibilité dans la maîtrise de la langue ». Ce « génie grandiose », « dès ses seize et dix-septième années, s'est inscrit dans les annales éternelles de la littérature allemande, avec des vers et une prose qui, aujourd'hui encore, reste insurpassée. » C'était « un événement presque surnaturel » ; « ce poète aussi divinement doué » possédait en lui « une magie presque voluptueuse » ; C'était extraordinaire de voir « un lycéen, posséder un tel art, une telle sagesse, une telle profondeur, une aussi stupéfiante connaissance de la vie » ; « intelligence agile » ; « des vers d'une telle perfection d'une plasticité si accomplie » ; « maîtrise unique de la forme qui, depuis,

¹ Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*, 1944, Belfond, 1993 pour la trad. française, p. 41.

n'a jamais été atteinte par un écrivain de langue allemande » ; « cette connaissance du monde qui ne pouvait procéder que d'une intuition magique chez ce garçon qui passait ses journées sur les bancs de l'école » ; « un génie né » ; il « ne pouvait que devenir un frère de Goethe et de Shakespeare » ; « une puissance inconnue, incompréhensible devait le guider mystérieusement, vers des territoires que nul, jusque-là, n'avait foulés » ; « le poète né, le poète pur, le poète sublime » avait notre âge ; « son visage au profil aigu, au teint d'Italien un peu basané » ; « chacune de ses phrases avaient un équilibre parfait » ; « la puissance magique de cet inventeur » ; « jamais je n'ai connu de conversations d'un niveau spirituel semblable¹ ». La présence d'un tel génie suscitait évidemment tous les espoirs pour ces jeunes lycéens. La gloire et la célébrité étaient donc possibles : « son père, directeur de banque, était issu, après tout, de la même bourgeoisie juive que nous autres, le génie avait grandi dans une maison pareille à la nôtre, entouré de meubles semblables... » « Il était un miracle unique de la perfection précoce. »

De tels débordements d'enthousiasme, une telle publicité pour ses coreligionnaires sont évidemment symptomatiques d'un sentiment d'infériorité. Au risque de déplaire, il faut bien reconnaître que hormis le seul Stefan Zweig, il ne nous est pas apparu que les écrivains étudiés dans le présent ouvrage faisaient preuve de qualités littéraires particulières. Leurs productions sont même, bien au contraire, souvent médiocres, et il semblerait que leur succès soit dû surtout au génie de la publicité. Les librairies, il faut le dire, sont aujourd'hui inondées de livres médiocres. En vérité, le « peuple du Livre » est d'abord celui du micro et de l'écran, ou même encore plus sûrement, celui du mégaphone, car sans la publicité, il est assez clair que nombre de ces publications resteraient dans l'oubli. Bien rares parmi tous ceux que nous avons passés en revue savent écrire correctement. Guy Sorman nous semble être un excellent journaliste ; Stefan Zweig a incontestablement une belle plume ; mais les autres ne sont doués d'aucun talent littéraire. L'académicien Michel Serres réussit même l'exploit, avec des mots français, de parler une langue que nous ne comprenons pas. Certains d'entre eux bénéficient simplement de la complaisance de tous les canaux médiatiques et de l'aide exclusive de leurs coreligionnaires, ce qui est sans doute l'une des causes inavouables de l'antisémitisme, mais que certains Juifs auraient tendance à mettre sur le compte de la « jalousie ». Ici encore, il n'est pas impossible que ce que l'on reproche à ses adversaires ne soit que le reflet de ses propres défauts.

¹ Ibidem, pp. 69, 74, 76.

On sait maintenant que Jacques Derrida était « le pape de la pensée » universitaire ; que Armand Hammer était « le roi du pétrole, du bétail et du whisky » ; qu'Albert Londres était le « prince des reporters » et qu'Isidore Partouche est « l'empereur des casinos ». Il nous fallait une « reine », et nous l'avons trouvée en la personne de Françoise Giroud, la grande journaliste décédée en 2004, qui fut sans doute la « reine des journalistes », la « meilleure parmi les meilleurs », une « grande dame » et une « figure illustre ». On retrouve, dans son *Journal d'une parisienne*¹, pour les années 1996 et 1999, nombre de traits caractéristiques de cette mentalité très particulière : la glorification abusive de ses coreligionnaires, le penchant irréprensible à donner aux autres des leçons de morale, les contorsions intellectuelles, l'antiracisme militant, l'indignation sélective :

« 13 février 1996 : On redécouvre le surréalisme, dont l'un des fleurons, Victor Brauner, mort en 1996, est aujourd'hui exposé à Beaubourg. L'hommage tardif que lui rend Beaubourg réunit une trentaine de toiles et de dessins. Il est évident, à les contempler, que l'on a sous-estimé ce magicien provocateur. Richesse, force, maîtrise absolue de son art, il est à voir sans faute.

« 11 avril : Marcel Bleustein est mort à 89 ans. Il était encore vert mais sourd profond depuis longtemps, ce qui rendait les échanges avec lui difficiles. Je l'aimais bien, ce vieux brigand à l'œil candide, bourré d'audace, d'imagination, de talent. Il avait le don de la publicité comme d'autres celui de la musique. Il en a fait sa fortune².

« 20 avril : L'abbé Pierre, quelle tristesse. Cet homme que l'on ne peut pas ne pas aimer s'est fourvoyé dans une sinistre histoire. Le voilà servant soudain de caution morale au négationniste Roger Garaudy, sous prétexte qu'il le connaît depuis quarante ans. On peut lui garder de l'affection, comme à un vieil homme très fatigué. On ne peut plus lui garder de respect.

« 26 juin : Malappri, J.-M. Le Pen accusant les joueurs de l'équipe de France de football de ne pas savoir la Marseillaise, et d'ailleurs, de n'être pas français. Faux. Ils le sont tous, même s'ils sont parfois d'un beau noir. C'est ce que l'on appelle manquer l'occasion de se taire.

« 9 août : Vu pour la quatrième fois l'exposition d'art africain organisée par les Nahon dans leur galerie de Vence. On peut la voir et la revoir à l'infini tant elle est riche, variée, impressionnante par la qualité des objets présentés. On a envie de tout, c'est simple. Je me laisse ensorceler par une petite terre cuite du Nigéria, irrésistible.

¹ Françoise Giroud, *Journal d'une parisienne*, Editions du Seuil, 1997, 2000.

² Ex patron de Publicis, premier groupe de publicité en France.

« 12 septembre : Tollé sur Jean-Marie Le Pen à propos de sa déclaration raciste sur l' "inégalité des races". Mais il persiste et signe : "Les Juifs et les Esquimaux n'ont pas joué le même rôle dans l'histoire du monde. Pas plus que les Pygmées et les Grecs contemporains de Périclès." Donc, il y a des races inférieures. Une vieille antienne scientifiquement fautive : le patrimoine génétique de toute la race humaine est le même, son sang est le même. Et entre Nelson Mandela et Le Pen, lequel est « inférieur » ?

« 27 septembre : Gros barouf autour des mémoires de Brigitte Bardot, qui se vendent comme des petits pains chauds. On lui reproche sa sympathie pour Le Pen – « un homme charmant » –, des propos musclés sur les immigrés, ou encore des phrases de petite-bourgeoise snob telles que : "Je hais les congés payés." Faut-il brûler Bardot ? Non. Mais il faut lui tirer les oreilles.

« 27 octobre 1996 : Marek Halter était invité par la Foire du livre de Toulon. Il vient de publier un gros livre, *Le Messie*. Hommage devait lui être rendu. Crac : voilà que le maire de Toulon, M. Le Chevalier, Front national, déclare Marek Halter indésirable. Il ne sera pas interdit de présence, non, mais l'hommage ira... à Brigitte Bardot. Que reproche-t-on à Marek Halter ? M. Le Chevalier le dit sans faiblir : Marek Halter a "une vision du monde plus internationaliste, plus mondialiste qu'un attachement à une nation, à une terre nationale." Marek Halter a failli s'en étrangler. Ainsi commence le fascisme. Il ne dit jamais son nom, il rampe, il flotte, quand il montre le bout de son nez, on dit : c'est lui ? Vous croyez ? Il ne faut rien exagérer ! Et puis un jour on le prend dans la gueule et il est trop tard pour l'expulser.

« 14 janvier 1999 : Vu la pièce de Jacques Attali sur Charles Quint, interprétée par Depardieu, magnifique. Exposition Rothko : un très grand peintre américain que les Français connaissent mal. C'est une peinture abstraite, métaphysique : grands carrés de couleur devant lesquels, quand on s'attarde, la spiritualité vous envahit, la communication avec un infini¹... On reste là, cloué. Couleurs subtiles, précieuses, travaillées, dont jaillit une lumière ; noirs sur gris qui annoncent la mort. Œuvre sans pareille. "J'ai emprisonné la violence la plus absolue dans chaque centimètre carré", disait-il. Rothko s'est suicidé en 1970.

« 18 janvier : Colloque Françoise Dolto : un triomphe. La grande salle de l'Unesco pleine pendant quatre jours.

« 23 janvier : Mon imprimante s'est cassée. En acheter une neuve, il faut bien que j'y passe. Mais aucun magasin ne livre une impres-

¹ La phrase n'est pas terminée ; c'est sans doute une figure de style.

mante. Et c'est très lourd, et je n'ai pas de voiture : comment vais-je la rapporter chez moi ?

« 16 mars : Yehudi Menuhin, le sublime, est mort à 82 ans. Il jouait sur le violon des anges.

« 21 avril : Déjeuner avec Jacques Attali. Ça me fait plaisir de le voir... Sa pièce sur Charles Quint a eu un très honorable succès¹ en un moment où les théâtres sont vides... Personne n'est plus fécond que lui. Il fascine, il irrite, comme il est normal. Moi, je l'aime beaucoup.

« 30 avril : Une partie intéressante du *Journal* de Paul Léautaud concerne la période de l'Occupation. Le Paris de l'Occupation tel qu'il l'a vu : des gens qui se fichent de tout, qui trouvent les Allemands plutôt gentils, et qui sont obsédés par le ravitaillement, lui le premier².

« 14 septembre : Le Zorro de l'agriculture, José Bové, qui fait croisade contre la "mauvaise bouffe" en démolissant des McDo, ce qui lui a coûté quelques jours de prison et sculpté une figure populaire, a eu un mot extraordinaire : "L'Eglise de scientologie et McDo, c'est la même chose..." Autrement dit : tout ça, voyez-vous, c'est américain.

« Beuh !³ »

Il est clair que nous avons ici affaire à une grande, à une très grande journaliste.

Écoutons maintenant Erwin Chargaff, biologiste à New York, né en 1905 à Czernowitz en Pologne :

« – Vous mettriez en doute les talents particuliers des Juifs ?

« – Je trouve que les Juifs sont un peuple moyennement doué. Il suffit d'observer la situation en Israël pour voir que, livrés à eux-mêmes, ils ne sont vraiment pas de bons économistes. Les Juifs sont extraordinairement doués pour la transmission, c'est-à-dire qu'il y a beaucoup d'excellents musiciens solistes, chanteurs, instrumentistes juifs. Ils semblent être réellement doués pour l'interprétation de ce que d'autres ont écrit. Mais je tiens pour stupide chauvinisme de prétendre que les Juifs seraient l'élément principal du monde intellectuel occidental. C'est absolument faux. Au contraire, je dirais que les Juifs ont, depuis toujours fait preuve d'un certain déficit dans le domaine de la création. Ils sont plutôt moins créateurs que les autres. Il y a beaucoup moins de génies manifestes chez les Juifs que chez les non-Juifs. Je crois qu'ils ne sont pas très doués en littérature, et moins encore dans les arts picturaux. Et je ne pense pas qu'une injustice ait été commise

¹ Trad. : un bide.

² Jean-Marie Le Pen est poursuivi en justice pour avoir déclaré en janvier 2005 qu'en France, « l'occupation allemande n'a pas été particulièrement inhumaine. »

³ C'est le commentaire de François Giroud.

à l'égard des Juifs. S'ils avaient écrit de meilleurs poèmes, ils auraient été imprimés. Karl Marx fut sans conteste une sorte de génie philosophique ou politico-philosophique¹, mais à part lui, il y a très peu de génies juifs. Les Juifs n'ont pourtant pas hésité à qualifier de génies bon nombre d'entre eux. Dans toute minorité, on essaie toujours de chanter ses propres louanges, mais les minorités, en général, n'ont pas le sens des proportions, et je déplore beaucoup ce chauvinisme. » C'était déjà l'opinion de Spinoza.

Sortir du judaïsme

Le rejet de leur propre communauté par certains Juifs est un sujet qui nécessiterait lui aussi une étude à part entière. L'exemple le plus connu est celui de Karl Marx. Il est « né dans une famille de rabbis et de marchands juifs de Trèves (son père est Hirschel Ha Levi, sa mère Henrietta Pressburg Hirshel), converti au protestantisme quand il avait six ans ». Quatre ans avant *Le Manifeste*, il publie en 1844 *Sur la question juive*. Pour lui, « le Juif est la matrice du capitalisme ; l'assimiler ne changerait donc rien à son statut. Il ne peut s'émanciper qu'avec la disparition conjointe du capitalisme et du judaïsme. » Dans ce texte épouvantable, Jacques Attali voit l'une des sources involontaires de l'antisémitisme économique moderne. Voici en effet ce que l'on peut y lire : « Ne cherchons pas le secret du Juif dans sa religion, mais cherchons le secret de la religion dans le Juif réel. Quel est le fond profane du judaïsme ? Le besoin pratique, l'utilité personnelle. Quel est le culte profane du Juif ? Le trafic. Quel est son Dieu profane ? L'argent... La nationalité chimérique du Juif est la nationalité du commerçant, de l'homme d'argent. Le judaïsme n'atteint son apogée qu'avec la perfection de la société bourgeoise... L'argent est le dieu jaloux d'Israël, devant qui nul autre dieu ne doit subsister². »

Marx entend démontrer que la libération du Juif implique que la société se libère du judaïsme. Judaïsme et argent sont pour lui inséparables. Par une révolution contre la propriété privée, le travailleur peut se libérer en même temps de Dieu et du capital. « Anticapitalisme et antijudaïsme se mêlent ainsi dans une confusion dont beaucoup se nourriront après Marx », note Jacques Attali, qui rappelle l'antisémitisme d'une partie de la gauche révolutionnaire au XIX^e siècle. Et pourtant, nous l'avons vu, l'œuvre de Karl Marx, tout comme celle de

¹ « Marx a eu une grande vision, écrit Sollers, je plains celui qui n'en a pas ressenti la rigueur. Freud aussi. » (Philippe Sollers, *Vision à New York*, Grasset, 1981, p. 16).

² Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, Fayard, 2002, p. 386.

Spinoza, s'inscrit parfaitement dans la lignée des textes prophétiques et dans l'universalisme cher à Israël.

En 1860, un autre Juif allemand, Ferdinand Lassalle, fondateur du mouvement socialiste, écrit : « Je peux affirmer que je ne suis plus juif... Je n'aime pas les Juifs, et j'aurais même tendance à les détester en général¹. »

La haine de soi juive se retrouve chez bien d'autres auteurs. Israël Shamir, par exemple, est un Israélien qui paraît sincèrement converti au catholicisme et totalement détaché de sa communauté. Sa pensée aujourd'hui ne recèle plus rien de ce que nous avons pu définir comme constitutif de la mentalité judaïque, et, par conséquent, il n'y a plus lieu de considérer M. Shamir comme un représentant du « peuple élu ». Dans son *Étude de la Kabbale*, écrite en 2004, il rappelle quelques vérités d'un sujet qu'il connaît bien, et pour cause. Ainsi, il écrit que Golda Meir, Premier ministre d'Israël, avait un jour déclaré : « Un mariage mixte, c'est pire que l'Holocauste ». Et Israël Shamir commente : « Golda Meir n'a fait que se conformer à la ligne traditionnelle chez les juifs : l'Ancien Testament glorifie Pinhas, qui tua un juif parce qu'il avait eu une relation sexuelle avec une femme non-juive ; Ezra excommunia tous les prêtres juifs qui avaient épousé des Palestiniennes ; le Talmud compare la xéno-conjugalité à la bestialité, "car les gentils sont plus proches des animaux qu'ils ne le sont des juifs". Dans la tradition juive, une famille juive qui se respecte se devrait de prendre le grand deuil et de célébrer tous les rites des funérailles, au cas improbable où "par malheur" un de ses fils (ou une de ses filles) commettrait le crime d'épouser un goy (ou une shiksa).

« Malgré ces excommunications et condamnations, poursuit Shamir, des hommes et des femmes d'origine juive se marient "à l'extérieur", rompant délibérément les liens avec la communauté organique. Ce geste donne un gage important de leur disposition à renoncer au particularisme et à se joindre au peuple au milieu duquel ils vivent. Il s'agit, d'une certaine façon, d'une rupture aussi décisive que le serait leur baptême. »

Cependant, la rupture d'avec le judaïsme n'est pas aussi simple. « Les enfants de couples mixtes, bien souvent, ne comprennent pas le geste iconoclaste de leurs géniteurs, qui hésitent à expliquer à leurs rejetons l'importance sacrée de leur geste. » Les enfants nés de ces mariages mixtes, « bien loin d'en être fiers – et aussi, par un esprit de contradiction propre à leur âge – tendent à vouloir en prendre le contre-pied et à "renouer" avec le cocon juif. » Démarche, au demeurant, vouée à l'échec, écrit Israël Shamir, car « un enfant dans leur cas ne

¹ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, p. 387.

pourra jamais devenir un “vrai juif”, un “juif complet”, selon la loi juive. Il (ou elle) ne pourra pas épouser un(e) Cohen, ni non plus aucun membre d’une famille juive “comme il faut”. Son statut sera peu ou prou le même que celui d’un mamzer, un bâtard, un “fils de prostituée”. Tout au plus sera-t-il autorisé à servir des juifs. Eventuellement, si besoin, il sera autorisé à mourir pour eux. En revanche, en aucun cas on ne l’entertera dans un cimetière juif. » « Mais que ces enfants – partiellement juifs, et entièrement humains – n’aient nul regret, dit Shamir : non seulement, devenir juif est quelque chose de totalement impossible ; mais si c’était possible, ce serait tout à fait indésirable. Car la judaïté n’est en rien une sinécure. »

Marek Halter rejoint curieusement Israël Shamir dans son analyse de la judéité, mais à l’envers, si l’on peut dire : alors que pour Shamir, on peut sortir de la judéité mais non point y entrer, ou très difficilement, pour Marek Halter, on peut y entrer, mais il n’est pas question d’en sortir ! : « On ne naît pas juif, on le devient », dit-il, dans un entretien publié par le journal *Le Point* du 8 octobre 1999. « Il y a des juifs noirs, ceux d’Ethiopie, chinois, indiens, etc., qui n’ont pas une goutte de sang en commun. Sans compter les convertis ! Les juifs ne sont ni une race ni même seulement une religion, mais un groupe de gens qui ont entretenu depuis des siècles une certaine tradition, une relation spécifique au langage et à l’histoire que l’on peut aujourd’hui choisir de faire sienne... ou non. » Marek Halter admettra cependant que les conversions sont fort peu fréquentes, et qu’il est beaucoup plus facile d’être admis dans n’importe quelle autre religion que dans la religion juive, où la filiation par la mère reste une règle quasi intangible. Quant aux Juifs noirs, il semblerait qu’ils soient traités assez durement par l’Etat hébreu.

Il est certain que tout le propos d’Israël Shamir, est d’aider ses anciens coreligionnaires à se « libérer de leur judéité ». Et pour se libérer de la judéité, explique-t-il, le mariage mixte, – la frayeur de nombreux rabbins – reste l’issue la plus simple. Cependant, l’angoisse sciemment entretenue de l’antisémitisme vient contrarier cette possibilité de libération : « Au début du vingtième siècle, un enfant né d’un mariage mixte impliquant un parent juif était appelé, presque dans tous les cas, à s’assimiler au peuple indigène au milieu duquel il vivait et grandissait. Cette tendance fut contrariée par la narration de l’Holocauste, construction idéologique destinée à inculquer aux descendants de juifs un sentiment fataliste d’ “absence d’échappatoire”. »

Shamir rapporte encore un propos d’un certain Abram Leon, « un jeune partisan de Trotsky, qui périt à Auschwitz en 1944 ». Dans son livre intitulé *La Question juive*, Abram Leon explique qu’un homme d’origine juive a toujours la possibilité de laisser tomber les juifs et de

rejoindre la « commune humanité ». « Je suis reconnaissant à Noam Chomsky de m'avoir fait découvrir cet auteur », écrit Israël Shamir, dont les textes publiés sur internet sont saisissants d'énergie. C'est encore Israël Shamir qui nous apprend l'existence du rabbin Kook, ce « grand rabbin d'Israël aujourd'hui décédé, le plus grand défenseur du judaïsme contemporain », qui écrivait : « La différence entre une âme juive et une âme non-juive est plus importante et profonde que celle qui existe entre une âme humaine et l'âme d'une vache ». Pour le peu que nous le connaissons, il apparaît assez clairement qu'Israël Shamir est à rattacher à d'illustres Juifs en rupture avec leur communauté. Mais alors que Spinoza ou Marx s'en rattachaient par d'autres aspects de leurs doctrines, Israël Shamir ou Israël Shahak, par l'antisémitisme dont ils semblent animés, paraissent totalement détachés du judaïsme.

D'autres grands intellectuels les avaient précédés dans cette voie. Otto Weininger, par exemple, pour qui la judéité n'était « ni une race, ni un peuple, ni une foi religieuse reconnue, mais une disposition mentale. » « Leur "monothéisme", explique-t-il, n'est pas une religion tribale, comme l'affirment leurs détracteurs. Non : c'est l'extrême égocentrisme d'une fourmi totalement incapable d'imaginer qu'une quelconque forme de vie puisse exister en-dehors de sa fourmilière, ou encore que puisse exister un dieu qui ne soit pas le Dieu des fourmis ! »

« Durant des siècles, écrit Israël Shamir, des centaines de juifs jetèrent le froc aux orties, se convertirent au christianisme et révélèrent ses secrets. » On connaît ainsi par exemple l'idéologie prédominante en Israël chez les juifs orthodoxes : « L'obtention du pouvoir absolu est le but qui les façonne ; ils sont entièrement voués à la destruction de la démocratie israélienne et à la reconstruction du Troisième Temple (qui annoncera la venue du Messie) et, peut-être, à faire jaillir l'étincelle qui enflammera une apocalypse d'ampleur mondiale. » Mais Jacques Attali, nous l'avons vu, avait déjà levé le voile sur cet aspect du messianisme. Rappelons un passage du dialogue qu'il avait imaginé dans son roman *Il viendra*, cité en première partie du présent livre : « – Les Juifs, par leurs folies, sont capables d'être à l'origine de bien des massacres et de bien des cataclysmes !... »

– Si les fous du Parti de la Reconstruction commençaient de reconstruire le Temple, cela provoquerait sans nul doute une guerre planétaire¹. »

Pour Shamir, l'Israël n'est qu'une base pour la communauté juive mondiale, et non le cœur de la diaspora. « Les sionistes, on le sait, dit-il, sont des gens plutôt frustes. Les juifs intelligents et qui réussissent

¹ Jacques Attali, *Il viendra*, Fayard, 1994, p. 309.

n'émigrent presque jamais en Israël. » Ce serait plutôt les Etats-Unis d'aujourd'hui qui, selon Shamir, seraient le cœur de la communauté juive mondiale. C'est dans ce pays qu'ils seraient les plus prospères et les plus influents. De fait, rappelle Israël Shamir, il semblerait que « les principaux candidats en lice pour l'élection présidentielle américaine, en 2004, se soient livrés entre eux une concurrence acharnée en la matière : c'est à qui aura les "racines juives" les mieux attestées... Le général Wesley Clark¹ a déclaré "descendre d'une longue lignée de rabbins de Minsk"; Hillary Clinton a une de ses deux grands-mères qui avait épousé un certain Max Rosenberg... Quant à John Kerry, il a "appris, tout récemment, que ses grands-parents, des deux côtés, étaient juifs²" (avant d'angliciser leur nom, les Kerry étaient des Kohn)... Ainsi, on le constate, tous les efforts déployés par la génération précédente sont en train d'être anéantis, à l'heure actuelle. »

Pour Shamir, la guerre américaine menée contre l'Islam n'est « pas seulement une guerre pour le pétrole, l'Etat d'Israël et ses intérêts. C'est aussi une guerre religieuse, visant à imposer la croyance dans le Dieu d'Israël et à éradiquer la foi religieuse existante. » C'est dans cette logique que « les Etats-Unis ont banni toute mention d'Allah et du Coran dans les livres scolaires de l'Irak occupé. Les employés de l'USAID ont demandé aux experts du ministère irakien de l'Education nationale d'expurger tous les versets du Coran des manuels expérimentaux d'enseignement de la grammaire arabe, et de les remplacer par des phrases neutres. "S'il y a une expression telle que "Grâce soit rendue à Dieu" dans un manuel de grammaire, nous engagerons un débat afin de trouver une autre phrase pour la remplacer", a dit un expert américain.

Aux Etats-Unis aussi, d'ailleurs, « la foi catholique est à peine tolérée. Le film de Mel Gibson, *La Passion du Christ*, condamné par les juifs, a eu du mal à trouver un distributeur, tandis que même l'exposition de figurines de Noël est interdite dans les lieux publics. » Les calvinistes, sans doute, posent moins de problèmes : pratiquement, « ils se recréèrent un judaïsme, sans les juifs. Ils se tournèrent vers l'Ancien Testament, légitimèrent l'usure, renoncèrent à la Vierge, rejetèrent l'Eglise et les sacrements, causèrent des massacres à foison

¹ Le général Wesley Clark, ancien commandant en chef de l'OTAN en Europe, avait déclaré pendant la guerre en Serbie en 1999, qu' « il ne devait plus y avoir de place en Europe pour les nations ethniquement homogènes. »

² On notera que Shamir ne met pas de majuscule au mot « juif ». C'est parce qu'il considère que cette qualité reflète moins l'appartenance à un peuple qu'une opinion et un état d'esprit. On est juif comme on est communiste, libéral ou adepte de l'Eglise de scientologie ; et surtout : on peut en sortir.

et amenèrent le capitalisme prédateur. » Nous verrons plus avant l'explication du rôle qu'ils jouent dans le soutien sans faille à l'Israël.

Il est donc possible à un Juif de sortir du judaïsme. Karl Marx, Abram Leon, Otto Weininger, Noam Chomsky, Israël Shamir, Las-sale, Israël Shahak, Norman Finkelstein et sans doute beaucoup d'autres ont pris leurs distances avec une religion qui ne leur paraissait sans doute pas conforme à l'idée qu'ils se faisaient, ainsi que le dirait Edgar Morin, des « lois de l'hospitalité ». Il est vrai que pour Edgar Morin, ces bons préceptes ne valent que pour les nations corrompues. On prêche l'égalité entre les hommes, mais on continue de se croire le peuple élu ; on piétine les traditions des autres, mais on se cramponne à ses lois ancestrales ; on vitupère la religion chrétienne, mais on vit dans l'attente de son messie ; on encourage l'immigration en Occident, mais on la combat en Israël ; on exalte les bienfaits du métissage chez les goys, mais on le considère comme une horreur pour sa propre famille. Telles sont les contradictions qui ont pu, à un moment ou à un autre, faire naître quelque suspicion sur le bien-fondé de la doctrine chez de nombreux Juifs. La crise identitaire qu'une telle remise en question peut susciter est sans doute douloureuse, et nous verrons plus avant dans ce livre que ce déchirement mène souvent à la pire extrémité. Raison de plus pour accueillir comme nos frères ceux qui se résolvent à s'abandonner à d'autres lois.

3. Une intégration difficile

Les textes que nous avons présentés mettent en valeur les profondes différences qui existent, malgré des siècles de cohabitation, entre les intellectuels cosmopolites et le monde environnant. Constatant les dénégations répétées et les contorsions idéologiques pour se défendre de certaines accusations, d'aucuns pourraient conclure à de la mauvaise foi, sans plus de cérémonie. Et pourtant, les explications de l'antisémitisme qu'il nous a été donné de lire paraissent tellement sincères qu'elles en sont désarmantes, et l'on en arrive à se demander s'il faut y voir une trace de malice, ou bien si l'innocence affichée reflète réellement le fond de leur âme. Dans un cas comme dans l'autre, il y a de toute manière un réel problème d'incompréhension.

La conviction de leur parfaite innocence, leur foi messianique à toute épreuve, la certitude d'être au-dessus des autres nations étouffent totalement tout sentiment de culpabilité chez nombre d'intellectuels. Parvenu à ce stade, le champ du débat est déjà très restreint. Mais la situation se complique encore avec ce double langage qui ne fait guère partie de la tradition européenne : selon les circonstances, on est « juif

et fier de l'être », ou bien « parfaitement intégré » ; on milite pour la destruction des nations, et on avance que l'on vient les servir ; on se gargarise avec les merveilleuses traditions du peuple juif, et l'on ne « supporte pas », comme le déclare Bernard-Henri Lévy, les cultures « bourrées-bérets-binious » des autres peuples ; on adore Yahvé, on respecte ses rabbins, et l'on déguise les bonnes sœurs avec des porte-jarretelles sur les affiches du métro ; on fait montre d'une puissance financière colossale, et l'on affiche la faiblesse de l'éternel bouc émissaire ; on accuse les Blancs d'être responsables de l'esclavage, alors que l'on en était parmi les principaux bénéficiaires ; on accuse les Blancs de racisme, et l'on met en garde sa communauté contre les mariages mixtes ; on encourage l'immigration musulmane en France, et on la combat en Israël ; contre le racisme des Blancs, on se range aux côtés des autres minorités opprimées : femmes, Noirs, colonisés, homosexuels sans distinction, et contre l'antisémitisme soudain des Arabes, on crée une association « contre le racisme anti-blanc » ; on pousse à la guerre contre l'Irak qui menace l'Israël, mais là encore, on se pose en défenseur de la civilisation occidentale, et non en tant que Juif ; on dénonce l'impérialisme, la volonté des Européens de dominer le monde, et l'on déclare que Yahvé doit nous le remettre entre nos mains. Tout cela, on l'admettra, ne facilite pas le dialogue.

Le débat télévisé du 4 mai 2005 dans l'émission *Culture et dépendance*, revenait sur le thème du « racisme anti-blanc ». Autour de la table, nous avions d'un côté : le musulman radical Tariq Ramadan, une représentante de la communauté noire militante : Calixte Beyala, et un « Blanc » qui présentait un livre violemment anticolonialiste et culpabilisateur : un certain Grandmaison. Face à eux : un « Corse » qui venait présenter son livre dénonçant une Corse devenue la région en pointe du racisme anti-arabe, et le philosophe Alain Finlielkraut, qui venait défendre l'association contre le racisme antiblanc. Lui, l'antiraciste, le promoteur de la société plurielle, se retrouvait dans la position du raciste blanc, accusé par le camp adverse de jouer un jeu dangereux. Tandis qu'il parlait des « Blancs », on lui reprochait ce racisme insupportable. Il répliqua alors que s'il parlait de la défense des « Français », on allait lui signifier vertement que les Noirs et les Arabes sont « tout autant français que lui ». Dans la foulée, on apprenait que le Corse anti-corse, dénonçant le racisme des Corses, professeur de son état, s'était fait traiter de « sale juif » par ses élèves d'origine immigrée. A côté de cela, Grandmaison, qui dénonçait le racisme des Français et l'arrogance des colonialistes blancs, se faisait remettre à sa place par la journaliste Elisabeth Lévy, qui lui demanda pourquoi les Africains étaient tous candidats pour émigrer dans un pays aussi horrible que le nôtre ! Bref, nous sommes aujourd'hui, en

2005, dans la cacophonie la plus totale. Ce qui est certain, c'est qu'autour de la table, tout le monde se déclare antiraciste. On a un arabe antiraciste, qui milite pour le droit des Arabes et des musulmans ; une noire antiraciste, qui dit « nous » en parlant des Noirs, mais qui reproche aux Blancs de dire « nous » en s'exprimant au nom des Blancs, et un Blanc antiraciste et anticolonialiste, beaucoup trop anti-blanc pour être parfaitement blanc. En face, les « Blancs » ne peuvent se laisser accuser de racisme, puisqu'ils sont Juifs, et militants antiracistes : un Corse juif anti-raciste qui parle au nom des Corses, et un philosophe juif antiraciste qui parle au nom des Blancs en général, et qui met en garde contre le racisme anti-blanc pour ne pas faire le lit du racisme – blanc ! Vous l'avez compris, les grands absents de ce plateau de télévision – un parmi d'autres – sont les indigènes, les Blancs non-juifs, encore majoritaires dans ce pays, mais qui ont été dépossédés de tous leurs moyens d'expression, et qui sont passibles des tribunaux si d'aventure, ils s'avisent d'exprimer un peu trop fort ce qu'ils pensent de cette situation.

Tout serait évidemment beaucoup plus simple si chacun acceptait de parler au nom de sa communauté. Pourquoi, après tout, Mme Calixte Beyala ne s'exprimerait-elle pas au nom des Noirs de France, comme M. Finkielkraut le lui a reproché, en dénonçant le communautarisme, au nom des valeurs de l'unité républicaine ? Pourquoi, après tout, M. Tariq Ramadan ne s'exprimerait-il pas au nom des Arabes de France ? Et pourquoi, après tout, M. Finkielkraut, plutôt que de s'exprimer au nom des Blancs de France, mais militant d'une France plurielle, ne s'exprimerait-il pas au nom des Juifs de France ? Les choses seraient ainsi beaucoup plus claires. Cela permettrait au goys blancs de France d'avoir leurs propres représentants sur les plateaux de télévision.

Une présence soi-disant envahissante

Le communautarisme n'est pas dans la tradition républicaine de la France. On s'y exprime en tant que citoyen français, et non en tant que représentant d'une communauté ethnique. De fait, dans ce pays, les races n'existent plus, et certains intellectuels qui ont pu se récrier contre ce qu'ils considéraient comme une sur-représentation des Juifs dans le monde médiatique en ont été pour leurs frais.

Ainsi, l'écrivain Renaud Camus, en 2000, avait défrayé la chronique en publiant chez Fayard son journal, *La Campagne de France*, dans lequel il s'était permis de compter le nombre de journalistes juifs dans une émission de radio sur *France Culture*, traitant de l'immigration et du communautarisme : « Cinq participants et pas un seul

non-juif. Et je trouve cela non pas tout à fait scandaleux, peut-être, mais exagéré, déplacé, incorrect. Et non, je ne suis pas antisémite. Et oui, je trouve que la race juive a apporté à l'humanité une des contributions spirituelles et artistiques parmi les plus hautes qui soient... Mais non, je ne trouve pas convenable qu'une discussion préparée, annoncée, officielle en somme, à propos de l'intégration dans notre pays sur une radio de service public au cours d'une émission de caractère général, se déroule exclusivement entre cinq personnes juives ou d'origine juive... J'estime avoir le droit de le dire. Et si je ne l'ai pas, je le prends. Je le prends au nom de cette vieille culture et de cette civilisation française de souche qui sont les miennes, dont les accomplissements à travers les siècles sont plus qu'honorables et que je regrette de n'entendre presque plus dans le pays même qui fut le leur. »

La maison d'édition Fayard s'était vue obligée, par on ne sait quelles pressions, de retirer le livre de la vente, avant de le republier sans les extraits incriminés. « Les propos de M. Camus, lit-on dans *Le Monde* du 12 février 2004, avaient suscité l'indignation, mais de nombreuses personnalités avaient pris sa défense, en dénonçant un "lynchage médiatique" ». Camus remplissait pourtant tous les critères de fréquentabilité, étant homosexuel de gauche, mais cela n'avait pas suffi à le sauver. Il n'était d'ailleurs pas le premier à subir le terrorisme intellectuel qui règne dans ce pays depuis longtemps, renforcé par tout un arsenal de lois à la fin du XX^e siècle. Désormais, aucun écrivain en vue n'osera s'exprimer sur le sujet sous peine d'être anathématisé par les médiats et traqué par la justice.

Les réactions des principaux intéressés dénotent une fois encore d'incroyables dispositions pour les contorsions intellectuelles. Dans *Soleils d'hiver*, le fameux directeur de presse Jean Daniel donne son opinion sur cette affaire, où l'on relève une forme de réflexion assez subtile, et dans laquelle on retrouve le mépris habituel pour les autochtones arriérés, ainsi qu'un discours faussé par le non-dit, car c'est bien évidemment en tant que juif que Jean Daniel s'indigne des idées de Renaud Camus, mais c'est en tant que Français qu'il se présente, laissant ses lecteurs dans l'ignorance de son appartenance communautaire¹. Ce n'est pas en tant que Juif qu'il s'oppose à l'énergumène – que l'on fait passer pour un malade –, mais en tant que journaliste reconnu pour son objectivité et son honnêteté à toute épreuve. On

¹ « Il y a de nombreux Daniel en Bretagne, des Bretons dont le patronyme est ce prénom biblique. Souvent, je reçois des lettres de correspondants – des Daniel – me demandant si j'ai un lien de parenté avec leur famille. Au point que parfois, j'ai l'impression d'avoir ici des ancêtres, lorsque j'oublie que ce nom a été choisi par mon père comme prénom, mais en claire prévision pour moi de ce que je l'adopterai. » (Jean Daniel, *Soleils d'hiver*, *Carnets 1998-2000*, Grasset, Poche, 2000, p. 172).

s'oppose au communautarisme, qui voudrait que chaque communauté ethnique ait ses représentants, et ce, non seulement au nom du talent et du professionnalisme, mais de surcroît, au nom de la liberté, face à la vague déferlante du communautarisme « politiquement correct ». Pour ce faire, on est alors un citoyen lambda, un Français comme les autres : que le meilleur gagne. On exalte la société multiculturelle, à condition que chacun reste à sa place, c'est-à-dire les Bretons dans la marine, les Corses chez les douaniers, les Antillais dans la petite administration, et les Albanais dans la mafia. Mais quiconque oserait non pas critiquer le nombre de Juifs dans les médias, mais simplement le faire remarquer, est immédiatement dénoncé comme un odieux antisémite. En vérité, Jean Daniel feint de croire que les accusations sont portées contre les Juifs, alors que le fond du problème porte sur la partialité de certains intellectuels juifs. Il fait semblant de ne pas le comprendre et élude astucieusement la question.

Voici ce que dit Jean Daniel : « Cette exaspération devant la composition majoritairement juive de l'équipe » de France Culture, « cette humeur suspecte, antipathique et traditionnellement franchouillarde révèle un état d'esprit bien précis. Que veut dire l'expression "sur-représentation" ? D'abord qu'il y a des sur et des sous-représentations ? Mais de qui ? Des communautés qui composent la société française ? Nous serions donc une société déjà communautaire ? Et il conviendrait – selon la pensée paritaire et politiquement correcte – que chacune des communautés fût également représentée, sinon, selon les provinces, au moins selon les religions ? Seraient alors justifiés les musulmans et les Noirs qui se sont dits récemment sous-représentés à la télévision et à la radio ? C'est regrettable ou non. Cette extension de la parité hommes-femmes à toutes les catégories se feraient au détriment du mérite et de la compétence ?... On dit, on peut dire, on dira encore : Il y a trop de Noirs dans les équipes de foot, trop d'Antillais chez les infirmiers, trop de Catalans chez les rugbymen, trop de Corses chez les douaniers, etc. Mais cela n'a pas le même sens, bien sûr, que de constater qu'il y a trop d'Albanais dans la mafia, trop de voleurs d'auto chez les Tsiganes, trop de Maghrébins et de Noirs dans les prisons, trop de protestants dans la haute banque – et trop de Juifs dans les médias. S'agit-il de sur-représentation ? Et quand cela serait ? Où serait le danger dans une société devenue si plurielle, si multi-confessionnelle, si multi-ethnique ? Qui peut garder encore, sans la cécité de la haine, la nostalgie d'une France catholique et pure, dans une Europe à l'abri des Maures et des Sarrasins¹ ?... En réalité, je crains que M. Renaud Camus ne soit un antisémite véritable, et si

¹ Jean Daniel, *Soleils d'hiver, Carnets 1998-2000*, Grasset, Poche, 2000, p. 337.

j'ose dire de bonne compagnie. Je suis certain qu'il a d'excellents amis juifs et qu'il leur est fidèle. Mais s'il veut bien me croire, il est tout à fait antisémite. Dans son cas – si pacifique – je doute que l'on puisse tout à fait en guérir¹. »

Le grand philosophe Jacques Derrida fut l'un des signataires de la pétition lancée par Claude Lanzmann qui qualifiait de “criminels” les passages antisémites du livre de Renaud Camus. Son livre, dit-il, est aussi « étonnant par l'aveuglement ingénu et par la niaiserie sociologique qui s'y étalent à chaque page, que par les pulsions et les tics littéraires “vieuille-France de droite”... Il faudrait se demander ce qui se passe dans notre espace public quand un éditeur et un certain nombre d' “intellectuels” ferment les yeux sur ces phrases aussi hideuses que grotesques. » En humaniste, Jacques Derrida s'était intéressé au problème de la peine de mort et du système carcéral américain : « Il faut se rappeler, dit-il, qu'aux Etats-Unis, malgré les progrès des droits civiques, le racisme est un phénomène de masse. Je travaille actuellement sur la peine de mort, et il n'y a pas de doute que la quasi-totalité des condamnés à mort exécutés sont des Noirs. Parmi les prisonniers, la grande majorité sont des Noirs. Et des Noirs (des “Afro-Américains” !) pauvres. Le rappeler ou l'enseigner, analyser ce phénomène avec insistance, est-ce céder au “politiquement correct” ? » Certes non. Jacques Derrida, opposant au Système, n'est pas homme à céder aux pressions du “politiquement correct”. Et c'est dans ce courageux esprit d'opposition et de résistance qu'on peut comptabiliser les Noirs dans les prisons, mais pas les Juifs dans les médias.

Les pressions morales, judiciaires et financières sur le monde intellectuel et artistique français ne s'exercent pas seulement sur l'édition. Bien que le cinéma soit depuis longtemps un domaine réservé de la pensée cosmopolite, il suffit d'un seul film, dans le flot des centaines d'autres, pour déclencher, le cas échéant, la réaction épidermique du Système.

Le premier distributeur indépendant français de l'industrie du cinéma, Marin Karmitz, président du MK2 Group, a été à la pointe en France du boycott du film *La Passion du Christ*. Alors que le film de Mel Gibson ne trouvait aucun distributeur, il déclara : « Une certaine presse nous a accusés de boycotter *La Passion*, sous la peur ou la contrainte d'un quelconque lobby juif. Mais c'est une tactique volontaire de la part d'Icon, la société de Mel Gibson, pour se faire passer pour des martyrs. » C'est donc un certain Tarek Ben Ammar, un musulman, qui distibua le film dans 530 salles de France. Karmitz révéla

¹ Ibidem, p. 323.

² Jacques Derrida, *Elisabeth Roudinesco, De quoi demain... op. cit.*, pp. 52, 201.

³ Ibidem, p. 55.

le fond de sa pensée ensuite, dans un entretien à *The Hollywood Reporter* du 24 mars 2004 : « J'ai toujours combattu le fascisme, notamment au travers des films que je distribue. Pour moi, *La Passion* est un film de propagande fasciste. » Il a également accordé le 25 mars un entretien à l'AFP où il juge le film « antisémite », « d'une violence inouïe », « révisionniste ». Il s'agit d'un « martyrologue fondé sur la violence, le mépris des corps et la haine de l'humain ». Pour finir, il estime que Mel Gibson a conduit, pour distribuer son film, « une campagne très proche de celle que mène Le Pen. »

En 1989, un journaliste très connu, Jean-Marie Domenach, avait aussi défrayé la chronique, et suscité l'indignation d'Elie Wiesel : « C'est avec consternation que j'ai suivi le scandale qu'il a provoqué, dit ce dernier. J'ai lu ses entretiens dans *l'Événement du jeudi* et *Le Figaro*, entendu ses petits rires suffisants sur Europe 1 et les avertissements qu'il daigne nous donner, à nous Juifs, de faire plus attention afin d'éviter les réactions antisémites. La méthode qu'il nous propose ? Elle est simple, presque banale : parler plus bas, ne pas s'afficher, renoncer à la fidélité juive (dénoncer Israël, par exemple), ne plus mentionner la judéité des victimes juives. Je l'avoue : par ses implications perverses, cette aimable suggestion met certains Juifs hors d'eux – et d'abord parce qu'elle déculpabilise l'antisémite. Quoi, l'antisémitisme ne serait donc pas la faute des antisémites, mais des Juifs eux-mêmes ? La haine que les Juifs suscitent serait donc due à leur seul comportement ? On nous méprise, on nous persécute, et nous n'aurions qu'à nous en prendre à nous mêmes¹ ? »

Et nous retrouvons une fois de plus les pirouettes intellectuelles qui aboutissent invariablement à accuser l'autre de ses propres tares, tout en lui reprochant de nous accuser de défauts bien réels :

« A l'en croire, poursuit Elie Wiesel, les Juifs – pardon : “certains” Juifs – se serviraient de l'Holocauste non seulement pour gagner de l'argent, mais aussi pour le persécuter lui, et d'autres honnêtes gens comme lui... Maladie de persécution ? C'est incroyable, mais combien vrai : “certains” antisémites se sentent persécutés par les Juifs qu'ils persécutent. »

A cette occasion, Jean Daniel vint en aide à son ami Elie, et en profita pour lui faire part de ses regrets : « J'ai trouvé insupportable, et je l'ai dit, que l'on vous accuse de toucher les “dividendes d'Auschwitz”. Mais j'ai été attristé que dans votre émission avec Anne Sinclair vous soyez si peu conscient du contexte français. Cher Elie Wiesel, vous vivez trop aux Etats-Unis. Vous oubliez que les Juifs en France sont plus rayonnants, plus prospères, plus puissants

¹ Elie Wiesel, *Mémoires 2*, Editions du Seuil, 1996, pp. 169, 171.

que dans la Vienne du début du siècle ou que dans l'Allemagne de Weimar. Et que, de plus, ils bénéficient de la protection de la hiérarchie catholique¹. » Intéressant, non ?

Les accusations odieuses des antisémites sur les soi-disant « sureffectifs » de Juifs avaient déjà cours au XIX^e siècle. C'est dire que les préjugés sont tenaces. Dans *Le Figaro littéraire* du 18 novembre 2004, Patrice Bollon explique que la soi-disant "invasion" juive que dénonce Edouard Drumont dans son fameux best-seller de 1886, la *France juive*, est tout simplement grotesque, puisque les Juifs, dit-il, « représentaient 0,5% de la population ! ». Il fallait effectivement que Drumont fût aveugle ou malhonnête pour tenir de tels propos, et que ses centaines de milliers de lecteurs fussent bien naïfs pour répondre à son appel. Bien sûr, Drumont « prend appui sur de vieux préjugés », et c'est sans doute là l'explication d'un tel aveuglement.

La peur du noir

Dans le monde du spectacle et du show-business, le meilleur exemple illustrant la dictature morale et intellectuelle régnant en France, est celui des mésaventures de l'humoriste métis franco-camerounais Dieudonné. Quand il se contentait de traîner dans la boue et de railler la vieille France réactionnaire et le catholicisme, avec son compère Elie Semoun, tout allait pour le mieux. Pendant des années, Dieudonné a éreinté « l'Etat blanc, sectaire, masculin et catholique » sans que personne ne s'alarme. Ce Dieudonné libertaire débarque un soir dans une émission de télévision à la mode, déguisé en rabbin à papillotes, le bras tendu, et proférant un retentissant « Isra-heil ! », exhortant de manière ironique les jeunes des « quartiers » à rejoindre « l'axe américano-sioniste » dans la guerre en Irak. Il n'en fallut pas plus pour provoquer un déluge de protestations, de plaintes publiques, de menaces, d'injures, d'éditoriaux, ainsi que l'émoi gouvernemental et le désaveu de tous les antiracistes du pays. Il se vit confronté à la grande clameur de réprobation universelle que l'on appelle communément « l'opinion publique ». Il devint un pestiféré. Ses potes prirent leurs distances et ses spectacles furent annulés en série après le jet d'une bouteille enflammée à Lyon. Dieudonné, toujours combatif, dut se rendre à l'évidence : « S'il est relativement facile de se battre contre l'extrême-droite, il en est autrement quand il s'agit de l'extrême-droite juive en France et dans le monde. »

Voici ce que publia *Le Nouvel Observateur* du 26 février 2004 à ce sujet : A la sortie du métro, un grand Noir en pardessus se précipite

¹ Ibidem, p. 193.

vers la foule que l'on aperçoit devant *l'Olympia*. On l'interpelle : « Pourquoi allez-vous manifester ? » Sans hésiter, le jeune homme répond : « – Pour combattre la puissance invisible qui a voulu nous donner une leçon. » « – Mais qui est cette puissance invisible ? » Pas de réponse. « – Mais à qui a-t-on voulu donner une leçon ? », insiste le journaliste. « – A la communauté, à la communauté noire, dit-il avant de tourner le dos. »

Le Point du 10 mars 2005 nous informait que Dieudonné avait été agressé à deux reprises lors d'un voyage en Martinique. Ses agresseurs, des agents commerciaux, étaient titulaires de passeports français dont deux portaient des visas attestant de longs séjours en Israël.

Si les tensions entre la communauté juive et la communauté noire sont en France un phénomène récent, elles existent depuis plusieurs décennies aux Etats-Unis. Dans *Le Monde est ma tribu*, l'essayiste Guy Sorman relate des faits racistes qui ont eu lieu à New York. A Brooklyn, le 19 août 1991, un jeune Noir de sept ans, Gavin Cato, est tué accidentellement par une voiture conduite par un Juif loubavitch. Trois heures plus tard, un étudiant australien hassidique de vingt-neuf ans, Yankel Rosenbaum, est poignardé par une bande d'une vingtaine de Noirs. La police n'intervient qu'au terme de quatre nuits d'émeute. Le jeune Noir arrêté pour le meurtre de Rosenbaum fut acquitté par un jury composé de six Noirs, quatre hispaniques et deux blancs qui n'étaient pas juifs. Depuis cet événement, à Brooklyn, « l'angoisse sainte des quartiers juifs, sans cesse ranimée par de nouveaux affrontements. En 1995 à Harlem, un magasin juif a été incendié par un Noir. Il fut arrêté, et une violente manifestation d'antisémitisme noir s'ensuivit¹... S'il est exact que les Américains blancs sont antisémites, conclut Guy Sorman, les Noirs interrogés le sont deux fois plus que les Blancs, et ils se révèlent plus enclins à proférer des insultes ou à perpétrer des forfaits antisémites. »

La société plurielle, tant vantée par toutes les sommités occidentales, risque donc de ne pas être le paradis que l'on attendait, mais le foyer d'une véritable internationale antisémite.

Pourtant, ainsi que l'écrit Léon Poliakov, « la communauté juive américaine, libérale dans son immense majorité, a été le soutien le plus actif et le plus précieux de la communauté noire pendant les difficiles années de combat². » Le pasteur King leur a rendu d'ailleurs un

¹ Guy Sorman, *Le Monde est ma tribu*, Fayard, 1997, p. 410.

² Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme 1945-1993*, Seuil, 1994. On peut rappeler ici que la jeune actrice Jean Seberg avait été mariée au grand écrivain Romain Gary. Le couple finançait les activistes noirs du Black Panther Party. Jean Seberg sombra finalement dans la schizophrénie et se suicida en 1979. Romain Gary, le héros de la France libre, l'« enfant juif du ghetto de Wilno, le résistant, le diplomate, le représ-

éclatant hommage dans le discours par lequel il concluait la grande marche sur Washington en 1968, « I have a dream », puisque son rêve se présentait ainsi : « Quand nous ferons retentir la voix de la liberté, qu'elle retentira de chaque hameau, de chaque village, de chaque Etat et de chaque ville, nous précipiterons l'avènement de ce jour où tous les enfants de Dieu, noirs et blancs, juifs et gentils, protestants et catholiques, pourront se prendre par la main. » La mort du grand dirigeant laissa un vide dans la communauté noire. Il fut en partie rempli par ceux qui prêchaient le nationalisme, comme les musulmans de l'« imam » Wallace Muhammad. Après la guerre des Six Jours en 1967, éclata enfin en pleine lumière l'antisémitisme du « Premier ministre » des Panthères noires, Stokely Carmichael, alias Kwame Ture (Kwame en hommage à Nkrumah, dont il fut le secrétaire, et Ture en hommage à Sékou Touré, dont il fut l'ami). Le mouvement pour le « community control » s'imposa alors dans la communauté noire. Chaque communauté devait contrôler les siens, son territoire, ses hôpitaux et ses écoles, y imposer ses programmes. Dans les universités, les professeurs noirs se heurtèrent inévitablement aux enseignants juifs, fort nombreux à New York. Quand le pasteur Jesse Jackson, un futur candidat à la présidence, déclara en 1984 que New York était « la capitale des youpins », les Juifs comprirent qu'il n'était pas un nouveau Martin Luther King.

Dans les années 1990 s'est imposé ensuite Louis Farrakhan, chef de l'organisation, « la Nation de l'Islam ». Il réclame la séparation des races, préconise un nationalisme noir appuyé par les régimes musulmans d'Afrique et du Proche Orient. A l'automne 1995, il parvint à réunir à Washington un million d'hommes noirs, sans autres mobiles que l'affirmation de leur dignité face aux Blancs. Il les harangua pendant quatre heures, sans être interrompu ni contredit, agrémentant son discours de slogans antisémites. Dans les rues de New York ou de Chicago, les disciples de Farrakhan commercialisent des livres d'histoire révisionnistes niant les chambres à gaz, des essais exposant la manière dont les Juifs se sont emparés des Etats-Unis, d'autres encore sur le « rôle décisif » des Juifs dans la traite des Noirs au XVII^e et XVIII^e siècles¹. Le contentieux entre les deux communautés est au-

sif », comme le décrit *Le Nouvel Observateur* du 26 février 2004, finira lui aussi par se suicider.

« Bayard Rustin fut l'organisateur de la marche de Martin Luther King sur Washington », rappelle aussi Elie Wiesel, in *Mémoires 2*, Editions du Seuil, 1996, p. 278.

¹ Les récriminations des Noirs à ce sujet sont une des principales pommes de discorde entre les deux communautés. Excellents articles sur ce sujet dans *Le Libre Journal* du 31 mai 2001, 31 janvier 2004, 11 février 2004 et 28 avril 2005. On pourra lire

jourd'hui assez fort. Des étudiants et des intellectuels noirs accèdent désormais en nombre aux études supérieures et aux postes d'enseignants. Mais qui les freine dans leur ascension vers les chaires ? Les universitaires juifs, sur-représentés par rapport aux Noirs. « Ne cherchons pas plus loin la cause de l'antisémitisme des jeunes Noirs », écrit Guy Sorman. Sur les meilleurs campus, ceux-ci manifestent un comportement souvent désobligeant et insultant à l'égard des Juifs. « Ce n'est pas dans le ghetto, mais à l'université que la Nation de l'Islam recrute ses zélotes. » On est donc bien obligé de constater que les Juifs et les Noirs sont en conflit partout, et pas seulement à New York. En Israël, par exemple, un millier de Noirs juifs new yorkais attendent en vain, depuis des années, que des rabbins locaux reconnaissent leur judéité et les fassent bénéficier de la loi du retour.

Un témoignage singulier nous est donné dans le livre déjà cité, *Portraits juifs*¹. Au cours de l'entretien, Fred Lessing, homme d'affaires à New-York, fait cette surprenante déclaration, qui nous éclaire sur la méfiance des Juifs à l'égard de la communauté noire, et dans laquelle on peut apprendre au passage que les Juifs « ont le pouvoir de décider des élections » américaines : « Qui sait, dit-il, ce qui se passera ici dans vingt ou trente ans ? Une illusion consiste à croire que nous aurions le pouvoir de décider des élections. C'est encore vrai pour le moment. Mais qui garantit que la constitution restera toujours la même ? Et si la prochaine fois un vice-président noir était élu ? Il suffirait alors que le président en exercice ait un accident, pour que le président soit noir. Et ce président-là n'aura aucune raison d'être très ami avec les Juifs. Il est donc tout à fait possible que mes enfants ou mes petits-enfants soient obligés d'émigrer. »

Guy Sorman apporte encore cette réflexion : « Ces deux peuples sont semblables par leurs rapports obsessionnels à leurs origines, à la Bible et aux fins dernières. Semblables dans l'excès : excès de l'intellect chez les uns, excès du corps chez les autres – sport, danse, drogue ; débordement physique contre débordement psychique. Deux peuples déséquilibrés pour qui l'expression “mens sana in corpore sano” restera à jamais intraduisible². »

Ils ont aussi la même inclination à se poser en victime : « Étrange concurrence entre Noirs et Juifs pour s'approprier le rôle de la victime dans l'histoire.³ » ajoute Guy Sorman. Il n'en reste pas moins que dans l'histoire de l'esclavage, ce n'était pas les Noirs qui étaient sur le

aussi l'œuvre de Bernard Lugan, qui est le spécialiste français de l'histoire de l'Afrique.

¹ Herlinde Loelbl, *Portraits juifs, Photographies et entretiens*, op. cit.

² Guy Sorman, *Le Monde est ma tribu*, Fayard, 1997, p. 421.

³ Guy Sorman, *En attendant les barbares*, Fayard, 1992, p. 111.

pont du navire. C'est ce que nous rappelle Israël Shahak, dans *Histoire juive, religion juive*. Cet aspect de l'histoire est effectivement souvent négligé, et les intellectuels noirs ont peut-être raison de le rappeler. Il faut remonter en 1965 pour découvrir un historien juif traitant de ce sujet douloureux. Hugh Trevor-Roper est en effet l'un des très rares historiens modernes à signaler que les Juifs furent « longtemps les principaux trafiquants d'esclaves entre l'Europe médiévale et le monde musulman¹. »

Israël Shahak ajoute à ce sujet qu'au XII^e siècle, « Maimonide autorisa les Juifs, au nom de leur religion, à enlever les enfants des gentils pour les vendre ; son avis ne resta certainement pas lettre morte ; d'ailleurs, il reflétait sans doute une pratique déjà établie à l'époque. » Rappelons que Maïmonide ne s'est pas consacré seulement à la codification du Talmud ; il fut aussi un philosophe. Son *Guide des égarés* est considéré à juste titre comme le plus grand ouvrage de philosophie religieuse juive, et aujourd'hui encore, beaucoup de personnes continuent à le lire et à s'en inspirer, malgré de nombreux passages pour le moins injurieux à l'égard des chrétiens, des Turcs et des Noirs, au moins dans les versions non expurgées.

Il faut traquer la bête

L'instauration de la société plurielle, qui prend réellement corps en France depuis une quinzaine d'années, ne va pas sans tiraillements douloureux entre les différentes communautés. Parmi les millions de crimes et délits commis sur le territoire (meurtres, viols, braquages, cambriolages, vols, escroqueries, etc.), on se rend compte en effet en haut lieu que le phénomène raciste et surtout antisémite prend une ampleur de plus en plus inquiétante (graffitis sur les boîtes aux lettres, gifles, voire coups de poings et de pieds, insultes, lettres anonymes, etc.). Le gouvernement libéral a donc décidé de prendre les choses en main : « Passer à la vitesse supérieure ». C'est ainsi que le Premier ministre Jean-Pierre R. (son nom n'a aucune importance) a défini les objectifs de l'action des pouvoirs publics lors d'un comité interministériel de lutte contre le racisme et l'antisémitisme, réuni à Matignon le 9 juillet 2004. C'est la cinquième réunion tenue sur ce thème depuis novembre 2003, c'est dire qu'on ne prend pas la chose à la légère. Au lendemain du discours du président de la République appelant à un « sursaut » des autorités contre l'intolérance, le Premier ministre a tenu à montrer la détermination des pouvoirs publics à se mobiliser

¹ Hugh Trevor-Roper, *The Rise of christian Europe*, Thames and Hudson, Londres, 1965, pp. 92-93, 173-174, in Israël Shahak, *Histoire juive, religion juive*, 1994, p. 134

contre un fléau qui touche gravement la société française. Les derniers chiffres de recensement des actes racistes et antisémites ne cessent d'inquiéter. Le bilan du premier semestre 2004 montre une « accélération très forte » des actes et injures comptabilisées. Les agressions antisémites sont au nombre de 135, contre 127 pour l'ensemble de l'année 2003, tandis que 376 menaces ont été répertoriées. Les actes racistes (visant les Maghrébins et les Noirs) ont atteint le chiffre de 95, contre 51 en 2003 ; 161 menaces ont été enregistrées. Sur les 4,3 millions de crimes et délits recensés au total officiellement, cela paraît certes très peu (0,003 %), mais à Matignon, on estime qu'« on est incontestablement en présence d'une tendance de fond inquiétante¹. » Pour renforcer les actions de l'Etat et mobiliser davantage ses services, Monsieur R. réunira début septembre l'ensemble des préfets et sous-préfets pour un recensement des actions entreprises dans la lutte contre la xénophobie et l'antisémitisme. Des instructions ont été données par le garde des Sceaux afin que les parquets requièrent des peines « les plus exemplaires » à l'encontre des actes commis. « Toute personne qui commet un acte raciste ou antisémite doit être poursuivie avec détermination et condamnée à la hauteur du caractère inacceptable de ces actes », a rappelé le porte-parole du gouvernement.

Roger Cukierman, président du Conseil représentatif des institutions juives de France (CRIF), qui représente la plupart des associations juives, s'indigne de la « vague de violences antisémites » (*Le Figaro* du 18 février 2004). Il reconnaît enfin que « les auteurs de violences sont essentiellement des jeunes issus de l'immigration arabo-musulmane ». Elles se développent depuis trois ans à l'ombre du conflit israélo-palestinien, et mêlent antisémitisme et antisionisme. Il n'y a pas de conflit intercommunautaire, dit-il, mais des violences unilatérales, « car les Juifs n'ont attaqué aucune mosquée, aucun imam en Europe. En revanche, de nombreuses synagogues ont été brûlées², des écoles, des cars de ramassage scolaire, des rabbins, des enfants juifs sont agressés, subissent des sévices, sont persécutés au nom de leur judéité. » Avec cela, si l'on réalise « qu'une partie des Européens reste sensible aux thèses de l'extrême-droite raciste et antisémite, et qu'une autre partie, la tendance gauchois-trotskyiste, s'est lancée dans un antisionisme systématique, qui la rapproche, nolens volens, de l'antisémitisme, on constate que les idéologies qui ont fait tant de mal au XX^e siècle, le nazisme et le stalinisme, ont avec l'intégrisme islamiste du XXI^e siècle les même cibles : la démocratie et les Juifs. »

¹ *Le Monde* du lundi 12 juillet 2004.

² Les portes d'une synagogue ont été brûlées en 2003 dans la banlieue lyonnaise.

Bien évidemment, c'est en tant que responsable communautaire que s'exprime ici Roger Cukierman. Mais un peu plus avant dans son discours, il change de drapeau et se transforme en Français moyen pour déclarer : « Ceux qui ont choisi de vivre dans notre pays doivent se soumettre à nos règles et à nos usages ». Les quinze ministres français qui étaient présents au dîner annuel du Crif en février 2005 ont eu le droit à peu près au même type de sermons concernant la politique à mener au Proche-Orient. Disposant désormais d'un comité de liaison avec les ministères de l'intérieur, de la Justice et de l'Education nationale, les dirigeants du Crif rencontrent régulièrement le CSA (Conseil supérieur de l'audiovisuel), « qui a été chargé par le gouvernement de veiller à empêcher la diffusion de programmes télévisés antisémites transmis à partir du Moyen-Orient par satellite et reçus sur les 2,5 millions de paraboles installées en France ». En résumé, conclut Roger Cukierman, il « faut sanctionner, il faut éduquer, il faut intégrer et il faut lutter vigoureusement contre le développement chez nous de l'intégrisme islamique qui cherche à remplacer notre système de valeurs par les siennes. » Ici, on ne sait plus du tout sous quel drapeau il nous parle.

Il est aussi alarmant de constater, selon un sondage commandité par les autorités européennes, que 59% des Européens considèrent que l'Etat d'Israël constitue le plus grand danger pour la paix du monde. Ces derniers ne semblent pas comprendre que face au péril islamiste, les Juifs sont les sentinelles des valeurs de l'Occident. Comme l'a dit Jacques Chirac le 17 novembre 2003 : « Quand on s'attaque à un Juif en France, c'est à la France tout entière que l'on s'attaque. » C'est d'ailleurs aussi ce que pense Bernard-Henry Lévy, qui a déclaré le plus naturellement du monde à l'émission *Tout le monde en parle*, que les Juifs représentaient le « temple de la république. »

Outre-atlantique, la mobilisation a aussi été décrétée contre les mouvements d'humeur d'un pays dont les « boys » ont une fois de plus été jetés dans une guerre extérieure pour la sauvegarde d'intérêts douteux. De plus, le président George W. Bush a promulgué le 16 octobre 2004 une nouvelle loi qui oblige le département d'Etat à recenser les actes antisémites à travers le monde et à évaluer l'attitude des pays sur ce sujet et vis-à-vis d'Israël. « Notre nation sera vigilante, et nous ferons en sorte que les vieux réflexes de l'antisémitisme ne puissent jamais trouver une patrie dans le monde moderne », a-t-il déclaré lors d'un meeting en Floride, Etat qui héberge la troisième communauté juive du monde, après celle de l'Israël et de New York.

Boursouflures médiatiques

Pourtant, s'il faut déplorer que les sentiments antisémites existent toujours dans le monde, certains faits ont pu bénéficier d'une couverture médiatique disproportionnée et probablement trop hâtive.

Ainsi, en janvier 2003, l'agression au couteau contre le rabbin Gabriel Farhi avait été démesurément médiatisée et politisée, avant d'être enterrée : il n'y avait eu en fait aucune agression. Le rapport d'expertise médicale évoquait une « plaie hésitante », « n'ayant pas provoqué de lésion abdominale ». Par ailleurs, « la lacération des vêtements sur une largeur de dix centimètres serait incompatible avec le scénario d'une agression ». Faute de témoins, tout repose sur les déclarations de la victime, qui avait signalé un « homme casqué », qui aurait crié « Allah Akbar » avec « un accent français ». Le rabbin Farhi était donc soupçonné de s'être poignardé lui-même.

L'incendie d'un centre social juif à Paris, le 22 août 2004 avait aussi fait grand bruit dans tous les médiats. Le maire de Paris et le premier ministre s'étaient succédés sur les lieux de l'incendie pour clamer leur colère et leur émoi face à la recrudescence des actes antisémites et racistes en France. Les coupables avaient laissé des inscriptions antisémites, des slogans islamistes et des croix gammées à l'envers, agrémentés de fautes d'orthographe grossières. Tout cela avait déterminé le maire de Paris à débloquer 300 000 euros supplémentaires pour la sécurisation des lieux fréquentés par la communauté juive à Paris. Mais l'enquête avait finalement abouti à un homme âgé de 52 ans, issu de la communauté juive et habitué des lieux. Il y travaillait au titre de bénévole et bénéficiait des repas qui y étaient servis pour les plus démunis. Fragile psychologiquement, il était sous traitement. La perte annoncée de son appartement que lui louait le centre avait suscité chez lui un ressentiment très fort.

On a pu aussi mentionner cette affaire de croix gammées peintes sur une vingtaine de boutiques appartenant à des Américains israélites dans les quartiers new-yorkais de Brooklyn et du Queens, ainsi que sur des synagogues. L'indignation était générale. Une prime de 5000 dollars avait même été offerte par un rabbin pour tout renseignement permettant d'arrêter les antisémites auteurs de ces dégradations. Le coupable fut finalement arrêté le 18 octobre 2004. Il s'agissait d'Olga Abramovich, 49 ans, qui expliqua qu'elle voulait ainsi se venger de son mari de 78 ans, Jack Greenberg, qui venait de divorcer pour se remarier avec une femme plus jeune qu'elle. La presse et les organisations juives, qui avaient dénoncé cette « nouvelle montée de l'antisémitisme », ont été une nouvelle fois particulièrement discrètes à la suite de cette interpellation. Par chance, une fois devant son téléviseur, le public oublie vite.

Aucun médiat français n'a répercuté un jugement de la 17^{ème} chambre du tribunal correctionnel de Paris du 7 mai 2004, qui a condamné Alex Moïse à une amende de 750 euros. L'intéressé avait en effet porté plainte pour des menaces et injures antisémites envoyées à son domicile, mais l'enquête avait cependant démontré qu'il se les était envoyées lui-même. Alex Moïse, secrétaire général de la Fédération sioniste de France (membre à part entière du Crif) et ancien porte-parole du Likoud de France, était aussi à l'origine de l'interdiction de nombre des spectacles du comique noir antisioniste Dieudonné. L'homme a également été président dans les années 90 du Comité de coordination du Sentier, la milice d'autodéfense locale, et a présidé en 1995, une association communautaire en faveur du vote pour Jacques Chirac à l'élection présidentielle.

« Lorsque le fils d'un rabbin de Boulogne, en banlieue chic de Paris, prétend avoir reçu des injures antisémites et quelques paires de gifles, le ministre de l'Intérieur téléphone toutes affaires cessantes pour dire « sa profonde consternation devant ces actes inqualifiables, sa condamnation la plus ferme devant cette agression à caractère manifestement antisémite ». Il assure que « tout sera mis en œuvre pour en retrouver les auteurs dans les meilleurs délais ». Le même jour, un imam strasbourgeois constate qu'on a mis le feu à sa poubelle de jardin. Aussitôt, le ministre s'exécute, téléphone pour dire sa très vive émotion, son soutien et sa solidarité en ces circonstances difficiles, sa condamnation la plus ferme de ces actes ignobles et sa détermination à en trouver les auteurs dans les meilleurs délais, précisant « avoir donné pour instruction à la police de mobiliser tous les moyens nécessaires pour mener à bien cette enquête. » Le même jour encore, à Ivry, une passante est tuée au cours d'un règlement de compte entre deux gangs ethniques. Cette fois, Villepin n'appelle pas le père infirme de la victime pour lui témoigner quoi que ce soit. Sans doute la malheureuse Laura (la presse donne son prénom mais pas celui de son meurtrier « accidentel ») n'est-elle ni juive ni arabe : une simple franchouillarde. « On ne va tout de même pas dépenser un jeton pour si peu, poursuit Serge de Beketch dans son éditorial du 5 juin 2004. On y passerait sa vie. Pensez : il se commet en France quatre millions de délits par an. Le ministre ne peut évidemment pas téléphoner aux quatre millions de victimes. Il est déjà assez occupé à visiter les cimetières juifs profanés, les mosquées taguées, les rabbins auto-poignardés, les imams chiites tabassés par les fidèles sunnites et inversement, les bouchers halal ou cachères rançonnés par leurs mafias respectives ; s'il faut en plus qu'il s'occupe des églises brûlées, des cimetières chrétiens saccagés, des Françaises de souche violées, des collégiens blancs-blonds-cathos passés à tabac, des vieux Gaulois

torturés dans leur pavillon de banlieue, des milliers de voitures incendiées, il n'aura plus assez de temps pour peaufiner ses discours antiracistes. »

Ces informations fracassantes destinées à créer un mouvement d'opinion, sont probablement beaucoup plus nombreuses qu'on ne l'imagine. Soljénitsyne raconte, dans *Deux Siècles ensemble* : « En mai 1978, la presse mondiale attira à grands cris l'attention sur un cas particulièrement touchant : une petite fille moscovite de 7 ans, Jessica Katz, était atteinte d'une maladie incurable, mais on ne la laissa pas partir avec ses parents pour les Etats-Unis. Quel scandale ! La presse s'enflamma et le sénateur Edward Kennedy intervint personnellement. Toutes les chaînes de télévision montrèrent dans leurs informations, aux heures de grande écoute, l'accueil à l'aéroport, les larmes de bonheur de la fillette dans les bras de ses parents. La *Voix de l'Amérique* consacrait toute une émission en langue russe au sauvetage de Jessica Katz (sans penser que les familles russes qui ont des enfants souffrant de maladies incurables restaient elles où elles étaient). Soudain, à la suite d'une expertise médicale, on apprenait que Jessica ne souffrait d'aucune maladie, que ses rusés parents avaient berné le monde entier pour être sûrs de pouvoir partir. La radio en souffla quelques mots entre les dents, à peine perceptibles » et l'affaire retomba dans l'oubli.

Dans le même genre de bluffs, nous avons eu le droit, plus récemment, à la campagne médiatique en faveur de la petite Jila. Le 25 octobre 2004, le magazine *Elle* publia un appel d'Elisabeth Badinter, fille de Marcel Bleustein-Blanchet (le roi de la publicité en France, patron de Publicis) appelant à sauver « Jila », une iranienne de 13 ans condamnée à la lapidation pour avoir eu des relations sexuelles avec son frère. De nombreuses personnalités et associations signèrent cet appel. Après une enquête, le ministère des Affaires étrangères, conjointement avec la présidence de l'Union européenne, firent savoir, en janvier 2005, que cette « affaire » n'avait jamais existé, et qu'aucune condamnation à la lapidation n'avait été enregistrée depuis des mois par les méchants musulmans. « Nous ne savons plus quoi faire, ont indiqué plusieurs diplomates dans *Le Point*, 2 décembre 2004. On veut faire progresser un dialogue responsable et honnête avec l'Iran, ce genre d'initiative nous décrédibilise. » Il est vrai qu'après l'Irak, l'Iran est à son tour dans le collimateur des mondialistes occidentaux ; c'est là une manière de préparer l'opinion publique à une nouvelle petite croisade militaire « pour la démocratie et les droits de l'homme », d'autant qu'un « ultra » vient d'être élu dans ce pays en juin 2005.

Il y aurait encore beaucoup à dire : sur les « charniers » de Timisoara, découverts après la chute du dictateur communiste Ceausescu en Roumanie, ou encore les « charniers » laissés par les Serbes en

Bosnie. Dans le *Journal d'une parisienne*, (Editions du Seuil, 1997), la célèbre journaliste Françoise Gourdji-Giroud écrivait, le 22 janvier : « des charniers ont été découverts en Bosnie. Sept mille personnes, disparues après la prise de Srebrenica par les Serbes, seraient entassées dans une fosse commune. » Notez le conditionnel. La multiplication des morts par dix, vingt ou trente, cache encore parfois qu'il ne s'agissait que de simples cimetières creusés après les combats.

La délinquance intellectuelle

Les téléspectateurs occidentaux sont coutumiers de ce genre d'opérations médiatiques. Attiser les peurs et les craintes du public est en effet un excellent moyen de le détourner d'autres problèmes. On sait la place que tiennent l'écologie et les menaces supposées de destruction planétaire dans ces entreprises de « sensibilisation » médiatique. Mais le croque-mitaine, aujourd'hui, est indiscutablement représenté en premier lieu, depuis les attentats du 11 septembre 2001, par l'islamisme radical, qui menace directement les intérêts sionistes dans le monde. On nous dépeint alors le phénomène comme une bête monstrueuse : une colossale puissance financière qui soutiendrait des organisations terroristes aux ramifications innombrables. On pourra aussi alerter l'opinion mondiale sur d'autres menaces, comme l'Opus Dei en Espagne, la secte Moon ou encore la fameuse Eglise de Scientologie – ces redoutables scientologues, dont on a déjà pu entendre qu'ils « dirigeaient Hollywood ».

Toutes ces organisations, on s'en doute, menacent de conquérir la planète, et il convient de se préserver de leurs discours insidieux. Mais la dernière en date, celle qui monte et qui menace cette fois-ci réellement de tous nous asservir, est l'Eglise évangélique : une secte terrifiante qui a acquis une influence considérable aux Etats-Unis ces dernières années, et qui a déjà pris le contrôle du gouvernement américain. Le président américain George Bush est lui-même un membre de l'Eglise évangélique, comme chacun le sait aujourd'hui, et les chrétiens fanatiques qui l'entourent pèsent considérablement sur ses décisions. Il est maintenant établi que la guerre en Irak et l'invasion de ce pays en 2003 par les troupes américaines a été voulue et programmée par cette extrême-droite fascisante, ainsi que peut l'établir un grand hebdomadaire progressiste. Ces fauteurs de guerre sont – bien que leurs membres soient de toutes les races – des fascistes racistes et antisémites !, ainsi que nous le révèle *Le Nouvel Observateur* du 26 février 2004 dans un dossier alarmant :

« La doctrine évangélique, dont la terre d'élection reste l'Amérique, est aujourd'hui le courant religieux qui progresse le plus dans le

monde depuis la Seconde Guerre mondiale, au détriment de l'Eglise catholique, des Eglises protestantes historiques (baptistes, méthodistes) et même de l'islam. » Les chiffres donnent le tournis : de 4 millions en 1940, les évangélistes sont aujourd'hui 500 millions, néo-pentecôtistes et charismatiques confondus, sur deux milliards de chrétiens. « George Bush, l'homme le plus puissant du monde n'est ni un exégète de haut vol, ni un fou, apprend-on. C'est tout simplement un fidèle de cette Eglise protestante, expansionniste, millénariste et apocalyptique. George Bush est un Born again Christian, littéralement, un chrétien né une deuxième fois... Ces Eglises néo-protestantes entendent conquérir l'Amérique avant de conquérir le monde ! Ni plus ni moins. Avec un homme comme Bush à la maison blanche, elles tiennent déjà un bon début. »

Le planisphère est éloquent. En rouge, la « présence forte » : les deux Amériques sont en rouge vif, ainsi qu'une partie de l'Europe du Nord et de l'Afrique australe ; en jaune, la « présence significative », en rose, la « présence récente ». Il ne reste plus, en blanc, que le Groenland, la Mongolie, la Lybie, la Birmanie, la Somalie, le Mali et le Maroc. Sinon, toute la terre est recouverte ! Il faut réagir, et vite !

Le courant pentecôtiste met l'accent sur la « rencontre avec Jésus-Christ, la guérison par la prière, l'engagement volontaire du croyant. Il donnera naissance, au milieu du XX^e siècle, au courant charismatique. Celui-ci emprunte au courant pentecôtiste la croyance aux dons miraculeux. Il se caractérise par de vibrantes réunions de prières avec des orchestres, des pleurs, des trances, des exorcismes publics, des impositions des mains, des guérisons miraculeuses, un grand dévouement aux autres, une disponibilité constante au service de l'Eglise. » Bref : des fanatiques. « Ils croient à l'Armageddon, la bataille finale et prochaine entre les forces du Bien et du Mal. Ils s'appuient sur la télévision, internet, les jeux vidéo ou les romans de science-fiction pour convertir en masse. George W. Bush, comme nombre de ses ministres et conseillers, partage leur vision messianique du monde et de l'avenir... L'université internationale de Columbia, en Caroline du Sud, forme des missionnaires de choc. Leur objectif ? "Liquider l'islam." » Les Baptistes du Sud ne sont-ils pas « l'unique Eglise à avoir béni l'invasion de l'Irak ? »

« Il est temps de sauver cette société décadente, disent les évangélistes, de nettoyer le pays de tous ces homos, ces féministes, ces libéraux. » Pour eux, le retour du Messie n'interviendra qu'à la condition sine qua non que tous les Juifs retournent en Terre sainte. « Aussi, financent-ils l'immigration à Sion, parrainent-ils les colonies et défendent-ils à Washington le projet du Grand Israël. Mais ce n'est pas tout : Une fois Jésus-Christ de retour en Terre sainte, les Juifs pour-

ront se racheter en le reconnaissant enfin comme leur Messie ! Faute de quoi ils seront anéantis à jamais. “Ils n’aiment pas les Juifs”, s’indigne l’écrivain israélo-américain Gershom Gorenberg, auteur de *La Fin des temps*. Car la doctrine évangélique du salut est une pièce en cinq actes où les Juifs disparaissent au cinquième.” »

Que retiendra le lecteur du *Nouvel Observateur* après la lecture de ce dossier ? : d’abord, que ces évangélistes sont très clairement des racistes, puisqu’ils bénissent la croisade américaine contre l’Irak et les musulmans. Il saura ensuite que ces gens-là sont d’épouvantables anti-sémites. Mais il ne verra pas que l’armée américaine est une armée multiraciale, tout comme les ouailles de cette Eglise, et laissera de côté le fait que ces évangélistes sont en réalité le plus fidèle soutien de l’Israël et du lobby sioniste aux Etats-Unis. On lui a fait comprendre exactement l’inverse de la réalité.

Après les attentats du 11 septembre 2001, l’ennemi, le mal absolu était l’islam, celui qui menaçait l’Israël, au Proche-Orient. Depuis l’invasion de l’Irak, la menace vient maintenant des sectes fascistes américaines qui orientent le gouvernement américain sur une politique impérialiste. Le canular ne s’arrête pas là, puisque les évangélistes, malgré le soutien sans faille qu’ils apportent à la politique sioniste, sont dépeints comme des fanatiques fascistes. Tout cela, bien évidemment, a pour but de faire oublier que la principale puissance qui pèse sur les gouvernements américains, qu’ils soient démocrates ou républicains, depuis la fin du XIX^e siècle, n’est ni catholique, ni scientologue, ni évangéliste. En clair, après nous avoir précipité dans une nouvelle guerre, on accuse l’extrême-droite chrétienne d’en être responsable.

Israël Shamir nous donne une information capitale pour comprendre le soutien des sectes évangélistes américaines au sionisme et à ces personnalités influentes qui, autour du président George Bush, ont déterminé l’invasion de l’Irak. Pour comprendre le phénomène, il est en effet essentiel de savoir certaines choses, et notamment que la bible la plus largement diffusée aux Etats-Unis a été dénaturée depuis longtemps :

« C.E. Carlson et Steven Sizer ont remarqué que la Bible de Référence Scofield, publiée par les Oxford University Press et sans cesse rééditée, appelle à l’adoration d’Israël de manière de plus en plus explicite à chaque nouvelle réédition. Grâce à une publicité et des campagnes promotionnelles ne connaissant aucune limite, cette édition est devenue la “Bible” la plus vendue en Amérique, et cela dure depuis plus de 90 ans. Scofield, intelligemment, prit le parti de ne rien changer au corps du texte de la bible du Roi James. Plus pernicieusement, il ajouta des centaines de notes de bas de page faciles à lire, au pied de

près de la moitié des pages, et ces annotations mélangent allègrement des citations de l'Ancien et du Nouveau Testament, comme si elles avaient été écrites à la même époque, par les mêmes personnes. » La première édition fut mise au point et financée par « Samuel Untermyer, un avocat de New York, dont le cabinet existe encore aujourd'hui et qui est l'un des sionistes les plus riches et les plus influents d'Amérique. »

Cette édition de l'Ancien Testament explique dans une très large mesure l'étrange phénomène du sionisme chrétien. Les chrétiens trouvent en effet maintenant dans leur bible des notes de bas de pages assez explicites : « Ceux qui bénissent les juifs seront bénis, et ceux qui maudissent les juifs seront maudits. » Mais la vérité est qu'« il n'y a pas d'affirmation de ce genre dans la bible », rappelle Israël Shamir.

On peut encore trouver dans le même ouvrage des considérations telles que celle-ci : « Il existe une promesse de bénédiction pour ceux qui, parmi les Nations, bénissent les descendants d'Abraham. Et une malédiction pèse sur ceux qui persécutent les juifs. Or, invariablement, dans l'Histoire, ceux qui ont persécuté les juifs ont très mal fini, tandis que ceux qui les ont protégés n'ont eu qu'à s'en féliciter. L'avenir prouvera, d'une manière encore bien plus éclatante, la validité de ce principe" (Page 19, 1967 Edition Genesis 12:1-3) ». « Il s'agit d'une vaste entreprise de propagande qui trouve un écho inouï auprès des prêcheurs simplistes de l'Amérique » conclut Israël Shamir.

Été 2004 : un livre extraordinaire se vend à des millions d'exemplaires aux Etats-Unis. Le phénomène débarque en France et en Europe, bénéficiant d'une publicité assourdissante. La menace chrétienne est bien confirmée : Dans *Da Vinci Code*, d'un certain Dan Brown, on nous livre enfin les secrets bien gardés du Vatican concernant la descendance du Christ.

L'idée directrice du roman est que le Christ, époux de Marie Madeleine, a eu une descendance qui s'est prolongée jusqu'à nos jours. Le secret a été gardé jusqu'à présent, grâce à l'efficacité d'une ténébreuse organisation, le Prieuré de Sion, dont la mission est aussi de défendre la lignée sacrée descendant du couple. Cette thèse fantaisiste avait déjà été soulevée dans différents ouvrages à succès parus précédemment. Dan Brown la reprend, et présente comme une vérité occultée par l'Eglise, la thèse selon laquelle le Graal serait la métaphore de la lignée du Christ. Il suffit, pour corser l'intrigue, d'ajouter que les Templiers ont été créés pour protéger le secret du Saint-Graal. Que ledit Dan Brown n'apparaisse jamais sur les plateaux de télévision pour s'expliquer au sujet de toutes les invraisemblances dénoncées par les historiens n'a guère d'importance. L'essentiel est de comprendre

que l'Eglise nous a toujours menti, que le livre se vende bien et que les magazines en fassent leurs couvertures pour alimenter la polémique.

Pierre-André Taguieff, philosophe, politologue et historien des idées, s'exprime dans *Le Point* du 24 février 2005 : « Ce qui aiguise la curiosité, dit-il, c'est la thèse que la vérité est cachée par des individus cyniques dissimulés derrière des masques sociaux. Ce qui séduit, c'est le spectacle d'un combat à mort entre des rebelles organisés (en société secrète ou en secte) et les gouvernants visibles ou invisibles. Ce qui tient en haleine, ce sont les péripéties de ce grand affrontement entre les tenants des vérités officielles (mensonges d'Eglise) et ceux qui, en possession de la vérité interdite, sont prêts à tout. Ce qui réjouit, c'est de voir les maîtres-menteurs officiels démasqués, et leurs secrets dévoilés. Ce qui fait jour, ce sont les "révélations". »

Voilà qui explique le formidable succès du *Da Vinci Code*, historique dans les annales du livre : 32 millions d'exemplaires ont été vendus dans le monde, dans 42 traductions.

« Dan Brown, poursuit Taguieff, a réussi une opération délicate : extraire d'un fatras symbolique dominé par le conspirationnisme et l'antisémitisme les matériaux d'une intrigue "purifiée". Cependant, même si les traces de la mythologie anti-judéo-maçonnique sont effacées par le romancier, les lecteurs sensibles à cette mythologie s'y retrouvent. Le fond remonte à la surface... Ce qui comble le lecteur..., c'est aussi l'illusion, par l'accès aux "secrets" de l'Histoire, d'en devenir les maîtres. »

Un autre bluff intellectuel du même ordre a pu être dévoilé récemment dans un article du *Nouvel Observateur*. Le 5 août 2004, l'hebdomadaire publiait un article signé Fabien Gruhier qui donnait des précisions sur la découverte de la relativité et les travaux d'Albert Einstein : « Selon le physicien Jean Hladik, peut-on lire, le génial inventeur de la théorie de la relativité aurait pillé sans vergogne les découvertes d'Henri Poincaré... Depuis la lointaine époque de ses études, Jean Hladik, universitaire, spécialiste de physique théorique, auteur de plusieurs ouvrages sur la relativité, trouvait que quelque chose clochait dans la façon dont la relativité était enseignée. Et sa paternité un peu trop unanimement attribuée au fameux Albert Einstein. Lui-même, il y quatre ans, signait encore un ouvrage intitulé *La Relativité selon Einstein*, mais il s'y efforçait déjà de rendre à Poincaré ce qui est à Poincaré. Depuis, Hladik a poursuivi ses investigations, et il se décide à publier un livre carrément sacrilège dont le titre n'est rien moins que : « Comment le jeune et ambitieux Einstein s'est approprié la relativité restreinte de Poincaré ». Au contraire de la plupart des

spécialistes, Jean Hladik est allé aux sources. Il a lu les publications « totalement ignorées » d'Henri Poincaré, physicien génial et mathématicien « bien meilleur qu'Einstein » et y a trouvé noir sur blanc tous les éléments de la relativité d'« espace-temps ». En passant par le ralentissement des horloges en mouvement, la contraction des corps dans le sens de leur déplacement et l'impossibilité de définir de façon absolue la simultanéité de deux événements distants. Ainsi, tout y est, sous la signature de Poincaré, dans des textes publiés entre 1898 et le 5 juin 1905. Or, le 30 juin 1905, les « *Annalen der Physik* » recevaient le manuscrit du fameux article fondateur de la relativité restreinte, signé Einstein. Un article qui, selon Hladik, n'apporte « rien de nouveau » par rapport aux écrits de Poincaré, et dans lequel l'auteur s'abstient de fournir la moindre référence aux travaux de ce dernier. Dès lors, la question se pose : Einstein a-t-il tout redécouvert tout seul ? Ou bien a-t-il sciemment et honteusement pillé Poincaré ?

Pour Jean Hladik, après enquête minutieuse, le doute n'est plus permis, et seule la seconde hypothèse tient la route. Car non seulement Einstein lisait parfaitement le français, mais de plus, à l'époque des faits, il tenait, justement, dans les « *Annalen der Physik* », une rubrique consistant à faire le compte-rendu des articles parus dans certaines revues scientifiques étrangères, dont, comme par hasard, les « *Comptes-rendus* de l'Académie des Sciences de Paris », où était paru le 5 juin 1905 l'article le plus abouti de Poincaré sur le sujet. Le grand Albert ne pouvait donc pas ne pas en avoir pris connaissance. Or, à l'époque, raconte Hladik, Einstein était en pleine galère. Il avait obtenu avec peine un diplôme de professeur de lycée, s'était vu à trois reprises refuser sa thèse de doctorat, et cherchait à se faire remarquer « en exploitant les idées des autres ». En l'occurrence, il a magnifiquement réussi son coup, et Hladik résume à sa façon : « Le chat Poincaré, à la patte délicate, a tiré les marrons du feu relativiste au profit du singe Einstein qui, sans vergogne, les croqua, illustrant ainsi la célèbre fable de Jean de la Fontaine. » Puis, la « chape de plomb de l'histoire » s'est mise en place, et il a fallu presque un siècle pour qu'elle se fissure. Ce à quoi François de Closets, que cite Hladik, s'était déjà attelé dans sa récente biographie d'Einstein¹ en constatant : « Poincaré tenait en main toutes les pièces du puzzle. » D'où l'occultation absolue et tenace de Poincaré, auquel Einstein ne rendra un laconique hommage qu'en 1955, deux mois avant de mourir. »

Le journal *Le Monde* (du 17-18 novembre 1996) avait déjà égratigné le célèbre savant en publiant certaines de ses notes. Le désintérêt d'Einstein pour sa famille et ses proches est maintenant connu, mais le

¹ François de Closets, *Ne dites pas à Dieu ce qu'il doit faire*, Éditions du Seuil.

traitement codifié par lettre manuscrite et infligé à sa première femme, Mileva Maric, reste toujours surprenant : « Vous veillerez à ce que : 1- mon linge et mes draps soient tenus en ordre ; 2- il me soit servi trois repas par jours dans mon bureau... Vous renoncerez à toute relation personnelle avec moi... Vous me répondrez immédiatement lorsque je vous adresserai la parole. » Comme le disait Montesquieu : « J'aime l'humanité, cela me permet de haïr mon voisin. »

Dans le livre déjà cité, *Le Pouvoir nu, Propos sur la guerre et la paix, 1918-1955*¹, il nous est donné de lire ce que Einstein écrivait en novembre 1945, dans la revue *Atlantic Monthly* : « Je ne me considère pas comme le père de l'énergie atomique. Je n'ai eu qu'une participation très indirecte dans la découverte de ce phénomène... C'est Hahn, à Berlin qui fit cette découverte, et lui-même n'en perçut pas tout de suite sa portée. »

On trouve dans le même ouvrage sa dernière lettre à la reine mère Elisabeth de Belgique, datée du 11 mars 1955, et celle-ci est d'autant plus étonnante lorsque l'on connaît les récentes révélations qui ont été publiées concernant les accusations de plagiat : « Je dois avouer, dit-il, que l'estime exagérée dans laquelle on tient mon travail me met parfois très mal à l'aise. Il me semble quelquefois être un "escroc" malgré moi. Mais en essayant de faire quelque chose contre cet état de fait, je ne ferais sans doute qu'aggraver les choses. » L'ouvrage ne donne pas davantage de précision à ce sujet, mais il s'agit sans doute de certains remords qui le minaient concernant la paternité de la relativité restreinte.

Le 13 mai 2005, la télévision et les principaux journaux révélaient une autre lamentable supercherie. Le président de l'association des déportés espagnols venait de faire des aveux fracassants. Le journal *Le Monde* précisait : « Il n'a jamais eu 6 448 comme numéro de matricule. Il n'a jamais fait partie de la Résistance en France. Il n'est jamais passé par le camp de concentration allemand de Flossenbourg, en Bavière. Trente ans durant, il a menti. La supercherie a été découverte grâce aux soupçons d'un historien qui menait des recherches à l'occasion du 60^e anniversaire de la libération de Mathausen. Ne trouvant pas le nom d'Enric Marco dans la liste des prisonniers, l'historien a aussitôt alerté l'association des déportés qui, pour éviter un plus grand scandale, a décidé de rappeler en urgence son président, déjà en Autriche pour les cérémonies du 5 au 9 mai dernier, en compagnie du président du gouvernement espagnol José Luis Rodriguez Zapatero. »

¹ Albert Einstein, *Le Pouvoir nu, Propos sur la guerre et la paix, 1918-1955*, Hermann, 1991.

Pendant trente ans, donc, Enric Marco, qui vit à Barcelone, a dupé tout le monde. Destitué de son poste de président de l'association des déportés espagnols, il a au moins eu l'honnêteté de reconnaître son mensonge dans un communiqué, le mardi 10 mai 2005 : « Je reconnais ne pas avoir été interné dans le camp de Flossenburg, même si j'ai été en détention préventive sous l'accusation de complot contre le III^e Reich. » Libéré en 1943, il rentra en Espagne, où, après la fin de la dictature franquiste, à la fin des années 70, il se fit une spécialité de faire des conférences dans les écoles. Secrétaire général du syndicat CNT, président de la fédération des parents d'élèves de Catalogne, Enric Marco a reçu la croix de Sant Jordi, la plus haute distinction civile de Catalogne, pour son combat contre le franquisme et le nazisme. Il a même signé, en 1978, une autobiographie, *Mémoire de l'Enfer*, un livre poignant, religieusement cité dans toutes les études se référant à l'univers concentrationnaire. En janvier dernier encore, à 84 ans, il prenait la parole devant les députés espagnols pour y témoigner de la sauvagerie des SS : « Lorsque nous arrivions dans ces trains de bétail infectés aux camps de concentration, ils nous dénudaient, leurs chiens nous mordaient, leurs lumières nous aveuglaient », racontait-il en pleurant. Trente années de mensonges et de bluffs d'un faux déporté étaient enfin dévoilées.

Un autre coup dur frappa récemment une icône de la pensée planétarienne. Le 28 avril 2005, en effet, le journal *Le Point* publiait un dossier douloureux sur l'écrivain Marek Halter et intitulé : « Marek Halter, l'homme qui a tout vécu », signé de Christophe Deloire.

« Marek Halter raconte avec talent comment il prend le thé à la table des grands de ce monde, de Golda Meir à Jean-Paul II, de Nasser à Eltsine, de Sharon à Poutine... Le curriculum vitae de Marek Halter est ardu à déchiffrer comme la kabbale, tant il semble avoir eu de vies. Avec sa barbe, sa chevelure de Samson et sa plastique antique, ce Depardieu du récit biblique a une tête à jouer Moïse dans un péplum ». Il est certain en tout cas que « Halter a des histoires à revendre. »

« Le mystère Marek Halter remonte à sa naissance. Il a vu le jour à Varsovie avant la guerre. Sa mère, Perl, était poétesse yiddish, son père Salomon, imprimeur. Pour le reste, l'état civil de l'écrivain est intrigant. D'abord, Marek ne s'appelle pas Marek mais Aron, comme le prouve son extrait d'acte de naissance. Il avance une explication : "il y avait une erreur sur le visa collectif de ma famille, à notre arrivée en France, juste après la guerre."... Date de naissance ? L'écrivain indique partout le 27 janvier 1936, sur sa fiche "Who's Who" et les documents officiels par exemple. L'année est fautive. La date officielle

de l'état civil français, qui figure sur sa carte d'identité ou son passeport, est le 27 janvier 1932. "C'est une autre erreur de l'état civil, indique l'écrivain, et je n'ai jamais cherché à la rectifier." Mais il lui arrive de s'emmêler les pinceaux. A la page 23 du *Judaïsme raconté à mes filleuls* (Pocket, 2001), Marek Halter écrit "j'avais 9 ans" dans une scène qui se situe logiquement en 1941. Soit une naissance en 1932... Coquetterie d'un homme soucieux de cacher son âge ? Le détail n'est pas sans importance. Car il permet de préciser les premières années de sa vie, notamment ce qui en serait l'événement fondateur : la fuite du ghetto de Varsovie par les égouts. Depuis qu'il est allé frapper à la porte de Sartre, auquel il lança : "Je suis un survivant du ghetto", Halter parle de l'expérience vécue à son plus jeune âge. En 1995, le pape lui demande : "Alors, vous êtes né à Varsovie ?" L'écrivain répond : "Non, Saint-Père, je suis né dans le ghetto de Varsovie." Or, les quartiers juifs de Varsovie ne furent ceints par un mur qu'en novembre 1940. Avant, il n'y avait pas de ghetto. »

« Dans les cercles yiddish de Paris, les contradictions de Marek Halter font jaser depuis longtemps », dit Christophe Deloire. En mars 1980, Michel Borwicz, un historien du ghetto, publie un article dans le quotidien *Unzer Wort* dans lequel il assure que Halter n'a jamais vécu dans le ghetto. Après *La Mémoire d'Abraham*, en 1983, il écrira encore une brochure de 14 pages, relevant des incohérences graves, et qui circulera sous le manteau : « Le cas de Marek Halter, jusqu'où est-il tolérable d'aller trop loin ? » (sic). La fille de très proches amis des parents de Marek Halter, Rachel Hertel, confie : « Jamais les parents de Marek n'ont raconté avoir vécu au ghetto ; ils disaient être partis juste après l'éclatement de la guerre, en 1939 », comme des dizaines de milliers de Juifs de Pologne, qui ont fui en Union soviétique. Halter se défend : « J'ignore pourquoi Borwicz m'en voulait ainsi, et d'ailleurs, je n'ai jamais dit être resté longtemps au ghetto. »

« La vie de Marek Halter est un roman. A lire sa biographie officielle, en 1945, il est délégué des pionniers d'Ouzbékistan à la fête de la Victoire à Moscou. Directeur de l'Institut juif de Varsovie, Felix Tych n'y croit pas : "Il est très étrange qu'un jeune juif originaire de Pologne ait été délégué d'une république d'Union soviétique, a fortiori à cette époque." Ce jour-là, Marek Halter jure avoir remis un bouquet de fleurs au "petit père des peuples" : "Staline prit mes fleurs, me passa la main dans les cheveux et dit quelque chose que, troublé, je n'entendis pas." La première rencontre avec un grand de ce monde. Rachel Hertel assure que jamais Marek Halter n'en avait parlé avant la mort de ses parents. »

De retour d'Union soviétique, la famille Halter s'installe à Lodz, en Pologne, puis rejoint Paris. Reçu aux Beaux-Arts, lauréat du prix

international de Deauville, Marek Halter s'envole pour travailler à Buenos Aires. Selon la biographie officielle, « il se lie avec le président argentin Peron ». « Il faut croire que Peron a un sens étrange de l'amitié, écrit le journaliste, car Marek Halter, qui fréquente des révolutionnaires, est contraint à quitter l'Argentine deux ans plus tard. »

« L'écrivain relate souvent une anecdote : Le 6 juin 1967, "j'ai été reçu à l'Elysée par le général de Gaulle". Maurice Clavel l'aurait présenté en précisant : "Mon général, vous ne connaissez pas cet homme qui a tout vu, tout vécu." En fait, *Le Monde* du 7 juin 1967 évoque une "délégation", sans faire mention de Halter. Lui-même écrira d'ailleurs dans *Le Fou et les rois* : "En vérité, seul Clavel fut reçu."

« En 1977, il se lance dans une grande aventure, la préparation de *La Mémoire d'Abraham*. "Roman", est-il écrit sous le titre. Mais des passages en italique laissent penser que l'histoire est celle de la famille de l'auteur, une lignée de scribes depuis 2000 ans... Marek Halter fait appel à une équipe de documentalistes. L'historien Patrick Girard... s'en amuse : "L'arbre généalogique était complètement faux. La chronologie juive ne remonte pas au-delà du XVI^e ou du XVII^e siècle." La petite équipe cherche des références culturelles pour mettre en place une intrigue. La rédaction du livre est confiée à un "nègre", Jean-Noël Gurgand, qui travaille le manuscrit pendant deux mois...

« Des missions de plus en plus officielles vont lui être confiées. En 1991, il prend la présidence du Collège universitaire français de Moscou. Marek Halter certifie avoir lancé l'idée de créer un collège français dans le bureau de Gorbatchev, où son "ami" Sakharov l'aurait emmené. » Contactée par *Le Point*, la veuve de Sakharov, Elena Bonner, qui réside à Boston, assure que l'écrivain français et le scientifique russe ne se sont vus qu'une seule fois, à Moscou, en 1986, après le retour d'exil de son mari, et ajoute que son mari n'est jamais entré dans le bureau de Gorbatchev.

« En 1999, l'écrivain intervient auprès du ministre de l'Intérieur, Jean-Pierre Chevènement, pour lui demander s'il peut lever une interdiction de séjour d'un Ouzbek, qui se trouve être un membre important de la criminalité organisée. Les services spécialisés sont d'autant plus surpris qu'un autre mafieux ouzbek, refoulé à la frontière française, lance : "Je suis un ami de Marek Halter !" »

« Quand on pose des questions gênantes à Marek Halter, termine malicieusement Christophe Deloire, il répond avec douceur, en posant sa main sur l'avant-bras de son interlocuteur. »

Dans le numéro du *Point* du 19 mai 2005, Marek Halter faisait publier un droit de réponse : « L'article du 28 avril 2005 "L'homme qui a tout vécu" a blessé mes proches ainsi que moi-même. A la relecture, il m'a fait rire. Parce que, découvrir à mon âge que mon nom n'est pas

mon nom, mon enfance, mon travail, ma vie non plus, bref : que moi, je ne suis pas moi, vous admettez que cela soit risible. Je vous serais tout de même reconnaissant de bien vouloir publier cette brève réaction dans votre magazine. Par respect pour mes amis, en France et à l'étranger, par respect pour tous ceux qui partagent mes combats, par respect pour mes lecteurs. » Il est possible que le rire de Marek Halter cachait en cette journée une profonde souffrance. Pourquoi les être humains sont-ils si méchants ? Pourquoi ne pas tous nous aimer, là, maintenant, plutôt que de faire saigner la mémoire ?

On pourra retranscrire ici le témoignage assez extraordinaire d'Elie Wiesel pendant la guerre du Golfe en 1991. Le grand écrivain alla alors en Israël pour soutenir sa communauté pendant la dure épreuve où l'Irak, bombardé par les Américains, envoyait par vengeance ses vieux missiles Scuds sur le petit Etat hébreu : « Mon cousin Eli Hollender¹ est content que je sois venu : "Viens à la maison me dit-il. Viens dîner. Nous attendrons les Scuds ensemble." Drôle d'invitation, drôle d'idée, écrit Elie Wiesel... J'accepte son invitation. Nous fixons un rendez-vous. A la dernière minute, je décommande. Empêchement imprévu. Le soir même, chacun de son côté, nous écoutons à la radio les informations sur l'attaque des missiles qui vient de se déclencher... Un mois plus tard, je reçois une lettre d'Eli dans laquelle il remercie Dieu de mon empêchement : "Si tu étais venu, nous serions restés chez nous au lieu d'aller passer la nuit chez nos enfants. Et qui sait ce qui nous serait arrivé. Un Scud est tombé sur notre maison et l'a entièrement démolie. C'est un miracle que tu ne sois pas venu². »

Elie Wiesel, incontestablement, est un rescapé de la guerre du Golfe. Son aventure est d'autant plus extraordinaire que, ainsi qu'il le reconnaît lui-même, « les Scuds n'ont fait aucune victime. L'homme qui est mort à Bnei Brak ? Crise cardiaque. Ailleurs, une femme s'est enfermée dans une armoire et a récité des psaumes. La pièce s'est effondrée, mais l'armoire est restée intacte. » On vous le dit : Israël est le pays des miracles !

Le refuge en Israël

Les escroqueries intellectuelles qui émaillent l'histoire ne sont cependant pas ce dont les Occidentaux prennent le plus conscience. Le plus souvent, ils restent même dans la plus totale ignorance de l'aventure dans laquelle ils sont embarqués. Les escroqueries financiè-

¹ Aucune parenté connue avec François Hollande, le président du Parti socialiste.

² Elie Wiesel, *Mémoires 2*, Editions du Seuil, 1996, p. 148.

res sont en revanche beaucoup plus palpables, puisqu'ici, les victimes peuvent directement mesurer le niveau de leur compte en banque. Le présent chapitre n'a d'autre objet que de répondre à ce qu'avance Jacques Attali, lorsqu'il laisse entendre, dans *Les Juifs, le Monde et l'argent*, que l'Israël refuse d'accueillir les gangsters et les tueurs qui veulent s'y réfugier. A propos du célèbre gangster juif américain des années trente, Mayer Lansky, Attali écrit : « Quelques années plus tard, il tentera de se réfugier en Israël, qui lui refusera le bénéfice de la Loi du Retour : par ses crimes, il aura perdu le droit d'être reconnu comme juif. Il mourra à Miami, dans son lit¹. » L'assertion était trop éloignée de la réalité pour qu'elle ne fit l'objet d'une réponse détaillée. En vérité, l'Israël a souvent servi de refuge à des Juifs qui s'étaient rendu coupables dans leur pays de crimes, de malversations ou d'escroqueries. Bien évidemment, il faut rappeler que les Juifs sont loin de constituer le gros des bataillons d'escrocs et de margoulines qui sévissent dans toutes les sociétés, et aussi, comme le rappelait plus haut Patrice Bollon avec beaucoup d'à propos, qu'ils ne forment qu'un pourcentage infime de la population.

Pour répondre à Jacques Attali, on peut citer par exemple le cas du fameux escroc Samuel Szyjewicz, dit Flatto-Sharon. Celui-ci a vu le jour le 18 janvier 1930 à Lodz, en Pologne, de l'union de Josef Flatto et d'Esther Szyjevicz. Installé en France, il adopta le patronyme de Flatto-Sharon, sous lequel il débuta sa carrière. Il réalisa vingt-neuf opérations immobilières, portant soit sur des terrains à bâtir, soit sur des immeubles à rénover ou à construire après démolition. En les revendant successivement à des sociétés fictives créées par des complices, en moins d'un mois, il empochait une plus-value artificielle de 324 millions de francs. Il avait bénéficié pour cela de la complicité d'hommes politiques qui accéléraient les dossiers de permis de construire et de plusieurs dirigeants d'un organisme de crédit, qui faisaient attribuer à ses sociétés fictives des crédits exorbitants qui allaient disparaître par la suite dans la poche de l'escroc. Mais cela ne lui suffit pas : Flatto-Sharon inventa en plus des travaux fictifs et contracta des prêts pour les financer. Grâce à des hommes de paille, les crédits étaient retirés et placés aussitôt dans d'autres établissements financiers. Lorsqu'en 1975, l'escroquerie fut enfin découverte, 550 millions de francs s'étaient évaporés, et Flatto-Sharon avait déjà pris le large pour un pays où il n'existe pas de convention d'extradition avec la France, ni d'ailleurs avec aucun autre pays au monde : l'Israël. Il s'offrait à Savyon, dans la banlieue de Tel-Aviv, une somptueuse propriété de 1700 m² habitables, et parvenait même à se faire élire à la

¹ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, Editions Fayard, 2002, p. 485.

Knesset – le parlement israélien – où il siégera jusqu'en juillet 1981. Patriote, il finança des milices chargées de protéger les synagogues en France et une équipe de tueurs pour assassiner le chancelier Kurt Waldheim en Autriche. Arrêté en Italie où il allait rencontrer son avocat Klarsfeld, il parvint miraculeusement à s'enfuir, sans que la France demandât son extradition. On pourra consulter avec intérêt le reste du dossier et les brumeuses relations politiques de Flatto-Sharon avec un individu qui allait devenir président de la République française dans *Le Crapouillot* de mars 1989.

On se souvient aussi de l'affaire Elf-Bidermann. De 1990 à 1994, la société pétrolière Elf arrose les sociétés de textile de Maurice Bidermann, « le roi de la confection », à hauteur de 183 millions, sous prétexte de sauver la « filière textile française ». En échange, Bidermann paye le PDG d'Elf Loïc Le Floch-Prigent et sa femme Fatima Belaïd, en nature (voyages, hôtels, appartements...) et en liquide. L'affaire est médiatique : Moïse Zylberberg, alias Maurice Bidermann, est le frère de Régine Choukroun, tenancière de la fameuse boîte de nuit parisienne « Chez Régine » (la « reine des nuits parisiennes »). Dans *Le Figaro* du 2 septembre 1996, on a pu lire : « Le magistrat attend beaucoup des déclarations de l'avocat parisien Claude Richard. Ce dernier, au courant de plusieurs opérations immobilières conduites par le groupe pétrolier Elf, s'était réfugié en Israël, dont il possédait la nationalité depuis 1992 ». Alfred Sirven, proche des milieux maçonniques, et qui était l'acteur central du système des caisses noires, accabla son ancien patron à l'audience. Déjà incarcéré après son arrestation en 2001 à l'issue de trois ans de cavale, il fut condamné à trois ans de prison en 2003. Le breton Loïc Le Floch-Prigent fut condamné à cinq ans de prison pour abus de biens sociaux. Maurice Bidermann, fut lui condamné à trois ans de prison, dont deux avec sursis, et un million d'euros d'amende.

On ne citera pas ici les nombreuses affaires de corruption et d'escroqueries qui ont défrayé la chronique de la France, tout au long des Troisième, Quatrième, et Cinquième Républiques. Elles sont trop nombreuses, et demanderaient une étude à part entière. Celles de ces dernières années suffisent à montrer l'ampleur du phénomène.

Parmi celles-ci, on peut citer celle qui a impliqué Jean Frydman, inculpé en 1996 d'abus de biens sociaux, faux et usage de faux. Il lui était reproché d'avoir inspiré, en 1989, une énorme campagne de presse accusant la firme de cosmétique L'Oréal d'antisémitisme, en vue de la contraindre à payer à des prix surévalués les droits de vieux films qu'il avait acquis pour rien par le biais de sociétés écrans.

On se souvient aussi du scandale de l'ARC (association pour la recherche contre le cancer), qui éclata au mois de janvier 1996, et de son

président Jacques Crozemarie, que l'on a vu des dizaines de fois à la télévision dans des spots publicitaires. Avec toute l'autorité que lui conférait sa blouse blanche, il fixait les téléspectateurs dans les yeux (« Donnez pour la recherche sur le cancer, rejoignez l'ARC ! ») pour convaincre toutes ces familles modestes, émues par l'appel, de lui envoyer une partie de leurs économies. Ces braves gens ignoraient alors que des centaines de millions de francs étaient détournés par l'escroc pour financer sa piscine, son matériel vidéo sophistiqué, la climatisation de l'une de ses villas, l'aménagement de son appartement à Villejuif, ses voitures de fonction, ses voyages en avion, ainsi que les salaires de ses domestiques et de ses maîtresses. Au moins 300 millions de francs ont été détournés, comme l'a révélé le procès qui s'est ouvert au mois de mai 1999.

Crozemarie, docteur honoris de l'Université de Jérusalem et membre du Grand Orient de France, confiait ses campagnes de communication à la firme International Développement, qui surfacturait ses services et reversait aussitôt des salaires indus à l'escroc. Le rapport de 1996 de la Cour des comptes indiquait que seuls 26 % des dons pour la recherche parvenaient effectivement aux scientifiques. On sait aussi que sa blouse blanche n'était qu'un déguisement de circonstance : le patron de l'ARC n'a jamais été médecin. Titulaire d'un diplôme en radio-électricité, il était parvenu, grâce à son culot phénoménal, à contrôler tous les rouages de la principale association faisant appel à la générosité des Français. Le *Nouvel Observateur* du 14 août 1996 précisait : « Un homme aurait pu éclairer la lanterne du juge chargé de l'instruction, Ronald Lifschutz, directeur financier d'International Développement. Début juin, la brigade financière s'est présentée à l'aube dans son immeuble, un HLM de la Ville de Paris. Pas de chance, le prévoyant locataire s'était envolé pour Israël depuis une bonne quinzaine. » Jacques Crozemarie a été condamné en juin 2000 à quatre ans de prison et 2,5 millions de francs d'amende, ainsi qu'à 202 millions de francs de dommages et intérêts à verser à l'ARC. Libéré en octobre 2002, après 33 mois passés en prison, il déclara dans un entretien publié par *Le Parisien* : « Je ne suis pas un voleur. Je n'ai jamais compris pourquoi j'ai été condamné, et je ne le comprendrai jamais. Je ne veux pas finir ma vie condamné. Cela me révolte. J'ai payé pour rien ! J'attends toujours les preuves contre moi. » Nous retrouverons, plus avant dans notre étude, ces dispositions d'esprit pittoresques qui consistent à nier de manière abrupte, malgré les évidences les plus accablantes.

On se souvient encore de Didier Schuller, espoir de la droite libérale dans les Hauts-de-Seine et bras droit du ministre Charles Pasqua. Avec Patrick Balkany, le maire de Levallois, il monta un réseau de

fausses factures en marge des chantiers de l'office des HLM. En 1995, il préféra prendre la fuite et navigua entre Israël, les Bahamas et Saint-Domingue, où il habite dans une résidence de milliardaire, ainsi qu'en a témoigné son propre fils à la télévision en janvier 2002. Son procès se déroule en ce moment, en juillet 2005.

L'ancien maire de Cannes, Michel Mouillot, a eu aussi maille à partir avec la justice française. Le journal *Libération* précise le 13 août 1996 : « Mouillot... a noué des liens privilégiés avec le clan Gaon [famille de Juifs égyptiens possédant notamment plusieurs hôtels Noga – anagramme de Gaon – dans le monde] et notamment avec le gendre, Joël Herzog, fils de l'ancien président de la République d'Israël qui a été placé à la tête du casino cannois. Tout comme son ami François Léotard, devenu ministre de la Défense, Mouillot effectue alors de fréquents déplacements à Jérusalem ou à Tel Aviv, où il est décoré des plus hautes distinctions du pays. Au mois d'octobre 1995, après avoir essuyé deux refus, le casino Cannes Riviera, situé dans les sous-bois de Noga, décroche enfin une centaine de machines à sous. A côté va soudain poindre un nouveau larron auquel Michel Mouillot fait les yeux doux : c'est Isidore Partouche, l'empereur des casinos... ».

Les Français ont aussi entendu parler de « l'affaire du Sentier¹ », cette gigantesque arnaque qui a remué à la fin du XX^e siècle, le quartier de la confection situé au cœur de Paris. Dix-huit mois d'instruction judiciaire, ponctués de deux spectaculaires descentes de police dans le quartier du Sentier, et 188 interpellations, ont permis de mettre au jour une « extraordinaire noria d'opérations effectuées dans des délais très brefs avant que les banques ne se rendent compte de la supercherie », selon le rapport de la Brigade de recherches et d'investigations financières (Brif). Le procès, qui s'est déroulé à partir du 20 février 2001, n'a pas duré moins qu'une dizaine de semaines, étant donné l'ampleur de la procédure. 124 prévenus se sont succédés à la barre devant le tribunal correctionnel de Paris, pour escroquerie en bande organisée. Ils avaient mis en place un réseau de « cavalerie » et de « carambouille ». La « cavalerie », c'est l'utilisation de fausses traites, permettant de faire financer par les banques des transactions inexistantes. La « carambouille » est la revente de marchandises non payées, au détriment du fournisseur initial. La cavalerie – l'échange de fausses traites – est considérée comme l'un des plus vieux métiers du monde. C'est un procédé trop bas de gamme pour dégénérer en casse du siècle, à moins de le pratiquer à l'échelle industrielle. Ici, 93 sociétés ont planté banquiers et fournisseurs pour un montant de 540

¹ *Libération*, 20 février 2001, p. 17 ; 31 mars 2001, p. 18 ; *Le Parisien*, mardi 29 janvier 2002, p. 12.

millions de francs, mais si l'enquête s'était élargie aux 768 entreprises potentiellement concernées, la barre du milliard aurait été dépassée.

La traite est un papier indiquant qu'une marchandise livrée à l'instant T sera payée deux mois plus tard. L'escompte d'une traite par un banquier permet au vendeur de se faire payer tout de suite. La banque se charge de récupérer l'argent auprès de l'acheteur deux mois plus tard. Tout le monde y gagne : la banque touche une commission, et le vendeur touche du cash. Si l'acheteur est défaillant deux mois plus tard, la banque est plantée, ce sont les risques du métier. Au passage, personne – ou si peu – ne vérifiera si la marchandise a été livrée. Maintenant, si de multiples fausses traites circulent dans tous les sens et que tous les acheteurs font faillite en même temps, la banque est plantée pour de bon. A ce stade, il faut donc multiplier le nombre de banquiers pour que chacun d'entre eux ne se rende compte de rien. D'où la tentation de monter l'opération « Planter les banques ». Elle aurait aussi bien pu être baptisée « Planter les fournisseurs », puisque, au final ces derniers ont plus perdu que les banquiers. Mais c'eût été moins populaire.

Le cerveau de l'opération se nomme Haïm Weizman, qui avait pour habitude de déambuler dans le quartier vêtu d'un treillis de Tshal en souvenir de son grade de sergent-chef dans l'armée israélienne. Weizman avait tâté de la cavalerie dès 1995, histoire de se faire la main. Puis, il serait passé aux choses sérieuses au cours du premier semestre 1997, où il lance l'opération « Planter les banques », lors de laquelle 2 700 traites seront échangées en quelques semaines, prélude à des faillites en cascades et à sa fuite en Israël. La cavalerie est doublée d'une escroquerie aux assurances. Le 25 avril 1997, un entrepôt de vêtements brûle à Aubervilliers. Des fausses traites qui ont alimenté la cavalerie servent à soutirer 16 millions aux assureurs. Quand les banques se décident à alerter le parquet en juillet, il est déjà trop tard.

En septembre, les enquêteurs ont une grosse surprise. A côté du « réseau mort », dont la plupart des protagonistes sont en fuite, un « réseau vivant » continue. La veille de son interpellation, Samy Brami est sur le point de prendre la fuite quand les enquêteurs le cueillent dans un hôtel. Samy, dit le petit Sam par opposition à son bras droit, Samson Simeoni dit le grand Sam (en fuite en Israël), rétorque qu'il s'était isolé pour « faire le point ». M^e William Goldnadel, avocat de Samy Brami, peste déjà contre un procès-spectacle, fruit d'un « montage hétéroclite de moyennes escroqueries » qui ne mériteraient pas un tel foin : « J'ai peine à comprendre comment le Sentier peut être battu sur le terrain de la frime et de l'exagération », dit-il. La présidente du tribunal, Anny Dauvillaire, prend la chose avec flegme.

Une seule chose l'énerve : ces sorties incessantes de la salle des prévenus pour aller téléphoner. Les enquêteurs se souviennent pour leur part de certains traits assez déroutants des prévenus : les aveux consentis avec « force circonvolutions », par exemple ; les malaises impromptus d'une femme « chaque fois que les questions devenaient embarrassantes » ; ce chef de réseau ne reconnaissant même plus son cousin ; ou encore cette confrontation qui faillit tourner au pugilat dans les locaux du palais. Tout cela était sans doute effectivement assez pittoresque.

Le 28 janvier 2002, le tribunal correctionnel de Paris a finalement condamné 88 des 124 prévenus à des peines de prison, dans ce dossier d'escroquerie de plus de 82 millions d'euros (538 millions de francs). La peine la plus lourde – 7 ans de prison ferme – a été prononcée à l'encontre de Haïm Weizman, toujours en fuite avec douze autres prévenus. Au-delà des peines de prison, la condamnation de la quasi totalité des prévenus à rembourser le préjudice a été mal accueillie : « On veut notre mort », s'est écrié à l'issue de l'audience Samy Brami, dit Samy la Belette, condamné à cinq ans de prison dont trente avec sursis. « Ils veulent nous tuer avec l'argent », a-t-il crié.

Le 10 mai 2004, la chambre de l'instruction de Paris examinait le dossier Sentier II¹, répétition en mieux de la première affaire : 148 mises en examen pour blanchiment, portant sur 1 milliard de francs, recyclés en espèces pour frauder le fisc ou payer les salariés au noir. Le trafic, aussi simple qu'astucieux, repose sur ce bon vieux chèque : le procédé consiste à l'« endosser », c'est-à-dire à modifier le nom de son bénéficiaire par une simple mention au verso accompagnée d'un tampon bancaire. L'endossement est interdit en France depuis les années 70, car c'est la source de toutes sortes de combines ; mais pas en Israël. Les escrocs ont mis à profit cette situation pour mettre en place un vaste trafic de chèques faisant l'aller-retour entre Paris et Tel-Aviv : des chèques volés ou d'origine douteuse, blanchis par des banques françaises et israéliennes.

A la différence de Sentier I, les commerçants (du textile, du cuir, de l'intérim, du transport...) ne sont plus seuls en cause. Huit banques sont poursuivies en tant que personnes morales (dont la Société générale, la Bred et American Express), et 33 banquiers (dont Daniel Bouton², PDG de la Générale) en tant que personnes physiques. Mais on trouve aussi quatre rabbins de la mouvance Loubavitch. De fait, une nébuleuse de 140 associations confessionnelles a largement usé du système.

¹ *Libération*, lundi 10 mai 2004 et samedi 19 juin 2004, Par Renaud Lecadre.

² Aucune parenté connue avec Pierre Botton, le milliardaire (Pharmacie, presse), gendre de l'ancien maire de Lyon Michel Noir, et condamné en même temps que lui.

Il est certain que les banques se sont livrées, tout au long de l'instruction, à un ahurissant lobbying auprès des pouvoirs publics pour se sortir d'affaire. Le raisonnement du parquet leur a finalement donné raison : en gros, les banques ne peuvent pas tout vérifier, tout détecter ou tout savoir d'un blanchiment en cours. « C'est sûrement vrai, compte tenu du nombre de chèques en circulation (plusieurs dizaines de milliers par jour). Mais quand une banque accepte de virer un chèque à l'ordre du Trésor public ou de l'Urssaf au profit d'un tiers, en se contentant d'une mention en hébreu à laquelle elle n'entend rien, c'est quand même le signe que quelque chose ne tourne pas rond », précise le journaliste. Simple « négligence, relevant semble-t-il d'une pratique répandue », estime le parquet, qui a profité d'un artifice de procédure pour annuler le renvoi du dossier en correctionnelle, peut-être pour ne pas tremper de grands noms de la finance qui étaient cette fois en cause.

Au cours du même mois de mai 2004, une autre affaire agitait les milieux communautaires. Six rabbins français, étaient renvoyés en correctionnelle pour blanchiment¹. On reprochait à ces religieux de tendance loubavitch, d'avoir dévoyé la tradition de collecte au sein de la communauté juive. Pour appâter les donateurs, des associations réputées caritatives proposaient un retour en liquide pouvant aller jusqu'à 50% des « rétro-dons ». Un argument décisif pour draguer certains commerçants adeptes de l'économie au noir. La chambre de l'instruction, qui venait d'examiner pendant deux jours l'affaire du Sentier II, devait décider si ces rabbins (plus d'une vingtaine de responsables associatifs) seraient jugés séparément ou conjointement avec la centaine d'autres mis en examen dans ce dossier tentaculaire. A l'origine, il y avait le rabbin Elie Rotnemer, fondateur du *Refuge*, organisme collecteur du 1% logement. Après sa mort en 1994, à la veille d'un scandale financier, ses héritiers ont amplifié et diversifié ses méthodes de collectes au profit d'une nébuleuse de 150 associations (écoles privées, maisons de retraite...) domiciliées en Seine-et-Marne et à Paris dans le XIX^e – les deux centres névralgiques des loubavitchs : sur cinq ans (de 1997 à 2001), elles ont brassé 450 millions de francs. La plupart des mis en examen sont des anciens du *Refuge*, et notamment Joseph Rotnemer, nouveau patriarche familial, ainsi que le rabbin Jacques Schwarcz, tous deux en fuite en Israël.

Le « dévoiement progressif du système associatif » fondé à l'origine sur un principe de solidarité communautaire, a commencé à Mulhouse en 1997, avec un réseau profane mis sur pied par Georges Tuil (lui aussi en fuite en Israël). C'est lui qui a le premier utilisé la

¹ *Le Parisien*, 12 mai 2004, p. 15, article de Renaud Lecadre.

possibilité d'endosser des chèques en Israël contre remise d'espèces. Comme l'a confessé l'un de ses lieutenants : « Pour faire partir les chèques et récupérer les espèces, il fallait trouver des porteurs ». L'idée a donc été de confier les enveloppes à des religieux, peu susceptibles de se faire fouiller à l'aéroport.

Le principal collecteur de fonds exagère peut-être quand il assène aux enquêteurs : « Je risque ma vie et celle de ma famille, car celui qui dénonce son prochain est condamné à mort par la communauté. J'arrête de parler ». C'est en effet un excellent prétexte pour se taire.

Le journal *Libération* du 10 mai 2004 publiait encore cet article de Renaud Lecadre récapitulant les différentes escroqueries en cours dans le milieu :

Chèques volés : Des sacs postaux contenant des chèques à l'ordre de l'Urssaf ou du Trésor public sont volés dans des centres de tri. Le « blanchiment du pauvre » consiste à trafiquer l'intitulé, au nom d'un M. Urssafi, Hussard ou Gorssappian. Plus élaboré, l'endossement en Israël : le chèque à l'ordre de l'Urssaf est remis à un « changeur », métier légal dans ce pays, contre des espèces (moins sa commission). Le voleur récupère le cash, le changeur dépose le chèque à sa banque israélienne, laquelle fait créditer son compte par la banque française émettrice.

Arnaque aux commerçants : Un grand classique. Il s'agit de draguer les petits patrons en leur faisant miroiter qu'une publicité insérée dans une revue de la police, ou un annuaire du fisc, aiderait grandement à faire sauter PV et redressements fiscaux. Ces supports publicitaires n'existent pas ; mais les chèques envoyés à leur nom, si. Eux aussi seront changés en Israël.

Fausse publicité : Cette fois, le commerçant est complice. Il signe un chèque à l'ordre d'une régie publicitaire pour une annonce dont il sait qu'elle ne passera pas. La régie lui rétrocède la somme en liquide, moyennant commission. Le commerçant, qui a pu justifier sa sortie d'argent, récupère du cash net d'impôt ; la régie retombe sur ses pieds en endossant le chèque en Israël. Le gérant de RPMP, la régie de radios juives françaises (les radios elles-mêmes ne sont pas en cause), a avoué et décrit le système.

Faux dons : Ici interviennent certaines associations culturelles juives. Le commerçant joint l'utile à l'agréable en finançant des bonnes œuvres tout en récupérant la moitié au black, certains rabbins acceptant de faire 50-50. Un responsable loubavitch a admis le distinguo entre « les dons cachés, qui sont de vrais dons, et les dons pas cachés, qui sont des échanges de chèques contre espèces. Les faux donateurs sont des gens intéressés qui vous contactent quand ils ont des besoins en espèces ».

Vraies-fausse cotisations : Des rabatteurs collectent la taxe professionnelle auprès de commerçants du textile ou cuir, qu'ils reversent à des écoles. Jusque-là, rien d'anormal. Mais les rabatteurs proposent ces fonds à des établissements endettés, comme l'Essec (la grande école de commerce) en exigeant en retour un « don » qui peut atteindre 50 % de la somme versée.

Le Parisien du 22 juin 2004, révélait encore une autre affaire, dans un article qui aurait pu s'intituler : « Comment plumer les policiers, les gendarmes et les pompiers français ? » En juin 2004, une perquisition a eu lieu à Paris dans une curieuse banque israélienne, dont les coordonnées ne se trouvaient pas dans l'annuaire des pages jaunes. « Et même en passant devant son bureau de représentation du 33 rue Marbeuf à Paris, il faut se montrer perspicace pour en soupçonner l'existence », poursuit le journaliste. La banque Hapoalim est pourtant « l'une des plus importantes d'Israël », mais il faut croire qu'elle préfère rester discrète. Les policiers de la Brif (brigade de recherches et d'investigations financières) ont mené une importante perquisition à son bureau parisien dans une enquête sur un système d'escroquerie à la régie publicitaire. Une vingtaine de complices sont poursuivis par la justice pour « blanchiment aggravé » et « escroquerie en bande organisée. ». L'arnaque consistait à vendre à de grandes entreprises des encarts publicitaires dans des publications spécialisées éditées par des associations de policiers, de gendarmes, de pompiers ou du ministère des finances. Si les publicités n'étaient pas publiées, les chèques étaient, eux, encaissés. Le butin est estimé à 55 millions d'euros, récupérés en dix-huit mois ! Pour réinvestir une telle fortune, il fallait des réseaux de blanchiment, et la banque Hapoalim a pu jouer ce rôle. Des écoutes téléphoniques indiquent en effet que le cerveau de l'arnaque, Samy Souied, était en relation d'affaires avec un responsable de l'établissement en Israël. Lors de la perquisition, les policiers ont découvert des ordres de virement vierges et des dossiers d'ouverture de comptes remplis alors qu'un bureau de représentation n'a pas le droit de faire de telles opérations. « Un complice emmenait les documents dans des banques Hapoalim au Luxembourg, en Suisse ou en Israël pour y ouvrir les comptes. Cela permettait de ne laisser aucune trace du réinvestissement de l'argent sale. »

Le Parisien du 4 septembre 2004 révélait une nouvelle escroquerie : « Immense arnaque sur les assureurs français ». « C'est l'une des plus importantes escroqueries aux assurances jamais révélées en France. Les enquêteurs de l'OCRGDF (Office central pour la répression de la grande délinquance financière) s'appêtent à boucler un dossier mettant en cause garagistes, experts automobiles, agences bancaires, vrais-faux sinistrés, employés d'assurance... Au total, une

vingtaine de personnes sont actuellement mises en examen à Paris par la juge Françoise Néher pour “escroquerie commise en bande organisée” et “faux et usage”, dont la moitié est en détention provisoire. Le bénéfice réalisé par ce groupe très organisé est estimé à 8 millions d’euros entre 2000 et 2003. 1 200 dossiers d’escroquerie ont été résolus par la police judiciaire. Les victimes de cette arnaque sont les principaux assureurs français : AGF, Matmut, Axa, Macif, Maaf. Plusieurs mandats d’arrêt internationaux devraient être prochainement délivrés à l’encontre notamment du principal bénéficiaire présumé, Bruce Chen-Lee, 48 ans, franco-israélien, actuellement résidant à Jérusalem », c’est-à-dire, pour être plus précis, en fuite en Israël¹.

Le principe de l’escroquerie est simple : des garagistes « rabattent » des victimes d’accidents de la circulation. Puis ils reconstituent un faux dossier complet à partir de la déclaration de dommages. Avec la complicité d’experts, les dégâts sont très largement surévalués. Un nouveau constat à l’amiable est rédigé. Reste ensuite à fabriquer de fausses factures au nom de garages existants ou non. Le tout – faux constat, fausse expertise et fausses factures – est ensuite envoyé à l’assureur. Le dédommagement part ensuite directement dans les caisses du réparateur automobile après désistement du sinistré. « Le plus incroyable, c’est que ce système a pu fonctionner près de quatre ans sans que les assureurs s’en aperçoivent », souligne un policier. Ce sera finalement un employé plus vigilant qui va s’apercevoir d’un nombre important de sinistres automobiles faisant apparaître les mêmes garages en région parisienne et le même expert automobile. L’ensemble des bénéfices réalisés par les leaders du groupe a été transféré en Israël soit par porteur, soit à l’occasion de voyages effectués par des membres de la bande, soit par des virements de la Western Union. Selon les enquêteurs, le cerveau présumé de la bande, Chen-Lee, possède un hélicoptère stationné en Grèce, un bimoteur sur un aéroport en région parisienne ainsi que plusieurs villas en France et en Israël.

Contrairement à ce qu’écrit Jacques Attali, l’Israël paraît bien être un refuge pour les malfrats. Bien entendu, il faut insister sur le fait que tous les escrocs ne sont pas juifs, et que tous les Juifs ne sont pas des escrocs. Mais comme le dit Attali : « chez eux, comme toujours, on ne fait pas les choses à moitié : quitte à être criminels, autant être les premiers². »

D’autre part, il ne faudrait pas penser que les escrocs d’origine juive ne s’en prennent qu’aux goys : Un article de septembre 2000, cueilli sur le site internet sefarad.org, nous informe sur une escroque-

¹ Il manque une lettre à « Chen ».

² Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l’argent*, Éditions Fayard, 2002, p. 482.

rie aussi peu médiatique que les précédentes : « Plus de 1 000 rescapés de la Shoah en Israël ont porté plainte contre un avocat israélien. Il aurait monté une escroquerie de 180 millions de francs suisses sur des retraites. L'information est confirmée par le ministère israélien de la Justice. L'argent a été bloqué en Suisse. L'affaire a été rapportée par l'hebdomadaire allemand *Der Spiegel*, le journal dominical suisse *Sonntags Zeitung*, ainsi que la *Tribune de Genève*. Israël Perry, domicilié à présent à Londres, aurait abusé de la confiance de nombreux survivants de la Shoah bénéficiaires d'une nouvelle disposition leur permettant de toucher une retraite allemande. Aidé par deux financiers allemands, l'avocat avançait le petit capital de base pour s'inscrire à la Caisse de retraite allemande, mais empochait les mensualités destinées à ces personnes âgées. Il aurait ainsi accumulé une somme de 180 millions de francs suisses déposés dans trois banques zurichoises. Le ministère israélien de la Justice a fait jouer l'accord d'entraide judiciaire avec la Suisse et obtenu le blocage des 180 millions. Un blocage confirmé par le juge d'instruction du district de Zurich. Les inspecteurs de la brigade criminelle de Tel Aviv mettent en ce moment la dernière main à l'enquête avant de transmettre le dossier au Parquet. La police israélienne fait valoir que tout cet argent était promis au blanchiment. L'avocat a démenti toute escroquerie de sa part. »

Ces escroqueries ne représentent certainement pas une liste exhaustive. Des recherches approfondies permettraient sans doute d'en découvrir bien davantage au cours de ces dernières décennies, car les médias télévisés restent souvent assez discrets, et le sont d'autant plus lorsqu'il s'agit d'affaires ayant cours à l'étranger. L'une des plus grandes escroqueries du monde, par exemple, a été réalisée récemment sans qu'on en ait entendu parler en France à un seul moment.

Il s'agit de la gigantesque arnaque réalisée par le rabbin Sholam Weiss, et qui porte sur 450 millions de dollars. Sholam Weiss, juif hassidique né en 1954, a mis au bord de la banqueroute un géant américain de l'assurance-vie : la National Heritage Life Insurance Company. Il avait déjà écopé de huit mois de prison ferme pour avoir arnaqué une assurance, avec un faux incendie supposé avoir ravagé pour un million de dollars de baignoires (!) dans sa société de matériel ménager. Mais eu égard au fait que le rabbin était bon mari, père de famille attentif, bien malade et profondément religieux, le juge avait accepté de le laisser célébrer Pessah en famille. A peine sorti de prison, il s'était envolé en jet privé, jusqu'à un casino-hôtel d'Atlantic City, où il avait, en quatre jours, craqué soixante-dix mille dollars.

Puis le rabbin fit la connaissance de Michael D. Blutrigh, propriétaire dans la 60^e rue à Manhattan, d'un cabaret de strip-tease protégé par la mafia. Weiss y pris ses habitudes et découvrit que le patron de

ce bar était aussi un des avocats de la National Heritage Insurance Company ; c'est ainsi que les choses commencèrent. Weiss, qui affirme avoir acquis sa maîtrise de l'escroquerie à la Talmud school de Boro Park à New York, explique sa dérive par l'échec de son couple. A trente ans, il a dû, pour obtenir le get (divorce talmudique), s'engager à verser à sa femme une kethouva de cent mille dollars à l'occasion de chaque bar Mitzvah et de chaque mariage de chacun de ses cinq enfants.

Mais son avocat, Joel Hirschhorn, de Floride, n'est pas sensible à ce drame. Chaque fois que l'on évoque son client devant lui, il entre en transe : « Ne me parlez pas de ce type nauséabond ! » hurle-t-il, avant d'évoquer les vociférations de Weiss engueulant ses complices avec son portable dans le hall du palais de justice, jusque dans l'enceinte du tribunal, et se comportant d'une manière si odieuse avec la cour que, se souvient l'avocat, « j'étais sans cesse obligé de rappeler au tribunal que l'on ne jugeait pas mon client pour arrogance et grossièreté, mais pour escroquerie ». Finalement, au mois d'octobre 1999, Weiss est appelé à comparaître pour l'affaire *National Heritage Insurance Company*. Contre l'avis de tous les observateurs judiciaires, il obtient de rester en liberté moyennant une caution. Mais lorsque le montant de cette caution est fixée par le juge, c'est la stupeur : cinq cent mille dollars ! Le millième du butin. Chacun comprend alors que Weiss va disparaître. On est tout de même fondé à s'interroger, écrit le journaliste américain Mickael A. Hoffmann, sur les raisons qui ont fait que le gouvernement fédéral n'a pas prévu cette fuite que tout le monde attendait. Et de remarquer que même la peine colossale infligée *in absentia* à l'escroc ressemble fort à une façon d'apaiser l'opinion publique. Le 15 février 2000, en effet, Weiss a écopé par contumace d'une peine très américaine : prison à vie, plus 845 années de prison. Le juge Patty Fawsett lui a en outre infligé une amende de 123 millions de dollars et lui a intimé l'ordre de restituer 125 millions de dollars à la compagnie d'assurance. Mais le rabbin Sholam Weiss s'est réfugié en Israël, où il a maintenant tout le loisir de profiter des économies de 25 000 Américains, pour la plupart âgés, qui avaient investi la totalité de leur retraite dans cette compagnie d'assurance.

Le journal *Le Monde* du 31 janvier 2001 abordait enfin l'affaire Marc Rich. Né à Anvers en 1934, arrivé à New York en 1941 avec des parents juifs fuyant le nazisme, Marc Rich a été, avec son associé Pincus Green – gracié en même temps que lui –, l'un des négociants qui ont transformé le marché mondial du pétrole d'abord par la technique du spot trading puis par celle, carrément illégale, du daisy-chaining grâce à laquelle, à partir de la crise pétrolière de 1973, il revendait très cher du pétrole acheté très bas. Au cours de leurs investigations, les

enquêteurs américains ont découvert que le groupe Rich, basé en Suisse, non content d'avoir mené des transactions frauduleuses avec le département américain de l'énergie, non content d'avoir privé l'Etat fédéral du paiement de 48 millions de dollars d'impôts, avait aussi violé l'embargo pétrolier imposé sur l'Iran par le président Carter pendant la crise des otages.

Inculpé en 1983 de 65 chefs d'accusation alors qu'il se trouvait en Suisse, Rich n'a jamais remis les pieds aux Etats-Unis. Il a obtenu la nationalité espagnole puis israélienne. Selon la presse américaine, le Premier ministre israélien, Ehoud Barak, a lui-même téléphoné à Bill Clinton, le président américain, pour plaider la cause du milliardaire. On apprend, en février 2001, que Marc Rich a finalement été amnistié. On évoque à ce sujet « l'influence éventuelle des généreuses donations de l'ancienne femme de Marc Rich au couple Clinton et au Parti Démocrate ». Le *Point d'Information Palestine* n°217 du 17 avril 2003, publiait un article d'Israël Shamir de décembre 2002 qui donnait quelques précisions supplémentaires : Abel Foxman, un juif américain, directeur de l'Anti-Defamation League [la ligue antiraciste locale] avait été pris sur le fait « en train de recevoir d'énormes sommes d'argent des mains du super-escroc Marc Rich... Le meilleur copain de ce Foxman est un certain Ariel Sharon, vous savez, le massacreur de Sabra, Chatila, Qibiya et Djénine », et Premier ministre de l'Etat hébreu.

Les Américains ne se souviennent probablement pas plus de l'affaire Martin Frankel, qui extorqua plus de 200 millions de dollars à des compagnies d'assurances sises dans plus de cinq Etats, et qui s'enfuit des Etats-Unis, en 1999 ; non plus que de l'affaire des « Quatre de New Square », ces quatre juifs orthodoxes de la ville de New Square, dans la banlieue new-yorkaise, qui fondèrent une yeshiva (école juive) qui n'existait que sur le papier, afin de collecter plus de 40 millions de dollars de prêts de l'Etat. Quelques heures avant de quitter la Maison Blanche, Bill Clinton prit la peine de commuer les peines des quatre escrocs, Chaim Berger, Kalmen Stern, David Goldstein et Jacob Elbaum. Le tribunal les condamna simplement à restituer les 40 millions de dollars... ce qui est évidemment un motif suffisant pour prendre le large.

Dans l'affaire Enron, le journaliste israélien Israël Shamir rappelle que « le directeur financier d'Enron, Andrew Fastow, a été décrit par le rabbin de sa synagogue comme un "mentsh, un membre très dévoué à la communauté, soutenant très activement les causes juives et partisan actif d'Israël", et que son épouse, Lea Weingarten, était aussi une « descendante d'une famille de philanthropes éminents et très respectés », qui ne manque jamais un cours de religion à la synagogue. »

Mais « Kenneth Lay, le principal inculpé dans le scandale Enron en 2003 – bien que gey – était tout aussi dévoué à la cause juive. Lui, et son épouse Linda avaient récolté 850 000 dollars lors d’une vente de charité au profit du Musée de l’Holocauste d’Houston (au Texas), nous a appris le *Jerusalem Report*. »

En sa qualité de victime perpétuelle, conclut Israël Shamir sur ce chapitre, dans *Une Étude de la Kabbale*, certains Juifs ressentent « le besoin de corriger l’ “injustice” dont ils s’estiment victime, par quelque action d’auto-compensation extra-légale. Ainsi, le vol de terres palestiniennes a-t-il été expliqué (entre autres, par le Rabbin Lerner) par la nécessité de corriger l’ “injustice” de l’occupation romaine en Palestine, voici deux millénaires. La création de l’Etat juif est expliquée en invoquant l’ “injustice” dont bénéficiaient les Arabes, avec leurs vingt-deux Etats, tandis que les juifs n’en avaient aucun. Quant au casse, en plein jour, des banques suisses, il est venu corriger l’ “injustice” des confiscations nazies... D’une certaine manière, les musées de l’Holocauste représentent un facteur explicatif non négligeable de la montée de la criminalité juive, car ils renforcent chez les juifs le sentiment de leur victimitude. »

Les propos d’Israël Shamir sont ici parfaitement confirmés par ceux de Jacques Attali, décrivant la sortie d’Egypte du peuple juif. Ceux-ci partirent riches, dit-il. « Quatre textes l’établissent. D’abord, la prédiction faite longtemps auparavant à Abraham : “Vous sortirez de ce pays-là avec de grandes richesses.” (Genèse 15, 13-14) ; puis l’ordre donné à Moïse devant le buisson ardent : “Chaque femme demandera à sa voisine et à son hôtesse des vases d’or et d’argent, des vêtements, vous en couvrirez vos fils et vos filles, et vous dépouillerez l’Egypte.” (Exode 3, 21-22) ; puis l’ordre transmis par Moïse aux chefs de tribu juste avant le départ : “Que chacun demande or et argent.” (Exode 11, 1-2-3) ; enfin, le brutal résumé de la situation, un peu plus loin : “Ils demandèrent et dépouillèrent.” (Exode 12, 35-36). » En vérifiant directement dans le texte, sans passer par Attali, nous trouvons dans la bible : « Les Israélites firent ce qu’avait dit Moïse et demandèrent aux Egyptiens des objets d’argent, des objets d’or et des vêtements. Yahvé fit que le peuple trouva grâce aux yeux des Egyptiens qui les leur prêtèrent. Ils dépouillèrent ainsi les Egyptiens. » En somme, les Israélites abusèrent de la confiance des Egyptiens. C’est un peu différent de la version précédente, mais cela ne change rien au résultat.

A ceux qui s’étonnent de voir des esclaves fuir riches, écrit Attali, les commentateurs répondront au fil des siècles que « ces richesses leur sont dues en guise de compensation pour le travail fourni gratui-

tement pendant les années d’esclavage, ou le cadeau d’adieu, ou encore le tribu payé au vainqueur par une armée vaincue. »

« Selon la tradition, c’est en –1212 av. JC. qu’a lieu ce départ. Les textes égyptiens de l’époque mentionnent d’ailleurs l’expulsion d’un peuple malade, ou d’un peuple au roi lépreux, et un soulèvement d’esclaves étrangers... Des dizaines de milliers de femmes, d’hommes et d’enfants partent donc, certains riches d’or, d’argent et de toutes sortes de biens, voire avec des esclaves » en direction de Canaan, à travers le désert du Sinaï. « En prenant l’or des Egyptiens, les Hébreux prennent en réalité de quoi fabriquer un Veau d’or¹ ».

Si c’est bon pour moi, c’est bon pour toi

L’appât du gain et l’amour de l’argent représentent à coup sûr un des traits caractéristiques, communément admis, sous lesquels les humoristes juifs se plaisent à caricaturer les travers de leur communauté. Il est certain que les Juifs, qui ne croient pas à une vie dans l’au-delà, sont plus enclins à jouir de leur séjour terrestre que les peuples dont la religion promet un paradis éternel. Ce sont là encore les racines religieuses qui peuvent fournir les principaux éléments d’explication, ainsi que l’expose Jacques Attali dans *Les Juifs, le monde et l’argent* : « Isaac et Jacob confirment la nécessité de s’enrichir pour complaire à Dieu. Isaac rassemble des animaux. “Il alla s’enrichissant encore jusqu’à ce qu’il devînt puissamment riche. Il eut de grands troupeaux de menu bétail, de grands troupeaux de gros bétail et beaucoup d’esclaves.” (Genèse 26, 13-14) Après lui, Jacob “devint très riche, il eut de nombreux troupeaux, des servantes et des serviteurs, des chameaux et des ânes” (Genèse 30, 43). Dieu bénit sa fortune et lui permet d’acheter son droit d’aînesse à son frère Ésaü – preuve que tout se monnaie.² »

Détail amusant donné par Attali : « A la différence de leurs voisins, les Hébreux enterrent leurs défunts hors des villes, dans des tombeaux. Ils sont sans doute parmi les premiers à interdire d’y déposer des objets ou des êtres vivants : la fortune ne doit pas disparaître avec la mort, degré suprême de l’impureté³. » Au passage, on réalise aussi une petite économie, il faut le dire.

L’argent représente une telle importance pour les Hébreux que l’on n’hésite pas à le déposer dans le lieu le plus sacré : « Le Temple, lieu le mieux gardé du pays, devient ainsi une chambre forte

¹ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l’argent*, Editions Fayard, 2002, p. 29.

² Ibidem, p. 22.

³ Ibidem, p. 41.

leurs richesses. Il constitue vite le principal pôle d'attraction du pays, le lieu de rencontre de tous les Hébreux venus des empires voisins. Son parvis devient même le lieu de travail des peseurs de métal précieux, puis des prêteurs d'argent¹ ».

Pendant l'occupation romaine, il fallut bien payer des impôts à l'occupant étranger, et des impôts proportionnels à ces richesses, ce qui n'alla pas sans déchirements. Quand le successeur de Titus, Domitien augmenta le *fiscus judaicus*, « beaucoup se cachèrent pour ne pas payer l'impôt². »

Les Juifs de la diaspora édifient de grandes fortunes. Au X^e siècle, au Proche-Orient, « leur situation est si prospère que des pamphlets accusent la dynastie fatimide d'avoir des origines juives... Puis, Bagdad décline. La puissance économique des califes se perd dans les sables du désert. Les élites partent alors vers l'Égypte et l'Espagne³ », où l'on imagine qu'elles pourront trouver d'autres... moyens de s'enrichir, avant de repartir à nouveau, victimes d'une cruelle destinée. « Déjà, à Bagdad, au X^e siècle, explique Attali, des communautés entières ont été persécutées parce que certains des leurs avaient accepté de faire office de banquiers... Les rav en débattent longuement, reprenant toujours la même question : pourquoi prendre le risque de se faire massacrer par des débiteurs en colère⁴ ? » Bien humblement, on pourrait suggérer à Jacques Attali la réponse suivante : « Peut-être parce que cela permet de se faire un maximum de fric. » Mais la question reste en suspens.

Il est certain en tout cas que loin de ruiner les populations, contrairement à ce que l'on pourrait penser, la présence des Juifs est au contraire indispensable à l'économie. Un pays qui expulse ses Juifs retombe dans la fange. Il en est ainsi du royaume d'Espagne, qui, « avec la découverte de l'Amérique et de son or, croit venue son heure de gloire. » Mais avec l'expulsion des Juifs en 1492, écrit Jacques Attali, il s'est retrouvé « de fait, privé d'une large fraction de son élite culturelle, commerciale et administrative » et ne connu « qu'une vitalité sans lendemain, au-delà du Siècle d'or. L'histoire de l'Espagne, mieux qu'aucune autre, montre combien les communautés juives sont utiles au développement d'un pays⁵. » Après 1492, en effet, l'Espagne a connu ce que l'on appelle le Siècle d'Or espagnol, mais Attali a présenté les choses d'une manière sans doute un peu équivoque.

¹ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, p. 47.

² Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, p. 96.

³ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, p. 158.

⁴ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, p. 196.

⁵ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, p. 255.

Le prêt à intérêt est à la base de toutes les fortunes bancaires : « Il n'est pas rare qu'un banquier emprunte à 3 % en Hollande pour prêter à 7 % en Angleterre... » « Entre Hébreux, le prêt, forme de solidarité, est sans intérêt¹. » Pour les goys, en revanche, le prêt à intérêt est licite. Chez les chrétiens, contrairement à ce qu'écrit Attali, l'Eglise n'interdit pas de prêter de l'argent, mais de prêter de l'argent à intérêt. Paradoxalement, elle n'interdit pas aux fidèles d'emprunter. Les Juifs vont donc jouer le rôle de prêteurs d'argent, et vont ainsi contribuer à enrichir considérablement toutes ces populations d'Europe centrale, du Maroc, d'Algérie, tout comme les paysans alsaciens qui se souviennent encore d'eux avec les larmes aux yeux. Car si les Juifs ont indéniablement une capacité à générer des profits, leurs richesses et leur générosité naturelle et proverbiale profitent à toute la population, ainsi que le dit avec insistance Jacques Attali : « Le peuple hébreu, dit-il, ne peut être heureux si les autres ne le sont pas. Peuple élu, ses richesses n'ont de sens que si elles contribuent à la richesse de tous les autres. Rien n'est bon pour les Hébreux si ce n'est bon aussi pour les autres. » (page 46). « Toujours la vieille idée, rien n'est bon pour les Juifs si ce n'est pas bon aussi pour tous les autres. » (page 206).

Le problème est que les Juifs ne restent hélas jamais très longtemps au même endroit. A partir du XI^e siècle, « commerçants et artisans, interdits d'achats fonciers, soucieux de disposer de quoi partir en hâte en cas de menace, accumulent quelques liquidités en pièces, or et pierres précieuses, qu'ils peuvent prêter tout en continuant d'exercer leur autre métier s'ils ont le droit d'en exercer un. Par ailleurs, les taux d'intérêt sont tels (parfois encore plus de 60 % l'an, en raison de la demande et des risques) que leurs liquidités s'accroissent vite². » C'est aussi ce que dit Albert Londres : « Ce peuple-là ne doit donc pas gaspiller son argent, mais le garder pour fuir. L'argent, c'est le passeport du Juif³. »

Effectivement, malgré tous les services rendus, les Juifs n'en continuent pas moins à essayer les plus terribles accusations. En témoigne encore ce livre d'Eustace Mullins, cité par Attali, et publié récemment aux Etats-Unis, *The Federal Reserve Conspiracy*, qui reprend les vieux préjugés habituels : « le peuple américain supporte le fardeau de centaines de milliards de dollars de dettes simplement parce que nous avons laissé une poignée d'étrangers ennemis prendre le contrôle de notre système monétaire. Les trois plus importants sont Paul Warburg, le Juif allemand qui rédigea le Federal Reserve Act, Emmanuel Goldenweiser, le Juif russe qui contrôla le détail des opérations du Federal

¹ Ibidem, p. 41.

² Ibidem, p. 195.

³ Albert Londres, *Le juif errant est arrivé*, 1929, op. cit., p. 164.

ral Reserve Board pendant trente ans, et Harry White, fils de Juifs lithuaniens, qui créa le Fonds monétaire international¹. » Encore une fois, il faut se rendre à l'évidence que les Juifs sont « toujours haïs pour les services qu'ils rendent ».

Il ne faudrait cependant pas exagérer la richesse des Juifs, tient à souligner Jacques Attali : « Comme la communauté d'Amsterdam se construit une magnifique synagogue, la ville en vient à exagérer la richesse des Juifs... En fait, la fortune des Juifs est plus apparente que réelle². » De même, il ne faut pas penser que les Rothschild étaient vraiment riches. On aurait tort de croire cela, car ce type de mensonges alimente la propagande antisémite : « Les Rothschild n'approchent pas la centième fortune britannique... en France, aucun Juif n'approche la fortune des Morny ou des Hottinger. Ils constituent une élite plus culturelle que matérielle³. » Les Juifs sont faibles et vulnérables, c'est bien connu. La « banque juive » est un mythe de la propagande antisémite et réactionnaire destiné à tromper les masses et à les jeter contre les éternels boucs émissaires.

La mafia du bonheur

Le meilleur moyen d'édifier rapidement de grandes fortunes reste tout de même d'opérer dans la légalité et d'agir à visage découvert. Mais il faut pour cela que les circonstances s'y prêtent. Les guerres, les révolutions et les grands bouleversements sont toujours très favorables pour les individus les plus réactifs, les plus familiarisés au maniement de l'argent et les plus dénués de scrupules. Un exemple entre mille : on sait que la fortune des Rothschild a été bâtie sur la défaite des armées françaises à la bataille de Waterloo en 1815. Informé de l'issue de la bataille avant les autres, Rothschild arriva à la bourse de Londres en feignant de croire à la victoire de Napoléon, ce qui lui permit de rafler à vil prix tous les titres qui avaient été vendus en hâte. Cet épisode célèbre tira quelques vers à Victor Hugo qui regarda passer le financier : « Vieillard, chapeau bas ! Ce passant / fit sa fortune, à l'heure où tu versais ton sang / Il jouait à la baisse, et montait à mesure / Que notre chute était plus profonde et plus sûre / Il fallait un vautour à nos morts, il le fut⁴. »

¹ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, p. 566.

² Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, p. 307.

³ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, p. 380.

⁴ Hugo rappelle ici que les Juifs ont parfois joué le rôle de détrousseurs de cadavres sur les champs de bataille. A Austerlitz, le soir du 2 décembre 1805, Talleyrand fit une sinistre promenade en compagnie du maréchal Lannes : Le maréchal « était si ému, que dans un moment où il me montrait les différents points d'où les attaques

Le chaos qui suivit l'écroulement du communisme en Russie fut pareillement un formidable terrain de jeu pour les prédateurs en tout genre. La Russie fut alors la proie de ceux qui, souvent avec l'appui de l'étranger, purent racheter à des prix dérisoires toutes les anciennes infrastructures collectivisées. De colossales fortunes se sont ainsi édifiées au cours des privatisations en chaîne des années 90, tandis que l'immense majorité de la population se retrouvait dans la misère. Aujourd'hui, la Russie semble à nouveau la cible de certains milieux financiers occidentaux, depuis que son président Vladimir Poutine a décidé de mettre un terme au chaos et à la corruption.

En juin 2003, celui-ci fit arrêter le milliardaire Mikhail Khodorkovsky pour évasion fiscale. Selon le magazine américain *Forbes*, celui-ci, à 41 ans, était l'homme le plus riche de Russie. Il fut le plus gros repreneur des entreprises collectivisées que l'Etat russe brada après l'effondrement du régime communiste. Les fameux « oligarques » russes étaient en effet ces hommes qui avaient raflé la mise dans le chaos de l'après-communisme, qui avaient tendance à ignorer les règles de l'Etat de droit et à se conduire comme des renards dans un poulailler. C'est ce contre quoi lutta Vladimir Poutine, en lançant en 2003 la « campagne contre les oligarques », qui gagna encore en intensité avec l'annonce, par le parquet, de l'ouverture de cinq enquêtes pour meurtres et tentatives de meurtres impliquant Ioukos, la société pétrolière de Khodorkovsky. Avant son arrestation, celui-ci avait néanmoins flairé les complications avec le sens du vent, et avait pris soin de confier la direction de sa banque au Britannique et coreligionnaire Jacob Rothschild. Les marchés continuaient à plonger, tandis que le *New York Times* qualifiait la prise des actions Ioukos par le gouvernement russe de « plus grande spoliation d'intérêts juifs depuis les années trente. » En revanche, cette politique comblait de joie le petit peuple russe, et Vladimir Poutine dénonça ceux dont « le comportement hystérique » nuisait au pays. Il appuya les poursuites de la justice contre le ploutocrate, mais rassura les autres oligarques qui se contentaient de gérer leurs affaires dans le cadre de la loi. En Russie, martèle le président, personne ne peut s'imposer au droit à coups de milliards ; tous doivent être égaux devant les tribunaux pour lutter contre le crime organisé et la corruption.

Le Figaro du 17 mai 2005 relatait le procès du financier : Pour la journaliste Laure Mandeville, l'affaire Ioukos, évidemment, « ternis-

principales avaient été faites : "Je n'y puis plus tenir, me dit-il, à moins que vous ne vouliez venir avec moi assommer tous ces misérables Juifs qui dépouillent les morts et les mourants." » (in Jean Orieux, *Talleyrand*, Flammarion, 1970, p. 437). Le journal *L'Illustration* du 27 septembre 1873 rappelle que les soldats avaient pour habitude de les appeler les « corbeaux », nom qui sera plus tard affublé aux Jésuites.

sait » l'image de Moscou, et Mikhaïl Khodorkovsky devenait une pauvre victime du fascisme. On apprenait néanmoins que sa fortune était estimée à 15 milliards de dollars. Une armada d'une vingtaine d'avocats allait s'atteler à sa défense tandis qu'un certain nombre de ses associés avaient pris la fuite : « Trois d'entre eux vivent en Israël d'où ils ne cesseront plus d'accuser la justice russe d'être à la solde du pouvoir. » Khodorkovsky a plaidé l'innocence et n'a pas demandé l'indulgence des juges. A plusieurs reprises, il a exprimé son opinion sur son propre cas : « Mon dossier a été monté de toutes pièces. » Et il a désigné les coupables : « Une bureaucratie criminelle. » Rappelons que l'homme est poursuivi pour fraudes fiscales et que sa société Ioukos s'est retrouvée avec une dette d'impôts colossale de quelque 27 milliards de dollars.

Dans l'éditorial du journal, on pouvait lire aussi quelques propos de bon sens au sujets de ces « oligarques » : « Que ces hommes, partis de rien, aient pu s'approprier, pour une bouchée de pain, des pans entiers des ressources naturelles de la Russie ne les rend pas particulièrement populaires dans leur propre pays. »

A la lecture d'Albert Londres, « le prince des reporters », on s'aperçoit que les réticences à payer le fisc ne sont pas chose totalement nouvelle. Dans son livre *Le juif errant est arrivé*, qui date de 1929, l'auteur nous livre un témoignage saisissant sur une opération des agents du fisc polonais dans le quartier juif de Varsovie. Précisons qu'il ne s'agit probablement pas d'une généralité, mais d'un cas bien particulier : « Quatrième étage. Sept personnes dans une grande pièce, dont trois jeunes garçons. La mère et la fille en larmes. Deux Juifs en caftan sont étendus mollement chacun sur une chaise. Les trois jeunes garçons qui lisent le Talmud, ne se sont même pas aperçus de notre arrivée. La quittance est de cent dix-sept zloty. Ce sont des impôts dus depuis quatre ans. Le fonctionnaire prie les femmes de vider les tiroirs des meubles. Les femmes ont offert quarante zloty que voici posés sur la table. Elles vident les tiroirs en poussant des gémissements. Les deux caftans ne veulent rien voir de la scène. Ils contemplent leurs mains qu'ils font danser devant leurs yeux. Les femmes sanglotent. Les trois jeunes garçons se dandinent, complètement pris par l'hébreu. Les femmes enlèvent les rallonges des tables. Les caftans ne voient toujours rien, et les enfants s'excitent de plus en plus sur le saint livre. Le fonctionnaire ordonne d'ouvrir les armoires. Les femmes s'agenouillent. Et comme elles sanglotent à grand bruit, les trois jeunes garçons élèvent le ton de leur étude. Le cocher, qui a trouvé des aides, descend d'abord le buffet. Les femmes poussent des cris terribles. Les deux caftans ne bronchent pas. Les trois garçons lisent de plus en plus haut. Puis on enlève l'armoire, la table, un fauteuil. On

déplace le chandelier rituel qui n'est pas saisissable et l'on embarque le meuble qui le supportait. Maintenant la salle est vide. Alors, l'un des deux caftans se lève ; il constate que le fonctionnaire a parlé sérieusement. D'un geste noble, il tire de sa poche deux billets de cent zlotys et dit : "voilà !" On remonte le mobilier. Les femmes ont pleuré pour rien. Les trois jeunes garçons ont continué d'étudier. Le père ramasse le chandelier à sept branches et le repose pieusement sur le meuble revenu¹ ! »

Parmi les plus grandes fortunes de Russie relevées par le magazine *Forbes*, Roman Abramovitch vient juste après Kodhorkovsky. Abramovitch détient 80 % de Sibneft, la cinquième compagnie pétrolière russe, 50 % de Rusal, qui monopolise l'aluminium russe, et un quart d'Aeroflot. Il est célèbre en Europe pour s'être offert le club de foot anglais de Chelsea. Il est lui aussi sous le coup de nombreuses inculpations pour fraudes. En 1995, il fit la connaissance de Boris Berzovsky, qui a dû s'enfuir en Grande-Bretagne pour échapper à une enquête pour fraude fiscale. De son exil londonien, ce dernier continue à financer l'opposition à Vladimir Poutine, mais il a été obligé de céder l'essentiel de sa fortune, notamment à Abramovitch. Le suivant sur la liste des nouveaux milliardaires russes est Viktor Vekselberg, qui a pris le contrôle du marché des ordinateurs portables. Sa fortune lui a permis d'acquérir la fabuleuse collection d'œuvres du joaillier Fabergé que l'Américain Forbes avait constitué. Il est en affaire avec le cinquième de cette liste, Mikhail Fridman, qui, avec Alfa, la plus grosse banque privée de Russie, contrôle les télécommunications du pays. Oleg Deripaska est le benjamin des oligarques. A 35 ans, il est le magnat de l'aluminium, mais il a aussi bâti son empire sur le gaz, l'industrie automobile et Aeroflot. Il était lui aussi du clan de l'ancien président alcoolique Boris Eltsine, immédiatement après la chute du régime communiste. Il fait l'objet de plainte en justice où il est accusé d'achat sous la contrainte de plusieurs de ses sociétés. Le septième de cette liste, Vladimir Gusinsky, après s'être enrichi dans la banque et les médiats, a préféré s'enfuir en Israël en juillet 2000 pour éviter la prison après avoir été convaincu de fraude fiscale par la police économique du président Vladimir Poutine.

Viennent ensuite Mikhail Prokhorov, avec une fortune évaluée à 5,4 milliards de dollars (métallurgie, ingénierie, agriculture, médiats), et Vladimir Potanine, qui est à la tête du géant de la métallurgie Norilsk Nickel, et partenaire du prédateur financier George Soros. Neuf des dix plus grosses fortunes du pays sont entre les mains d'anciens citoyens soviétiques de confession israélite, qui ont su accompagner

¹ Albert Londres, *Le juif errant est arrivé*, 1929, op. cit., p. 148.

les bouleversements des institutions. Cette situation ne semble pas réjouir le petit peuple russe : « Neuf Russes sur dix pensent que les fortunes actuelles ont été mal acquises et plus d'un sur deux approuvent le recours à des procédures judiciaires, écrit Hélène Despic-Popovic, dans *Libération* du 19 juillet 2003. La « campagne passe d'autant mieux dans une société contaminée par des relents d'antisémitisme qu'une bonne partie des oligarques sont juifs. »

Comme le dira Mikhaïl Khodorkovsky dans son livre, la Russie était « un terrain de chasse ouvert à tous » avant l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine. En poursuivant encore un peu nos recherches sur internet, on pouvait encore apprendre qu'avant d'être jeté en prison comme un vulgaire voleur de poules, le milliardaire Khodorkovsky était un ami de Richard Perle, un des « faucons » sionistes de la Maison Blanche, et partisan enfiévré de l'invasion de l'Irak.

Les nouveaux riches russes défrayent aussi la chronique en France, où ils rachètent les plus belles villas de la côte d'azur, les plus beaux yachts, et organisent des festivités grandioses, coûtant des centaines de milliers d'euros que l'on paye avec de vulgaires sacs plastiques bourrés de billets de banques. Boris Berezovki, Arcadi Gaydamak (réfugié aujourd'hui en Israël), Boris Birshstein, Sergueï Rubinstein, Alexandros Kazarian, Alexander Sabadsh, Gueorgui Khatsenkov, sont ces nouveaux « nababs venus du froid », comme en témoigne le journal *L'Express* du 2 mai 2002. Parmi eux, certains s'investissent évidemment dans le crime organisé, la drogue et les réseaux de prostitution.

Il est certain que l'effondrement de l'empire soviétique a libéré certaines énergies qui étaient jusque-là bridées par le carcan des institutions communistes. La fameuse mafia russe, dont on parle tant depuis 1991, est aussi une manifestation de la libération de ces forces trop longtemps contenues, et on s'aperçoit que cette mafia russe présente quelques ressemblances avec la mafia américaine de l'entre-deux guerres. Dans son livre intitulé *Red Mafiya : How the russian Mob has invaded America*¹ le reporter américain Robert Friedman est formel : il y a actuellement aux Etats-Unis plus de gangsters originaires de l'ex-URSS que de membres des mafias italiennes. On en comptait déjà quelques cinq mille dans la région de New York au début des années 90, et ce chiffre n'a cessé d'augmenter après la seconde intifada. Car ces « Russes » sont en fait des Juifs qui avaient souvent transféré leurs activités criminelles en Israël avant de choisir des cieux plus cléments, quand la révolte palestinienne en 1999 a pro-

¹ Robert Friedman, *La Mafia rouge : comment la pègre russe a envahi l'Amérique*, ed. Little, Brown and Co., 2005.

voqué la quasi-disparition du tourisme et une sérieuse récession économique. « Parce que cette pègre russe est essentiellement juive (mostly jewish), en venir à bout est une question très politique, surtout dans la région de New York », écrit Friedman, qui souligne que les associations juives « respectables », telle l'Anti-Defamation League of B'nai B'rith, [la plus importante ligue anti-raciste américaine], font pression sur la police s'occupant de ces gangs pour qu'elle ne mentionne publiquement aucune origine qui pourrait alimenter et conduire le public chrétien à protester contre le continuel afflux de criminels juifs se présentant comme réfugiés. » Des policiers de haut rang ont confié à Friedman : « Les Russes sont impitoyables et fous. C'est une sale combinaison. Ils tirent à tout propos ». Un de leurs parrains, Monya Elson, commença sa carrière « en liquidant des Ukrainiens à Chisinau, sa ville natale, puis il se rendit à Moscou, où il liquida des Russes, et maintenant, il est en Amérique où il liquide des Américains – sans doute près de cent meurtres. » Parmi les autres parrains les plus notoires figurent Ludwig Fainberg, alias “Tarzan”, venu de Kiev, (où, affirme-t-il, « les Juifs étaient les gens les plus riches, ils avaient des voitures, des bijoux, de beaux appartements, se payaient les plus belles filles. »), et Marat Balagula, lui aussi originaire d'Ukraine, et qui confirme que « c'était les Juifs qui tenaient les meilleures positions car c'était eux qui avaient l'argent. » Friedman a également rencontré l'ancien procureur général d'URSS, Boris Urov : « c'est merveilleux que le rideau de fer ait disparu, dit ce dernier, mais c'était une protection pour l'Ouest. Maintenant que nous avons ouvert les portes, c'est le monde entier qui est en danger. »

Ces propos sont à rapprocher de ceux de Jacques Attali, qui nous donne certaines informations sur le gangstérisme aux Etats-Unis durant les années de la Prohibition. Il écrit dans *Les Juifs, le monde et l'argent* : « En dehors des accusations de “crimes rituels” [sic], on ne trouve aucune accusation sérieuse de meurtre en bande organisée, avant l'arrivée en masse de Juifs russes sur le sol américain, vers 1910... Selon *The Jewish Almanach*, “il n'est pas exagéré de dire que l'influence des Juifs sur le crime organisé aux Etats-Unis dans les années vingt et trente, égale, voire dépasse celle des Italiens. »

« Le premier Juif patron du crime à New York, Arnold Rothstein, surnommé “le Cerveau”, organise vers 1910 la corruption sur les matchs de base-ball, prend le contrôle de la police de la ville, planifie l'importation d'alcool (dont la consommation est prohibée à partir de 1919) du Canada et d'Europe, tout en arbitrant et maintenant l'ordre entre d'autres redoutables chefs de bandes, tels Arthur Flegenheimer (dit “Dutch Schultz”) et Louis Buchalter, qui massacre son propre gang avec l'aide de son premier lieutenant, Jack “Legs” Diamond.

Rothstein repère un jeune fils d'immigré russe, né en 1902 à Grodno, en Russie, Mayer Lansky. » Il se met en affaire avec un Sicilien nommé Charlie Luciano. « Ensemble, ils prennent le contrôle des prêteurs sur gages et des courtiers d'assurances des ghettos et des Little Italy, achètent des entreprises de paris, à New York et montent un syndicat de book-makers dans tout le pays, tout en planifiant la corruption de policiers et de politiciens déjà initiée par Rothstein... En septembre 1928, Arnold Rothstein est assassiné à New York, – sans doute sur ordre de Dutch Schultz, qui veut prendre sa place. Le 9 mai 1929, Lansky et Luciano réunissent à Atlantic City tous les chefs du crime de l'Est américain : Guzik et Capone de Chicago, Buchalter de New York, Bernstein de Detroit, Dalitz de Cleveland, Hoff et Rozen de Philadelphie. Pour arrêter les vendettas, ils proposent d'organiser le Syndicat comme une sorte de coopérative, sans chef, avec partage des territoires. Lansky fonde ce que l'on appellera la "Murder Inc", un groupe de tueurs à son service, dont il confie la direction à Bugsy Siegel – un tueur psychopathe – et à Buchalter. Schultz et Lansky deviennent dès lors les grands patrons du gangstérisme juif américain. »

La Mafia italienne est peu à peu démantelée. Al Capone se fait prendre en 1932 pour fraude fiscale ; Lucky Luciano lui-même est arrêté en 1935. Dutch Schultz, le rival de Lansky, meurt aussi cette année-là après une fusillade. « Lansky, qui l'a sans doute fait liquider, se débarrasse de son ultime rival, Charles "king" Solomon, de Boston, qui importe l'essentiel du whisky dans le pays. A la fin de la prohibition, Lansky se tourne vers les jeux... Quelques années plus tard, il tentera de se réfugier en Israël, qui lui refusera le bénéfice de la Loi du Retour : par ses crimes, affirme Jacques Attali, il aura perdu le droit d'être reconnu comme juif. Il mourra à Miami, dans son lit¹. »

Jacques Attali aurait pu parler aussi du gangster juif Mickey Cohen, qui récoltait des fonds pour les terroristes juifs de l'Irgoun, qui se battaient alors contre les Anglais pour créer un Etat juif en Palestine. Il a aussi oublié de signaler que le chef mafieux Mayer Lansky avait assassiné un exportateur d'armes qui avait le tort d'en fournir aussi à des pays arabes, et qu'il légua sa fortune bien mal acquise à l'association caritative *L'Appel Juif Unifié*². Attali aurait pu aussi

¹ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, pp. 482-485. Sur le gangstérisme aux Etats-Unis, on regardera avec intérêt le très beau film de Sergio Leone, *Il était une fois l'Amérique* (1984), qui campe une bande de gangsters juifs au temps de la prohibition (avec Robert de Niro et James Wood). On verra aussi avec le plus grand intérêt le film *Les Indomptés*, de Mickael Karbelnikoff, 1991.

² Quand Israël n'est pas menacé, les Arabes, semble-t-il, sont préférés aux Européens. Pendant la guerre d'Algérie, David Serfati était un des plus gros trafiquants d'armes en faveur des fellaghas. Après la déclaration d'indépendance, le FLN, reconnaissant

soulever le cas du mafioso « Steinhardt le Rouge », père de Michael Steinhardt, qui était l'un des principaux mécènes de Joseph Lieberman, l'adjoint d'Al Gore, candidat démocrate à la présidentielle américaine en 1999.

Il aurait pu surtout exposer dans ce chapitre les origines de la fortune colossale d'Edgar Bronfman, le président actuel du Congrès juif mondial, qui est l'un des hommes les plus riches du monde, à la tête d'une fortune évaluée à plus de 30 milliards d'euros. Son père Samuel était le fameux trafiquant d'alcool. Profondément religieux, sioniste convaincu, il arma la milice Haganah pendant la première guerre d'indépendance de l'Israël. L'une de ses filles épousa Alain de Gunzburg, qui deviendra le premier actionnaire privé du journal français *Le Monde*. Le trust Bronfman inclut des marques célèbres : on citera les whiskys Four Roses, Glenlivet, White Horse, Chivas, le London Gin, la vodka Absolut, les champagnes Mumm, Perrier-Jouët, le cognac Martell, etc. Bronfman, c'est aussi des maisons de production comme Polygram, Deutsche Gramophon, Decca, Philips Music.

« Le rôle relatif du "milieu" juif dans la criminalité diminue aussi avec la mondialisation, écrit Jacques Attali, même si l'on trouve encore certains de ses membres comme courtiers dans certains types de blanchiment du trafic de drogue, de Los Angeles à Moscou, de Bogota à Tel-Aviv. Un seul réseau spécifiquement juif a été mis à jour, en février 1990, à New York ; il empruntait le circuit suivant : une partie de la drogue du cartel de Cali était échangée en Colombie contre des diamants ; pour les transformer en argent liquide, ceux-ci étaient expédiés à Milan et montés en bijoux qui repartaient ensuite à Manhattan pour y être vendus légalement – comptant – sur la 47^e rue où, selon le quotidien israélien *Maariv*, qui dévoila l'affaire, "il y a plus de restaurants cashers que dans tout Tel-Aviv et où se trouve la plus grande blanchisserie d'argent de la drogue des Etats-Unis". Une partie du produit de cette vente était alors remise par les bijoutiers à des institutions juives de New York, qui en restituaient une partie – toujours en cash – à des passeurs des cartels. Les dirigeants de ce réseau font croire à certains de leurs relais – des Juifs orthodoxes, tel un rabbin de Brooklyn dont l'arrestation, en février 1990, révéla toute l'affaire – qu'ils aident des diamantaires de la 47^e rue à frauder le fisc, ou des Juifs iraniens à sortir leurs capitaux. Le chef de ce réseau, un Israélien, a avoué avoir ainsi blanchi 200 millions de dollars pour le compte du cartel de Cali – soit moins de 1 % du chiffre d'affaire annuel de ce cartel, qui distribue les quatre cinquièmes de la cocaïne et le tiers de

inaugura à Oran une place à son nom. On connaît aussi le fameux réseau « Curiel », du nom de ce Juif égyptien qui centralisait l'action des « porteurs de valises ».

l'héroïne consommée dans le monde¹. » Si Jacques Attali est aussi discret sur le rôle des Juifs dans la criminalité qu'il l'a été sur leur rôle dans le bolchevisme, cette seule révélation représente déjà beaucoup.

Rappelons ici les propos de Bernard-Henri Lévy, que nous avons déjà vus plus haut, et livrons la conclusion de la pensée du philosophe : « Je crois, dit-il, que des Etats entiers tomberont sous les coups des mafias planétaires ; et que, si ce n'est pas sous leurs coups, ce sera entre leurs mains. » Voici maintenant la suite de la citation : « Je crois à un devenir-ghetto du monde, et à un devenir-mafia de la planète. Mais le monde n'a jamais été qu'un conglomérats de ghettos ; les Etats, des mafias déguisées ; les sociétés civiles, des associations de malfaiteurs contractualisées – alors que les choses soient enfin dites, que l'humanité passe aux aveux, est-ce que ce n'est pas mieux ? Est-ce qu'il faut jouer l'étonné quand tombent les masques du monde ? Je crois à l'émiettement du monde. Et à une pulvérisation des Etats. Et à une dissolution des vieilles et pacifiques nations². »

En somme, Bernard-Henri Lévy nous déclare le plus simplement du monde qu'il justifie les mafias transnationales, jugées finalement moins perverses que les Etats et les nations sédentaires. Après tout, ce n'est peut-être rien d'autre que cela, l'idéal de Bernard-Henri Lévy et des philosophes planétariens ? : La destruction des nations et, en remplacement, le contrôle de la planète par les mafias. Le terme de « mafias » étant peut-être un peu « discriminant », nous nous permettons bien humblement de suggérer à notre grand philosophe l'adoption d'une expression plus moderne et plus acceptable pour le troupeau de bétail auquel on s'adresse. Nous proposons donc en lieu et place du terme « mafias » : « réseaux de gestion informels interconnectés ». C'est un peu plus long, mais si ça peut permettre d'éviter les coups de cornes, il faudra faire ce sacrifice.

Au milieu de nous...

Les esprits messianiques semblent pourtant parfaitement convaincus qu'ils viennent apporter aux autres le bien-être et la prospérité. Les Juifs sont tout simplement indispensables aux autres nations. La dernière tribu d'Indiens de la forêt amazonienne ne peut pas se passer de leurs idées grandioses et de leurs formidables capacités à enrichir les peuples. Cependant, les innombrables contradictions qui émaillent leurs livres laissent parfois perplexe sur la sincérité de leur discours. Après toutes ces lectures, on est encore stupéfait par l'aplomb inouï de

¹ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, Fayard, 2002, p. 564.

² Bernard-Henri Lévy, *La Pureté dangereuse*, Grasset, 1994, p. 184.

base de leur philosophie, ainsi que nous le déclare assez explicitement le grand Primo Lévi. Après toutes ces lectures, on est encore stupéfait par l'aplomb inouï de certains propos, inspirés par les convictions messianiques. Pareille morale est sans doute assez lourde à porter. A en juger par le nombre de suicides qui touchent les adeptes de cette croyance, il faut croire que cette conception de la vie sur terre doit exercer une certaine torture mentale sur les esprits.

Jacques Attali insiste sur l'immense générosité du peuple juif, comme s'il y avait quelque chose à prouver. Dans *Les Juifs, le monde et l'argent*, il revient de manière lancinante sur cette idée que les Juifs sont un bienfait pour le reste de l'humanité : selon le Talmud, dit-il, « rien n'est bon pour les Juifs si ce n'est bon aussi pour ceux qui les entourent » (page 284). C'est « le fondement même de l'altruisme juif : rien n'est bon pour eux si ce n'est bon pour leurs hôtes. » (page 300). C'est aussi ce qu'explique Menasseh Ben Israël, rabbin d'Amsterdam, qui avait réussi à convaincre Cromwell, au XVII^e siècle, de faire revenir les Juifs en Angleterre : « Partout où ils sont admis, les Juifs sont de bons citoyens qui ne veulent rien d'autres qu'apporter la prospérité autour d'eux. » (page 304).

Les Juifs sont non seulement bénéfiques pour les autres, mais, selon Jacques Attali, ils leur sont aussi indispensables : « Aucune des sociétés sédentaires n'aurait pu survivre sans nomades transportant entre elles marchandises, idées, capitaux, et osant pour cela prendre des risques intellectuels et matériels qu'aucun sédentaire n'aurait été prêt à courir... Le peuple juif a joué le rôle du nomade créant des richesses pour le sédentaire. C'est ainsi qu'il remplit son rôle de "réparateur du monde"... Le nomadisme n'est pas une supériorité : juste une spécificité partagée avec d'autres peuples, et absolument nécessaire à la survie et au bien-être des sédentaires¹. » « Ils sont la clef du développement du monde, insiste Jacques Attali. Pas de développement sédentaire sans ces nomades. Mais également pas de remise en cause de l'ordre établi sans eux. » Ils remplissent le rôle de « courtier de paix et de progrès entre l'Orient et l'Occident. » Si Israël « tente de limiter son identité aux terres acquises, il est perdu. S'il continue sa route, il pourra survivre et aider l'humanité à ne pas disparaître². »

Dans ces conditions, « le malheur du peuple juif est un malheur pour tous les hommes³. » Puisque, comme le dit Elie Wiesel, tout ce qui touche les Juifs touche l'humanité tout entière, on peut considérer avec Jacques Attali que « la disparition du Temple est aussi une tragédie pour les non-Juifs car les Hébreux priaient pour eux : "Ils ne sa-

¹ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, Fayard, 2002, p. 571.

² Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, pp. 575, 578.

³ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, p. 141.

vent pas ce qu'ils ont perdu¹. » Le peuple juif est au centre de l'humanité, et il est inimaginable que l'on puisse concevoir la vie autrement. Les autres peuples de la terre ne peuvent exister sans les Juifs, pas même la dernière des tribus d'Amazonie. Ce point de vue très subjectif n'empêche pas Jacques Attali de nous rappeler les règles bien connues du judaïsme : « S'imposer une morale très austère, ne tolérer ni arrogance ni immoralité, pour ne créer ni jalousie ni prétexte à persécution². » Il était tant de le dire, en effet.

Voici maintenant un ouvrage qui permet assurément de mieux comprendre le mot de Dante : « Au milieu de nous, le fourbe se rit de nous » : Le célèbre écrivain français Patrick Modiano, dans son roman *La Place de l'Étoile*, paru en 1968, a pu imaginer un personnage totalement délirant, bouffon et sympathique. Nous sommes en juin 1942, à Paris ; le narrateur, Schlemilovitch, est un héros halluciné qui s' imagine être un grand écrivain. Sous un jour grotesque, Patrick Modiano lui fait tenir des propos tellement ahurissants sur les Juifs, qu'aucun lecteur censé ne pourra les lire sans en apercevoir le ridicule. Car l'antisémitisme est une hallucination. Ce dont on accuse les Juifs est tellement énorme pour le lecteur moyen, que les accusations passent pour relever de la psychiatrie chez celui qui les profère. Voilà pourquoi Patrick Modiano a pu se permettre de les écrire en toutes lettres. Écoutons un peu parler ce Schlemilovitch :

« Mes faits et gestes allaient à l'encontre des vertus que l'on cultive chez les Français : la discrétion, l'économie, le travail. J'ai, de mes ancêtres orientaux, l'œil noir, le goût de l'exhibitionnisme et du faste, l'incurable paresse. Je ne suis pas enfant de ce pays³... Oui, je dirige le complot juif mondial à coups de partouzes et de millions. Oui, la guerre de 1939 a été déclarée par ma faute. Oui, je suis une sorte de Barbe-Bleue, un anthropophage qui dévore les petites Aryennes après les avoir violées. Oui, je rêve de ruiner toute la paysannerie française et d'enjuiver le Cantal⁴...

« Tous ces Français avaient une affection démesurée pour les pu- tains qui écrivent leurs mémoires, les poètes pédéastes, les maque- reaux arabes, les nègres camés et les Juifs provocateurs. Décidément, il n'y avait plus de morale. Le Juif était une marchandise privée, on nous respectait trop. »

Lévy-Vendôme exprima à son tour ses motivations : « – Non content de débaucher les femmes de ce pays, j'ai voulu aussi prosti- tuer toute la littérature française, transformer les héroïnes de Racine et

¹ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, p. 84.

² Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, pp. 577.

³ Patrick Modiano, *La Place de l'Étoile*, Gallimard, 1968, 1985, p. 17.

⁴ Patrick Modiano, *La Place de l'Étoile*, pp. 48-51.

de Marivaux en putains. Junie faisant de plein gré l'amour avec Néron sous l'œil horrifié de Britannicus. Andromaque se jetant dans les bras de Pyrrhus dès leur première rencontre. Les comtesses de Marivaux revêtant les habits de leurs soubrettes, empruntant leur amant pour une nuit. Vous voyez, Schlemilovitch, que la traite des blanches ne m'empêche pas d'être un homme de culture. Cela fait quarante ans que je rédige des apocryphes, que je m'emploie à déshonorer leurs plus illustres écrivains. Prenez-en de la graine, Schlemilovitch : La vengeance ! Schlemilovitch, la vengeance !

Lévy-Vendôme donna de bons conseils à Schlemilovitch : « Vous, Schlemilovitch, vous avez du temps devant vous, profitez-en ! Utilisez vos atouts naturels et débauchez les petites Aryennes. Ensuite, vous écrirez vos mémoires. Cela s'appellerait « Les Déracinées » : l'histoire de sept Françaises qui n'ont pu résister au charme du Juif Schlemilovitch, et se sont retrouvées, un beau jour, pensionnaires de bordels orientaux ou sud-américains. Moralité : il ne fallait pas écouter ce Juif suborneur mais rester dans les frais alpages et les verts bocages¹. »

Dans un autre passage, nous découvrons que notre héros protéiforme a dû faire une grosse bêtise : « – La prison, Schlemilovitch ! La prison ! Mais d'abord, vous quitterez le lycée ce soir même. » Ce à quoi notre Schlemilovitch répond : « – Si ces messieurs veulent me traîner devant les tribunaux, je m'expliquerai une fois pour toutes. On me fera beaucoup de publicité. A Paris, on donne toujours raison au pauvre petit Juif et jamais aux brutes aryennes ! Je jouerai à la perfection mon rôle de persécuté. La Gauche, organisera des meetings et des manifestations et, croyez-moi, il sera de très bon ton de signer un manifeste en faveur de Raphaël Schlemilovitch. Bref, ce scandale nuira considérablement à votre avancement. Réfléchissez-y bien, monsieur le proviseur, vous vous attaquez à forte partie. J'ai l'habitude de ce genre d'affaires. Rappelez-vous le capitaine Dreyfus. On raffole de nous à Paris. On nous donne toujours raison. On nous excuse. On passe l'éponge. Que voulez-vous, les structures morales ont foutu le camp depuis la dernière guerre, que dis-je, depuis le moyen âge ! Rappelez-vous cette belle coutume française : tous les ans, à Pâques, le comte de Toulouse giflant en grande pompe le chef de la communauté juive, et ce dernier le suppliant : « Encore une, monsieur le comte ! encore une ! avec le pommeau de votre épée ! » Le proviseur répond : « – Vous êtes répugnant, Schlemilovitch, répugnant ! Je ne

¹ Patrick Modiano, *La Place de l'Étoile*, p. 91.

veux pas vous entendre une minute de plus. » « – C'est cela, monsieur le proviseur ! Répugnant¹ ! »

Un autre passage du livre reprend des soi-disant extraits du Talmud : « Le vicomte psalmodia : Les Juifs ne sont que la substance même de Dieu, mais les non-Juifs ne sont que la semence du bétail ; les non-Juifs ont été créés pour servir le Juif jour et nuit. Nous ordonnons que tout Juif maudisse trois fois par jour le peuple chrétien et prie Dieu de l'exterminer avec ses rois et ses princes. Le Juif qui viole ou corrompt une femme non-juive et même la tue doit être absous en justice, parce qu'il n'a fait de mal qu'à une jument... Il ôta son turban et ajusta un nez postiche démesurément recourbé². »

Comprenons bien que tout cela est folie, que notre héros Schlemilovitch divague. Des élucubrations aussi farfelues ne peuvent être que les fruits d'un esprit malade : « Un traitement psychanalytique vous éclaircira les idées. Vous deviendrez un jeune homme sain, optimiste, sportif, c'est promis. Tenez, je veux que vous lisiez le pénétrant essai de votre compatriote Jean-Paul Schweitzer de la Sarthe : *Réflexions sur la questions juive*. Il faut à tout prix que vous compreniez ceci : le Juif n'existe pas, comme le dit très pertinemment Schweitzer de la Sarthe. Vous n'êtes pas juif, vous êtes un homme parmi d'autres hommes, voilà tout. Vous n'êtes pas juif, je vous le répète, vous avez simplement des délires hallucinatoires, des fantasmes, rien de plus, une très légère paranoïa... Personne ne vous veut du mal, mon petit. On ne demande qu'à être gentil avec vous. Nous vivons actuellement dans un monde pacifié³. » L'antisémitisme n'est décidément pas crédible pour le goy moyen. Telle est la morale de cette histoire.

Prenons les accusations de « traite des Blanches », par exemple. Nous avons vu que le grand historien du Troisième Reich, William Shirer, avait déjà pointé du doigt les accusations farfelues de Hitler contre les Juifs à ce sujet (« *Mein Kampf* est semé de sombres allusions au détournement d'innocentes jeunes filles chrétiennes par des Juifs grotesques. Il entre beaucoup de sexualité morbide dans les diatribes d'Hitler contre les Israélites. »)

Pour mieux montrer le ridicule du propos, Albert Memmi avait rappelé un épisode un peu oublié : « On se souvient de la fameuse "rumeur d'Orléans", cette surprenante accusation de viols en série, prétendument organisés par des commerçants juifs sur leurs clientes chloroformées. » (in *Le Racisme*, op. cit., p. 41).

¹ Patrick Modiano, *La Place de l'Étoile*, pp. 84-86.

² Patrick Modiano, *La Place de l'Étoile*, p. 137.

³ Patrick Modiano, *La Place de l'Étoile*, p. 209.

Léon Poliakov raille aussi ces accusations grotesques : « Que se passa-t-il dans la calme cité d'Orléans durant le mois de mai 1969 ?, écrit-il. Peu de choses, en fin de compte. Des lycéennes colportèrent pendant quelques jours le bruit selon lequel les cabines d'essayage de certains magasins de confection de leur ville, tenus par des commerçants juifs, servaient de points de départ à un réseau de traite des Blanches. Ce léger délire réussit pourtant, avant de s'évaporer, à faire tourner la tête à une partie de la population orléanaise, tandis que, de leur côté, les Juifs locaux crurent soudain voir, l'espace de quelques heures, resurgir devant eux le spectre du pogrome. Des phénomènes analogues, quoique moins spectaculaires, se produisirent autour de 1970 dans d'autres villes françaises (Amiens, Chalon-sur-Saône...), suscitant ça et là une crédulité qui pouvait apparaître, à tout prendre, comme l'envers d'un antisémitisme diffus. » (Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme, 1945-1993*, Seuil, 1994, p. 141). Cependant, quarante pages plus loin, lorsqu'il examine les accusations antisémites en Amérique latine, Poliakov, qui ne peut toujours pas prendre au sérieux de telles inepties, « doit reconnaître, dit-il, que plusieurs personnalités juives furent compromises dans ce trafic ignoble au début du XX^e siècle ». (p. 181) On pourra aussi voir sur ce sujet le film d'Amos Gitai, *Terre promise*, sorti en 2005, qui montre le calvaire de jeunes femmes d'Europe de l'Est tombées dans un réseau de prostitution, traitées comme du bétail, et qui échouent dans des bordels en Israël sur les bords de la mer Morte. Mais tout cela n'est évidemment que de la fiction, n'est-ce pas, monsieur Poliakov ?

Parlons maintenant un peu de cette tribu d'Amazonie, qui nous poursuit depuis le début de cet ouvrage. Mario Vargas Llosa est un romancier péruvien de notoriété mondiale. Un de ses romans, intitulé *L'Homme qui parle*¹, illustre assez bien ce que peut être l'obsession planétarienne quand elle tenaille l'esprit et l'âme de celui qui y est soumis. Les premières pages de ce roman mettent en scène un touriste péruvien à Florence qui visite une exposition de photos dans une galerie d'art. Soudain, il tombe en arrêt devant une photo qui l'intrigue : au cœur de la forêt équatoriale, des Indiens, accroupis et attentifs, paraissent figés dans l'immobilité la plus absolue, comme s'ils étaient hypnotisés par une puissance magique. Au centre du cercle qu'ils forment, on distingue simplement une silhouette, mais il s'agit assurément d'un homme qui leur parle : c'est « L'Homme qui parle ».

Les souvenirs reviennent alors à la mémoire du narrateur, car celui-ci avait probablement connu l'Homme qui parle, bien des années auparavant, lorsqu'il était étudiant à l'université de Lima. Vingt-trois

¹ Mario Vargas Llosa, *L'Homme qui parle*, 1987, Gallimard 1989.

ans plus tard, alors qu'il était journaliste à la télévision péruvienne, il avait eut l'occasion de retrouver la piste de son curieux camarade disparu. Il avait été amené à réaliser de nombreux reportages : « En 1981, dit-il, j'eus six mois durant, à la télévision péruvienne, une émission intitulée "La Tour de Babel". Le propriétaire de la chaîne, Genaro Delgado, un vieil ami, m'avait embarqué dans cette aventure... Quatre personnes faisaient La Tour de Babel : Luis Llosa, qui s'occupait de la production et de la direction des caméras ; Moshé dan Furgang, qui était l'éditeur ; le cameraman Alejandro Pérez et moi¹. »

C'est dans ce cadre professionnel qu'il fit la rencontre d'un couple d'ethnologues qui étudiait les Indiens de la forêt, et dont le mari avait eu la chance d'entendre et de voir l'Homme qui parle. « Les Indiens restaient très secrets à ce sujet, disait celui-ci, eux qui étaient habituellement « si communicatifs... » Il y avait là un mystère pour les ethnologues : « On parlait toujours de cet homme chez tous les Machiguengas, l'Homme qui parle, avec d'extraordinaires marques de respect. Chaque fois que quelqu'un y avait fait allusion devant l'étranger, les autres avaient changé de sujet... »

Les ethnologues lui avait raconté que l'Homme qui parle avait un visage assez épouvantable : « Il avait une grande tache de vin² » C'était « un excentrique aux cheveux roux et qui parlait pendant des heures » : c'était bien lui ! C'était ce curieux étudiant qui se faisait appeler « Mascarille ». En réalité, Saül était son vrai nom. C'était bien ce « Juif créole, marginal, exclu », que le narrateur avait connu autrefois à l'université, et qui s'était pris de passion pour une communauté indienne d'Amazonie. « Maintenant, je connaissais la raison du tabou. C'est pour cela qu'ils évitaient d'en parler, pour cela qu'ils l'avaient jalousement caché aux anthropologues, aux linguistes, aux missionnaires dominicains durant les vingt dernières années... »

On peut rappeler ici que Mario Vargas Llosa n'est pas seulement un romancier prolifique. Il s'était déjà présenté aux élections présidentielles boliviennes. Il est aussi membre de la Commission Trilatérale, un puissant club mondialiste qui réunit les hommes les plus influents de la planète, financiers, hommes politiques, industriels, syndicalistes. Son histoire de *L'Homme qui parle* révèle bien l'esprit cosmopolite. Il sera donc dit que tous les peuples du monde doivent écouter leurs maîtres et suivre leurs préceptes. Pas un seul, fût-il perdu au milieu de la forêt équatoriale, ne pourra leur échapper. Cependant il ne s'agit là que du fruit de l'imagination d'un romancier, et nous sommes tout à fait libres de concevoir les choses autrement, et de ma-

¹ Ibidem, p. 152. Il y a ici de quoi alarmer tous les « Renaud Camus » péruviens.

² Ibidem, p. 188.

nière beaucoup plus crédible, car la vérité est que ces pauvres Indiens d'Amazonie ont été subjugués par le verbe et l'aplomb de l'étranger. On imagine que les choses ne dureront pas : les chefs de clans seront tôt ou tard exaspérés par cet intrus qui vient leur prêcher le reniement de leurs vieilles coutumes. Ils se réuniront nuitamment pour décider enfin de la perte de l'usurpateur, et le perceront de toutes part dans son sommeil, à coups de lances empoisonnées.

Nous avons déjà rencontré au cours de cette étude, la figure éminente de l'écrivain Primo Lévi. « Je suis né à Turin en 1919 dans une famille modérément aisée de Juifs piémontais », explique-t-il. Son œuvre la plus connue, *Si c'est un homme*, publié en 1947, relate son expérience des camps de la mort. Rescapé miraculeusement d'Auschwitz, il s'est donné la mort 42 ans plus tard, le 11 avril 1987. Dans un de ses livres, *Lilith*¹, un recueil de nouvelles publié en 1981, un curieux texte intitulé *Un Testament*² à son « fils bien-aimé » semble livrer un terrible secret. Voici ce texte stupéfiant, où l'auteur semble avouer ses mensonges :

« Je ne doute pas que tu ne suives mes traces, et ne deviennes arracheur de dents comme je l'ai été, et comme avant moi l'ont été tes aïeux. Il faut donc que tu saches que la musique est nécessaire à l'exercice de nos fonctions : un bon arracheur de dents doit avoir à sa suite au moins deux trompettes et deux tambours, ou mieux deux joueurs de grosse caisse. Plus la fanfare déploiera de vigueur et d'entrain sur le lieu des opérations, plus tu seras respecté et plus la douleur de ton patient s'atténuera. Tu l'auras toi-même remarqué, lorsque enfant tu assistais à ma tâche quotidienne : on n'entend plus les cris du patient, le public nous admire et nous révere, et les clients qui attendent leur tour oublient leurs craintes secrètes. Un arracheur de dents qui travaillerait sans fanfare serait aussi malséant que le corps d'un homme nu. En aucun cas tu n'avoueras avoir extrait une dent saine ; au contraire, tu profiteras du vacarme de l'orchestre et de l'étourdissement du patient, de sa douleur même, de ses cris et de son agitation convulsive, pour extraire séance tenante la dent malade. Rappelle-toi qu'un coup rapide et franc sur l'occiput tranquillise le patient le plus récalcitrant sans en étouffer les esprits animaux et sans que le public s'en aperçoive. Rappelle-toi encore que dans ce cas comme dans d'autres, un bon arracheur de dents, a soin d'avoir près de son estrade une voiture prête et les chevaux attelés.

« Nos adversaires nous narguent en disant que nous nous entendons à transformer la douleur en argent : les sots ! C'est là le meilleur

¹ Lilith, démon femelle dans la tradition hébraïque, aurait été la première femme d'Adam. Elle tue les enfants engendrés de manière coupable.

² Primo Levi, *Lilith*, Turin 1981, 1987 pour la trad. française, p. 161.

éloge de notre magistère. Selon l'humeur que tu flaireras dans l'assistance, ton discours pourra tour à tour être plaisant ou austère, noble ou vulgaire, prolix ou concis, subtil ou grossier. Il est bon en tout cas qu'il soit obscur, car l'homme redoute la clarté. Rappelle-toi que moins tes auditeurs te comprendront, plus ils auront confiance dans ta science et prêteront de mélodieux accents à tes paroles : le peuple est ainsi fait... et ne crains pas qu'on t'en vienne demander l'explication, car cela ne se produit jamais, personne ne trouvera le courage de t'interroger, pas même celui qui montera d'un pied ferme sur ton estrade pour se faire arracher une molaire. Et jamais, dans tes propos, tu n'appelleras les choses par leurs noms. Tu ne diras point dents, mais protubérances mandibulaires, ou tout autre bizarrerie qui te viendrait à l'esprit ; non point douleur, mais éréthisme. Tu n'appelleras pas l'argent, argent, et moins encore les tenailles, tenailles, tu ne les nommeras point, pas même par allusion, et tu les déroberas à la vue du public et particulièrement à la vue du patient, en les tenant cachées dans ta manche jusqu'au dernier instant.

« De tout ce que tu viens de lire, tu pourras déduire que le mensonge est un péché pour les autres, et pour nous une vertu. Le mensonge ne fait qu'un avec notre métier : il convient que nous mentionnions par la parole, par les yeux, par le sourire, par l'habit. Non pas seulement pour tromper les patients, tu le sais, notre propos est plus élevé, et le mensonge, et non le tour de poignet, fait notre véritable force. Avec le mensonge, patiemment appris et pieusement exercé, si Dieu nous assiste, nous arriverons à dominer ce pays et peut-être le monde : mais cela ne pourra se faire qu'à la condition d'avoir su mentir mieux et plus longtemps que nos adversaires. Je ne le verrai pas, mais toi tu le verras : ce sera un nouvel âge d'or. Il nous suffira, pour gouverner l'Etat et administrer la chose publique, de prodiguer les pieux mensonges que nous aurons sus, entre-temps, porter à leur perfection. Si nous nous révélons capables de cela, l'empire des arracheurs de dents s'étendra de l'Orient à l'Occident jusqu'aux îles les plus lointaines, et n'aura pas de fin¹. »

Avec pareille morale, il n'est guère étonnant que l'homme qui s'y prête puisse être un jour tenaillé lui-même de sentiments de culpabilité. Malgré toute la gloire terrestre et les richesses accumulées, les esprits prisonniers des croyances prophétiques sont fréquemment rongés par une détresse morale diffuse qui les accule finalement à une sorte de fatalité. Incontestablement, les névroses et le suicide y sont plus répandus que chez n'importe quelle autre population terrestre. On a

¹ Primo Levi, *Lilith*, Le Livre de Poche, p. 222.

déjà pu voir les cas de Primo Lévi et de Romain Gary. Parmi les personnages célèbres, il faut rappeler les cas de Stefan Zweig, qui s'est lui aussi suicidé, ainsi que l'écrivain Walter Benjamin, les philosophes Otto Weininger, Felice Momigliano, Caraco, le physicien et philosophe viennois Ludwig Boltzmann, le peintre Rothko, le poète juif allemand Paul Celan, les grands financiers Löwenstein et Manheimer, Barnato, le « roi du diamant » ; les ministres Jacques Stern, Pierre Beregovoy, le général Mordacq, les deux frères Wittgenstein, les deux filles de Karl Marx ; on peut rappeler aussi le cas de la fille du grand rabbin Weil, par exemple, qui se jeta du haut de la tour Eiffel, ou celui du baron de Reinach, au moment de l'affaire de corruption du canal de Panama. On connaît aussi les cas de suicide d'un baron de Rothschild, du magnat de la presse Robert Maxwell, mort dans des circonstances mal élucidées, etc.

Jacques Attali explique encore le poids qu'exerçaient les communautés juives sur leurs membres, avant l'émancipation : « Vers 1660, Uriel Acosta, fils d'un marrane venu s'installer à Amsterdam au début du XVII^e siècle, renâcle de se plier aux règles de l'orthodoxie juive : "Quel est le diable qui m'a poussé vers les Juifs ?" écrit-il même à la fin de sa pathétique autobiographie. Exclu par les rabbins, il finit par se suicider¹. »

Elie Wiesel s'est épanché sur ses amis disparus tragiquement : « Benno Werzberger en Israël, Tadeuz Borowski en Pologne, Paul Celan à Paris, Bruno Bettelheim aux Etats-Unis : de tous les êtres composants la communauté en voie de disparition des survivants de l'holocauste, les écrivains ont connu une tragédie supplémentaire : désespérant du pouvoir de la parole écrite, certains ont choisi le silence. Celui de la mort... J'en ai connu trois. Leurs derniers gestes continuent à me hanter. » Mais il y avait aussi son ami Primo Lévi : « Pourquoi Primo, mon ami Primo, s'est-il jeté du haut d'un escalier, lui dont les ouvrages venaient enfin de secouer l'indifférence du public, même hors d'Italie² ? » Elie ne comprend pas.

Elie Wiesel évoque encore le cas de Jerzy Kosinsky : « la première critique de son *Oiseau bariolé*, c'est moi qui l'ai écrite. Pour le *New York Times*. Pauvre Jerzy qui savait si bien divertir et si mal vivre. Incompris de son vivant, le comprendra-t-on mieux après son suicide ? » La critique élogieuse que lui avait consacrée Elie Wiesel lui avait valu des lettres d'insultes de quelques Juifs polonais. « J'ai eu tort, selon eux, de me montrer si chaleureux avec ce Juif honteux... Ils l'ont connu en Pologne... Son livre ne serait qu'un amas d'élucu-

¹ Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent*, Fayard, 2002, p. 305.

² Elie Wiesel, *Mémoires 2*, Editions du Seuil, 1996, p. 471.

brations fantaisistes... Je refuse de les croire : Juif honteux, Jerzy ? Impossible ! menteur, lui ? inconcevable !... Lorsque le roman paraît en France, Piotr Rawicz en parle dans *Le Monde*. Je l'interroge : "Jerzy est-il juif ?" Bien sûr qu'il est juif, répond Piotr. "Il te l'a dit ?" Non, il ne le lui a pas dit. Au contraire, il le nie. "Mais, alors comment le sais-tu ?" Je le sais, dit Piotr. "Pourquoi cache-t-il son origine juive ? Demande-le lui." Piotr le lui demande ; il maintient sa position. Piotr veut savoir s'il est circoncis. Jerzy refuse de répondre. Ce n'est que lorsque Piotr le menace d'appeler quelques copains pour l'aider à le déshabiller qu'il reconnaît son origine juive... Un long article dans *Village Voice* l'a traité d'imposteur. Une biographie récente cherche à le démythifier : ayant traversé la guerre avec ses parents, il n'aurait donc pas vécu les expériences atroces de *L'Oiseau bariolé*, n'aurait pas écrit ses livres tout seul. La nouvelle de son suicide – à la manière de Bruno Bettelheim – m'a bouleversé. Ce jouisseur était donc malheureux. Plus malheureux même que ses personnages loufoques ou tragiques¹. »

Piotr Rawicz, lui-même préféra en finir avec la vie : « Mon camarade, mon compagnon. Pourquoi s'est-il retiré du monde des vivants ? Je le revois : voulté, regard désespéré et ironique, mais esprit lucide, terriblement lucide. *Le Sang du ciel* restera comme l'un des chefs-d'œuvre de l'époque. Dans le texte que je lui consacre (dans le *New Leader*), j'écris : ... "Son livre est un cri, et non un écho ; un défi, non un acte de soumission. Debout devant la tombe remplie de cadavres, il ne récite pas le kaddish ; il ne verse pas de larmes."... Pourquoi s'est-il donné la mort, lui qui pouvait encore tant donner à la vie ? Une balle de fusil dans la bouche a mis fin à un singulier destin qui rit comme lui². » Elie ne comprend pas.

Malgré le pouvoir et les honneurs, il faut bien se rendre à l'évidence que la foi messianique, en séparant ses adeptes du reste de l'humanité et en légitimant un comportement réprouvé par tous, ne peut que placer un individu encore un peu moral dans une situation inconfortable.

En 1854, le grand poète Heinrich Heine, fit publier un chapitre appendice intitulé *Aveux de l'auteur*, dans son livre *De l'Allemagne*. Heinrich Heine laissait lui aussi quelques aveux pour la postérité : « Pas plus que les hauts faits des Juifs, leur véritable caractère n'est connu du monde, dit-il. On croit les connaître, parce qu'on a vu leurs barbes, mais jamais on en a aperçu davantage, et, comme au moyen âge, ils sont encore aux temps modernes un mystère ambulante. Ce

¹ Ibidem, p. 475.

² Ibidem, pp. 476-477.

mystère sera dévoilé le jour où il n'y aura plus, selon la prédiction du prophète, qu'un seul berger et un seul troupeau, et où le Juste qui a souffert pour le salut de l'humanité recevra sa palme glorieuse¹. »

Le poète n'en dit pas davantage, mais il nous semble avoir démontré dans le présent ouvrage un peu de ce que les esprits messianiques entendent par « berger » et « troupeau ». Nul n'est besoin d'attendre le Messie pour « dévoiler le mystère ». Les magiciens ont bien leurs secrets, mais les artifices sont parfois un peu gros, et lorsque le subterfuge se fait systématiquement aux dépens du public, il arrive que la foule exaspérée demande le remboursement du ticket et menace de saccager la salle.

A propos de magiciens, justement : L'américain David Copperfield est « reconnu universellement comme le magicien le plus extraordinaire du monde ». Il est le « plus grand magicien de tous les temps », peut-on lire ici et là. On pourrait l'appeler, pour suivre certains exemples déjà rencontrés, le « prince des magiciens ». Il a d'ailleurs été fait « chevalier des arts et des lettres » par le gouvernement français. L'homme mérite incontestablement cette distinction, car à son palmarès, on peut compter quelques exploits assez extraordinaires, hallucinants même, à la manière de ce dont sont capables ses confrères en philosophie, en histoire et dans bien d'autres domaines. En effet, devant un public hagard, devant des milliers de personnes littéralement sidérées, « le magicien a déjà traversé la muraille de Chine (comme un fantôme), fait disparaître la statue de la Liberté de New York, l'Orient-Express, ou même des avions entiers. Il a fait réapparaître un bateau dans le Triangle des Bermudes ; il s'est évadé de la prison d'Alcatraz, il est sorti indemne des chutes du Niagara, il a même volé dans les airs, au-dessus du grand Canyon en Arizona. » David Copperfield n'a jamais cessé de nous étonner, de nous surprendre, de toucher l'âme et le cœur de son public.

Certains racontent qu'il serait capable de faire disparaître une civilisation tout entière. Il n'en est certes pas à son premier coup d'essai dans l'histoire, mais il faut croire que ses différentes tentatives n'ont guère été couronnées de succès jusqu'à présent : le christianisme s'est finalement retourné contre lui pendant des siècles ; la révolution française s'est retournée contre lui, avec le développement du nationalisme ; le communisme s'est retourné contre lui après une trentaine d'années de furie destructrice, et tout porte à croire que le XXI^e siècle est lourd de menaces. Il n'en persévère pas moins, encore et encore, dans sa folle frénésie, sûr de son bon droit et de son élection divine. Fort heureusement, on sait maintenant que les plus sages d'entre eux

¹ Heinrich Heine, *De l'Allemagne*, 1835, 1854, Gallimard 1998, p. 462.

peuvent décider de rejoindre « la commune humanité ». C'est ce qui peut donner de l'espoir. Quant aux autres, ma foi, il n'y a guère d'autres solutions que de leur offrir un terrain de jeux, ou une pièce capitonnée, afin d'étouffer tout ce tintamarre.

Dans les synagogues d'Europe de l'Est, dans ce Yiddishland d'autrefois, on les entendait hurler dans la nuit, comme le dit Elie Wiesel : « Nous dansons comme dansent les hassidim : la main dans la main, en lançant les bras d'avant en arrière, de plus en plus vite, les yeux fermés et le cœur ouvert, l'âme déchirée telle une blessure profonde et brûlante, nous dansons comme attirés vers les hauteurs des prières qui montent jusqu'au septième ciel, nous dansons comme des fous dont l'être tend vers l'Être, dont la flamme veut se faire incandescente, personne ne pourra nous arrêter, aucune force ne pourra nous museler, nous chantons en pleurant, nous pleurons en chantant¹.

Ces folles nuits de sabbat se déroulaient alors à l'écart, loin, très loin du village. Les paysans pouvaient fermer l'œil et se reposer un peu. Le lendemain, il y avait les travaux des champs. Il faut bien que quelqu'un s'occupe de cultiver la terre.

Paris, août 2005

¹ Elie Wiesel, *Mémoires 2*, Editions du Seuil, 1996, p. 420. On pense ici au mot d'Erwin Leiser.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction.....	7
-------------------	---

PREMIÈRE PARTIE : LA PENSÉE COSMOPOLITE

Chapitre 1 : Une Terre pour l'humanité.....	39
Les Tsiganes du cosmos.....	40
Lucy, la grand-mère de l'humanité	41
Une seule race humaine	43
Ecologie : scénario-catastrophe	46
Sortir de l'âge de fer planétaire.....	47
Chapitre 2 : L'idéal planétarien	49
Citoyens du monde.....	50
Le gouvernement mondial	55
Tous nomades	58
Bricoler son identité	60
La société multiculturelle.....	61
Hybridations et métissages.....	63
La consommation citoyenne	66
La société matriarcale	69
Chapitre 3 : La méthode planétarienne	81
Un grand mépris pour les sédentaires	82
La France des salopards	87
La culpabilisation systématique	93

La sagesse est orientale	100
Ouvrir les frontières	104
L'Europe ouverte	112
Les guerres planétaires	118
Le mythe américain	127
La haute finance transnationale	136
Le cinéma planétaire	142
Les nouveaux ghettos	161
Chapitre 4 : Le messianisme	171
Le militantisme messianique	172
Les sources religieuses du mondialisme	187

DEUXIÈME PARTIE : LA FIN D'UN RÊVE MESSIANIQUE

Chapitre 1 : Les saturnales bolcheviques	210
Les trains plombés	211
Octobre	214
La Terreur	219
Faire sauter les églises	222
Une, deux, trois révolutions	224
La conquête des capitales	225
Les bourreaux en mouvement	227
Nier l'évidence	229
Le soupçon qui tue	231
La terre est trop basse	234
L'élite intellectuelle	235
La ruine des boutiquiers	236
L'ennemi du paysan	238
Rien n'a changé	239
On a honte de lire cela	241
La grande boucherie	243
Jamais en première ligne	244
Une mort suspecte	246
Un brusque retournement	248
Quitter le navire à tout prix	250
Chapitre 2 : Une discrétion exemplaire	251
La querelle des historiens	251
Staline, le « Géorgien »	254

Livre noir, blanche pudeur	259
Les notes de bas de page	263
Le messianisme trotskiste	265

TROISIÈME PARTIE : LA MENTALITÉ COSMOPOLITE

Chapitre 1 : La mémoire qui flanche	272
Surtout n'en pas parler	272
Les Juifs, victimes du communisme	278
Nous n'avons rien à voir avec cela	283
Faux grossiers et provocations antisémites	285
Chapitre 2 : Expliquer le phénomène	287
Les boucs émissaires	288
Les assassinats politiques	295
Apprendre à se mieux connaître	302
L'énigme absolue	306
L'ingratitude des autres	316
D'infâmes accusations	320
Une sensibilité épidermique	324
Une menace permanente	330
La folie antisémite	333
Le testament politique	338
Le petit bourgeois brimé	340
Des hommes comme les autres	342
Tambours et trompettes	349
Sortir du judaïsme	357
Chapitre 3 : Une intégration difficile	362
Une présence soi-disant envahissante	364
La peur du noir	369
Il faut traquer la bête	373
Boursouflures médiatiques	376
La délinquance intellectuelle	379
Le refuge en Israël	389
Si c'est bon pour moi, c'est bon pour toi	404
La mafia du bonheur	407
Au milieu de nous	415